This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585222 2

Secret E
NKV

NKV

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ROMANS.

CLÉMENCE OGÉ, histoire d'une maîtresse de chant.
PERDUE ET RETROUVÉE.
ÉLISA MÉRAUT, lettres de trois jeunes filles.
FRANCIS ET LÉON.

THÉATRE.

LES FAMILLES, comédie en 5 actes, en vers.
QUE DIRA LE MONDE? comédie en 5 actes, en prose.
UN MAUVAIS RICHE, comédie en 5 actes, en vers.
L'ANNEAU DE FER, comédie en 4 actes, en prose.
UN ANGE DE CHARITÉ, comédie en 3 actes, en vers.
LES TOURISTES, comédie en 3 actes, en vers.
EN PROVINCE, comédie en 3 actes, en vers.
LA PAIX A TOUT PRIX, comédie en 2 actes, en vers.
L'ÉGIDE, comédie en 1 acte, en prose.
LES FONDS SECRETS, comédie-vaudeville en 1 acte.
LES PARENTS DE MA FEMME, comédie-vaudeville en 1 acte.
LES INCERTITUDES DE ROSETTE, comédie-vaudeville en 1 acte.
LE COMPAGNON DE VOYAGE, comédie-vaudeville en 1 acte.

POÉSIE

ODE A L'ARMÉE D'ORIENT.

Paris.—Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

UNE JAMBE DE MOINS;

ÉPISODE DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

PAR

ERNEST SERRET

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

AUX BLESSÉS

DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

Vous qu'à la première victoire
Un boulet fatal arrêta ;
Vous qui dans le sang et la gloire
Êtes tombés à Magenta ;

Et vous qui, plus heureux sans doute,
Tout en payant même tribut,
N'avez poursuivi votre route
Que pour être atteints près du but,

Et par qui, d'une main certaine,
L'Italie, à Solferino,
De sa gothique et lourde chaîne
A brisé le plus ferme anneau ;

Grenadiers, Voltigeurs, Zouaves,
Artilleurs, Chasseurs ou Lanciers,
Qui que vous soyez, ô mes braves,
Humbles soldats, fiers officiers,

De mon livre acceptez l'hommage!
A vos palmes joignez ces fleurs!
D'autres ont dit votre courage;
Moi, j'ai souffert de vos douleurs,

Dont peut-être la plus cruelle
Fut encor celle de songer
Que, lors d'une guerre nouvelle,
On irait sans vous au danger.

Car je vous connais, car mon âme
A volé vers tous ces blessés;
Parmi la fumée et la flamme
J'en ai pu contempler assez.

Et plus tard, de mes yeux humides
Je vous ai vus, nobles débris,
Vous surtout, jeunes invalides
Que vint acclamer tout Paris!

Si bien qu'aujourd'hui, dans nos rues,
A l'aspect d'un brave écloppé,
Je sens mes entrailles émues,
Je sens le coup qui l'a frappé.

III

Aussi, soit que dans la chaumière
Pleine de votre souvenir,
L'œil inquiet de votre mère
Vous ait vu de loin revenir;

Soit que votre cité natale
Berce en ses bras votre repos,
Soit que la grande capitale
Vous fasse oublier vos drapeaux;

Si vous aimez à la veillée,
Ou pour tromper l'ennui du jour,
Près de l'âtre ou sous la feuillée,
Lire un simple récit d'amour,

Un conte qui ne vise guère
Qu'à vous divertir un moment,
Mais qui mêle un écho de guerre
A la chanson du sentiment,

O mes amis, lisez ce livre
Où vos faits mêmes sont tracés,
Où du regard vous pourrez suivre
L'ombre de vos exploits passés.

De vos exploits passés? Que dis-je!
Deux ans sont à peine écoulés.
Mais, depuis, par plus d'un prodige
Vos frères se sont signalés;

Et, d'ailleurs, notre belle France
A tant de lauriers dans ses mains,
Qu'elle peut, sans indifférence,
En laisser choir par les chemins.

Tout appelle, tout sollicite
Son esprit sans cesse éveillé :
Les lauriers repoussent si vite,
Lorsque son épée a brillé!

C'est pourquoi, bien qu'en sa mémoire
Vous viviez et vivrez toujours,
A votre dernière victoire
Elle n'a donné que deux jours,

Et n'en donnera qu'un peut-être
Aux sept ou huit mille troupiers
Qui, tambour battant, ont su mettre
Le Céleste Empire à ses pieds!

Sa gloire ainsi se renouvelle,
Et nos fils vaincront après nous....
Mais vous souffrez encor pour elle,
Et j'ai voulu chanter pour vous.

UNE

JAMBE DE MOINS

ÉPISODE DE LA CAMPAGNE D'ITALIE.

I

EN GARNISON.

Il pleut, il grêle, il tonne, il fait un temps du diable. Entendez-vous comme le vent s'engouffre dans le port, comme il siffle furieux autour des vaisseaux qui sont à l'ancre, comme il semble pleurer de ne point rencontrer une seule victime sur les flots environnants? Toutes les barques sont rentrées, et les habitants ont fait comme elles; il est une heure de l'après-midi, et vous ne rencontreriez pas une âme dans les rues de Lorient: la tempête règne sur la ville comme sur un désert, en souveraine. Tranquillisez-vous, lecteur, je ne veux pas vous exposer à la rage des éléments déchaînés; nous allons entrer ensemble dans cette maison d'assez bonne apparence dont le rez-de-chaussée est occupé par un

épicier, nous monterons un escalier étroit et sombre, et nous nous arrêterons au deuxième étage. Là, nous ouvrirons la première porte qui s'offrira à nous, et nous pénétrerons dans une chambre assez confortablement meublée, où se trouve un jeune officier qui fume. Ce jeune officier est assis dans un fauteuil, les pieds relevés en l'air et appuyés contre le mur. Ne vous scandalisez pas de cette posture; elle est très-commode pour rêver ou pour digérer, et notre héros, car c'est lui-même que je vous présente ainsi à brûle-pourpoint, notre héros se livre en ce moment à cette double opération. Il sourit, et son œil s'illumine en suivant les légères et capricieuses bouffées de son cigare; il semble indifférent à l'éclair qui luit, au vent qui gronde, à la foudre qui éclate : il y a du soleil dans ses pensées, il y a dans son sourire le calme d'un beau jour. Avouez, madame (j'aime mieux supposer en ce moment que la personne qui me lit est une dame), avouez que ce jeune militaire a une physionomie des plus heureuses. Ses cheveux bruns, un peu crépus, encadrent un front saillant qui annonce l'énergie et l'intelligence; ses yeux bleus brillent comme des yeux noirs, et ses lèvres rouges, naturellement entr'ouvertes, laissent voir une double rangée de dents étincelantes. La figure est ronde et manque peut-être de noblesse, mais elle respire la bonne humeur et la loyauté. Il ne porte qu'une petite moustache, toute sa barbe est coupée, ce qui donne au bas des joues et au menton une légère nuance bleue, qui, contrastant avec un teint chaud, produit une variété de tons qui ferait la joie d'un peintre. Il est robuste et bien constitué, et paraît avoir de vingt-cinq à vingt-six ans. S'il se levait, nous pourrions juger de sa taille, qui doit être un peu au-dessous de la moyenne; mais il se trouve bien dans la position où il est, et je ne crois

pas qu'il en change encore de longtemps, du moins avant d'avoir fini son cigare. Il y a plus d'un quart d'heure que nous sommes là, le mobilier de la chambre ne mérite pas d'être décrit, c'est le mobilier ordinaire d'une chambre garnie. De quoi vais-je vous parler ? Si j'essayais de pénétrer avec vous dans le cœur de notre fumeur immobile ? Mais silence, écoutons, on frappe à la porte. Il pose vivement ses pieds à terre, rengaine son sourire et demande d'une voix nette :

« Qui est là ?

— C'est moi, répond-on du dehors.

— Ah !

— Voulez-vous venir ?

— Où ?

— Au café.

— Non, merci.

— Ah çà, qu'est-ce que vous avez donc ? dit un autre militaire entr'ouvrant la porte ; vous êtes toujours seul, vous ne venez pas au café. Savez-vous l'idée qui nous est venue, au capitaine et à moi, c'est que vous êtes amoureux.

— Allons donc !

— Vous l'êtes. Mais dites-moi seulement si c'est de la petite mercière ou de la marchande de tabac, pour que je n'aille pas sur vos brisées.

— C'est de la marchande de tabac.

— Eh bien, je vais acheter du ruban.

— Bonne chance. »

L'interrupteur descend l'escalier en chantant. Notre jeune officier allume un second cigare et reprend la posture qu'il vient de quitter. La tempête continue. Il se remet à sourire et à contempler plus amoureusement que jamais les caprices de l'odorante fumée, qui semble l'entretenir de ce qu'il a de plus cher au monde.

Cette bouffée, qui monte droite et transparente, peut lui représenter, par exemple, une jeune fille pure et candide qui touche à peine à la terre et qui aspire au ciel. Il aime. Voyez comme son regard s'est attendri en s'élevant; quelle expression noble et confiante ont prise tous ses traits! Mais voici que les ondes vaporeuses du cigare, agitées par le vent qui passe à travers une fente de la croisée, décrivent dans l'air mille courbes bizarres; il les suit toujours de l'œil comme on suit les jeux d'un enfant. Tout à coup il tire de sa poitrine un médaillon suspendu à son cou par une ganse de soie, et il le regarde, et il le baise à plusieurs reprises avec toute l'ardeur de sa jeunesse. Nous ne nous sommes point trompés, il est amoureux, et nous allons connaître celle qu'il aime. Mais que vois-je? ce n'est point le portrait d'une jeune fille, c'est celui d'un petit ange de cinq ou six ans dont il n'est pas même possible de distinguer le sexe. Serait-ce un père au lieu d'un amoureux? Un père, déjà! Non, non, ce n'est point ainsi qu'un jeune père regarde sa fille, ce n'est point ainsi qu'il lui parle du cœur et des yeux; un jeune père aurait quelque chose de plus grave dans la douceur, de plus calme dans l'adoration. D'ailleurs, la monture du médaillon n'est pas neuve, le portrait ne date pas d'hier, cette enfant avait cinq ou six ans quand on la peignit; aujourd'hui elle en a seize peut-être, aujourd'hui elle est la fleur charmante que nous promet ce frais bouton.

Mais, me direz-vous, comment ce portrait se trouve-t-il entre les mains d'un lieutenant de voltigeurs? Un peu de patience, cher lecteur, je vous promets que nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Le vent s'est apaisé, la foudre ne gronde plus, la pluie tombe à torrents, et notre lieutenant a fini son deuxième cigare. Il se lève, regarde l'heure à la pen-

dule et à sa montre, se promène de long en large et de large en long tout en boutonnant sa tunique, tout en poursuivant le cours de ses réflexions couleur de rose. Trois heures sonnent, il prend son képi et descend rapidement l'escalier.

Il n'avait point l'intention de sortir, car il s'arrête sur le seuil de la porte, et mettant ses mains dans ses poches, il regarde de côté et d'autre s'il voit venir quelqu'un qu'il attend. Mais la rue est toujours déserte, la pluie tombe toujours, et, après un quart d'heure d'attente, il murmure entre ses dents :

« Maudit vaguemestre ! »

Le vaguemestre est le facteur spécial qui porte les lettres aux militaires.

Enfin, comme l'arc-en-ciel après l'orage, une veste bleue et un pantalon rouge apparaissent au coin de la rue; mais ils s'arrêtent plus d'une fois avant d'arriver à la maison de l'épicier, et notre jeune homme s'impatiente et répète de plus belle :

« Maudit vaguemestre ! »

Mais voici bien une autre affaire, le vaguemestre passe et n'a pas du tout l'air d'avoir de lettre pour lui.

« Hé ! dites-donc ! lui crie-t-il, n'avez-vous rien à me remettre ?

— Non, mon lieutenant. Ah ! c'est-à-dire oui.... en voilà une. « A monsieur Louis de Bussière. »

— Donnez. Mais vous devez en avoir une autre, ajoute-t-il après avoir regardé la suscription.

— Non, mon lieutenant. Ah ! c'est-à-dire oui, en voici encore une.

— Vous avez donc bu, aujourd'hui?

— Non, mon lieutenant. C'est le brouillard....

— C'est bon ! »

Louis de Bussière, car nous pouvons maintenant

l'appeler par son nom, remonte quatre à quatre l'escalier et s'enferme dans sa chambre. Il ouvre avec précipitation une des deux lettres, celle qu'on lui a remise la dernière, et il lit avec émotion, et une larme brille dans ses yeux, mais une larme de joie : c'est que c'est une lettre de sa mère.

Et pourtant il y a dans son émotion quelque chose que n'explique pas suffisamment la tendresse filiale. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que la lettre l'entretient de quelqu'un qui lui est cher à un autre titre, d'une personne à laquelle il pensait tout à l'heure en fumant, de l'original du portrait peut-être. Les romanciers ont des priviléges dont ils ne craignent pas d'abuser ; nous allons donc satisfaire notre curiosité en lisant par-dessus son épaule, au risque de nous voir accuser d'indiscrétion. Seulement dépêchons-nous, il va tourner la page.

« Limoges, 8 octobre 1858.

« Mon cher Louis,

« Il y aura bientôt un mois que tu m'as quittée, et je te cherche encore à toutes les heures du jour, je ne puis m'accoutumer à ton absence. J'étais si fière de me promener à ton bras, j'étais si heureuse lorsque, le soir, tu restais pour faire mon piquet, au lieu d'aller voir tes amis ! Ce congé a été bien court. On enviait mon bonheur pourtant, et on avait raison ; mais on ne songeait pas qu'en jouissant de ta présence je me disais à toute minute que bientôt tu repartirais, que nous serions séparés encore une fois, et pour bien longtemps peut-être. Aujourd'hui, je suis seule dans mon petit appartement qui est triste comme moi de ne plus te

posséder. Tu ne l'égayes plus de ton bon rire joyeux, mon pauvre Louis; aussi on entendrait bruire une mouche, c'est un silence qui vous glace, un silence qui vous dit : il n'est plus là. Nardy elle-même, qui n'était point bavarde cependant, Nardy ne trouve plus rien à me dire; elle a dépensé avec toi toutes ses paroles. Elle se néglige aussi pour la cuisine, elle ne fait plus de ces bons ragoûts que tu aimes tant, et je suis obligée de lui rappeler quelquefois qu'il n'est pas nécessaire que nous mourions de faim parce que tu n'es plus là.

« Mme Dupré est venue me voir hier avec sa fille : c'est la deuxième visite qu'elle me fait depuis ton départ. Elle avait un air singulier, elle lançait de temps en temps à Lucie des regards courroucés; Lucie était toute rouge et prête à pleurer. Il était évident pour moi que sa mère avait contre elle quelque grief dont on voulait m'informer, mais on désirait que je provoquasse l'explication par un mot. « Qu'est-ce que vous avez donc « contre cette pauvre enfant? » lui demandai-je enfin. Les larmes de Lucie s'échappèrent avec abondance, et, comme j'essayais de la calmer, elle se jeta dans mes bras en sanglotant. Mme Dupré me dit alors qu'il s'agissait d'un portrait volé, d'un portrait de sa fille qu'on avait fait lorsqu'elle était encore toute petite, et je me rappelle, en effet, avoir vu cent fois cette jolie miniature pendue à la cheminée par une faveur bleue dans la chambre de mon amie. Ce qui complique la chose et ce qui justifie la colère de Mme Dupré contre Lucie, c'est que celle-ci connait le voleur, qu'elle a été témoin du vol et qu'elle ne l'a avoué à sa mère qu'à la dernière extrémité, quand elle a vu que les soupçons allaient tomber sur une pauvre ouvrière innocente. Je te dirai de plus que le délit a été commis le jour même de ton départ de Limoges.

« Ah ! monsieur mon fils, vous décrochez ainsi sournoisement les portraits des jeunes personnes ! Rassure-toi, mon bon Louis, je ne suis pas un commissaire de police. Après m'avoir priée tout haut de te redemander la miniature en question, Mme Dupré m'a dit tout bas qu'elle te permettait de la garder. Elle est fort aise, au fond, que l'inclination de sa fille s'accorde si bien avec les projets que nous avons formés ; seulement Lucie est une enfant, elle a quinze ans à peine, et sa mère, qui ne veut à aucun prix la marier avant dix-huit ans, ne serait pas fâchée qu'elle t'aimât un peu moins pour le quart d'heure.

« Ainsi, mon cher ami, tu as encore trois ans pour devenir capitaine. Mme Dupré ne serait pas fâchée non plus que son gendre portât la double épaulette. Elle est ambitieuse. Ce n'est pas uniquement parce que je suis sa meilleure amie et parce que tu es un joli garçon qu'elle te destine sa fille, c'est aussi parce que tu as un *de* devant ton nom et parce qu'il n'est pas impossible que tu sois un jour général.

« Tu sais avec quel soin elle nous a toujours caché jusqu'ici le chiffre exact de sa fortune ; elle a cru pouvoir me dire enfin, l'autre jour, qu'elle donnerait à Lucie soixante mille francs. C'est moins que nous ne pensions. Ces gens discrets passent toujours pour plus riches qu'ils ne sont. Après cela, si elle donne à sa fille soixante mille francs, c'est qu'elle en gardera au moins autant pour elle, ce qui vous reviendra plus tard, Lucie étant fille unique. Puis M. Dupré, qui est depuis déjà quinze ans en Amérique, pourrait bien en revenir millionnaire un jour ou l'autre. Il n'a jamais vu sa fille, il est vrai, il avait quitté le domicile conjugal près de deux mois avant sa naissance ; mais je crois bien qu'il songerait à elle, s'il devenait riche, et, quoiqu'il ne corresponde

pas avec sa femme, je sais de source certaine qu'un de ses amis le tient au courant de tout ce qui concerne Lucie. Ce n'était point un méchant homme que M. Dupré; c'était un homme exalté et qui, par conséquent, ne pouvait s'entendre avec Mme Dupré.

« Je bavarde comme si je n'avais rien autre chose à faire, et j'ai là devant moi du linge à raccommoder. Nardy ne peut suffire à tout, et je n'ai pas le moyen de prendre souvent une ouvrière. Ce que je te dis là n'est pas pour que tu m'envoies de l'argent; je te le défends, au contraire, car tu n'en as pas trop pour toi, et je ne veux pas que tu aies l'air de te priver de quelque chose. Il vaut mieux faire envie que pitié.

« Au revoir, mon bon Louis. Je te recommande d'avoir toujours les plus grands égards pour ton colonel et d'être aimable avec sa femme. Elle fait de lui tout ce qu'elle veut, et, comme elle a la prétention d'être charmante, elle sera flattée des attentions d'un joli garçon comme toi. En temps de paix, il faut se servir de tout pour avancer. Ce n'était pas le système de ton pauvre père; aussi est-il resté capitaine toute sa vie, et la pension que je touche aujourd'hui est insignifiante, tandis que, s'il avait voulu !...

« Mais, encore une fois, au revoir. Voilà qu'il ne me reste plus de place pour t'embrasser.

« Ta mère,

« LOUISE DE BUSSIÈRE. »

Les yeux du lieutenant sont devenus humides. Il songe aux privations que s'impose sa mère, il voudrait avoir les appointements d'un maréchal de France pour lui procurer toutes les douceurs qui lui manquent. Par malheur, il n'a pas toujours même de quoi suffire aux exigences de sa position : il n'a que sa paye, car il aban-

donne à sa mère la petite rente que son père lui a laissée en mourant, et il ne s'en fait pas un grand mérite, se disant que ce n'est presque rien. Aussi sa figure s'est rembrunie, son sourire a disparu, ce franc sourire qui l'animait tout à l'heure. Maintenant il jette devant lui un regard distrait, il rêve avec mélancolie, il adresse tout bas une prière à la Fortune; il pense, non sans quelque amertume, que c'est surtout en vue des soixante mille francs de dot de Mlle Dupré que Mme de Bussière encourage ainsi leurs amours.

J'espère que ses réflexions ne le mèneront pas trop loin, et qu'il se décidera enfin à ouvrir l'autre lettre qui est là sur la table. Il l'ouvre en effet. C'est la lettre d'un ami, car cette écriture si fine que nous avons peine à déchiffrer, lui est familière, et, malgré notre bonne volonté, nous essayerions en vain de le suivre dans sa lecture. — Il rougit de colère, il fronce le sourcil, et lit avec une vivacité qui ressemble à de l'impatience. Il lui échappe même par moments certaines exclamations telles que celles-ci : « Le fat ! Il ne doute de rien ! Vieil égoïste, va ! » Cependant il se calme peu à peu, reprend son clair sourire, et, remettant la lettre dans l'enveloppe et glissant le tout dans la poche de sa tunique, il murmure entre ses dents : « Alfred, mon ami, vous aurez la réponse que vous méritez. »

Alors (je suis vraiment désolé d'avoir commencé ce chapitre un peu au hasard, et de vous avoir introduit dans une chambre où il n'y a qu'un jeune lieutenant fort amoureux), alors notre héros relit, pour la troisième fois, la lettre de sa mère, recontemple le portrait susdit, et se livre à toutes les folies qui sont malheureusement inséparables d'un amour ardent et sincère.

La pluie tombe toujours, le vent gronde encore en

s'éloignant, le jour baisse, il est six heures moins un quart. Un pas lourd se fait entendre, on frappe de nouveau à la porte.

« Venez-vous? fait une voix peu mélodieuse que nous connaissons déjà.

— Où?

— Dîner.

— Ah! oui. »

En ce moment l'interlocuteur entre tout à fait dans la chambre. Il n'est pas beau. Il est impossible de former avec Louis de Bussière un plus parfait contraste. Sa figure est d'un rouge de brique et semée d'une infinité de petites taches brunes; ses cheveux sont d'un blond douteux, ses moustaches d'un jaune qui tire sur le vert, et il a des yeux si petits, si petits qu'il n'y a qu'une comparaison qui pourrait vous les peindre au naturel, mais je ne veux pas la faire et pour cause. J'aime mieux vous dire qu'il est assez mal tourné, qu'il a des pieds et des mains énormes, et qu'il donnerait une triste idée de son mérite à quiconque ne le jugerait que sur la mine. Il se regarde pourtant dans la glace avec complaisance, tout en caressant sa moustache.

« Savez-vous, dit-il, que vous me faites du tort et que cette petite mercière est une sotte? A tout ce que je lui ai chanté, elle a répondu que vous étiez bien gentil. Elle m'a demandé votre nom, et, quand je lui ai dit le mien, elle s'est mise à rire. Mon nom cependant en vaut un autre, et, quant au physique, je ne suis pas trop mal pour un homme. Comment me trouvez-vous?

— Je vous trouve très-bien.

— Ah! je ne suis pas aussi joli que vous; mais, là, franchement, je m'aime mieux comme je suis, et, si je voulais me marier, je vous réponds qu'il y aurait en-

core plus d'une belle demoiselle qui m'accepterait avec reconnaissance.

— Je n'en doute pas. Est-ce que vous songez à vous marier?

— Pas pour le quart d'heure. Je ne dis pas qu'un jour, lorsque j'aurai des rhumatismes, ou si je perdais, par hasard, quelque chose à la guerre.... A propos de la guerre, savez-vous qu'on en parle très-sérieusement au café ?

— Oui, au café, mais pas ailleurs.

— Et ailleurs aussi. Préparez-vous, mon fils, nous irons peut-être faire un tour en Italie au printemps.

— Dieu vous entende !

— N'est-ce pas que ce serait un bonheur soigné ? Mais vous voilà prêt, descendons, et nous pourrons, en passant, faire une petite visite d'amitié à la femme du colonel. Rassurez-vous, le brosseur m'a dit qu'elle était sortie : je ne vais jamais la voir que lorsqu'elle n'y est pas. C'est ma règle avec cette personne charmante. »

Ils descendent, la tunique boutonnée et les mains dans les poches de leurs larges pantalons; ils enfilent une rue, puis une autre, et s'arrêtent devant une porte cochère dont ils font retentir le marteau.

« Mme Chamblain? demande Louis de Bussière à un soldat en manches de chemise qui se présente à lui.

— Mon lieutenant, elle est absente.

— Vous lui remettrez cette carte.

— Et la mienne avec, ajoute l'autre officier.

— Oui, mon lieutenant, » répond le soldat en s'essuyant les mains à son pantalon avant de prendre les cartes.

Il nous est alors facile de voir que le moins gracieux de nos deux jeunes militaires s'appelle Hector Trumeau.

Mais, comme il n'est pas nécessaire que nous les accompagnions à leur pension ni chez la marchande de tabac où ils se rendront ensuite, je prie le lecteur de me permettre d'aller vaquer à mes propres affaires, et je termine ici mon premier chapitre.

II

LA LETTRE ET LA RÉPONSE.

Le lieutenant Hector Trumeau voyant que son compagnon, après avoir choisi deux cigares, se retirait avec une sorte d'empressement, lui souhaita militairement le bonsoir, et s'installa sur l'unique chaise qu'il y avait dans le magasin. Quelque plaisir qu'il goûte dans la conversation d'une belle brune qui distribue à ses chalands sa marchandise et ses œillades, nous aimons encore mieux aller rejoindre le petit Bussière, comme on l'appelle au régiment, dans la chambre où nous l'avons trouvé tantôt, et où il est en train d'allumer sa lampe, car Louis de Bussière est un véritable soldat français, c'est-à-dire qu'au besoin il ferait lui-même sa cuisine. Si nous voulons avoir des nouvelles de son ami, nous retournerons vers les onze heures auprès de la marchande de tabac, au moment où elle fermera le magasin, moment critique et impatiemment attendu par le lieutenant, qui se propose de lui offrir son bras pour la

reconduire chez elle. La séduisante marchande a une chambre en ville.

Une fois sa lampe allumée, Louis la posa sur une sorte de guéridon, et, tirant de sa poche la lettre que nous l'avons vu accueillir assez mal, il la déplia lentement et se mit à la relire avec cette indulgence qu'on montre après dîner pour beaucoup de choses, lorsqu'on a un bon estomac. Ce n'est pas que nous voulions donner à entendre que notre héros partage certaines opinions inconvenantes qui se trouvent exprimées dans cette lettre; nous voulons dire simplement qu'il les avait jugées d'abord impertinentes et qu'elles lui semblèrent ensuite plus dignes de pitié que de colère. Je suis convaincu que la plupart de mes lecteurs seront de son avis, mais il n'en sera pas de même de mes lectrices : elles s'accorderont pour reconnaître que cette lettre est aussi condamnable dans le fond que dans la forme, et elles prendront une bien mauvaise idée de celui qui l'a écrite. Je n'ose les en blâmer, je me borne à leur rappeler qu'elle n'était point faite pour être lue par des dames, ni surtout pour être imprimée.

Quoi qu'il en soit, la voici.

« Limoges, 3 octobre 1858.

« Mon cher Louis,

« Depuis que tu nous as quittés, j'ai recommencé à m'ennuyer régulièrement chaque jour, ma vie a repris sa déplorable monotonie. Je me lève le plus tard possible, je fume en me levant, si je n'ai pas déjà fumé au lit; je déjeune trop bien, je digère en refumant, je m'habille et je vais au cercle. Là, j'ai l'inappréciable avantage de rencontrer le petit Trublet qui me raconte

toutes les histoires scandaleuses de la ville et des faubourgs, et cet animal de Chobert qui me débite toutes les fariboles des journaux en les assaisonnant de commentaires de sa façon. Je crois avoir découvert la source de sa fureur de communisme : il ne peut s'habituer à l'idée que je possède en propre vingt-cinq mille livres de rente, il voudrait partager avec moi. Le petit Trublet le voudrait bien aussi. Sa maman lui dispense fort parcimonieusement l'argent de ses menus plaisirs, et il n'ose, quoique nous le lui ayons conseillé, demander un supplément pour la petite chanteuse qu'il entretient à fort bas prix. C'est la Dugazon de notre théâtre : elle est affreusement jaune au grand jour; mais, le soir, à la lumière du gaz, elle ne manque pas d'une certaine fraîcheur. Je m'amuse, lorsque nous sommes seuls, à inquiéter le petit Trublet, en lui disant, par exemple, que le général qui commande le département a jeté les yeux sur son infante. Il faut voir alors ses terreurs! Il a toujours, du reste, les yeux fixés sur l'avenir : il ne craint que les rivaux qu'il aura, il ne se doute pas de ceux qu'il a. Je soupçonne véhémentement Chobert de trahir l'amitié. Ce féroce partageux contribue aussi à mes plaisirs, lorsque, par hasard, au cercle, quelque riche commerçant, porcelainier ou autre, se prend de bec avec lui à propos de la politique. Le commerçant est, de sa nature, conservateur; Chobert est l'ennemi-né de la conservation. Il lui plairait fort que la France changeât de gouvernement tous les quinze jours. Si la querelle devient trop vive, c'est-à-dire si on crie trop fort, je m'esquive pour aller faire une partie de billard ou pour rendre quelques visites. Avec tout cela le temps passe, arrivent quatre heures. C'est alors que, pour peu que le ciel le permette, je m'en vais, selon mon habitude, soit seul, soit avec le premier mortel qui me tombe

sous la main, faire trois ou quatre fois le tour du Champ de Juillet, exercice salutaire et modéré qui suffit pour me maintenir dans ce florissant état de santé qui fait toujours l'objet de ton admiration.

« Tu n'ignores pas que pour me rendre à cette promenade j'ai la manie de passer par certains endroits, de prendre certaines rues qui n'y mènent pas précisément en ligne droite. Tu m'en as fait plusieurs fois l'observation, et tu t'es écrié avec impatience : « Pourquoi « diable me fais-tu passer par ici ? » Je souriais, je te payais de quelques raisons vagues, je n'osais te donner en pleine rue des explications qui avaient besoin de mystère. Dans les derniers jours que tu as perdus à Limoges, ta mère t'a accaparé, il n'y a pas eu moyen d'avoir avec toi le moindre bout de conversation intime, je n'ai donc pu satisfaire de vive voix ta légitime curiosité. Mais aujourd'hui qu'il tombe une pluie battante et que je suis cloué au logis, je vais confier au papier certains détails qui éclairciront tout à fait ce point et qui jetteront en même temps de vives clartés sur un côté de mon existence resté obscur jusqu'ici pour toi et pour chacun.

« Quoique je ne sois plus tout à fait un jeune homme, je puis dire sans fatuité que j'ai toujours un air de jeunesse, et qu'on ne croit pas, à me voir, que j'ai beaucoup plus de trente ans. Je suis grand, bien bâti, je n'ai pas trop d'embonpoint, ma santé est excellente. Mon père m'a engendré lorsqu'il avait soixante ans sonnés, et j'ai ouï dire que mon grand-père s'était marié en troisièmes noces à soixante-quinze ans, et qu'il avait eu des enfants. Nous sommes une famille de chênes. Tu es trop raisonnable pour me contester certains avantages physiques qu'on m'accorde assez généralement. Ajoute à cela que je suis rangé, que j'ai des goûts simples, que je n'ai

point de queue de parents et que je ne dépense guère, au vu et au su de tout le monde, que la moitié de mes revenus. Tu pourras ajouter aussi que j'ai une assez bonne opinion de moi-même; mais ce préambule était nécessaire pour justifier ou pour pallier du moins l'outrecuidance de ce qui va suivre. Il y a dans la bonne ville de Limoges vingt-quatre jeunes personnes qui ont pensé ou qui pensent encore à m'épouser. Je ne parle que de celles que je connais : je ne doute pas qu'il n'y en ait d'autres qui aient fait en secret le même rêve; mais pour les vingt-quatre, j'en réponds, elles m'ont donné des preuves irrécusables de l'ardeur de leurs désirs. Les unes m'ont fait sonder adroitement par un frère ou par un ami, les autres m'ont sondé elles-mêmes; celle-ci s'est mise à rougir régulièrement chaque fois qu'elle me voyait, celle-là à parler de moi à tout le monde avec un enthousiasme qui me revenait aux oreilles; telle autre enfin, que je pourrais citer, m'a fait dans un bal, à quatre pas de sa maman, une déclaration en forme. « Diable! diable! me suis-je dit alors, Alfred, mon ami, « tu ne te doutais pas de ta valeur. Tu songeais à te « marier un jour, à faire une fin, comme on dit : tu n'en « as pas le droit, le choix auquel tu t'arrêterais ferait « trop de malheureuses. » Puis, je dois l'avouer, je devenais de plus en plus sensible à ces hommages, à mesure qu'ils se multipliaient; il est doux d'être aimé d'une femme, mais il est encore bien plus doux d'être aimé de vingt-quatre. Il est vrai que le nombre n'en fut pas d'abord si considérable; mais j'en comptais à peine dix que je compris toute la douceur de ma situation et que je résolus de ne rien négliger pour la prolonger et même pour l'améliorer. J'avais plu sans effort : que fût-ce quand je cherchai à plaire? Je répandis le bruit que je me trouvais assez riche, que je ne songeais pas à aug-

menter ma fortune par un mariage, mais que j'épouserais avec joie une jeune personne sans dot qui aurait toutes les qualités voulues, sans faire fi cependant de la dot, si elle se rencontrait avec lesdites qualités. Il ne fallait décourager personne. Alors ce ne fut plus seulement de l'amour, ce fut de la passion, de l'idolâtrie que j'inspirai. Les parents s'en mêlèrent, je fus accablé d'invitations à dîner en ville. Et comme on me soigna, quels petits plats friands on me servit, de quels vins délicieux on me fit goûter ! Quelques-unes de mes adoratrices, il est vrai, se marièrent.... de désespoir. Mais, bah ! qu'importe ! pour une que je perdais, j'en retrouvais deux, et, en ayant l'air adroitement de pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, je suis parvenu à maintenir l'équilibre et à garder mon cœur intact au milieu de tous ces feux croisés.

« Or — et j'arrive ainsi, après ce long préambule, à l'explication que je t'ai promise — or, si je prends un chemin bizarre pour me rendre tous les jours au Champ de Juillet, si je passe par certaines rues que je pourrais à la rigueur me dispenser de traverser, c'est que dans ces rues habitent quelques-unes de mes préférées fictives et que j'entretiens ainsi leurs espérances sans me compromettre. Tu vas m'objecter qu'il n'est pas sûr qu'elles me voient passer. Erreur ! Elles savent mon heure ordinaire ; il n'y a pas de danger qu'elles ne soient pas toutes à l'affût derrière un rideau ou une jalousie. Pauvres petites ! Comme leur cœur bat ! Comme elles se disent chacune : « C'est pour moi qu'il passe par ici ; « c'est moi qu'il aime, c'est moi qu'il finira par épouser, « et j'aurai ses trente mille livres de rente ! » Car on m'en croit trente, on m'en croit même davantage : la fortune d'un célibataire qui fait des économies n'a point de limites dans l'imagination des femmes.

« Tu trouveras peut-être qu'il est étonnant qu'à semblable jeu mon cœur ne se soit pas pris. Je ne suis pas très-inflammable; cela tient probablement à la saison avancée dans laquelle était mon père lorsqu'il a jugé à propos de me donner la vie. Sans doute, j'ai eu quelquefois comme des velléités de faiblesse, j'ai fait aussi mon rêve de bonheur, j'ai choisi, pour un quart d'heure, celle dont j'aurais voulu faire ma compagne éternelle : je suis de la pâte dont sont les hommes, et je ne me pique pas d'être à l'abri des tentations; mais la plus forte de ces tentations n'a jamais tenu contre deux heures de réflexion, et, si haut que m'eût emporté mon rêve, après avoir fumé un cigare ou deux en lisant une page de Voltaire ou de lord Byron, je me retrouvais à terre et ferme sur mes deux pieds.

« Il y a, par exemple, une Céline Voland que tu connais aussi bien, sinon mieux que moi, avec laquelle tu as été élevé, pour ainsi dire : eh bien, cette blonde Céline, malgré ou peut-être à cause de son précoce embonpoint, grâce à sa fraîcheur, à ses yeux bleu faïence, à ses traits d'agneau, avait fait sur moi une impression.... Je crus presque que c'était de l'amour. Note bien qu'il y a au moins dix ans de cela; Mlle Céline, dans tout l'orgueil de ses vingt ans, ne pensait guère qu'elle parviendrait à cet âge terrible où les demoiselles ne savent plus à quel saint se vouer. Elle ne faisait, en outre, aucune attention à moi; M. Voland ne m'invitait à venir chez lui qu'en souvenir de mon père dont il avait été l'ami, et Mme Voland se bornait à me recevoir de son mieux et sans aucune espèce d'arrière-pensée. Je me disais : « Voilà des gens qui ne songent point à moi « et qui peut-être me conviendraient mieux que d'au- « tres; leur fille n'est pas riche, elle n'est pas belle, elle « n'est pas, non plus, un prodige d'esprit, mais, telle

« qu'elle est enfin, je l'épouserais plus volontiers qu'une « autre. » Pourquoi cette indifférence charmante qu'on me témoignait a-t-elle cessé trop vite? Un jour je m'aperçus que les politesses de M. Voland commençaient à devenir intéressées, que sa femme était en train de concevoir pour moi une affection par trop maternelle et que Mlle Céline avait l'air d'attendre un aveu que je tardais un peu à lui faire. Quant à moi, supposé encore que j'en fusse épris, je n'avais aucun motif pour me presser; je ne voyais voltiger autour d'elle aucun soupirant qui pût me porter ombrage, je ne voyais poindre à l'horizon aucune espèce de rival. Bref, les choses allèrent si loin que je fus obligé de m'absenter subitement, de faire une fugue vers la capitale. A mon retour on me laissa tranquille, et M. et Mme Voland ne firent plus la moindre allusion à l'espoir téméraire dont ils s'étaient trop tôt bercés. Mais Mlle Céline fut moins raisonnable. Puisque je suis en veine de franchise, je t'avouerai que j'eus la perfide malice d'encourager ses désirs secrets et qu'elle ne mordit que trop à l'hameçon. Je crois bien qu'à l'heure qu'il est sa passion est devenue de la rage. Et voilà comment Mlle Céline Voland est et restera probablement très-longtemps encore au nombre de mes vingt-quatre.

« Mais je m'aperçois trop tard que cette lettre a pris des proportions inusitées et qu'il ne va plus me rester de place pour consigner un détail intéressant pour toi. J'ai rencontré hier dans une maison Mlle Lucie D.... avec sa mère. La belle enfant croît tous les jours en grâce et en taille; j'ai peur même qu'elle ne devienne trop grande pour t'épouser. J'ai parlé indirectement de l'armée française, ce qui l'a déterminée à rougir, et j'ai dû me rejeter aussitôt sur la magistrature et raconter à ces dames un mignon scandale qui fait assez de bruit

ici. Mais à peine avais-je réussi à piquer l'attention féminine, que Mme R.... est survenue aussi, avec sa fille. Elles ont toutes des filles! Celle-ci ne grandit pas, par exemple, mais en revanche elle engraisse à vue d'œil. Elle ressemble à une jolie boule rose, elle te viendrait, telle qu'elle est, à peu près à l'épaule, et elle sera plus riche un jour que Mlle Lucie. Je te le répète, je crains que cette dernière ne tourne un peu trop à la perche.

« Et maintenant, adieu. Il y a près de huit jours que cette lettre est commencée, je veux qu'elle parte ce soir. Je n'ai pas besoin de te recommander d'être discret. Il serait même bon peut-être de livrer aux flammes ce monument de ma fatuité limousine. Mais brûle ou ne brûle pas, je n'en suis et n'en serai pas moins pour la vie

« Ton ami dévoué,

« ALFRED DUMARSAIS. »

« *P. S.* Ne pourrais-tu dans ta prochaine lettre me régaler de quelque jolie histoire de garnison? Comment sont les Lorientaises? Tes lettres sont par trop pudiques et ne me donnent aucune idée de la noble profession que tu exerces. »

Nous devons dire à la gloire de Louis de Bussière qu'il ne put réprimer un mouvement d'indignation à l'idée que la croissance de Mlle Lucie porterait quelque atteinte aux sentiments qu'il avait pour elle. Ce fut même le passage de la lettre de son ami qui le choqua le plus à cette seconde lecture. Il se piquait de fidélité quand même et ne se serait pas cru moins déshonoré en trahissant son amour qu'en désertant son drapeau. C'était une âme chevaleresque dans toute la force du terme, une de ces âmes d'acier bien trempé qui sont à la fois

cidera peut-être.... Veux-tu que je te dise? Il faut que les femmes soient folles pour nous aimer encore, et surtout, mon trop désirable Alfred, et surtout pour nous épouser.

« Des vingt-quatre dont tu te vantes, il n'y en a qu'une que je t'accorde, et elle est certainement celle qui te convient le mieux et que tu devrais choisir sans hésiter plus longtemps : c'est, puisqu'il faut la nommer, Mlle Céline V.... Tout en laissant percer le goût secret que tu as toujours eu pour elle, tu la vois, ce me semble, avec des yeux qui ne la flattent point. Elle a une physionomie des plus agréables; ce n'est point une beauté sans doute, mais il y a de l'harmonie dans ses traits, je ne sais quoi de doux qui fait rêver à l'Allemagne; puis elle est bien faite, d'un embonpoint à souhait, enfin c'est une charmante personne et qui est plus digne de toi que tu n'es digne d'elle. Elle a été parfaitement élevée, son père et sa mère sont les plus braves gens du monde ; à défaut de fortune elle t'apporterait en dot l'économie que tu sembles estimer si fort. Elle a trente ans, j'en conviens; c'est une vieille fille, d'accord; mais, si tu voulais, elle serait bien vite une jeune femme, et dans dix ans tu aurais l'air d'être son père. Oui, son père ! Tu es, mon cher vieux, à l'extrême frontière de tes beaux jours; il faut que tu te dépêches, si tu veux encore faire illusion le soir de ton mariage. Mlle Céline t'a.... distingué, je ne puis te contester cela; elle avait pour toi un tendre penchant qui est peut-être devenu de l'amour, grâce aux encouragements que tu avoues toi-même lui avoir donnés. Toutefois je n'aurais besoin pour l'en guérir que de lui montrer cette lettre qui est là sur ma table. Épouse-la, pendant qu'il en est temps encore. Allons, Alfred, un bon mouvement. Tu vaux mieux au fond que ne le fait

supposer ton style désenchanté. Borne le cours de tes galanteries innocentes, cesse de faire battre le cœur de nos jeunes Limousines, fixe-toi, papillon léger! Plaisanterie à part, je te jure que Céline est la femme qu'il te faut, et que, pour mon compte, et à cause de l'étroite amitié qui a longtemps lié sa famille à la mienne, je serais ravi de voir une union qui assurerait votre bonheur à tous deux.

« Quant à mon bonheur propre, je te prie, mon cher Alfred, de t'en préoccuper un peu moins et de m'épargner des avertissements qui ne changeront rien à mes sentiments. Que ma petite Lucie grandisse tant qu'elle voudra, qu'elle enlaidisse, si elle peut, au lieu de croître tous les jours en beauté : je l'épouserai, quand le temps sera venu, fût-elle grande comme notre tambour major et laide comme la moins jolie des vingt-quatre. Je ne te ressemble pas, vois-tu ; je suis constant de ma nature, et je ne goûterais aucun plaisir à voler de cœur en cœur sans me fixer jamais. Loin de me délecter à faire le désespoir de vingt-quatre jeunes personnes, je préférerais, si cela était possible, les épouser toutes les unes après les autres, et j'ai regretté sincèrement de n'avoir qu'un cœur à offrir toutes les fois que je me suis aperçu qu'une autre que ma Lucie désirait que je lui offrisse le mien.

« Mais voilà assez de morale et de réflexions comme cela. Je te dirai, en fait de nouvelles, qu'il est onze heures du soir, et que mon camarade Trumeau n'est pas encore rentré. Je le soupçonne d'être en bonne fortune avec une marchande de tabac. Il avait d'abord produit sur elle un effet assez désagréable; mais il ne se laisse pas aisément rebuter, et il supplée à ce qui lui manque en agréments physiques par l'entêtement ou par la persévérance, comme tu voudras. C'est un garçon

qui est curieux dans son genre : il est surpris comme toi quand une femme ne l'adore pas, mais il ne se contenterait pas comme toi de vingt-quatre passions platoniques.

« Là-dessus, mon bon, je te souhaite le bonsoir, et j'irai me coucher dès que j'aurai fermé cette lettre.

« Ton jeune et vieil ami,
« LOUIS DE BUSSIÈRE. »

Il nous faut maintenant quitter notre bon et joyeux lieutenant, à moins que je ne vous fasse assister à son coucher, ce qui déplairait sans doute à la plupart de mes lectrices. S'il s'agissait d'une jeune fille, je ne vous épargnerais pas les détails : les femmes ont le privilége de tout faire avec grâce, et je ne sais pas de spectacle plus charmant qu'une enfant de seize ans qui met sa cornette de nuit devant son miroir. Notre lieutenant ne met rien du tout, pas même un foulard. Il est si prompt, du reste, et si adroit dans tous ses mouvements, qu'il a déjà éteint sa lampe. Je dois dire, toutefois, qu'avant de l'éteindre il a encore regardé pendant deux secondes le médaillon qu'il porte au cou, et qu'à peine dans son lit il le reprend pour l'appuyer contre son cœur. Il est probable qu'il ne tardera point à fermer les yeux, et je suppose que l'image de sa chère Lucie le récompensera de sa fidélité inébranlable par des apparitions souvent répétées. Nous allons donc le laisser dormir. Néanmoins, quelque pressé que je sois de terminer ce chapitre, je ne puis déposer la plume, ami lecteur, avant de me réjouir avec vous d'être tombé sur un héros tout exceptionnel et tel qu'il y en a peu dans notre armée, qui possède, il est vrai, bon nombre de braves et fidèles officiers, mais beaucoup plus de braves que de fidèles.

III

MADEMOISELLE CÉLINE VOLAND.

J'en demande pardon au lecteur, nous ne pouvons rester à Lorient; il faut absolument, pour continuer notre histoire, que nous nous transportions en pensée dans une autre ville, dans la bonne ville de Limoges où coule la Vienne au flot limpide. Cette ville n'est pas belle, j'en conviens; elle se compose d'une foule de petites rues étroites et mal pavées qui n'ont rien d'attrayant ni de pittoresque; mais en revanche les environs sont charmants, les bords de la Vienne et de la Briance offrent à chaque pas des sites ravissants que je compte vous décrire en détail. Par malheur, la saison est bien avancée, les arbres sont tristes et nus, un brouillard épais règne au loin sur la campagne. Patience! Dans quelques mois, les bourgeons perceront l'écorce rugueuse, le soleil dardera ses doux rayons, la campagne reprendra sa robe printanière, et les belles eaux transparentes réfléchiront un ciel joyeux. Mais quelques mois, direz-vous, c'est bien long! Que voulez-vous, ma chère lectrice, je suis moi-même l'esclave du récit que j'entreprends, je me laisse entraîner et vous entraîne à ma suite dans des endroits où ni vous ni moi ne ferions, à coup sûr, élection de domicile. Tout ce que je puis vous pro-

mettre, c'est de faire en sorte de vous déranger le moins souvent possible, de vous épargner de trop brusques déplacements, et puisque nous voici à Limoges, nous y resterons quelque temps; à moins que les prouesses de nos deux lieutenants ne nous appellent sur les champs de bataille de l'Italie, car encore une fois je ne puis répondre de rien.

De la campagne le brouillard s'étend sur la ville, on ne voit plus à deux pas devant soi, je ne puis même lire le nom de la rue où nous sommes, rue qui descend en pente rapide, mais qui est plus large toutefois que toutes les affreuses ruelles que nous venons de traverser. Supposez que je suis un somnambule des plus lucides, laissez-vous diriger par moi, nous nous moquerons du brouillard. J'entends une cloche, nous ne sommes pas loin de l'église de l'évêché, une des belles pages de ce poëme religieux que le moyen âge a composé avec la pierre. Mais les monuments, pour être admirés, ont besoin de soleil. Descendons encore et entrons dans cette maison qui est là sur notre droite, et dont la famille Voland occupe le premier étage. Qu'est-ce que la famille Voland? Ne vous souvient-il pas de ce qu'en ont dit dans leurs lettres Louis de Bussière et Alfred Dumarsais? En ce moment Mlle Céline Voland est occupée à broder debout près d'une des fenêtres du salon, sans doute pour mieux y voir, pendant que sa mère travaille assise près d'une petite table à quelques pas plus loin.

Mlle Voland est d'une taille moyenne, mais d'un embonpoint qui dépasse la mesure voulue, même pour une demoiselle de trente ans. Sa robe noire, montante et serrée, emprisonne en vain des formes que la captivité où on les tient fait remarquer encore davantage. Elle a des joues rondes et colorées, un beau teint, des

yeux bleus, un nez bourbonien qui est un peu fort, une bouche très-fraîche garnie de dents superbes, et, pour couronner tout cela, une véritable forêt de cheveux blonds qui descendent en deux boucles épaisses de chaque côté du visage et qui, tordus, roulés derrière la tête, lui font un diadème qu'une reine envierait. Je n'aurais pas besoin de dire qu'elle a un triple menton; mais, comme en même temps son cou est assez long et bien attaché, ce triple menton n'est pas sans grâce. Ses mains sont petites et délicates; elles sont rouges malheureusement, malgré le soin qu'elle en prend, et le dessus en est si gras que les quatre mignonnes fossettes y forment des points presque noirs. Telle qu'elle est enfin, Mlle Voland peut être rangée dans la vaste catégorie des femmes agréables.

Sa mère est une petite femme, assez replète aussi, mais brune et dont les traits n'ont aucun rapport avec ceux de Mlle Céline. Elle aurait une physionomie tout à fait placide, si je ne sais quoi d'embarrassé et de craintif ne s'y peignait toutes les fois qu'elle regarde sa fille. Elle est vêtue comme celle-ci d'une robe noire, non pas qu'elles soient en deuil, car j'ai oublié de vous dire que la jeune personne porte autour du cou, sous son col blanc, un ruban couleur cerise; mais Mme Voland, comme beaucoup de femmes peu aisées, trouve que les vêtements noirs sont les plus distingués et les plus économiques.

Le salon où se tiennent ces dames n'est remarquable que par son extrême propreté. Ce ne sont point des Limousines : ce soin, cet ordre parfait viennent du Nord. M. Voland, en effet, est de Cambrai, et sa femme de Lille, où Mlle Céline est née ainsi que son frère qui est aujourd'hui procureur impérial dans une ville du Midi. La famille Voland habite Limoges depuis quinze ans.

M. Voland le père y a été appelé par son administration : il est employé dans les contributions indirectes, et il ne lui faut plus qu'un an pour obtenir sa retraite. Le mobilier du salon répond donc à la modeste position du chef de la famille, quoique la prétention au luxe se trahisse dans certains meubles et dans certains détails d'arrangement. Par exemple, si la pendule à colonnes dorées qui orne la cheminée laisse deviner une origine déjà ancienne, deux jolis vases en porcelaine de forme nouvelle s'étalent orgueilleusement de chaque côté, garnis de fleurs en papier qui sont l'ouvrage tout récent de Mlle Céline. Si le meuble de velours jaune rayé et dont le bois n'est que du merisier nous reporte à des temps qui sont loin de nous, deux beaux fauteuils en tapisserie, ouvrage aussi de Mlle Céline, attirent l'œil par l'éclat des couleurs et par la perfection du travail. La petite table près de laquelle Mme Voland raccommode des bas pour son mari est, comme le reste, en merisier et date de l'année de son mariage; mais un peu plus loin, devant le canapé, est un superbe guéridon en laque qui fait l'admiration et l'orgueil de Mme Voland. C'est un cadeau que lui a fait jadis son fils. Elle a dit longtemps, la pauvre mère, à ses amies et connaissances qu'elle le donnerait à sa fille, lorsque celle-ci se marierait.... Hélas! il y a près de deux ans qu'elle ne le dit plus, qu'elle n'ose plus le dire.

Quelques privilégiés seulement ont leur entrée dans ce salon qui recèle toute l'humble splendeur de la famille. Ces dames reçoivent de temps en temps des visites, elles ont même quelques bonnes connaissances. Si M. Voland avait voulu, elles auraient été admises dans la meilleure société de la ville, on les aurait invitées chez le préfet et chez le général, car, si modeste que soit la place qu'il remplit, M. Voland s'est tou-

jours montré au-dessus de sa position par l'élévation du caractère et par la distinction de l'esprit, et la province, tout envieuse et toute niveleuse qu'elle est, sait encore apprécier ces qualités, surtout chez les hommes qui sont étrangers au pays. Mais M. Voland avait déclaré, en arrivant à Limoges, que sa fortune ne lui permettait pas d'aller dans le monde, que ses goûts ne l'y portaient pas non plus, et toutes les avances qu'on lui avait faites avaient été impitoyablement repoussées. Mlle Céline, alors dans tout l'éclat de ses dix-huit ans, s'en était plainte en secret à sa mère. De petites bouderies intimes en étaient résultées; la mère et la fille avaient commencé à passer des journées entières sans se parler, et celle-ci, lorsqu'elle rompait enfin le silence, prenait un ton qui n'était rien moins que respectueux. Mme Voland, par indulgence ou par faiblesse, n'en avait rien dit à son mari, de façon que la jeune personne, encouragée par l'impunité et aigrie de plus en plus par la privation des plaisirs qu'on ne pouvait raisonnablement lui accorder, en était venue à parler presque toujours à sa mère, lorsqu'elles étaient seules, avec un air de supériorité et de dédain qui aurait choqué tout le monde. Devant son père elle se contenait; elle savait qu'il n'entendait pas raillerie sur le respect filial. Mais M. Voland passant presque toute la journée hors de chez lui, dans son bureau, sa fille avait tout le temps de se dédommager de la contrainte que lui imposait sa présence, et elle s'en dédommageait outre mesure, comme nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater.

Mais pendant que je vous donne ces explications, le brouillard s'est encore épaissi, on n'y voit plus du tout, bien qu'il ne soit que trois heures, et Mlle Céline, fatiguée sans doute de lutter avec ses yeux contre l'ob-

scurité, s'assied et laisse tomber sa broderie sur ses genoux.

« Est-ce que tu n'as vu personne? lui demande timidement sa mère.

— Qui veux-tu qu'on voie par un temps pareil? répond-elle d'une voix aigre-douce.

— Ceux qui passent tous les jours par ici, M. Dumarsais, par exemple.

— Que m'importe M. Dumarsais? Est-ce que tu crois par hasard que c'est encore pour le voir passer que je m'approche de la croisée? C'est le jour que je cherche, et non M. Dumarsais. Qu'il passe, qu'il ne passe pas, je puis jurer que cela m'est bien égal à présent. Je ne dis pas que, dans un temps, quand tu m'avais mis en tête certaines idées, quand j'étais encore d'un âge à m'établir, je ne dis pas que je n'ai pas attendu quelquefois pendant des heures l'instant où je le verrais.... Alors il levait quelquefois la tête, il ne passait pas roide comme il est passé tout à l'heure, ne songeant qu'à se garantir du brouillard, presque en courant. Moi, je croyais qu'il avait, au fond, de l'inclination pour moi, tu le croyais toi-même, tu me le disais. Il s'est joué de nous! Il a vu que vous aviez l'idée, mon père et toi, qu'il m'épouserait un jour, et il a trouvé plaisant d'entretenir votre illusion. C'est un homme que je déteste. Ce n'était pas sans motifs qu'il venait nous voir presque toutes les semaines, qu'il me regardait fixement, qu'il me forçait à baisser les yeux. Rien ne m'ôtera de l'esprit qu'il a cru m'avoir inspiré la plus folle passion. Je le méprise de toute mon âme. C'est un vieil égoïste qui ne pense qu'à lui et qui s'aime trop lui-même pour épouser jamais personne.

— Je t'assure, Céline, que tu as tort de le juger ainsi. C'est un homme qui n'a pas su se décider à temps,

voilà tout; mais il n'est pas méchant, et je persiste à croire qu'il a un faible pour toi.

— Il y a dix ans que tu persistes à croire cela!

— Tout vient à point pour qui sait attendre, comme dit ton père. Mme Dupré a rencontré l'autre jour M. Dumarsais chez Mme de Bussière, et il leur a dit que d'ici à un an il aurait fait son choix.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas moi qu'il choisira. Il a trois fois plus de fortune qu'il ne lui en faut, mais il n'exigera pas moins qu'on lui apporte une dot et une bonne dot. Les vingt mille francs que vous me donnez le feraient rire. Il épousera Mlle Bourdelot ou cette petite Marie Pinard, à laquelle on donne cent cinquante mille francs, et dont je ne voudrais pas, si j'étais homme, m'apportât-elle un million dans chaque main. C'est la femme qui lui convient. Il l'a lorgnée, l'autre soir, au concert, pendant une heure. Oh! que je voudrais qu'avant qu'il fût marié il se présentât un parti pour moi, n'importe lequel, un monstre de laideur, le dernier des hommes! Je l'accepterais avec bonheur pour prouver à ce beau monsieur que je n'ai jamais pensé à lui.

— Je t'en prie, Céline, ne t'exalte pas ainsi.

— Tu as raison, je m'exalte; c'est de la folie, en effet, de penser qu'il puisse se présenter un parti pour moi. Qui me connaît? Où me conduit-on? Qui se doute seulement que j'existe? Autant valait m'enterrer toute vive que de me condamner à l'isolement et aux larmes.

— Ton père va rentrer, il verra que tu as les yeux rouges.

— Qu'est-ce que cela me fait? Il verra son ouvrage. C'est lui qui s'est toujours opposé systématiquement à ce que nous fissions des connaissances, c'est lui qui a toujours refusé les invitations. Après cela, si tu avais bien

voulu, il aurait cédé; mais tu n'as jamais osé lui tenir tête, tu t'es toujours inclinée devant lui sans même tenter la moindre résistance. Ma jeunesse s'est passée à espérer, à attendre. Aujourd'hui je suis la risée de toute la vile, oui, de toute la ville, car on croit que j'aime M. Dumarsais, et il le croit lui-même par suite de toutes les avances que vous lui avez faites.

— Mais c'est toi, au contraire, ma chère amie....

— C'est moi, c'est moi qui lui ai fait des avances? Ah! il ne manquait plus que cela pour me désespérer, pour me faire boire mon calice jusqu'à la lie, pour me dégrader à mes propres yeux, pour me forcer à prendre quelque résolution funeste....

— Prends garde, Céline, voilà ton père qui rentre!»

Ce cri est sorti du cœur de Mme Voland; elle a mis dans ce cri tout l'effroi respectueux que lui inspire le chef de la famille. Sa fille, dominée en ce moment par le même effroi, s'échappe du salon et court s'enfermer dans sa chambre pour se remettre et pour essuyer ses larmes.

On aurait tort de prendre une trop mauvaise idée du caractère de Mlle Céline d'après l'échantillon que nous venons de donner de ses conversations intimes avec sa mère. Nous engageons surtout celles de nos lectrices qui sont en puissance de mari à juger avec indulgence une pauvre fille dont, depuis plus de dix ans, toutes les idées étaient tournées du côté du mariage, et qui voyait sans cesse reculer devant elle le but suprême, objet de tous ses vœux. On ne l'avait point élevée pour le couvent; on lui avait fait pressentir, lorsqu'elle était toute jeune, qu'elle se marierait un jour; j'aurais même de la peine à décider si le désir lui en était d'abord venu naturellement ou si on le lui avait inspiré. Lorsqu'elle avait atteint ses dix-huit ans, sa mère s'était occupée

de l'établir, son père s'en était occupé aussi; elle les avait entendus échanger sur ce sujet plus d'une confidence à voix basse. Peu à peu, elle en était venue à réfléchir là-dessus plus sérieusement qu'elle n'avait fait, à se rendre mieux compte des obstacles, à partager la tendre anxiété de ses parents. Elle avait bientôt deviné quels étaient leurs projets, leurs espérances; mais tous ces projets avaient échoué, toutes ces espérances s'étaient trouvées déçues, les jeunes gens auxquels on avait songé pour elle s'étaient mariés ou avaient quitté le pays. C'est alors qu'elle avait été prise de la fièvre du mariage, c'est alors qu'elle avait jeté un regard d'angoisse sur l'avenir qui l'attendait si elle ne se mariait pas. Elle aurait voulu, comme nous l'avons dit, que ses parents la menassent dans le monde, qu'ils donnassent eux-mêmes des soirées, qu'on fît quelques frais pour elle; sa cruelle raison lui disait qu'on ne viendrait pas la chercher dans la solitude où elle vivait. Il fallut pourtant se résigner à rester dans l'ombre. On conçoit quelles aigreurs déposèrent dans cette jeune âme ces désirs encouragés d'abord, puis comprimés tout à coup. Qui veut la fin veut les moyens, lui disait son cœur en révolte. « Puisque mes parents veulent m'établir, pourquoi ne font-ils pas ce qu'il faut pour m'établir? » Mme Voland, dans sa tendresse de mère, voyant sa fille souffrir, se croyait responsable, au fond, du sort qui lui était fait; elle baissait la tête comme une coupable devant les reproches les plus immérités, et elle s'accusait vaguement elle-même du célibat trop prolongé de Céline. Elle sentait bien cependant que M. Voland ne jugerait pas la chose comme elle la jugeait, et voilà pourquoi elle se taisait avec lui, se faisant en quelque sorte par son silence la complice des torts que sa fille avait envers elle.

M. Voland rentrait, en effet, au moment où sa femme avait cru l'entendre ; à peine Céline venait-elle de disparaître, qu'il ouvrit la porte du salon. C'était un homme à la figure ouverte et agréable, et dont les traits rappelaient ceux de sa fille. Quoique les vêtements qu'il portait parussent lui avoir fait un assez long usage, il avait du linge si irréprochable, des joues si fraîches et si bien rasées, des mains si blanches et si soignées, il avait si bonne mine, en un mot, qu'il ne vous serait jamais venu à la pensée d'attribuer au manque de fortune la modestie de sa mise. M. Voland n'avait l'air ni d'un bourgeois ni d'un banquier ; il y avait dans toute sa personne je ne sais quelle distinction aristocratique dont le type devient de plus en plus rare dans notre société moderne.

« Tu es seule? dit-il à sa femme. Où donc est Céline?

— Elle est dans sa chambre, elle va revenir. Mais comme tu rentres de bonne heure aujourd'hui!

— C'est qu'on nous a donné congé, la besogne manquait au bureau. J'en ai profité pour faire, en passant, une petite visite à Mme Dupré.

— Tu as bien fait.

— J'ai rencontré chez elle une personne.... Mais c'est toute une histoire, et il faut attendre que Céline soit là. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Est-ce qu'il se présenterait quelqu'un pour elle? demanda vivement Mme Voland en baissant la voix.

— Hélas! non, répondit le père en baissant la voix de même et avec une expression de mélancolie, ma nouvelle n'est pas aussi importante que cela. Nous n'avons pas de chance sous ce rapport ; la personne dont on m'avait parlé et qui ne me convenait que tout juste, voudrait au moins quarante mille francs. Mais, après

tout, Céline est raisonnable, elle se résignera à rester avec nous.

— Plût à Dieu !

— Comment ! est-ce qu'elle t'aurait parlé là-dessus?

— Non.

— Je ne vois pas alors pourquoi tu supposes....

— J'ai peur qu'elle ne m'entende. Nous en causerons ce soir. »

Il y eut un moment de silence, au bout duquel Mlle Céline revint. Elle courut embrasser son père.

« Bonsoir, ma fille, » lui dit-il d'un ton affectueux.

Puis, dès qu'elle fut assise :

« Je disais à ta mère que j'ai été voir Mme Dupré, et j'ai rencontré chez elle une de nos plus anciennes connaissances, Mme de Bussière.

— Ah ! firent en même temps la mère et la fille avec un air d'intérêt.

— Elle s'est beaucoup informée de vous, reprit M. Voland ; elle m'a rappelé le temps où elle vous voyait presque tous les jours, elle m'a dit les choses les plus agréables, elle s'est presque accusée d'avoir été trop susceptible, et ce qui va bien vous surprendre, c'est que vous allez la voir tout à l'heure ici.

— Vraiment ! s'écria Céline avec un mouvement de joie.

— Vraiment? répéta Mme Voland d'un ton froid qui témoignait plus de surprise que de satisfaction.

— Tu aurais tort de lui garder rancune, poursuivit M. Voland en s'adressant à sa femme. Mme de Bussière est une femme d'un grand sens, une femme supérieure, avec laquelle nous n'avons jamais eu que d'excellents rapports. Elle a cessé tout à coup de nous voir pour des motifs qui nous ont semblé futiles, j'en conviens; elle

en avait peut-être de plus sérieux que nous ignorons. Mais, puisqu'elle fait le premier pas pour revenir à nous, il sera de bon goût, je crois, de l'accueillir comme si nous n'avions jamais cessé de nous voir.

— Papa a bien raison, » insinua Mlle Céline.

Il semblait que Mme Voland attendit ce mot de sa fille pour se ranger à l'avis de son mari. Ses traits quittèrent l'expression sérieuse qu'ils avaient prise, et elle se joignit à Céline pour rappeler vingt détails de leur ancienne liaison avec Mme de Bussière, liaison qui avait été très-intime et qui s'était trouvée brusquement interrompue pendant cinq ans. Mme de Bussière fut donc reçue des trois côtés avec empressement et bienveillance lorsque la vieille servante des Voland, tout ébaubie de cette visite imprévue, l'introduisit dans le salon.

La mère de notre jeune lieutenant ne répondait pas tout à fait à l'idée que nous avons pu nous former d'elle à l'avance. Sa physionomie n'avait pas cette expression heureuse, son œil cette limpidité transparente, son sourire cette finesse franche que nous avons admirées chez son fils; elle n'offrait même avec lui dans les traits aucune espèce de ressemblance. Elle était grande et devait le dépasser de quelques lignes. Il y avait dans toute sa personne un air de dignité qui imposait, mais c'était en quelque sorte une dignité acquise qui provenait plutôt de la tenue que de la noblesse native, et assez voisine de la roideur britannique. Elle avait eu, en effet, pour grand-père un Anglais. Son teint était pâle, sa figure longue et régulière, son front haut et saillant, son œil d'un gris bleu dont le premier regard vous glaçait, ses cheveux d'un beau châtain clair et dont les épais bandeaux, malgré ses cinquante-sept ans, n'étaient encore nuancés d'aucun fil argenté. On voyait tout

de suite, en l'observant, que c'était une femme toujours maîtresse d'elle-même, et dont la volonté était la qualité ou plutôt le défaut dominant. Cette femme-là devait raisonner tous ses actes; il semblait impossible qu'elle fût la dupe ou la victime d'aucune espèce d'entraînement, et, si elle revenait vers la famille Voland après une aussi longue rupture, il fallait qu'elle y eût quelque intérêt plus ou moins direct. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment; il s'agit d'achever de vous décrire l'extérieur de Mme de Bussière, et, quand je vous aurai dit qu'elle portait une robe de soie brune, un manteau de velours noir et un chapeau vert surmonté d'un voile qu'elle baissait aussitôt qu'elle était dans la rue, je crois que ma description sera complète. Il y avait, du reste, dans sa mise la même recherche de comme il faut que dans sa démarche et dans ses manières.

Je n'essayerai pas de raconter la conversation qui s'engagea entre cette dame et ses anciens amis. Cette conversation fut longue, animée, enjolivée de quelques médisances innocentes, car comment causer une heure en province sans médire un peu? on ne sait plus guère causer autrement, même à Paris. M. Voland et Céline firent à Mme de Bussière une foule de questions au sujet de son fils, surtout Céline, qui, l'ayant connu tout jeune, lui avait gardé une amitié presque fraternelle. Mme de Bussière répondit à toutes les questions avec un air d'aisance et de franchise, mais sans se livrer à d'interminables narrations, comme le font trop souvent les mères quand il s'agit de leur cher enfant. Ce n'est pas que Mme de Bussière aimât faiblement son fils : au contraire, elle avait pour lui une tendresse extraordinaire, toutes les forces aimantes de cette âme énergique s'étant portées sur ce seul objet; mais sa

tendresse était intelligente, et elle savait dire ce qu'il fallait pour le mettre en relief sans fatiguer les gens et sans offusquer leur amour-propre.

Il y avait à peu près une heure qu'on causait ainsi, et Mme de Bussière n'avait fait encore aucune allusion à la brouille passée ni au motif qui la ramenait si inopinément chez ses anciens amis. Elle sentait cependant qu'il fallait qu'elle abordât enfin ce sujet délicat. Elle le fit avec toute l'habileté d'une prudence consommée et avec cette grâce supérieure qui est d'un si grand secours aux femmes pour se tirer d'un pas difficile. Elle dit, en s'adressant à Mme Voland, qu'elle ne comprenait pas elle-même comment elle avait pu rester si longtemps sans les voir, qu'elle avait oublié pourquoi elle s'était brouillée avec eux, que c'était à coup sûr pour une vétille, mais qu'il fallait passer l'éponge sur tout cela et se pardonner chrétiennement de petits torts mutuels. Elle ajouta qu'elle aurait voulu rencontrer plus tôt quelqu'un de la famille, que le hasard ne l'avait point servie selon ses vœux, et qu'elle ne faisait que profiter aujourd'hui d'une occasion qu'elle avait longtemps cherchée en vain. M. Voland s'efforçait de l'interrompre à chaque phrase et, par politesse, allait jusqu'à s'accuser lui-même; mais Mme Voland écouta assez froidement jusqu'au bout le discours de sa vieille amie (elles s'étaient connues jeunes filles avant de se rencontrer à Limoges mariées et mères de famille), et, si elle eut l'air de se payer des raisons alléguées par elle, ce fut seulement par crainte de désobliger sa fille et par égard pour son mari. On sentait qu'il y avait entre ces deux femmes je ne sais quel secret qui brûlait encore sous sa cendre de cinq années. Mme Voland eut même un instant sur les lèvres un certain sourire d'incrédulité ironique que Mme de Bussière saisit au pas-

sage et qui faillit gâter la réconciliation. Mais Mlle Céline coupa court à tout en embrassant cordialement Mme de Bussière et en la suppliant de ne point s'excuser davantage d'un tort bien léger, maintenant que chacun en prenait sa part.

« J'y consens, dit alors celle-ci en caressant les beaux cheveux de Mlle Voland, mais à une condition : c'est que vous viendrez jeudi tous les trois passer la soirée avec moi. Nous serons tout à fait entre nous, c'est pour faire un boston. Il n'y aura que Mme Dupré et sa fille, M. Alfred Dumarsais, Mme Trublet et peut-être son fils, car on n'est jamais sûr de lui, en tout une douzaine de personnes. »

M. Voland ne paraissait point disposé à accepter l'invitation, il présenta même quelques objections plausibles; mais il regarda sa femme et sa fille, et Mme de Bussière redoublant d'instances, il n'eut pas le courage de persévérer dans son refus. Au nom de M. Alfred Dumarsais, Mlle Céline avait rougi jusqu'au blanc des yeux; elle avait calculé aussitôt l'avantage qui pouvait résulter pour elle de cette rencontre inattendue avec l'ex-jeune homme.. Qui sait? il avait peut-être désiré lui-même se rencontrer avec elle, il avait peut-être prié Mme de Bussière de lui prêter son salon comme un terrain neutre, enfin c'était là peut-être le motif qui avait engagé cette dame à leur faire des avances qui les surprenaient de sa part. Toutes ces réflexions passèrent en un clin d'œil dans la tête de Céline, et son imagination transforma soudain ce charmant soupçon en une plus charmante certitude. Mme de Bussière ayant donc emporté le consentement qu'elle sollicitait, embrassa de nouveau la mère et la fille et sortit du salon au bras de M. Voland qui voulut absolument la reconduire, la nuit étant venue et le brouillard ne s'étant point dissipé.

« Cette Mariette qui ne me reconnaissait pas ! dit-elle en regardant la vieille servante qui les éclairait avec sa chandelle.

— Dame ! C'est qu'il y avait si longtemps qu'on n'avait vu madame, » répondit celle-ci en s'excusant.

Ce fut là le seul mot un peu amer dans sa vérité naïve qui fut prononcé durant le cours de cette visite. M. Voland et Mme de Bussière s'éloignèrent en silence, tandis que Céline et sa mère, qui les avaient accompagnés jusqu'à la porte de la rue, remontaient ensemble dans leur appartement, l'une pensive et presque soucieuse, l'autre pouvant à peine contenir sa joie et le cœur tout gonflé d'une espérance qui lui avait déjà causé de si cruelles déceptions.

IV

UNE PARTIE DE BOSTON.

Le jeudi était arrivé, il était à peu près sept heures et demie du soir. Le mauvais temps n'avait point persisté comme il le fait trop souvent à Limoges à l'entrée de l'hiver : au brouillard humide avait succédé la belle gelée sèche, à l'obscurité morne les joyeuses clartés du croissant d'argent. Le froid était vif, les rues presque désertes ; mais c'était plaisir de marcher sur la terre durcie, comme semblaient l'éprouver deux dames et un monsieur qui venaient de quitter les rues étroites et mal pavées pour s'aventurer sur une voie plus large.

C'étaient M. et Mme Voland qui se rendaient avec leur fille à l'invitation de Mme de Bussière, bien encapuchonnés tous les trois et bien enveloppés dans leurs manteaux. Mme de Bussière habitait à une des extrémités de la ville, à l'entrée d'un faubourg assez populeux. Elle y occupait, depuis longues années, le second étage d'une maison située au fond d'un jardin et dont l'éloignement du centre de la ville rendait les loyers plus modiques. Comme les Voland marchaient d'un pas pressé pour mieux lutter contre le froid, ils ne tardèrent pas à rencontrer trois autres personnes, trois femmes qui les précédaient et qui allaient dans la même direction.

« Je crois que c'est Mme Dupré avec Lucie, dit tout bas Céline à sa mère.

— Tu crois? Oui, elle sont accompagnées de leur servante qui porte une lanterne, comme si on avait besoin de lanterne par une nuit pareille !

— Il faut leur parler, reprit Céline.

— Bonsoir, mesdames, » fit M. Voland.

Les deux dames se retournèrent, mais la servante poussa un cri, laissa tomber sa lanterne et s'enfuit à toutes jambes.

« Eh ! c'est monsieur Voland, s'écria Mme Dupré, car c'était bien elle. Bonsoir, monsieur; bonsoir, madame; bonsoir, mademoiselle Céline. Cette fille est folle, ajouta-t-elle en accentuant ses mots de manière à prouver qu'elle était bien du pays, elle a peur de son ombre. Eh! Jeanneton, Jeanneton, revenez donc. On ne vous mangera pas. »

La Jeanneton, rassurée par cet avertissement, revint sur ses pas et reprit la lanterne que sa maîtresse avait ramassée et qui, par bonheur, ne s'était point cassée en tombant.

M. Voland offrit son bras à Mme Dupré, on se remit gaiement en marche. Mais la malencontreuse servante ayant voulu précéder la compagnie sous prétexte de l'éclairer, se heurta contre une pierre et tomba tout de son long. Mme Dupré lui adressa une verte mercuriale, car, cette fois, la lanterne s'était brisée, et ce fut au milieu des lamentations et des sanglots de la triste Jeanneton qu'on traversa le jardin et qu'on arriva enfin devant la maison où l'on était attendu.

La porte était ouverte. On monta l'escalier à peine éclairé par un quinquet fumeux, et la Nardy, vieille domestique de Mme de Bussière, étant accourue au bruit, introduisit les invités dans une pièce assez grande, mais beaucoup plus longue que large, qu'on appelait le salon. Ce salon était meublé avec moins de luxe encore que celui de Mme Voland. Six fauteuils et un canapé couverts de housses grises, quelques chaises de paille, deux tables de jeu, un petit guéridon, le garnissaient sans le remplir. Des rideaux en étofie de coton jaune bordés de rouge pendaient aux fenêtres, et de pâles gravures se détachaient dans leurs cadres d'acajou sur le papier d'un gris terne et déchiré en plus d'un endroit. Un feu économique brûlait dans la cheminée surmontée d'une glace et ornée d'une pendule d'albâtre et de flambeaux en cuivre doré. Enfin, tout dans ce salon donnait l'idée d'une médiocrité assez voisine de la gêne, et les bons bourgeois qui venaient de s'asseoir en cercle autour du feu n'auraient pas manqué eux-mêmes d'en témoigner leur dédain ou leur pitié, si la maîtresse du salon, par sa grâce, par son grand air, par sa mise soignée qui frisait presque l'élégance, ne leur eût imposé je ne sais quel respect, quelle considération qui rejaillissaient jusque sur son mobilier. Mme de Bussière avait, sous ce rapport, la puissance d'un rayon de soleil :

elle transformait ce qu'elle touchait. Il y avait longtemps, d'ailleurs, qu'elle avait prévenu ses amis qu'ayant été forcée toute jeune de suivre son mari de garnison en garnison, elle avait pris insensiblement l'habitude de se contenter des meubles les plus simples, et que, son fils suivant la même carrière, elle était bien décidée à ne faire aucune dépense pour des objets dont il serait obligé de se défaire à bas prix si elle venait à mourir. Elle avait ainsi sauvé son amour-propre et s'était en même temps donné un relief de femme raisonnable et de mère prudente.

On parla d'abord tout naturellement du beau temps qu'il faisait et de l'accident qui était arrivé à la Jeanneton. Mais comme cette conversation ne serait peut-être pas d'un bien grand intérêt pour le lecteur, nous allons en profiter pour faire connaissance avec deux personnes que nous n'avons encore entrevues qu'au clair de la lune.

Mme Dupré était une petite femme d'environ quarante ans, à la taille courte, au cou à peine dégagé des épaules, mais dont la figure ronde et assez fraîche encore avait dû être charmante. Elle était mise avec plus d'éclat que de goût. Une grande broche représentant une éruption du Vésuve brillait sur le corsage de sa robe de soie d'un vert criard, et deux grandes épingles d'or retenaient sur ses cheveux bruns un petit bonnet de blonde orné d'épis et de coquelicots. Elle portait, en outre, une grosse chaîne d'or, de grosses boucles d'oreilles, un gros bracelet, sans parler d'une demi-douzaine de bagues qui chargeaient ses doigts courts et potelés. Elle devait être plus riche que tous ceux qui étaient là, on le voyait à l'air dont elle levait la tête, à la façon dont elle leur parlait. Mme Dupré était de son siècle, elle savait le prix de l'argent. Ce n'est pas que sa fortune fût considérable, comme nous avons eu occa-

sion de le voir; mais Mme Dupré augmentait tous les ans ses revenus, et, sans faire de grandes dépenses, elle avait encore l'art de briller.... à sa manière. Quant à son esprit, il était ordinaire; elle y suppléait par un certain bon sens qui aurait charmé un notaire. Son cœur ressemblait à son esprit. Elle n'en avait pas moins pour cela une très-haute opinion d'elle-même, et il n'y avait dans tout Limoges que Mme de Bussière devant laquelle elle s'inclinât en secret, car Mme de Bussière lui imposait par son nom, par son usage du monde, par sa supériorité réelle. Pourtant Mme Dupré n'eût point tardé à la détester cordialement, si certain projet qui n'est plus pour nous un mystère, n'était venu mitiger de ce côté la haine instinctive que lui inspirait toute supériorité. Elle avait été frappée de la bonne mine, de l'excellent naturel du jeune Louis, et surtout du respect profond qu'il avait pour sa mère, et elle en avait conclu qu'il serait plus tard comme gendre ce qu'il se montrait comme fils. Il n'était pas riche, sans doute; mais elle se disait que les hommes riches n'épousaient plus, de nos jours, que des filles millionnaires. Or, elle ne prévoyait pas que ses économies pussent jamais monter jusqu'au million. Elle avait donc fixé de loin ses vues sur un parti qui réunissait tous les avantages, excepté le plus grand, et les idées de Mme de Bussière concordant en ce seul point avec les siennes, il en était résulté entre ces deux dames une intimité de plus en plus étroite, quoiqu'elles n'eussent au fond l'une pour l'autre aucune espèce de sympathie.

La jeune Lucie, la fille de Mme Dupré, n'était pas, du reste, une de ces demoiselles qu'il est prudent de pourvoir à l'avance; elle ne semblait point destinée par la nature à faire un long stage dans le célibat, du moins faute d'amoureux. Il était impossible de voir une plus

suave, une plus charmante créature. Peut-être sa beauté était-elle trop délicate, ses traits trop fins pour produire beaucoup d'effet dans le monde de province, qui préfère d'ordinaire l'éclat à la grâce et l'opulence des formes à leur distinction; mais dans un salon de Paris elle eût été regardée comme une vraie merveille, et eût été aussitôt demandée en mariage par quelque riche étranger ou par un prince de la finance. Elle était grande, elle dépassait sa mère de toute la tête. Sa taille était svelte et flexible, son cou un peu long, mais gracieux comme celui d'un cygne. Si sa figure, par les lignes principales, rappelait celle de sa mère, elle en différait complétement par l'expression; on devinait, rien qu'à la voir, que l'imagination et la sensibilité étaient chez elle les facultés dominantes. Elle avait des cheveux d'un noir d'ébène, un front de nacre, des yeux bruns et doux adoucis encore par de longs cils, un nez d'une forme exquise et aussi blanc que son front, une bouche assez semblable à un bouton de rose qui vient de s'ouvrir, et avec tout cela une peau transparente et cette fraîcheur de quinze ans qu'on n'a déjà plus à dix-huit. Il n'y avait dans toute sa personne qu'une seule chose qui prêtât à la critique, et encore une chose qui ne lui appartenait pas : c'était sa mise. Elle était vêtue d'une certaine robe vert chou (Mme Dupré adorait le vert) et parée d'une broche et d'un bracelet dans le goût de ceux de sa mère. Mais qu'importe la parure à qui peut s'en passer? Sa grâce était la plus forte, et ses yeux seuls auraient éclipsé tous les diamants d'un bal du faubourg Saint-Honoré. Elle n'avait donc pas de peine à effacer complétement la seule jeune personne qui pût ce soir-là lui faire concurrence, la pauvre Céline Voland, dont la toilette était pourtant très-soignée et d'un goût irréprochable.

La mûre demoiselle se sentait humiliée, sans se l'avouer, en présence de ce printemps en fleur. Elle avait plus d'une fois consulté son miroir avant de sortir, et, quoiqu'elle n'eût pas été trop mécontente de l'examen, elle avait reconnu bien vite, dès que Lucie avait quitté son chapeau, qu'il n'y avait pas moyen de lutter contre elle avec avantage.

Mais la beauté de sa trop jeune compagne n'était déjà plus peut-être l'unique cause de la sourde irritation de Mlle Céline. L'heure commençait à s'avancer, et ces messieurs n'arrivaient pas. Mme de Bussière avait annoncé à ses invités qu'il y aurait chez elle deux jeunes gens, le petit Trublet et M. Alfred Dumarsais, M. Alfred Dumarsais dont le nom seul avait produit sur Céline un effet magique! Mais s'il s'avisait de ne pas venir? Si quelque obstacle imprévu le retenait? Mlle Céline avait plus d'une fois tourné la tête du côté de la porte; elle avait plus d'une fois prêté l'oreille aux bruits vagues qu'on entendait dans le jardin, et, si elle gardait le silence depuis quelques instants, c'est qu'elle n'était plus maîtresse de son inquiétude.

« Je suis sûre que Mme Trublet n'arrivera qu'à neuf heures. C'est un genre qu'elle se donne! dit Mme Dupré qui, mettant le jeu avant tout, regardait comme perdu le temps qu'on passait à causer.

— Nous pourrions toujours commencer, répondit Mme de Bussière, nous sommes quatre. Je m'étonne que M. et Mme Breton ne soient pas encore montés.

— Vous les avez invités? demanda Mme Dupré avec une légère surprise.

— Oui, reprit son amie, je n'ai pas cru pouvoir m'en dispenser. Habitant la même maison, nous avons des rapports forcés. J'invitais Mlle Jeandrin comme étant la fille de ma propriétaire, et aujourd'hui qu'elle est

mariée, puisque son mari est un honnête homme et un militaire comme mon fils, je me fais encore un plaisir de lui être agréable à l'occasion. Ils ne vont nulle part.

— Il faut avouer que cette Mme Jeandrin a eu une fameuse chance de marier sa fille à un capitaine, dit Mme Voland avec un soupir étouffé. Je ne fais fi de personne, mais elle a été couturière, elle a même travaillé pour moi dans les premiers temps que nous étions à Limoges. Je me souviens que cette petite Jeandrin m'a un jour rapporté de la part de sa mère une robe....

— Tu as tort de te souvenir de cela, » interrompit M. Voland d'un ton un peu sévère.

Il y eut un silence pendant lequel Mme de Bussière alluma les bougies de la cheminée. Elle les posa sur la table de jeu, et Mme Dupré se mit à compter les fiches des paniers. Cette opération terminée, ces deux dames commencèrent le boston avec M. et Mme Voland, tandis que Céline et Lucie s'asseyaient près du guéridon, où était la lampe, et tiraient chacune d'un sac à ouvrage leur broderie, leur coton et leurs ciseaux.

« Comme vous brodez bien, mademoiselle! dit au bout d'un instant Lucie en laissant tomber son ouvrage et en admirant celui de Céline.

— Tu trouves? fit Mlle Voland qui, ayant vu naître Lucie, avait conservé l'habitude de la tutoyer. Tu broderais aussi bien que moi, si tu voulais t'en donner la peine, mais tu aimes mieux jouer à la poupée.

— Oh! mademoiselle! Il y a plus de deux ans que je n'ai touché à mes poupées, s'écria la candide enfant avec l'accent d'un cœur blessé.

— Bah! en cachette? » reprit Céline.

Il y eut encore un silence qui ne fut interrompu que par l'éclat d'*une grande misère* demandée avec emphase

par Mme Dupré. Lucie, humiliée dans son amour-propre de jeune fille, avait presque envie de pleurer; Céline, de plus en plus impatientée de ne pas voir arriver celui qu'elle attendait, travaillait avec acharnement et ne levait la tête que pour regarder à la pendule. Un nouveau quart d'heure s'écoula. Enfin des pas d'homme se firent entendre sur l'escalier, la porte du salon s'ouvrit, et la Nardy introduisit M. et Mme Breton.

« Ne vous dérangez pas, madame, dit la jeune femme en courant à Mme de Bussière qui se levait lentement pour les recevoir. Nous n'avons pas pu venir plus tôt, mon mari avait affaire à l'état-major. »

Tout le monde se leva pour saluer le capitaine; on ne s'était levé qu'à demi pour saluer sa femme, excepté toutefois M. Voland, qui ne se départait jamais de son exquise politesse.

« Le capitaine va prendre ma place, dit Mme de Bussière.

— Comme vous voudrez, madame, » répondit le capitaine avec rondeur.

Il s'assit à la table de boston, et sa femme se mit à côté de lui. Lucie avait fait à celle-ci un signe de tête amical, et Céline un salut un peu protecteur, car, outre qu'elle partageait toutes les idées de sa mère sur la hiérarchie sociale, Mlle Voland n'avait jamais pardonné à Mlle Jeandrin de s'être mariée avant elle.

Léonie Jeandrin, aujourd'hui Mme Breton, n'avait rien dans sa personne qui justifiât à première vue cette faveur du hasard. On pouvait lui donner de vingt-cinq à vingt-huit ans; elle était d'une taille ordinaire, pâle, maigre, plutôt laide que jolie, mais on reconnaissait à un plus ample examen qu'il y avait en elle un je ne sais quoi qui n'était pas sans charme. Peut-être tait-ce son âme qui transpirait sur son visage.

Le capitaine Breton n'était pas non plus, de son côté, ce qu'on appelle un joli garçon. C'était un homme de trente-cinq ans environ, d'une figure assez commune, et dont les traits conservaient presque toujours une sorte d'impassibilité militaire, mais qui avait des yeux pleins de feu et de volonté. Il portait de longues moustaches noires, ses cheveux coupés en brosse, et était vêtu d'une redingote bourgeoise avec le ruban de la Légion d'honneur. Enfant de troupe, il avait emporté tous ses grades les uns après les autres et ne devait sa position qu'à son courage et à son mérite. C'était un soldat solide en même temps qu'un honnête homme dans la meilleure acception du mot. Il n'avait jamais goûté les douceurs de la vie de famille et n'avait même jamais eu d'affection sérieuse pour aucune femme, lorsque se trouvant en garnison à Limoges, et étant venu occuper un petit appartement chez Mme Jeandrin, il s'éprit tout à coup d'une passion très-vive pour Mlle Léonie Jeandrin, passion que celle-ci ne tarda point à partager et dont il résulta un mariage qui fit pendant huit jours le sujet de toutes les conversations limousines.

Le capitaine Breton, qui était bon joueur et aussi joueur heureux, ne tarda pas à entrer tout à fait dans les bonnes grâces de Mme Dupré en la soutenant en *cœur* ou en *carreau*. Celle-ci crut devoir alors adresser la parole à la jeune femme qui suivait attentivement le jeu de son mari.

« Est-ce vrai, mademoiselle Jeandrin (je me trompe, c'est madame Breton), est-ce vrai, lui dit-elle, que vous iriez jusqu'en Algérie avec votre mari, si le gouvernement l'y envoyait encore ?

— Oui, madame. Ce serait mon devoir de l'accompagner.

— Mais vous n'êtes jamais sortie de Limoges.

— Oh ! avec lui, voyez-vous, j'irais au bout du monde ; il est si bon ! »

En disant cela, Léonie, comme entraînée par un mouvement irrésistible, déposa un baiser sur la joue rude du capitaine. C'était son cœur qui venait de monter tout à coup à ses lèvres, et elle n'avait pu le retenir.

Le capitaine devint cramoisi, Mme Dupré battit les cartes avec force, Lucie rougit de pudeur et baissa les yeux en pensant malgré elle à son fiancé, et Mlle Céline pâlit et frissonna de tout le corps par suite d'une impression assez complexe qu'il serait trop long de détailler. L'explosion de tendresse de la jeune femme avait donc causé un embarras général, lorsque, fort heureusement, on entendit monter bruyamment l'escalier. Mlle Céline devint aussitôt presque aussi rouge que le capitaine. Elle était sûre d'avoir reconnu une voix d'homme, et son cœur lui disait que c'était M. Dumarsais.

Ce ne fut pourtant pas encore M. Dumarsais qui entra; ce fut un véritable tourbillon où se mêlaient agréablement le frou-frou d'une robe de soie et les éclats d'une voix glapissante. La dame à laquelle appartenaient la robe et la voix était une grande femme maigre comme une araignée avec un teint couperosé, des yeux qui lui sortaient de la tête, deux grosses touffes de cheveux blonds crêpés et un bonnet noir garni de rubans roses.

« Enfin, me voici, s'écria-t-elle ; j'ai perdu patience, je suis venue seule ! Gabriel m'avait formellement promis de venir me prendre à huit heures ; je l'attendais, j'étais prête : personne. Je lui avais pourtant dit : « Tu « sais, mon ami, que c'est chez Mme Bussière, que c'est « tout à fait sans cérémonie, qu'il n'y aura que nous, les

« Voland et Mme Dupré. » Ah ! bien oui, c'est comme si on chantait ! Il aura été à son cercle, il y aura rencontré M. Chobert, un homme sans mœurs ; ils auront parlé politique, ils auront fumé, et Gabriel aura tout à fait oublié sa mère ! Ce cercle a été fondé pour la perte de la jeunesse. Gabriel était charmant avant d'aller à ce cercle ; il m'accompagnait partout le soir, et je ne m'apercevais même pas alors que mon mari se couchait à huit heures comme ses ouvriers. Gabriel se dérange, j'en ai la certitude. Ce n'est pas seulement le cercle qui fait mon désespoir. Gabriel a tout pour lui, une jolie figure, de l'esprit, il aura un jour cinquante mille livres de rente (en disant ces derniers mots, la dame traîne un peu la voix et promène ses yeux sur l'auditoire) ; oui, cinquante, et peut-être davantage. M. Trublet ne sait où s'arrêtera l'essor que prend son commerce : ce sont ses propres paroles. Eh bien, Gabriel, au lieu de seconder son père.... Mon Dieu ! je ne demande pas qu'il le seconde, mais qu'il me conduise quelquefois en soirée et qu'il ait des égards pour moi. »

La dame avait prononcé debout une partie de ce discours, puis elle avait jugé à propos de s'asseoir pour le terminer. Elle s'arrêta d'elle-même avant que personne songeât à l'interrompre, et, prenant un ton un peu moins oratoire, elle s'informa de la santé de Mme de Bussière, de Mme Voland et de Mme Dupré, le tout avec cette politesse particulière aux personnes qui ont cinquante mille livres de rente.

Le jeu s'était arrêté ; une conversation générale s'engagea, dans laquelle Mme Trublet daigna placer quelques mots avec une voix toute différente de celle qu'elle avait en entrant. Elle parlait très-bas, les sons avaient peine à s'échapper de sa gorge, il semblait que l'effort qu'elle avait fait pour se plaindre de Gabriel l'avait

épuisée. Mais Mme Voland, par bonté d'âme, ayant voulu risquer un mot en faveur de ce cher enfant, Mme Trublet reprit toute sa virulence et se livra de nouveau à des glapissements qui firent gémir l'écho de ce salon paisible. Il était facile de s'apercevoir que cette dame avait deux voix, l'une qu'elle employait pour les choses ordinaires de la vie, l'autre qu'elle réservait pour les sujets intéressants et particulièrement pour les tracas de tout genre que commençait à lui causer son unique enfant, son cher et peu aimable Gabriel.

Mme Dupré, trouvant que l'interruption du jeu s'était suffisamment prolongée pour l'importance de la nouvelle venue, lui proposa de prendre sa place, que Mme Trublet crut devoir refuser avec mollesse. Ce que voyant, Mme Voland se leva aussitôt. Mme Dupré et Mme Trublet approuvèrent tacitement cette marque de déférence, celle-ci en acceptant la place qu'on lui offrait, celle-là en conservant la sienne. Il va sans dire que M. Voland et le capitaine auraient d'abord offert les leurs, si Mme Dupré n'avait déclaré qu'il fallait à la table de jeu deux messieurs et deux dames.

« C'est cela, venez avec nous, dit la maîtresse de la maison à Mme Voland qui, tirant un tricot de sa poche, vint s'asseoir près du guéridon.

— Qu'est-ce que tu fais-là, petite? demanda Mme Voland à Lucie.

— Des manchettes, madame.

— Voici un point que tu ne fais pas bien. Dis donc à Céline de te le montrer. Céline! »

Céline tressaillit. Elle était absorbée par une attente fiévreuse, et elle n'avait presque plus conscience de ce qui se passait autour d'elle. En ce moment dix heures sonnèrent.

« Dix heures! s'écria Mme Trublet de sa voix des

grandes circonstances. Est-ce que Gabriel s'oublierait jusqu'à ne pas venir me chercher ?

— J'attendais aussi M. Alfred Dumarsais, reprit Mme de Bussière, mais il m'a prévenue qu'il ne pourrait être ici de bonne heure. »

Céline respira. Mais aussi que ne lui disait-on plus tôt la cause de ce retard? L'espérance, un moment abattue dans son cœur, se releva comme une fleur, que le froid du dehors a saisie, se redresse sur sa tige à la douce chaleur de l'appartement. Elle ne se fit pas prier pour donner à Lucie tous les conseils que celle-ci lui demanda; elle s'en acquitta même avec beaucoup de bonne grâce, et la pauvre enfant, qui ne pouvait rien comprendre aux irrégularités d'humeur de Mlle Voland, retrouva tout à coup la gaieté qu'elle avait perdue. Cette gaieté avait je ne sais quoi de pur et de naïf qui était charmant à voir : elle était communicative sans être bruyante, elle pénétrait. Les deux vieilles dames elles-mêmes en subirent à leur insu l'heureuse influence, et le groupe travaillant fut bientôt aussi joyeux et aussi animé qu'il avait été triste et silencieux.

Cependant nos joueurs de boston continuent leur grave partie, et le bonheur insolent du capitaine arrache seul de temps à autre à ses partenaires féminins une sourde exclamation de dépit. Ce n'est pas moi, c'est Mme Trublet qui qualifie ce bonheur d'insolent, car je vous assure que le capitaine est impassible dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Mais de vrais pas et de vraies voix d'hommes se font entendre cette fois dans l'escalier, la porte s'ouvre de nouveau, et le personnage si impatiemment attendu se présente enfin suivi du jeune Gabriel.

« Te voilà! s'écrie Mme Trublet avec énergie, te voilà! Et pourquoi n'es-tu pas venu me chercher? Pour-

quoi viens-tu à cette heure indue dans une maison honnête? Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce que tu as fait?

— J'ai fait mes affaires, répond Gabriel avec calme.

— Quelles affaires?

— Je te donnerai toutes les explications que tu voudras, lorsque nous serons seuls.

— Mais nous ne sommes jamais seuls, mais je ne te vois jamais. Je veux que tu m'expliques sur-le-champ....

— Alors, maman, je vais m'en aller.

— Gabriel! s'écrie la mère d'un ton suppliant en voyant qu'il se tourne vers la porte.

— Tu es de la dernière inconvenance, reprend-il avec le même calme en s'asseyant. Et comment allez-vous, madame? ajoute-t-il en s'adressant à Mme de Bussière. Avez-vous reçu des nouvelles de Louis? »

Le jeune Gabriel Trublet est un jeune homme.... Comment vous dire? Très-ridicule? Non, ce serait trop fort. C'est un jeune homme qui se donne toutes les peines imaginables pour paraître plus ridicule qu'il ne l'est réellement. Il a vingt-deux ans. Il est mince, d'une taille élancée; c'est plutôt à cause de tout son extérieur qu'à cause de sa taille qu'on l'appelle le petit Trublet. Il se fait habiller par un tailleur de Paris, et il se vante d'avoir des habits dont la coupe n'appartient qu'à lui. Le fait est qu'il n'est point vêtu comme tout le monde. Je pourrais vous en donner une idée en ne vous parlant que de son gilet, mais je craindrais d'entrer dans des détails qui n'intéresseraient que des tailleurs. Sa figure rappelle celle de sa mère. Il a comme elle des yeux à fleur de tête, des joues d'un rose douteux, un nez qui regarde le ciel; il en diffère par de petites moustaches relevées en crocs et par quelques poils blonds qui as-

pirent à former une barbiche. Il n'occupe encore aucune position dans la société, si ce n'est qu'il a eu l'honneur d'être choisi pour commissaire aux dernières courses de Limoges. Ces fonctions l'ayant mis naturellement en rapport avec quelques célébrités hippiques de la capitale, il en a pris certaines façons du dernier bon genre qui font l'orgueil et la joie de son père, brave et intelligent commerçant qui n'est aveugle qu'à l'endroit de son fils. Si Mme Trublet n'était pas là pour y mettre ordre, le père Trublet donnerait à Gabriel de quoi aller parader aux courses d'Epsom et de New-Market, but suprême de son ambition ; mais Mme Trublet a pour principe qu'un enfant ne doit jouir de la fortune de ses parents qu'après leur mort, et, comme c'est elle qui a la clef de la caisse, le jeune Gabriel n'a pas les coudées aussi franches qu'il le voudrait. Cela ne l'empêche pas pourtant, comme vous voyez, d'être un très-agréable spécimen de notre jeunesse moderne.

Mais il ne m'est plus permis de différer, il faut maintenant que je m'occupe d'un des personnages les plus importants de cette histoire, d'un personnage qui s'est décrit lui-même avec un peu trop de complaisance dans une lettre dont vous vous souvenez, d'un personnage dont l'aspect seul a fait battre à coups bien pressés le cœur de Mlle Voland, — de M. Alfred Dumarsais en un mot. Je voudrais vous le peindre tel que je le vois, quoiqu'un portrait exact ne soit pas toujours ressemblant, ce qui arrive lorsque le peintre se contente de reproduire les traits du visage sans y mettre aussi quelque chose de ce qui est dessous. Du reste, je ne compte pas me livrer à une analyse psychologique ; c'est un portrait en chair et en os que je veux d'abord faire. Je commence donc. M. Alfred Dumarsais est un homme (notez que je ne dis pas un jeune homme), un

homme jeune encore et parfaitement bien. Il s'agit de s'entendre sur ce qu'on appelle parfaitement bien. J'ai vu qualifier de parfaitement bien des hommes que je ne trouvais que passablement bien, et d'autres même que je trouvais parfaitement mal. Mais c'était une opinion toute personnelle. Je ne veux pas encore exprimer mon opinion personnelle sur le compte de M. Alfred Dumarsais, et, quand je dis qu'il est parfaitement bien, j'entends qu'il semblerait tel à la plupart de mes lecteurs. En effet, il est grand, pas trop gros, quoiqu'il ait un peu de ventre ; il a les cheveux et les favoris parfaitement noirs, les dents parfaitements blanches, il est parfaitement habillé, parfaitement chaussé, parfaitement ganté. Ses traits, sans doute, ne sont pas irréprochables, son nez est un peu court, sa bouche un peu grande, ses yeux un peu ternes, mais il a le teint très-clair et des couleurs qui annoncent la santé. Quant à son âge, il est douteux; une jeune fille lui donnerait trente ans, et une femme mûre quarante ou quarante-cinq. Ses manières sont celles d'un homme bien élevé, un peu roides peut-être, mais dignes; on sent qu'il se respecte, qu'il se respecte beaucoup, qu'il est parfaitement convaincu de son propre mérite. Enfin, il cause parfaitement, de l'avis de toutes ces dames. De ces diverses perfections il résulte que je ne vous ai pas trompé en vous disant que M. Alfred Dumarsais est un homme parfaitement bien.

C'est du moins ce que pense la pauvre Céline en le regardant à la dérobée pendant qu'il échange quelques mots avec son père, car la partie de boston a été interrompue à l'entrée de ces messieurs. Mais Alfred prie les joueurs de ne pas se déranger plus longtemps pour lui, et, comme M. Voland lui offre sa place, il déclare, en se tournant un peu du côté de Céline, qu'il préfère

causer avec ces dames. Mme Voland, radieuse, lui adresse alors la parole. Céline se mêle à la conversation (pauvre fille! qu'elle est heureuse!), et, voyant qu'il se met en frais pour lui plaire, elle s'efforce de porter le coup décisif au cœur de cet amant trop aguerri.

« Mais il est temps que nous prenions le thé, » dit Mme de Bussière en se levant pour appeler sa servante.

V

LA GUERRE!

La Nardy parut au bout d'un instant, apportant à pas comptés et avec toutes les précautions voulues un grand plateau sur lequel étaient rangées les tasses, la théière et une brioche toute chaude en forme de couronne. Mme de Bussière enleva la lampe du guéridon pour qu'elle y déposât son fardeau, et Gabriel Trublet profita du mouvement général qui en résulta pour se rapprocher de Lucie qui captivait à elle seule toute son attention. N'osant lui parler directement de son fiancé, et croyant pourtant ne devoir l'entretenir que de l'armée, il lui demanda si elle avait assisté à la dernière revue, comment elle trouvait tel officier, si celui avec lequel elle avait dansé à la préfecture était aimable, et autres gracieusetés de ce genre. Lucie ne savait plus

que devenir, lorsque son aimable interlocuteur ajouta avec le même à-propos et au milieu d'un de ces silences qui se font quelquefois dans les réunions les plus bruyantes :

« Il parait décidément que nous aurons la guerre au printemps. »

Cette phrase banale agit sur quelques-uns de nos personnages avec l'instantanéité de la commotion électrique. Lucie tressaillit, le capitaine déposa ses cartes sur la table en regardant du côté de Gabriel, sa jeune femme changea de couleur, et Mme de Bussière, qui coupait en ce moment la brioche, se retourna brusquement et adressa à l'indiscret nouvelliste une de ces interrogations muettes qui expriment si bien toute la tendresse et toutes les angoisses d'un cœur de mère.

Le jeune Trublet, qui ne s'était aperçu que du tressaillement de Lucie, charmé de causer une émotion quelconque à une aussi jolie personne, se mit en devoir de lui raconter comment il avait appris cette nouvelle. C'était son ami Chobert qui avait reçu des lettres de Paris et qui lui avait dit qu'avant peu les hostilités allaient commencer. Or, il était probable que tous les officiers français brigueraient l'honneur d'aller combattre en Italie, et que, par conséquent....

Mais il n'eut pas le temps de tirer sa conséquence. Son ami Alfred Dumarsais, qui l'écoutait comme tout le monde, lui coupa fort à point la parole :

« En vérité, Trublet, lui dit-il avec ce ton dégagé qu'il prenait en parlant à certaines personnes, en vérité, vous n'avez pas le sens commun, ce soir, je m'en étais déjà aperçu au cercle. Vous prenez au sérieux toutes les divagations de Chobert. Je vous proteste, mesdames, que cette nouvelle n'a rien de sérieux, et que la paix de l'Europe ne sera point troublée.

— Vous auriez pu protester cela, riposta le petit bonhomme qui était devenu blême de fureur, et vous dispenser de me parler comme un maître d'école à un gamin. Je ne suis plus un gamin, entendez-vous, Dumarsais. Vous auriez donc pu vous dispenser....

— Et vous, vous auriez pu vous dispenser d'alarmer inutilement Mme de Bussière. »

Le petit Trublet se mordit rageusement la moustache, et se promit d'envoyer le lendemain son ami Chobert demander des explications à Dumarsais.

« Je devrais être familiarisée avec ces idées-là, dit enfin Mme de Bussière oubliant le thé et s'asseyant près du guéridon ; mais c'est plus fort que moi, toutes les fois qu'on parle de guerre, mon premier mouvement est de trembler. J'ai pourtant été la femme d'un militaire, j'ai vécu cinq ans séparée de mon mari, pendant qu'il était en Afrique, et je sais ce que c'est que l'incertitude et les tourments. Mais n'importe ! ajouta-t-elle comme en se parlant à elle-même, ce n'est pas la même chose, on ne tremble pas pour son mari comme pour son fils.

— Vous croyez, madame? » demanda Mme Breton d'une voix qui attira sur elle tous les regards.

Le capitaine devint aussi rouge que lorsque sa femme l'avait embrassé.

« Je ne songeais qu'à moi, ma chère enfant, reprit Mme de Bussière, je ne prétendais établir aucune espèce de comparaison entre nous.

— Pardonnez, madame, reprit à son tour la jeune femme, cela m'est échappé malgré moi. Je n'avais jamais pensé que la guerre pouvait survenir ; mon mari m'avait bien dit qu'on le rappellerait peut-être en Afrique, mais il m'avait dit aussi que nous ne nous séparerions pas, que je partirais avec lui. Si tu étais appelé en

Italie, est-ce que je pourrais aller avec toi? fit-elle en posant sa main sur le bras de son mari.

— Non, » répondit le capitaine.

Et, comme il sentit frémir cette main délicate :

« Si tu allais avec moi en Afrique, poursuivit-il, nous nous établirions dans une ville, et je serais bien forcé de te quitter, lorsque je ferais partie de quelque expédition. Une guerre en Italie serait pour nous autres Français comme une expédition en Afrique, ça ne durerait pas longtemps, je t'en réponds, et, d'ailleurs, les deux pays se touchent : en vingt-quatre heures, au besoin, tu pourrais être auprès de moi.

— Ah! fit Mme Breton avec abattement.

— Vous aimez bien votre femme, dit Mme Trublet de sa voix traînante en s'adressant au capitaine, et vous ne seriez pas fâché de la laisser là pour aller vous battre.

— Voilà une singulière réflexion! repartit le capitaine avec une nuance de mauvaise humeur. Nous ne sommes jamais fâchés de nous battre, madame, c'est notre métier. Lorsque j'étais garçon, je mettais peut-être un peu plus d'ardeur à en rechercher l'occasion; mais ne croyez pas que mon bonheur m'ait rendu poltron, et, si la guerre éclatait quelque part en Europe, je ne dis pas que je solliciterais (je craindrais de faire de la peine à quelqu'un), mais je souhaiterais de tout mon cœur qu'on m'y envoyât.

— Léonie est trop raisonnable pour ne pas comprendre cela, insinua Mme de Bussière. Quant à moi, je serais inconsolable, après la guerre, que mon fils n'y eût pas été.

— Il ira, et il en reviendra capitaine, s'écria Mme Dupré d'un air de confiance. J'ai toujours dit que Louis serait capitaine avant trente ans.

— Mais votre thé sera froid, madame Bussière, » fit de sa voix la plus haute l'aimable Mme Trublet, qui n'accordait la particule à personne.

Mme de Bussière s'empressa de verser le thé, et Lucie se chargea de remettre les tasses aux personnes désignées, et de leur offrir de la brioche. En portant la première tasse à Mme Trublet, elle embrassa Mme Breton et lui dit à l'oreille :

« Je vous aime bien ! »

Le capitaine la récompensa de cette effusion de cœur lorsqu'elle vint ensuite à lui, en la remerciant avec une politesse respectueuse dont elle fut toute fière, surtout par rapport à Mlle Céline qui s'obstinait à la traiter en enfant.

Cependant, tout le monde restait silencieux. On sentait qu'un courant d'idées sérieuses avait passé dans l'atmosphère de ce salon. Chacun réfléchissait en prenant sa tasse de thé. M. Voland, craignant que la gravité de Mme de Bussière ne dégénérât en une tristesse à coup sûr prématurée, se mit à énumérer toutes les chances qu'il y avait encore pour que la paix fût maintenue. Alfred Dumarsais appuya cette opinion d'arguments presque irrésistibles. Ils n'eurent pas de peine, le capitaine se taisant et le petit Trublet se contentant de sourire, ils n'eurent pas de peine à démontrer à ces dames que la guerre d'Italie était un rêve qui ne pouvait de longtemps être réalisé. Mme Breton elle-même, qui les écoutait avec l'attention la plus profonde, finit par se rendre à leurs raisons.

« C'est égal, dit alors Mme de Bussière, je ne serai complétement rassurée que lorsque je recevrai de Louis une lettre bien désolée par laquelle il m'apprendra qu'il n'a plus le moindre espoir d'aller se battre. Ce n'est pas, je vous le répète, que tous mes vœux soient pour

la paix. Non, si mon cœur de mère redoute la guerre, ma raison l'appelle au fond et la désire. Je connais mon fils : il n'est pas homme à faire son chemin en temps de paix; c'est sur des champs de bataille qu'il gagnera tous ses grades. Il a beaucoup de fierté dans le caractère; les démarches les plus innocentes en elles-mêmes l'effarouchent et lui répugnent. Par exemple, malgré toutes mes recommandations, il n'a rien voulu faire jusqu'ici pour se rendre agréable à son colonel, et le colonel Chamblain est un homme qui est très-sensible aux égards qu'on a pour lui.

— Le colonel Chamblain? interrompit M. Voland. Est-ce que ce serait Désiré Chamblain?

— Justement. Il s'appelle Désiré.

— De Douai?

— De Douai.

— Mais c'est un de mes bons amis.

— Pas possible!

— Nous avons été au collége ensemble, nous étions des inséparables; nous nous écrivons même encore quelquefois.

— Quel heureux hasard! Ah! mon bon monsieur Voland, je vous serais éternellement reconnaissante si vous vouliez bien, dans votre prochaine lettre, lui dire un mot en faveur de Louis.

— Comment donc, madame! Mais je lui écrirai tout exprès pour cela. »

Mme de Bussière se confondit en remercîments un peu trop humbles peut-être. Elle se félicita de nouveau à mots couverts d'un rapprochement qui aurait dû avoir lieu plus tôt, et elle se réjouit surtout que ce rapprochement, qu'elle n'avait opéré que pour elle, fût en même temps utile à son fils.

En ce moment la pendule sonna minuit. Mme Tru-

blet, Mme Voland, Mme Dupré se levèrent toutes trois ensemble, comme si le même ressort les eût mises en mouvement. Elles déclarèrent toutes trois que l'heure était indue, et résistant aux instances polies de la maîtresse de la maison, elles persistèrent toutes trois à demander leurs châles et leurs chapeaux.

L'air était piquant, mais il faisait encore un clair de lune admirable lorsqu'on traversa le jardin pour gagner la rue. Une fois à la porte, car les allées du jardin étaient si étroites qu'on n'y pouvait marcher à deux, M. Voland offrit le bras à Mme Trublet, le jeune Trublet à Mme Dupré, et Alfred Dumarsais à Mme Voland. Céline avait peine à contenir sa joie. Elle entraîna amicalement Lucie que, contrairement à ce qu'elle avait fait au début de la soirée, elle affecta de traiter comme une compagne, comme une camarade. Il semblait qu'en quelques instants Céline eût perdu plusieurs de ses années et que Lucie les eût gagnées. M. Voland exigea que les deux jeunes personnes marchassent devant lui ; elles étaient aussi légères, aussi lestes l'une que l'autre en obéissant à son ordre. Elles se mirent à bavarder, à dire mille folies, à apostropher la Jeanneton qui ouvrait le cortége avec sa lanterne, à lui recommander en riant de prendre garde aux pierres et de saluer les revenants, s'il s'en présentait.

« J'ai été bien surpris de vous voir chez Mme de Bussière, disait Alfred Dumarsais à Mme Voland (ils fermaient la marche et se trouvaient déjà à quelque distance des autres groupes, qui allaient plus vite qu'eux) ; vous étiez brouillés avec elle, autant qu'il m'en souvient. Si j'avais su que j'aurais l'avantage de me rencontrer avec vous, je ne serais pas venu si tard.

— Vous êtes bien bon, répondit Mme Voland émue et flattée de ce compliment qu'elle rapportait en idée à

sa fille. Il y avait en effet près de cinq ans que nous n'avions vu Mme de Bussière, lorsqu'elle est venue inopinément l'autre jour nous inviter à prendre le thé chez elle. Mon mari et ma fille, qui sont incapables d'aucun calcul et qui croient que tout le monde est comme eux, ont été charmés de ce retour imprévu, et se sont contentés de l'accueillir à bras ouverts, sans lui demander d'explications. Mais je connais mieux qu'eux Mme de Bussière. C'est une femme distinguée, sans doute, une femme de tête; elle a élevé son fils admirablement, elle a toujours sauvé les apparences à force d'économie, et on la croit plus riche qu'elle n'est; mais enfin elle manque de franchise, et elle ne fait rien sans avoir en vue son propre intérêt. On ne m'ôtera pas de l'esprit qu'elle avait appris indirectement que Voland connaissait le colonel de son fils, et que c'est pour obtenir une recommandation qu'elle a songé à se réconcilier avec nous.

— C'est assez probable, riposta Dumarsais, j'ai fait la même réflexion que vous, sans être au courant de l'histoire. Mme de Bussière est une profonde politique, il y a longtemps que je m'en doute. Ainsi toutes les cajoleries qu'elle fait à cette insipide Mme Dupré ont pour but d'assurer à Louis un mariage avantageux. Quant à moi, cette petite Dupré ne m'a jamais plu; je la trouve insignifiante, malgré sa jolie figure.

— C'est une enfant. Elle n'est pas mal pour son âge.

— Ah! madame, elle n'aura jamais l'aisance et la grâce de Mlle votre fille.

— Vous avez toujours été indulgent pour ma fille.

— Je lui ai toujours rendu justice.

— Ah! monsieur Dumarsais, ce n'est pas parce que je suis sa mère, non, je ne me suis jamais aveuglée sur mes enfants, je les ai toujours vus tels qu'ils sont; mais, je puis vous le dire à vous, Céline est un ange.

Ce n'est pas dans le monde qu'on peut la juger, c'est dans l'intérieur de la famille que ses plus belles qualités se révèlent. Elle dirige tout chez nous, elle fait tout, je n'ai qu'à me croiser les bras. C'est une femme de ménage accomplie. Puis un caractère admirable, une douceur sans égale, jamais le moindre mouvement d'humeur. Elle cause avec son père.... Il faut les entendre! Je me trouve bien sotte à côté d'eux. Enfin elle fait la joie de notre vieillesse comme elle ferait le bonheur de l'homme qui la choisirait.... Mais les hommes aujourd'hui ne recherchent que la fortune.

— Il y a encore quelques exceptions, madame.

— Peu, monsieur Dumarsais, très-peu. Ce n'est pas que Céline n'ait été déjà demandée bien des fois; mais vous conviendrez avec moi qu'on ne peut pas prendre le premier venu.

— J'en conviens.

— Céline est difficile, tout le monde ne lui plaît pas.

— Tout le monde, en revanche, serait heureux de lui plaire. »

Ici la conversation commença à battre la campagne, Mme Voland s'efforçant d'amener M. Dumarsais à lui faire l'aveu de ses sentiments pour Céline, M. Dumarsais s'efforçant, au contraire, de se tenir dans le vague et de ne rien dire qui pût compromettre ses avantages de célibataire indécis.

Pendant ce temps nos trois autres couples n'étaient point restés muets, je vous prie de le croire. Mme Trublet avait malignement relevé toutes les attentions que le bel Alfred avait eues pour Mlle Céline dans le cours de la soirée; elle en avait conclu qu'il était plus épris que jamais, elle avait prédit qu'il en résulterait bientôt un mariage auquel on s'attendait depuis longtemps, du reste, et elle en avait fait à M. Voland son compli-

ment sincère. M. Voland avait eu beau lui protester qu'elle se trompait, qu'il n'en était rien, que M. Dumarsais n'avait jamais songé à sa fille; l'intelligente dame était restée inébranlable dans ses convictions, et, pour mettre son interlocuteur au pied du mur, elle lui avait demandé ce qu'il répondrait, si elle était chargée elle-même de le lui proposer pour gendre. M. Voland, de plus en plus embarrassé, s'était tu un moment, puis il avait fini par dire qu'il avait toujours laissé sa fille libre, et que ce serait à elle seule à trancher la question.

« En ce cas, c'est une affaire faite, » s'était alors écriée un peu perfidement la bonne Mme Trublet.

De son côté, le petit Trublet avait longuement entretenu Mme Dupré de toutes les grâces, de tous les charmes de Mlle Lucie; il lui avait même donné à entendre qu'il en était tombé tout à coup éperdument amoureux, et le fait est que la beauté de Lucie avait opéré ce miracle. Le petit Trublet sentait une grande passion fermenter dans son cœur. Mme Dupré, quoique flattée dans son orgueil de mère, avait trop de bon sens et était elle-même trop positive pour croire que les Trublet accepteraient pour bru une fille qui n'apporterait à Gabriel que soixante mille francs de dot. D'ailleurs, elle avait jeté son dévolu sur le fils de Mme de Bussière. Elle se contenta donc de rire aux phrases brûlantes de son rival, mais elle se garda bien aussi de le décourager, sachant que les grandes passions font toujours infiniment d'honneur aux jeunes personnes qui les inspirent.

Cependant Céline et Lucie marchaient toujours d'un pied leste, échangeant leurs réflexions, admirant le clair de lune, regardant le ciel.

« Quelle est cette belle étoile qui est si brillante? demandait Lucie.

— C'est Jupiter, répondait sa compagne.

— Et cette autre qui est là-bas?

— C'est Mars, c'est l'étoile du dieu de la guerre.

— Mon Dieu! Qu'on est heureuse de savoir toutes les choses que vous savez, mademoiselle!

— Tu trouves? Je ne suis pourtant pas plus heureuse que toi, au contraire. »

Toute la troupe s'arrêta, on était arrivé devant la porte de Mme Trublet. Gabriel, devenu galant comme par enchantement, voulait à toute force reconduire ces dames; mais sa mère s'y opposa, et Mme Dupré se joignit à elle pour lui persuader d'aller se coucher.

« Êtes-vous bien sûr, monsieur, demanda alors Lucie à M. Voland, êtes-vous bien sûr qu'on n'aura pas la guerre?

— Très-sûr, ma chère enfant, répondit-il, vous pouvez dormir tranquille.

— Tu aimes donc bien la paix? » fit Céline en riant.

Lucie se tut et attira doucement sa compagne du côté de la rue qui était dans l'ombre; elle craignait sans doute qu'on ne vît à la clarté de la lune la rougeur qui venait de monter à ses joues.

Lorsqu'on eut reconduit Mme Dupré et sa fille, M. Dumarsais, qui ne demeurait pas loin de là, aurait pu quitter les Voland; mais il insista pour les escorter jusqu'à leur demeure, et, dès qu'ils y furent arrivés, il exprima en quelques mots le bon souvenir qu'il garderait de cette soirée, et s'éloigna visiblement ému.

Pendant que M. Voland ouvrait la porte avec son passe-partout, la mère dit tout bas à sa fille :

« Il ne m'a parlé que de toi tout le long du chemin.

— Est-ce qu'il t'a dit quelque chose? » murmura Céline d'une voix à peine intelligible.

Ils entrèrent, montèrent rapidement l'escalier, et, sitôt qu'on eut de la lumière, Céline souhaita le bonsoir

à son père et se retira dans sa chambre. Sa mère la suivit.

« J'ai vu plus clairement que jamais, lui dit-elle à l'oreille, qu'il a la plus vive affection pour toi.

— Mais il ne s'est pas déclaré?

— Pas précisément. Mais il m'a annoncé d'un air presque solennel qu'il viendra nous voir dans quelques jours.

— Ah! fit Céline avec un éclair d'espoir.

— Prends garde! Je ne veux pas que ton père se doute que nous parlons de cela. Bonsoir.

— Bonsoir, maman. »

Une demi-heure après, toutes les lumières étaient éteintes, un silence profond régnait dans la maison. M. Voland, qui venait de se mettre au lit, disait à sa femme :

« Je me leurre peut-être encore d'une chimère, mais je n'ai jamais vu M. Dumarsais aussi empressé, aussi aimable avec Céline. Mme Trublet l'a remarqué comme nous. Elle a voulu me faire parler, elle croyait que c'était une chose arrangée. Plût à Dieu! Rien ne manquerait à mon bonheur, si je pouvais enfin établir ma pauvre Céline, et surtout l'établir aussi avantageusement sous tous les rapports.

— Nous l'établirons, répondait la femme, nous l'établirons. Il l'aime comme un fou, j'en ai eu la preuve ce soir, en revenant.

— Hélas! ma chère amie, tu as cru bien souvent déjà tenir cette preuve-là. Sois prudente, je t'en prie; ne va pas monter, sans sujet, l'imagination de ta fille. J'exige d'abord que tu ne lui parles de rien.

— Sois donc tranquille! Mais que je te raconte la conversation que j'ai eue avec lui.... »

Deux heures du matin sonnaient que M. et Mme Vo-

lant causaient encore. C'est qu'il s'agissait là pour eux d'une chose bien grave, c'est que le mariage de leur fille était depuis longtemps déjà leur préoccupation la plus constante et sans doute aussi la plus pénible.

VI

LA GUERRE! LA GUERRE!

Le premier bruit que l'indiscrétion de Gabriel Trublet avait apporté à l'oreille de Mme de Bussière ne tarda point à lui être confirmé par la clameur publique. Nous avons vu que, si elle était mère par l'affection et par le dévouement, elle n'était point femme cependant à se laisser intimider par la chance de périls inséparables de l'état qu'avait choisi son fils. Elle tenait beaucoup aussi à le voir avancer rapidement; elle avait rêvé pour lui tout ce qui avait manqué à son mari, elle l'avait élevé dans son cœur aux plus hautes dignités de l'armée, elle l'avait couvert en idée d'honneurs et de décorations de tout genre. Au lieu donc d'attendre qu'il lui parlât de la guerre, elle lui écrivit qu'elle était au courant des événements qui se préparaient, et qu'elle faisait des vœux pour qu'il fût appelé un des premiers en Italie. Notre jeune lieutenant, dont le cœur battait déjà d'un belliqueux espoir et qui appréhendait les angoisses et les terreurs maternelles, reçut cette lettre

avec le plus vif plaisir, et y fit aussitôt une réponse où il laissait déborder sans contrainte toute son ardeur, où il promettait à sa mère d'être, avant un an, capitaine et décoré. Sa lettre fut lue en confidence à Mme Dupré et à sa fille, et cette dernière ne regarda plus seulement son fiancé comme un charmant garçon, mais comme un héros, comme un vainqueur, comme un demi-dieu couronné de gloire.

Cependant Louis de Bussière restait toujours en garnison à Lorient, quoique les chemins de fer commençassent à transporter nos troupes vers le midi de la France. Il était au mieux depuis quelques jours avec son colonel. M. Voland, selon la promesse qu'il en avait faite, avait écrit à celui-ci qui, charmé du souvenir de son vieil ami, avait invité aussitôt notre jeune homme à dîner. Docile aux instructions qu'il avait reçues de sa mère, le lieutenant avait enfin daigné faire quelques frais d'amabilité pour la femme de son chef, et Mme Chamblain, flattée de ces égards auxquels elle avait droit, mais qu'on ne lui prodiguait pas, avait déclaré le soir à son mari qu'il n'y avait dans le régiment qu'un seul officier qui sût vivre, et que c'était le petit Bussière. De là pour lui des attentions, des indices de faveur qui firent murmurer les camarades. On alla même jusqu'à dire.... Mais que ne dit-on pas? Mme Chamblain aimait les hommages, elle voulait qu'on fût poli et galant avec elle. Ses vœux allaient-ils plus loin? C'est ce que nous ne sommes pas en mesure d'affirmer, le colonel Chamblain n'ayant jamais eu le moindre doute sur la vertu de sa femme, vertu confirmée par un assez long usage, car la femme du colonel avouait quarante ans et devait en avoir tout près de cinquante. De plus, elle n'était pas belle. Le lieutenant Hector Trumeau donnait d'elle une assez juste idée en

disant qu'elle avait l'air d'un grand cheval de bataille. Quant à Louis de Bussière, nous pouvons certifier que, n'eût-il pas eu au cœur le tendre et très-exclusif amour que nous lui connaissons, il n'eût voulu à aucun prix abuser de la confiance que lui témoignait son colonel. Il se piquait à cet égard de principes plutôt civils que militaires. Il n'en était pas moins, malgré ses principes, le favori de plus en plus déclaré de Mme Chamblain, et ce fut par elle qu'il apprit le premier une bonne fortune dont il commençait à désespérer, c'est-à-dire qu'on avait reçu des ordres, et que le régiment allait être dirigé au plus vite sur Lyon.

A cette nouvelle (c'était le soir, et il avait encore dîné avec M. et Mme Chamblain, mais M. Chamblain venait de sortir du salon), à cette nouvelle, le jeune Louis eut peine à contenir le transport de joie dont il fut saisi. Il se mit à arpenter le salon à grands pas avec toute sorte de gestes et d'exclamations qui firent presque regretter à la dame de lui avoir révélé une chose que son mari aurait peut-être voulu tenir secrète jusqu'au lendemain. Certes, si le colonel fût rentré en ce moment, Louis aurait eu beaucoup de peine à ne point se précipiter dans ses bras; mais il ne lui vint pas à l'esprit de se jeter dans les bras de Mme Chamblain.

« Modérez-vous, jeune homme, lui dit-elle, modérez-vous, nous ne sommes pas encore en présence des Autrichiens. Le colonel espère que nous les brosserons comme il faut; il s'agit d'abord d'aller les rejoindre. Du reste, que Mme votre mère se tranquillise, vous ne seriez pas complétement abandonné du ciel s'il vous arrivait quelque chose; j'accompagnerai le régiment. »

Mme Chamblain, autant qu'on peut en juger par ces quelques mots, avait un langage de corps de garde, mais elle y joignait des manières de cour, ce qui for-

majt un contraste le plus bizarre du monde. A peine eut-elle cessé de parler qu'elle tendit avec dignité à Louis sa main nue qu'il baisa avec respect. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, cela ne lui suffisait pas, il éprouvait l'impérieux besoin d'embrasser quelqu'un. Il quitta donc Mme Chamblain après l'avoir vivement remerciée, s'élança dans la rue comme un fou, courut jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez lui et monta quatre à quatre à la chambre de son camarade Hector Trumeau.

La clef était sur la porte, il entra en criant :

« Trumeau, mon cher Trumeau, si vous saviez!... Il faut que je vous embrasse.

— Non, répondit Hector qui était en manches de chemise et qui, malgré l'heure avancée, avait le menton tout blanc, occupé qu'il était à se faire la barbe; non, je ne suis pas en état de recevoir cette marque de votre estime, mais je vous permets d'embrasser ma femme. Faites vite et parlez. De quoi s'agit-il? »

Louis aperçut alors une jeune femme qui était en train de brosser un uniforme; il reconnut la marchande de tabac. Comment était-elle devenue, en si peu de temps et sans qu'on en eût rien su au régiment, l'épouse d'Hector Trumeau, c'est ce que se demandait avec stupéfaction Louis de Bussière, c'est ce que toutes nos recherches n'ont pu encore éclaircir. Toujours est-il que la brune beauté ne parut nullement embarrassée, et qu'elle se rapprocha du nouveau venu comme pour le mettre à même d'user de la permission que lui avait donnée son ami. Louis hésitait pourtant. Il avait de singulières idées sur la constance, il partageait tous les scrupules des paladins du bon vieux temps, il croyait que sa dame et maîtresse était présente à ses moindres actions. Mais une seconde de réflexion lui démontra qu'il ne s'agissait pas du tout d'être infidèle; il suc-

comba, d'ailleurs, à un enthousiasme trop longtemps contenu, et il embrassa vivement la marchande de tabac sur les deux joues.

Hector Trumeau, pendant ce temps, avait continué de se raser, et il disait avec ces pauses et ces inflexions de voix que prend une bouche en contact avec un rasoir :

« Nous allons dans le monde, — un grand bal chez une modiste,— la cousine de Virginie (ma femme s'appelle Virginie). — J'hésitais à m'y rendre : n'en dites rien surtout à la femme du colonel ! Je serais perdu dans son estime. — Du reste, ce sera très-bon genre ; il y aura.... Mais, encore une fois, parlerez-vous? Pourquoi diable vouliez-vous m'embrasser?

— Pourquoi? Vous ne l'avez pas deviné? s'écria Louis. Nous partons.

— Hein ? fit Trumeau en bondissant.... et en se coupant. Nous partons?

— Dans trois jours peut-être nous serons en Italie.

— Ah çà ! vous ne plaisantez pas, c'est sûr? Qu'est-ce qui vous l'a dit?

— La femme du colonel.

— Je lui vote un sabre d'honneur ! Voilà le premier plaisir qu'elle m'ait jamais fait de sa vie. Quelle chance ! Je commençais à désespérer, savez-vous? Enfin nous avons le pied dans l'étrier. Nous nous couvrirons de gloire, je vous en réponds ; nous épouserons des princesses italiennes, et nous sommes du bois dont on fait les maréchaux. Ah ! Bussière, je veux vous embrasser. »

Et il couvrit de sang et de savon la figure de son camarade. Mais Virginie le faisant tourner sur ses talons :

« Que parlez-vous de princesses italiennes? s'écria-t-elle avec l'accent de l'indignation. Avez-vous oublié les serments que vous m'avez faits? »

Trumeau répondit que c'était pour rire : j'ignore s'il parlait des serments ou des princesses italiennes ; puis, sans prêter plus d'attention aux pleurnicheries de Virginie, il entama avec Louis une longue discussion sur les opérations de la prochaine campagne. Ils livrèrent à l'avance, et avec le succès le plus complet, plusieurs batailles de Magenta et de Solferino, ils disposèrent à leur gré de l'Italie, ils dictèrent des lois à l'Europe. Hector Trumeau était, non pas au physiqué, mais au moral, le vrai type du soldat français. Il lui était impossible d'admettre que les armées françaises ne fussent pas victorieuses. Il ne partait jamais de la probabilité, mais de la certitude d'une victoire ; il ne disait point « si nous entrons à Milan, » mais « quand nous entrerons à Milan ; » il aurait fait volontiers chanter le *Te Deum* avant le départ des troupes. Louis de Bussière, quoique un peu plus raisonnable, lorsqu'il était de sang-froid, partageait en ce moment cette aveugle confiance, et l'un poussant l'autre, d'exploit en exploit, de conquête en conquête, ils ne s'arrêtèrent que sous les murs de Vienne. Ce fut alors que Virginie, lasse de répandre des larmes pour le roi de Prusse, comme aurait dit Mme Chamblain, ce fut alors que la fière Virginie apostropha rudement son époux et lui demanda si c'était le lendemain matin qu'il comptait la conduire au bal. Louis s'excusa auprès de la dame, et, après avoir fraternisé une dernière fois avec son camarade, il s'apprêtait à les quitter, mais auparavant Trumeau exigea qu'il embrassât de nouveau Virginie, et celle-ci n'opposa aucune espèce de résistance.

N'allez pas croire pourtant, ma gracieuse lectrice (gracieuse est une épithète d'un sens très-étendu et qui peut s'appliquer indifféremment à toutes les femmes, jeunes ou vieilles), n'allez pas croire que l'exaltation de

notre brave lieutenant se soit apaisée pour quatre baisers cueillis sur les joues d'une marchande de tabac, si charmante qu'elle puisse être. Non; à peine descendu dans sa chambre, il se promène avec agitation en fredonnant la *Marseillaise*, il risque même quelques pas de valse et de polka. Excusez-le, il est ivre d'ardeur guerrière. Il respire déjà l'odeur de la poudre, il s'élance à travers la mitraille, il entend les fanfares qui chantent le triomphe de la mort. Il entend encore autre chose, car il prête l'oreille : c'est le camarade Hector qui se dispute avec Virginie. Au bout de quelques instants ils descendent, et, quoiqu'ils soient très-pressés, quoiqu'il soit onze heures et que l'ouverture du bal ait été fixée à dix, après la fermeture du magasin de la modiste, ils s'arrêtent devant la porte de Louis et lui demandent s'il est couché. Sur sa réponse négative ils entrent, et la belle marchande de tabac daigne accepter le fauteuil que Louis se fait un devoir de lui offrir. On cause, elle ne pense plus du tout à aller danser; c'est Hector qui est obligé de donner le signal de la retraite. Alors elle tend à Louis sa belle main un peu jaune, et elle serre très-affectueusement la sienne pendant quelques secondes. J'ai oublié de vous dire que Virginie est une grande et forte personne de vingt-cinq à trente ans, dont le teint est un peu bistré, mais dont les joues ont le velouté de la pêche, dont les lèvres ont la rougeur du corail, et dont les yeux brillent comme deux vers luisants par une nuit bien sombre. Hector Trumeau est véritablement un gaillard heureux.

Aussitôt après leur départ, le jeune de Bussière se sent pris d'un nouvel accès de fièvre plus violent peut-être encore que le premier. Il tire de son sein le médaillon que nous connaissons et le couvre d'innombrables baisers; il me serait plus facile de compter les coups

de bec de deux tourterelles amoureuses. Ici je dois prévenir mes lecteurs (je suis sûr que mes lectrices ne me chercheront point chicane à ce sujet, et, quant à moi, j'aime à raconter les choses telles qu'elles sont), je dois donc prévenir mes lecteurs que, quand notre héros se trouvera seul, il s'oubliera trop souvent à couvrir de baisers le portrait de sa fiancée. Sans doute on m'objectera que le fait est au moins extraordinaire, et qu'on aime généralement aujourd'hui d'une façon beaucoup plus calme; mais je répondrai encore à cela qu'ayant à choisir un héros dans une armée de cinq cent mille hommes, j'en ai pris un qui pût nous faire honneur de toute manière, et qui rappelât enfin par plus d'un côté notre antique et fabuleuse chevalerie.

Mais nous aurons tout à l'heure, messieurs, un bien autre sujet d'étonnement et de critique. N'anticipons point cependant.

Louis sentant lui-même la nécessité de se calmer, s'assied et prend la plume pour écrire à sa mère. Il lui annonce en termes de feu qu'il va partir, il lui peint sa joie folle, il prédit les succès qui l'attendent; puis tout à coup il s'arrête, il craint que cette ardeur ne grossisse le danger aux yeux maternels, il songe à cette tendresse qui veille sur lui depuis le berceau : le soldat redevient enfant. Tout à coup il déchire sa lettre, trace quelques lignes sur une autre feuille, porte le papier à ses lèvres, et y dépose deux longs baisers que sa mère recueillera pour les rendre à quelqu'un. Alors, un peu plus calme, il réfléchit plus sérieusement, il pense à celui qui tient dans sa main la vie des hommes, puis il se couche. Mais le moyen de dormir? A cet âge les pensées graves ne sont que de rapides passagères. La nuit a beau épaissir ses ombres autour de lui, il ne voit pas moins le soleil d'Italie resplendir au-dessus de sa tête, il n'en sent pas

moins les chauds rayons, il savoure encore l'espérance et la gloire.

Les heures sonnent l'une après l'autre sans qu'il songe à les compter. Le matin approche; il ne fait pas encore jour, mais une vague lueur perce les ombres étonnées, et on entend dans l'escalier un pas lourd auquel se mêle un pas plus léger. C'est Hector Trumeau qui rentre avec Virginie. Il aura bu plus que de raison, c'est un de ses petits défauts, et il n'aura conservé que juste assez de force pour regagner son domicile en s'appuyant sur le bras de sa compagne. Les voilà montés. Il est permis de supposer que ce bruit sourd qui ébranle le plafond est celui que fait Hector en tombant sur son lit comme une masse inerte. Une demi-heure à peu près s'écoule, le silence est redevenu aussi profond, quand tout à coup (est-ce une illusion?) Louis croit entendre frapper doucement à sa porte. Il se trompe.... Non, voici qu'on refrappe.

« Qui est là? demande-t-il en tremblant sans trop savoir pourquoi.

— C'est moi, » répond une voix faible comme un soupir de la brise matinale.

Il reconnaît, du moins il croit reconnaître l'accent méridional de la belle Virginie. Il se trouble, il est prêt à se lever pour s'informer du motif qui l'amène, pour lui demander si, par hasard, elle est souffrante ou si Hector est indisposé. Mais non (admirez sa constance, admirez surtout cette sagacité qui lui fait deviner un danger peu manifeste encore), il se contente de porter à ses lèvres le cher médaillon qu'il tenait justement à la main, il évoque la pure image de Lucie, il implore d'elle aide et secours, il demeure immobile et muet. Je ne crois pas que le roman moderne offre aucun autre exemple d'un trait de ce genre, et je suis sûr que toutes

mes lectrices, à quelque monde qu'elles appartiennent, en sauront infiniment de gré à mon héros. Par malheur il avait laissé la clef sur la porte.

Le lendemain, la ville de Lorient fut plus animée que de coutume, des groupes de soldats avinés parcouraient les rues en chantant. Le surlendemain, le calme était rétabli, tout le régiment était parti. L'inconsolable marchande de tabac avait répandu bien des larmes en prenant congé de son cher Hector qui lui avait juré de lui écrire, dès qu'il y aurait quelque chose d'intéressant pour elle. Il est à présumer que le lieutenant Hector Trumeau avait des idées particulières sur ce qui est susceptible d'intéresser les femmes, car il ne lui écrivit point une seule fois de toute la campagne.

Mais tandis que nos deux lieutenants gagnaient à grande vitesse Paris d'abord, puis Lyon, puis de là Turin pour descendre bientôt dans les plaines de la Lombardie, la mère de Louis, seule dans son modeste appartement de Limoges, suivait de l'œil en pensée tous les mouvements, toutes les marches, toutes les stations du régiment, c'est-à-dire de son fils.

La nature avait replié son manteau de neige et de pluie, selon l'expression d'un royal poëte; elle s'était vêtue de cette belle robe d'un vert tendre qu'elle garde si peu de jours et qui lui sied si bien! Le printemps lui avait apporté ses corbeilles de primevères et de violettes; l'air en était tout embaumé. Le soleil aussi prenait sa part de la fête et prodiguait à la terre ses plus gais sourires, ses plus douces caresses. Mais Mme de Bussière n'était pas dans une disposition d'esprit qui lui permît de jouir de ce réveil universel; elle n'avait pas épié, comme elle faisait les autres années, les premiers bourgeons des arbres, elle n'avait pas écouté les premiers concerts des oiseaux, elle n'avait pas guetté

dans l'herbe les premières pâquerettes. Ce n'est pas qu'elle fût moins calme en apparence et moins maîtresse d'elle-même; non, elle savait toujours dominer ses terreurs: seulement, par instants, la nuit surtout, lorsque le cours de ses idées l'empêchait de dormir, un frisson subit lui passait par tout le corps, elle se représentait l'horreur d'un champ de bataille, et, faisant un retour sur elle-même, elle songeait avec effroi qu'une victoire coûte encore moins de sang aux fils qu'elle ne coûte de larmes aux mères.

La jeune femme du capitaine Breton avait senti le besoin, par suite des changements que la guerre pouvait aussi apporter dans sa situation, de resserrer son intimité avec Mme de Bussière. Elle ne trouvait pas chez sa propre mère, l'honnête mais un peu simple et vulgaire Mme Jeandrin, des idées qui fussent au niveau des siennes, ni surtout les avis qui lui devenaient de plus en plus nécessaires pour concilier la tendresse ardente qu'elle avait pour son mari avec les devoirs qui étaient imposés à celui-ci par son état même. Léonie Jeandrin, ou plutôt Mme Breton, etait une nature d'élite, une âme élevée, susceptible de toutes les grandeurs et de toutes les délicatesses, et, si l'éducation qu'elle avait reçue n'avait pu développer toutes les qualités qui étaient en elle, du moins ces qualités n'avaient-elles point été altérées. Sa mère ne lui avait guère appris qu'à coudre et à prier Dieu; le reste lui avait été enseigné dans un des meilleurs pensionnats de la ville dont elle avait suivi les leçons comme externe pendant cinq ans. Comment avec ces secours incomplets Léonie était-elle devenue une jeune fille remarquable? Comment avait-elle su, à force de tact, d'élégance et de distinction, faire oublier ce qui lui manquait du côté de la beauté? C'était là son secret. Toujours est-il qu'elle

avait excité l'envie de bien des jeunes personnes placées au-dessus d'elle et qui étaient si au-dessous, non par les qualités brillantes (ce n'était pas là ce qui la distinguait), mais par l'intelligence et par le cœur.

Son avenir avait paru quelque temps incertain. Supérieure à la position sociale qu'elle occupait, n'ayant à espérer, du côté de la fortune, que la maison où elle habitait avec sa mère et dont les locations les faisaient vivre depuis que Mme Jeandrin ne travaillait plus, Léonie ne pouvait épouser ni un ouvrier ni un homme du monde. Elle eût refusé le premier, le second n'eût point osé la choisir. C'est dans ces circonstances qu'elle avait connu le capitaine Breton, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et cet homme si rude en apparence s'était montré pour elle capable de toutes les tendresses. Il avait été ébloui, d'ailleurs, du spectacle de cette âme en fleur; il en avait aspiré tous les parfums, admiré toutes les grâces; il avait joui de son bonheur, sans presque s'en rendre compte, comme s'il eût craint de voir finir un beau rêve. Il y a des ivresses qui n'osent se traduire en paroles. Léonie elle-même ne se doutait pas du degré de félicité auquel son mari était parvenu, elle se flattait toujours d'être la plus aimante.

Cependant, depuis quelque temps, elle remarquait qu'une préoccupation étrangère à leur amour troublait l'âme du capitaine, et elle finit par deviner qu'il se reprochait un bonheur qui l'empêchait de désirer, autant qu'il le devait, qu'on l'appelât où il y avait des dangers et de la gloire. Il éprouvait en effet le premier sentiment de crainte qu'il eût connu de sa vie ; il s'indignait de former des vœux opposés à ceux qu'il avait toujours formés. Le jour où Léonie fit cette découverte, elle courut se confier à Mme de Bussière qui lui dit que l'é-

pouse d'un militaire ne devait pas avoir de terreurs puériles, que c'était à elle, au contraire, à fortifier son mari par sa propre constance au lieu de l'amollir par sa faiblesse. Mais la douce jeune femme ne put jamais comprendre cela ; elle ne put que s'observer davantage, demander au ciel le courage et la résignation, et se préparer le mieux possible à cacher son désespoir dans le cas où la séparation deviendrait nécessaire.

Elle s'était rencontrée plusieurs fois chez Mme de Bussière avec la fille de Mme Dupré qui venait souvent y passer l'après-midi. La jeune fille et la jeune femme, déjà prises l'une pour l'autre d'une vive sympathie, n'avaient point tardé à se lier étroitement. Leur âge, la conformité de leurs goûts et de leurs sentiments, le rapport de la même profession entre le mari de l'une et le fiancé de l'autre, l'amour qu'elles ressentaient toutes deux, le besoin d'expansion qui les dominait, avaient été plus forts que les barrières que Mme Dupré, par morgue bourgeoise, essayait encore de maintenir entre sa fille et Mme Breton. Il fallait à Lucie une amie à laquelle elle pût, non pas se confier, mais se livrer sans parler en quelque sorte, car une jeune fille de seize ans qui aime sent beaucoup plus qu'elle ne parle. Elle avait bien sans doute la mère de Louis qui était toujours prête à la comprendre au moindre mot, au moindre signe ; mais ce n'était pas la même chose, et, d'ailleurs, elle éprouvait pour Mme de Bussière je ne sais quel respect craintif qui arrêtait les élans de son cœur. Par exemple, lorsque celle-ci lui lisait une lettre de son fils, Lucie ne pouvait surmonter un inexplicable embarras, si par hasard elles étaient seules ; mais, si Mme Breton était là et tenait sa main dans les siennes, la jeune fille se sentait rassurée et ne cachait plus son plaisir ou son enthousiasme. Il en était de même encore

lorsqu'on parlait de lui : elle gardait sa pudeur en présence de la mère, elle se taisait; mais, si le soleil les invitait en ce moment à descendre dans le jardin, elle disait à Léonie par un baiser furtif ou par un serrement de main tout ce que Mme de Bussière eût désiré entendre.

On conçoit facilement avec quel intérêt trois femmes qui se trouvaient dans les diverses situations que nous avons essayé de décrire suivirent toutes les phases de la campagne d'Italie. Ce n'étaient plus seulement les lettres de Louis qu'on dévorait, c'étaient les journaux, les revues, tout ce qui parlait de la guerre. On finit par se réunir régulièrement tous les jours à la même heure. Mme Dupré se joignait souvent au petit cercle, et plus souvent encore le capitaine Breton. On avait eu besoin d'avoir recours à lui pour comprendre certains termes peu familiers aux oreilles féminines, pour se faire expliquer certains mouvements de l'armée qu'on ne pouvait suivre sur les cartes. Il s'y était prêté de la meilleure grâce du monde. Sa nature un peu sauvage jusqu'alors s'adoucissait de plus en plus, il se familiarisait de plus en plus avec la vie intime. Ayant l'espoir de devenir père depuis déjà quelques mois, il éprouvait pour Lucie une affection protectrice qui était comme une anticipation de ses sentiments paternels, et rien n'était charmant comme les attentions et les déférences qu'il avait pour elle. Sa femme, loin d'en être jalouse, en était heureuse et fière : elle devinait bien de quelle source tout cela découlait, il n'y avait pas pour elle moyen de s'y méprendre; et quant à la jeune fille, toute flattée, tout émue de la double amitié qu'elle inspirait, elle ne se montrait point ingrate et rendait généreusement tout ce qu'on lui donnait. Mme de Bussière elle-même subit bientôt à son insu l'influence de la

douce chaleur de ces trois âmes; elle ne se méprit pas non plus et sut bon gré au capitaine de l'amitié qu'il témoignait à celle qu'elle avait choisie pour bru. C'est qu'il n'y a rien au monde de plus attrayant, de plus respectable en soi, et même pour les indifférents, que l'amitié d'un homme déjà mûr pour une toute jeune fille, presque une enfant : c'est la force qui cherche la grâce sans qu'il s'y mêle rien d'impur ou de terrestre.

Un jour, l'air était tiède et parfumé, le soleil se jouait sur le feuillage encore tendre, Mme de Bussière et ses deux jeunes amies étaient réunies dans le jardin sous un berceau d'acacias dont on commençait à chercher l'ombrage. Elles avaient chacune leur ouvrage à la main, le travail paraissait les absorber, elles ne se parlaient pas. C'est qu'elles étaient toutes les trois sous le coup des graves événements qui se préparaient; c'est qu'il y avait déjà plusieurs jours que les journaux faisaient pressentir une bataille; les armées étaient en présence, le choc terrible était devenu inévitable. Le capitaine était sorti pour aller aux nouvelles, comme il disait; il avait promis à ces dames qu'il serait bientôt de retour : une heure s'était passée, et il ne revenait pas. Elles ne se communiquaient point leurs inquiétudes, mais leur cœur battait à l'unisson dans l'attente de l'inconnu. Sans doute Mme Breton n'avait pas le même sujet de craindre que Mme de Bussière; mais son âme tendre s'associait à des angoisses qui, d'un jour à l'autre, pouvaient être les siennes, et elle s'exerçait en quelque sorte à attendre et à trembler. Quant à Lucie, elle partageait naïvement toutes les impressions de la mère de Louis. Celle-ci était restée huit jours sans recevoir de lettre, et une inquiétude particulière se joignant pour elle à l'inquiétude générale, elle ne pouvait

s'empêcher de frissonner de temps en temps en jetant un regard du côté par où devait revenir le capitaine. Enfin elle l'aperçut la première; il s'avançait d'un pas pressé. Les trois femmes se levèrent et allèrent au devant de lui presque en courant.

« Bonnes nouvelles! s'écria-t-il d'un ton joyeux. Nous avons battu les Autrichiens, nous leur avons fait six mille prisonniers, nous avons remporté une grande et belle victoire. Une dépêche est arrivée du quartier général, de Magenta.... »

Lucie battit des mains comme un enfant; puis ses regards s'étant portés sur Mme de Bussière, de rouge qu'elle était, elle devint toute pâle.

« Mais c'est une victoire, madame, fit-elle.

— Oui, chère enfant, répondit la mère de Louis, et la France a le droit de se réjouir; mais moi, je ne l'ai pas encore. Parle-t-on de nos pertes? ajouta-t-elle aussitôt en regardant le capitaine.

— Non, madame, on ne parle encore que de nos avantages. La dépêche est très-significative, mais très-laconique. Les journaux nous donneront peut-être demain quelques détails. Quoi qu'il en soit, le résultat efface tout, c'est une grande victoire, et je n'ai qu'un regret....

— Lequel? demanda machinalement Mme de Bussière.

— Celui de n'y avoir pas été, » répliqua-t-il d'une voix brève.

Ce fut au tour de Léonie de pâlir. Elle attacha sur son mari un regard d'une expression douloureuse et passionnée.

« Pardonne-moi, continua-t-il, je ne voulais pas t'affliger. Mais c'est plus fort que moi, vois-tu bien; j'ai honte de mon inaction, quand je pense que j'au-

rais pu être là-bas et avoir aussi ma part de gloire. Il me semble enfin que, si je n'étais pas si heureux ici, je ferais des vœux plus ardents pour partir, que ma bonne étoile, qui m'a toujours mené au danger, m'y mènerait de nouveau, en un mot que mon régiment serait appelé en Italie.

— Je te suis donc un obstacle ? lui demanda sa femme avec un sourire dont il n'osa affronter la douceur. J'ai adressé jusqu'ici tous mes vœux au ciel pour que tu restes, mais je sens enfin qu'il y a pour l'homme des devoirs qui passent avant son bonheur; je vais joindre maintenant mes vœux aux tiens pour que tu partes.

— Merci, » lui dit-il avec l'émotion d'un homme, — et il lui tendit sa forte main dans laquelle elle mit aussitôt la sienne.

Il tenait encore cette main blanche et frêle, lorsqu'il l'entendit appeler. Il tourna la tête et reconnut un de ses amis du régiment, un lieutenant qui s'arrêta et qui lui fit signe de venir. Le capitaine le rejoignit et s'éloigna un moment avec lui. Quand il revint vers les dames, sa figure rayonnait, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé :

« Léonie, dit-il à sa femme, il semblait que le ciel n'attendît que tes vœux pour m'accorder cette nouvelle faveur. Je pars.

— Ah » ! fit-elle en s'efforçant encore de sourire.

Mais le sourire était sur ses lèvres, et ses yeux se fermaient, et sa tête se renversait en arrière.

« Ma femme ! » s'écria le capitaine en la recevant dans ses bras.

En un clin d'œil il l'eut transportée dans la maison, et, au bout de quelques instants, elle rouvrait les yeux et revenait à elle.

« Mon Dieu ! se disait tout bas Lucie, que c'est horrible la guerre ! Qui nous rassurera quand il sera parti ! »

Le lendemain apporta à Mme de Bussière les premiers détails des journaux sur la bataille de Magenta et une lettre de son fils. Malheureusement cette lettre avait été écrite avant la bataille. Elle respirait tout l'enthousiasme qu'avait ressenti l'armée en foulant ce sol où se sont immortalisés nos pères ; elle annonçait la lutte, elle rendait compte de quelques dispositions prises, de mouvements dont le but était encore un mystère pour tout le monde, mais elle n'était pas faite pour rassurer une mère. Bien loin de là, il y avait pour Mme de Bussière un contraste déchirant entre cette gaieté de la veille et les dangers que son fils avait dû nécessairement courir le lendemain. Au moment où on lisait ces lignes qu'il avait tracées d'une main si ferme, peut-être était-il blessé, souffrant, réclamant en vain du secours, que sais-je ? mourant, mort peut-être, et abandonné, perdu dans la foule des cadavres pâles et mutilés !... On commençait à fixer le chiffre de nos pertes : les mères, dans nos victoires, n'apprécient bien que ce chiffre-là. Mais il était décidé sans doute que le malheur épargnerait cette maison, car, au bout de trois jours, Mme de Bussière, pendant que tant d'autres demandaient en vain si leurs fils étaient vivants, reçut du sien une nouvelle lettre où il lui apprenait qu'il s'était bien battu sans attraper la moindre égratignure, qu'il était passé capitaine et que son colonel lui avait promis la croix. Il ajoutait, en galant chevalier, qu'il aurait bien voulu envoyer à certaine jeune fille tous les prisonniers qu'il avait faits, mais qu'il avait réfléchi qu'elle ne saurait comment s'en débarrasser et qu'il avait jugé plus prudent de les joindre à la masse. Les transports de joie

avec lesquels une telle lettre fut accueillie ne sauraient se décrire. Jamais Mme de Bussière n'avait rien éprouvé de pareil : sa tendresse était rassurée, son orgueil satisfait, plus que satisfait même : son fils venait de faire, suivant elle, un pas immense, et elle lui devait un jour ce qu'elle avait en vain espéré de son mari, plus qu'un nom noble, un nom glorieux. Mais ce qui était plus intéressant peut-être pour l'observateur que l'ivresse de la mère, ce qui eût dédommagé au centuple le nouveau capitaine de ses rudes travaux, c'était le spectacle de la joie de Lucie. Un rayon de soleil est moins doux à la nature après une tempête.

Les Voland, les Trublet, l'aristocrate Alfred Dumarsais, le républicain Chobert, vinrent, à tour de rôle, ainsi que beaucoup d'autres, comme, par exemple, le maire et les adjoints, complimenter Mme de Bussière et lui dire toute la part qu'ils prenaient aux succès du jeune héros. Mme Dupré surtout s'associa plus que jamais aux sentiments de sa vieille amie, elle se considéra plus que jamais comme liée envers elle, elle répéta plus que jamais « nos enfants » en parlant de Louis et de Lucie. Un gendre jeune, noble, beau, capitaine et décoré était un idéal de gendre dont elle n'avait encore rêvé que la moitié. Mais plus elle redoublait d'égards envers Mme de Bussière, plus elle lui témoignait sa profonde satisfaction, plus elle s'humiliait devant elle, pour ainsi dire; plus, de son côté, Mme de Bussière lui parlait froidement, plus elle la tenait à distance, plus elle lui faisait sentir indirectement tout ce qu'une alliance avec son fils avait maintenant de flatteur pour l'amour-propre. Faut-il enfin vous montrér les choses dans leur triste réalité ? Une secrète révolution s'était déjà opérée dans les idées de Mme de Bussière, le premier regard de la fortune l'avait éblouie. Elle s'était it

qu'on n'était encore qu'au début de la campagne, qu'au train dont marchait son fils, il pouvait passer chef de bataillon, puis colonel, et qu'alors Mlle Dupré et ses soixante mille francs ne seraient plus dignes de lui. Il lui faudrait une riche héritière; elle en cherchait déjà autour d'elle. Cette nature si froide semblait prise tout à coup de fièvre et de vertige, elle ne voyait que les chances heureuses et ne songeait plus aux chances funestes. Pourtant, en mère avisée, elle se gardait bien de jeter brusquement le masque; elle se gênait moins, voilà tout, et elle se réservait l'avenir, sans se croire obligée davantage aux anciens ménagements.

Mais au milieu de ces joies, de ces ivresses, de ces vanités surexcitées, le jour où le capitaine Breton devait quitter Limoges était enfin arrivé. Léonie avait passé la nuit sans dormir, considérant à la clarté de la lune le sommeil de son mari. Vous dire toutes les idées cruelles, toutes les prévisions douloureuses qui avaient traversé pendant quelques heures la tête et le cœur de cette pauvre jeune femme, nous ne l'essayerons pas. Elle avait bien chèrement expié cette nuit-là le bonheur dont elle jouissait depuis six mois à peine. Quand, vers le matin, son mari se réveilla et que, d'une voix presque paternelle, avant d'oser lui-même faire un mouvement, il lui demanda si elle reposait, elle ferma aussitôt les yeux et feignit de dormir; elle ne voulait point qu'il fût le témoin ni le confident de sa pénible insomnie : c'était le premier secret qu'elle avait pour lui. Cependant, au bout d'un instant, elle se retourna, eut l'air de s'éveiller et lui adressa quelques vagues paroles.

« Tu dormais? lui demanda-t-il en l'entourant de ses bras avec toutes sortes de précautions tendres.

— Oui, j'ai bien dormi, fit-elle.

— Je ne te crois pas, tu dis cela pour me rassurer. Moi-même qui ai dormi tant de fois si paisiblement avant comme après une affaire, soit en Crimée, soit en Afrique, j'ai eu une série de rêves de toute espèce qui m'ont agité sans pouvoir, toutefois, tirer de sa torpeur ma lourde enveloppe. Mais ce sommeil a été pour moi une fatigue plutôt qu'un repos. C'est que je ne songe plus seulement à toi, je songe à notre enfant, et tu devrais bien y songer un peu, chère petite amie, au lieu de ne t'occuper que de moi, de te désoler sans cause raisonnable, d'aller te forger à l'avance mille et mille chimères. Tu ne me le dis pas, mais je sais bien ce que tu penses. Songe donc, chère Léonie, que tu auras besoin de toutes tes forces, de tout ton courage, et que, si, selon toi, je vais courir des dangers, il y en a d'aussi graves et de plus certains qui t'attendent.

— Ceux-là, je ne les crains pas, mon bon et cher Adrien; non, je me sens capable de tout supporter pour *lui*. »

Et la jeune femme, fatiguée de cette nuit d'angoisses, retrouvant un moment de calme et d'espérance, sourit à l'idée de sa maternité prochaine, posa doucement la tête sur l'épaule de son mari, lui dit qu'elle était heureuse et résignée, et voulut dormir une heure encore entre ses bras comme dans le seul asile où elle pût désormais goûter quelque repos.

Le capitaine Breton avait fait tout ce qui dépendait de lui pour s'épargner, ainsi qu'à sa femme, les déchirements trop prolongés du dernier adieu. Il avait donné l'ordre au soldat qui le servait de venir dès le matin enlever sa petite malle, et il avait obtenu de Léonie qu'elle renoncerait à le conduire jusqu'au chemin de fer. Il avait aussi prié en secret Lucie d'arriver ce jour-là de très-bonne heure, sachant bien que l'amitié de cette jeune fille

était seule capable de combler un peu le vide affreux du premier moment de l'absence.

La journée était superbe. Il avait plu pendant la nuit, mais le soleil s'était levé radieux et transformait en diamants toutes les gouttes qui restaient aux feuilles. Le premier adieu, car les gens qui s'aiment s'y prennent à plusieurs fois pour se séparer, le premier adieu avait été échangé long et tendre dans la chambre nuptiale. Tout le monde était descendu dans le jardin, Léonie et sa mère, le capitaine Breton, Mme de Bussière et Lucie.

« Il est l'heure, dit le capitaine, je n'ai plus une minute à perdre. »

Il embrassa sa belle-mère et sa femme, et, Mme de Bussière ayant voulu l'embrasser, il la remercia de cette preuve d'amitié, puis se tournant vers Lucie :

« Mademoiselle, lui dit-il, c'est à vous surtout que je recommande ma femme. Aimez-la bien, elle a besoin d'être aimée, remplacez-moi.... pour quelque temps, du moins.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, répondit vivement Lucie.

— Permettez-moi maintenant de vous donner le baiser d'adieu. Vous êtes notre amie, et, si je rencontre là-bas un autre capitaine, j'aurai ainsi quelque chose à lui remettre de votre part.

Il baisa sur les deux joues la belle enfant tout émue, et, serrant une dernière fois sa femme contre son cœur et lui promettant qu'elle aurait une lettre le surlendemain, il s'éloigna en courant.

« Adrien! » s'écria Léonie en s'élançant sur ses traces malgré les mains amies qui la retenaient.

Et, comme il ne s'arrêtait pas, soit qu'il ne l'eût pas entendue, soit qu'il ne voulût point l'entendre, la jeune

femme, au lieu de suivre l'allée qui tournait, coupa droit à travers les plates-bandes, les massifs de fleurs et les arbustes, au risque de se déchirer les mains et le visage, et arriva assez à temps pour arrêter le capitaine au moment où il ouvrait la porte de la rue.

« Adrien! répéta-t-elle en tombant dans ses bras.

— Que veux-tu? fit-il à voix basse et en couvrant sa figure et ses cheveux d'ardents baisers qu'il n'avait point osé lui donner devant témoins.

— Je ne veux que te voir encore. Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Je t'aime trop, » répondit-il.

Et elle sentit tomber sur son front quelque chose d'humide. Était-ce une larme, ou une de ces gouttes de pluie restées sur les feuilles et que secouait la brise printanière?

« Ménage-toi, pense à notre enfant, reprit-il, sois prudente pour lui.

— Et toi, reprit-elle, sois prudent pour nous. »

Ils échangèrent alors, sous les yeux du ciel, le dernier baiser, un de ces baisers ineffables dans lesquels l'âme passe tout entière et qui font que, séparés, nous restons cependant réunis.

Mme Jeandrin, inquiète de sa fille, accourait avec Mme de Bussière et Lucie. Dès que Léonie les entendit, avant qu'ils pussent les voir :

« A bientôt! fit-elle.

— A bientôt! »

Le capitaine disparut, et lorsque Lucie, la première, rejoignit la jeune femme, celle-ci se sentait plus forte et plus résolue. Elle avait aspiré dans ce dernier baiser le courage qui lui avait manqué jusque-là, et ce ne fut point à elle seule qu'il sembla que son mari lui avait laissé en partant quelque chose de son âme.

VII

UNE HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE.

Le même jour, et pendant que Lucie était dans la maison du faubourg auprès de Mme Breton, un événement qui doit exercer une grande influence sur toute la suite de ce récit s'accomplissait à l'improviste chez Mme Dupré. Je ne vous ai pas encore conduit dans l'appartement qu'occupe cette dame, par la raison que je n'ai d'abord éprouvé pour elle aucune espèce de sympathie, et qu'ensuite nous avons eu l'occasion de voir ailleurs, autant que nous avons voulu, l'adorable créature que le sort bizarre lui a donnée pour fille. Mais il est certaines visites qui n'offrent aucun attrait et dont on ne peut pourtant se dispenser : il est sage en ce cas de faire de nécessité vertu et de prendre gaiement son parti. Ainsi ferons-nous, s'il vous plaît, et je vais vous décrire, aussi sommairement que possible, le cadre dans lequel doit se dérouler une scène assez originale, dont l'un des personnages ne vous a pas encore été présenté.

L'appartement de Mme Dupré n'est pas trop désagréable en soi. Il est au premier étage, bien distribué, ce qui est rare à Limoges comme ailleurs, en bon air, exposé au midi. La maison est sur une place, je ne me rappelle plus quelle place. Contrairement aussi aux

habitudes limousines, il n'est pas mal tenu, la propreté y règne, non pas cette propreté exquise que nous avons admirée chez les Voland, mais une propreté de seconde main qui est suffisante. Malheureusement le mauvais goût que nous avons déjà constaté dans la toilette de la maîtresse du logis a présidé au choix et à l'arrangement des meubles. Par exemple, le salon où la Jeanneton introduit en ce moment un grand monsieur qui veut absolument voir madame, quoiqu'il ne la connaisse pas, le salon est garni de chaises et de fauteuils d'une certaine étoffe bariolée où le rouge domine, tandis que les rideaux des fenêtres sont en damas de laine jaune et vert. On y voit, en outre, d'affreuses gravures peintes dans des cadres superbes, une pendule comme il s'en trouve dans les foires, un guéridon décoré d'un service à thé qu'on a fait tout exprès pour Mme Dupré (je vous laisse à penser s'il est joli), et enfin, ce que j'aurais dû mentionner d'abord, car c'est ce qui frappe d'abord les yeux, deux magots de la Chine de grandeur naturelle que Mme Dupré a achetés dernièrement dans une vente, parce que, toute positive qu'elle est, elle se pique d'aimer les curiosités et les objets d'art.

La Jeanneton est allée aussitôt prévenir sa maîtresse qu'il y a dans le salon un grand monsieur qui veut absolument la voir.

« Quel monsieur? demande Mme Dupré, qui, ayant encore sa vieille robe couleur lie de vin qu'elle porte le matin depuis quelques années, son bonnet de nuit et ses papillotes, ne se soucie nullement d'être vue.

— C'est un grand monsieur qui est bien habillé et qui a une bonne figure, répond la servante.

— La sotte! je vous demande comment il s'appelle.

— Je ne sais pas, madame, il dit que vous ne le connaissez pas.

— Je ne le connais pas, et vous le faites entrer dans le salon ! s'écrie la dame en défaisant vivement ses papillotes. C'est quelque filou de Paris qui sera venu par le chemin de fer pour nous dévaliser. Vite, donnez-moi mon bonnet beurre frais, idiote que vous êtes !

— Malheureux sort ! malheureux sort ! » murmure la Jeanneton en cherchant par la chambre le bonnet réclamé.

Je ne saurais dire au juste sous quel aspect Mme Dupré se représente un filou de Paris, mais je certifie que, quant à moi, je ne vois rien dans l'extérieur de l'étranger qui puisse donner lieu à une pareille supposition. C'est un homme d'une cinquantaine d'années environ, d'une taille élevée, d'une constitution robuste, dont les cheveux, qui frisent naturellement, sont tout gris, et dont la barbe, qu'il porte entière, est restée noire. Ses traits ne manquent pas de distinction, mais il a le front sillonné de rides précoces et le teint bruni par un soleil plus chaud que celui de notre France. Je ne saurais préciser, en ce moment, à qui il ressemble ; pourtant c'est à quelqu'un que nous connaissons, que nous aimons même. Sa mise est simple et élégante, comme l'a judicieusement fait observer la Jeanneton ; on le prendrait, à première vue, pour quelque riche Anglais en costume de voyage. Il est occupé à considérer tout ce qui l'entoure, et il le fait avec un intérêt visible, avec je ne sais quelle curiosité émue qu'il me serait difficile d'expliquer. Un sourire glisse sur ses lèvres, mais ce n'est pas le sourire moqueur dont un indifférent gratifierait le mobilier de ce salon ; c'est un sourire mêlé de pitié, de tendresse et d'indulgence. Il s'était assis sur le divan algérien, il se lève en voyant enfin arriver Mme Dupré.

Nous devons avouer que son bonnet beurre frais ne

la coiffe pas à son avantage, et que, malgré ce qui lui reste d'une jolie figure, l'ensemble de sa personne courte et replète n'a rien de bien attrayant.

« Que désirez-vous, monsieur? demande-t-elle d'une voix brusque et en toisant l'étranger d'un regard plein de malveillance.

— Ce que je désire, madame? répond-il lentement en la regardant de son côté avec une attention profonde, ce que je désire? Je suis donc plus changé que vous; je vous reconnais parfaitement, et vous ne me reconnaissez pas?

— Pour vous reconnaître, monsieur, il faudrait vous avoir vu, et je ne vous ai jamais vu, » réplique-t-elle d'un ton revêche.

Puis changeant tout à coup de visage et reculant de trois pas :

« Quoi!... s'écrie-t-elle; et elle s'arrête, rouge comme une grenade, ou plutôt comme une pivoine.

— Oui, c'est moi: reprend l'étranger avec une légère amertume, et maintenant que vous m'avez reconnu, vous me regardez avec encore plus de défiance peut-être, vous hésitez, vous vous demandez quel accueil il faut me faire, car vous craignez de vous compromettre. Rassurez-vous, je n'ai besoin de rien, madame.

— Vous allez vous imaginer des choses auxquelles je ne pense même pas, répond la dame irritée de voir que son premier mouvement a été deviné; il est naturel que je sois surprise de votre visite, et ce qu'il y a de certain, c'est que je n'avais nullement lieu de m'y attendre.

— En effet. Il y a quinze ans que nous sommes séparés, et nous ne nous sommes pas écrit une seule fois pendant ces quinze ans.

— C'est qu'apparemment nous n'avions rien à nous

dire, riposte Mme Dupré en s'asseyant en face du mystérieux personnage qui vient de prendre une chaise qu'on ne lui offrait pas.

— C'est encore juste, madame. D'ailleurs, c'eût été à moi de commencer. Mais j'étais parti avec des illusions, et je n'ai rencontré, au début, que traverses et déceptions de toute espèce. Je n'ai pas voulu alors vous fournir l'occasion d'un trop facile triomphe, car vous m'aviez assez prédit que je ne réussirais pas. Plus tard, quand le succès est venu, j'ai dédaigné de triompher de vous à mon tour, j'ai recueilli en silence le fruit de mes longs efforts, et j'ai cherché à m'isoler de l'Europe de plus en plus. J'y étais parvenu, j'avais trouvé là-bas des amis, des affections sûres; mais le souvenir (ce n'est pas le mot, on ne se souvient que de ce qu'on connaît), la pensée de ma fille me poursuivant comme un remords, la fièvre de la connaître s'est un beau jour emparée de moi, et j'arrive enfin de l'autre bout du monde pour lui faire part de mes richesses, pour lui offrir une belle dot en échange de son premier baiser. »

Mme Dupré a sans doute été surprise en revoyant son mari (car cet élégant étranger est bien son mari) après une absence qui s'est prolongée plus de quinze ans; mais elle est bien autrement surprise et confondue en apprenant qu'il a fait fortune. Elle se demande si elle n'est point la dupe de quelque illusion, si ce qu'elle entend est vrai. Ce n'est pas que la bonne foi de M. Dupré lui soit suspecte : non, au contraire, elle l'a toujours connu incapable d'un mensonge, et elle ne suppose pas que le séjour de l'Amérique ait pu le changer à ce point; mais enfin il ne lui est jamais venu à l'esprit que M. Dupré fût un homme capable de s'enrichir. A l'étonnement profond qu'elle éprouve se joint aussi une sorte de vague inquiétude. Si, en femme qui

connaît le prix de l'argent, elle tressaille d'aise à la pensée que la dot de sa fille va se trouver considérablement augmentée, elle ne peut s'empêcher de songer aussi, en mère jalouse qu'elle est, aux nouveaux sentiments qui vont naître dans le cœur de son enfant. Jusqu'ici elle a possédé ce cœur tout entier. Elle n'a jamais entretenu longuement sa fille d'un père que celle-ci ne connaît pas, et, quand elle a, par hasard, dit un mot sur lui en passant, ç'a été pour se plaindre de son abandon et des torts qu'il a eus envers elle. Cependant la jeune Lucie ne s'est point montrée docile aux impressions qu'on a voulu lui donner à ce sujet; sa poétique imagination s'est élancée sur les traces de ce père absent dont elle a reçu, de loin en loin, quelques lettres pleines de tendresse. Mme Dupré calcule déjà quelle somme de reconnaissance il aura droit d'exiger pour les trésors qu'il apporte; puis elle a très-bien remarqué qu'il n'a point fait mention de sa femme, qu'il n'a parlé que de sa fille. Il est bien entendu que ces idées, ces craintes, ces pressentiments ne sont encore qu'à l'état de germe dans la tête de Mme Dupré, et c'est même ce qui donne, en ce moment, à sa physionomie cette expression indécise et troublée que vous devez y voir. Que serait-ce, bon Dieu! si elle pouvait deviner les véritables intentions de son mari, le véritable but qu'il poursuit et qu'il atteindra peut-être!

On ne nous accusera certes pas d'indulgence pour Mme Dupré; nous n'avons point cherché à vous tromper sur son compte, nous vous avons même donné de sa personne et de son caractère une idée plus exacte qu'elle n'est avantageuse. M. Dupré, au contraire, nous a séduit au premier abord, nous avons tout de suite reconnu en lui un homme de cœur et d'imagination, et nous n'avons pu nous défendre peut-être d'un peu de

partialité à son égard. Mais, comme nous nous devons avant tout à la vérité, et que nous ne voudrions pas inspirer de l'intérêt pour le mari au détriment de la femme, nous allons essayer de jeter le plus de jour possible sur ce qu'il y a encore d'obscur dans leur conduite et dans leurs sentiments réciproques, et nous vous demanderons la permission de nous reporter, pour un instant, à plusieurs années en arrière.

Martial Dupré, fils unique d'un fabricant de porcelaine, pouvait avoir trente ans environ, et n'avait guère encore songé qu'à ses plaisirs, lorsque son père, qui était veuf, lui laissa, en mourant, une fort jolie fortune et un établissement bien monté et en voie de prospérer. Le père et le fils ne vivaient pas en parfaite intelligence; ce dernier s'était souvent élevé contre ce qu'il appelait la routine paternelle, et il aurait voulu lancer leur commerce de porcelaine dans les grandes et chanceuses entreprises. M. Dupré le père était un homme prudent qui avait toujours eu pour principe que pour aller loin et longtemps il faut aller doucement, et qui s'en était bien trouvé. Martial, une fois à la tête de la maison, s'empressa de réaliser toutes les améliorations qu'il avait rêvées, de donner à ses affaires un développement qu'elles n'avaient jamais eu, et, du rang secondaire qu'elle occupait dans l'industrie limousine, sa fabrique ne tarda point à passer au premier rang. C'est à cette époque qu'il s'éprit du joli minois de Mlle Adèle Simonin, jeune orpheline d'une famille inférieure à la sienne, et qui ne devait guère lui apporter en dot que soixante-dix ou quatre-vingt mille francs. L'amour parla plus haut que l'intérêt, Mlle Simonin devint Mme Dupré, et ce ne fut pas avec une mince satisfaction qu'elle s'installa dans le somptueux appartement que son mari avait fait décorer pour elle. Cependant elle était loin de res-

sentir l'ardente passion qu'elle inspirait. Nature positive et vulgaire, intelligence droite mais bornée, elle avait été nourrie dans le respect de l'argent, et croyait que le but de la vie était de s'enrichir. Elle fut donc plus étonnée que flattée de l'exaltation de son mari, et finit par regarder comme des folies tous ses transports de tendresse. L'âme un peu désordonnée de M. Dupré n'aspirait qu'à subir la douce influence d'une femme. N'ayant pas trouvé dans la sienne ce qu'il cherchait, ayant bientôt reconnu qu'elle lui saurait plus de gré d'une bonne affaire que d'un bon sentiment, éprouvant d'ailleurs le besoin de dépenser l'activité d'imagination qui était en lui, il se lança avec plus d'ardeur que jamais dans tous les hasards du commerce. Il étendit ses relations, doubla le nombre de ses ouvriers, et inonda de ses produits l'ancien monde et le nouveau. Il essuya quelques échecs qu'il crut réparer aisément à force d'audace. Des embarras survinrent. Tous ses capitaux étaient engagés; il aurait pu contracter un emprunt, mais il aima mieux s'adresser à sa femme dont la dot était intacte, et il lui demanda tout simplement sa signature. Celle-ci la lui refusa tout net, lui dit qu'elle avait l'espoir de devenir mère, et que, puisqu'il avait jugé à propos de se ruiner, son devoir à elle était de garder un morceau de pain à leur enfant. M. Dupré, humilié, blessé au cœur, obéissant à un sentiment de vengeance que nous sommes loin de vouloir justifier, vendit sa fabrique, fit honneur à tous ses engagements, et, sans même attendre la naissance de l'enfant qu'on lui avait annoncé, n'emportant qu'une dizaine de mille francs, unique débris d'une belle fortune renversée comme à plaisir, il quitta précipitamment Limoges et courut s'embarquer pour l'Amérique.

La conduite de M. Dupré en cette circonstance fut

assurément digne de blâme; il agit en jeune homme plutôt qu'en homme. Si sa femme avait été une de ces créatures nerveuses et impressionnables comme il y en a tant, le brusque départ de son mari aurait pu compromettre sa vie et ne pas être funeste qu'à elle seule. D'un autre côté, la conduite de Mme Dupré emportera le suffrage de tous les gens sensés. Elle avait compris d'avance toute l'étendue de ses devoirs de mère, elle avait ménagé l'avenir; associée de droit au succès, elle avait refusé de s'associer de fait à la ruine. Je connais, pour ma part, beaucoup de jeunes femmes qui se sont trouvées ruinées pour avoir donné une signature, et qui s'en sont repenties le reste de leurs jours. Et pourtant, c'est une chose bizarre, mais qui prouve bien qu'il y a dans notre conscience certains instincts qui ne sont pas tout à fait d'accord avec la morale du monde, je me sens porté dans le cas présent, après comme avant l'examen, à pallier les torts du mari et à n'admirer que très-médiocrement la fermeté de la femme.

Maintenant que nous savons ce qui a précédé l'étrange entrevue à laquelle nous assistons, regardons un peu nos deux personnages, et tâchons de nous mettre en quelques mots au courant de ce qu'ils ont dit pendant que nous interrogions leur passé.

M. Dupré a raconté assez complaisamment la lutte pénible qu'il a soutenue contre le Sort durant les deux premières années de son absence. Il s'est peint errant dans une contrée sauvage, incertain de sa propre vie, cherchant de l'or et manquant de pain. Que d'efforts inutiles! Quelle énergie dépensée en vain! Il désespérait de l'avenir, il n'appelait plus que la mort, quand le ciel l'a pris en pitié et lui a fait rencontrer dans ces déserts un mortel aussi malheureux que lui. C'était un homme qui avait quitté comme lui sa femme et son enfant,

mais qui les avait quittés par excès de tendresse, en pleurant et en jurant de revenir auprès d'eux aussitôt qu'il pourrait améliorer leur position. Il s'appelait Charles Jeffrey, et était d'origine irlandaise. M. Dupré et lui s'associèrent dans l'abandon et la misère, et cette association, contractée sans aucune des formalités d'usage, ne tarda point à prospérer. Ils trouvèrent de l'or. Charles Jeffrey ayant rejoint sa femme et son fils, la petite colonie se rendit dans le sud et y fonda une maison de commerce qui prit un accroissement rapide, grâce à l'intelligence et au zèle des deux amis. Aujourd'hui chacun d'eux est riche de plus d'un million.

A ce mot *million*, l'œil de Mme Dupré s'est dilaté d'une façon extraordinaire. Elle a regretté d'être en robe du matin et de n'avoir pas au moins son bonnet rouge. Quant à moi, elle aurait un bonnet rose qu'elle ne me plairait point davantage pour cela; j'ose même affirmer qu'elle ne vous plairait pas non plus. Mais pour M. Dupré, c'est autre chose! Si différent qu'il soit de cette femme, il retrouve pourtant en elle je ne sais quelle ombre de ses illusions évanouies; ce n'est plus, assurément, la femme qu'il aime, mais c'est encore la femme qu'il a aimée.

Cependant il y a plus d'une heure qu'il est là. Il a déjà demandé s'il ne pourrait pas voir sa fille, mais Mme Dupré lui a répondu qu'elle était sortie, que sa bonne l'avait menée chez une dame de leurs amies, et qu'elle ne rentrerait pas de longtemps peut-être. Voyant qu'il s'impatiente, elle appelle la Jeanneton et lui donne l'ordre d'aller aussitôt chercher mademoiselle, car l'aveu du million l'a pleinement réconciliée avec son mari, d'autant plus qu'il vient aussi de lui dire :

« Je vous en ai voulu pendant quinze ans, madame, je vous en voulais hier encore en arrivant à Limoges;

mais le bien que mes vieux amis m'ont dit de ma fille a dissipé toute ma rancune. Je sais que vous en avez fait un ange. Sans doute il eût mieux valu que vous vous fussiez mise en tout pour moitié dans le sort de l'homme dont vous étiez la compagne ; je ne comprends pas mieux aujourd'hui qu'il y a quinze ans qu'on abandonne dans la mauvaise fortune celui dont on a partagé la prospérité, et pourtant je suis tenté à présent de me demander si tout n'a pas été pour le mieux. Le secours que vous m'avez refusé vous a fait vivre et vous a aidée à élever convenablement notre fille, et pendant ce temps j'ai pu travailler et lui amasser ce qu'avec raison peut-être vous considérez comme le principal élément du bonheur. »

La Jeanneton vole comme un trait. Elle franchit les rues, les places ; elle fait bien deux ou trois faux pas qui lui arrachent quelques « malheureux sort ! » mais elle ne tombe pas une seule fois. Elle sent qu'un grand événement se prépare. Nous ne lui ferons pas l'injure de croire qu'elle ait saisi au passage toute la conversation de M. et de Mme Dupré, et, d'ailleurs, ils parlaient si bas, si bas.... Quoi qu'il en soit, elle arrive tout essoufflée chez Mme de Bussière, appelle à grands cris sa chère mignonne demoiselle, et lui dit que sa mère la demande, et qu'un beau monsieur l'attend.

« Comme tu cours, Jeanneton ! lui dit la jeune fille dès qu'elles sont dans la rue. Je ne saurais te suivre.

— C'est que, voyez-vous bien, mademoiselle, il n'y a pas de temps à perdre.

— Quel est donc ce monsieur, Jeanneton ?

— C'est un monsieur bien habillé, un monsieur qui plaira à mademoiselle, un monsieur.... Je ne sais point qui c'est, madame ne me l'a point dit. »

Lucie, encore attendrie des diverses émotions que

lui a causées le départ du capitaine Breton, agitée en même temps de je ne sais quel pressentiment vague, monte l'escalier d'un pas léger, et, ouvrant elle-même la porte du salon, se présente soudain devant M. Dupré.

Lorsqu'un homme a erré longtemps, perdu dans une forêt sombre et cherchant en vain le sentier qui doit le conduire à la ville où se trouve sa maison et tout ce qui lui est cher, si tout à coup une éclaircie dans les arbres découvre à ses regards et sa ville et le toit désiré tout brillants des feux du soleil, il s'arrête, il s'enivre de ce spectacle, et un hymne inarticulé monte en silence de son cœur au ciel. Ainsi ce père s'arrête ravi à l'aspect de sa fille, de sa fille qu'il a vue mille fois en rêve, mais non pas revêtue de ce charme et de cet éclat. On dirait qu'il n'ose faire un mouvement comme s'il craignait de voir s'envoler cette apparition céleste.

Elle aussi, la jeune fille, elle demeure immobile, muette, ne sachant si elle doit s'avancer vers l'étranger. Un regard jeté sur sa mère ne lui apprend rien. Elle reporte aussitôt les yeux sur celui qu'elle devine, mais qu'elle craint de nommer, et un long moment de silence s'écoule ainsi.

— Ma fille, c'est ton père, » dit enfin Mme Dupré.

Alors Lucie s'élance comme pour se jeter à son cou, mais elle s'arrête encore et le regarde avidement. Il la regarde de même; il veut la bien connaître avant de la serrer sur son cœur, se bien pénétrer d'elle, et il lui prend les deux mains pour l'attirer à lui, pour la voir de plus près. Puis, cédant à son émotion et entourant de ses bras la belle et touchante enfant :

« Ma fille! » s'écrie-t-il.

Et il pose avec respect ses lèvres sur ce front pur, et Lucie sent les larmes paternelles se mêler à ses propres larmes.

Connaissez-vous beaucoup de joies humaines qui soient comparables à celles d'un père qui embrasse sa fille pour la première fois?

Je ne vous raconterai pas toutes les tendres paroles qu'ils échangèrent, ni le doux et confiant bavardage qui succéda aux premières expansions; le cœur est prolixe, il ne lui suffit pas de dire les choses une fois : il ne finit jamais, il recommence sans cesse. Lucie employa près de trois heures à donner à son père bien des détails qui n'auraient pour nous qu'un faible intérêt. Quant à ce qui nous intéresse le plus, son amour pour Louis de Bussière, elle ne lui en souffla pas un mot. Pourquoi? Est-il besoin de vous l'apprendre? Le nom que notre cœur porte le plus vite à nos lèvres est souvent celui que nous avons le plus de peine à prononcer; et, d'ailleurs, Mme Dupré était là, et il y a de ces sujets qu'on ne traite bien qu'à deux. Puis la journée s'avançait, l'heure du dîner approchait, on entendait la Jeanneton qui mettait la table dans la salle voisine. Mme Dupré, après avoir bien hésité, se laissant aller à tout ce que la situation avait d'intime et de cordial, crut pouvoir se permettre d'offrir à son mari de partager leur modeste repas.

« Ce serait de grand cœur, madame, répondit-il en se levant, mais j'ai laissé à mon hôtel un compagnon que je dois rejoindre. C'est un jeune homme qui a fait le voyage avec moi, un jeune homme qui m'est cher à plus d'un titre, et qui est le fils unique de mon meilleur ami, de mon fidèle associé, de ce Charles Jeffrey dont je vous ai longtemps entretenue. Il n'a pas voulu sortir sans moi et doit m'attendre avec impatience. Je vous demanderai comme une faveur de vous le présenter demain. »

Mme Dupré, quoiqu'elle n'eût pas d'esprit, ne man-

quait pas d'un certain discernement, et elle était douée, en outre, de cette finesse commune à toutes les femmes, qui leur fait deviner ce que nous n'exprimons pas, ce qui se cache, pour ainsi dire, derrière nos paroles. Elle comprit aussitôt que ce jeune étranger qui venait de si loin était un danger pour elle. Le projet de M. Dupré devait être de marier ce jeune homme avec sa fille, de détacher de cette façon Lucie de sa mère, et, qui sait? d'emmener avec lui au bout d'un temps les jeunes époux en Amérique.

Ce fut donc avec une sorte de réserve prudente et de sourde défiance qu'elle accorda à M. Dupré la permission demandée.

Le père et la fille s'embrassèrent à plusieurs reprises pour prendre congé l'un de l'autre; ils ne pouvaient se résoudre à une absence de quelques heures, après être restés plus de quinze ans sans se connaître. Le charme opérait réciproquement. Enfin, Mme Dupré aidant, on se sépara.

Restée seule avec sa mère, Lucie ne put s'empêcher de lui exprimer naïvement la joie profonde et enthousiaste qu'elle resssentait. Elle trouvait son père bon, jeune, charmant, dépassant tout ce qu'elle avait rêvé. Elle l'aimait de toute son âme, elle était bien heureuse. Mme Dupré éprouvait à chacun de ces éloges comme une piqûre au cœur. Pour opérer une diversion, elle demanda à sa fille si on avait reçu des nouvelles de Louis et comment Mme Breton avait supporté le départ de son mari; mais Lucie, au lieu de prodiguer les détails comme à l'ordinaire, se borna à lui raconter brièvement ce que nous savons déjà. Une idée fixe la préoccupait, elle ne pouvait plus songer aux douleurs des autres, à leurs craintes, à celles même qu'elle partageait; elle revenait sans cesse à son propre bonheur,

sans s'apercevoir de ce que ce bonheur avait de pénible pour sa mère.

Vers le soir, un commissionnaire apporta à Mme Dupré un coffre assez lourd dont il lui remit la clef. C'était de la part d'un voyageur qui était descendu à l'hôtel du Périgord. Le coffre ouvert, on trouva un papier sur lequel on lisait « A ma fille ; » et l'on put admirer toutes sortes d'étoffes, de dentelles, de bijoux, mille objets charmants et précieux que le cœur du père avait choisis. Il y avait aussi plusieurs cadeaux qui s'adressaient évidemment à une personne plus âgée : ce fut Lucie qui le fit remarquer la première. Mais qu'elle était joyeuse et fière, la charmante enfant! Elle s'épanouissait à tout cet éclat comme un bouton de rose au soleil de mai ; elle riait, elle chantait, elle courait par la chambre en joignant les mains, en poussant mille folles exclamations enfantines, comme pour exhaler l'ivresse de son cœur.

« Qu'il est bon, mon père, et que je l'aime! s'écriait-elle sur tous les tons.

— Ton père est riche, dit enfin Mme Dupré avec amertume, et il recueille même ici le bénéfice de sa richesse. Ce qu'il te donne aujourd'hui te fait déjà oublier que c'est moi seule qui ai pris soin de toi, qui t'ai aimée et protégée depuis que tu existes. »

La jeune fille tressaillit, et se jetant toute palpitante au cou de sa mère :

« Chère maman, lui dit-elle d'une voix émue, tu n'es pas juste, c'est toi que j'aime toujours avant tout le monde.

— Tu ne vois encore que ce qu'il y a d'heureux pour toi dans le retour de ton père, reprit Mme Dupré plus doucement et en répondant à ses caresses ; tu ne réfléchis pas aux changements que sa présence ici peut

amener. D'abord je suis sûre que ce jeune étranger qui l'accompagne est un mari qu'il te destine.

— A moi ?

— Eh ! mon Dieu, oui.

— Mais je dirai à mon père que je suis promise à un autre.

— Sans sa permission ?

— N'avais-je pas la tienne ? Oh ! je te jure bien, maman, que je n'épouserai jamais que le fils de Mme de Bussière. »

Mme Dupré un peu rassurée serra sa fille contre son cœur, et Lucie, de tout le soir, ne regarda plus une seule fois avec plaisir les belles choses que son père lui avait envoyées.

VIII

ARTHUR JEFFREY.

Le bruit du retour imprévu de M. Dupré ne devait point tarder à se répandre dans la ville. La Jeanneton, toute pleine et comme suffoquée de ce qu'elle avait appris en écoutant à la porte du salon (car elle n'avait rien perdu de la reconnaissance du père et de la fille), courut, dès qu'elle fut libre, décharger son cœur dans l'oreille de la servante du voisin. Celle-ci ne fut pas moins pressée d'aller tout conter à une autre servante, et de servante en servante (c'est le canal que prennent

d'ordinaire les petits événements de la province), la nouvelle, enjolivée de beaucoup de détails plus ou moins exacts, arriva vers le soir jusqu'à la Nardy de Mme de Bussière.

Mme de Bussière, de plus en plus enivrée des succès de son fils et en rêvant déjà de plus éclatants, s'était enfermée dans sa chambre pour penser à lui, pour se livrer plus à son aise à toutes les chimères de son ambition maternelle. Elle venait justement de se choisir pour bru, en imagination, la plus noble et la plus riche héritière du pays, prévoyant plus que jamais le cas où la fortune militaire de son fils le porterait si haut qu'il serait en droit d'aspirer à tout. L'avis que vint lui donner la Nardy la remplit de confusion vis-à-vis d'elle-même. Elle se reprocha son injustice envers sa jeune amie, elle se rappela les engagements pris, et convint qu'avec une belle dot Lucie serait à la hauteur de toutes les positions, même des premières. Elle se félicita donc de n'avoir rien brusqué à l'égard de ces dames, et frémit de ce qui aurait pu en résulter. Sans doute elle n'ajouta pas foi sur-le-champ aux millions qu'on prêtait déjà dans le public à M. Dupré, mais elle se dit aussi qu'elle le connaissait trop pour croire qu'il fût jamais revenu à Limoges s'il n'eût point fait fortune. Ainsi la Providence s'était servie de cet homme pour assurer à Louis la seule chose qui pût lui manquer désormais, l'argent. Son orgueil satisfait se compliquant alors d'un mouvement de ferveur religieuse, Mme de Bussière se souvint que, dans les terreurs d'une insomnie, quelques jours avant la victoire de Magenta, elle avait fait vœu d'aller en pèlerinage à l'église de Saint-Mathurin si son fils échappait sain et sauf aux périls du combat. Pour accomplir ce vœu avec plus de solennité, elle résolut de prier ses meilleurs amis de l'accompagner au Vigen,

petit village situé à quelques lieues de Limoges, et où se trouve l'église consacrée au saint en question. En invitant Mme Dupré et sa fille, elle inviterait naturellement M. Dupré, et ce serait un excellent moyen de renouer connaissance avec lui et de se mettre dans ses bonnes grâces.

Le lendemain, Lucie ne s'étant point présentée à son heure habituelle dans la maison du faubourg, Mme de Bussière eut un prétexte de plus pour se rendre chez Mme Dupré sans paraître céder uniquement à un vain motif de curiosité. Elle trouva toute la famille réunie. M. Dupré venait d'arriver et demandait à sa fille si les cadeaux qu'il lui avait envoyés la veille étaient de son goût; mais celle-ci, préoccupée des craintes que lui avait suggérées sa mère, ne lui répondait que d'un air distrait et ne se livrait plus à cette joie naïve qui l'avait tant charmé lors de la première entrevue. Il avait été convenu que Mme Dupré les laisserait tous deux seuls au bout de quelques instants, et que Lucie en profiterait pour faire comprendre à son père que son cœur n'était plus libre. La jeune fille fut donc contrariée en voyant entrer Mme de Bussière; elle sentit que M. Dupré pouvait être mis par un mot au courant de la situation, et qu'il croirait alors avoir surpris un secret qu'on était pressé, au contraire, de lui confier. Ce fut en effet ce qui arriva.

Mme de Bussière était fort aimable, quand elle voulait : elle déploya toute son amabilité dès le commencement de la visite. Elle embrassa Mme Dupré et sa fille avec beaucoup d'effusion, dit qu'elle était bien aise que Lucie ne fût point indisposée, ce qu'elle avait craint en ne la voyant pas venir; puis elle ajouta qu'elle avait reçu une lettre de son fils, qu'elle ne l'avait point apportée, mais qu'elle la leur lirait dans un autre moment;

que, du reste, il était plus content que jamais, que les Français étaient fêtés partout et traités en libérateurs, et qu'il croyait bien que tout serait décidé en une seule campagne. Comme elle n'avait pas l'air de reconnaître M. Dupré, Mme Dupré crut devoir le lui présenter. Alors la mère de Louis se récria d'étonnement et de plaisir. Elle tendit la main au voyageur, le pria de lui raconter ses aventures, eut l'air de l'écouter avec le plus vif intérêt, et se promit bien de tout rapporter à son fils en lui annonçant ce retour inespéré qui le rendrait aussi heureux qu'elle. Il était évident qu'elle s'associait à la joie de la famille en personne qui en faisait presque partie. M. Dupré commença à dresser l'oreille. Comme pour répondre à ses politesses, il lui fit quelques questions sur son fils qu'il se souvenait d'avoir vu tout enfant. Elle repartit que ce n'était point à elle de le vanter, mais qu'il pouvait interroger Mme Dupré et Lucie, et qu'elle était bien sûre que ni l'une ni l'autre ne diraient du mal de lui. M. Dupré regarda sa fille, qui rougit et baissa la tête. Ce fut seulement alors que Mme de Bussière, satisfaite d'avoir constaté aux yeux du père le penchant de la jeune personne, en vint au but de sa visite et invita toute la famille à se rendre le lendemain avec elle en pèlerinage au Vigen. Elle comptait inviter également les Voland et peut-être les Trublet. On emprunterait le char à bancs de M. du Crotoy qui pouvait contenir au moins dix personnes, et on emporterait de quoi déjeuner; ce serait une partie de plaisir autant qu'un acte de piété.

Mme Dupré s'empressa d'accepter pour elle et pour sa fille, et, comme M. Dupré se taisait, Mme de Bussière lui dit que, s'il n'était pas libre le lendemain, elle remettrait la partie à un autre jour. M. Dupré lui répondit qu'il était libre, mais qu'il avait avec lui un ami,

un compagnon de voyage qu'il ne pouvait quitter. Elle lui assura que, si ce n'était que cela qui l'arrêtait, son ami serait le très-bien venu; elle le supplia en grâce de l'amener et ajouta même que, plus les pèlerins seraient nombreux, plus leurs prières seraient efficaces et attireraient de nouvelles bénédictions sur elle et sur son fils.

M. Dupré avait à peine consenti, il balbutiait encore quelques mots de remercîment, lorsqu'on sonna.

« C'est lui, sans doute, dit-il, et vous pourrez, madame, lui faire vous-même votre aimable invitation. Je voulais vous l'amener ce matin, continua-t-il en s'adressant à sa femme, mais il a prétendu que l'heure n'était pas convenable, et il a préféré que j'arrivasse ici en courrier pour l'annoncer. »

La Jeanneton vint avertir M. Dupré que quelqu'un le demandait. Il fit deux pas hors du salon, et, rentrant presque aussitôt avec un tout jeune homme qu'il tenait par la main :

« J'étais sûr, dit-il gaiement, qu'il me faudrait le traîner devant vous. Le nom de monsieur est Arthur Jeffrey, mesdames. C'est le fils de ce Charles Jeffrey dont je vous ai parlé hier, de ce Charles Jeffrey qui a été plus qu'un frère pour moi dans les plus mauvais jours de ma vie. Voici ma femme, et voilà ma fille, ajouta-t-il en désignant tour à tour au jeune homme Mme Dupré et Lucie. »

Arthur Jeffrey ne devait guère avoir plus de dix-huit ans. Il était grand, mince, la poitrine un peu étroite encore; c'était un bel arbrisseau qui était en train de devenir un arbre. Il avait des traits d'une extrême délicatesse, une peau blanche et transparente, de beaux cheveux d'un blond doré, des yeux bleus, des joues de jeune fille, et à peine sur le menton et sur la lèvre su-

périeure quelques poils follets que le rasoir n'avait pas touchés encore. Il portait un habillement de couleur claire, et tenait à la main un petit chapeau de paille. Il y avait dans l'ensemble de sa personne je ne sais quoi de noble et de poétique qui charmait au premier abord.

Mme de Bussière changea de visage en le voyant. Le regard qu'elle échangea avec Mme Dupré disait ce que celle-ci avait soupçonné même avant de voir le jeune homme, que c'était un mari en herbe que M. Dupré destinait à Lucie. Les deux jeunes gens étaient d'âge, en effet, tous deux beaux, tous deux riches, unis déjà par l'amitié qui liait leurs pères. La mère de Louis éprouva à cette pensée un mouvement d'effroi aussi vif peut-être que celui qu'elle eût ressenti à la nouvelle d'une bataille; elle vit tous ses projets détruits au moment où la réalisation lui en était devenue le plus désirable. Jugeant Mme Dupré d'après elle-même, elle ne pouvait guère compter sur son appui. Mme de Bussière se trompait pourtant, la mère à ce sujet ne devait point plus varier que la fille. Mme Dupré, nous le disons à son honneur, n'avait point pensé un instant à renoncer au projet qu'elle avait si longtemps caressé; au contraire, elle s'était attachée plus fortement encore à l'idée de prendre pour gendre Louis de Bussière, espérant que la reconnaissance qu'il aurait pour elle balancerait un peu l'ascendant que la fortune ne pouvait manquer de donner à M. Dupré dans le jeune ménage. Peut-être eût-elle été moins ardente à soutenir Louis, si cette fortune lui eût appartenu à elle-même, ou si elle eût pu seulement soupçonner à quels rêves ambitieux s'était d'abord laissé entraîner la mère du nouveau capitaine. Quoi qu'il en soit, la nature vulgaire de Mme Dupré s'était montrée supérieure en cette circonstance à la nature d'élite de Mme de Bussière.

Quant à Lucie, la vue seule d'Arthur la rassura complétement. Elle sourit en songeant aux craintes qu'elle avait un instant partagées ; elle se dit que, bien loin de pouvoir faire un mari pour elle, Arthur Jeffrey n'était pas même un jeune homme, que c'était encore un enfant. Il ne lui déplut donc pas comme elle s'y attendait; elle le trouva très-intéressant, et ressentit tout de suite pour lui une espèce de sympathie fraternelle. L'amour avait développé de bonne heure l'âme de la jeune fille. Ce n'était pas sans quelque apparence de raison qu'elle s'était jugée au premier coup d'œil plus âgée qu'Arthur, quoiqu'en réalité il eût deux ans plus qu'elle.

Mme Dupré et Mme de Bussière restant muettes, et le jeune homme n'osant parler, intimidé qu'il était par les regards défiants de ces dames, M. Dupré fut obligé de faire seul tous les frais de la conversation. Il conta à sa fille comme quoi il avait connu ce grand garçon bien petit, qu'ils étaient devenus peu à peu bons camarades, qu'ils avaient voyagé ensemble dans toute l'Amérique, et qu'ils avaient fini par ne plus pouvoir se quitter. C'était Arthur qui avait insisté auprès de ses parents pour accompagner son ami en Europe. Mme Jeffrey n'aurait confié son cher enfant à nul autre qu'à M. Dupré. Elle leur avait fait à tous les deux, au moment du départ, mille recommandations de prudence ; elle leur avait donné pour mission de se surveiller l'un l'autre. Tout en s'étendant avec plaisir sur ces détails intimes, M. Dupré couvait de l'œil nos deux jeunes gens comme un père ses enfants, il s'enivrait de cette harmonie de beauté et de jeunesse qu'il admirait entre eux. Mme de Bussière, dont le malaise augmentait à chaque minute, craignant de n'être plus bientôt maîtresse de son trouble, prit congé de ces dames, leur rappela son invitation ainsi qu'à M. Dupré, et leur dit qu'elle viendrait les

prendre tous les trois le lendemain à neuf heures. Ce ne fut que quand elle ouvrit la porte qu'elle se retourna pour ajouter :

« Je compte aussi sur vous, M. Jef.... M. Jeffrey, je crois? car je vous considère comme le fils de M. Dupré, comme le frère de notre chère Lucie. »

Puis elle embrassa la jeune fille, lui dit de ne pas se déranger et sortit accompagnée seulement de Mme Dupré.

Dès qu'elles furent dans l'antichambre :

« Vous n'avez pas encore parlé? dit tout bas Mme de Bussière.

— Pas encore.

— Et que pense Lucie?

— Lucie a été d'abord effrayée comme moi. Maintenant elle doit être rassurée, elle ne peut pas croire que son père veuille la marier à.... un enfant.

— N'importe! Vous devez apprendre le plus tôt possible à M. Dupré les engagements que nous avons pris. Il était trop loin pour qu'on le consultât. S'il a d'autres idées....

— Oh! soyez tranquille, » interrompit Mme Dupré d'un ton résolu.

Les deux amies se serrèrent la main en silence, et Mme de Bussière, un peu calmée, retourna bien vite chez elle pour écrire à son fils les divers changements survenus dans la situation.

Mme Dupré se hâta de rentrer dans le salon. Elle avait saisi l'impression qu'avait reçue sa fille en voyant Arthur Jeffrey, impression qui leur avait été commune; mais elle n'en était pas moins toujours inquiète au fond de ce que méditait son mari.

Celui-ci, soit qu'il eût été contrarié de l'accueil un peu froid qu'on avait fait à son compagnon, soit qu'il

ne voulût pas prolonger davantage leur première visite, ne tarda point à se lever et laissa percer, en disant adieu à sa fille et à sa femme, une légère pointe de mécontentement qui ne put échapper à cette dernière.

Mais Lucie ne s'en était pas aperçue, et à peine fut-elle seule avec sa mère qu'elle se jeta dans ses bras en disant :

« Tu t'étais trompée, maman, et nous n'avons rien à craindre, M. Arthur est trop jeune pour moi. Viens donc vite dans ta chambre, et regardons toutes ces belles choses que mon père m'a données, et dont je ne l'ai pas remercié comme je l'aurais dû.

— Je ne suis pas aussi rassurée que toi, répondit Mme Dupré d'un air pensif; il faut que je m'explique avec lui, que je lui dise tout. Je crois n'avoir rien fait que dans ton intérêt, ma fille. Il est ton père, sans doute, mais il n'avait pas besoin de s'expatrier, de rester absent pendant quinze ans ; et d'ailleurs, comme dit très-bien Mme de Bussière, il était trop loin pour qu'on le consultât. »

IX

LE PÈLERINAGE.

Le lendemain, à neuf heures, Mme de Bussière arriva devant la porte de son amie dans un char à bancs couvert appartenant à M. du Crotoy, attelé de deux bons

chevaux et conduit par le domestique de M. du Crotoy. Comme il n'est pas probable que M. du Crotoy se rattache à notre récit autrement que par ce char à bancs, je ne vous dirai rien de lui pour le quart d'heure. Mme Dupré et Lucie qui, d'une fenêtre de leur appartement, guettaient l'arrivée de la voiture, descendirent aussitôt, et au même instant M. Dupré et Arthur débouchèrent du coin de la rue. Ils pressèrent le pas pour offrir la main aux dames, et tout le monde étant monté, Mme de Bussière dit au cocher de s'arrêter en passant chez Mme Voland. Elle avait invité les Voland, mais elle avait renoncé aux Trublet, ayant appris indirectement, et non sans en éprouver un surcroît d'inquiétude, la passion subite que le petit Trublet avait conçue pour Lucie, passion sur laquelle M. et Mme Trublet s'obstinaient à ne pas entendre raison, car ils ignoraient encore le retour de M. Dupré et la fortune qu'il avait acquise. Mme de Bussière prévit qu'ils se rendraient au premier avis qui leur en viendrait, et Gabriel Trublet lui parut un rival aussi redoutable pour son fils qu'Arthur Jeffrey, un parti considérable et très-susceptible surtout de tenter la mère de la jeune personne. Des craintes trop légitimes étaient donc venues tout à coup, et de plus d'un côté, troubler la sécurité dont elle avait longtemps joui sous ce rapport; ce n'était plus seulement sur les champs de bataille de l'Italie que l'avenir de son fils était en jeu, c'était à Limoges même que cet avenir était menacé.

Les Voland ne se firent pas plus attendre que les Dupré. Le mari et la femme avaient d'ailleurs un motif pour être exacts, l'impatience qu'ils éprouvaient, depuis la veille, de faire connaissance avec M. Dupré qu'ils n'avaient jamais vu. Quant à Mlle Céline, elle n'était pas dans une situation d'esprit qui lui permît de

désirer quelque chose ou de s'y intéresser, et le dehors chez elle ne trahissait que trop les troubles du dedans. Elle était pâle; ses yeux, si doux quelquefois, étaient bordés d'un cercle bleuâtre et brillaient d'un éclat sombre; elle était si changée, enfin, que Mme Dupré ne put s'empêcher de lui demander si elle était souffrante. Elle lui répondit qu'elle se portait à merveille, avec une sécheresse qui surprit tout le monde, et comme Lucie s'était levée de la banquette pour l'embrasser, elle la repoussa avec une dureté dont elle s'excusa aussitôt, en attribuant ce mouvement involontaire à un cahot de la voiture.

Je crois devoir vous dire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, quelle était la cause de cette perturbation physique et morale dans la personne de Mlle Voland. Nous avons vu quel essor avaient pris ses secrètes espérances à la suite de la soirée passée chez Mme de Bussière. Elle avait commenté de toutes les façons avec sa mère les moindres détails de la conduite de M. Alfred Dumarsais pendant cette fameuse soirée, et elle en avait conclu, non sans quelque apparence de raison, qu'il ne pouvait plus guère tarder à faire la demande officielle. Comme il avait annoncé sa visite à Mme Voland, Céline en avait conclu encore qu'il voulait faire cette demande lui-même, et elle s'était bien promis de se retirer peu d'instants après son arrivée, afin qu'il fût plus libre. Elle attendit près de quinze jours: M. Alfred Dumarsais ne parut point. Elle commençait à s'inquiéter de ce retard, lorsqu'une âme charitable comme il y en a partout vint apprendre à ces dames qu'on parlait beaucoup du mariage du susdit Alfred avec Mlle Aménaïde de Torilly. Mlle Aménaïde de Torilly, jeune personne de vingt-deux ans, très-grande, très-blonde, d'une figure assez agréable, appartenait à une

famille de la meilleure noblesse limousine, et, si elle n'était pas précisément riche par elle-même, du moins n'avait-elle qu'à attendre la mort de ses oncles et de ses tantes pour se trouver fort à son aise. Elle montait tous les jours à cheval; Alfred Dumarsais y montait quelquefois : une rencontre eut lieu en dehors de la ville et accompagnée de circonstances assez romanesques. De là un bruit de mariage que l'incorrigible fatuité de l'ex-jeune homme s'était plu à accréditer. Céline, le jour même où l'on était venu lui en donner avis, s'étant mise à la fenêtre à l'heure accoutumée, le vit passer en compagnie d'un des oncles de l'heureuse Aménaïde. Il est inutile de nous étendre davantage là-dessus, le lecteur s'explique aussi bien que nous maintenant ce qui tout à l'heure a pu lui paraître bizarre dans la manière d'être de Mlle Voland.

Cependant on était sorti de la ville, on avait pris la route dite de Toulouse pour gagner la route départementale qui devait conduire Mme de Bussière et ses amis à l'église du Vigen, but de leur pèlerinage. La journée était magnifique. Un soleil aux rayons d'or se jouait dans la plaine et luttait victorieusement contre les ombres que projetaient les coteaux. Une légère brise tempérait un peu la chaleur qui était excessive. M. Dupré, tout en racontant aux Voland, qui l'écoutaient avec un vif intérêt, les diverses péripéties de sa longue absence et les mœurs des pays lointains, ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour pousser une exclamation de plaisir toutes les fois qu'il reconnaissait un village, un château, une chaumière qu'il avait visités dans sa jeunesse. Arthur Jeffrey promenait aussi sur cette nature nouvelle pour lui des regards curieux et attentifs. Mme de Bussière remarqua avec une sourde joie qu'il n'était nullement distrait de sa contemplation par

les charmes de Lucie, qui était ce jour-là plus animée, plus belle que jamais, et qui donnait avec complaisance au jeune homme toutes les explications qu'il demandait.

La course ne parut longue à personne. Il était à peu près onze heures lorsqu'on arriva au Vigen. On ne s'arrêta qu'au bas de la côte, au presbytère dont Mme de Bussière connaissait particulièrement le curé. Il avait été prévenu et attendait les pèlerins.

C'était un simple et digne vieillard, à la physionomie douce, au langage modeste, qui se rangeait de lui-même parmi les plus humbles et qui se contentait d'être sans éclat la providence du pays. Sa sœur, aussi sainte, aussi bonne que lui, et qui n'avait jamais voulu se marier pour se consacrer toute à son frère, tenait son ménage depuis plus de trente ans et partageait le soin de ses pauvres et de son jardin. Ils avaient hérité de quelque bien de leurs parents, ce qui les aidait à vivre et à faire vivre les autres, la cure n'étant pas productive. Ils reçurent leurs hôtes à bras ouverts, selon les lois de la vieille hospitalité de nos campagnes. Pendant que la sœur grondait Mme de Bussière pour quelques provisions de bouche que celle-ci avait apportées, et qu'elle lui disait que son frère ne serait pas content et qu'il aurait voulu faire seul tous les frais du déjeuner, le curé emmenait les autres dames dans le jardin pour leur montrer les fruits de ses arbres, les promesses de sa vigne et les quelques fleurs qu'il cultivait pour parer l'autel. Ce jardin n'était pas grand ; il était divisé en compartiments irréguliers et descendait en pente rapide vers le flot clair de la Briance, qui coulait au bas. Une colline presque à pic qui s'élevait du pied de la rivière le protégeait contre le vent. Il était impossible de ne point se sentir apaisé et rafraîchi par l'air pur, par le calme champêtre qu'on y respirait.

Le bon curé venait de cueillir quelques primevères qu'il offrait à Mlle Céline, et celle-ci, oubliant pour un instant ses secrets ennuis, essayait de sourire pour l'en remercier, lorsque Lucie, regardant, par hasard, du côté de la route qu'on voyait un peu plus loin vers la gauche, s'écria tout à coup :

« Voilà M. Alfred Dumarsais qui passe là-bas, à cheval ! »

Céline laissa tomber les primevères; le curé regarda dans la direction indiquée, mais il ne vit rien, le cavalier était passé.

« Si c'est M. Alfred Dumarsais, dit-il alors, il s'arrêtera pour me dire bonjour. Il ne vient jamais dans le pays sans me voir; et, comme il y a quelque temps qu'il n'est venu, il est bien possible que ce soit lui. Il m'a vu souvent, étant enfant, chez sa mère, dont j'étais un peu parent, et pour laquelle j'avais beaucoup d'amitié. »

Alfred Dumarsais, car c'était bien lui, ne tarda pas à paraître dans le jardin. Il vint serrer la main du curé, et, s'adressant à Mme de Bussière qui avait rejoint son monde :

« Comment ! madame, lui dit-il, vous faites un pèlerinage au Vigen, vous voulez rendre grâce à saint Mathurin des succès de votre fils, vous convoquez pour cela vos meilleurs amis, et vous ne me convoquez pas ! Je ne crois pas pourtant que ma présence puisse rien gâter ici : M. le curé vous dira lui-même que mes prières en valent bien d'autres, qu'elles valent mieux peut-être, parce que j'en fais moins souvent. Mais, quoique j'aie bien le droit d'être blessé de votre oubli, j'ai mis de côté tout amour-propre, et, comme je suis presque aussi heureux que vous des succès de Louis, j'ai fait en sorte d'arriver au Vigen pour entendre la messe

qu'on va dire en son honneur, en attendant le *Te Deum* auquel je me promets d'assister aussi. »

Mme de Bussière s'excusa comme elle put, lui dit qu'elle le savait fort occupé en ce moment, et fit assez directement allusion au bruit qui courait de son prochain mariage avec Mlle de Torilly.

« Bah! madame, reprit-il en se rengorgeant comme un beau pigeon ramier qui se chauffe au soleil, je ne me marie pas toutes les fois qu'on me marie, grâce à Dieu! Il serait bien possible qne l'opinion publique se fût encore trompée. Mais, ajouta-t-il un peu plus haut, j'aperçois là-bas quelques dames de ma connaissance que vous me permettrez d'aller saluer. »

Il se dirigea vers Mme Dupré et Mme Voland, dont Céline et Lucie s'étaient tout à coup rapprochées. Céline lui tournait justement le dos. Il fit un demi-tour pour l'aborder de face, et il s'attendait à recevoir, comme à l'ordinaire, le plus gracieux accueil; mais elle lui rendit à peine son salut, et ne répondit que par quelques monosyllabes aux premiers compliments qu'il lui adressa. Mme Voland ne se montra ni moins froide ni moins réservée. Il en rougit de dépit, quoiqu'il devinât bien la cause de leur changement de conduite à son égard; mais, en vrai sultan qu'il était, il aurait voulu que ses victimes fussent les témoins impassibles de ses apparentes infidélités et ne l'en accueillissent pas plus mal, lorsqu'il daignait revenir à elles. Il balbutia quelques mots et chercha un prétexte pour s'éloigner, puis, se ravisant tout à coup et fixant sur Lucie un regard d'admiration, il se récria sur les belles couleurs que l'air de la campagne lui avait données, et partit de là pour faire de sa beauté un éloge des plus passionnés. Mme Dupré ne se fit pas prier pour lui donner la réplique, les mères ne sont jamais à court

d'idées pour parler de leurs filles. Cela dura près de cinq minutes. Le triomphant Alfred eut la satisfaction de voir Mlle Voland en pâlir de rage et de jalousie.

La cloche de l'église appelait en ce moment nos pèlerins. Les hommes avaient pris les devants avec le curé et sa sœur. Mme de Bussière, qui vint chercher les dames, partit avec Lucie, et Alfred accompagna Mme Dupré sans avoir l'air de faire la moindre attention à Mme Voland et à sa fille.

« Priez bien pour *lui*, » dit tout bas Lucie à Céline en entrant dans la maison de Dieu.

L'innocente enfant ne vit point par quel regard chargé de haine et d'ironie Céline répondit à cette expressive recommandation.

Mais une scène va se passer à laquelle je voudrais vous faire assister avec moi, scène muette et terrible qui se jouera au fond d'une âme, sous l'œil de Dieu, et dont les spectateurs visibles ne verront rien.

Entrons donc aussi dans le sanctuaire. Quel contraste avec l'air tiède, avec la lumière joyeuse du dehors! Ici le jour ne pénètre qu'à travers des vitraux ternis; un air humide tombe des voûtes et vous enveloppe comme d'un linceul glacé. Regardez, l'église n'est pas grande, rien qui mérite d'être décrit ou admiré; et pourtant cette architecture, si modeste qu'elle soit, impose encore par le passé qu'elle rappelle : il y a déjà sept ou huit siècles que ces murs résistent au Temps. La pierre a pris en bien des endroits une teinte verdâtre, les boiseries sont noires et vermoulues, et quelques tableaux d'un art grossier, suspendus çà et là, ne laissent presque plus deviner ce qu'ils représentent. Le luxe moderne n'est venu ajouter que bien peu de chose à ce héritage des siècles; c'est à peine si l'on voit sur les autels quelques chandeliers de cuivre, quelques vases

de porcelaine.... Qu'importe! la décoration n'y fait rien, on sent que Dieu est dans ce temple[1].

C'est qu'il suffirait, pour l'y faire descendre, de ce véritable juste, de ce saint pasteur qui, de ses mains durcies par le travail de la terre, prend le calice dans lequel il va boire le sang de son Sauveur. Quelle simplicité, quelle onction, et surtout quelle foi! Au pied de l'autel, sa sœur, dans ses simples habits de laine noire, les mêmes en toute saison, est agenouillée sur la pierre. Ces deux âmes, en ce moment, sont bien complétement détachées du monde; elles appartiennent par anticipation à l'éternité.

Un peu plus loin, derrière la balustrade de chêne, prie avec ferveur Mme de Bussière. Pourtant tout ce qui s'échappe de son cœur ne monte pas au ciel. Elle bénit bien Dieu pour les dangers heureusement traversés, mais elle tremble surtout et l'implore pour l'avenir; elle ne lui demande pas seulement de revoir bientôt son fils, elle lui demande aussi de le revoir comblé de gloire et d'honneurs.

Ses deux vieilles amies se tiennent à ses côtés, courbées comme elle et murmurant les paroles consacrées. Je ne dirai pas qu'elles font des vœux pour Louis : elles sont absorbées dans les pratiques d'une dévotion presque machinale, elles prient sans penser.

Les trois hommes subissent aussi, à leur insu, l'influence de l'heure et du lieu. M. Voland et M. Dupré, s'ils ne s'associent pas d'intention au divin mystère, s'élèvent du moins par la pensée jusqu'à l'auteur de toutes choses. Alfred Dumarsais lui-même, le vieux garçon sceptique, le voltairien par bravade, l'admirateur

1. Tout dernièrement, grâce à la générosité de quelques riches propriétaires, la petite église du Vigen a été parfaitement restaurée.

exclusif de Byron et de Musset, Alfred Dumarsais ne peut se défendre de je ne sais quel respect attendri. Il ne songe pas à rire des sabots de l'enfant de chœur qui retentissent sur les dalles; il songe avec émotion à ces braves soldats qui se font tuer là-bas pour l'honneur de leur pays. Alfred Dumarsais prie.... à sa manière.

Quant à Arthur et à Lucie, oh! quelle bouche humaine pourrait dire les fervents transports, les ardents soupirs qui du fond de leurs cœurs montent et s'exhalent sur leurs lèvres entr'ouvertes! La jeunesse a le privilége des plus saintes prières. Arthur Jeffrey, élevé par une mère catholique, n'a pas encore vu se flétrir au souffle du monde la fleur de ses croyances; il ne connaît pas le capitaine de Bussière, mais il sait que le capitaine de Bussière combat pour une cause sacrée, l'indépendance d'un peuple, et, songeant à sa propre mère, il demande à Dieu que le jeune héros puisse être bientôt pressé dans les bras de la sienne. En cela ses vœux s'unissent et se confondent avec ceux de Lucie, comme deux légères fumées qui partent de la terre et qui se rejoignent dans l'azur. Lucie est tout amour, toute tendresse, toute piété. Ses regards sont fixes et perdus dans le vide. Elle semble comme en extase, elle écoute le chœur des anges auquel se mêle sans doute la voix de son fiancé; elle ne craint rien, elle ne désire rien, elle s'abandonne à celui qui a fait éclore sous ses pas toutes les joies de la vie et qui ne voudra pas les faucher si vite!

Seule, un peu en arrière des autres femmes (les femmes sont à gauche, les hommes à droite), Céline Voland, quoiqu'elle tienne dans ses mains jointes un livre de prières, quoiqu'elle soit agenouillée sur un banc de bois, quoiqu'elle satisfasse enfin à tous les signes extérieurs de la dévotion, Céline Voland est étrangère au recueil-

lement général. Ses pensées sont restées sur la terre. C'est en vain qu'elle s'est réfugiée dans ce pieux asile : rien de la paix qu'on y respire ne saurait pénétrer en elle. Et pourtant elle a été nourrie dans la crainte et l'amour du Dieu vivant, elle l'a aimé ce Dieu, elle l'a imploré, elle lui a confié ses premiers tourments, elle l'a supplié d'un cœur sincère de réaliser ses espérances. Souvent une voix divine lui a parlé pour la consoler, pour lui redonner force et courage ; mais aujourd'hui ce n'est plus le chant des anges qu'elle entend, c'est le cri de son propre cœur, de son cœur révolté qui veut être impie pour mieux exhaler sa colère. Elle repasse en idée les divers incidents de sa vie depuis dix ans, ses aspirations au bonheur toujours refoulées, sa soif de tendresse jamais assouvie, et toutes les hontes dévorées, et tous les espoirs trompés et tous les vœux déçus. Il est là, à quelques pas, l'homme qu'elle a follement adoré et qui s'est joué de cet amour, l'homme qu'elle exècre maintenant et qui néanmoins la fait tant souffrir encore. Elle est là aussi cette jeune fille, cette enfant qu'il a comblée tout à l'heure devant elle de ses éloges perfides. Alors Céline compare son sort au sort de Lucie.

« Qu'a-t-elle fait cette enfant, se demande-t-elle avec amertume, pour mériter les faveurs que le ciel lui a prodiguées ? Elle a été aimée avant de savoir le prix de l'amour, et sa beauté s'est épanouie à la chaleur de cette flamme. On a trouvé qu'elle était belle sans réfléchir qu'elle n'était belle que parce qu'elle était aimée ; et alors, quoiqu'elle ne fût pas bien riche, des jeunes gens se sont présentés et l'ont demandée en mariage. Mais ce n'était rien encore.... Son père revient tout à coup des pays lointains, un père qui lui apporte un million de dot. Oh ! comme elle est charmante ! s'écrie-

t-on de toutes parts, et lorsque tout le monde est à ses pieds, elle trouve néanmoins qu'il manque encore quelque chose à son bonheur, elle me dit de prier pour elle. Oui, je prierai, et, s'il est vrai que le ciel soit juste quelquefois, il m'exaucera : elle aura sa part de douleur, elle pleurera comme j'ai pleuré, elle désespérera comme je désespère. On se bat toujours en Italie : son fiancé peut en revenir plus brillant, plus enviable, lui apportant la gloire, à elle qui a déja l'amour et la fortune! Mais plus d'un tombera dans la mêlée terrible, et si elle était condamnée à trembler pour les jours de celui qu'elle aime, sa douleur, ô mon Dieu, ne serait-elle pas encore douce en comparaison de toutes celles dont vous m'abreuvez? »

Céline est droite, immobile en songeant ainsi, pâle comme la mort qu'elle invoque. En ce moment le prêtre étend les mains et donne sa bénédiction au milieu du plus profond silence. Céline s'incline comme les autres, machinalement; mais, en s'inclinant, elle croit voir à ses pieds, nageant dans le sang, couvert de mille blessures, le corps inanimé de Louis de Bussière. Ses yeux se ferment, elle pousse un faible cri et s'affaisse sur elle-même. Sa mère, qui s'en aperçoit la première, court à elle, essaye de la relever, et, les trois hommes s'étant approchés vivement, M. Dupré, d'accord avec M. Voland, prend Céline dans ses bras et l'emporte hors de l'église.

La cérémonie continue. Au bout d'un moment, Alfred Dumarsais, qui était sorti avec les Voland et M. Dupré, s'empresse de rentrer pour rassurer les autres dames et pour leur annoncer que Mlle Céline est revenue à elle.

Certes, il m'eût été facile de dissimuler les véritables causes de l'évanouissement, et je n'avais pour cela qu'à

ne point user de la faculté qui m'est départie de plonger jusqu'au fond des cœurs ; mais, outre qu'on éprouve un certain plaisir à révéler ce qui n'est pas visible à l'œil nu, j'aurais craint, en me taisant, c'est-à-dire en ne racontant que le fait, de jeter quelque obscurité sur la suite de cette histoire et de rendre invraisemblables des choses qui s'expliqueront ainsi naturellement. Je n'ai pas besoin de vous dire non plus qu'aucun des témoins de cet incident ne soupçonna ce qui s'était passé dans l'âme de Mlle Voland, et que ce fut de très-bonne foi que ces dames, lorsque la messe fut achevée, attribuèrent son indisposition au passage trop subit du chaud au froid, au besoin de prendre quelque chose ou à toute autre cause semblable. Alfred Dumarsais seul se flatta peut-être tout bas de n'avoir pas été étranger à cette subite *faiblesse*, et en cela il ne se trompa point.

On s'empressa de retourner au presbytère où Céline avait été transportée, et on eut la satisfaction de la trouver tout à fait remise et cherchant comme les autres ce qui avait pu lui faire perdre connaissance. Alfred s'informa de son état avec un intérêt poli, sans y mettre toutefois cette nuance d'émotion qui eût fait tant de bien à la pauvre fille (il lui en voulait toujours de son accueil du matin), et comme Mme de Bussière insistait pour qu'il restât à déjeuner, invitation que le curé lui avait déjà faite, il répondit que ce n'était pas possible, qu'on l'attendait à Malefond et qu'il était en retard. Il remonta donc à cheval au bout de quelques minutes, et Céline l'entendit s'éloigner au grand trot.

La table avait été mise dès le matin dans la salle du presbytère, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, et qui était tendue de belles tapisseries à personnages, richesse que les curés du Vigen se transmet-

tent de l'un à l'autre depuis environ trois siècles. Les provisions qu'avait apportées Mme de Bussière ne furent même pas entamées ; le jambon fumé dans la cuisine, les canards et les poulets de la basse-cour satisfirent l'appétit de nos pèlerins. M. Dupré fit l'éloge du vin du cru, qui lui rappelait, comme le reste, le bon temps de sa jeunesse. Ce fut Mlle Gertrude, la sœur du curé, qui servit elle-même ses hôtes, et Céline et Lucie luttèrent de bonne grâce et de complaisance pour lui venir en aide. Au dessert, le curé ayant proposé de boire à la santé du capitaine de Bussière, la proposition fut accueillie avec enthousiasme ; tous, le verre en main, trinquèrent à ses succès passés et à ses succès à venir, et Mlle Céline elle-même, bien qu'elle ne bût jamais que de l'eau, voulut tremper ses lèvres dans deux doigts de vin et s'associer ainsi à l'élan général.

Il avait été convenu qu'on irait après le déjeuner faire une promenade jusqu'aux ruines de Chalusset. Lucie et Arthur Jeffrey furent les premiers à s'en souvenir et donnèrent le signal du départ. Tout le monde fut bientôt prêt. Céline seule prétendit qu'elle était un peu fatiguée et préféra demeurer au presbytère avec Mlle Gertrude, à la grande surprise de M. et de Mme Voland qui eurent beaucoup de peine à se décider à partir sans elle, craignant que cette fatigue ne fût la suite de son indisposition du matin. Ils auraient été rassurés s'ils avaient pu deviner que leur fille venait de trouver un porte-cigares que M. Dumarsais avait oublié dans la cuisine, et qu'elle ne restait que dans l'espoir qu'il viendrait peut-être le réclamer.

X

LES RUINES DE CHALUSSET.

Le château de Chalusset, non par l'intégrité de ses murailles, mais par sa situation pittoresque, par l'étendue de ses ruines, par l'agrément de la campagne environnante, est certainement une merveille dont les Limousins ont le droit d'être fiers. On descend du Vigen dans la vallée de Chalusset, vallée étroite et peu profonde, toute semée de prairies, de vieux arbres et de jeunes arbustes, d'épine blanche surtout qui embaume l'air au printemps, et coupée de tous côtés par les mille filets d'eau de la Ligoure et de la Briance. La route est à peine frayée : elle trompe les pieds peu exercés et s'arrête quelquefois tout court devant une des deux rivières que je viens de nommer et qu'on traverse sur un bachot abandonné à la grâce de Dieu et à l'usage des promeneurs. Il y a quelques belles et riches demeures à l'entrée de la vallée; mais à mesure qu'on avance, on rencontre peu d'habitations, quelque maisonnette isolée, un moulin tout au plus dont l'eau fait tourner la roue. Les habitants ne sont pas moins rares. En revanche, de nombreux troupeaux de génisses errent en liberté; des chèvres grimpent sur le flanc des collines; des moutons sous la garde d'un chien,

tondent l'herbe au bord du sentier. C'est la nature primitive, c'est la campagne telle qu'elle devait être il y a mille ans, telle qu'on ne la verra plus bientôt. On éprouve, en la parcourant, je ne sais quelle impression de grandeur et de calme qui résulte peut-être du contraste de ce qu'il y a d'éternel dans l'œuvre de Dieu et de ce qu'il y a de passager dans l'œuvre de l'homme, car, à chaque pas, à côté de belles touffes de fleurs rouges ou blanches, vous découvrez quelque bloc de granit qui a roulé du haut de ces tours dont vous embrassiez encore tout à l'heure l'ensemble imposant, mais qui, maintenant, semblent décroître et se dérobent presque au regard.

C'est du fond de la vallée que s'élève la première assise de la montagne sur le sommet de laquelle a été bâti le donjon de Chalusset. Voici d'abord la tour dite tour de Jeannette, sentinelle avancée de ces prodigieux travaux de défense. A partir de là, le terrain se dresse presque à pic ; il faut s'aider des genoux et des mains pour continuer l'ascension. Vous arrivez à un nouveau retranchement dont il reste à peine quelque pan de mur, quelque portique tout festonné de lierre et à travers lequel, d'en bas, on aime à contempler le ciel. Enfin vous parvenez, toujours grimpant, jusqu'au château même, dont le temps et les hommes, en unissant leurs efforts, n'ont pu faire disparaître les gigantesques vestiges. Vous entrez, vous reconnaissez l'emplacement des salles, vous passez de l'une à l'autre, vous admirez la tapisserie verte dont la nature les a revêtues, vous surprenez dans une cheminée encore debout les traces d'un feu récent allumé par quelque pâtre. L'escalier vous présente ses marches disjointes : vous montez, vous parcourez la galerie, vous vous récriez de plaisir en apercevant le débris d'une architecture plus délicate,

des colonnes légères, des trèfles, des ogives; c'était la chapelle du château. Mais bientôt vous échappez à l'attrait du passé, vous devenez indifférent à ces reliques de l'antiquaire, lorsque, de ces hauteurs, vous jetez les yeux sur la vallée et que vous embrassez le splendide tableau dont vous avez déjà, d'un regard avide, touché, saisi chaque détail. Vous vous sentez heureux de vivre, vous vous abîmez dans la contemplation de ce paradis de la terre, vous entendez une voix qui chante en vous, plus douce que toutes les voix humaines, la voix de l'âme qui glorifie son auteur. Les Juifs avaient raison: Dieu est partout, mais il est encore plus sur les montagnes que dans les plaines.

Il n'entre pas dans mon dessein de vous apprendre comment la forteresse féodale de Chalusset fut construite au douzième siècle par Eustorge, évêque de Limoges, qui voulait protéger les riches moines de l'abbaye de Solignac et se défendre lui-même au besoin contre des voisins trop entreprenants. Je ne vous dirai pas non plus comment ce château appartint, au siècle suivant, à Marguerite de Bourgogne, vicomtesse de Limoges; comment il fut pris plus tard par les Anglais, racheté sous Charles V, puis occupé successivement par différents chefs de partisans, honorables brigands qui pillaient, brûlaient, rançonnaient le pays, jusqu'à ce qu'enfin les habitants de Limoges vinrent en masse assiéger le repaire et, l'ayant emporté d'assaut, jurèrent de n'en rien laisser debout, serment qu'ils mirent bien des années à tenir, tant ce géant de pierre leur résistait encore par son invincible solidité! Je n'ai voulu que vous traduire l'émotion dont j'avais été saisi moi-même à l'aspect de ces ruines majestueuses, et vous donner ainsi une idée des impressions que devaient ressentir nos différents personnages dans leur excursion à Cha-

lusset, en vous priant toutefois de faire la part de l'âge, de l'intelligence, du caractère et de la disposition d'esprit de chacun.

Le curé, qui connaissait tous les détours de la vallée, avait conduit ses amis par le chemin le plus agréable et le plus facile, et leur avait fait prendre, pour monter jusqu'aux ruines, un petit sentier dont Mme Dupré et Mme Voland elles-mêmes, toutes poltronnes qu'elles étaient, n'avaient pas trop songé à se plaindre. Mais, quand il s'agit de descendre, l'esprit d'aventure sembla s'emparer de toute la caravane; hommes et femmes s'en allèrent; qui d'ici, qui de là, choisissant à l'envi les sentiers non frayés et les voies tortueuses. Tout alla bien au commencement. La pente était encore douce et poussait en avant, sans trop les entraîner, les imprudents ou plutôt les imprudentes; mais quand on arriva aux endroits roides et glissants, les deux dames commencèrent à perdre la tête et à pousser de petits cris d'effroi. M. Voland, qui donnait galamment la main à Mme Dupré, M. Dupré, qui soutenait de son mieux Mme Voland, eurent beaucoup de peine à les déterminer à poursuivre. Elles n'osaient plus ni descendre ni remonter. Mme de Bussière, qui n'avait pas voulu prudemment se séparer du curé, était déjà depuis quelques instants au bas de la montagne, et considérait leurs évolutions avec un intérêt exclusif en apparence, quoiqu'elle fût beaucoup plus sérieusement préoccupée, au fond, des jeux auxquels se livraient Arthur et Lucie, des défis qu'ils se portaient, des paroles familières qu'ils échangeaient. Ce fut, bien entendu, le jeune homme qui parvint le premier au but. Alors Lucie se trouvant seule et ayant jeté un regard sur l'immensité profonde qui se déroulait devant elle, effrayée, émue du moins par les cris que poussait sa mère,

Lucie s'arrêta, et, saisissant des deux mains une touffe de joncs et s'y attachant avec l'énergie de la crainte :

« Mon Dieu, maman ! » répéta-t-elle à plusieurs reprises, cri qui vient si souvent aux lèvres des femmes dans le péril ou la souffrance, même lorsqu'elles n'ont plus de mère ; charmant ressouvenir des premiers jours de l'enfance, touchante invocation d'une faiblesse à une autre faiblesse qu'elle croit la force !

Mme de Bussière n'entendit pas la jeune fille, mais elle devina sa subite frayeur. Arthur s'en aperçut aussi. D'un pied hardi, non plus avec la folle insouciance de tout à l'heure, mais avec intrépidité et résolution, il s'élança et en un clin d'œil fut auprès de Lucie.

« Donnez-moi la main, lui dit-il, et n'ayez pas peur. Seulement ne regardez pas autour de vous, ne regardez qu'à vos pieds. »

Elle prit confiance, sourit, se hasarda avec son jeune guide, et au bout d'un instant ils étaient tous les deux en sûreté auprès de Mme de Bussière.

« Vous êtes brave, monsieur, dit celle-ci à Arthur avec une nuance d'ironie.

— Il faut qu'un homme sache secourir et protéger une femme, répondit-il en souriant.

— Oh ! un homme ! Vous n'êtes pas encore un homme.

— Je veux le devenir, madame. »

Mme de Bussière se mordit les lèvres. Elle allait répliquer, lorsque les deux autres couples les rejoignirent enfin sains et saufs. Mme Dupré et Mme Voland jurèrent bien qu'elles se souviendraient toute leur vie des dangers qu'elles avaient courus et qu'il ferait beau temps quand on les y reprendrait. On se remit en route pour le Vigen. Mme de Bussière saisit le premier moment favorable pour glisser dans l'oreille de Mme Du-

pré quelques mots dont celle-ci eut l'air de comprendre toute l'importance, et Mme Voland pria le curé de hâter le pas et de prendre le chemin le plus court, parce qu'elle était toujours un peu inquiète de sa fille.

Elle fut bientôt rassurée en revoyant Céline. Cependant celle-ci avait passé, dans les quelques heures qu'avait duré leur absence, par une nouvelle série de tortures non moins cruelles que celles de la matinée.

D'abord la tranquillité, la sérénité de Mlle Gertrude lui avaient semblé une insulte à ses propres agitations; elle y avait vu comme un présage du sort qui l'attendait, comme un exemple et une leçon de résignation qui lui étaient donnés par la Providence. Puis Alfred Dumarsais n'avait point reparu au presbytère comme elle l'espérait. En revanche, un jeune paysan et sa femme étaient venus remercier la sœur du curé, qui s'était entremise pour leur mariage et qui avait vaincu l'opposition de leurs parents. La reconnaissance qu'ils lui témoignèrent, leur bonheur qu'ils vantaient naïvement, et plus encore l'amour qui brillait dans leurs yeux, achevèrent d'exaspérer Céline. Elle était folle de douleur et de révolte contre le ciel lorsque sa mère et Lucie vinrent lui demander, les premières, comment elle se trouvait; mais elle s'était bien promis de ne rien laisser percer au dehors de ce qu'elle aurait voulu se cacher à elle-même au dedans, car elle avait plus honte que jamais des sentiments qui la dominaient et dont elle aurait voulu s'affranchir, fût-ce au prix de sa vie, la mort lui paraissant par moments préférable à ce supplice. Elle affecta donc d'être très-gaie, prétendit qu'elle ne se sentait plus de son indisposition, et répondit à toutes les questions avec une brusquerie de bonne humeur dont Mme Voland seule ne fut pas dupe.

Le retour à la ville fut charmant. Les chevaux, re-

posés et bien lestés, trottaient d'un pied joyeux sur la route caillouteuse; le cocher, qui avait été traité comme eux, les animait, les caressait tour à tour de la voix et du fouet. La causerie s'était mise à l'unisson : elle trottait aussi par monts et par vaux.

Le jour tombait lorsque l'équipage de M. du Crotoy traversa triomphalement les rues de Limoges, ramenant au gîte nos pèlerins fatigués. Comme je ne le suis pas moins qu'eux, je vous demande la permission de terminer ici ce chapitre, d'autant plus que la nuit qui suivit cette laborieuse journée fut très-paisible pour chacun, excepté toutefois pour Mlle Céline.

XI

UNE BONNE CAUSE MAL PLAIDÉE.

Le lendemain, Mme Dupré envoya dès le matin sa fille, accompagnée de la Jeanneton, chez Mme de Bussière, car elle désirait se trouver seule avec M. Dupré pour lui faire part du mariage projeté et pour un autre motif encore. Mme Dupré, comme nous l'avons vu, avait été très-irritée, quinze ans auparavant, du brusque départ de son mari, et lui en avait gardé une rancune d'autant plus tenace, qu'elle n'avait jamais fondé sur son retour la moindre espérance d'avenir. Elle lui en voulait encore beaucoup au moment où il se fit reconnaître à elle; mais l'annonce du million qu'il avait

gagné en Amérique avait subitement fondu la glace. Elle s'était donc demandé assez naïvement pourquoi, au lieu de s'installer dans un hôtel garni, il n'était point venu tout de suite reprendre au domicile conjugal la place à laquelle il avait droit. A toutes les allusions plus ou moins directes qu'elle avait risquées à ce sujet, il n'avait répondu que par des faux-fuyants ou avait eu l'air de ne pas comprendre. Peut-être que la présence de sa fille l'embarrassait. Aussi Mme Dupré comptait-elle sur le tête-à-tête pour éclaircir ses doutes et pour opérer un rapprochement complet et définitif.

Il y avait entre M. et Mme Dupré des abîmes aussi profonds que les vastes mers qui les avaient séparés pendant quinze ans. Ils ne s'étaient point du tout compris dans les premiers temps de leur union ; ils auraient pu passer ensemble leur vie entière sans se comprendre davantage, et ce qui, dans cette circonstance, paraissait très-mystérieux à la femme, semblait une chose toute naturelle au mari. Il avait trop de délicatesse dans le cœur pour avoir songé à venir s'imposer à elle après une absence aussi prolongée; il avait préféré se présenter en ami plutôt qu'en maître, et c'est pourquoi il était d'abord descendu à l'hôtel. Il n'avait point pour cela renoncé à des droits dont sa volonté seule l'avait privé. Au contraire, il avait soif de la vie de famille, et, l'indulgence ayant peu à peu succédé dans son cœur au ressentiment, il était revenu en Europe presque autant pour revoir sa femme que pour connaître sa fille. Je crois même vous avoir dit qu'il n'avait pu se défendre, à son aspect, d'une certaine émotion qui vous a surpris par rapport à la personne qui l'inspirait. Nos deux époux n'étaient donc plus séparés que par un malentendu. Mais le tête-à-tête qui devait amener la réconciliation souhaitée des deux parts, amena un résultat tout diffé-

rent par suite du tour que prit la conversation et par la manière dont M. Dupré accueillit la première confidence de sa femme.

Il n'avait point du tout paru contrarié, en arrivant, de ne point trouver Lucie, il avait même entamé l'entretien d'une façon presque galante qui avait mis Mme Dupré sur une pente douce qu'elle n'aurait eu qu'à suivre pour se rendre compte des sentiments qu'il avait gardés pour elle. C'était là le premier point qu'elle devait traiter. Mais elle eut la malencontreuse idée de s'écarter de la ligne droite, de traiter d'abord son second point, c'est-à-dire de parler du mariage de sa fille comme d'une chose arrêtée et conclue. Le sourire qui errait sur les lèvres de M. Dupré disparut aussitôt. Il s'étonna en termes mesurés qu'on eût disposé de la main de sa fille comme s'il n'eût pas existé. Mme Dupré objecta avec un certain bon sens qu'ayant été chargée seule du soin et de l'éducation de l'enfant, elle avait pu croire que c'était aussi à elle seule de s'occuper de son avenir. M. Dupré répondit avec une certaine amertume qu'on s'était au moins pressé, que Lucie était bien jeune. Mme Dupré riposta que le mariage ne devait pas avoir lieu le lendemain, mais qu'elle avait jugé à propos de s'engager envers Mme de Bussière pour assurer à sa fille un parti avantageux sous tous les rapports.

« Très-avantageux en effet! s'écria M. Dupré, un militaire, un homme dont la vie est sans cesse à la merci d'un boulet de canon! »

Bref, ils en vinrent aux mots piquants et aux reproches amers. Et cela doit servir de leçon aux orateurs et surtout aux avocats (il y a beaucoup plus d'avocats que d'orateurs en France, même à la chambre); cela, dis-je, doit leur montrer combien il est important de ne ja-

mais passer au second point avant d'avoir épuisé le premier, car, dans le cas présent, il est évident que si Mme Dupré avait d'abord traité complétement son premier point, il en fût résulté entre elle et son mari un degré d'intimité qui eût sans doute empêché celui-ci d'accueillir aussi mal le second.

Puis Mme Dupré avait un argument qu'elle eût dû présenter en première ligne (autre leçon pour les avocats qui gardent le bon argument pour le dernier, sans songer que leurs mauvais arguments ont indisposé le juge qui leur aurait su bon gré de n'employer que celui-là); Mme Dupré avait un argument qui eût coupé court aux objections de son mari et dont elle ne s'avisa que trop tard, lorsque l'ensemble de sa cause était perdu. Elle lui dit donc enfin que Lucie avait une inclination très-prononcée pour le fils de Mme de Bussière. M. Dupré se troubla : il était clair que ce détail avait une grande importance à ses yeux. Mais comme il était en même temps de fort mauvaise humeur, il n'en convint pas et prétendit qu'il ne croyait point à ces belles passions-là, que l'amour à quinze ans n'était que du caprice et que les jeunes filles savaient gré toute leur vie à leur famille de n'y avoir pas cédé.

Il fallut que Lucie elle-même, qui venait de rentrer, et qui fut aussitôt interpellée à ce sujet par sa mère, convainquit son père, grâce à l'émotion que lui causa cette interpellation inattendue, que la chose était beaucoup plus sérieuse qu'il n'affectait de le croire. Dès qu'il fut seul avec elle, il la pria de lui raconter franchement tout ce qui s'était passé entre elle et le jeune capitaine. Elle se jeta dans ses bras en pleurant. Sa confusion n'eût pas été plus grande si elle avait eu une véritable faute à confesser. Dans son innocence, elle se trouvait coupable d'avoir disposé de son cœur sans l'a-

veu d'un père qui n'avait pas trop le droit de lui en demander compte, puisqu'il n'avait jamais veillé sur elle. Il la rassura tendrement, la prit sur ses genoux, lui fit quelques questions auxquelles elle essaya de répondre; mais ses paroles, entrecoupées de sanglots, étaient presque inintelligibles. Peu à peu pourtant elle s'enhardit, elle chercha des mots qu'elle n'avait point encore employés, elle traduisit pour la première fois comment cet amour était né dans son cœur, elle parla de son bon, de son beau, de son tendre et bien-aimé Louis avec une effusion, avec une exaltation qui prouvèrent surabondamment à M. Dupré qu'il s'agissait d'une passion véritable. Il devenait de plus en plus grave en l'écoutant. Elle s'en aperçut, se reprit à trembler, le supplia de n'être point contraire à son fiancé, disant qu'elle était sûre que son père l'aimerait comme elle quand il le connaîtrait, car il suffisait de le connaître pour l'aimer. M. Dupré lui avoua alors qu'il avait formé d'autres projets; mais il s'empressa d'ajouter qu'il ne ferait jamais violence aux sentiments de sa fille, qu'il prendrait des renseignements sur le fils de Mme de Bussière, et que si ces renseignements étaient favorables, il ne s'opposerait point au mariage quand le temps en serait venu, car il ne voulait pas qu'elle se mariât avant ses dix-huit ans. Lucie le remercia avec un élan de joie enfantine et lui prodigua ses plus doux baisers. En ce moment Mme Dupré rentrait dans le salon. La jeune fille lui dit en battant des mains que tout était arrangé. Mais les deux époux n'en conservèrent pas moins la même réserve vis-à-vis l'un de l'autre; ils échangèrent à peine quelques mots de politesse et se séparèrent plus cérémonieusement, plus froidement qu'ils ne l'avaient fait encore depuis qu'ils avaient renoué connaissance.

XII

UNE GRANDE VICTOIRE.

Une semaine se passa sans apporter de notable changement dans la situation de nos différents personnages, je parle de ceux qui habitent Limoges, que je ne veux pas encore vous faire quitter pour aller rejoindre en Italie le capitaine de Bussière. Cependant tous les yeux sont tournés de ce côté, le véritable intérêt du moment est là ; notre armée se prépare à frapper un grand coup, un coup décisif. Depuis quelques jours, une nouvelle bataille semble imminente, les feuilles publiques l'annoncent, les individus la pressentent, le monde est dans l'attente d'une commotion qui peut le faire osciller. Mme de Bussière, rassurée par Lucie relativement à l'opposition que M. Dupré aurait pu former à ses projets, mais retrouvant dans les nouveaux dangers prédits à notre armée les craintes qu'elle avait surmontées un moment, Mme de Bussière a recommencé à passer ses jours et ses nuits dans les angoisses. Elle se reprocherait d'aller chercher au dehors la moindre distraction ; elle reste chez elle à travailler, à lire, à prier, à tâcher de percer le voile sombre qui lui dérobe l'avenir. Chaque matin elle descend au jardin à l'heure où le facteur doit passer. Quelque temps qu'il fasse, par la pluie comme par

le soleil, elle le guette, elle l'attend à la porte de la rue. C'est là qu'elle se rencontre pour la première fois de la journée avec la bonne petite Mme Breton, impatiente comme elle, anxieuse comme elle. Ces deux dames ont pu apprécier mieux que jamais, depuis le départ du capitaine Breton, combien il est doux dans l'incertitude de ne point être seule à craindre et à espérer. Leurs inquiétudes sont moins lourdes, puisqu'elles les partagent. Elles s'éclairent, se soutiennent, se rassurent mutuellement. Jamais les nouvelles que reçoit l'une ne sont indifférentes pour l'autre; il y a toujours dans les lettres du capitaine de Bussière quelque chose qui intéresse Mme Breton, il y a toujours dans les lettres du capitaine Breton quelque chose qui intéresse Mme de Bussière. Ce dernier, il faut en convenir, écrit plus volontiers que Louis. Il ne néglige jamais l'occasion d'adresser un mot à sa chère et tendre femme, ne fût-ce qu'un mot d'amour, et, quand il en a le temps, il laisse courir sa plume, il raconte ce qu'on dit, ce qui se passe autour de lui, il se livre à toutes sortes de commentaires sur les événements futurs de la campagne. Lucie, qui continue de se rendre le plus souvent possible dans la maison du faubourg, car elle ne vient plus tous les jours, à son grand regret, son père ayant acheté une jolie voiture et l'emmenant quelquefois faire des excursions dans les environs, Lucie trouve elle-même que les lettres du capitaine Breton sont bien intéressantes, et elle blâme tout bas Louis d'en écrire de si courtes. Elle ne sait pas encore, la douce enfant, qu'un fils en a toujours moins à dire à sa mère qu'un mari à sa femme, je devrais dire un amant, puisque nous savons que le capitaine Breton est resté l'amant de la sienne.

Mais voici que les cloches sonnent, que le canon

gronde, c'est encore une grande victoire, plus éclatante, plus complète que les précédentes : les Autrichiens sont en pleine déroute, et le nom de Solferino va bientôt retentir dans le monde entier. Toutes les villes de France témoignent à l'envi leur enthousiasme. La vieille cité limousine se montre une des plus ardentes, une des plus charmées. Les couleurs nationales flottent sur chaque maison, et le soir, depuis le monument public jusqu'à la plus humble échoppe, tout s'illumine comme par enchantement.

La fermentation des esprits se prolonge pendant quelques jours. On se répand par les rues, par les places, on se dispute les journaux, on attend, on dévore les dépêches, on trouve l'électricité trop lente. Aussi quelle surprise, quelle déception même lorsqu'on apprend que la paix est signée à Villafranca! Il semble que ce ne soit point assez de cette moisson de gloire cueillie en courant; la paix, la douce paix se présente en vain avec ses riantes promesses : nos yeux distraits se détournent d'elle pour suivre encore la guerre qui s'éloigne à regret. Il n'y a que les mères, les femmes, les filles, les sœurs de nos officiers et de nos soldats qui se réjouissent de l'heureuse nouvelle et qui lèvent vers le ciel des mains reconnaissantes.

Mme Breton a reçu une lettre la veille de la bataille, lettre écrite à la hâte et toute pleine des expressions de la plus vive tendresse : depuis lors, ces dames sont sans nouvelles. Mme de Bussière, surprise du silence prolongé de son fils, a écrit à Paris à un de leurs amis pour le prier d'aller prendre des informations au ministère de la guerre. La réponse n'est point encore arrivée. La fièvre de l'attente a gagné aussi Mme Breton. Elles n'osent plus se communiquer leurs réflexions, elles n'osent plus se parler, craignant sans doute. en

exprimant les idées funestes qui les envahissent, de leur donner plus de consistance. C'est au milieu de ce silence profond et sinistre que l'écho des réjouissances publiques parvient jusqu'à elles. Cet écho leur déchire le cœur. Est-ce une part de gloire ou une part de sang qui leur revient de cette nouvelle victoire? Que leur importe à elles que la paix soit conclue, que leur importe que l'avenir soit assuré, si elles ne sont pas sûres du présent? Encore un jour, encore une nuit, encore une heure, encore une minute, se disent-elles en regardant le cadran inflexible qui leur mesure le temps avec une si barbare lenteur! Leur angoisse est au comble. Il n'y a plus que la présence de Lucie qui puisse y apporter quelque soulagement, et encore Lucie elle-même ne trouve plus rien à leur dire, elle ne trouve que des larmes qu'elle mêle vainement aux leurs. Mme de Bussière et Mme Breton payent bien cruellement, dans l'espace de quelques jours, l'ivresse fugitive du public, de façon que, si l'on mettait dans un des plateaux d'une balance la joie de la ville entière et dans l'autre les souffrances de ces deux femmes, je ne sais en vérité lequel serait le plus lourd. Mais cette douloureuse situation touche à son terme, voici qu'un peu de jour va se faire dans la nuit où elles sont plongées; l'incertitude de l'une va finir, tandis que celle de l'autre se prolongera, et pourtant, si pénible que soit l'incertitude appliquée à de tels objets, la plus malheureuse, de l'épouse ou de la mère, ne sera point encore peut-être celle qui ne doutera plus.

C'était par une grise et triste matinée. Une petite pluie fine tombait depuis la veille, et le brouillard épais qui couvrait les champs annonçait qu'elle se prolongerait jusqu'au soir. Il était à peine neuf heures. Mme de Bussière, en descendant, rencontra dans le

jardin Mme Breton toute prête à sortir comme elle. Sans s'être donné le mot, elles avaient eu toutes deux l'idée d'aller au-devant du facteur, afin de hâter leur joie au moins de quelques minutes, dans le cas où la poste leur apporterait quelque chose. Elles étaient parties trop tôt, le facteur était en retard, elles l'attendirent longtemps au bout de la rue. L'apercevant enfin, elles coururent au-devant de lui, et dès qu'il les eut reconnues, il tira de sa boîte une lettre qu'il agita en la leur montrant.

« Il n'y en a qu'une. Est-elle pour vous ou pour moi? dit Mme Breton d'une voix presque défaillante.

— C'est de votre fils, cria le facteur à Mme de Bussière. Allons, il ne lui est encore rien arrivé cette fois-ci. Je vous l'ai dit, madame, il est à l'épreuve de la bombe. »

Il tendit la lettre à la mère, puis voyant que Mme Breton le regardait :

« Je n'ai rien pour vous aujourd'hui, ajouta-t-il d'un air embarrassé, ce sera pour demain. »

Et il passa.

Les deux dames reprirent le chemin de la maison. Mme Breton aurait bien voulu qu'on ouvrît la lettre sur-le-champ, on y aurait peut-être trouvé quelques renseignements sur son mari ; mais Mme de Bussière attendait toujours qu'elle fût seule pour ouvrir ses lettres, et jamais son inquiétude maternelle, si forte qu'elle eût été, ne l'avait fait manquer à cette règle qu'elle s'était sans doute imposée pour qu'on ne fût pas témoin de ses premières impressions.

« Je monterai chez vous dans un quart d'heure, lui dit Mme Breton dès qu'elles furent rentrées.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit-elle, je vais descendre. »

Elle monta d'un pas rapide. La Nardy, qui, d'une fenêtre, avait épié le retour de sa maîtresse, l'attendait à la porte de l'appartement.

« Avez-vous une lettre, madame? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui.

— Bénis soient Dieu et saint Mathurin! » s'écria la bonne fille en versant des larmes de joie.

Mme de Bussière passa aussitôt dans sa chambre et s'y enferma; Nardy l'entendit ouvrir la lettre et déplier vivement le papier.

Une demi-heure s'écoula. Mme Breton, lasse d'attendre, se décida à monter pour demander à Nardy ce que cela signifiait. La vieille servante haussa les épaules d'un air inquiet en lui montrant la porte de la chambre.

« Elle s'est enfermée là-dedans, dit-elle, et il y a au moins vingt bonnes minutes que je ne l'ai entendue bouger. Pourtant la lettre est bien de M. Louis, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Mme Breton. Mais c'est singulier, je n'entends rien non plus, absolument rien. Si elle s'était évanouie?

— Oh! non, madame ne s'est jamais évanouie, et ce n'est pas en lisant une lettre de son fils.... Je ne la vois pas, fit-elle en s'interrompant pour regarder par le trou de la serrure. C'est qu'elle est sans doute du côté de la fenêtre.

— Encore une fois cela n'est pas naturel, reprit Mme Breton, il faut à tout prix savoir ce qui se passe.... »

Elle frappa un léger coup à la porte. Point de réponse. La vieille servante et la jeune femme échangèrent un regard d'effroi. Celle-ci frappa un peu plus fort.

« Que me veut-on? demanda au bout d'un instant une voix rauque et sourde.

— C'est moi, madame, balbutia Léonie, c'est moi qui voulais vous demander si la lettre ne vous apprend rien sur le sort de mon mari. »

Cette question resta encore sans réponse.

« Mon Dieu! s'écria la pauvre jeune femme en pâlissant et en joignant les mains, est-ce un malheur que vous êtes chargée de m'annoncer? »

Elle s'appuya contre un meuble et se passa la main sur les yeux comme pour écarter une horrible image. On entendit alors un pas lent s'avancer du fond de la chambre, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit.

Le premier regard que Léonie jeta sur Mme de Bussière la rassura pour elle-même : jamais pareil changement ne s'était opéré en aussi peu de temps. La figure de la mère de Louis avait vieilli de dix années; ses joues étaient livides, ses lèvres décolorées, son front couvert de rides, ses yeux enfoncés dans leur orbite et presque éteints. Mme Breton et Nardy reculèrent à son aspect et n'osèrent ni l'une ni l'autre lui adresser la parole.

« Je ne sais rien sur votre mari, dit enfin Mme de Bussière à Mme Breton; on ne me parle pas de lui dans la lettre. Vous êtes heureuse, ajouta-t-elle plus bas, vous pouvez espérer encore, vous ne savez rien!

— Mon Dieu! fit alors Mme Breton avec l'accent de l'intérêt le plus sincère, serait-il arrivé quelque chose à votre fils?

— Oui.

— Il est blessé?

— Oui.

— Mais c'est lui qui vous écrit, sa blessure n'est pas dangereuse? »

Un sourire effrayant contracta les traits de la mère.

« Il m'écrit, en effet, dit-elle; que le danger est passé. »

La vieille Nardy, qui écoutait haletante, respira fortement, joignit les mains et les levant vers le ciel :

« Béni soit !... s'écria-t-elle.

— Taisez-vous, interrompit Mme de Bussière avec dureté, ne bénissez pas Dieu quand le malheur et la ruine sont sur ma maison. Je ne verrai personne aujourd'hui, personne, entendez-vous? pas même Mlle Dupré. Si on me demande, vous direz que mon fils a été blessé à la jambe. Venez, » ajouta-t-elle en s'adressant à Léonie.

Quand elles furent toutes deux dans la chambre, Mme de Bussière prit la lettre qu'elle avait posée sur une petite table, et la tendant à la jeune femme :

« Lisez, » lui dit-elle.

Léonie prit le papier et lut ce qui suit :

« Ma chère et bonne mère,

« Les journaux ont dû te parler suffisamment de notre nouvelle victoire, à laquelle j'ai contribué dans la mesure de mes petits moyens; mais ce que tu attends, je le sais, avec le plus d'impatience, c'est un mot de moi qui te dise que je suis vivant. Oui, ma bonne mère, je vis et nous nous reverrons bientôt. Par malheur, je n'ai pas quitté le champ de bataille aussi entier, aussi complet que j'y étais venu : j'y ai laissé une jambe, la jambe gauche, la moins bonne des deux. Mais le chirurgien de notre régiment en a commandé une qui la remplacera avantageusement, de façon que, comme il dit, je vais avoir une jambe faite au tour.

« Plaisanterie à part, j'ai été atteint d'un éclat d'o-

bus; la blessure était grave, il a fallu me résigner à subir l'amputation. La femme de mon colonel, la bonne Mme Chamblain, m'a soigné comme tu m'aurais soigné toi-même; j'avais bien tort d'avoir des préventions contre cette excellente personne, nous sommes à présent les meilleurs camarades du monde.

« Un autre de mes camarades, Hector Trumeau, a reçu un grand coup de sabre en travers de la figure. Il dit qu'il a de la chance, que la cicatrice qui doit lui en rester donnera à sa physionomie quelque chose de plus militaire. Nous sommes tous les deux, pour le quart d'heure, à Brescia, dans un hôpital où nous ne serions pas mal si la compagnie n'était pas si nombreuse. Je n'ai rien appris sur le capitaine Breton.

« Allons, du courage, ma bonne mère. Sans doute, ce malheureux éclat d'obus n'a pas seulement emporté ma jambe, il a emporté encore de bien charmants projets, mes plus doux rêves.... Que veux-tu? Songe, pour te consoler, que nous ne nous quitterons plus, que je pourrai faire tous les soirs ta partie de piquet, m'occuper uniquement de toi....

« On prétend que dans six semaines je serai de retour à Limoges. A bientôt donc! Je t'embrasse tendrement.

« Ton fils,
« Capitaine Louis de Bussière.

« *P.S.* La bataille aurait pu nous être bien autrement funeste à moi et à toi; je l'ai encore échappé belle. Une balle, admirablement dirigée, était venue m'atteindre en pleine poitrine; elle s'est aplatie sur le petit médaillon que je porte toujours sur moi.... Il ne reste rien de l'adorable miniature, rien que ce que j'en garderai éternellement dans mon cœur. Mais allons,

allons, je ne veux pas m'attendrir; le chirurgien m'ordonne d'être gai pour la convalescence, et je veux vivre encore, vivre pour toi.»

« Pauvre mère! murmura Léonie en achevant ces dernières lignes. Mais il vit, ajouta-t-elle aussitôt en saisissant la main de Mme de Bussière, vous le reverrez, madame, vous l'embrasserez bientôt.

— Je le reverrai, je l'embrasserai bientôt, reprit la mère, mais mutilé, mais infirme pour le reste de sa vie. Mon fils, mon orgueil, mon unique espérance! Ah! vous avez bien fait de venir, cette douleur muette aurait fini par m'étouffer. Vous voyez, je ne pleure pas. L'avenir de mon fils est perdu, et je ne pleure pas, je ne puis trouver de larmes, je ne puis trouver de cris. Des cris me soulageraient. C'est comme si une main de fer me serrait la gorge. Mon fils, mon Louis si beau, si jeune, si intrépide! Je ne puis le croire, Dieu n'est pas cruel à ce point, cela n'est pas vrai.

— Résignez-vous, madame, dit en pleurant la douce Léonie.

— Un avenir si brillant s'ouvrait devant lui! Où ne devait-il pas atteindre! Mes rêves étaient dépassés. Il avait le génie de la guerre; je le voyais déjà à la tête de nos armées. Tout est perdu, anéanti. A vingt-sept ans! Je l'attendais colonel, il va revenir invalide dans la maison de sa mère, lui demandant l'appui de son bras. Moi son appui, et il devait être le mien! C'est quand mes forces vont m'abandonner que Dieu lui enlève les siennes! Oh! le ciel n'est pas juste, et je n'ai pas mérité d'être punie ainsi.

— Résignez-vous, madame, répéta la jeune femme en continuant de pleurer.

— Me résigner! mais c'est impossible. Vous ne

comprenez donc pas que le voilà sans ressources, sans état, sans position dans le monde! Je n'ai pas de fortune, il faudra qu'il travaille pour vivre et pour m'aider à vivre. Je ne veux pas qu'il travaille, il n'est pas né pour cela. On lui fera une pension : où cela le conduira-t-il? Mais je vous dis qu'il n'a que vingt-sept ans, madame; il végétera, il se consumera dans de stériles regrets, il mourra tous les jours de sa vie.

— Ayez du courage pour lui, je vous en prie en grâce, réglez-vous sur lui. Voyez comme il a soin de vous consoler d'avance. Il paraît calme au milieu de son malheur, il vous dit....

— C'est pour ne point me désespérer qu'il affecte d'être calme; il a la mort dans le cœur, n'est-ce donc pas visible? Ce n'est pas seulement dans son avenir qu'il est frappé, c'est dans son amour. Cette jeune fille.... Oh! si du moins.... »

Mme de Bussière s'arrêta, fixa un regard défiant sur celle à qui elle s'adressait, et, refoulant les pensées qui lui venaient aux lèvres, elle passa de l'énergie de la douleur à l'abattement du désespoir, et se laissa tomber sur une chaise. Léonie lui prit les mains et l'embrassa; puis, se jetant presque à ses pieds :

« Craignez, lui dit-elle à voix basse, craignez d'irriter Dieu par des plaintes coupables. Vous avez encore des grâces à lui rendre : on vous a mutilé votre fils, on pouvait vous le tuer.

— C'est juste, on pouvait me le tuer, répéta Mme de Bussière d'une voix sourde.

— Vous êtes bien malheureuse, reprit la jeune femme, mais que j'échangerais volontiers mon incertitude contre votre malheur! Si j'apprenais que mon mari a été blessé, qu'il a été amputé d'un bras ou d'une jambe, oh! j'aurais bien des larmes pour ses

souffrances, mais je me dirais en même temps qu'il m'est ainsi rendu pour toujours, qu'il n'ira plus jouer sa vie au hasard des batailles, et je bénirais Dieu au fond de mon cœur.

— On dit cela, interrompit Mme de Bussière, et on expie quelquefois chèrement de pareils souhaits. Que deviendrait votre mari, que deviendriez-vous vous-même, s'il ne pouvait plus servir? Comme mon pauvre enfant, votre mari est sans fortune; vous ne seriez pas assez riche pour le soutenir, pour soutenir une famille.

— Eh! qu'importe cela? s'écria Léonie, je travaillerais pour lui et pour moi. Ma mère a bien travaillé; ma mère était une ouvrière, je ferais comme elle.

— Oui, vous descendriez du rang que vous occupez comme il me faudra descendre moi-même. Descendre! oh! voilà ce qu'il y a de plus affreux!

— Oh! non, madame, ce qu'il y a de plus affreux, c'est de les perdre sans retour.

— Vous avez raison, la douleur m'égare. Mais on a sonné, je crois? Ce doit être Lucie. Je ne voulais pas la voir, j'ai changé d'idée. Allez vite, je vous prie, retenez-la, amenez-la (ne lui dites rien surtout), et vous nous laisserez ensemble. »

C'était Lucie en effet, qui n'avait point paru depuis deux jours et qui, se reprochant cette indifférence apparente, avait saisi le premier moment de liberté pour s'échapper. Les larmes de la Nardy lui avaient tout d'abord annoncé un malheur. Elle interrogeait cette brave fille, lorsque Mme Breton arriva près de la porte d'entrée, où elles étaient restées. Lucie lui tendit vivement la main, et la voyant aussi tout en pleurs, lui demanda si elle avait reçu des nouvelles.

« Hélas! non, répondit-elle, mais Mme de Bussière a une lettre de son fils.

— Ah! fit Lucie avec un mouvement de joie; puis elle ajouta aussitôt : Pourquoi donc Nardy pleure-t-elle ?

— Parce que M. Louis a été blessé à la jambe, s'écria alors celle-ci.

— Venez, interrompit Léonie, Mme de Bussière est au désespoir. »

Lucie sentit un frisson lui courir par tout le corps, mais elle ne dit rien et suivit Mme Breton.

Mme de Bussière vint à sa rencontre, et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, la jeune fille répandant d'abondantes larmes et la mère n'en pouvant répandre encore.

Léonie profita de cette étreinte prolongée pour sortir de la chambre et les laisser seules, comme Mme de Bussière l'en avait priée.

« Vous savez tout ? demanda alors celle-ci à la jeune fille.

— Je sais qu'il est blessé à la jambe, Nardy ne m'en a pas appris davantage; mais je vois bien que sa blessure est grave, que vous craignez.... »

Les sanglots l'empêchèrent de poursuivre.

« Non, reprit Mme de Bussière, je ne crains pas pour ses jours, le danger est passé.

— Le danger est passé! s'écria Lucie dont les beaux yeux étincelèrent au milieu des larmes.

— Il me l'écrit du moins.

— Oh! je vous en prie, madame, montrez-moi sa lettre.

— Je ne puis vous la montrer maintenant.

— Vous me la montrerez plus tard ?

— Peut-être.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur que vous n'aimiez plus mon fils, une fois que vous l'aurez lue.

— Moi ! » exclama la charmante enfant avec l'accent d'une surprise indignée et en rejetant en arrière sa belle tête expressive pour mieux regarder Mme de Bussière.

La mère de Louis la considéra elle-même avec un étonnement où perçait une lueur d'espérance ; on eût dit qu'elle mesurait pour la première fois l'étendue de l'amour que Lucie avait pour son fils.

« Mais, dit-elle en la regardant toujours, il vous avait plu par sa bonne et joyeuse physionomie, par ses traits si fins, par ses yeux si doux et si vifs à la fois. Il était charmant sans doute, on comprenait votre amour pour lui. Si par hasard il était défiguré ?

— C'est donc au visage qu'ils l'ont frappé, demanda la jeune fille avec un geste d'effroi ? Qu'il doit souffrir, mon Dieu ! Et il craint peut-être que je l'en aime moins ? Oh ! dites-lui, madame, qu'il se rassure et qu'il peut revenir aussi changé qu'il voudra : je le reverrai toujours tel qu'il était en nous quittant.

— Vrai, bien vrai ? s'écria Mme de Bussière en serrant fortement les deux petites mains qu'elle tenait dans les siennes.

— Mais il a donc reçu deux blessures ? reprit Lucie. Nardy ne m'avait parlé que d'une blessure à la jambe, je vous l'ai dit en entrant.

— Et s'il n'était pas seulement défiguré, poursuivit la mère sans lui répondre, si son avenir militaire était perdu, si sa blessure était telle enfin qu'il fût forcé de quitter le service ?

— Oh ! dans ce cas, madame, j'aurais encore des grâces à rendre au ciel. Je vous l'ai caché jusqu'ici, mais depuis quelque temps, surtout depuis qu'on se bat, je regrettais qu'il eût choisi l'état militaire. J'ai été témoin de toutes les angoisses de Léonie, je les ai par-

tagées, et j'ai songé bien des fois qu'un jour je serais aussi malheureuse et peut être encore moins forte et moins courageuse qu'elle.

— Eh bien donc, lisez sa lettre, » fit Mme de Bussière d'une voix brève en tirant le papier de son sein et en le présentant à la jeune fille.

Celle-ci parcourut rapidement les premières lignes. Mais dès qu'elle comprit de quoi il s'agissait, dès qu'elle sentit, pour ainsi dire, la douleur d'une opération que son imagination lui peignait terrible, elle poussa un léger cri, laissa tomber le papier et faillit tomber elle-même à la renverse. Elle se remit aussitôt néanmoins, ramassa la lettre et continua de lire. Mme de Bussière, qui suivait tous ses mouvements d'un œil avide, crut voir dans cette expression d'horreur involontaire la condamnation de son fils. Elle se dit que c'en était fait, qu'elle s'était trop flattée, et que tout l'être de la jeune fille pleine de vie et d'avenir avait frémi à la seule pensée d'un époux mutilé. Ce qu'elle souffrit de cette certitude ne saurait se rendre; le désespoir est mille fois plus poignant après un retour d'espérance, si court qu'il ait été.

Cependant cette nouvelle torture ne devait aussi durer que quelques minutes, et la vérité ne tarda point à éclater et à dissiper un doute injurieux pour Lucie. Seulement Mme de Bussière s'était ainsi familiarisée avec des alternatives qui allaient faire désormais sa vie, car la planche de salut qu'elle avait saisie dans sa détresse devait l'exposer à bien des vents et la ballotter sur bien des flots avant de la conduire au port.

La jeune fille avait éprouvé dans l'âme un froissement douloureux en voyant, à mesure qu'elle lisait, que le cher blessé ne parlait pas d'elle, et ce ne fut que

lorsqu'elle fut parvenue au *post scriptum* qu'elle respira plus librement et qu'elle sentit de nouvelles larmes, plus douces déjà, lui venir aux yeux.

« Cher médaillon! dit-elle en faisant un mouvement comme pour porter le papier à ses lèvres, il lui a sauvé la vie! Que j'ai bien fait de supplier maman de le lui laisser! Dites-lui, madame, que je lui en donnerai un autre; mais reprochez-lui aussi (pas tout de suite, quand il souffrira moins), reprochez-lui d'avoir si peu parlé de moi dans sa lettre et d'avoir exprimé je ne sais quels doutes auxquels je ne conçois rien. Comment n'a-t-il pas senti que je l'aimerais davantage encore à cause de sa blessure?

— Quoi!... fit Mme de Bussière avec un tressaillement de joie.

— Écoutez, madame, reprit Lucie, voici ce qui s'est passé hier chez maman : Arthur Jeffrey.... Vous ne l'aimez pas, mais vous avez tort, c'est un bon garçon et qui aime déjà Louis avant de le connaître. Eh bien! hier, Arthur Jeffrey m'avait apporté un journal dans lequel il y a un article sur des jeunes filles de Milan qui ont formé entre elles une association pour n'épouser que des blessés de la guerre d'Italie. Il m'avait dit tout bas : « Lisez cela, c'est bien beau! » J'avais à peine fini, que mon père me demanda ce que je lisais avec tant d'intérêt. Je le lui dis. Il fronça un peu le sourcil et regarda le pauvre Arthur d'un air mécontent. Mais en même temps je me dis qu'il y avait là pour moi un conseil et un exemple, et que, s'il arrivait quelque chose à votre fils, je devais prendre d'avance l'engagement de n'épouser jamais, comme les jeunes filles de Milan, qu'un blessé de la guerre d'Italie.

— Ma fille! » s'écria Mme de Bussière en serrant Lucie dans ses bras.

Et elle trouva alors les premières larmes qu'elle eût encore versées depuis la fatale nouvelle.

L'entretien se prolongea longtemps entre la mère et l'amante, car Lucie a bien mérité que nous lui donnions ce nom ; elles restèrent ensemble près de deux heures. Mme de Bussière se convainquit de plus en plus de tout le parti qu'on pourrait tirer de l'exaltation de la jeune fille ; mais, réfléchissant en même temps au danger qu'il y aurait à laisser tomber cette exaltation, elle se promit de hâter le plus possible le retour de son fils. D'ailleurs n'avait-il pas besoin de ses soins? N'était-il pas abandonné à la pitié d'indifférents, d'étrangers du moins, dans un pays qui n'était pas le sien, dont il n'entendait pas la langue? Elle en parla dans ce sens à Lucie, qui fut de son avis et qui ajouta tout bas qu'elle serait bien heureuse de le revoir. Mme de Bussière crut pouvoir dès lors hasarder quelques mots sur les nouveaux obstacles qu'allaient peut-être leur susciter les réflexions de M. et de Mme Dupré. Lucie répondit de sa mère, et quant à son père, elle se fit forte de le convaincre et de lui résister courageusement, s'il le fallait. Mais comme on ne pouvait agir avec trop de prudence, il fut convenu qu'on prierait Mme Breton, qui était seule au courant de tout, de se taire pendant quelques jours, et que Lucie dirait simplement à ses parents que Louis avait été blessé à la jambe, sans avouer d'abord qu'on avait été forcé d'en venir à l'amputation.

On aurait tort de croire que le chagrin de Mme de Bussière se trouva tout à coup amoindri par la compensation que lui faisait entrevoir, dans un avenir prochain, la fermeté de la jeune fille. Non, si elle fut distraite un moment du coup qui la frappait, elle se replongea, dès que Lucie l'eut quittée, dans la morne contemplation de son malheur ; elle s'oublia elle-même pour ne songer

qu'à son fils, et elle puisa dans cet oubli une affliction plus poignante encore peut-être, mais en même temps plus saine à l'âme et plus élevée. L'ambition ne dépouille point un cœur de mère de toute tendresse. Mais, comme Mme de Bussière avait toujours confondu les intérêts de son enfant avec ceux de son propre orgueil, cette seconde phase de sa douleur fut encore traversée par des éclairs sinistres qui suspendaient ses larmes et qui lui arrachaient de muets blasphèmes contre la destinée. Ses sentiments religieux n'étaient point assez forts pour prendre le dessus; il y avait lutte dans son âme, et une lutte terrible. Elle sentit elle-même le besoin de s'arracher à ses pensées, et toute faible et tout épuisée qu'elle était, elle trouva encore assez de force pour écrire à Louis. Elle lui dit qu'elle se courbait devant la volonté divine, qu'elle l'exhortait lui-même à prendre courage, qu'elle l'appelait de tous ses vœux, mais qu'il devait attendre pour se mettre en route que tout danger fût passé, et qu'enfin il aurait tort de désespérer de l'avenir, puisque le triste résultat de sa blessure n'avait rien changé aux sentiments que Lucie avait pour lui.

Les jours qui suivirent se traînèrent avec une lenteur accablante. Tous les amis de Mme de Bussière étant accourus pour s'informer de la blessure de son fils, dont le bruit s'était rapidement répandu, elle fut obligée de ne leur dire que la moitié de la vérité, d'affecter devant eux une espérance qu'elle n'avait plus. On fut toutefois frappé de sa tristesse; on en conclut que la blessure était plus grave qu'elle ne le disait. Elle trembla que ce soupçon ne parvînt avant le moment convenable aux oreilles de M. et de Mme Dupré, car elle ne partageait déjà plus la confiance de Lucie et ne pouvait se décider à révéler aux parents la vérité tout entière. Le

mariage de Louis était devenu son idée fixe ; elle sentait qu'une femme ayant une riche dot lui était à cette heure plus nécessaire que jamais. Ainsi, à la certitude du malheur accompli se joignait pour elle l'appréhension d'un malheur non moins grand à ses yeux et aussi irréparable peut-être.

Mais les regrets et les tourments de Mme de Bussière, si compliqués qu'ils fussent, n'étaient que peu de chose en comparaison de la douleur naïve et pure de tout calcul égoïste qui s'était emparée de la pauvre Mme Breton. Les jours avaient succédé aux jours, sans lui apporter de nouvelles de son mari. Elle avait écrit à ses chefs, à ses camarades, et n'avait obtenu aucune réponse satisfaisante ; on ne savait ce que le capitaine Breton était devenu, il n'était ni parmi les vivants ni parmi les morts. Son régiment avait été engagé un des premiers ; presque tous les officiers en avaient été tués ou blessés, mais au moins on savait leur sort. On avait dit alors à Mme Breton qu'il avait pu être fait prisonnier. Mais il aurait écrit à sa femme, on citait plusieurs prisonniers qui, de Vienne même, avaient écrit à leur famille ; les journaux avaient imprimé leurs lettres. N'importe ! L'infortunée écrivit en Suisse, en Autriche, elle s'adressa à des inconnus, elle sollicita leur pitié, elle les supplia en grâce de s'informer de ce qu'elle avait de plus cher au monde. Quelques-unes de ces personnes firent les recherches qu'elle demandait ; mais ces recherches furent vaines, et on lui répondit encore qu'on ne savait rien. Cette incertitude, que le mystère qui y était attaché rendait d'autant plus terrible, laissait toujours pourtant une porte ouverte à l'espérance. Si Léonie n'avait eu à ménager que sa vie, si elle n'avait été responsable devant Dieu de cette autre vie qu'elle portait dans son sein, elle serait partie elle-

même, elle aurait parcouru elle-même le champ de bataille, elle aurait redemandé son Adrien à chaque buisson, à chaque fossé, comme si, après un mois et plus, la terre gardait encore à sa surface quelque reste de la sanglante moisson ! Puis à ces élans de son cœur succédaient des abattements qui l'épouvantaient. Elle se reprochait comme un crime de souffrir et de pleurer; elle songeait que bientôt elle serait mère, elle l'était déjà par l'affection immense qu'elle portait à son enfant, à ce gage d'un amour si tendre et si vite écoulé !

« Pauvre petit, disait-elle en le berçant d'avance entre ses bras, empêche-moi de penser à ton père, car je dois vivre, je veux vivre pour toi. »

Et voilà, ami lecteur, quelques-uns des résultats d'une grande victoire ; mais ce sont de ces résultats trop secondaires et beaucoup trop nombreux surtout pour être consignés par les historiens.

XIII

LES DEUX BLESSÉS.

Je comptais attendre que mon héros à la jambe de bois fût de retour à Limoges pour m'occuper directement de lui, jaloux que j'étais de vous éviter un nouveau déplacement. Assez d'autres, d'ailleurs, ont été

explorer les champs de bataille; assez d'autres vous ont minutieusement décrit toutes les péripéties de ces grandes journées, la position des armées, la situation des lieux, les plaines et les collines, voire même le soleil et la lune. Je mets en fait que celui qui a lu tout ce qui s'est imprimé au sujet de la victoire de Solferino en sait plus long que beaucoup de ceux qui y ont contribué. Mais, outre que le capitaine de Bussière peut encore tarder quelque temps et que je dois supposer que vous êtes aussi pressé que moi de le revoir, je crois qu'il va se passer en Italie, dans la ville même où l'a conduit le sort de la guerre, quelque chose qui a plutôt trait à mon récit qu'aux intérêts généraux de l'Europe. Vous allez donc avoir l'obligeance de prendre avec moi le chemin de fer. Je vous préviens que nous voyageons à grande vitesse et que, si beaux que soient les lieux que nous parcourons, il n'y a pas moyen de s'arrêter un moment pour les voir. Nous nous rendons à Brescia. Quand le wagon du chemin de fer nous manquera, je vous prêterai les ailes de mon imagination, véhicule aussi commode et non moins rapide, et dès que nous serons entrés dans la ville (n'allez pas croire qu'il vous sera permis d'en visiter les rues et les monuments : nous avons, ma foi, bien autre chose à faire), je vous mènerai tout droit à l'hôpital.

Vous n'avez pas oublié, j'espère, que notre capitaine a écrit à sa mère qu'il était à Brescia, dans un hôpital, avec son camarade Hector Trumeau. Nous voici dans cet hôpital, qui est encombré de blessés; Français, Piémontais, Autrichiens même sont entassés les uns sur les autres. L'humanité ingénieuse a multiplié la place qui manque : où il y avait cinquante lits, il y en a cent. Je regarde tous ces pâles visages : aucun ne me rappelle les traits que je cherche, mais tous me sont

sympathiques parce qu'ils expriment une noble souffrance, et je serais tenté de m'arrêter à chacun. Je m'informe cependant. On me dit que le capitaine Louis de Bussière est sorti de l'hôpital depuis deux jours et qu'il a été transporté chez la comtesse Orosini.

La comtesse Orosini est une belle dame qui n'a jamais quitté Brescia que pour aller de temps à autre, dans les bons moments, faire un petit séjour à Milan, et qui est veuve, dit la calomnie, depuis une trentaine d'années environ. Nous pouvons bien rabattre la moitié de ce chiffre, d'autant plus que la comtesse parle toujours du comte Orosini comme si c'était hier qu'elle l'avait perdu. D'ailleurs, elle n'avait pas seize ans lorsqu'il l'épousa, et elle a été mariée si peu, si peu, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Vous me direz qu'elle aurait pu se remarier, et la calomnie prétend encore qu'elle n'a rien négligé pour atteindre ce but, et qu'elle aurait épousé même un Autrichien; mais soit que sa fortune n'ait point paru assez considérable, soit qu'elle n'ait point rencontré de cœur capable de comprendre le sien, toujours est-il qu'elle est restée veuve et que toute consolation officielle lui a manqué. Il y a pourtant bien des veuves moins agréables qu'elle qui trouvent encore chaussure à leur pied ou couvercle à leur marmite, selon une expression non moins pittoresque, mais un peu moins usitée. Ce n'est pas que la comtesse Orosini soit précisément une beauté; non, c'est une femme qui n'est ni trop grande, ni trop courte, ni trop grasse, ni trop maigre, qui a des traits assez irréguliers, mais qui possède, en revanche, des joues de rose, un teint de lis, des cheveux qui semblent noircir encore avec le temps, et des yeux, oh! des yeux très-susceptibles de causer de grands ravages. Ce sont des yeux brillants et humides à la fois, du feu et de

l'eau mêlés ensemble. Par malheur, l'œil droit ne s'entend jamais très-bien avec l'œil gauche, ils ne prennent pas volontiers la même direction; un observateur peu galant vous dirait qu'elle louche agréablement, mais je lui répondrais que ne louche pas ainsi qui veut. Elle produit, en outre, assez d'effet le soir, au bal, entre onze heures et minuit, lorsque la chaleur n'est pas encore trop forte; car, si elle s'oublie, si elle ne s'aperçoit pas à temps que la chaleur l'incommode, sa figure se décompose, ses charmantes couleurs se déplacent, et elle devient méconnaissable. Hâtons-nous de dire que cela ne lui est jamais arrivé qu'une fois, à Milan, dans une réception officielle, parce qu'un diplomate en disponibilité, qu'on voulait lui présenter, se trouva en retard. Les petites indispositions auxquelles elle est sujette n'altèrent jamais, du reste, dans la journée l'éclat de son teint. Telle qu'elle est enfin, la comtesse Orosini est une très-agréable dame, habitant une belle maison toute blanche, qui a l'air d'un palais, dans le quartier le plus aristocratique de la ville de Brescia.

Nous pénétrons dans cette maison, et c'est à se croire encore à l'hôpital. Il y a dans chaque chambre trois ou quatre lits; chacun de ces lits est occupé par un officier français ou piémontais plus ou moins grièvement blessé à Solferino. Les uns sont jeunes, les autres sont vieux, mais les jeunes dominent. Nous ne tardons pas à découvrir, très-confortablement installés dans une chambre au premier étage, nos deux lieutenants de Lorient, qui sont aujourd'hui le capitaine de Bussière et le capitaine Hector Trumeau. Par quelle voie miraculeuse la Providence les a-t-elle conduits dans les bras, je veux dire dans l'hôtel de la comtesse Orosini? Par la voie d'une personne qui les a comblés, dans les premiers moments, des soins les plus intelligents et les

plus maternels, par la voie de l'excellente Mme Chamblain, la femme de leur colonel, lequel, par parenthèse, vient de passer général de brigade.

Ils étaient tombés à peu de distance l'un de l'autre, Hector aveuglé par le sang qui coulait d'une blessure reçue au visage, Louis frappé à la jambe et incapable de se tenir debout. C'était dans un instant suprême où chacun, chef ou soldat, était à son devoir et ne pouvait songer qu'à soi; la mêlée était terrible. Louis aperçut Hector qui se débattait dans ses ténèbres de sang, et il se traina en rampant jusqu'à lui.

« Trumeau, lui dit-il, laissez-moi monter sur vos épaules, et tirons-nous-en comme nous pourrons, car nous n'avons plus rien à faire ici

— C'est vous, Bussière? répondit l'autre. Montez. Je n'y vois goutte, vous me conduirez; on m'a bel et bien éborgné des deux yeux. Sapristi! que c'est gênant! »

Ils se mirent en marche, l'un portant l'autre, au milieu des balles qui sifflaient, des bombes qui éclataient de toutes parts, et ils ne tardèrent pas à arriver à une ambulance où ils trouvèrent Mme Chamblain en costume de cantinière. Ce fut elle qui débarbouilla le visage du brave Hector et qui lui rendit la vue, pendant qu'un chirurgien s'occupait de son camarade; ce fut elle encore qui aida à les installer le plus commodément possible sur le chariot qui devait les conduire à Brescia. Aussi Hector disait-il à son compagnon, en s'éloignant de l'ambulance :

« Elle a du bon, la grande haquenée, et l'uniforme lui va. Je n'oublierai jamais que c'est elle qui m'a pansé et emmaillotté comme je suis là. Ne vous gênez pas, au moins, Bussière, et appuyez-vous sur moi tout à votre aise, car notre calèche n'est pas douce. Vous souffrez beaucoup, hein?

— Oui, répondit Louis. Ma pauvre mère ! S'il m'arrivait quelque chose, je vous recommande bien de lui faire parvenir ce petit médaillon brisé qui m'a préservé la poitrine. Ahi ! Mais vous souffrez aussi, vous?

— Ça me cuit un peu, et j'ai la tête lourde, voilà tout. Si le sang ne m'avait aveuglé, j'aurais pu me battre encore. Quel guignon d'avoir été forcé de quitter la partie pour une égratignure ! »

Le lendemain, vers le soir, Mme Chamblain, rassurée sur le sort de son mari, arrivait elle-même à Brescia et passait la nuit à l'hôpital auprès de Louis de Bussière dont la blessure, aggravée encore par le voyage, nécessitait une prompte opération. Elle eut pour lui le dévouement d'une sœur de charité et ne se conduisit pas moins bien à l'égard d'Hector Trumeau qu'une forte fièvre forçait à garder le lit. Mais, comme les convois de blessés affluaient de tous côtés, que l'hôpital regorgeait de monde et qu'il pouvait résulter de cet encombrement plus d'un obstacle au complet rétablissement de ses protégés, Mme Chamblain résolut d'aller leur chercher par la ville quelque autre local mieux approprié à leurs besoins.

On lui parla de la comtesse Orosini qui avait recueilli dans son hôtel quelques officiers supérieurs ; elle se rendit chez elle et lui proposa militairement ses deux malades. La comtesse, voyant qu'elle entendait l'italien, lui dit qu'elle ferait avec plaisir ce qu'on désirait, mais que toutes ses chambres étaient prises, sauf une seule, et elle chercha en même temps à lui faire comprendre ce qu'il y avait d'imprudent pour une femme jeune encore à recevoir chez elle tant d'hommes dont les blessures, grâce à Dieu, n'étaient point mortelles. Sur quoi Mme Chamblain lui répondit qu'une femme ne pouvait être nulle part plus en sûreté qu'au

milieu de l'armée française, et que, quant à elle, il ne lui était jamais rien arrivé de désagréable dans le cours de ses diverses campagnes. Elle s'éloigna là-dessus et revint au bout d'une heure, avec ses deux blessés que des hommes du peuple portaient sur des civières. Elle les installa tous deux dans une belle et vaste chambre, et les quitta pour aller rejoindre le général Chamblain, non sans les avoir recommandés tout particulièrement à l'humanité de la comtesse Orosini.

Je dois dire que la comtesse Orosini produisit tout d'abord un effet extraordinaire sur Hector Trumeau; elle lui sembla superbe et majestueuse, l'idéal même des princesses qu'il avait rêvées, une Armide dont il eût été fier d'être le Renaud. Par malheur, l'emplâtre qu'il portait au beau milieu de la figure l'empêchait de se montrer lui-même avec tous ses avantages. La comtesse le regarda à peine dans la première visite qu'elle leur fit, tandis que ses yeux se fixèrent avec infiniment de complaisance sur les traits pâlis, mais toujours agréables, du capitaine de Bussière. Comme elle ne parlait pas le français et que nos jeunes guerriers ne parlaient pas l'italien, elle ne put leur dire grand'chose. Il en résulta nécessairement quelque froideur dans leurs rapports. Elle se reposa sur sa femme de chambre du soin de veiller à ce que rien ne leur manquât, et elle se dévoua de préférence à des blessés capables de lui exprimer et surtout de lui faire comprendre leur reconnaissance. La situation des deux capitaines n'avait donc rien de bien récréatif. La femme de chambre était affreuse; Trumeau l'avait tout de suite prise en grippe, et elle le lui rendait. Cette fille regrettait au fond les Autrichiens. Quant à Louis, il ne faisait guère attention à elle non plus qu'au reste, et il tombait à chaque instant dans les plus noires tristesses en songeant à tout

ce qu'une jambe de moins pouvait lui faire perdre. Le médecin avait beau lui dire que la plaie était superbe et qu'il répondait de tout; le camarade Hector avait beau se livrer à toutes les excentricités de sa conversation; Louis leur répondait à peine ou feignait de dormir pour pleurer plus à son aise. Ce jeune lion était faible comme une femme pour les choses du cœur. La lettre qu'il avait écrite à sa mère et qui affectait tant de calme et de résignation était, certes, bien loin d'être l'expression de sa pensée. Il en attendait pourtant la réponse avec une impatience fiévreuse que les retards forcés de la poste en de telles circonstances devaient accroître encore. Toutes les fois que l'affreuse camériste entrait dans la chambre, il lui demandait en silence, de son regard le plus doux, s'il n'y avait pas quelque chose pour lui, et la pauvre fille, qui comprenait cette attente muette, aurait volontiers sacrifié un mois de ses gages pour pouvoir lui remettre ce qu'il désirait. Mais elle ne devait point avoir cette satisfaction; ce ne fut pas elle, ce fut un ange de grâce et de beauté qui vint enfin, un matin, apporter à Louis la réponse de Mme de Bussière.

Il fut tout surpris de voir entrer dans la chambre une jeune personne qu'il ne connaissait pas et qui paraissait avoir vingt ans au plus. Elle lui dit, en très-bon français, qu'elle était arrivée la veille dans la maison, qu'elle était au service de la comtesse, et que, s'il le trouvait bon, elle remplacerait désormais auprès de lui sa camarade, dont il avait trop de peine à se faire entendre. Quelque pressé qu'il fût de lire la lettre de sa mère, Louis ne put s'empêcher de considérer un instant celle qui la lui offrait. C'était vraiment une créature céleste dans toute l'acception du mot, mince, svelte sans être maigre, avec un teint d'albâtre, de jolis yeux d'un noir velouté et des cheveux comme les pein-

tres en ont donné aux belles patriciennes de Venise : ils étaient d'un jaune pâle qui avait l'éclat de l'or. Quoiqu'elle fût vêtue d'une simple robe noire, elle n'avait pas du tout l'air d'une femme de chambre, et Louis remarqua qu'elle avait la main blanche et fine d'une grande dame. Elle lui apparut enfin comme une messagère d'espérance et de bonheur, et cette première impression fut fortifiée encore par les bonnes nouvelles que contenait la lettre, car Mme de Bussière apprenait à son fils, comme nous l'avons vu déjà, que Lucie savait tout et que son cœur n'était point changé. Le pauvre garçon couvrit le papier de baisers et de larmes. Puis, comme il s'aperçut que la belle inconnue était toujours là, il lui dit en rougissant : « C'est de ma mère! » et elle s'éloigna en souriant doucement, sentant bien qu'en ce moment il n'avait besoin ni de secours ni de consolation.

Elle le laissa seul avec son ivresse.... et avec Hector Trumeau, dont j'ai eu tort de ne point parler, puisqu'il était là et que la nouvelle femme de chambre, que nous appellerons désormais Beppa, lui avait offert ses services tout comme à Louis. Mais, soit que certains hommes ne soient pas réellement sensibles à un certain genre de beauté, soit qu'Hector, qui songeait déjà vaguement à la maîtresse, jugeât la camériste indigne de lui, toujours est-il que Beppa, la ravissante Beppa, ne produisit sur lui aucune espèce d'impression. Il dit seulement à Louis, quand elle fut partie, qu'ils auraient maintenant quelqu'un à qui parler, mais il ajouta qu'il n'aimait pas les rousses. Louis aurait sans doute relevé cette erreur de goût, s'il n'eût été encore occupé à relire sa lettre et s'il n'eût eu le cœur, les yeux et les oreilles exclusivement pleins de sa chère Lucie.

XIV

BEPPA.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels Beppa continua de prodiguer aux deux amis les soins les plus empressés et les plus charmants. Elle leur apportait à boire, elle causait avec eux, elle aidait à les panser. Elle s'acquittait de tout cela avec un zèle qui ne se lassait pas; elle avait l'air d'accomplir je ne sais quel mystérieux devoir, et jamais elle n'était plus heureuse que lorsque Louis de Bussière, qui avait retrouvé son entrain et sa gaieté, lui racontait quelque épisode des grandes batailles auxquelles il venait de prendre part.

Cependant la blessure d'Hector étant en bonne voie de guérison, il était plus souvent dans le salon auprès de la comtesse que dans la chambre auprès de Louis. La comtesse avait d'abord reçu d'assez haut les galanteries du capitaine Trumeau et ne l'avait guère encouragé que pour donner l'éveil aux autres; mais, comme elle avait découvert, au bout de quelque temps, que tous les officiers supérieurs que lui avait envoyés la Providence étaient mariés, elle avait beaucoup rabattu de sa hauteur et avait fini par l'accueillir avec une préférence marquée. Sans doute elle eût mieux aimé un joli garçon. Elle trouvait pourtant qu'il n'eût pas

été trop mal sans cette affreuse balafre qui lui traversait le visage. Mais il était robuste, dispos, libre de tous ses membres, ce qui lui donnait une supériorité réelle sur la plupart des pauvres diables réunis en ce lieu. La comtesse Orosini appréciait fort bien cela. Elle était même parvenue à lui faire comprendre, tout en plaignant le sort du capitaine de Bussière, qu'elle ne pourrait jamais se décider, quant à elle, à épouser un homme qui n'aurait qu'une jambe. Si encore ce n'était qu'un bras! Mais une seule jambe! Ah! fi! Quelle horreur! Elle n'en pouvait supporter l'idée, elle était prête à s'évanouir rien qu'en y pensant. Le capitaine Trumeau lui avait répondu par une pantomime expressive accompagnée de quelques phrases d'un italien étrange dont il commençait à se servir. Or, les conversations où le geste vient souvent à l'aide des mots ont besoin de solitude et de tranquillité, et le palais de la comtesse était devenu en quelques jours une véritable succursale de l'hôpital militaire; les blessés avaient tout envahi, bientôt sa chambre même ne serait plus respectée. Dans cette occurrence, elle se décida à abandonner sa maison aux illustres défenseurs de l'indépendance italienne et à se rendre elle-même dans une jolie villa qu'elle possédait à une lieue de la ville. Il va sans dire qu'Hector devait l'accompagner. Il avait besoin de respirer l'air pur de la campagne pour achever de se remettre, et comme la comtesse craignait de fournir le moindre prétexte à la médisance bresciane, il fut convenu que le capitaine de Bussière et Beppa seraient de la partie.

Ce fut Beppa elle-même qui accourut, toute joyeuse, informer Louis de cette bonne nouvelle; elle la qualifia ainsi. Malheureusement il n'en parut pas aussi charmé quelle l'espérait. Il lui dit qu'il remerciait beaucoup la

comtesse de son aimable proposition, mais qu'il ne pouvait l'accepter, qu'il commençait à marcher avec sa jambe de bois, qu'il serait bientôt entièrement rétabli et qu'il était impatient de revoir sa mère. Il n'avait jamais parlé à Beppa que de sa mère toutes les fois qu'il lui avait exprimé le désir de revoir la France. Elle avait paru on ne peut plus touchée de l'ardeur de son affection filiale; mais, quand elle avait essayé de pénétrer plus avant dans son cœur et de lui arracher un autre secret, il s'était tu ou n'avait répondu que par des paroles qui laissaient croire tout ce qu'on voulait. Je me vois forcé ici de confesser une petite faiblesse de mon héros qui pourra bien lui nuire dans l'esprit de quelques lectrices. Nous savons quelle impression la charmante Bresciane avait faite sur lui le jour où elle lui était apparue, et je dois ajouter que celle qu'il avait faite sur elle était pour le moins aussi favorable. Il s'en était bien aperçu. Les jours suivants il put constater, sans trop de fatuité, qu'elle avait du goût pour lui. Or, tout préoccupé qu'il était de ce que sa jambe coupée pouvait lui avoir fait perdre en moyens de plaire, il fut flatté de cette conquête, si modeste qu'il l'estimât, et il ne fit rien pour changer la nature des sentiments qu'il inspirait. Lorsqu'il surprenait les yeux de Beppa fixés sur lui, il pensait à sa chère Lucie, il se disait qu'elle n'avait point cédé à l'exaltation du moment en jurant à Mme de Bussière qu'elle ne cesserait jamais de l'aimer, il se convainquait de plus en plus qu'il était encore capable d'inspirer et d'entretenir un violent amour. Mais à pareil jeu on risque souvent plus qu'on ne croit, une grande passion n'est pas toujours un sûr préservatif contre les faiblesses. Nous n'ignorons pas jusqu'où Louis de Bussière poussait les scrupules de la fidélité: il commençait donc à s'effrayer, non sans quelque raison,

de ressentir lui-même le trouble qu'il faisait éprouver, et c'est pourquoi il avait cru devoir refuser d'accompagner son ami à la villa des champs, même pour quelques jours. Mais la pauvre Beppa en parut si consternée d'abord, elle insista ensuite avec tant de grâce et d'esprit, elle le pria si tendrement de venir avec eux pour la récompenser des soins qu'elle lui avait donnés, qu'il eut peur de paraître ingrat et qu'il finit pas consentir.

Il était à peu près neuf heures du soir lorsqu'ils montèrent tous les quatre en voiture. La nuit s'annonçait superbe; sur le ciel d'un bleu profond la lune promenait sa lumière argentée, qui aurait pu lutter avec l'éclat d'un pâle soleil du Nord. Le pays qu'ils traversaient était délicieux. Tous les objets environnants, et même à une assez longue distance, se détachaient clairs et distincts. Ici c'étaient des champs de maïs ou de froment au-dessus desquels les vignes, passant d'un arbre à l'autre, étendaient leurs molles guirlandes; là une maisonnette abritée de hauts mûriers au feuillage sombre; plus loin une étroite rivière sur laquelle glissait lentement une barque montée par quelques paysannes et qui laissait après elle un sillon lumineux. On entendait autour de soi je ne sais quel concert vague du milieu duquel se dégageaient les soupirs d'un rossignol, la chanson d'un villageois ou quelque frais éclat de rire, solo charmants qui interrompaient par instants le chœur général. L'air avait une douceur pénétrante qui vous faisait en quelque sorte respirer une vie nouvelle; l'âme tendre de Louis en était comme enivrée, et jamais encore il n'avait ressenti aussi fortement la puissance de ce beau climat de l'Italie.

Lorsqu'on fut arrivé à la blanche villa, qui venait tout à coup d'apparaître au milieu de la verdure comme

un palais de fée, la comtesse, sans écouter les compliments du jardinier et de sa femme, réclama le secours de celle-ci et souhaita le bonsoir à tout le monde pour aller se coucher aussitôt, car elle tombait de fatigue. Le capitaine Trumeau, quoiqu'il eût dormi une grande partie du jour, prétendit aussi qu'il avait peine à se tenir debout et se fit conduire dans la chambre qui lui était destinée. Louis resta donc seul avec Beppa sur le seuil de l'habitation. Comme il n'avait point du tout envie de dormir, il lui proposa de faire le tour du parc, autant pour savourer un peu plus longtemps la fraîcheur de la nuit que pour jouir d'une conversation qui avait pour lui beaucoup de charme.

Le parc était plus grand qu'il ne croyait. On gravissait d'abord une pente assez rapide, on s'engageait dans des allées sinueuses, puis on descendait sur un large et moelleux tapis de gazon au bas duquel vous attirait le murmure d'un ruisseau. Arrivé là, on ne voyait plus que les arbres et le ciel, la maison avait disparu : c'était à se croire à mille lieues du monde, dans une solitude inaccessible à tous les mortels. Louis, qui donnait le bras à Beppa, car il avait de la peine à marcher, et était obligé de s'appuyer sur elle, ce qui, du reste, ne paraissait leur déplaire ni à l'un ni à l'autre, Louis désira s'arrêter un peu en cet endroit, et Beppa, l'ayant conduit vers un banc qu'elle connaissait, s'assit à côté de lui. Ils gardèrent quelques instants le silence : quelles paroles échanger en effet? Ce qu'ils ressentaient était indicible et venait moins peut-être de leurs propres pensées que de l'influence de l'heure et du lieu. Les fleurs exhalaient leurs plus suaves émanations, l'onde mêlait sa chanson à celle des oiseaux, et la lune, se jouant sur le gazon, respectait l'ombre claire qui enveloppait nos deux jeunes gens. Je ne sais comment

cela se fit, mais Louis, qui avait le bras étendu sur le dos du banc, le passa, sans presque y songer, autour de la taille de sa compagne aux cheveux d'or, et le front de celle-ci se trouva si près de ses lèvres qu'il ne put s'empêcher d'y déposer un long baiser. Alors il la serra avec passion contre son cœur, et du front le baiser descendit sur la bouche.... Dante, sublime poëte, éternel honneur de l'Italie! tu l'as chanté toi-même en tes vers les plus doux, c'est ainsi que Francesca fut à Paolo, c'est ainsi qu'ils scellèrent leur tendre et coupable amour!

Beppa pouvait résister (les femmes résistent toujours), elle pouvait fuir, mais elle eût peur qu'il ne se fît mal en essayant de la retenir. Louis n'était plus le solide officier qui s'était élancé à Solferino au-devant de la mitraille; c'était un charmant infirme.... O Beppa, ce fut la pitié qui te perdit!

Puis la nuit était si belle, la solitude si profonde! et le ciel et la terre étaient complices.

« Je t'aime de toute mon âme, soupirait-elle avec tendresse.

— Cher ange! répondait-il avec un commencement de remords et comme s'il avait honte de donner ce nom d'ange à une autre qu'à sa Lucie.

— Vous m'avez aimée pour moi-même, reprit Beppa, vous avez été attiré vers moi comme j'ai été entraînée vers vous, et nos cœurs se sont unis. Mon brave, mon beau, mon glorieux Louis! Ce matin je doutais encore, je me disais que mon rêve ne pouvait se réaliser, qu'il fallait vous confesser toute la vérité et mettre un peu d'histoire dans mon roman. Que je me félicite à cette heure d'avoir attendu! Tu m'aimes, cher libérateur de mon pays, et tu t'imagines n'avoir affaire qu'à une humble fille qui s'efforce d'acquitter par une heure d'ivresse la dette que l'Italie a contractée envers

toi? Tu te trompes, je ne suis pas ce que je parais, je ne suis pas au service de celle qui t'a recueilli dans sa maison, je suis une grande dame aussi, je me nomme (que personne n'entende ce nom, pas même les oiseaux qui chantent au-dessus de nos têtes!) je me nomme la baronne de Linsberg, et je suis la propre nièce de la comtesse Orosini. Pourquoi tressailles-tu, mon bien-aimé? Est-ce que tu crains que je ne sois pas libre? Rassure-toi, celui dont je porte encore le nom a été tué au début de la guerre; je suis veuve, je suis Italienne! Écoute. Mon père, avant de mourir, me maria malgré moi à un de ses amis, le baron de Linsberg, un des principaux officiers de l'armée autrichienne. Je détestais les Autrichiens, je les regardais comme les oppresseurs de ma patrie. La guerre éclata bientôt, et je ne pus apprendre sans une secrète joie la défaite de leurs armées et la mort de mon tyran. Mais ma situation n'était pas sans périls.... Ma fortune est considérable : j'étais une riche proie que plus d'un convoitait, on me surveillait, et ce fut à grand'peine que je parvins à m'échapper de Venise. Au premier bruit de votre grande victoire, j'accourus à Brescia chez ma tante, cachant mon nom, dont je rougissais, et avec l'intention d'offrir ma fortune et ma main à un de nos intrépides libérateurs. Tu sais le reste. Je te vis, l'amour entra dans mon cœur avec la pitié, et ce que je comptais faire par dévouement je le fais par inclination, et je te dis : Accepte ma main et ma fortune pour que nous soyons à jamais l'un à l'autre, pour qu'il n'y ait rien en moi qui ne t'appartienne à jamais!

— Madame.... Chère Beppa!... murmura Louis d'une voix mal assurée, je ne puis vous exprimer ma confusion, ma surprise.... Croyez que j'éprouve un regret sincère... Je suis accablé de tant de bontés, je

m'en reconnais indigne. Si vous saviez !... Mais il serait lâche à moi de vous cacher la vérité un moment de plus; je ne puis accepter ce qui devrait me combler de joie, je ne suis pas libre.

— Il est marié ! » s'écria Beppa en s'arrachant soudain de ses bras.

Mais à peine eut-elle fait un pas ou deux qu'elle s'arrêta chancelante et tomba à la renverse sur le gazon. Louis ne put se lever à temps pour la soutenir. Il l'appela des noms les plus tendres sans obtenir de réponse. Que devait-il faire? La prendre dans ses bras et la porter jusqu'à l'habitation pour qu'on lui donnât les secours que réclamait son état; mais il ne le pouvait pas, le pauvre garçon ! il lui était déjà assez difficile de marcher seul. Comment se charger d'un tel fardeau, si léger, si charmant qu'il fût? En ce moment Louis de Bussière fit un retour pénible sur lui-même et sentit plus amèrement que jamais la perte qu'il avait faite. Il essaya pourtant de se baisser vers la jeune femme. Ce n'était guère facile non plus. Enfin il prit le parti de s'asseoir comme il put, à côté d'elle, sur le gazon, et là, lui frappant tour à tour dans les mains ou soulevant cette tête ravissante qu'il couvrait de baisers tendrement inquiets, il la rappela peu à peu à la vie.

Quand la baronne de Linsberg rouvrit les yeux, elle se redressa lentement et chercha à se rendre compte de ce qui s'était passé ; mais Louis ne vit pas la rougeur qui couvrit alors son visage : il s'était incliné sur ses belles mains qu'il baisait avec ardeur, et il lui disait d'une voix suppliante :

« Me pardonnez-vous, madame? me pardonnez-vous?

— Je n'ai rien à vous pardonner, répliqua-t-elle; j'ai été la dupe de mon cœur. »

Il allait lui exprimer toute sa reconnaissance, lorsqu'elle se rejeta en arrière et se releva légèrement. Il voulut faire comme elle : hélas! il n'y put parvenir aussi vite, elle fut obligée de lui tendre la main.

Mais, en se relevant à son tour, il retint cette main dans la sienne, et, entourant de ses bras l'enchanteresse :

« Soyez encore Beppa, lui dit-il, soyez bonne et douce comme elle, aimez-moi une heure encore comme elle m'aimait. »

Les oiseaux seuls purent entendre ce qu'elle répondit. Elle refusa pourtant de se rasseoir sur le banc, et ils se dirigèrent vers l'habitation, la main dans la main, et en se parlant à l'oreille.

Deux jours après, le capitaine de Bussière s'échappait vers le matin de la villa et allait rejoindre un soldat auquel il avait donné le mot et qui l'attendait sur la route avec un voiturin. Il voulait se dérober par la fuite à un danger nouveau; il craignait l'empire que prenait sur lui la trop séduisante baronne et qu'elle n'envahît dans son cœur un peu de cette place qu'il voulait réserver toute à une autre. Y a-t-il beaucoup de nos vainqueurs de l'armée d'Italie qui aient été capables d'une telle force d'âme, surtout au bout de deux jours, et cela ne confirme-t-il pas ce que je vous ai dit déjà plus d'une fois, que mon héros est un héros, sinon unique, du moins très-rare en son espèce?

XV

LES PREMIERS MOMENTS DU RETOUR.

Je ne vous raconterai pas le voyage du capitaine de Bussière à travers le Piémont et la France ; je ne vous dirai pas toutes les sympathies qu'il inspira sur la route, toutes les mains inconnues qui s'honorèrent de presser sa main, toutes les gracieuses offres de services qui lui furent faites, tant le courage et le malheur unis surtout à la jeunesse et à l'agrément du visage ont de puissance pour attendrir et intéresser les hommes! Quand je dis les hommes, il est bien entendu que je parle également des femmes, et je m'empresse d'ajouter que notre héros put lire plus d'une fois dans de jolis yeux une compassion plus marquée encore, qui fut loin de lui déplaire. Il s'accoutuma de plus en plus, en voyageant, à sa nouvelle jambe, et en arrivant à Lyon il descendait déjà de wagon assez lestement et sans recourir à l'aide de personne. Nous allons prendre les devants, nous allons le précéder à Limoges de quelques heures, et nous le retrouverons lorsqu'il mettra enfin le pied (c'est bien le pied qu'il faut dire) dans cette ville où s'est écoulée son enfance, où son cœur s'est épanoui à l'amour, où sa mère et sa fiancée l'attendent.

Mme de Bussière n'avait pu encore se résoudre à

confesser aux parents de Lucie l'amputation que son fils avait dû subir. Mais, comme bien du temps s'était déjà passé, et que Louis pouvait, en revenant à l'improviste, leur révéler trop brusquement la vérité, elle se décida enfin à en parler à Mme Dupré. Celle-ci l'écouta avec tous les signes d'une profonde surprise et d'une sincère douleur, elle se fit répéter plusieurs fois la chose, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles, elle s'attendrit sur le sort du pauvre garçon et mêla ses larmes à celles de la mère. Mme de Bussière reprit confiance : elle se dit que Mme Dupré avait bien réellement de l'affection pour Louis, et que tout était sauvé. Mme Dupré portait, en effet, au jeune de Bussière tout l'intérêt qu'elle était capable de porter à quelqu'un qui ne la touchait pas directement; mais elle était, avant tout, une femme positive et pratique. Elle n'eut pas plutôt réfléchi un quart d'heure à la confidence qu'on venait de lui faire, qu'elle se dit que c'était bien malheureux sans doute, qu'elle en était désolée, mais que maintenant sa fille ne pouvait plus épouser Louis. Elle fut très-étonnée de découvrir que Lucie était dans des dispositions contraires. Elle essaya de lui faire comprendre que tout était changé, que cette jambe de moins ôtait à Louis toute chance d'avenir, et qu'une jeune fille comme elle ne pouvait épouser un invalide : rien n'y fit, Lucie s'obstina dans sa constance. Mme Dupré, inquiète, se tourna alors du côté de son mari. Elle lui fit part de ce qu'elle avait appris et des idées romanesques qui troublaient la tête de leur fille. M. Dupré répondit froidement que ces idées étaient la conséquence naturelle d'un sentiment qu'on avait eu tort de laisser naître; qu'on aurait dû combattre l'amour de Lucie quand il en était temps encore, et réfléchir, avant tout, à quoi était chaque jour exposé un jeune homme qui

suivait la carrière des armes. Mme Dupré lui demanda si c'était pour avoir le plaisir de la contrecarrer qu'il avait l'air d'approuver à cette heure ce qu'il désapprouvait la veille. Il répliqua avec aigreur qu'il ne l'approuvait pas davantage, mais qu'il voulait voir par lui-même avant de se prononcer. Il s'ensuivit une querelle très-vive, dans laquelle les reproches amers et les mots piquants ne furent point épargnés, et Lucie, qui s'était interposée en vain, brisée par ces émotions, et se voyant en présence d'un danger tout à fait inattendu, prit la fièvre vers le soir et ne put fermer l'œil de toute la nuit.

Le lendemain elle voulut se rendre chez Mme de Bussière : sa mère le lui défendit. L'innocente enfant se contenta de répandre un torrent de larmes. M. Dupré survint et s'informa de ce qu'elle avait. Mme Dupré lui expliqua qu'elle ne pouvait laisser sa fille aller, sans elle, dans une maison où l'on attendait un jeune homme qui pouvait revenir d'un moment à l'autre. M. Dupré objecta qu'il n'était pas encore revenu, et la querelle recommença. La jeune fille se vit forcée, pour les calmer, de déclarer elle-même qu'elle n'irait pas chez Mme de Bussière, et demanda seulement qu'on lui permît d'y envoyer la Jeanneton, qui lui rapporterait les nouvelles, s'il y en avait.

Mme de Bussière fut surprise qu'une légère indisposition empêchât sa petite amie de venir la voir; elle savait que Lucie avait plus d'une fois dissimulé un accès de fièvre ou une migraine pour ne point se priver d'entendre parler de Louis. Elle crut s'apercevoir de plus, à l'air de la servante, qu'il s'était passé quelque chose qu'on lui cachait, et voulant s'en assurer par elle-même, elle lui dit qu'elle irait voir ces dames dans l'après-midi. Mais à peine la Jeanneton était-elle partie,

qu'elle reçut une lettre de son fils où il lui apprenait qu'il serait à Limoges le soir même à quatre heures. Cela changea tout. Elle craignit que Mme Dupré et sa fille ne lui offrissent de l'accompagner au chemin de fer, qu'elles ne vissent Louis couvert de poussière, les habits en désordre, la figure altérée par la souffrance et par le voyage, et qu'il ne leur en restât une mauvaise impression. Il valait mieux, en effet, qu'il reparût devant elles sous son aspect le plus avantageux. Mme de Bussière jugea donc à propos de ne point annoncer l'arrivée de son fils; mais, ne voulant pas non plus se trouver seule à la gare pour le recevoir, elle chargea la Nardy d'aller dire de sa part aux Voland qu'ils seraient bien aimables de venir la prendre vers les trois heures pour faire une promenade, et qu'elle aurait peut-être un service à leur demander.

M. et Mme Voland, accompagnés de Mlle Céline, se trouvèrent au rendez-vous à l'heure indiquée. M. Voland n'allait plus à son bureau depuis quelques jours; il se sentait souffrant, et le médecin lui avait ordonné l'exercice et le grand air. Cette indisposition était venue à point pour donner un peu de répit à la bonne Mme Voland. Depuis la fameuse journée passée au Vigen, l'humeur de Mlle Céline s'était aigrie outre mesure; elle cherchait querelle à sa mère à propos de rien, ou gardait de ces silences accablants que celle-ci redoutait plus que tout le reste. M. Voland ne sortant plus le matin, les scènes étaient nécessairement moins fréquentes, et l'après-midi il fallait l'accompagner dans sa promenade, ce qui enchantait la pauvre mère, car Mlle Céline s'obstinait quelquefois, par caprice ou uniquement pour la contrarier, à rester toute une semaine sans bouger de l'appartement. On aurait tort pourtant, je le répète une fois de plus, de juger

définitivement du caractère de Mlle Céline d'après de semblables bizarreries; on aurait tort d'oublier qu'elle était atteinte d'une grave maladie morale, dont les ravages se manifestaient même à l'extérieur. Ainsi ce jour-là, par exemple, ses traits étaient encore plus altérés que de coutume, et, comme si elle eût voulu que sa mise fût en harmonie avec sa personne, elle avait choisi son plus vieux mantelet et avait mis un vieux chapeau fané qui ne lui servait plus que le soir. Il est vrai qu'elle ne l'avait fait que pour narguer sa mère, qui lui avait dit que, puisqu'il faisait beau, elle pouvait mettre son châle de l'année dernière et son chapeau neuf.

Mme de Bussière remercia ses amis de leur exactitude, et comme M. Voland lui demandait en quoi il pouvait lui être utile, elle répondit qu'elle le lui dirait en chemin, et que, s'il voulait bien le permettre, ils dirigeraient leur promenade du côté de la gare.

« Comment! fit alors M. Voland, est-ce que vous attendez Louis?

— Pas précisément; mais il peut arriver d'un jour à l'autre.

— Je m'étais habillée pour aller dans la campagne, dit Céline d'un air mécontent.

— Nous n'allons pas à une partie de plaisir, ma chère enfant, reprit Mme de Bussière. Vous ignorez encore à quelle cruelle extrémité on a été forcé d'en venir : on lui a coupé la jambe.

— C'est donc vrai? s'écria Céline avec l'accent d'une commisération sincère. Nous n'osions pas vous en parler.

— On vous l'avait dit?

— Oui, répliqua M. Voland, mais on dit tant de choses! Ce pauvre Louis!

— C'est un grand malheur sans doute, poursuivit Mme de Bussière, mais j'en ai pris mon parti; mon fils me reste après tout. »

Il était facile de voir qu'elle affectait une résignation qu'elle n'avait pas au fond. Tout le monde se tut. Lorsqu'on fut dans la rue, M. Voland dit à Mme de Bussière à qui il donnait le bras :

« Il lui faudra nécessairement quitter la carrière des armes; mais Louis n'est pas seulement un brave soldat, c'est un garçon très-intelligent, très-capable. Il trouvera facilement une place.

— Oh! nous ne serons pas embarrassés, répondit-elle avec un air d'assurance; Louis a plus d'une corde à son arc, et outre ses titres, qui ne sont que trop sérieux, nous avons su nous ménager de belles protections. Il obtiendra ce qu'il voudra. »

Ils continuèrent de causer sur ce ton. Mlle Céline les suivait, marchant silencieuse à côté de sa mère. Jamais elle n'avait paru plus absorbée en elle-même, et soit qu'elle songeât au sort du malheureux Louis, soit, ce qui est plus probable, qu'elle songeât à son propre sort, les idées noires s'amassaient sur son front comme les nuages à l'horizon par un soir d'orage. Le hasard allait lui causer une nouvelle contrariété qui devait mettre le comble à ses ennuis. On approchait du chemin de fer, on venait de prendre une large allée qui y conduit, lorsque Mme Voland s'écria tout à coup à voix basse :

« Mon Dieu, Céline, voilà M. Alfred! »

Céline tressaillit et regarda. C'était bien en effet M. Alfred Dumarsais qui, les ayant aussi reconnus de loin, s'avançait vers eux dans une tenue parfaite, avec un habillement de printemps *dernier genre* qu'il avait reçu la veille de Paris. La pauvre Céline pensa au châle et au chapeau qu'elle n'avait pas voulu mettre, et elle

se vit, dans le miroir de sa pensée, sous l'aspect le plus ridicule avec son vieux mantelet et son vieux chapeau fané qui l'enlaidissaient à plaisir.

« Est-ce que vous attendez Louis? demanda le bel Alfred en abordant Mme de Bussière.

— Je ne l'attends pas précisément, répondit-elle, je viens à tout hasard au-devant de lui.

— Eh bien, reprit-il, vous êtes moins avancée que moi, car je l'attends; il m'a écrit de me trouver à quatre heures à la gare avec mon cabriolet. Ne vous pressez pas, le convoi est en retard. Mais j'étais bien sûr de ne pas me tromper, voici Mme et Mlle Voland. Je ne reconnaissais pas mademoiselle. »

Il les salua d'un air de protection. Céline aurait voulu être engloutie au fond de la terre. L'ironique regard que le dandy promenait sur elle était venu, comme une flèche qui tournoie avant de fendre l'air, la frapper en pleine poitrine.

On se remit en marche, Mme de Bussière et M. Voland causant avec Alfred, Céline les suivant avec sa mère.

« Je t'avais dit de mettre ton chapeau neuf, murmura maladroitement celle-ci à l'oreille de sa fille.

— Ne me parle pas, répondit Céline d'une voix sourde, ou je me précipite du haut du parapet. »

Mme Voland fit un mouvement d'effroi. La route qu'ils suivaient était, en effet, beaucoup plus élevée que les terrains environnants et protégée par une balustrade. En ce moment vinrent à passer un monsieur et une jeune personne à cheval; c'était M. de Torilly avec sa nièce, Mlle Aménaïde de Torilly, celle-là même que la chronique s'obstinait à marier avec le volage Alfred. Ils lui rendirent très-gracieusement le salut qu'il leur fit, et il se retourna à plusieurs reprises pour les voir.

« Mlle de Torilly est charmante en amazone, » dit-il assez haut pour que Céline l'entendît.

Ce coup l'acheva, elle était folle de douleur et d'humiliation, lorsqu'on entra dans la gare.

On se dirigea vers la salle d'attente, et M. Voland, ayant aperçu un employé qu'il connaissait, obtint de lui la permission de pénétrer jusqu'au bord de la voie avec tout son monde.

« Vous l'embrasserez toujours cinq minutes plus tôt, dit-il à Mme de Bussière.

— Je vous remercie, répondit-elle, mais vous n'êtes pas au bout de vos peines; il faudra me reconduire chez moi, puisque M. Dumarsais doit emmener Louis dans son cabriolet. »

En ce moment on signala le convoi; tous les regards se tournèrent du même côté, chacun prêta l'oreille, se tut et attendit.

« Le voici! » s'écria le premier Alfred Dumarsais.

La lourde machine arriva en soufflant, comme épuisée de la course qu'elle venait de fournir, et quelques têtes apparurent aux portières des wagons.

« C'est lui ! » répétèrent plusieurs voix.

Un instant après, pendant que le convoi s'arrêtait lentement, Louis de Bussière, car c'était bien lui avec son képi rouge et sa tunique boutonnée sur laquelle brillait sa croix d'honneur, Louis de Bussière ouvrait lui-même la portière du wagon, et, comme M. Voland et Alfred s'élançaient pour le soutenir :

« Laissez-moi descendre seul, je commence à savoir la manière de m'en servir, » dit-il gaiement en faisant allusion à sa jambe de bois.

A peine descendu, tandis que M. Voland l'embrassait, il jeta les yeux devant lui et, apercevant sa mère qui, pâle, immobile, le considérait avec une curiosité

douloureuse, il s'élança d'un bond dans ses bras. Elle le pressa avec force contre son cœur, mais sans pleurer. Il y eut un instant de silence pénible qui fut troublé tout à coup par un sanglot, un sanglot étouffé, quoique profond : tous les yeux se portèrent sur Mlle Voland.

C'était, en effet, du cœur de Céline que ce sanglot s'échappait. Brisée par toutes les émotions qu'elle venait de ressentir dans l'espace de quelques instants, elle s'était rappelé, en revoyant Louis, le vœu impie qu'elle avait formé dans l'église du Vigen, et ce souvenir se joignant à ce que sa propre situation avait à ses yeux de ridicule et de cruel, elle s'était fait horreur à elle-même et s'était accusée du malheur qui était arrivé. Ses larmes, qu'elle cherchait en vain à retenir, la suffoquaient.

« Ne vous désolez pas ainsi, mademoiselle Céline, dit notre capitaine en lui tendant affectueusement la main, je vous assure que je n'ai pas beaucoup souffert et que cette jambe-ci vaut bien l'autre.

— Viens, lui dit tout bas Alfred, car nous allons être entourés. »

Alfred avait raison, diverses personnes avaient reconnu Louis et s'approchaient pour lui serrer la main. Les employés du chemin de fer s'appelaient l'un l'autre pour lui faire une ovation, que sais-je? pour le porter en triomphe peut-être. Louis offrit son bras à sa mère et pressa le pas. Alfred en profita pour se rapprocher de Céline, qui avait baissé son voile et dont il épiait les larmes, car il était de ces hommes qui, je ne sais pourquoi, aiment assez à voir les femmes pleurer, quoique cela enlaidisse les plus belles.

Cependant on était à peine dehors que plusieurs voix crièrent :

« Vive le capitaine de Bussière ! Vive l'armée d'Italie ! »

Et la foule fit chorus.

« Voici mon cabriolet, monte, » dit Alfred à Louis.

Il monta le plus lestement qu'il put, en disant à sa mère :

« A tout à l'heure.

— Vive le capitaine de Bussière! Vivent les braves! répétèrent à l'envi tous ceux qui se trouvaient là.

— Ça chauffe, dit le capitaine à Alfred. Pourvu qu'ils n'aillent pas s'aviser de dételer ton cheval!

— Sois tranquille, » lui répondit celui-ci.

Et, après s'être donné le plaisir de faire caracoler quelque peu son beau cheval anglais, il le lança au galop en faisant reculer la foule, qui n'en cria pas moins de plus belle :

« Vive le capitaine de Bussière! Vive l'armée d'Italie!

— Enfin nous en voilà débarrassés, dit Louis en respirant. La gloire est gênante en voyage, surtout lorsqu'on n'a plus qu'une jambe pour la porter.

— Mon pauvre Louis! J'admire ta gaieté et ton insouciance. Je t'assure que j'ai pris la plus vive part au malheureux événement qui.... que....

— As-tu fini tes jérémiades? Ne vas-tu pas pleurer aussi comme Mlle Céline? Je te préviens que tes larmes me seront moins agréables que les siennes. Quelles excellentes gens que ces Voland, et que j'ai été heureux d'apprendre que ma mère s'était réconciliée avec eux! Je me rappelle que, quand j'étais petit, c'était chez eux que j'allais toujours avec le plus de plaisir, à cause d'une certaine armoire (je la vois encore!) qu'il y avait dans leur salle à manger et d'où Mlle Céline tirait pour moi des biscuits et des macarons. Délicieux macarons de mon enfance! Ainsi tu ne t'es pas décidé à l'épouser, Mlle Céline?

— Ma foi, non; ma situation a toujours trop d'agrément pour que je la tranche par un mariage. Tu ne croirais pas que les Torilly se sont mis en tête de m'accaparer? La superbe Aménaïde elle-même.... Mais il faut de la discrétion. Du reste, ce n'est pas elle qui m'occupe le plus en ce moment; non, c'est la petite Vaudoré qui revient de Paris, où elle était en pension, et qui a dit à quelqu'un, qui me l'a répété, que j'étais le seul homme à Limoges qui eût du genre. Hein! est-ce flatteur? Le jeune Trublet en a verdi de jalousie.

— A propos, comment va-t-il, ce cher Gabriel?

— Bien, quoique Chobert prétende qu'il manque complétement de savoir-vivre. Le fait est qu'il a planté là son actrice avec un cynisme qui lui fait le plus grand honneur.

— Et que dit Chobert de nos prouesses de là-bas?

— Il en trépigne de bonheur. Mais pourquoi, diantre! vous êtes-vous arrêtés en si beau chemin, et qu'est-ce qu'on en pense en Italie?

— Ceux qui ont encore leurs deux jambes, et c'est le plus grand nombre, regrettent qu'on n'ait pas continué d'aller en avant, mais ceux qui en ont perdu une ne sont pas fâchés qu'on ait fait une petite pause. Mais nous parlons politique, je crois? Parlons plutôt mariage. Tu épouseras Mlle Céline, je l'ai mis dans ma tête, je te convertirai.

— Par ton éloquence?

— Et par mon exemple.

— Comment! Est-ce que tu penses encore?...

— Parbleu!

— Ah! »

Il y a de ces exclamations de doute ou de surprise qui échappent presque involontairement et qui percent le cœur de ceux qu'elles atteignent. Louis ne songeait

en ce moment qu'à Lucie ; il n'osait parler d'elle, il aurait voulu qu'on lui en parlât. Il s'était flatté tout bas que Mme Dupré et sa fille accompagneraient sa mère au chemin de fer, et il avait senti un froid au cœur en ne voyant avec elle que les Voland ; mais il n'avait eu ni le temps ni le courage de faire aucune question. L'exclamation d'Alfred venait de réveiller tout à coup des craintes que différentes circonstances avaient contribué à dissiper. Louis se demanda de nouveau si le changement survenu dans sa personne et dans sa position n'était pas en effet de nature à compromettre ses plus chers intérêts. Il était évident que c'était l'avis d'Alfred, et il sourit douloureusement en pensant que nos meilleurs amis ne prennent pas toujours la peine de dissimuler des impressions que nous aimerions mieux ne point connaître.

Le silence contraint qui avait suivi les derniers mots échangés durait encore, lorsqu'on entra dans le faubourg. Bientôt le cabriolet s'arrêta devant la petite porte à claire-voie qui s'ouvrait sur le jardin, et le capitaine s'apprêta à descendre.

« Je ne te propose pas d'entrer, dit-il à son compagnon ; ma mère ne peut pas tarder beaucoup, et elle sera bien aise de causer avec moi. Nous nous verrons demain.

— Certes, je viendrai te voir. Mais je veux descendre pour t'aider à traverser le jardin.

— Tu plaisantes ! je sais encore marcher seul.

— A demain donc ! Tu me raconteras tes derniers faits d'armes.

— Et toi tes dernières conquêtes. »

Ce fut sur ces paroles aigres-douces que l'ex-jeune homme et notre héros se séparèrent. La figure de celui-ci avait pris une expression qui ne lui était pas habi-

tuelle, et c'était les yeux baissés et l'esprit distrait qu'il s'avançait à travers le jardin. Tout à coup il s'arrêta au bruit que fit une jeune femme qui accourait vers lui.

— Pardon, monsieur, dit-elle, je croyais....

— Mademoiselle Léonie ! madame Breton, veux-je dire, » s'écria-t-il en lui tendant les mains.

Puis il la regarda avec un mélange de stupeur et de pitié : Mme Breton n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été autrefois.

« J'ai aperçu de loin votre uniforme, reprit-elle, une idée folle m'a traversé l'esprit. Mme de Bussière ne m'a pas dit qu'elle vous attendait. Je ne vous demande pas si vous savez quelque chose : je suis lasse de faire des questions qui restent sans réponse, et d'ailleurs je vois bien que le monde ne peut plus rien pour moi. Il n'y a que Dieu maintenant, qui puisse me *le* rendre, et il me le rendra, j'en suis sûre. »

Un étrange sourire illuminait en ce moment son visage, et elle s'éloigna en faisant à Louis un geste amical.

Il était encore plongé dans la surprise que lui avait causée cette apparition, lorsqu'il se retourna à ces mots prononcés par une voix qui lui était plus familière :

« C'est lui, c'est lui ! Mon cher enfant ! »

Il n'eut pas de peine à reconnaître la Nardy, la vieille servante qui l'avait élevé, et il la reçut dans ses bras.

« Mon bon monsieur Louis, dit la brave fille, que je suis donc contente de vous voir ! Et madame qui est sortie justement, et qui ne se doute de rien ! Va-t-elle être heureuse ! Mais qu'est-ce qu'elle disait donc que vous aviez une jambe de moins ? Mais ça n'est pas vrai, le pied tout au plus, et encore on ne s'en aperçoit pas quand vous marchez. Vous êtes toujours aussi mignon

et aussi gentil, et je sais bien quelqu'un qui sera du même avis que moi, par exemple.

— Ma bonne Nardy, s'écria Louis tout attendri, il n'y a que toi qui me remettes un peu de cœur au ventre; tous les autres m'avaient attristé sans le faire exprès. Mais allons, viens, et songe à préparer le dîner, car, si j'ai une jambe de moins, je crois, parole d'honneur, que je te rapporte un estomac de plus.

— Dame! vous en aviez déjà un qui en valait deux.

— Eh bien, à présent il en vaut quatre. »

Quand ils furent arrivés dans le vestibule, Louis dit à Nardy de passer la première. Elle obéit, mais sans presser le pas, et elle entendit son jeune maître gravir péniblement derrière elle cet escalier qu'il montait et descendait si lestement jadis! Elle en eut des larmes aux yeux, la pauvre fille, tout en feignant de ne s'apercevoir de rien et en redoublant, au contraire, de bonne humeur et de gais propos.

Mme de Bussière ne tarda point à rentrer. M. Voland ne l'avait reconduite, par discrétion, que jusqu'à la porte du jardin. Aussitôt qu'elle vit son fils, elle courut à lui et le tint encore embrassé pendant quelques instants sans prononcer une parole; puis ses larmes commencèrent à couler.

« Ne te désole pas ainsi, ma bonne mère, lui dit Louis, songe que nous n'y pouvons rien. Ce qui est fait est fait, comme disait si bien mon camarade Trumeau, et le plus sage est d'y penser le moins possible. Ce petit malheur ne sera pas d'ailleurs sans compensation pour toi. D'abord, nous ne nous quitterons plus, je me fixerai pour toujours à Limoges; puis je n'irai plus courir avec les camarades, je préférerai le petit pas réglé de ma bonne mère, je m'appuierai sur elle au besoin, nous ferons ensemble de belles promenades; puis,

le soir, nous jouerons au piquet, puis.... Ne te désole pas ainsi, je t'en conjure.

— Ce n'est pas qu'elle se désole, monsieur Louis, insinua la Nardy, c'est qu'elle est bien contente de vous voir.

— Tu ne m'avais pas écrit que tu étais encore forcé de t'appuyer sur une canne, reprit Mme de Bussière.

— Ce n'est point par nécessité que j'ai une canne, c'est par coquetterie; je puis très-bien m'en passer. Tiens, vois plutôt.

— Et comment as-tu fait pour monter jusqu'ici, malheureux enfant?

— Ah! ma foi, pour monter, je fais comme je peux. J'avoue que ce n'est pas commode. Mais, en revanche, il faut me voir descendre! J'avance ma *défunte* en ligne presque droite et je m'élance à cloche-pied le plus joliment du monde.

— Ne plaisante pas sur ce sujet, cela me fait mal.

— Bon! au contraire, cela fait du bien de plaisanter, et pourvu.... Dis-moi un peu pourquoi il n'y avait avec toi que les Voland au chemin de fer?

— Nardy, interrompit Mme de Bussière, vous ne songez pas à le faire dîner. Qu'allez-vous lui donner?

— Oh! soyez tranquille, madame, répondit la vieille servante, je lui servirai tout à l'heure un joli plat qui sera de son goût. »

La mère et le fils restèrent seuls.

« Je comptais que Lucie t'accompagnerait avec Mme Dupré, que je la verrais en arrivant, reprit Louis en baissant un peu la voix. Je te l'avoue, j'ai senti mon cœur se serrer lorsque je me suis aperçu qu'elle n'était pas là. Il n'y a rien de changé, j'espère?

— Non, mon ami; mais elle ne pouvait venir au-devant de toi. D'abord, ce n'aurait pas été convenable,

puis je ne l'aurais pas voulu : c'eût été risquer beaucoup que de la rendre témoin de ton arrivée. Tu la verras demain, nous irons chez Mme Dupré lorsqu'une bonne nuit t'aura reposé. Songe, mon pauvre Louis, de quelle importance est pour toi la partie qui va s'engager! Sans doute Lucie t'aime, et tout me porte à croire que Mme Dupré continuera de nous être favorable; mais Lucie a un père maintenant, un père auquel il s'agit de plaire, un père qui la dotera magnifiquement. Ce mariage est notre ressource suprême, et je ne respirerai, vois-tu bien, que quand il sera fait.

— Ne dirait-on pas, s'écria Louis, que je ne suis plus bon qu'à faire un riche mariage! Détrompe-toi, je me crois très-capable encore de faire mon chemin, non pas sur les champs de bataille, mais ailleurs : il y a plus d'une route ouverte même pour les écloppés. Je t'assure que, si j'étais aussi détérioré que tu as l'air de le croire, je me désisterais de toutes mes prétentions et que je renoncerais de moi-même à Lucie. Mais ce n'est pas le cas, chère maman. Tel que tu me vois, avec cette jambe postiche que tu ne peux te décider à regarder, j'ai inspiré tout dernièrement, et presque à première vue, une très-violente passion à une très-grande dame qui n'aurait pas demandé mieux que de m'épouser.

— Vrai? Conte-moi donc cela, » dit Mme de Bussière avec l'expression d'une joie qu'elle n'aurait point ressentie, certes, à pareille confidence, deux mois auparavant.

Louis raconta alors de son aventure de Brescia tout ce qu'un fils en pouvait raconter à sa mère. Il ne lui cacha point que cette circonstance n'avait pas peu contribué à faire rentrer dans son cœur la confiance et l'espoir, et il peignit la blonde Beppa avec des couleurs si

vives que Mme de Bussière ne put s'empêcher de sourire et sentit se dissiper, du moins pour le moment, une partie de ses craintes.

« Eh bien, monsieur Louis, dit tout à coup la Nardy en paraissant sur le seuil de la porte, voulez-vous dîner aujourd'hui, oui ou non?

— Oui, répondit-il gaiement, et je cacherai mes jambes sous la table; comme cela maman n'y pensera plus. »

XVI

EFFETS PRODUITS PAR UNE JAMBE DE BOIS.

Il ne se passa rien d'intéressant pour nous dans la nuit et dans la matinée qui suivirent le retour du capitaine de Bussière à Limoges. Les conversations qu'il eut avec sa mère ne firent que reproduire ce que nous avons déjà suffisamment développé, et, à notre avis, un romancier ne doit s'occuper que de ce qui est susceptible d'apprendre à ses lecteurs quelque chose de nouveau. Sa tâche diffère en cela de celle du photographe et se rapproche de celle du peintre; il ne dessine pas fatalement tout ce qu'il rencontre comme le premier, il choisit, groupe et ordonne son tableau comme le second. Il n'est ni un miroir ni une machine; il est un créateur, non un reproducteur, et, tout en s'inspirant de la réalité, s'il ne la refait pas, il la transfigure. La réalité

est, en quelque sorte, la pâte dont il pétrit son gâteau, ce n'est pas le gâteau lui-même. Or, pour ne point sortir de cette comparaison, comme il est certains ingrédients que le pâtissier a sous la main, excellents du reste, mais qu'il ne juge pas à propos d'employer, je ne mentionnerai aussi que pour mémoire la visite qu'Alfred Dumarsais, fidèle à sa promesse, vint faire le lendemain à son jeune ami, d'autant plus que cette visite fut assez insipide et que ledit Alfred y fit preuve d'une outrecuidance qui lui enlèverait le peu d'estime que vous pouvez encore avoir pour lui. Nous le laisserons donc provisoirement de côté et nous rejoindrons notre héros favori au moment où, fraîchement rasé, la moustache coquettement retroussée, vêtu de son plus bel uniforme, il vient de sortir avec sa mère pour se rendre chez Mme Dupré.

Mme de Bussière s'est parée aussi de ses plus beaux atours. Elle donne le bras à son fils et marche la tête haute, le sourire aux lèvres; mais elle ne peut s'empêcher de tressaillir à chaque pas qu'ils font, car la jambe de bois, en retombant sur le pavé, communique au corps de Louis un mouvement particulier et produit un bruit sec qui retentit jusqu'au fond du cœur de la mère.

Cependant il s'étudie à marcher avec toute la régularité possible, et quand il entre dans la maison où habite sa fiancée, quand il est au bas de l'escalier (par bonheur il n'y a qu'un étage), il fait passer sa mère devant lui et s'élance à sa suite avec une adresse qu'il n'a pas encore déployée jusqu'ici.

Mme de Bussière respire en le voyant déjà derrière elle au moment où elle pose la main sur la sonnette.

« Comment as-tu fait? dit-elle; je ne t'ai pas entendu monter.

— L'amour a des ailes, vois-tu, répond-il en souriant, et j'étais bien sûr qu'il me les prêterait pour monter cet escalier-là. »

La Jeanneton vient ouvrir, et pousse un cri en reconnaissant Louis.

« Est-il possible! dit-elle en baissant la voix sur un signe que lui fait Mme de Bussière. Quoi! c'est vous, monsieur Louis? Et bien portant encore! Vous êtes donc de fer? Entrez, entrez dans le salon, pendant que madame achève d'habiller mademoiselle. Voilà de quoi la guérir.

— La guérir? demande Louis avec inquiétude; est-ce qu'elle est malade?

— Non, non, ce n'est rien, monsieur Louis; un petit accès de fièvre qui lui a pris hier on ne sait comment. Elle allait déjà mieux ce matin.

— Je le savais, et je n'ai pas voulu t'en parler, » ajoute Mme de Bussière.

La mère et le fils entrent dans le salon, dont on a fermé les persiennes à cause du soleil, de façon qu'au premier abord on ne distingue pas très-bien les objets; mais à peine le capitaine a-t-il fait quelques pas qu'il s'arrête étonné à l'aspect d'un grand et beau jeune homme qu'il ne connaît pas.

« Bonjour, madame, dit le jeune homme en tendant la main à Mme de Bussière et en jetant sur le capitaine un regard de curiosité sympathique.

— C'est M. Arthur Jeffrey, ce jeune Américain dont je t'ai parlé, dit Mme de Bussière à Louis.

— Voilà donc votre fils, madame? » reprend Arthur en s'avançant.

Mais le regard dont on l'accueille suspend la naïve effusion de son cœur. C'est un de ces regards dont l'usage du monde et l'expérience de la vie peuvent seuls

nous apprendre la véritable signification. Arthur ne l'a pas compris, quoiqu'il en ait été frappé en pleine poitrine comme par une pointe acérée. Il essaye de se remettre, balbutie quelques phrases, puis finit par exprimer, avec cette éloquence qui part de l'âme, l'enthousiasme que lui inspire notre gloire et le désir qu'il avait de connaître le capitaine de Bussière. Il trouve des choses flatteuses et touchantes qui, en toute autre occasion, eussent été bien reçues de Louis; il lui offre son amitié comme un humble hommage et sollicite la sienne comme une faveur précieuse. Mais Louis ne l'écoute pas; il est indifférent aux éloges, aux marques de sympathie; il se compare involontairement à ce blond jeune homme à la taille souple, à la démarche aisée; il lui trouve ce je ne sais quoi d'attrayant et de noble qui est comme l'apanage de la première jeunesse, ce charme printanier dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdu. Il se dit que c'est un rival qu'il a devant les yeux, qu'il le deviendra, s'il ne l'est déjà. Les idées pénibles surgissent en foule dans son esprit; sa physionomie, tout à l'heure si joyeuse, s'embrunit de plus en plus, et c'est à peine si la présence de Lucie, qui entre enfin avec sa mère, parvient à dissiper les nuages qui se sont amassés sur son front rêveur.

Et pourtant l'épanouissement qu'il remarque dans toute la personne de la jeune fille devrait le rassurer. Elle accourt, les joues empourprées, les yeux brillants, elle se précipite dans les bras de Mme de Bussière et lui prodigue des caresses qui ne lui sont pas destinées à elle, mais qu'elle ne peut encore lui donner à lui. Qu'elle est gracieuse, qu'elle est belle et touchante! quel changement s'est opéré en elle dans l'espace de quelques mois! Ce n'est plus l'enfant que Louis aimait, c'est une jeune fille, presque une jeune femme dans

tout l'éclat, dans toute la puissance de sa beauté. Il la contemple avec admiration, pendant qu'elle reste devant lui dans une attitude indécise et pudique, car elle attend qu'il demande la permission de l'embrasser à son tour comme il vient d'embrasser Mme Dupré.

Mais il n'ose, tant il est ému ! et Mme Dupré se tait, et Mme de Bussière est obligée de leur dire :

« Embrassez-vous donc, mes enfants. »

Alors l'heureux capitaine saisit la main de la jeune fille et cueille sur ses joues deux longs baisers, deux baisers dont Arthur Jeffrey écoute le retentissement avec un trouble inconnu.

« Je ne croyais pas que Louis reviendrait sitôt, dit Mme Dupré d'un air contraint en faisant asseoir Mme de Bussière sur le canapé.

— C'est une surprise qu'il m'a faite, répond-elle; je n'ai reçu sa lettre qu'une heure ou deux avant son arrivée. »

Le capitaine a retrouvé toute sa bonne humeur. Mais Mme Dupré, qui ne peut détacher ses yeux de la jambe de bois, soupire à plusieurs reprises, parle bas à Mme de Bussière et finit par s'écrier qu'elle plaint de tout son cœur ce pauvre Louis. Il a beau lui assurer en riant qu'il n'est point du tout à plaindre, elle persiste dans sa compassion et continue de regarder la jambe avec une fixité désespérante. Lucie, au contraire, a l'air de ne s'être aperçue de rien. Elle adresse mille questions à Louis, qui, pour lui plaire, entreprend des récits dont le jeune Arthur dévore chaque mot. Cependant Mme de Bussière, pour détourner les yeux de Mme Dupré du malheureux objet qui les attire sans cesse, la prévient qu'elle voudrait lui dire deux mots en particulier, et lui propose de passer un moment dans la chambre voisine.

Ce qu'elle veut lui dire, c'est qu'il est prudent de ne

point laisser traîner les choses, et qu'elle est décidée à faire elle-même la demande à M. Dupré. Mme Dupré se trouble, bat la campagne et s'apitoie de plus belle sur le malheur du pauvre Louis. Elle n'ose avouer encore qu'elle a changé d'avis au sujet du mariage, elle préfère donner à entendre que l'obstacle peut venir de M. Dupré, et elle affirme pour la première fois qu'elle ne fera rien sans le consentement de son mari. Mme de Bussière, qui comprend surtout ce qu'on ne lui dit pas, frémit en mesurant de l'œil le terrain qu'elle a perdu dans l'espace d'un jour. Elle continue néanmoins d'affecter la plus entière sécurité, et; tout en dominant Mme Dupré et en l'empêchant, par la seule puissance de sa volonté, de s'expliquer trop franchement, elle se contente de répéter que leurs efforts réunis et l'amour de Lucie ne peuvent manquer d'amener le résultat désiré.

Mais, pendant ce temps, que font dans le salon nos trois jeunes gens? La conversation est devenue moins vive; le capitaine supporte impatiemment la présence d'Arthur; Lucie elle-même, sans trop s'en rendre compte, ne serait pas fâchée de se trouver quelques moments seule avec Louis. Un silence contraint succède aux paroles plus lentes. Pour le rompre, Lucie exprime tout à coup le regret que son père ne soit pas là, ajoutant qu'il aurait été bien aise de se rencontrer avec le capitaine.

« Si vous voulez, insinue timidement Arthur, je vais jusqu'à l'hôtel pour voir s'il est rentré.

— C'est cela! » s'écrie aussitôt Louis.

Ne saisissant pas le vrai sens de cette approbation énergique, mais heureux de pouvoir faire quelque chose qui soit agréable au capitaine de Bussière, Arthur Jeffrey se lève et s'élance hors du salon.

Une fois seul avec Lucie, Louis ne montre pas autant d'assurance qu'on pourrait le supposer; elle-même détourne la tête et semble redouter maintenant ce qu'elle désirait tout à l'heure. Ils restent un instant muets et interdits. Enfin Louis se rapproche d'elle et lui dit à voix basse, non sans trembler un peu:

« Nous nous retrouvons tous deux, chère Lucie, bien différents de ce que nous étions il y a un an. Vous êtes plus belle encore et plus charmante; vous avez gagné, et moi j'ai perdu. Aurez-vous assez de générosité pour l'oublier, et vos yeux pourront-ils s'accoutumer à la triste réalité? Ma mère vous a dit sans doute que cette dernière bataille devait m'être encore plus funeste : c'est votre portrait qui m'a sauvé la vie; mais il a été brisé ce cher médaillon, et j'en ai tiré un mauvais augure. Répondez, Lucie, est-ce bien un service qu'il m'a rendu? »

Ne trouvant point de paroles, la jeune fille, pour toute réponse, laisse tomber sur le front du jeune homme, presque agenouillé à ses pieds, un baiser furtif, un baiser pur comme son âme!

Un moment après, les deux mères rentrent dans le salon. Mme Dupré s'étonne beaucoup qu'Arthur ne soit plus là, et pendant que sa fille lui explique le motif de cette absence, Arthur revient lui-même avec M. Dupré.

Lucie court se jeter dans les bras de son père, et Mme de Bussière dit de sa voix la plus caressante:

« Monsieur, voilà mon fils. »

Les deux hommes s'observent une seconde; le plus âgé tend la main au plus jeune et s'assied à côté de lui. Je me bornerai à faire une seule remarque, qu'en parlant, et contrairement à ce que ne peut c'est s'empêcher de faire Mme Dupré, M. Dupré ne porte

pas une seule fois les yeux sur la jambe de bois. C'est au visage qu'il regarde notre capitaine. Il paraît même qu'il n'est pas mécontent de l'examen auquel il se livre, car l'expression de sa figure devient de plus en plus bienveillante, son ton de plus en plus cordial; il est évident qu'il éprouve de la sympathie pour Louis. Lucie, qui n'est pas la dernière à le remarquer, en frissonne de bonheur, et cela l'empêche de s'apercevoir de tous les signes d'embarras et de contrariété que laisse échapper sa mère. Mais Mme de Bussière, plus perspicace qu'elle, ne s'en aperçoit que trop, et jugeant que la visite s'est suffisamment prolongée, elle se lève pour donner le signal du départ. Le capitaine et M. Dupré, qui s'étaient abordés en étrangers, se séparent déjà presque en amis.

« Je conçois, dit M. Dupré, dès qu'il se retrouve en famille, je conçois maintenant les sentiments que M. de Bussière a inspirés à Lucie. C'est un charmant garçon, et contre lequel il était difficile de défendre son cœur. Sans doute il eût mieux valu.... Mais enfin le mal est fait, madame, résignons-nous, et souffrons ce que nous ne pouvons empêcher. Je n'ai pas voulu me prononcer avant de l'avoir vu; mais je vous avoue qu'il a fait aussi ma conquête, et comme je ne suis pas revenu d'Amérique pour faire le malheur de ma fille....

— Mais vous n'y songez pas, s'écrie Mme Dupré haletante d'émotion. Vous ne l'avez donc pas regardé? Ce mariage est impossible.

— Pourquoi, madame? » demande vivement Arthur Jeffrey.

Mme Dupré, qui ne pensait plus qu'il fût là, le regarde avec une surprise mêlée de colère. Il lui demande pardon d'être intervenu dans un débat auquel

il devait rester étranger, et il se hâte de sortir en prévenant M. Dupré qu'il retourne à leur hôtel.

« Je répéterai la question que vous a faite Arthur, reprend M. Dupré. Avez-vous des raisons particulières pour déclarer à présent ce mariage impossible?

— Oui, monsieur, des raisons particulières et que vous pourriez m'épargner la peine de vous dire, puisqu'elles sautent au yeux. En un mot, j'avais destiné ma fille à un jeune homme dispos et bien portant, et je ne la donnerai pas à un infirme.

— Cependant, si le mariage eût été consommé, vous auriez bien été forcée d'accepter votre gendre tel que la guerre vous l'aurait fait.

— Oui, monsieur, mais le mariage n'est pas consommé, j'ai encore le droit de rompre, et je romprai.

— Oh! maman, ne dis pas cela, s'écrie Lucie en fondant en larmes.

— Et vous alléguerez à votre vieille amie, poursuit M. Dupré, que le malheur glorieux qui est arrivé à son fils est ce qui le rend indigne de votre fille? Nous avons, vous et moi, des manières de voir bien différentes, car je vous avoue que j'étais décidé à m'opposer à ce mariage par tous les moyens possibles, et que c'est justement cette circonstance qui me fait en quelque sorte un devoir de m'abstenir.

— Mais c'est à en perdre l'esprit, riposte Mme Dupré exaspérée. Si vous vouliez réfléchir une minute, vous reconnaîtriez que nous serions fous de lier l'avenir de notre unique enfant à celui d'un pareil jeune homme; Lucie ne tarderait pas elle-même à nous reprocher de l'avoir permis. Elle a la tête montée, elle se fait une espèce de point d'honneur de rester fidèle à un engagement qui n'existe pas en réalité, puisqu'il n'y a rien d'écrit; mais elle ne serait pas plutôt sa femme qu'elle

en ferait son *mea culpa*. Est-ce un mari présentable, je vous le demande? A quoi lui serait-il bon? Je ne lui en veux pas au pauvre garçon, ce n'est pas sa faute, je le sais bien, et je le plains de tout mon cœur, pourvu qu'il ne songe plus à devenir mon gendre. Il devrait comprendre lui-même que ce n'est pas possible. Voyons, Lucie, sois plus raisonnable que ton père, surmonte une faiblesse qui te couvrirait de ridicule; ne juge plus ce jeune homme sur ce qu'il était il y a six mois, mais sur ce qu'il est aujourd'hui. Réponds-moi du moins. Non, elle pleure au lieu de me répondre! Tu me ferais sortir de mon caractère avec tes sottes larmes. D'abord, tu ne l'épouseras jamais de mon consentement; ce sont les Invalides qu'il lui faut, et non le mariage.

— Maman, dit la jeune fille en suspendant ses larmes, je ne me marierai jamais malgré toi; mais j'aime aujourd'hui le fils de Mme de Bussière bien plus que je ne l'aimais il y a six mois, et si je ne l'épouse pas, je ne serai jamais du moins la femme d'un autre. »

Mme Dupré s'élève alors contre les idées romanesques avec une vigueur croissante, et ainsi qu'il arrive dans toutes les discussions, politiques ou autres, elle répète vingt fois sur tous les tons les mêmes choses convaincantes sans produire le moindre effet sur ses adversaires. M. Dupré ne se fait pas faute de rétorquer ses arguments, la querelle prend des proportions inquiétantes. Mme Dupré s'oublie jusqu'à prier son mari de ne plus revenir; M. Dupré lui répond qu'il reviendra voir sa fille, qu'il en a le droit, et les éclats de voix des deux époux se détachent sur le fond monotone des sanglots de la pauvre Lucie comme les notes stridentes de la tempête sur le bruit sourd de l'Océan.

Qui a tort? Qui a raison? A première vue, et à ne juger que d'après cet instinct qui nous pousse à ap-

plaudir aux résolutions généreuses, nous nous rangeons du côté de Lucie et de son père ; nous admirons la constance de l'une et nous savons gré à l'autre des sentiments qui l'empêchent de s'opposer maintenant à un mariage qu'il n'approuvait pas d'abord. Mais si nous réfléchissons quelque peu ; si, descendant des hauteurs de la passion et de l'enthousiasme, nous n'envisageons que le terre-à-terre de la vie, alors nous sommes forcés de convenir qu'il y a dans l'opinion exprimée par Mme Dupré quelque chose de prudent, sinon de délicat. Son gros bon sens impitoyable lui a tracé la ligne qu'elle doit suivre. Elle a compris que son devoir de mère est de résister à l'entraînement irréfléchi, elle a saisi d'un coup d'œil toutes les conséquences d'un mariage accompli dans de telles conditions, elle a vu, en un mot, la réalité que les autres s'obstinent noblement à ne pas voir. Par malheur, ce sentiment juste s'est traduit d'une façon brutale et en termes inconvenants. Mme Dupré a une manière d'avoir raison qui lui donne tort ; on est porté à n'être pas de son avis, même quand on reconnaît, à part soi, que cet avis est le meilleur. C'est qu'elle est tout à fait dépourvue de cette grâce d'imagination qui corrige ce que la raison a parfois de cruel, c'est qu'elle n'a pas non plus cette adresse féminine qui est une si grande force, c'est enfin qu'elle est positive et absolue comme un chiffre. Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais éprouvé une exaspération pareille ; elle est pourpre de fureur, elle ressemble à une locomotive qui est sur le point d'éclater, elle en veut autant à sa fille qu'à son mari, et, plutôt que de donner jamais celle-ci à Louis de Bussière, elle la donnerait au premier animal à deux jambes qui se présenterait, que dis-je ? à Arthur Jeffrey lui-même.

XVII

UNE PASSION MALHEUREUSE.

Lorsque M. Dupré fut parti, lorsque Lucie eut été consignée dans sa chambre en fille insoumise, lorsque le silence de la réflexion eut succédé au bruit de la lutte, Mme Dupré commença à regretter de s'être laissé emporter aussi loin. D'abord, elle n'avait rien gagné à se fâcher : sa fille n'avait point reculé d'un pas, et son mari avait dû être piqué au vif par certaines paroles un peu fortes qui lui étaient échappées. Or, Mme Dupré était possédée plus que jamais du désir de se réconcilier complétement avec M. Dupré, et la froideur marquée de celui-ci avait irrité ce désir au lieu de l'éteindre. Quant à lui, il semblait s'accommoder très-bien de la vie en partie double qu'il menait à Limoges depuis environ deux mois; il ne se gênait pas pour venir voir sa fille autant qu'il le voulait, et leurs rapports n'auraient pu être ni plus libres ni plus fréquents s'ils avaient vécu sous le même toit. Ce n'était pas pourtant l'avis de Mme Dupré. Nous ne lui ferons pas l'injure de croire que les preuves multipliées qu'elle acquérait chaque jour de la fortune de M. Dupré fussent l'unique cause des sentiments bienveillants qu'elle nourrissait à son égard; nous pouvons même dire

qu'elle se trouvait assez riche comme elle était, et qu'ayant, en somme, peu de besoins, elle devait avoir de même peu d'ambition, quoique celle-ci soit bien rarement proportionnée à ceux-là. Mais, enfin, elle était contrariée d'une séparation qui ne lui semblait pas naturelle et qui, en se prolongeant, prêtait à rire à ses dépens. Elle se reprocha donc d'avoir encore diminué les chances de paix, et résolut, pour rentrer en grâce, de parler la première à son mari des vues qu'il pouvait avoir eues sur le jeune Américain. Elle se jetait dans un mal pour en éviter un pire, et s'en voulait à elle-même d'un excès de condescendance dont elle ne se serait jamais crue capable, lorsque le hasard, qui se plaît quelquefois à arranger nos affaires, vint lui présenter une nouvelle combinaison, pour laquelle elle se flatta d'obtenir sans peine l'agrément de M. Dupré.

Il me faut ici entrer dans quelques détails sur l'amour que Lucie avait inspiré au jeune Trublet. Cet amour avait littéralement ravagé l'âme de Gabriel, ou plutôt Gabriel s'était aperçu pour la première fois qu'il avait une âme. Il avait rompu avec son actrice, il n'avait point songé à se rendre à Paris pour les courses du printemps, il avait négligé le cercle et les amis, il avait réfléchi, oui, réfléchi pendant plusieurs jours; et, ayant reconnu qu'il n'y avait plus pour lui de bonheur possible que dans la possession de ce qu'il aimait, il avait fini par avouer à sa mère l'état bizarre et inquiétant dans lequel il se trouvait. Mme Trublet en avait ri et avait répondu qu'il était fou. Mais, comme Gabriel s'était mis alors à pleurer comme un veau et à jurer ses grands dieux qu'il mourrait si on ne lui donnait pour femme Mlle Dupré, Mme Trublet avait pris sa voix la plus aigre (vous devez vous rappeler que cette dame a deux voix, l'une douce comme un roucoulement

de colombe, l'autre éclatante comme une trompette) et lui avait formellement déclaré qu'elle ne consentirait jamais à une pareille mésalliance. Aux yeux de Mme Trublet, un roi qui épousait une bergère se mésalliait beaucoup moins qu'un millionnaire qui épousait une fille pauvre. Le petit Trublet n'était pas endurant; l'amour avait bien pu lui faire prendre pour un moment un ton plaintif, mais la colère lui inspira des discours qui n'étaient rien moins que respectueux. Il criait, au besoin, aussi haut que sa mère; il se mit à beugler, à trépigner, à s'arracher les cheveux et à se donner des coups de poing. Mme Trublet, voyant bien qu'elle aurait le dessous en ce genre d'exercice, prit le parti de se laisser tomber sur un fauteuil et de feindre un évanouissement. Gabriel lui dit alors qu'il n'était point dupe de toutes ces singeries-là, et qu'elle pouvait revenir à elle comme elle voulait, qu'il ne s'en mêlerait pas. Mme Trublet resta immobile et muette. Mais le père Trublet étant rentré en cet instant pour déjeuner, elle se dressa comme une panthère en fureur, s'élança au-devant de lui, et, le saisissant au collet, lui raconta, sur un diapason qui excédait, à coup sûr, le diapason normal, les projets extravagants qu'avait osé concevoir leur fils. Celui-ci la laissa dire :

Car, comment arrêter ce torrent dans son cours?

et, quand elle s'arrêta d'elle-même, épuisée et sans voix, il reprit les faits en sous-œuvre et les raconta à sa manière à l'auteur de ses jours. Le père Trublet, qui était l'homme le plus accommodant du monde quand il s'agissait de satisfaire les passions de Gabriel, n'eut pas de peine à convenir avec lui qu'il n'y avait rien à dire contre la petite Dupré. Mme Trublet, rassemblant le peu de force et le peu de voix qui lui restaient, s'écria

qu'elle se tuerait si Gabriel l'épousait. Gabriel riposta à cela qu'il se tuerait de même s'il ne l'épousait pas. L'honnête M. Trublet se vit donc ainsi tout à coup dans l'affreuse alternative de perdre sa femme ou de perdre son fils.

La tempête continua de gronder pendant quelques jours dans l'intérieur des Trublet. Gabriel, ne pouvant parvenir à fléchir sa mère, prit le parti de tomber malade et de garder la chambre, ce qui mit le père Trublet au désespoir. Nous ne saurions dire précisément si la maladie de Gabriel était sérieuse; le fait est qu'il était assez épris pour qu'elle ne fût pas uniquement un calcul de sa part, et André Chénier, dans sa divine élégie du *Jeune malade*, nous a montré jusqu'où, en semblable occasion, l'amour, le fatal amour, peut étendre ses ravages. Seulement, Mme Trublet n'était nullement disposée à jouer le rôle de la mère consolante et secourable. Les choses en étaient là, lorsque le bruit du retour inattendu de M. Dupré se répandit par la ville. Mme Trublet ne voulut point d'abord ajouter foi aux millions qu'on lui prêtait; mais certains détails plus précis ayant peu à peu ébranlé son incrédulité, elle en toucha deux mots à son mari, et le pria de prendre sous main quelques renseignements positifs. Il se trouva justement qu'un des principaux correspondants de M. Trublet était aussi celui de M. Dupré. On obtint donc sur ce dernier tous les renseignements qu'on voulut, et le résultat, quoiqu'un peu tardif, à cause du temps qu'on fut obligé de perdre pour l'échange des lettres, le résultat fut on ne peut plus favorable à l'amour de Gabriel. Mme Trublet se rendit un matin dans la chambre de son fils, lui dit qu'elle avait pitié de l'état où elle le voyait, et que, s'il voulait lui promettre d'être raisonnable et de se conduire plus décemment, elle

irait elle-même le lendemain demander pour lui à Mme Dupré la main de sa fille. Gabriel se serait jeté avec effusion dans ses bras s'il n'eût été tenu au courant par son père de ce qui se passait et des lettres qu'on échangeait avec l'Amérique ; il se contenta de la remercier d'un air grognon et lui dit qu'elle ferait mieux d'y aller le jour même plutôt que d'attendre au lendemain.

— Qui sait si elle voudra de moi maintenant qu'elle est aussi riche que nous? ajouta-t-il en allumant une cigarette dont il envoyait sans façon la fumée au nez de sa mère. Je ne suis pas dupe de tes belles phrases ; tu m'aurais laissé crever si tu n'avais appris que son père peut lui donner une belle dot. Mais aujourd'hui je n'ai plus autant de chance d'être accepté ; on me l'aurait accordée tout de suite il y a un mois. Puis papa m'a dit ce matin, sans songer au mal qu'il me faisait, que Louis de Bussière est de retour.

— Qu'est-ce que cela fait, cher enfant? répliqua la dame avec son roucoulement le plus doux. Crois-tu qu'on nous ferait l'injure d'hésiter un moment entre toi et le fils de Mme Bussière? D'ailleurs, ce pauvre garçon n'est plus guère mariable à l'heure qu'il est ; il est revenu dans un état épouvantable, et on dit que c'est affreux de le voir marcher. Tout ira bien, j'en réponds. Voyons, mon amour, donnez un baiser à votre mère.

— Laisse-moi donc tranquille !

— Ce n'est pas gentil, Gabriel.

— Rapporte-moi une bonne réponse, et je t'embrasserai tant que tu voudras, » reprit le gracieux personnage en se retournant du côté de la muraille.

Mme Trublet, qui se piquait d'élégance, ayant mis une robe et un chapeau qu'elle venait de recevoir de

Paris, se présenta vers les quatre heures chez Mme Dupré. C'était justement le lendemain de la première entrevue de celle-ci avec le capitaine. Lucie, qu'il était urgent de distraire, venait de sortir en voiture avec son père et Arthur Jeffrey pour faire une promenade hors de la ville. Mme Dupré se confondit en compliments et en révérences, et remercia Mme Trublet de l'honneur qu'elle daignait lui faire; car, si ces deux dames se connaissaient pour s'être rencontrées souvent dans des maisons tierces, elle n'avaient jamais été l'une chez l'autre. Il y avait, en effet, entre elles une incommensurable distance. Les Trublet occupaient à Limoges une de ces positions exceptionnelles qui vous élèvent de cent coudées au-dessus du vulgaire; ils avaient pris dans l'opinion publique une importance dont il serait difficile de se faire une idée. Il y a, dans la plupart des villes de province, certaines familles qu'on pourrait appeler familles régnantes, et qui brillent comme des constellations de premier ordre au milieu du fretin des étoiles. Ces familles ont ordinairement la conviction de leur force et de leur valeur. Quelle que soit leur origine, le grand-père eût-il été chaudronnier ou maçon, elles s'imaginent qu'un sang tout particulier coule dans leurs veines, qu'on devient sacré dès qu'on leur appartient, et qu'il n'y a que des demi-dieux qui soient dignes de s'allier à elles. Les égards qu'on leur prodigue de toutes parts ne contribuent pas peu à entretenir cette illusion. Elles finiraient par aspirer à la tyrannie, n'était le besoin d'égalité qui nous dévore en France. Qu'importe! elles ont l'effectif du pouvoir, si elles n'en ont point les insignes, et au plaisir de faire la pluie et le beau temps dans la cité se joint pour elles la douceur d'exciter autant d'envie que d'admiration, deux passions qui marchent rarement l'une sans l'autre.

Mme Trublet, satisfaite de l'effet qu'elle produisait, ne tarda point à aborder le véritable objet de sa visite. Elle commença par s'exprimer sur le compte de Lucie en termes mesurés. C'était certainement, dit-elle, une jeune personne très-bien élevée, modeste, soumise et qui jouait fort agréablement du piano. Elle était jolie, de plus. Seulement, elle ne concevait pas, elle Mme Trublet, comment une enfant de cet âge avait pu inspirer une passion insensée à un jeune homme comme Gabriel, et c'était pourtant le cas, elle était forcée d'en convenir.

Elle entra, à ce propos, dans quelques détails intéressants. Il y avait un mois que Gabriel s'obstinait à ne point bouger de son lit; il ne permettait même pas qu'on fît sa chambre, qu'on ouvrît ses fenêtres pour donner de l'air; il menaçait ses parents d'attenter à ses jours si on ne consentait à lui laisser épouser Lucie. Ses parents s'étaient donc vus obligés d'y consentir. Là-dessus elle roucoula sa demande d'une voix plaintive et comme si ses paroles eussent été autant de perles précieuses qu'elle laissait tomber dans l'oreille de Mme Dupré.

Celle-ci, du reste, les recueillait comme telles, et ses regards brillants, ses narines gonflées, ses joues enflammées témoignaient assez combien une recherche semblable chatouillait agréablement sa vanité de mère. Elle remercia Mme Trublet de l'honneur qu'on faisait à sa fille, elle donna à entendre que Lucie ne pouvait manquer d'y être fort sensible, et se garda de dire un seul mot des engagements pris envers Louis de Bussière; mais elle déclara qu'elle se devait à elle-même de consulter d'abord M. Dupré. A ce nom, Mme Trublet toussa, se moucha d'un air embarrassé et finit par lui demander en confidence pourquoi son mari n'était

pas venu habiter avec elle. Mme Dupré se troubla comme une jeune fille, et lui avoua, également en confidence, que c'était uniquement parce qu'elle ne pouvait le recevoir avec le jeune homme qui l'accompagnait. Mme Trublet demanda ce que c'était que ce jeune homme. Mme Dupré lui apprit que c'était un tout jeune garçon, presque un enfant. Ces divers points une fois éclaircis, ces deux dames causèrent entre elles comme deux souverains qui concluent un traité d'alliance sans s'inquiéter beaucoup des difficultés d'exécution que leurs plans pourront rencontrer. On aborda la question de la dot. Mme Dupré avait entendu dire à son mari qu'il pourrait donner à sa fille, sans se gêner, deux ou trois cent mille francs. Mme Trublet eut la bonté de trouver que c'était suffisant. On se sépara enfin dans un enchantement réciproque, et Mme Dupré ayant promis à Mme Trublet d'aller la voir sous peu de jours, la mère de Gabriel put dire en rentrant à son fils, sans trop de présomption, que sa démarche avait pleinement réussi et que, si la chose n'était pas encore faite, à coup sûr elle se ferait.

Gabriel, passant subitement de l'excès du désespoir au comble de la joie, permit à sa mère de l'embrasser, se leva, s'habilla pour la première fois depuis un mois, et se rendit au cercle où il eut la bonne fortune de rencontrer son ami Chobert, avec lequel il causa très-intimement pendant plus d'une heure.

Lorsque M. Dupré revint de la promenade avec Lucie, Mme Dupré le pria de lui accorder quelques moments d'entretien particulier. M. Dupré en parut surpris, vu ce qui s'était passé la veille, mais il consentit pourtant à entrer dans la chambre de sa femme, car ce fut dans sa chambre qu'elle l'introduisit. Elle lui apprit sans préambule la demande de Mme Trublet, comptant

bien qu'il en serait aussi ébloui qu'elle l'avait été elle-même. M. Dupré, en effet, à cette révélation inattendue, ne put se défendre d'un petit mouvement d'orgueil; il était encore assez de son pays pour subir le prestige que le nom seul des Trublet exerçait sur l'imagination limousine. Cependant il répondit à sa femme qu'elle connaissait sa manière de voir et qu'il prétendait ne contrarier en rien l'inclination de sa fille. Mme Dupré répliqua qu'elle comprenait fort bien qu'il s'exprimât de cette façon devant Lucie, mais que, maintenant qu'ils étaient seuls tous deux, il devait convenir qu'il serait cruel de donner une jeune personne comme elle, et qu'il se proposait de doter richement, à un jeune homme infirme et sans fortune. C'étaient les mêmes choses qu'elle avait dites la veille; seulement elle les disait maintenant d'un ton beaucoup plus doux et, par conséquent, plus persuasif. M. Dupré avoua qu'il eût préféré pour plus d'un motif que le cœur de sa fille fût resté libre, et il convint que l'alliance des Trublet eût été incontestablement plus avantageuse. Mme Dupré, satisfaite de cette première concession, lui demanda avec un redoublement de douceur de ne rien précipiter, se vantant, si on lui en laissait le temps, d'éteindre peu à peu dans le cœur de Lucie un amour qu'elle avait elle-même allumé. Il lui dit alors qu'il le souhaitait, mais qu'il ne l'espérait pas; puis il se hâta d'ajouter qu'il ne nuirait en rien, pour sa part, au jeune capitaine, et qu'il continuerait d'être poli avec lui. Elle s'écria là-dessus que c'était trop juste. Bref, leur conversation tournait à l'accord parfait, ils étaient près de s'entendre sur le sujet qui devait les diviser le plus, ils allaient peut-être entamer une autre question toute personnelle, lorsque la Jeanneton vint frapper maladroitement à la porte pour prévenir sa maîtresse que le dîner était servi.

Mme Dupré fut tellement irritée de ce qu'elle appela son impertinence, qu'elle lui aurait donné sur-le-champ son congé sans l'intervention de Lucie.

XVIII

NUAGES A L'HORIZON.

Il n'y a pas au monde, a dit un ami de l'humanité, de spectacle plus agréable que celui d'un homme heureux : nous ne pouvons donc choisir un meilleur moment pour rejoindre notre héros. De retour chez lui, après sa première visite à sa fiancée, il aurait voulu s'abandonner sans contrainte à toute la joie qu'il ressentait; mais Mme de Bussière, pour s'associer à cette joie, avait été trop frappée du changement significatif qu'elle avait remarqué dans la conduite de Mme Dupré à leur égard. Quoiqu'elle n'en eût rien témoigné, Louis avait deviné ses craintes. Il aurait pu la rassurer, en lui apprenant la preuve charmante que Lucie lui avait donnée de sa tendresse; il préféra toutefois se taire là-dessus. Il se contenta de rappeler l'accueil sympathique qu'il avait reçu de M. Dupré, et chercha à faire passer dans l'âme inquiète de sa mère la confiance absolue qu'il avait enfin retrouvée.

« Tu ne m'avais pas écrit qu'elle était embellie à ce point, lui dit-il à voix basse quand ils furent seuls le

soir dans le jardin. Chère enfant! Oh! elle est maintenant aussi nécessaire à ma vie que ce bon air qui nous arrive tout imprégné des parfums des champs. Elle n'a pas même paru s'apercevoir qu'il y a quelque chose de changé en moi; elle s'était sans doute accoutumée d'avance à me voir avec ma pauvre jambe tronquée. Ne soupire pas ainsi! Tu finiras par t'y accoutumer de même, ou plutôt, tu ne t'apercevras plus de rien, lorsqu'on m'aura envoyé de Paris une belle jambe au mollet bien ferme avec un pied presque aussi flexible que celui-ci, et tu diras alors comme les autres : « Où est donc celle qu'il a perdue à Solferino? »

Le lendemain, Louis sortit encore avec sa mère; il attendit le jour suivant pour aller voir seul M. Dupré à son hôtel. Mme de Bussière lui recommanda bien de ne point entrer, en passant, chez Lucie : il ne fallait pas être indiscret. N'ayant point trouvé M. Dupré et résistant à l'impérieux aimant qui l'attirait d'un autre côté, Louis se dirigea vers la maison d'Alfred Dumarsais.

Le bel Alfred était sur le point de sortir, et dans cette tenue irréprochable qui a déjà fait l'objet de notre admiration. C'était l'heure de sa promenade quotidienne, c'était l'heure où plus d'une jeune personne l'attendait derrière la vitre, contente de le voir passer. Il fut contrarié de la visite du capitaine. Il n'aimait pas à rester au logis lorsqu'il était ainsi sous les armes; il craignait toujours qu'un mouvement maladroit ne fît faire un pli à ses habits, ne gâtât le col de sa chemise, ne dérangeât une mèche de ses cheveux ou un poil de sa moustache. Puis il était sanglé et serré comme dans un corset : ce n'était point commode pour s'asseoir et causer à cœur ouvert avec un ami. Il aurait bien proposé à Louis de l'accompagner dans sa promenade; mais il avait justement quelque chose de confidentiel à lui dire, un avis sérieux

à lui donner. Il le pria donc de vouloir bien l'excuser un moment, et revint au bout d'un quart d'heure, sans col, sans cravate, et enveloppé dans sa robe de chambre.

« Mon cher bon, dit-il alors, tu m'as confié en arrivant ici que tu étais toujours dans l'intention d'épouser la petite Dupré (pardon ! c'est la grande que je devrais dire) ; eh bien, tu feras sagement de te hâter de conclure. Ce n'est pas seulement parce qu'elle est riche aujourd'hui et que certains amateurs commencent à flairer sa dot, que je te donne ce conseil ; non, il y a un danger plus réel ou du moins plus immédiat. Quelqu'un est amoureux de ta Lucie, mais amoureux à en perdre le boire et le manger ; je n'ajoute pas l'esprit, car de ce côté il n'a rien à perdre ; et ce quelqu'un est.... Devine ! Je te le donne en cent. Mais non, tu chercherais en vain, tu ne trouverais jamais. C'est notre charmant, notre aimable, notre intéressant Gabriel Trublet. Il y avait à peu près six semaines qu'il avait complétement disparu de la scène du monde ; on ne l'apercevait plus ni au cercle, ni dans les rues, ni ailleurs. Nous nous étions dit qu'il était sans doute à Paris et nous ne pensions guère à lui, lorsque hier, dans l'après-midi, il arrive au cercle, s'empare de Chobert et lui raconte qu'il est amoureux fou de Mlle Dupré. Ici je te fais grâce de toutes ses phrases et de tous ses transports qui étaient bien divertissants, je t'assure, en passant par la bouche de Chobert. Ce qu'il faut que je t'apprenne sans retard, c'est que le petit Gabriel a dit à son confident que Mme Trublet avait demandé pour lui la main de Lucie et que Mme Dupré avait fait une réponse des plus favorables.

— Quoi ! s'écria Louis en pâlissant, Mme Dupré?...

— Écoute donc ! Mme Dupré est du pays, elle sait la valeur qu'un Trublet a sur la place. Sans doute Gabriel

n'est pas un Adonis, mais il n'est pas trop laid non plus; c'est un garçon bien planté, comme on dit, et qui peut faire un gendre tout comme un autre. La petite te préférera encore à lui, j'en suis certain. Mais enfin ne t'endors pas sur tes lauriers, presse la conclusion et assure-toi cette jolie retraite. Il y a péril en la demeure. Si tu n'étais pas venu, j'aurais été te voir ce soir, tant il me tardait de t'apprendre cette fâcheuse nouvelle. »

La conversation n'en resta pas là, mais ce fut Alfred qui en fit seul les frais. Il n'avait pu dissimuler tout à fait la secrète satisfaction que lui inspirait tout échec arrivé à plus jeune que lui. On se venge ainsi de vieillir. Louis, qui, dans sa droiture de cœur, trouvait ce sentiment ignoble, se demandait s'il devait fermer les yeux ou donner à l'ex-jeune homme une leçon de délicatesse; mais il pensa à leur vieille amitié et il se tut. Il se contenta de le prier, en partant, de ne point dire un mot de tout cela à Mme de Bussière, qui pourrait s'en alarmer, et, pour toutes représailles, il affecta de le remercier de son méchant avis comme d'un service rendu.

Plusieurs jours se passèrent. M. et Mme Dupré sortirent enfin avec leur fille pour rendre à Mme de Bussière et à Louis la visite qu'ils leur devaient. C'était la première fois que Mme Dupré se montrait en public au bras de son mari depuis qu'il était de retour à Limoges; elle en était toute radieuse, et rien n'eût manqué à son bonheur, si elle eût pu diriger leur course d'un autre côté, car elle était toujours dans les dispositions les plus hostiles à l'égard du capitaine. Elle avait acquis la preuve, durant ces quelques jours, que les offres les plus brillantes, et même celles de Mme Trublet, ne pourraient jamais rien sur le cœur de sa fille. Mais elle ne s'était point rendue pour cela,

et ayant obtenu de M. Dupré la promesse qu'on ne brusquerait rien, elle se disait que c'était déjà avoir gagné quelque chose que d'avoir gagné du temps.

Louis, qui s'amusait à jardiner, les aperçut de loin et courut à leur rencontre. Sans doute il n'avait pas très-bonne grâce à courir avec sa jambe de bois; M. et Mme Dupré en firent à part eux la remarque, mais l'expression de joie qui animait son visage avait quelque chose de si franc et de si communicatif, que M. Dupré ne put s'empêcher de lui faire l'accueil le plus cordial. Quant à Lucie, elle avait trouvé qu'il courait bien vite, elle avait eu peur de le voir tomber.

Il les conduisit vers un berceau de clématite où sa mère était assise, et celle-ci leur proposa de monter chez elle, mais ils préférèrent s'asseoir aussi sous le berceau pour jouir de cette fraîcheur qui contrastait avec l'air chaud des rues qu'ils venaient de traverser. Mme Dupré affecta d'être très-polie. Cette nuance n'échappa point à Mme de Bussière, qui fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Le capitaine et M. Dupré soutinrent presque seuls la conversation. Ce dernier paraissait écouter le jeune homme avec un véritable plaisir, et il était facile de préjuger que la sympathie qui les unissait déjà ne ferait que s'accroître à mesure qu'ils se connaîtraient mieux. Mais quand on eut approfondi ce qu'on n'avait qu'effleuré lors de la première entrevue, quand on eut suffisamment reparcouru en idée les champs de bataille de Magenta et de Solferino, Mme de Bussière, saisissant l'instant favorable et prenant un ton libre et dégagé :

« Çà, dit-elle, il ne s'agit pas seulement de causer bataille, il faut aussi songer aux choses sérieuses. Vous m'excuserez, chère amie, ajouta-t-elle en s'adressant à la mère de Lucie, je vais vous laisser un moment avec

mon fils ; il est urgent que j'échange quelques mots en particulier avec M. Dupré. »

Celui-ci s'empressa de lui offrir son bras, et ils traversèrent d'un pas rapide une petite allée afin de fuir le soleil et de gagner l'ombre. Voici en quels termes s'exprima alors Mme de Bussière :

« Mon cher monsieur Dupré, je crois ne vous apprendre rien de nouveau en vous disant que mon fils aime depuis longtemps votre fille, et vous ne devez point ignorer non plus que Lucie le voit d'un assez bon œil. Cet amour est notre ouvrage à Mme Dupré et à moi ; nous n'avons rien négligé pour unir nos enfants. Il faut avouer que nous n'avons pas eu beaucoup de peine ; ils se seraient aimés également, si nous ne nous en étions pas mêlées. J'avais dans le temps témoigné le désir que votre femme vous écrivît à ce sujet ; elle a jugé plus prudent d'attendre, mais nous voici arrivés à l'extrême limite, et je me suis décidée à vous demander franchement moi-même si vous approuvez les sentiments de votre fille. »

Ces paroles, toutes simples qu'elles étaient, avaient été pesées et méditées à l'avance. Mme de Bussière ne péchait point par un excès de franchise ; nous avons vu, au contraire, qu'elle était capable de beaucoup de dissimulation et de calcul. Sachant bien que son fils n'approuverait pas toutes les ruses auxquelles elle pouvait avoir recours pour arriver à son but, elle avait résolu d'agir seule de son côté pour lui assurer une victoire qui faisait l'objet de leurs communs désirs. Elle s'était bien rendu compte du caractère de M. Dupré ; elle avait vu la bonne impression qu'avait faite sur lui la seule vue du jeune homme, et elle s'était dit qu'à l'occasion il aurait plus de délicatesse et de générosité que sa femme. Elle venait donc d'accomplir, avec toutes les

apparences de l'irréflexion, une démarche à laquelle elle avait songé toute la matinée, car elle avait prévu que les Dupré ne pouvaient tarder à venir la voir. Le résultat fut tel qu'elle l'espérait. M. Dupré fut contrarié sans doute d'être pris à l'improviste; mais, comme il avait en effet de la délicatesse et de la générosité dans le caractère, il n'hésita pas à s'engager, et répondit à Mme de Bussière:

« Je ne vous cache pas, madame, que je fus affligé d'apprendre, lors de mon retour, que ma fille, à peine âgée de seize ans, avait déjà disposé de son cœur et de son avenir. Mais depuis que j'ai pu juger par moi-même de la force de ses sentiments, depuis surtout que je connais votre fils, j'ai pris mon parti et me suis résigné à laisser les choses suivre leur cours. »

Mme de Bussière se sentit soulagée d'un poids immense et se crut tout à fait maîtresse de la situation. Mais il était écrit dans le livre de la divine justice que ses craintes, à peine apaisées, devaient aussitôt renaître. Elle ne respira qu'un moment. M. Dupré, trouvant peut-être qu'il était allé trop loin pour une première ouverture, se hâta d'ajouter:

« Cependant, chère madame de Bussière, à cause du changement survenu dans la position de votre fils, je demanderai à Lucie de prendre encore six mois pour réfléchir, et, si, dans six mois, ses intentions sont toujours les mêmes, ce que je crois probable, eh bien, j'apposerai de grand cœur ma signature au bas du contrat. »

Il était impossible de ménager davantage la susceptibilité d'une mère en lui rappelant indirectement un détail pénible. Pourtant Mme de Bussière eut un tressaillement nerveux sur lequel il lui fut aisé de faire prendre le change à son interlocuteur, qui n'y vit qu'un

mouvement de tendresse, tandis que ce n'était qu'un mouvement d'effroi : elle savait tout ce qu'elle avait à redouter du temps. Elle crut pouvoir hasarder quelques mots sur l'impatience légitime des deux jeunes gens, elle dit qu'un délai de six mois était bien long au point où en étaient les choses. Mais le père de Lucie prit un air plus sérieux et répondit qu'il se devait à lui-même de persister à exiger ce délai.

« Oui, oui, interrompit-elle en affectant une gaieté qui était bien loin de son cœur, je vous accorde les six mois et je vous remercie d'accepter mon fils pour gendre. Vous plaidez la cause de la raison, moi celle de l'amour, je dois nécessairement baisser pavillon devant vous. Mais ne prolongeons pas davantage cette grave conférence, et allons rejoindre nos amoureux. »

Ils retournèrent sous le berceau, mais le capitaine et Lucie n'y étaient plus. Mme Jeandrin, la propriétaire, ayant reconnu de loin Mme Dupré, était venue se lamenter auprès d'elle sur l'état de sa fille, qui était à la veille d'accoucher, et toujours sans nouvelles de son mari. Louis, qui parlait en ce moment à Lucie d'une petite fleur bleue qu'il avait découverte sur le mur du jardin, lui proposa d'aller la voir, et ils laissèrent Mme Dupré seule avec Mme Jeandrin.

Lucie se récria d'admiration : c'était une jolie touffe de *ne m'oubliez pas ;* mais elle trouva que la fleur était d'un bleu plus foncé et surtout beaucoup plus grande que celle qui pousse dans les bois. Comme elle se haussait sur la pointe des pieds pour mieux l'examiner, Louis s'imagina qu'elle en avait envie et se mit en devoir de grimper au mur pour la cueillir. C'était bien aisé, dit-il, en s'aidant du treillage. Lucie effrayée le supplia de n'en rien faire, et comme il persistait, elle le saisit par le bras pour le retenir ; puis, lui désignant

un joli bouton de rose qui était à leur portée : « Cueillez-moi cette rose, dit-elle.

— Vous ne me croyez donc bon maintenant qu'aux entreprises faciles ? s'écria-t-il en lui prenant la main. Sachez que, pour vous plaire, il n'y a pas d'obstacle que je ne me sente encore capable de surmonter. Si vous vouliez le permettre, en moins de deux minutes je serais là-haut et je vous rapporterais ces fleurs.

— Je ne le permets pas, » répondit-elle.

Il se tut. Elle cueillit elle-même le bouton désigné, l'offrit à Louis, et, voyant qu'il regardait encore les *ne m'oubliez pas*, elle le lui passa dans la boutonnière de sa tunique.

« Aussi bonne que belle ! » murmura-t-il en essayant de l'embrasser.

Elle s'échappa vivement, puis, s'apercevant qu'il courait pour la rejoindre, elle revint aussitôt :

« Je n'aime pas que vous couriez, dit-elle, cela doit vous faire mal.

— Non pas.

— Si. Je vous défends de courir, même pour venir au-devant de moi. Mais je crois que maman m'appelle. Est-ce que nous nous verrons demain ?

— Oui, j'irai chez vous dans l'après-midi.

— Vous ne nous trouverez pas, nous devons rendre des visites. Nous serons chez Mme Voland sur les trois heures.

— J'y serai.

— Ah ! j'oubliais. Je vais tous les matins faire une promenade à cheval avec papa ; je tâcherai demain matin que nous passions par ici.

— A quelle heure ?

— A sept heures.

— J'y serai, chère Lucie !...

— Lucie! Lucie! Où es-tu donc? » criait de loin Mme Dupré.

Ils l'aperçurent qui venait à eux avec M. Dupré et Mme de Bussière.

« Vous voyez qu'elle n'est pas perdue, dit celle-ci en souriant.

— N'importe! Ce n'est pas convenable, reprit assez aigrement Mme Dupré. Vous n'êtes plus une enfant, Lucie, et je vous prie de ne plus vous éloigner de moi à l'avenir, lorsque nous serons quelque part. »

La jeune fille devint toute rouge, et le capitaine, au contraire, pâlit légèrement. M. Dupré se hâta de tourner la chose en pléisanterie; on fit le tour du jardin, et il ne se passa plus rien dans le reste de la visite qui soit digne d'être raconté.

Le lendemain avant sept heures, Louis était à la petite porte du jardin, n'osant sortir, mais prêtant l'oreille toutes les fois qu'il entendait quelque bruit qui ressemblait au pas d'un cheval. Il craignait, en se montrant, de trahir l'espèce de rendez-vous que Lucie lui avait donné; il avait cette pudeur délicate qui nous porte à faire un mystère des plus innocents témoignages d'affection de l'objet aimé. Son attente ne fut pas longue. Des pas de chevaux retentirent sur le pavé. Comme la porte était à claire-voie, il n'avait pas eu besoin de l'ouvrir pour plonger dans la rue, et il se mit, afin de se donner une contenance, à rattacher quelques brins de chèvrefeuille qui masquaient l'entrée. Il vit d'abord passer au grand trot M. Dupré, puis il la vit, elle, sa chère Lucie, montée sur un joli cheval dont elle venait, à dessein, de ralentir le pas, vêtue d'une élégante amazone et coiffée d'un petit chapeau sur lequel brillaient quelques plumes sombres. Elle l'aperçut et lui sourit. Vous savez peut-être comme on savoure de

tels sourires! Mais tout à coup Louis se trouble, regarde comme s'il doutait de ses yeux, et ouvre la porte pour se convaincre qu'il ne se trompe pas. Il n'a vu qu'elle d'abord; pouvait-il avoir des yeux pour autre chose! Mais Lucie n'est pas seule; un cavalier, jeune, beau, élancé comme elle, monté sur un cheval semblable au sien, galope à ses côtés et lui parle, et se retourne. C'est Arthur Jeffrey. Il a reconnu le capitaine qu'il salue du geste et qu'il montre à sa compagne. Tout cela s'est passé en un clin d'œil, bien entendu. Arthur et Lucie sont déjà loin, pressés qu'ils sont de rejoindre M. Dupré, et ils disparaissent tous les trois au bout de quelques instants.

Cependant Louis est resté immobile sur le seuil de la porte; il les regarde encore après qu'ils ont disparu, et sa figure prend peu à peu une expression bizarre et presque dure que nous ne lui connaissions pas jusqu'ici. Un sentiment nouveau, plus fort, plus irrésistible que tous ceux qu'il a jamais éprouvés, vient tout à coup de surgir dans son cœur. Il a peine à respirer, il souffre horriblement; il souffrait moins à Solferino, lorsque, renversé sur le champ de bataille, il se disait qu'il allait mourir peut-être et qu'il n'aurait plus la douceur d'embrasser sa mère ni de revoir sa fiancée.

Dans l'après-midi, Louis, fidèle au second rendez-vous que Lucie lui avait donné, sonnait vers deux heures et demie à la porte des Voland; mais la vieille Mariette, qui vint lui ouvrir, lui apprit d'un air effaré qu'on ne pouvait recevoir personne, que M. Voland était très-malade. Faut-il l'avouer? malgré l'amitié qu'il portait à cette famille, il ne songea d'abord qu'à l'occasion manquée de voir Lucie. Il ne put même se persuader tout de suite qu'il devait en prendre son parti, il insista machinalement pour entrer, et il fallut que la Mariette le

priât de la laisser vaquer à ses occupations et lui fermât presque la porte au nez. Il avait à peine écouté les explications qu'elle lui avait données; il ne songeait qu'au moyen de voir Lucie, il avait besoin de la voir. C'est pourquoi, contrairement à ce dont ils étaient convenus la veille, il se rendit chez Mme Dupré, et, ne trouvant personne, il osa demander à la Jeanneton quelles visites ces dames devaient faire, par quelles rues elles devaient passer. La Jeanneton lui donna tous les renseignements qu'elle put, renseignements malheureusement très-vagues. Louis arpenta en vain les rues indiquées. Il revint au bout d'une heure pour voir si ces dames étaient rentrées, et, comme la servante assez surprise lui répondait que non, il lui glissa dans la main une pièce d'or et la pria de ne point dire à Mme Dupré qu'il était venu deux fois; puis il s'en retourna chez lui, la tête basse.

Mme de Bussière fut frappée de sa tristesse; jamais elle ne lui avait vu une figure aussi sombre. Mais, au lieu de lui demander une explication franche comme eût fait une mère plus tendre que prudente, elle préféra l'observer et acquérir par elle-même la certitude que quelque chose d'extraordinaire le préoccupait. Pendant le dîner il parut plus morne encore, mangea en silence et s'impatienta plusieurs fois contre la vieille Nardy qui, ne sachant ce que cela voulait dire, le regardait d'un air inquiet. Lorsque la table fut desservie, Mme de Bussière envoya sa bonne faire une commission qui devait la retenir dehors pendant une heure, et dès qu'elle fut seule avec son fils :

« Qu'est-ce que tu as donc, mon Louis ? lui demanda-t-elle tout à coup d'une voix caressante.

— Je n'ai rien, fit-il en tirant de sa poche un porte-cigares comme s'il se disposait à aller fumer.

— Reste, reprit la mère, tu as quelque chose que tu ne me dis pas. A qui te confierais-tu plus sûrement qu'à moi?

— Mais, encore une fois, je n'ai rien à te confier, dit-il avec effort. Je n'ai pas vu Lucie aujourd'hui, cela m'a contrarié; mais je serai plus heureux demain. Non, si j'ai l'air un peu soucieux, c'est que j'ai souffert, vois-tu, j'ai souffert de ma jambe. Dame! je ne suis plus le même qu'autrefois. Cette mutilation sur laquelle j'avais si bien pris mon parti et qui t'avait tant désolée, ma pauvre mère, je commence à la sentir douloureusement.

— Mon pauvre Louis!

— Ce matin j'ai vu passer.... Ce matin, pendant que je rattachais quelques branches de chèvrefeuille près de la porte d'entrée, j'ai regardé par hasard dans la rue et j'ai vu.... C'est bien bête ce que je vais te dire!... j'ai vu les poules du voisin qui picoraient deci delà, et il y en avait une, une des plus belles, qui boitait. Je n'ai pu m'empêcher de trouver moi-même que son infirmité lui prêtait je ne sais quoi de piteux et de ridicule qui la ravalait au-dessous des poules les plus laides et les plus chétives.

— C'est-à-dire que tu te crois inférieur maintenant aux jeunes gens les plus disgraciés de la nature? Cela n'a pas le sens commun, mon cher enfant, et je t'engage à revenir à des idées plus raisonnables. Je m'étais abandonnée, moi aussi, dans le premier moment, à de fâcheuses impressions, parce que je ne pouvais juger des choses par moi-même; tu m'as rassurée alors, et je te rassure aujourd'hui.

— Non, non, tu ne me dis pas ce que tu penses. Crois-tu que je n'ai pas deviné ce qui s'est passé dans ton cœur lorsque tu m'as revu? Ton premier regard

m'a condamné. J'aurais dû ne point me faire illusion plus longtemps ; j'aurais dû peut-être renoncer à des rêves.... Y renoncer, ce n'est plus possible ; j'aime Lucie cent fois plus que je ne l'aimais, je l'aime comme un malheureux insensé, et, ce matin, lorsqu'elle a passé là, dans la rue, devant moi.... J'ai oublié de te dire que je l'ai entrevue ce matin une minute ; elle passait à cheval avec son père. Eh bien, quand après cela j'ai reporté mes yeux sur le pauvre volatile boiteux dont je te parlais tout à l'heure, quand j'ai réfléchi que je n'avais plus même deux pieds comme lui, j'ai senti un désespoir inexprimable s'emparer de tout mon être et je me suis demandé avec plus d'amertume que jamais si j'étais encore digne d'elle. »

Mme de Bussière l'écoutait avec une surprise muette ; elle voyait bien les ravages qui s'étaient faits tout à coup dans l'âme de son fils, mais elle n'en pouvait voir la véritable cause. Cette cause devait rester secrète. Il aurait voulu que sa mère la devinât, il n'avait pas le courage de la lui avouer. La jalousie a honte d'elle-même, surtout lorsqu'elle se développe dans une âme élévée. Louis s'en trouvait amoindri à ses propres yeux, et c'est ce qui avait provoqué ces réflexions amères sur son infirmité, quoiqu'il soit probable, d'un autre côté, que, sans cette infirmité, ces sentiments jaloux ne lui fussent jamais venus. Mme de Bussière n'aurait pas eu de peine à dissiper ses soupçons, s'il les lui avait confiés ; mais croyant n'avoir affaire qu'à l'amour-propre blessé, elle s'efforça encore de lui prouver qu'il n'avait rien perdu, ou du moins très-peu de chose de ses avantages extérieurs. Elle alla même si loin dans ce sens qu'il s'aperçut trop bien qu'elle n'était pas sincère, et que l'interrompant brusquement :

« Tu ne me persuaderas pas, lui dit-il ; le premier

sot venu, avec ses deux jambes, paraîtrait encore préférable à moi, du moins à des filles sans cœur comme il y en a tant. Je ne parle pas de Lucie, je sais jusqu'où elle pousse l'abnégation et la générosité, je sais qu'elle m'aime pour moi, qu'elle a pitié de moi.... Si je n'étais pas aimé ainsi, ma mère, il est probable que je ne me marierais pas, ou je ferais un mariage de raison; j'épouserais une femme qui aurait aussi quelque désavantage, soit de rang, soit de fortune, à se faire pardonner, afin que nous eussions besoin l'un envers l'autre d'une indulgence mutuelle. Par exemple, je voyais hier dans le jardin cette pauvre petite Mme Breton. Voilà une femme toute jeune et qui est à la veille de mettre au jour un enfant orphelin, car son mari est bien mort, elle seule en peut encore douter : eh bien, je me disais que ce serait une œuvre méritoire que de servir d'appui à ces deux êtres-là.

— A quoi vas-tu songer, mon pauvre ami? Je ne sais, en vérité, où tu vas chercher des idées pareilles. Épouser Mme Breton, épouser Léonie Jeandrin! En supposant même que tu ne pusses épouser Lucie, je te connais trop pour croire que tu voudrais m'affliger, me désespérer en contractant une pareille mésalliance.

— Une mésalliance! Je ne vois pas en quoi je me mésallierais si j'épousais Mme Breton. Son mari était un brave officier, capitaine comme moi, décoré comme moi, et qui est mort comme j'aurais mieux fait de mourir peut-être. Pardonne, ma bonne mère, je suis un ingrat. Je ne pense pas à Mme Breton. Pauvre femme! Elle n'a rien pour séduire et plaire : voilà pourquoi je te parle d'elle. Tu m'as dit cependant que son mari l'aimait à l'adoration, ce qui prouve bien que l'amour n'est pas tout entier dans les yeux, et qu'on regarde

quelquefois avec le cœur. Moi, il faut qu'on me regarde ainsi. »

Ses yeux étaient remplis de larmes, il finit par éclater en sanglots comme un enfant. Mme de Bussière sentit combien il était important de raffermir au plus tôt cette âme ébranlée. Elle entreprit une fois de plus de lui prouver toute la tendresse que Lucie avait pour lui, et comme en pareille matière elle n'avait qu'à gagner à se montrer sincère, elle recueillit aussi les bénéfices de la sincérité, elle trouva des paroles qui le calmèrent. Il resta longtemps encore auprès d'elle, il lui parla avec plus d'abandon, il lui raconta en détail les divers incidents de la journée; mais dans tout le cours de l'entretien, à la fin comme au début, et même en s'étendant avec complaisance sur le bonheur qu'il avait eu de voir le matin passer Lucie, il ne prononça pas une seule fois le nom d'Arthur Jeffrey.

XIX

RÉGÉNÉRATION DE MADEMOISELLE CÉLINE.

L'été touchait à son terme. M. Dupré annonça un matin à sa femme que, désirant visiter l'Italie, il allait s'éloigner avec son jeune compagnon et qu'il ne serait de retour à Limoges que vers le milieu de l'hiver.

Mme Dupré reçut cette communication avec une sorte

de stupeur; elle fut obligée de lui demander si elle avait bien entendu. Quand elle fut convaincue qu'elle ne se trompait pas, elle ne put s'empêcher de dire qu'elle était fort étonnée que son mari songeât à s'éloigner dans de telles circonstances et lorsque sa présence à Limoges était plus que jamais indispensable. M. Dupré lui répondit qu'il pensait, au contraire, qu'il n'avait rien à y faire pour le quart d'heure, et que, voulant laisser à Lucie toute la liberté de la réflexion, il était certain qu'elle se trouverait plus libre quand il ne serait plus là. Il priait, du reste, Mme Dupré de faire toujours bon accueil au capitaine et de lui permettre de venir chez elle aussi souvent qu'il le jugerait à propos, car on ne pouvait se dispenser de lui donner quelques facilités pour faire sa cour. Il était de la dernière importance, suivant M. Dupré, de n'apporter aucun obstacle, apparent du moins, aux entrevues des deux jeunes gens: contrarier un pareil amour, c'était en quelque sorte le fortifier. Tel n'était point pourtant l'avis de Mme Dupré, et elle allait déclarer qu'elle n'était point disposée à prendre de tels ménagements, lorsque M. Dupré ayant insinué qu'il comptait lui parler, à son retour, de certains projets d'avenir qu'il n'avait pas encore suffisamment mûris, elle se calma comme par enchantement, entra dans toutes ses idées et finit par s'engager à se conduire de tout point comme il le désirait.

M. Dupré apprit en même temps au capitaine son prochain départ et la faveur qu'il avait obtenue pour lui, et lui recommanda seulement de ne point abuser de la permission et de ne se présenter chez ces dames que trois ou quatre fois par semaine. Louis ne put se défendre d'un mouvement de joie à l'idée qu'il n'y rencontrerait plus Arthur Jeffrey. Mais Mme Dupré, qui avait été contenue jusque-là par la présence de son

mari, reçut le capitaine moins bien encore qu'à l'ordinaire et lui lança, dès le premier jour, quelques mots qui le blessèrent. Il prévit qu'il allait être soumis à de nouvelles épreuves, qu'il aurait besoin, pour en triompher, de toute sa patience et de tout son amour, et ces réflexions eurent bien vite empoisonné le plaisir que lui avait causé l'éloignement de son rival imaginaire.

Mais nous ne pouvons plus différer de nous transporter chez M. Voland, dont la santé inspire quelque temps à sa famille et à ses amis les plus légitimes alarmes. Je crois vous avoir dit qu'au moment du retour de Louis il se sentait déjà souffrant. Petit à petit, au malaise général dont il se plaignait avaient succédé des symptômes plus inquiétants. Il avait été obligé de garder le lit, on avait appelé le médecin, et celui-ci, qui était un de ses plus anciens amis, frappé lui-même des prompts ravages d'une maladie dont il ne pouvait encore préciser le caractère, avait cru, dès le début, ne pas devoir cacher à Mme Voland et à sa fille tout ce que la situation avait de grave. Cette révélation fut pour ces dames un véritable coup de foudre. Mais, au lieu d'en être accablée comme sa mère, Céline se releva plus forte et prête à ne reculer devant rien pour préserver des jours si chers. Elle avait toujours porté à son père l'affection la plus tendre et la plus respectueuse : le respect dans le cœur des enfants est le meilleur gardien de l'amour. Elle s'installa donc à son chevet, passa toutes les nuits auprès de lui, et usa, pour le bien commun, de l'injuste autorité qu'elle avait acquise sur sa mère en forçant celle-ci à s'éloigner du lit du malade, à prendre le repos dont elle avait besoin. La vieille servante aussi réclamait des ménagements. Céline lui vint en aide, même pour les soins les plus pénibles, et ne se ménagea qu'autant qu'il le fallut pour conserver

sa propre santé, si nécessaire à toute la maison. Du reste, elle ne désespéra jamais un moment de sauver son père. Même aux heures où le danger paraissait le plus grand, ses yeux se reportaient au delà du présent, vers un avenir qui lui promettait la guérison si ardemment implorée, et cette confiance invincible lui communiqua une force morale qu'elle n'aurait pas eue peut-être avec un plus juste sentiment de la réalité.

Sans doute les agitations constantes au milieu desquelles elle vivait maintenant, les peines de tout genre qu'elle prenait, les insomnies et les fatigues qu'elle supportait, n'avaient pas été sans causer quelques perturbations dans son organisation physique; mais l'activité du corps lui avait procuré le repos de l'esprit. Pour la première fois depuis dix ans elle était restée quinze jours sans penser au mariage. Tous les soucis, toutes les irritations, toutes les hontes qui étaient nées en elle de cette idée fixe avaient soudain disparu; elle avait tout à fait oublié le bel Alfred qui n'en avait pas moins passé régulièrement tous les jours devant ses fenêtres, levant chaque fois la tête et s'arrêtant souvent pour demander des nouvelles de M. Voland. Un jour, entre autres, il avait parlé à Mme Voland elle-même, et celle-ci était accourue, oubliant ses graves préoccupations, raconter tout bas sa bonne fortune à Céline, mais Céline l'avait à peine écoutée. C'est que son âme, longtemps malade, s'était assainie et fortifiée; c'est qu'elle avait trouvé un aliment pour cette flamme intérieure qui la dévorait, un aliment qui lui avait manqué jusqu'alors, un grand devoir à accomplir. Il y a de ces âmes qu'un vague besoin de dévouement tourmente et qui se débattent douloureusement dans le calme d'une vie douce et facile. Leurs qualités mêmes se convertissent en défauts; elles s'indignent de végéter inutiles et

se vengent de cette inutilité forcée sur ce qui les entoure. Céline eût été une admirable sœur de charité. Toutes ses aspirations au mariage avaient pris leur source dans le désir, noble en soi, qu'elle avait éprouvé toute jeune, d'aimer et de se dévouer. Sans doute ce désir s'était peu à peu compliqué de sentiments moins délicats et moins purs; mais, tout en souhaitant avec ardeur qu'un parti se présentât pour elle, elle avait toujours plutôt songé au bonheur qu'elle procurerait qu'à celui qu'elle serait en droit d'attendre, et le mariage ne lui avait jamais semblé un état plus heureux que le célibat, que parce qu'il autorisait, selon elle, la tendresse et l'abnégation sans bornes. Se consacrer tout entière à l'homme qui l'aurait choisie, tel avait été, depuis dix ans, l'unique objet de tous ses vœux. Elle ressentait donc je ne sais quelle surprise émue en reconnaissant que ce bonheur qu'elle avait rêvé se réalisait pour elle dans des conditions toutes différentes, et qu'elle trouvait d'ineffables délices à prodiguer à son père un dévouement qu'il ne lui avait pas été donné de prodiguer à un mari. Plus la tâche qu'elle s'était imposée devenait rude et difficile, plus elle lui plaisait. Les exigences et les caprices d'un malade, aigri par de longues souffrances, la trouvaient douce et résignée. M. Voland, qui s'était accoutumé à ses soins, ne tolérait qu'avec impatience ceux d'une autre personne, même ceux de sa femme, et Céline ne pouvait plus s'éloigner de lui un moment. On l'admirait, on la plaignait de ce qui lui semblait à elle un dédommagement et une récompense. Elle eût été parfaitement heureuse en dépit de la responsabilité qui pesait sur elle et de cette réclusion forcée dans la plus belle saison de l'année, si, comme un nuage sombre dans un ciel limpide, le remords de tous les mauvais procédés qu'elle avait eus envers sa mère n'était

venu à la fin troubler la sérénité dont elle jouissait. Elle ne pouvait s'empêcher de rougir en se rappelant les discussions folles, les reproches injustes, les caprices bizarres auxquels elle s'était laissé tant de fois entraîner, et perdant à cette pensée la confiance qui l'avait soutenue jusque-là, elle se demandait avec effroi si le ciel ne voudrait point la punir en lui enlevant son père.

Au moment où nous revoyons Mlle Céline, elle est assise sur une chaise basse au pied du lit de M. Voland qui repose, du moins autant que nous pouvons en juger par son immobilité. Sa fille n'est point pourtant du même avis que nous. Immobile comme lui, retenant son haleine, elle observe d'un œil inquiet cette figure pâle et décomposée; elle se demande si c'est le bon sommeil réparateur qu'on appelle en vain depuis si longtemps, ou si ce n'est encore que l'affaissement de la souffrance. Peu à peu son visage s'éclaircit, son regard rayonne : elle vient d'acquérir la certitude que son père est bien réellement endormi. Soit que le sentiment de la piété filiale communique à ses traits je ne sais quelle grâce immatérielle, soit que nous soyons nous-même mieux disposé pour elle que nous ne l'avons été jusqu'ici, jamais elle ne s'est encore présentée à nous sous un aspect aussi avantageux. Sans doute sa mise est modeste, une simple robe de toile brune usée en plus d'un endroit; ses beaux cheveux blonds ne sont point arrangés avec art comme il y a deux mois; ses joues ont pâli, elle a perdu quelque peu de cet aimable embonpoint qui faisait l'orgueil de sa mère. N'importe! telle qu'elle est maintenant, elle plairait moins peut-être à M. Alfred Dumarsais, mais à nous elle nous plaît davantage. Nous la trouvons même rajeunie, nous ne lui donnerions pas beaucoup plus de vingt-cinq ans.

Mais voilà qu'elle tressaille, qu'elle tourne les yeux

avec inquiétude du côté de la rue et qu'elle les reporte sur son père : c'est qu'une voiture qui passe ébranle le pavé, et qu'elle a peur que le bruit ne réveille le cher dormeur. Non, le bruit diminue, M. Voland ne bouge pas, et son sommeil devient de plus en plus profond. Le médecin a dit le matin que, s'il pouvait dormir, il ne tarderait point à entrer en convalescence. Céline regarde à la pendule ; il y a déjà plus d'une heure qu'il repose, et elle savoure elle-même ce sommeil comme un breuvage délicieux après une course haletante. Tout à coup sa mère paraît à la porte de la chambre. Céline l'arrête du geste, met vivement le doigt sur ses lèvres, ferme les yeux en lui désignant son père, et finit par joindre les mains avec un vif sentiment de reconnaissance. Mme Voland la comprend, joint les mains comme elle, et leurs muettes actions de grâces s'exhalent, confondues, vers le ciel.

Trois heures s'écoulent, trois heures comptées et bénies minute par minute. Le malade sort enfin de sa torpeur, mais reposé, rafraîchi, croyant vivre d'une vie nouvelle et comme échappé, par miracle, des ombres de la mort. Il tend la main à sa fille, à son ange gardien qui veillait sur lui. Céline a peine alors à retenir ses larmes, et, quand le médecin se présente pour la visite du soir, elle fait un pas au-devant de lui et dit avec toute l'effusion de sa joie, mais à voix basse :

« Mon père est sauvé, monsieur, il a dormi trois heures ! »

Le vieux médecin examine le malade, et les observations qu'il fait lui-même lui confirment la bonne nouvelle. Céline le voit au sourire qui lui échappe. Elle le suit néanmoins lorsqu'il quitte la chambre, car elle veut encore l'interroger et lui demander ses instructions pour la nuit.

« Mes instructions, ma chère enfant! lui dit le vieillard qui a été le confident de ses angoisses, le témoin de son dévouement; mes instructions pour cette nuit ne seront pas longues. Je vous ordonne de vous coucher.

— Ordonnez-lui d'abord de dîner, reprend Mme Volant en fondant en larmes: Voilà qu'il est sept heures et elle n'a rien pris depuis ce matin, car elle n'a pas voulu quitter son père une minute pendant qu'il dormait. »

Je ne me propose point de vous faire assister pas à pas à la convalescence de M. Voland; il suffit de vous avoir montré quelle révolution salutaire s'est opérée tout à coup chez Mlle Céline, et je ne doute pas qu'en considération de ses mérites présents, vous ne lui ayez déjà pardonné les travers que j'ai été forcé, à plusieurs reprises, de vous faire observer en elle. Ces travers, du reste, lui sont communs avec beaucoup de jeunes personnes de son âge. La plupart même sont tellement aigries qu'elles ne veulent plus racheter les torts dont elles se sentent coupables, et qu'elles laissent échapper volontairement l'occasion offerte de se régénérer. Nous devons donc lui savoir encore plus de gré de la conduite qu'elle a tenue. Cela dit, nous la laisserons vaquer à des devoirs dont elle s'acquitte si bien et achever une cure qui n'exige plus maintenant que de la patience. Le spectacle de la chambre d'un malade n'a rien en soi de bien récréatif; la guérison arrive lentement, et ses progrès insensibles n'ont d'intérêt que pour des yeux amis. Je ne puis pourtant m'éloigner de cet appartement sans vous peindre une dernière scène qui, j'en suis certain, conciliera définitivement toutes vos sympathies à Mlle Céline.

Une semaine s'est écoulée. M. Voland commence à se lever et à passer une heure ou deux assis dans le sa-

que tu aurais droit de me faire ! Mais, maintenant que je m'en accuse, il faut me pardonner, maman. Quand je suis seule avec mon père et qu'il me remercie des soins que j'ai pour lui, je me dis qu'il me mépriserait, qu'il me maudirait peut-être, s'il savait toutes les contrariétés que j'ai pris plaisir à te causer. Mais c'est surtout lorsque je suis avec toi, dans ce salon, que tout cela me revient le plus affreusement en mémoire. Que de fois, à cette place même où nous sommes, ai-je répondu par un mot dur ou par un silence insolent aux questions que tu me faisais ! que de fois ai-je refusé, par malice pure, de t'accompagner dans une promenade que tu me proposais, comme aujourd'hui, dans l'espoir de me distraire !

— Je t'écoute attentivement, ma chère Céline, et je comprends enfin ce que tu veux dire ; mais tu attaches beaucoup trop d'importance à des misères. Nous sommes toujours ensemble, nous causons, on élève quelquefois la voix plus qu'il ne faut, ce n'est pas un crime. Lorsque tu ne me réponds pas, cela me fait de la peine, parce que je vois que tu n'es pas de bonne humeur ; mais je n'y pense plus un quart d'heure après. Si je suis fâchée, au fond, que tu refuses de m'accompagner à la promenade, c'est que je sais que l'exercice t'est salutaire ; je suis paresseuse, il ne me déplait pas de rester à la maison. Tu vois donc bien que tu n'as pas d'excuses à me faire, et, quant aux petits torts de tous les jours que nous pouvons avoir l'une envers l'autre, il faut une indulgence réciproque, ma chère amie ; je n'en suis pas plus exempte que toi.

— Ah ! c'en est trop, s'écrie Céline en tombant à genoux et en laissant échapper toutes les larmes qui l'oppressent ; pardonne-moi, pardonne-moi !

— Tu me fais mal, Céline, reprend Mme Voland

émue ; voilà le premier tort sérieux que je te reconnaisse. Cela m'humilie de penser que tu aies de toi une telle opinion, que tu ne te rendes pas justice. Je te répéterai encore, malgré toi, qu'il n'y a pas dans tout Limoges une jeune personne qui te vaille, et, si le ciel est juste, M. Dumarsais ouvrira enfin les yeux, et tu seras sa femme avant qu'il soit un an.

— Oh ! ma bonne mère, dit alors Céline en se relevant, j'ai une instante prière à te faire : ne me parle plus jamais de mariage. Je désire qu'il ne soit plus question entre nous de M. Dumarsais ni d'aucun autre ; c'est un sujet que nous avons épuisé. Je suis revenue de mes folles idées, j'accepte la destinée qui m'est faite, et je resterai vieille fille avec joie pour me consacrer tout entière à mes excellents parents.

— Mais qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui, Céline ? Je ne te reconnais plus. Tu te marieras, c'est moi qui te le promets, et ton père m'a dit l'autre jour... Mais j'ai peur qu'il ne nous entende ! »

Céline sourit avec indulgence à cette illusion qu'elle a si longtemps partagée ; elle serre une dernière fois la main de sa mère en lui demandant pardon de nouveau, et, comme le malade vient de faire un léger mouvement, elles s'empressent toutes deux de courir auprès de lui.

Mais pendant que se passaient dans l'intérieur de la famille Voland les divers incidents que nous venons de raconter, une réaction s'accomplissait au dehors dans l'opinion publique en faveur de Mlle Céline. On l'avait reléguée depuis longtemps déjà dans la triste catégorie des vieilles filles ; on n'ignorait pas, grâce aux indiscrétions de l'aimable Mme Trublet, les sentiments qu'elle nourrissait pour Alfred Dumarsais ; on ne se privait pas d'en faire, à l'occasion, des gorges chaudes, et, la

médisance brodant sur tout cela, la réputation de la pauvre fille était déchirée à belles dents. En quelques jours tout avait changé. On ne parlait plus de Mlle Voland que pour l'admirer; son dévouement pour son père était l'objet de toutes les conversations, toutes les mères la proposaient en exemple à leurs filles. Le vieux médecin de M. Voland n'avait pas peu contribué à ce résultat. Il aurait voulu, lui aussi, marier la fille de son ami; il n'avait point attendu pour cela que Céline lui eût révélé le plus beau côté d'elle-même; il y avait longtemps qu'il s'était dit, en homme d'expérience, que la fille fantasque pouvait devenir une femme charmante. Il avait parlé d'elle dans ce sens en différents endroits; il en reparla de plus belle et se mit derechef en campagne. Efforts inutiles! On ajoutait foi à ce qu'il disait, on s'extasiait sur le mérite de sa protégée; mais personne n'était séduit, personne ne se présentait. C'est en vain qu'en désespoir de cause il insinua que les Voland étaient plus riches qu'on ne pensait, et qu'ils pourraient bien donner quarante mille francs à leur fille: il ne recueillit rien non plus de cette insinuation hasardée.

Il voyait bien de temps en temps Alfred Dumarsais dont il était le médecin et qui ne manquait jamais de lui demander des nouvelles de M. Voland ou de le mettre au moins sur la voie; mais il savait trop le jeu auquel se complaisait l'ex-jeune homme, il le jugeait trop égoïste, il connaissait trop son Alfred, en un mot, pour s'imaginer qu'il pût jamais sacrifier son indépendance à d'autre considération qu'à celle d'un surcroît de fortune et de bien-être. Il ne le connaissait pas pourtant aussi bien qu'il s'en flattait. O cœur humain, on est sujet à s'égarer lorsqu'on croit avoir sondé la profondeur de tes abîmes; tu te ris des calculs les plus

sûrs, tu déjoues les prévisions les plus sages! Certes, le docteur se croyait bien fin quand il se disait à part lui qu'Alfred Dumarsais se moquerait toujours de Céline comme il s'était moqué de tant d'autres: eh bien, il se trompait, Alfred Dumarsais était peut-être le seul homme de tout Limoges qui écoutât avec un véritable intérêt les détails que donnait le docteur sur la maladie de M. Voland. C'est que ces détails lui inspiraient sur lui-même des réflexions de plus d'une espèce. Il s'avouait avec un secret effroi qu'il n'était plus à la fleur de l'âge; il se disait que sa santé, quoique robuste encore, commençait à s'altérer, qu'il était sujet à de plus fréquentes indispositions et qu'il lui faudrait bientôt des soins tout particuliers. La servante et le domestique qu'il avait près de lui laissaient beaucoup à désirer sous ce rapport. Il trouvait leurs attentions mercenaires, leurs services intéressés. Une personne jeune encore, point exigeante, habituée à se dévouer, qui l'entourerait des soins les plus intelligents et les plus délicats, n'était-elle pas le complément nécessaire de son existence, et ne devait-il pas se décider à saisir un bonheur qui s'offrait à lui depuis dix ans? Céline ne serait plus simplement pour lui une épouse, une compagne; ce serait une servante aimable et empressée, une garde-malade attentive et éprouvée. Il était certain, de plus, qu'il n'aurait point de grands frais à faire pour elle, qu'elle serait touchée de la moindre marque de tendresse, qu'elle se croirait trop payée de tout par une bonne parole ou par un sourire.

Il était dans ces dispositions de cœur ou d'esprit, lorsqu'un matin, se sentant souffrant, il fit appeler le docteur qui lui apprit justement que M. Voland était sauvé, et que ce miracle était l'œuvre de Céline. A peine le docteur fut-il parti qu'Alfred arrêta dans sa pensée

qu'il demanderait la main de la fille aussitôt que le père serait complétement rétabli. Mais se trouvant mieux après son dîner, et étant sorti pour aller faire le tour du Champ de Juillet, il se dit en passant, comme d'habitude, devant leur maison :

« Ma foi ! je serais bien sot de me presser : je n'ai jamais été plus dispos, plus jeune que ce soir. La petite Pernot a baissé les yeux tout à l'heure lorsque son père m'a salué, ce qui m'a prouvé une fois de plus que je n'ai encore rien perdu de mes avantages extérieurs. Mlle Céline a trente ans ; je suis décidément encore un peu trop vert pour elle. Allons, allons, jouissons un an de plus de notre indépendance, ne nous hâtons pas trop de trancher toutes les espérances en herbe et d'arriver ainsi au dénoûment bourgeois. Si, dans un an, Mlle Céline est toujours libre, ce qui est plus que probable ; si la sympathie qu'elle m'inspire ne fait que croître au lieu de diminuer, eh bien, je ferai peut-être la folie de demander sa main, et je ne crois pas qu'elle aura la cruauté de me la refuser. »

Et, satisfait de cette décision, Alfred alluma un cigare, prodigua ses plus doux sourires à toutes les jeunes personnes à marier qu'il rencontra, et alla finir sa soirée au cercle.

XX

MARIAGE DÉFINITIF D'HECTOR TRUMEAU.

L'automne était revenu avec sa couronne de sombre feuillage, son manteau d'or et de pourpre et son thyrse symbolique. Les grappes transparentes pendaient encore aux vignes, les fruits de l'été brillaient encore sur les arbres des jardins; mais, dans la campagne, les dernières gerbes avaient disparu, et les bœufs attelés à la charrue remuaient péniblement le sol durci par une longue série de beaux jours.

Louis de Bussière n'était point sensible, comme les années précédentes, au charme de cette saison. Soit que l'âge lui eût déjà donné quelque chose de plus sérieux, soit que les tristes réflexions auxquelles il se livrait depuis quelques mois eussent assombri son caractère, toujours est-il qu'il ne songeait plus à admirer la nature en se promenant seul à travers champs. Il ne se rendait pas non plus chez sa jolie fiancée avec le même plaisir, avec le même empressement que par le passé. Plusieurs causes avaient contribué à lui faire paraître ces visites moins agréables: d'abord l'hostilité de plus en plus marquée de Mme Dupré, puis les apparitions trop souvent répétées de Gabriel Trublet dans la maison. Mme Dupré s'était dit que, sans s'écarter des in-

structions que lui avait données son mari, il lui était bien permis de condescendre au désir de Mme Trublet qui lui avait demandé en grâce de recevoir quelquefois Gabriel. Elle avait calculé, de plus, que Lucie serait ainsi à même d'établir une comparaison entre les deux prétendants, comparaison qui pourrait enfin tourner à l'avantage de celui qui avait ses deux jambes. Louis avait été tenté de prier poliment Gabriel de ne plus repasser le seuil de la porte ; mais Lucie ayant deviné ses intentions, le supplia de n'en rien faire, et, comme il était seul avec elle en ce moment et qu'il lui laissait voir ses craintes, elle le regarda avec un étonnement si naïf et le rassura d'une manière si charmante, que, sans se rendre à ses raisons, il fut obligé de lui promettre qu'il prendrait patience.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin, au moment où Louis finissait de déjeuner, la Nardy vint l'avertir qu'un officier qu'elle n'avait jamais vu demandait à lui parler et l'attendait dans le salon. Il s'y rendit aussitôt, et ce ne fut pas sans un mouvement de joie mêlé de surprise qu'il reconnut son ancien camarade Hector Trumeau.

« Quoi ! c'est vous ? s'écria-t-il en l'embrassant. Eh ! quel bon vent vous amène à Limoges ?

— Le vent de l'amitié et celui du régiment, répondit flegmatiquement Hector, car nous sommes ici en garnison depuis hier ?

— Est-ce possible ? Quelle chance !

— Ainsi, vous êtes bien aise de me voir ?

— Assurément.

— Je puis donc compter que vous ne prendrez pas de la poudre d'escampette pour m'échapper subito, comme à Brescia. Savez-vous que la comtesse a trouvé que vous lui aviez brûlé un peu lestement la politesse, et

que la petite baronne (je n'ignore plus que notre garde-malade était une baronne déguisée), que la petite Beppa, si vous aimez mieux, a versé de tels torrents de larmes que j'en ai été attendri moi-même? Ces Italiennes sont terribles, quand elles nous aiment! J'étais loin, du reste, de vous croire capable d'opérer de tels ravages, quoique je fusse aussi loin de partager l'opinion de la comtesse qui prétendait que vous n'étiez plus bon à rien. Parole d'honneur! J'avais beau prendre votre défense, elle revenait toujours à son idée, elle ne voulait pas comprendre qu'avec une jambe de moins.... Les femmes sont étonnantes, parole d'honneur! Mais vous ne me faites pas votre compliment, Bussière. Tel que vous me voyez, mon petit, je suis aujourd'hui chef de bataillon.

— Commandant! déjà ! Vous êtes heureux.

— Et cela vous fait de la peine?

— Cela me fait du plaisir pour vous, Trumeau, mais de la peine pour moi.

— C'est juste, mon pauvre vieux; je ne réfléchis pas que tout est fini pour vous, et qu'il est cruel, quand on s'est battu, de ne plus pouvoir se battre. On m'a dit cependant qu'il y a dans la cavalerie un officier qui a une jambe de moins et qui est toujours le premier en selle. Qui sait? Vous pourrez peut-être reprendre du service. Je me souviens d'avoir vu moi-même à la Grande-Chaumière de Paris un particulier qui n'avait qu'une jambe comme vous, et qui n'en dansait pas moins le plus folâtrement du monde. Mais qu'est-ce que je vous disais donc? Ah! nous parlions de la comtesse.

— Eh bien, où en êtes-vous avec elle? Vous me paraissiez, là-bas, très-décidé à l'épouser.

— Il est vrai qu'il en a été fortement question. Puis

l'ordre de départ est arrivé, je me suis arraché de ses bras et je lui ai promis de lui écrire. Mais, en touchant le sol de la France, mon goût pour les Françaises s'est soudain réveillé. Le soldat français se doit tout entier à son pays. D'ailleurs, la comtesse est charmante assurément; riche, nous n'en pouvons douter; noble, elle compte des rois parmi ses aïeux; mais elle a un petit défaut dont je ne m'étais pas trop aperçu d'abord : elle est un peu mûre. C'est une femme qui doit avoir au moins.... trente-cinq ans.

— L'appréciation est galante. Allons, je vois que vous l'aimez toujours.

— Passionnément. Me croyez-vous un volage de votre espèce? Cependant, en débarquant à Toulon, j'ai rencontré sur le port une certaine veuve qui m'a jeté son bouquet.... Elle logeait justement dans le même hôtel que moi, porte à porte, et, si un nouvel ordre de départ n'était survenu, ma fidélité aurait été furieusement battue en brèche. C'était un beau corps de femme, une Marseillaise avec un peu d'accent; mais l'accent ne me déplaît pas. Nous avions déjà parlé mariage; nos adieux ont été très- tendres, et je lui ai promis de lui écrire. Du reste, mon cher Bussière, je vous avoue que je suis bien revenu de mes injustes préjugés à mon égard, et tel que je suis, malgré ma balafre, je me crois plus capable que vous, tout joli que vous êtes, de subjuguer le beau sexe, généralement parlant. J'ai le fil, comme on dit. Puis il y a dans ma personne un je ne sais quoi dont je ne me rends pas bien compte moi-même, qui attire les femmes — oui, vous avez beau vous friser la moustache en souriant — qui les attire et qui les fascine. Tout à l'heure encore, pendant que je traversais votre jardin, une jeune femme m'ayant aperçu est accourue à moi, m'a regardé avec un intérêt marqué, et,

si je n'avais pas été si pressé de vous voir, je ne me serais pas contenté de la saluer gracieusement, j'aurais entamé la conversation, et je suis sûr que j'aurais été bien reçu.

— Il n'y a pas là de quoi vous vanter, mon cher Trumeau, je vous assure. C'est une pauvre femme qui attend son mari, un brave capitaine parti comme nous pour la guerre d'Italie, mais parti pour ne pas revenir. Elle espère toujours néanmoins, et dès qu'elle voit un uniforme, comme ses idées, d'ailleurs, sont un peu dérangées...

— Est-ce que vous voulez insinuer par là qu'une femme doit avoir les idées dérangées pour me trouver à son goût?

— Me préserve le ciel d'une pareille insinuation! Sans parler de votre comtesse de Brescia, qui était une femme d'un jugement mûr, je me rappelle une superbe créature qui avait bien toute sa raison et qui l'a perdue pour vous.

— Laquelle donc?

— La belle marchande de tabac de Lorient.

— Virginie! Ah! quel souvenir vous réveillez là, Bussière! Je lui avais aussi promis de lui écrire.

— Je vous en prie, Trumeau, ne vous attendrissez pas, et parlez-moi plutôt de nos amis du régiment.

— Mais je l'ai quitté, le régiment; on m'a fait passer dans un autre, et je n'en sais pas plus que vous sur le compte de nos amis. Il en est resté quelques-uns là-bas, resté pour tout de bon, vous m'entendez; ceux-ci ont fait leur chemin comme moi, ceux-là ont perdu quelque chose comme vous. Le mari de Mme Chamblain vient d'être nommé général de division. Mme Chamblain elle-même, que j'ai revue à Gênes, m'a dit de

vous donner de sa part une bonne poignée de main. Mais à propos, dites donc, vous êtes marié, j'espère ?

— Pas encore.

— Et c'est toujours de la même personne que vous êtes amoureux ?

— Oui.

— Je gage que je serai encore marié.... définitivement, avant vous?

— Peut-être. Mais vous songez donc à vous marier?

— J'y ai toujours songé, et si je rencontrais à Limoges une jeune personne unissant à la naissance et à la fortune toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales, je crois, parole d'honneur, que je m'enlimousinerais. Cette campagne m'a vieilli de dix ans. Vous ne voudriez pas croire que j'y ai gagné des rhumatismes? Parole d'honneur! Mais, comme en fait de jeunes personnes je suis difficile en diable, je ferai peut-être mieux d'attendre, pour m'établir, que je sois nommé colonel, ce qui ne peut guère tarder. »

Nous ne suivrons pas davantage nos deux militaires dans cette conversation, qui se prolongea assez longtemps encore. Louis voulut présenter son ami à Mme de Bussière qui frissonna en le voyant, et qui ne put s'empêcher de remercier Dieu mentalement que son fils n'eût point été blessé au visage. Elle fut pourtant très-aimable pour le commandant, et l'invita à venir dîner avec eux le lendemain. Hector ayant accepté, Louis leva la séance et lui proposa de le conduire au cercle, où il lui ferait faire connaissance avec quelques jeunes gens de la ville, et entre autres avec Alfred Dumarsais. Ils sortirent ensemble, bras dessus, bras dessous. Il n'y avait pas grande affinité entre leurs deux natures; leurs instincts et leurs sentiments étaient certes bien différents; mais ce n'est point en vain qu'on a

partagé les mêmes périls, ce n'est point en vain qu'on a combattu côte à côte et qu'on est tombé sur le même champ de bataille. De la camaraderie militaire était née entre eux une amitié solide, que des services mutuels avaient encore resserrée. Ils sentaient pour la première fois la force de ce lien. Le commandant Trumeau ne se rendait pas bien compte du plaisir qu'il éprouvait à revoir le capitaine de Bussière; mais le capitaine de Bussière s'expliquait très-bien pourquoi il était heureux de revoir le commandant Trumeau, quoiqu'il songeât cependant avec mélancolie que le bras sur lequel il s'appuyait en marchant était celui de son premier et de son dernier compagnon d'armes.

Les jeunes gens du cercle, qui se trouvaient justement ce jour-là réunis en assez grand nombre, accueillirent nos deux amis avec enthousiasme. Le commandant Trumeau leur sembla superbe avec son coup de sabre au milieu du visage. Conformément à la loi moderne, qui a remplacé le beau par le laid dans l'admiration des hommes, ils le proclamèrent le vrai type du héros, et lui firent une ovation à laquelle ils daignèrent pourtant associer le capitaine de Bussière.

Celui qui se montra le plus chaud fut Alfred Dumarsais. Il échangea plusieurs poignées de main avec le commandant, lui déclara qu'il était enchanté de sa rondeur, lui demanda quelques explications sur les affaires d'Italie, et finit par l'emmener chez lui avec le capitaine pour leur faire goûter de nouveaux cigares qu'on venait de lui expédier directement de la Havane.

Huit jours après cette première entrevue, Hector Trumeau et Alfred Dumarsais étaient devenus des inséparables. C'était au bras d'Hector qu'Alfred aimait à se rendre au Champ de Juillet, c'était à côté d'Hector qu'il voulait se promener dans sa nouvelle voiture;

Hector l'accompagnait au spectacle, Hector montait avec lui à cheval, Hector avait été présenté par lui dans toutes les maisons où la table était bonne.

Sans doute on aura lieu de s'étonner qu'une si grande et si prompte intimité se fût établie entre deux hommes qui avaient vécu jusqu'alors complétement étrangers l'un à l'autre, et entre lesquels il était facile de constater des différences sensibles de goûts, d'humeur et d'âge. Alfred Dumarsais avait trop d'esprit pour ne s'être point aperçu tout d'abord que le commandant Trumeau n'en avait pas; il avait été trop bien élevé pour n'avoir pas reconnu ensuite que l'éducation d'Hector avait dû être terriblement négligée. L'extrême confiance qu'ils avaient tous deux en eux-mêmes était plus propre à les diviser qu'à maintenir entre eux une constante harmonie. Peut-être, toutefois, que les opinions que professait Hector sur la fragilité des femmes et sur l'incontestable supériorité des hommes lui avaient fait prêter une oreille crédule aux vanteries du bel Alfred, et que celui-ci, tout en n'ajoutant aucune foi aux prouesses que lui racontait de son côté le susdit Hector, avait été bien aise de trouver un auditeur attentif et bienveillant. Alfred Dumarsais commençait à perdre un peu de son prestige aux yeux des Limousins; ses amis et connaissances changeaient volontiers de conversation ou lui tournaient le dos lorsqu'il entamait le chapitre de ses conquêtes. Mais, quelque plaisir qu'on goûte à parler librement de soi dans les termes les plus flatteurs, ce seul motif ne justifie pas suffisamment la liaison d'Hector avec Alfred, et je suis forcé, pour l'expliquer, de pénétrer un peu plus avant dans le cœur de ce dernier et de vous dire.... Hélas! voudrez-vous me croire? Vous avez dû remarquer quelquefois, soit au théâtre, soit dans une réunion, soit dans une promenade, cer-

taines femmes qui ne sont plus précisément jeunes, mais qui s'efforcent de l'être, qui sont artistement parées, qui ont des couleurs charmantes et qui portent de belles boucles de cheveux bruns ou blonds. Elles sont ordinairement accompagnées d'une autre femme presque vieille, dont la mise est négligée et dont le teint jaune fait ressortir l'éclat de leur teint. C'est ce qu'on appelle un repoussoir. Le repoussoir joue un rôle important dans l'art et dans la vie. Demandez aux peintres, demandez aux dames, demandez aux plus jeunes et aux plus belles, qui ne dédaignent pas de s'en servir; demandez surtout aux autres. Eh bien, Alfred Dumarsais qui n'aimait plus tant à se montrer en public avec Louis de Bussière, parce qu'il avait eu plus d'une occasion d'observer que la bonne mine de celui-ci faisait quelque tort à la sienne, Alfred Dumarsais ayant reconnu, d'un autre côté, qu'Hector Trumeau était fort laid et paraissait avoir plutôt quarante ans que trente-deux qu'il avait réellement, Alfred Dumarsais, dis-je, calcula aussitôt qu'une liaison intime avec le commandant lui procurerait tous les bénéfices d'un agréable contraste. De là toutes ses avances, de là toutes ses concessions, de là tout le plaisir qu'il continuait de trouver dans la compagnie d'Hector. Et c'est ainsi que ce cher Alfred, sans s'en douter le moins du monde, était passé subitement à l'état de vieille coquette.

Or, un matin que les deux nouveaux amis, montés dans un cabriolet qu'Alfred conduisait lui-même, avaient dirigé leur promenade du côté de la route de Bordeaux (Alfred, depuis quelque temps affectionnait cette route-là, qui du reste est fort belle, bordée qu'elle est par la Vienne aux eaux transparentes, où se reflètent comme dans un miroir les coteaux de l'autre rive), ils rencontrèrent une jeune personne à cheval qu'ac-

compagnait seulement un domestique. Alfred reconnut Mlle de Torilly, dont cette route était aussi depuis quelque temps la promenade favorite. Il lui fit un salut des plus gracieux; elle y répondit par un signe de tête amical en regardant fixement Hector qu'elle ne connaissait pas. L'apparition fut courte, car Mlle de Torilly retournait vers la ville, tandis que nos deux.... (permettez-moi de dire nos deux jeunes gens) tandis que nos deux jeunes gens lui tournaient le dos. Si courte qu'elle fut toutefois, cette apparition produisit un grand effet sur le commandant. Il se leva pour la suivre des yeux, il déclara que c'était un beau corps de femme, il demanda avec empressement à Alfred comment se nommait cette remarquable personne. Alfred ne se fit pas prier pour le lui dire, et s'étendit avec complaisance sur les charmes de Mlle Aménaïde, mais d'un ton moitié léger, moitié sérieux, qui provoquait des explications qu'il aurait bien voulu qu'on lui arrachât. Malheureusement Hector était en ce moment dans un tout autre courant d'idées; il ne tenait plus en place, il s'efforçait d'apercevoir encore Mlle de Torilly, quoiqu'elle eût disparu depuis longtemps.

« Savez-vous, mon cher, dit-il à son compagnon, savez-vous qu'il y a de belles choses dans votre Limousin, des choses qu'on ne voit pas ailleurs? Cette femme-là ferait rentrer sous terre toutes les femmes que j'ai vues en Italie. C'est Vénus elle-même! Elle doit avoir au moins cinq pieds. Et vous dites que c'est une jeune personne?

— Une jeune personne.... à marier.

— Et quelle est sa position sociale?

— Sa position sociale est excellente. Mlle de Torilly appartient à l'une des plus anciennes familles du pays; elle a des oncles et des tantes qui sont restés garçons

et dont elle est l'unique héritière. Il est à craindre seulement qu'on ne lui donne pas une dot bien considérable, car ses oncles et ses tantes ne veulent se dessaisir de rien, et son père et sa mère, qu'elle a eu le bonheur de perdre, ne lui ont pas laissé un sou vaillant. N'importe! Elle sera fort riche un jour, pour peu qu'elle ait de patience. De plus, elle parle plusieurs langues, elle monte à cheval comme la reine Penthésilée, et elle fait des armes avec toute la grâce qui caractérise un maître d'escrime.

— Vous plaisantez?

— Nullement.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— Mais alors c'est une merveille au moral comme au physique, une vraie merveille. Je vous dirai entre nous, mon cher, que je m'étais toujours proposé de me marier le plus tard possible, et que, si j'ai changé d'avis, c'est que, depuis un an, toutes les femmes que je rencontre me demandent de les épouser. Je ne suis pas beau, je vous l'accorde, mais je plais généralement aux femmes. Eh bien, c'est ennuyeux de ne pas pouvoir leur répondre : je ne suis plus libre, car cela coupe court à tout. Or, le mariage avec une belle blonde comme celle que je viens de voir n'a rien de bien effarouchant, et puisqu'elle a des oncles riches, ils pourront bien faire quelques petits sacrifices en ma faveur. Vous me direz que je m'enflamme bien vite? C'est qu'elle m'a regardé, en passant, voyez-vous, d'une façon toute particulière, et je suis même certain que ce premier regard m'a été favorable, car elle a souri.

— Permettez-moi, mon cher commandant, de relever une petite erreur. Mlle Aménaïde a tourné, en effet, les yeux de notre côté, mais c'est moi qu'elle a regardé, et c'est à moi quelle a souri.

— Vous vous trompez.

— Voilà qui est fort! Je la rencontre toutes les fois que je viens me promener par ici; elle me salue et me sourit toujours le plus gracieusement du monde; et vous prétendez, lorsqu'elle vous voit pour la première fois....

— Je ne sais ce qui se passe lorsque vous êtes seul et que vous la rencontrez; mais je prétends qu'aujourd'hui son regard et son sourire se sont adressés directement et uniquement à moi.

— Je me vois forcé, mon cher commandant, de vous avouer que cette jeune personne est au nombre des trente-cinq ou quarante qui s'estimeraient heureuses de m'accorder leur main.

— Elle vous l'a dit?

— Non.

— Elle vous l'a écrit?

— Encore moins.

— Savez-vous, mon cher monsieur Dumarsais, que vous vous en faites terriblement accroire?

— Hein? Plaît-il? Vous trouvez? En ce cas, mon cher monsieur Trumeau, je ne pensais pas que ce fût à vous de me le dire. »

Alfred fouetta vigoureusement son cheval, et les deux amis achevèrent silencieusement leurs cigares. On reprit bientôt le chemin de la ville, on se sépara assez froidement, et cette amitié extraordinaire s'éteignit comme un feu d'artifice sous une pluie d'orage. Alfred Dumarsais se promit bien de ne plus s'encanailler avec ce malotru d'Hector Trumeau, et Hector Trumeau jura également de ne plus mettre les pieds chez ce vieux fat d'Alfred Dumarsais.

Mais ce n'était point assez pour la vengeance du commandant; il brûlait de confondre l'outrecuidance

de son imprudent rival en lui prouvant qu'une femme ne pouvait hésiter entre eux. Il avait été fasciné, d'ailleurs, par les charmes blonds de Mlle de Torilly. Il ordonna donc qu'on lui amenât tous les matins son cheval de bataille, et se rendit trois jours de suite à la même heure sur la route de Bordeaux. Ce ne fut que le troisième jour qu'il aperçut enfin la taille élancée et le chapeau aux plumes de coq de la jeune amazone, que suivait un vieux domestique à une distance respectueuse. Hector courut à sa rencontre, ralentit peu à peu l'allure de son coursier, et lui fit, en passant, un gracieux salut auquel elle daigna répondre assez poliment. Encouragé par ce succès, il repassa près d'elle au bout de cinq minutes. Nouveau salut, nouvelle réponse, accompagnée cette fois d'un sourire. Si Hector avait toutes les ardeurs de l'amour, il n'en avait certes point les timidités. Ayant reconnu le sourire qu'on lui avait bel et bien décoché lors de la première entrevue, il tourna bride et vint se planter devant Mlle Aménaïde, qui, tout émue et tout ébahie, arrêta soudain son cheval. Le vieux domestique, non moins surpris, arrêta aussi le sien, mais toujours à une distance respectueuse. Ce fut alors que le commandant Trumeau tint à l'héritière des Torilly le petit discours suivant qui paraîtra, assurément, bien audacieux à la plupart de mes lectrices, mais qui ne manquait pas cependant d'une certaine adresse, sinon dans la forme, du moins dans le fond.

« Mademoiselle, lui dit-il donc, je reviens d'Italie où je n'ai rien vu d'aussi beau que vous. Est-il vrai, comme le prétend un certain Alfred Dumarsais, que vous n'avez d'yeux que pour lui, et que, s'il ne vous demande en mariage, vous êtes déterminée à mourir fille? »

Si la première phrase fit rougir Aménaïde de confu-

sion et peut-être de plaisir, la seconde la fit pâlir d'indignation et de fureur. Elle pensait beaucoup, en effet, à Alfred, elle lui avait même fait certaines avances sur lesquelles il ne s'était point trompé ; mais elle se mit à le haïr en un clin d'œil cent fois plus qu'elle ne l'avait aimé en toute sa vie. Elle répondit à Hector :

« M. Alfred Dumarsais est un impertinent qui croit que toutes les jeunes filles sont folles de lui. Quant à moi, je le méprise de toute mon âme, et j'aimerais mieux mourir que de l'épouser.

— Vous m'autorisez alors, mademoiselle, reprit insidieusement Hector, vous m'autorisez à faire une démarche auprès de votre honorable famille ? »

La conclusion était prompte et quelque peu présomptueuse. Aménaïde toisa Hector d'un regard fort dédaigneux ; mais, comme il se flattait de connaître les femmes, il ne se découragea point. Elle lui dit enfin :

« Les demandes en mariage ne se font pas sur les grands chemins. Je ne vous connais pas, monsieur, laissez-moi passer. »

Là-dessus elle allongea à son cheval deux coups de cravache et partit au galop, suivie du vieux domestique, qui eut beaucoup de peine à se maintenir à la distance respectueuse obligée.

Le lendemain même, vers le soir, les deux vieux messieurs de Torilly et la vieille demoiselle de Torilly, leur sœur, réunis dans leur salon, riaient fort d'un incident qui était venu égayer leur vie monotone et dont ils parlaient à voix basse, lorsque Mlle Aménaïde, qui était d'ordinaire assez distraite et ne faisait guère attention à ce qu'ils disaient, leur demanda de quoi il était question. Le plus jeune de ses oncles lui apprit qu'elle avait été demandée le matin en mariage par un officier de la garnison. Mlle Aménaïde, à cette révélation soudaine, ne

partagea point l'hilarité générale; mais ,son oncle ayant ajouté que cet officier s'appelait Trumeau, le commandant Trumeau, on crut qu'elle allait éclater. Elle n'en fit rien toutefois et se contenta de répondre qu'elle n'avait pas, comme ses oncles, le préjugé du nom. Là-dessus la vieille demoiselle de Torilly jugea à propos de l'interrompre et s'écria qu'il était bien dommage que sa nièce eût été élevée par un fou. C'était le père de la jeune personne qu'on désignait ainsi dans la famille, et il est vrai qu'Aménaïde lui devait tout ce qu'elle était au moral comme au physique; mais il était mort juste au moment où il aurait pu jouir de son ouvrage.

Je ne pourrais dire si le commandant Trumeau possédait réellement dans la physionomie ce je ne sais quoi qui lui gagnait le cœur des belles, mais il est de fait que, malgré ses petits yeux sans cils, ses cheveux roux, et l'énorme balafre qui, partant du front et lui traversant le nez, lui coupait la joue droite en deux parties égales, il n'avait point pourtant semblé trop désagréable à la charmante Aménaïde. Elle avait même trouvé que sa blessure et les deux grandes moustaches de couleur douteuse qui lui descendaient jusque sur la poitrine lui prêtaient quelque chose de singulièrement martial. De plus, comme Hector avait le buste très-long et les jambes très-courtes, il avait eu tout avantage à se présenter devant elle à cheval. Je dois ajouter encore, pour l'intelligence de ce qui va suivre, qu'Aménaïde, à cause des prétentions de ses oncles qui ne trouvaient aucun parti assez noble pour elle, se voyait menacée de rester fille et qu'elle n'en avait nullement envie, non qu'en jeune personne romanesque elle crût que mariage était synonyme de bonheur, mais elle le croyait, du moins, synonyme d'affranchissement.

Elle ne parut donc point trop contrariée, lorsque le

surlendemain, étant retournée avec son vieux domestique sur la route de Bordeaux, elle vit de nouveau venir à elle le commandant Trumeau toujours à cheval. Elle l'accueillit avec un certain embarras pudique. Comme il lui apprit la démarche qu'il avait faite auprès de ses oncles et le refus qu'il avait essuyé, elle crut devoir le prévenir qu'on ne l'avait pas consultée. Une longue conversation s'engagea qui les conduisit assez loin, quoiqu'ils n'allassent pas vite, ayant mis leurs chevaux au pas. De propos en propos, l'aventureux Hector en vint à prier la belle de lui permettre de l'enlever, et, comme elle se récriait, il lui prouva que c'était le moyen le plus prompt et le plus infaillible de se lier à jamais l'un à l'autre. Elle objecta alors les difficultés de l'entreprise. Il répondit que rien n'était plus facile, qu'on n'avait qu'à aller tout droit devant soi, et, ce disant, il mit son cheval au galop. Celui d'Aménaïde partit de même, en dépit de quelques efforts qu'elle tenta pour le retenir. Ils firent ainsi deux lieues environ, accompagnés par le vieux domestique qui, docile aux instructions qu'il avait reçues, continuait à les suivre à une distance respectueuse, mais qui, peu habitué à ces temps de galop prolongés, perdit l'équilibre et tomba au beau milieu de la route sans que sa maîtresse s'en aperçût. Les deux fuyards poursuivirent donc leur course, Aménaïde se plaignant de la violence qui lui était faite, Hector la rassurant d'une voix essoufflée. Le jour commençait à baisser, lorsqu'ils arrivèrent dans la petite ville d'Aixe.

Aménaïde, qui n'en pouvait plus et qui, sans doute, avait réfléchi, consentit à s'arrêter devant une simple auberge et à descendre de cheval pour prendre quelques moments de repos. Elle consentit encore à entrer dans la salle commune, à s'asseoir sur une chaise et à boire

un verre d'eau sucrée; mais, quelques instances que fît son compagnon, quelque nécessité qu'il y eût de s'entendre et de s'expliquer, elle refusa absolument de se retirer avec lui dans un salon particulier. Il est probable pourtant qu'elle n'avait pu se faire encore une idée bien nette de la personne du commandant lorsqu'il était à pied, car elle était très-émue, il faisait presque nuit, et la salle où ils étaient devait être sombre même en plein jour. De plus, Hector s'était empressé de s'asseoir à côté d'elle, et il jouissait, assis, des mêmes avantages qu'à cheval. Quoi qu'il en soit, après une demi-heure de conversation très-vive, après bien des supplications d'une part et bien des refus de l'autre, Mlle de Torilly exigea impérieusement que son ravisseur remontât à cheval et retournât à Limoges pour apprendre à ses oncles qu'elle était en sûreté et qu'elle rentrerait chez eux aussitôt qu'ils auraient consenti à son mariage. Hector eut beau lui objecter qu'il était fatigué, qu'il n'arriverait que fort tard à Limoges, qu'il valait mieux de toute façon, pour assurer le succès de l'affaire, remettre ces formalités au lendemain matin : la fière Aménaïde fut inflexible. Elle poussa la rigueur jusqu'à menacer le commandant de remonter elle-même à cheval et de rentrer au bercail toute seule et sans poser de conditions. Il fallut bien en passer par où elle voulut.

Les deux vieux messieurs de Torilly et la vieille demoiselle de Torilly étaient plongés dans la consternation, lorsque, vers les dix heures du soir, le commandant vint frapper à leur porte. Ils avaient appris par le vieux domestique qui était rentré fort tard et tout brisé de sa chute, que Mlle Aménaïde était partie au grand galop avec un officier. Hector leur dit, avec une franchise toute militaire, que l'honneur de leur nièce avait besoin

d'une réparation et qu'il était prêt à la leur donner, pourvu toutefois qu'ils s'engageassent à la doter convenablement. Les deux vieux messieurs de Torilly se consultèrent à voix basse en tremblant, et, comme il s'agissait de la gloire de leur nom, ils promirent de donner soixante mille francs à leur nièce, si elle revenait chez eux le lendemain, et cent mille, si on la leur rendait le soir même. Hector répondit que cela suffisait. Dès qu'il fut parti, les deux vieux messieurs de Torilly se lamentèrent à qui mieux mieux sur la honte qui leur était réservée de s'allier à un Trumeau, et la vieille demoiselle de Torilly jura avec énergie qu'elle laisserait tout son bien à une communauté religieuse.

Le commandant remonta à cheval et reprit au galop la route d'Aixe. Il n'était pas accoutumé à ce genre d'exercice et il était littéralement éreinté, lorsqu'en arrivant à l'auberge, et comme il se mettait en devoir de descendre, il aperçut l'aimable Aménaïde qui déjà était en selle et toute prête à repartir. Elle s'était effrayée à l'idée de passer la nuit dans une auberge inconnue, et elle avait résolu de retourner seule à Limoges. Quelle ne fut donc pas sa joie en reconnaissant Hector! Elle lui cria qu'il était inutile de descendre et qu'il allait l'accompagner et la reconduire chez ses oncles. Vainement lui expliqua-t-il que tout était arrangé, vainement réclama-t-il encore quelques instants de repos : l'aimable Aménaïde se montra tout aussi inflexible que la première fois et piqua des deux. Le moyen de ne pas la suivre? Mais, après ce quatrième voyage, le pauvre Hector était plus harassé, plus brisé, plus épuisé qu'après les batailles de Magenta et de Solferino. Il y gagna une courbature qui le retint trois jours dans son lit, mais qui, en définitive, lui assura une femme charmante et une jolie dot.

Que vous dirai-je de plus? Le mariage du commandant Trumeau avec Mlle Aménaïde de Torilly fut célébré en grande pompe au bout de six semaines et ne laissa pas de surprendre et d'émerveiller l'aristocratie limousine. L'expédition d'Aixe fut racontée, commentée et singulièrement embellie. On conseilla aux demoiselles à marier d'aller faire un petit voyage à Aixe; la gracieuse Mme Trublet eut la cruauté de proposer en riant à Céline de l'y conduire dans sa voiture. Mais la personne à laquelle la nouvelle de ce mariage inattendu causa la plus vive impression fut assurément Alfred Dumarsais. Il n'avait pas voulu d'abord y ajouter foi. Quand il ne fut plus possible de douter, il éprouva un dépit tel qu'il fut tenté de se mettre sérieusement sur les rangs et de supplanter Hector. Il apprit seulement alors tous les détails de l'affaire, l'inconcevable passion que le commandant avait inspirée, l'enlèvement et tout ce qui s'en était suivi. Son amour-propre fut cruellement blessé. Mais que devint-il lorsqu'il sut qu'on disait en ville qu'il était au désespoir et qu'il ne s'était brouillé avec le commandant que parce qu'il avait trouvé en lui un rival heureux! En vain essaya-t-il d'affecter une sérénité parfaite, on remarqua qu'il avait mauvaise mine, on lui demanda avec malice des nouvelles de sa santé. Il n'osait donner tout haut les explications qui auraient sauvegardé son amour-propre, il craignait d'exciter la colère d'Hector, il craignait que ce farouche traineur de sabre ne l'envoyât provoquer en duel. Il dévora donc sa honte en silence, espérant qu'avec le temps on rendrait plus de justice à son mérite. Mais le coup était porté, sa réputation ne s'en releva point, et ce fut à partir du mariage de Mlle de Torilly qu'on commença à le ranger dans la catégorie des vieux garçons incorrigibles ou des pécheurs endurcis. Les jeunes

personnes ne baissèrent plus les yeux à son approche, les mères de famille le regardèrent ironiquement; ses amis, ses admirateurs, ses complaisants même le traitèrent en puissance déchue. Il eut la douleur de ne plus entendre dire qu'on le mariait avec Mlle une telle, et, quelques-unes des vingt-quatre ou des trente-cinq s'étant établies successivement, il ne put, avec toute la bonne volonté du monde, recompléter sa liste. Il baissait enfin à ses propres yeux. Il en conçut un si violent chagrin qu'il prit soudain le seul parti qui lui restât pour se tirer d'affaire, celui d'épouser une bonne fois Céline Voland; et, craignant le retour de ses fatales hésitations, ne voulant plus, pour ainsi dire, s'en remettre à lui-même, il envoya chercher son vieux docteur pour le prier d'aller faire la demande. Mais celui-ci se méprit malheureusement sur le motif du message, et, voyant Alfred pâle, agité, les yeux ardents, lui trouvant, de plus, la peau sèche et brûlante, il lui dit :

« Il faut soigner cela, mon cher monsieur Dumarsais, et, dès que vous serez couché, je vous ferai ma petite ordonnance. »

Le vieux garçon effrayé se coucha en effet, et ne songea plus pour le moment qu'à se guérir.

XXI

SCÈNES DE BAL.

M. Dupré ne revint à Limoges que vers la fin de l'hiver; ses voyages l'avaient mené plus loin qu'il ne voulait. Arthur Jeffrey, qui n'avait poussé qu'un cri d'enthousiasme en parcourant l'Italie, avait témoigné un si vif désir de connaître la Grèce que son compagnon s'était embarqué avec lui sur les flots de l'Adriatique, et encore avait-il fallu au retour prendre le plus long pour revoir une dernière fois Naples, Rome et Florence. Le jeune homme n'avait pas, d'ailleurs, les mêmes motifs que M. Dupré pour être pressé de se retrouver à Limoges; il n'y avait presque rien laissé de son cœur, il n'en avait emporté que l'image d'une sœur charmante. Mais M. Dupré, quoiqu'il regrettât d'être resté plus de six mois séparé de sa fille, n'était pas fâché au fond d'avoir ainsi prolongé pour elle le temps de la réflexion. Il déplorait plus amèrement que jamais la fatalité qui avait renversé ses premiers projets, car, durant ce voyage, il avait observé chez son compagnon de nouvelles qualités qui s'étaient plutôt laissé deviner jusque-là et qui étaient maintenant en pleine floraison, le jeune homme dans Arthur Jeffrey ayant tout à fait succédé à l'enfant. Ce fut donc avec une certaine appréhension et

avec un reste d'espoir, que M. Dupré interrogea Lucie sur l'état de son cœur; mais aux premiers mots qu'elle prononça il vit trop bien que ses sentiments n'avaient rien perdu de leur puissance.

Mme Dupré, qu'il voulut consulter une dernière fois, le confirma encore davantage dans cette opinion; car, au lieu de reproduire les objections qu'elle avait faites en un autre temps, elle se contenta de lui déclarer qu'elle était résignée à tout par égard pour lui. Ce complet changement de front était encore l'ouvrage de Mme de Bussière, qui, n'ayant pas été sans s'inquiéter beaucoup de l'hostilité de plus en plus prononcée de son amie et des encouragements donnés au jeune Gabriel, avait eu recours, pour conjurer ce nouveau danger, à un expédient qui eût fait honneur au diplomate le plus consommé. Elle n'ignorait pas qu'une préoccupation personnelle et non moins grave que celle du mariage de Lucie s'était emparée du cœur de Mme Dupré. Celle-ci s'était plainte amèrement à elle que son époux, de loin comme de près, continuait à la traiter comme une étrangère, qu'il ne lui donnait jamais directement de ses nouvelles, que toutes ses lettres étaient adressées à sa fille. Mme de Bussière avait alors grossi à dessein ce que l'indifférence du mari avait de blessant pour la femme, ajoutant qu'elle avait songé plusieurs fois à les remettre bien ensemble, qu'elle y serait parvenue, si M. Dupré n'était parti brusquement, mais que ce serait le premier point qu'elle traiterait avec lui lors de son retour, et qu'elle en ferait même une condition expresse du mariage de leurs enfants. Mme Dupré avait senti à ces mots l'espérance engourdie renaître dans son sein; elle s'était dit que Mme de Bussière était justement l'auxiliaire dont elle avait besoin, que la famille d'un autre jeune homme n'attacherait peut-être pas autant d'impor-

tance à ce détail, et, faisant un pas en arrière au moment où elle se préparait à en faire deux en avant, elle s'était tenue tout à coup sur la réserve avec Mme Trublet, et avait presque éconduit le tendre Gabriel, qui, de désespoir, était allé se remettre au lit.

Qu'on juge de ce qu'éprouva la mère de Louis après tant et de si cruelles alternatives, lorsque M. Dupré vint enfin lui annoncer que le mariage se ferait quand elle voudrait! Elle se contint pourtant dans sa joie comme elle s'était contenue dans ses angoisses; elle n'exprima qu'une satisfaction convenable, et, fidèle à la promesse qu'elle avait faite, elle n'hésita point à lui dire qu'elle verrait avec plaisir que l'union des enfants fût précédée de la réconciliation des parents. Elle insinua même adroitement que Mme Dupré le désirait au fond du cœur, et elle ajouta qu'elle trouvait elle-même ce désir fort légitime. Mais M. Dupré se mit à rire.

« Occupons-nous d'abord de nos enfants, madame, lui dit-il, c'est le plus pressé; le reste ne regarde que ma femme et moi. Nous ne sommes nullement brouillés, et si je ne vais pas m'installer chez elle, c'est que je ne la crois pas assez grandement logée pour me recevoir. Lorsqu'elle aura marié sa fille, lorsqu'elle sera un peu plus au large, je me déciderai peut-être à lui demander asile. Mais encore une fois, chère madame, ne songeons pour le moment qu'à nos enfants. »

Cette réponse, rapportée à Mme Dupré, fut loin de la satisfaire. Elle se trouvait, quant à elle, assez grandement logée pour recevoir son mari, et elle ne négligea, depuis, aucune occasion de le lui faire comprendre. Par malheur, M. Dupré s'obstina à faire la sourde oreille.

On pourrait croire que la joie profonde que ressentit Mme de Bussière en voyant le mariage de son fils as-

suré fut partagée par le capitaine; il n'en fut rien toutefois. Louis reçut avec calme, sinon avec froideur, les communications de M. Dupré; il ne laissa rien échapper des transports auxquels on était en droit de s'attendre.

M. Dupré remarqua cette réserve sans y attacher d'importance, et n'y pensa plus un quart d'heure après. Il ne pouvait se douter, en effet, du cours qu'avaient pris en son absence les idées de son futur gendre; il ne pouvait deviner le sourd travail qui s'était opéré dans cette âme troublée. Nous savons quelles réflexions avaient inspirées à Louis les fréquents retours qu'il faisait sur lui-même; à ces réflexions étaient venues s'en joindre d'autres non moins pénibles. On l'avait perfidement complimenté sur son mariage, on lui avait répété à l'envi qu'il faisait une superbe affaire, que Mlle Dupré était jeune, belle et riche, qu'il était sans fortune, sans position, sans avenir, et qu'il lui devrait tout. Le monde a parfois un terrible instinct de cruauté! Car ce n'étaient pas seulement les amis, les connaissances de Louis qui prenaient plaisir à l'humilier ainsi indirectement; non, c'étaient encore des étrangers, des indifférents, des gens avec lesquels il échangeait en passant quelques rares paroles. Ces gens se seraient tus, d'ailleurs, que Mme Dupré aurait bien su à elle seule l'exaspérer par ses allusions indélicates. Tout en n'opposant plus d'obstacle aux vœux des deux amants, elle ne laissait jamais échapper l'occasion de rappeler à l'ombrageux capitaine combien l'alliance qu'il allait contracter était avantageuse pour lui. Il n'y avait pas enfin jusqu'à l'orgueilleuse satisfaction de sa propre mère qui ne l'irritât en secret, et qui ne versât une goutte de poison dans cette coupe d'amour qui s'était tout à coup changée pour lui en calice. Il se disait que c'était sa mère qui l'avait aidé

à mener à bonne fin cette affaire lucrative, qu'elle allait avoir part au profit comme elle avait eu part à la peine, et qu'il était trop juste qu'elle s'en réjouit. Il avait alors comme des frissons de honte, il se sentait d'avance comme torturé par son bonheur même, il éprouvait comme de vagues velléités de s'y dérober par la fuite.

Il n'avait pas encore songé à ce qu'il allait faire, à quoi il pouvait employer sa jeunesse. Il aurait rougi de rester inactif, et à plus forte raison maintenant que son amour-propre l'avertissait qu'il aurait l'air de vivre aux dépens de sa femme. Il s'ouvrit là-dessus à M. Dupré. Celui-ci approuva ses scrupules, et, reconnaissant qu'un homme ne doit cesser de travailler de la tête ou du corps que quand les forces lui manquent, il s'engagea à lui fournir les moyens de s'occuper et lui fit part du projet qu'il avait formé d'établir à Limoges une nouvelle fabrique de porcelaine, qui serait destinée surtout à approvisionner l'Amérique. Ce n'était pas uniquement dans un but de spéculation que M. Dupré revenait maintenant à une entreprise qui l'avait ruiné quinze ou vingt ans auparavant. Maître de la situation par la fortune qu'il avait acquise, il était bien aise de prouver à ses concitoyens qu'il n'avait jamais été un songe-creux, et qu'il pouvait réussir par son habileté là où il avait échoué par la faute des circonstances. Les hommes, si détachés qu'ils soient de leur pays, comptent toujours avec l'opinion qu'on peut y avoir de leur caractère. Louis savait dessiner, il avait le goût des choses d'art : il pouvait donc apporter à l'entreprise un concours efficace, et les habitudes de discipline qu'il avait contractées au service lui viendraient encore en aide dans ses rapports avec les ouvriers. Il fut décidé qu'on s'occuperait tout de suite de l'achat d'un terrain. Mais un riche porcelainier qui se retirait des affaires leur ayant pro-

posé son établissement, ils traitèrent avec lui, et au bout de huit jours ils fabriquaient déjà pour leur propre compte. M. Dupré, en voyant à l'œuvre son nouvel associé, ne put s'empêcher de lui témoigner sa satisfaction, et lui donna des marques de confiance qui auraient dû dissiper tous les nuages. Cependant Louis retombait toujours, lorsqu'il était seul, dans les mêmes accès de mélancolie.

Mais voilà que notre récit nous entraîne dans une région où nous ne comptions guère aller, dans une région officielle : nous devons nous rendre au bal de la préfecture. Les salons sont pleins de fleurs et de lumières, l'orchestre éclate en notes joyeuses ; les hauts fonctionnaires, en grande tenue, circulent ayant à leurs bras des femmes belles comme des anges et parées comme des reines. Rassurez-vous ! Je ne veux vous décrire ni ces dames ni ces messieurs. D'ailleurs, en masse tout cela est charmant, et nous serions peut-être moins satisfaits si nous examinions chaque groupe en détail.

Cherchons si, parmi ces figures étrangères, nous distinguerons quelques figures de connaissance. Voici d'abord tout un groupe qui nous est familier. Trois dames sont assises à côté l'une de l'autre sur les banquettes qu'on a disposées dans la galerie. La première, qui est habillée d'une robe de soie grise avec des dentelles noires, a dans toute sa personne un air de supériorité qui impose ; la seconde, toute reluisante de bijoux, vêtue de soie vert pomme avec des flots de ruban cerise, est plus jeune et plus agréable peut-être, mais il y a en elle quelque chose de plus vulgaire ; enfin la troisième est une toute jeune fille en robe blanche avec des marguerites dans les cheveux, et dont l'exquise beauté est encore relevée par l'expression d'une joie naïve, car elle

vient de danser et elle aime la danse. Ces trois dames sont Mme de Bussière, Mme Dupré et Lucie. Deux messieurs s'avancent vers elles. L'un est M. Dupré, et l'autre le capitaine de Bussière qui a quitté l'uniforme et qui.... Est-ce une illusion? Devons-nous en croire nos yeux? Ses deux pieds sont si merveilleusement identiques, si pareillement libres dans leurs mouvements, qu'il est presque impossible de deviner celui qu'il a perdu. Le mal est réparé, du moins pour la vue. Grâce à un mécanisme ingénieux, Louis de Bussière peut défier maintenant la maligne compassion du monde; il marche avec une aisance parfaite et sans qu'on s'aperçoive de rien. Seulement il ne danse pas encore.

« Vous vous amusez bien? dit-il à voix basse à la jeune fille.

— Oh! oui, » répond-elle avec vivacité.

Il se tait. Elle lève les yeux sur lui, et remarque qu'il ne la regarde plus, qu'il est distrait et soucieux.

« Qu'avez-vous? lui demande-t-elle. Est-ce que cela vous contrarie de me voir danser?

— Nullement.

— Vous n'êtes pas sincère, monsieur. Avouez que cela vous contrarie.

— Quelle idée! Non, je suis très-heureux de votre joie; mais je regrette de ne pouvoir danser avec vous.

— Eh bien, je ne danserai plus ce soir avec d'autres.

— Vous plaisantez!

— Non, monsieur.

— Je ne veux pas vous priver d'un plaisir que vous aimez....

— Ce sera pour moi un plaisir plus grand de partager votre privation. »

Ce dialogue a été échangé entre eux d'autant plus facilement que Mme Dupré s'est levée pour causer avec

son mari qu'elle veut absolument séduire, et pour qui elle a fait des frais de toilette dont je n'ai pu vous donner qu'une assez faible idée. Il lui faut cependant cesser de s'occuper de lui pour répondre au bonsoir que vient leur dire Mlle Céline Voland.

Mlle Céline, en robe de gaze, des fleurs au corsage, des fleurs dans les cheveux, se promène un moment, avant de danser, au bras de son cavalier, et ce cavalier est M. Alfred Dumarsais lui-même, M. Alfred Dumarsais qui semble, je ne dirai pas rajeuni, mais revivifié en quelque sorte par l'indicible joie qu'il éprouve de se montrer en public avec sa victime de prédilection. Il se dit, d'ailleurs, que cette pauvre Céline doit être bien heureuse, et comme il est bon prince ce soir-là, il est heureux, lui, du bonheur qu'il procure. Il serait cruellement déçu s'il pouvait lire au fond du cœur de celle qu'il croit toujours fasciner, car Céline est parfaitement calme et apprécie à sa juste valeur une bonne fortune qu'elle eût savourée il y a quelques mois avec délices. C'est qu'elle a persévéré dans la sage résolution qu'elle a prise, c'est qu'elle est tout à fait convaincue maintenant que M. Alfred Dumarsais ne l'épousera jamais. Aussi elle est d'autant plus charmante qu'elle est libre de toute préoccupation, qu'elle ne fait aucun effort pour plaire. Du reste, la toilette de bal lui est favorable. Elle a de fort jolis bras, de fort belles épaules.... Je vous jure qu'elle ferait une très-gracieuse et très-séduisante jeune femme, et c'est là sans doute ce que se dit Alfred, car il est distrait, il est ému, l'aimable célibataire, il est ému.... de l'émotion qu'il est certain d'inspirer.

Mais par quel miracle Mlle Céline se trouve-t-elle au bal de la préfecture ? Elle ne voulait point y venir par raison, quoique pendant dix ans c'eût été son rêve ; il a fallu que son père l'exigeât. M. Voland, complétement

rétabli, a voulu la récompenser par quelques plaisirs mondains de toutes les preuves de dévouement qu'elle lui a données. Mme Voland a préféré rester chez elle, sous prétexte d'indisposition, en réalité pour s'épargner des frais de toilette. Ils ne sont pas riches, les braves gens! puis ils continuent de faire des économies; ils n'ont pas renoncé à l'espoir d'établir Céline. A mesure que Mlle Voland se détachait de l'idée du mariage, M. et Mme Voland s'y raccrochaient de plus belle, et dans cette soirée, au milieu de tout ce monde, si l'excellent père examine avec intérêt tous les jeunes gens qu'il rencontre, c'est qu'il cherche encore un mari pour sa fille.

« Est-ce que tu ne danses pas? dit Céline à Lucie.

— Non, mademoiselle : je suis fatiguée.

— Déjà ? Quel est ce caprice ? s'écrie assez aigrement Mme Dupré.

— Je désire qu'on la laisse libre, fait observer M. Dupré.

— Fais comme tu voudras, ma fille, » reprend aussitôt Mme Dupré avec douceur.

Quoique les cavaliers ne soient pas plus nombreux dans les bals de Limoges que dans ceux de Paris, trois ou quatre jeunes gens s'approchent successivement de Lucie pour l'inviter à danser. Elle les refuse tous. A chaque refus, Louis sent comme une bouffée d'air pur qui vient rafraîchir son front au milieu de cette atmosphère embrasée. Il s'éloigne un peu, il affecte d'examiner les danseurs; ses regards semblent envahir un large espace et ne saisissent, n'embrassent réellement que la personne de Lucie. Mais qu'y a-t-il? Ses traits prennent tout à coup une expression étrange; il observe Lucie sans plus songer à dissimuler son ardente contemplation : c'est qu'il a cru remarquer sur cette char-

mante figure une vague expression d'envie et de regret. Et, en effet, la pauvre enfant aime la danse avec passion, et maintenant que son fiancé n'est plus près d'elle, maintenant qu'elle entend cette musique joyeuse et qu'elle voit ces couples enlacés passer et repasser devant elle, le cœur lui bat, la tête lui tourne, elle a peine à rester en place, elle voudrait se mêler à la ronde du plaisir. Oh ! si elle pouvait se douter du mal qu'elle cause innocemment, elle fermerait les yeux, elle fuirait, elle renoncerait pour jamais aux bals et aux fêtes ! Mais elle s'abandonne d'autant plus imprudemment à l'impression qu'elle subit, qu'elle-même ne s'en rend pas compte, et aux dernières mesures de l'orchestre son malaise se dissipe, elle reprend naturellement son calme et candide sourire. Alors Louis se rapproche d'elle, dissimulant sous un air dégagé la nouvelle angoisse de son cœur, et il lui dit avec un sourire étudié :

« Vraiment, c'est un trop rude sacrifice que je vous impose, j'aurais honte de le prolonger ; il faut danser, cette fois.

— Non, monsieur, je veux vous prouver que j'ai plus d'empire sur moi que vous ne pensez. D'ailleurs, ajoute-t-elle gracieusement, j'ai dansé tout à l'heure, j'ai dansé en idée avec vous, et je me suis bien amusée.

— Ah ! répond-il d'une voix tremblante, je ne l'aurais pas cru. »

Mais Lucie ne s'aperçoit pas de l'émotion qui le domine, car M. Voland, qui arrive près d'eux, prend amicalement le bras du jeune homme et l'entraîne vers un des salons qui sont au bout de la galerie.

Il n'y a que des joueurs dans ce salon ; il est donc aussi paisible que la galerie est bruyante. M. Voland s'assied dans un petit coin sombre et fait signe au fils de Mme de Bussière de s'asseoir à côté de lui.

« J'ai un service à vous demander, dit-il en lui parlant à l'oreille. Vous êtes le meilleur ami de M. Alfred Dumarsais : savez-vous quels sont ses projets d'avenir?

— Je l'ignore complétement.

— Nous avons cru dans le temps, Mme Voland et moi, qu'il pensait en secret à notre fille. Il ne s'est jamais ouvert à vous là-dessus?

— Je me suis aperçu en mainte occasion qu'il fait le plus grand cas de Mlle Céline, et j'ai cru moi-même....

— Mais s'en est-il expliqué avec vous?

— Mon Dieu! mon cher monsieur Voland, je vois bien qu'il faut vous parler en toute franchise. Ma conviction est que, si Alfred a jamais songé sérieusement à quelqu'un, c'est à mademoiselle votre fille; mais il est d'un caractère indécis, il a peur d'enchaîner sa liberté, et c'est pourquoi il recule sans cesse devant le but auquel il semble viser.

— Il faudrait pourtant qu'on sût à quoi s'en tenir. Vous êtes un brave garçon, Louis, et je vous ai toujours regardé comme un fils : c'est pourquoi je m'ouvre à vous avec confiance. J'ai le plus grand désir de marier ma fille; je ne mourrai tranquille que si je parviens à l'établir convenablement. Elle s'est résignée à vieillir auprès de nous, mais moi je ne puis m'accoutumer à l'idée que je la laisserais sans appui s'il m'arrivait malheur. On ne connaît pas la moitié de toutes les qualités qu'elle possède. Si vous saviez ce qu'elle a été pour moi pendant ma maladie! Et quand je vois des jeunes gens se plaire à végéter tristement en célibataires ou bien épouser des péronnelles qui ont quelque fortune et qui les feront damner le reste de leurs jours, il me prend des mouvements de rage contre la sottise et l'aveuglement des hommes. C'est que vraiment nous ne serions

pas difficiles du tout : quelque honnête garçon qui ne serait pas riche et qui n'aurait pas de trop hautes prétentions, quelque officier, par exemple, comme ce pauvre capitaine Breton. Ah ! en voilà un qui m'aurait plu pour gendre ! Mais, pour en venir au service que j'attends de vous, je vous prie d'amener M. Dumarsais à vous dire franchement quelles sont ses intentions. J'ai peur qu'en ayant l'air ainsi de rechercher ma fille il n'effarouche d'autres partis qui pourraient se présenter. Tout le monde croit qu'il doit l'épouser ; il ne néglige rien pour en donner l'idée. Ce soir encore, il est toujours auprès d'elle, il l'a invitée trois fois à danser, et il l'a promenée à travers les salons, au lieu de la faire asseoir à côté de votre mère, comme je l'en avais prié : c'est ce que j'appelle afficher une jeune personne.

— J'en ai fait la réflexion comme vous. Il est évident qu'Alfred a poussé trop loin les choses, à moins qu'il ne veuille réellement épouser Mlle Céline. Je lui en parlerai tout à l'heure.

— Prenez garde d'aller trop vite, de le blesser. Faites-lui comprendre seulement le préjudice que la conduite qu'il tient peut causer à ma fille.

— Soyez tranquille, je lui poserai nettement la question.

— Sans l'indisposer contre nous toutefois ! Je vous autorise à lui confier que c'est moi qui vous ai chargé de lui demander quelles sont ses intentions définitives.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur. Aussi bien ce n'est pas d'aujourd'hui que je blâme le manége d'Alfred à l'égard de Mlle Voland. Il faut que nous en ayons le cœur net. Restez dans ce salon ; je vais rentrer dans le bal et me mettre en quête du personnage. »

M. Voland serre furtivement la main du jeune homme.

Celui-ci s'éloigne au plus vite, gêné qu'il est d'avoir été témoin de la confusion d'un vieillard qu'il aime et qu'il respecte. Il cherche des yeux le bel Alfred, et l'aperçoit bientôt sortant de la galerie et s'éventant avec son mouchoir.

« Il n'y a pas moyen de tenir là dedans, dit-il à Louis : c'est une vraie fournaise. Retournons dans le salon d'où tu viens.

— Non, répond vivement Louis en l'entraînant du côté opposé, nous serons mieux par ici. »

Il ne croyait pas si bien dire; le petit salon où ils entrent est vide en effet, et Louis s'empresse d'en fermer la porte.

« Délicieuse solitude ! s'écrie Alfred en se jetant sur une ottomane. Décidément le bal est malsain : je m'en priverai lorsque je serai marié.

— J'espère que tu consulteras d'abord le goût de ta femme, reprend Louis charmé que la conversation prenne cette direction; et, d'ailleurs, je te connais, tu ne seras pas fâché de faire admirer ses épaules, pour peu qu'elles ressemblent à celles de Mlle Voland.

— N'est-ce pas qu'elles sont superbes? Ah! tu les as remarquées comme moi! Elle a aussi des bras charmants! D'honneur, elle ne m'a jamais paru plus attrayante, et, comme j'ai la tête montée ce soir, je lui ai presque fait une déclaration.

— Pas possible?

— Presque, presque, entendons-nous. J'ai été vingt fois, depuis un an, sur le point de la demander en mariage. Je fais le premier pas, je ne puis jamais me décider à faire le second. C'est que c'est si bon, mon bon, de rester son maître !

— Tu as tort, Alfred. Je te répète pour la millième fois que Céline est la femme qui te convient.

— Ah! tu en parles bien à ton aise, toi qui vas épouser une enfant de seize ans. Céline, malgré ses appas, a trente ans sonnés.

— En as-tu vingt?

— Les hommes n'ont pas d'âge.

— Incorrigible!

— Çà, sais-tu que tu es un heureux gaillard? Cette petite Lucie est décidément une perle de beauté.

— Parlons de Céline.

— Parlons de Lucie. Son père est encore plus riche qu'on ne croyait : c'est une perle précieuse. On parle de cinq cent mille francs de dot. Est-ce vrai? n'exagère-t-on pas?

— Je t'ai déjà dit que sa richesse est le seul défaut qu'elle ait à mes yeux : il n'est pas généreux de me le rappeler.

— Bah! bah! laisse-moi donc! je connais cette ritournelle. Toujours est-il que tu ne l'épouserais pas si elle n'avait rien.

— Es-tu agaçant ce soir!

— C'est toi qui es agacé.

— Enfin laissons cela. Veux-tu, oui ou non, épouser Céline?

— C'est une ouverture que tu es chargé de me faire?

— Non.

— Si.

— Et quand cela serait?

— Je te répondrais ce que j'ai déjà répondu à toutes les ouvertures de ce genre qui m'ont été faites.

— Tu refuses?

— Je ne dis pas cela.

— Écoute, Alfred. Tu n'es pas méchant, et pourtant le jeu que tu joues avec les Voland est cruel jusqu'à la barbarie. Tu t'es efforcé jusqu'ici, par tous les moyens

possibles, d'entretenir chez eux des espérances qui sont ton ouvrage en somme. Ta conduite de ce soir met le comble à tes torts. M. Voland m'a dit lui-même que tu compromettais sa fille, et qu'il te priait de mettre un terme à tes assiduités, si tu ne te décidais pas enfin à les rendre légitimes.

— Oh! qu'il soit tranquille alors! Je n'accorderai plus la moindre attention aux grâces de mademoiselle sa fille.

— Je te préviens, Alfred, que la dernière heure est arrivée, que tu n'as plus un jour à perdre, qu'il se présente quelqu'un pour elle.

— Qui?

— Un de mes camarades du régiment.

— Quelque nouveau Trumeau que tu veux me lâcher dans les jambes! Oui, oui, tu as compté là-dessus pour m'effrayer. Mais tu dois savoir pourtant que, si je n'ai point épousé Mlle de Torilly, c'est parce que je n'ai pas voulu; on est venu m'en supplier encore la veille de la signature du contrat. Quant à Céline, c'est autre chose : elle aurait signé, que je n'aurais qu'à dire un mot pour l'entraîner à ma suite au bout du monde.

— Oh! que je voudrais qu'elle pût t'entendre!

— Cela serait bon dans une comédie.

— Mais enfin, que dirai-je à M. Voland?

— Tout ce que tu voudras, parbleu! »

Mais pendant que cette conversation isolée se prolonge et est prête à dégénérer en dispute, une scène se passe dans un coin de la galerie, une scène sans importance apparente et qui doit néanmoins exercer une influence décisive sur la destinée des principaux acteurs de notre drame.

Lucie est toujours assise près de sa mère et de

Mme de Bussière. Elle a tenu bon en l'absence comme en la présence de son fiancé, elle a éconduit impitoyablement tous les danseurs. Mais voici que l'orchestre fait entendre les premières mesures d'une valse plus molle, plus entraînante que toutes celles qu'on a jouées jusqu'ici. Un jeune homme s'avance. Nous aurions peine à le reconnaître, si ses traits fins et délicats n'étaient gravés dans notre mémoire. C'est Arthur Jeffrey. Du reste, il n'a plus rien d'un enfant; sa poitrine est large, une moustache dorée ombrage ses lèvres, de légers favoris encadrent ses joues. Nous ne l'avons pas encore remarqué, car, depuis qu'il est arrivé, il danse, il partage pour le bal la passion de Lucie, et il vient lui rappeler qu'elle a promis de valser avec lui vers la fin de la soirée, quoiqu'elle ne valse pas ordinairement. Mais Lucie, qui le considère comme un frère, lui déclare sans façon qu'elle ne peut tenir sa promesse et qu'elle ne valsera pas. Arthur se récrie. Il y a plus d'une heure qu'elle se repose; puis cette valse est si jolie! N'importe, Lucie ne se rend pas. Alors M. Dupré joint ses instances à celles du jeune homme, et Mme Dupré et d'autres personnes qui se trouvent là font chorus, et Mme de Bussière elle-même dit que son fils serait bien aise de voir valser Lucie avec Arthur. La jeune fille, émue, ébranlée, jette les yeux autour d'elle pour chercher son fiancé; elle se sent comme fascinée, elle se lève par un mouvement machinal. Arthur, qui tenait déjà sa main, l'attire à lui, l'entoure de son bras, et, en un clin d'œil, nos deux jeunes gens sont déjà bien loin, tout entiers au plaisir qui les emporte et oublieux de tout le reste.

Louis, qui venait de quitter Alfred, s'était arrêté au bout de la galerie, car, quelque pressé qu'il fût de rejoindre sa fiancée, il n'y avait pas moyen d'aller plus

avant, tant les valseurs étaient nombreux. Ses yeux s'étaient portés aussitôt du côté où il croyait qu'était encore la jeune fille, et il n'accordait qu'un regard distrait et impatient aux couples qui passaient en tournoyant devant lui, quand tout à coup il croit reconnaître.... Est-ce bien elle, est-ce Lucie qui s'abandonne ainsi aux bras du plus intrépide, du plus élégant, du plus charmant valseur de ce bal? Mais ils ont disparu. Une minute s'écoule, la plus cruelle minute qu'il ait jamais passée. Et pourtant il n'est sûr de rien encore, il peut s'être trompé. Non, les voilà, c'est bien elle, c'est bien lui! Ils l'effleurent en passant, et ils ne le voient pas, ils ne s'arrêtent pas, ils ne pensent pas seulement qu'il les regarde. Comme ils sont étroitement enlacés, comme ils se bercent avec volupté dans ce mouvement et dans cette harmonie! Il les suit maintenant sans les perdre de vue une seconde; ses yeux percent tous les obstacles qu'ils rencontrent pour s'attacher à ces deux jeunes fronts. Mais bien des couples s'arrêtent, les rangs s'éclaircissent. Lucie et Arthur ne prendront-ils pas enfin un moment de repos? Non, ils sont infatigables, ils poursuivent leur course rapide, ils craindraient de perdre une mesure de cette valse enchanteresse. Voyez! Tout le monde a fini, chaque danseuse s'appuie immobile sur le bras de son cavalier : eux seuls continuent de valser, et on fait cercle autour d'eux, et on les observe, et on les admire, et Louis entend dire de tous côtés qu'ils semblent faits l'un pour l'autre, et il se le dit à lui-même! Mais ce n'est pas tout, une de ces harpies en robes blanches qui font tapisserie dans les bals, murmure derrière lui à l'oreille d'une amie, assez haut pour qu'il l'entende :

« Avouez, ma chère, avouez que ce blondin serait bien mieux son fait qu'un infirme! »

XXII

UNE RÉSOLUTION ÉNERGIQUE.

Louis ne laissa rien soupçonner à sa mère des sentiments violents qui l'agitaient. Il lui parla comme à l'ordinaire, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans la voiture de louage qui devait les ramener chez eux, car la nuit était froide et sombre et la pluie tombait à torrents. Il eut même l'air d'écouter avec intérêt toutes les réflexions de Mme de Bussière. Elle était enchantée de sa soirée et des attentions que tout le monde avait eues pour elle; il y avait longtemps qu'elle ne s'était si bien amusée. Dans le cours de la conversation et sans se douter qu'elle abordait là un sujet brûlant, elle lui dit qu'elle avait joint ses instances à celles de M. Dupré pour déterminer Lucie à valser avec Arthur; il lui répondit simplement qu'elle avait bien fait et que ce jeune homme valsait très-bien. On était arrivé à la petite porte du jardin. Ils descendirent de voiture, et Mme de Bussière, ouvrant un parapluie, s'aventura avec précaution dans les allées détrempées pour gagner la maison. Louis la suivait. Quand ils furent montés chez eux:

« Bonsoir, mère, dit-il tout à coup.

— Embrasse-moi du moins, répondit-elle. Mais tes lèvres sont glacées, et tu es tout mouillé! Va vite te coucher, mon pauvre Louis. »

Il prit le bougeoir que lui tendait la vieille Nardy et entra aussitôt dans sa chambre; mais, au lieu de se déshabiller pour se mettre au lit, il resta debout, immobile, la main appuyée sur un meuble. Une heure s'écoula ainsi. Toute espèce de bruit avait cessé à l'intérieur comme au dehors, on n'entendait plus que ses dents qui claquaient de froid et la pluie qui fouettait les vitres. Comme ses jambes tremblaient sous lui et avaient peine à le soutenir, il se laissa enfin tomber sur une chaise. Une heure s'écoula encore. Le bout de bougie qui l'éclairait s'étant tout à fait consumé, il demeura plongé dans une obscurité complète, mais il ne parut point s'en apercevoir, il conserva toujours la même immobilité, le même silence; seulement, à mesure que la veille se prolongeait, ses dents claquaient plus vite et plus fort. Ce ne fut qu'aux premières lueurs du matin qu'il releva la tête et qu'il regarda autour de lui d'un air plus indifférent que surpris. Sa figure était pâle et sinistre comme l'aube de ce triste jour. Il défit lentement ses habits et se coucha, non pour essayer de dormir, mais dans l'espoir de ne plus être distrait de ses pensées par une souffrance physique.

Il se leva cependant pour déjeuner avec sa mère qui recula d'un pas en le voyant.

« Tu es malade? lui dit-elle.

— Non.

— Tu es malade! Ta peau est brûlante. Tu ferais mieux de te recoucher.

— Il faut que je sorte après déjeuner.

— Sortir! Tu ne peux sortir dans l'état où te voilà; ce serait de la dernière imprudence.

— J'ai besoin de voir M. Dupré.

— Ah! c'est juste, il m'a dit hier qu'il voulait te parler au sujet du contrat. Si ce n'était pour une chose

de cette importance, je t'empêcherais bien de sortir. Mais promets-moi que tu ne tarderas pas à rentrer et que tu te coucheras aussitôt.

— Je te le promets.

— Et ne va pas surtout trancher du généreux ni t'opposer aux avantages qu'il voudra te faire; songe à tes intérêts qui sont aussi les miens.

— Sois tranquille. »

Il ne voulut prendre qu'une tasse de thé et sortit aussitôt après pour se rendre à l'hôtel du Périgord.

M. Dupré finissait de déjeuner avec Arthur dans un salon attenant à sa chambre. Celui-ci, à qui il avait donné le mot, n'échangea avec Louis qu'une rapide poignée de main et se retira pour qu'ils pussent causer à leur aise.

« Je suis un peu en retard, dit M. Dupré; ce jeune homme a été moins matinal que nous, s'étant livré toute la nuit à un exercice assez fatigant et qui n'est plus dans nos moyens. Mais nous allons rattraper le temps perdu et arrêter entre nous les principales clauses de notre contrat de mariage. Permettez-moi d'aller chercher là dedans un papier....

— Cela ne presse pas, monsieur, » fit observer Louis en le retenant.

M. Dupré s'arrêta, le considéra avec surprise, et s'apercevant enfin du bouleversement de son visage :

« Qu'avez-vous? reprit-il; est-ce que vous êtes souffrant?

— Non, mais ce n'est pas du contrat que je veux vous parler.

— Parlez de ce qui vous conviendra, mon cher Louis, dit M. Dupré en se rasseyant.

— Vous êtes sûr, monsieur, qu'on ne peut nous entendre?

— Très-sûr ; mais, pour plus de sûreté, je vais fermer la porte de l'antichambre. Voilà qui est fait. Maintenant il n'y a entre votre bouche et mon oreille que l'oreille de Dieu. Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher associé? »

Louis se tenait immobile et les yeux baissés. Une montagne lui eût paru plus légère à soulever que les paroles qu'il roulait dans son cœur. Bien qu'il eût pris une énergique et irrévocable résolution, la force lui manquait au moment de l'accomplir, et il s'arrêtait sur le bord d'un abîme qu'il avait déjà franchi en pensée.

« Vous avez été bon pour moi, monsieur, dit-il enfin ; vous ne m'avez jamais fait sentir une seule fois la supériorité que vous donne la fortune, vous ne m'avez jamais rappelé une seule fois la situation exceptionnelle qui m'a été faite par le sort de la guerre. Vous m'avez accepté pour gendre dans des conditions où la plupart des pères m'auraient refusé, sans qu'on pût les en blâmer peut-être. Je vous en garderai une reconnaissance éternelle. Et vous avez eu d'autant plus de mérite à vous conduire ainsi envers moi, qu'en arrivant à Limoges vous aviez d'autres vues pour l'avenir de votre fille.

— Comment! Que voulez-vous dire?

— Ce jeune homme que vous avez amené de si loin était l'époux que vous lui destiniez. Ne le niez pas. A quoi bon? Mme Dupré me l'a donné plusieurs fois à entendre, et, d'ailleurs, je l'avais tout de suite deviné.

— Eh bien, je serai franc avec vous, Louis ; j'avais fait ce rêve en effet, avant de revoir la France. J'ai dû y renoncer, et je ne vous cache pas que j'en fus d'abord contrarié, affligé même. Mais aujourd'hui que je vous connais, aujourd'hui je ne regrette rien.

— Est-il bien vrai, monsieur? M'en donneriez-vous votre parole? Ne prendriez-vous pas votre parti plus aisément encore si, par suite d'une circonstance imprévue, vous pouviez revenir à vos premiers desseins?

— Que signifie cette insistance? Est-ce une épreuve à laquelle vous me soumettez? Si c'est une épreuve, monsieur de Bussière, je vous déclare qu'elle me choque et qu'elle m'offense. »

M. Dupré s'exprimait avec beaucoup de vivacité. Le rouge lui était tout à coup monté au visage, il fixait sur Louis des yeux ardents; mais il démêla peu à peu sur ses traits une telle expression d'angoisse et de souffrance, qu'il changea aussitôt de ton et que, lui prenant affectueusement la main:

« Je me trompe, dit-il. Vous avez quelque soupçon, quelque doute que vous voulez que j'éclaircisse. Parlez, vous ne devez pas avoir d'arrière-pensée avec moi.

— Ah! s'écria le jeune homme d'une voix brisée, que vous me rendez douloureux l'aveu que je dois vous faire! C'était si simple et si naturel pourtant que vous fussiez offensé de ce que j'ai dit! Vous me faites une si grande faveur à tous les points de vue en m'accordant la main de votre fille, que vous auriez bien le droit d'être susceptible et de ne me rien passer. Tout autre, à votre place, m'aurait déjà puni par ces seuls mots: « Tout est rompu. »

Il se fit un silence profond, M. Dupré commençant à se demander avec stupéfaction si Louis cherchait effectivement un prétexte pour rompre, et Louis voulant être compris de M. Dupré avant de s'être expliqué. Ils s'étaient arrêtés en quelque sorte l'un en face de l'autre, ne pouvant plus éviter le choc et n'osant faire un pas de plus. Mais M. Dupré avait l'avantage; il avait

le droit d'attendre et il attendit. Ce fut donc le fils de Mme de Bussière qui reprit le premier la parole.

« Je n'ai pas besoin de vous exprimer, dit-il, les sentiments que j'ai pour Lucie; vous en connaissez trop la force, et c'est parce que vous avez vu combien mon amour était profond et sincère que vous avez repoussé les objections que la raison n'a point manqué de vous faire contre moi. J'ai été bien heureux le jour où vous m'avez dit: « Elle est à vous; » je ne crois pas que jamais maintenant je puisse éprouver rien de pareil. C'est que, voyez-vous, je l'avais aimée lorsqu'elle était encore toute petite, mon amour était déjà vieux, quoiqu'elle fût bien jeune. Puis en Italie j'avais eu de telles angoisses au moment de mon malheur, je m'étais trouvé tout à coup si indigne d'elle, que la constance qu'elle me garda m'enchaîna encore à elle par des liens plus étroits. A ma tendresse se mêla dès lors je ne sais quel secret respect; je me dis qu'il ne s'agissait plus seulement de l'obtenir, d'assurer mon bonheur, mais que j'étais aussi responsable du sien. Je commençai à faire un retour sur moi-même, à me demander ce que je lui apporterais en échange de tout ce dont elle allait me combler, en échange de sa beauté, de sa jeunesse, de sa fortune. Hélas! je n'avais plus même la perspective d'un avenir brillant, d'un nom illustre; mon caractère était aigri, j'étais sombre, inquiet, taciturne.... Que devins-je, monsieur, quand je m'aperçus que Lucie avait déjà à souffrir du changement qui s'était opéré en moi! Suis-je naturellement jaloux? L'infirmité dont je suis affligé a-t-elle fait naître en moi ce sentiment? Toujours est-il que je n'ai pu me défendre de certains mouvements qui m'ont effrayé. Les actions les plus innocentes n'ont plus bientôt trouvé grâce à mes yeux; tout a fourni matière à mes soupçons.

Mais c'est hier surtout, à ce bal, en la voyant se livrer de tout cœur à un plaisir qui m'est interdit, c'est hier que j'ai supporté un supplice qui dépasse la mesure de mon courage. Je ne sais comment j'ai trouvé la force de vous quitter le sourire aux lèvres. En la voyant dans les bras de ce jeune homme, je m'étais dit comme les autres: « Voilà l'époux qui lui convient, l'époux que « son père lui a choisi, l'époux qu'elle devrait choisir « elle-même. » Ce n'était pas sans d'affreux déchirements que je m'étais dit cela. J'ai passé le reste de la nuit à réfléchir. Voilà pourquoi je suis un peu pâle ce matin. Mais je me suis bien convaincu que, si j'épousais Lucie, j'agirais en égoïste, que je consulterais mon intérêt et non le sien, que je sacrifierais au bonheur d'un moment le repos de toute notre vie. Enfin, monsieur, quelque invraisemblable et absurde que cela puisse paraître, je viens vous rendre la parole que vous m'avez donnée, moins parce que je crains de ne pas être heureux avec votre fille que parce que votre fille ne saurait plus être heureuse avec moi. »

Si l'amour-propre de M. Dupré avait été froissé un instant à la pensée qu'on pût ainsi renoncer librement à Lucie, les paroles du capitaine et surtout l'accent avec lequel elles furent prononcées le touchèrent profondément et lui firent sentir tout ce qu'une pareille conduite avait de généreux et de délicat. Aussi, tout en se réjouissant au fond, et peut-être à son insu, de voir s'élever cet obstacle inattendu à une union qu'il n'avait jamais que tolérée, il crut devoir présenter quelques objections et s'opposer au sacrifice que Louis voulait faire. Il lui dit donc, mais assez mollement, que les choses étaient trop avancées pour qu'il lui fût permis de reculer, qu'il s'exagérait, d'ailleurs, les désavantages de sa position, que ses scrupules étaient excessifs,

que sa jalousie s'éteindrait d'elle-même une fois qu'Arthur ne serait plus près d'eux. Louis sentit avec amertume que, tout en parlant ainsi, le père de Lucie s'habituait déjà à l'idée de la rupture. Il vit avec quelle facilité allait s'accomplir une résolution qui avait demandé de sa part un tel effort de courage; il eut encore la douleur d'être obligé de répéter plusieurs fois ce qui lui avait tant coûté à dire, car M. Dupré redoublait d'instances à mesure qu'il le voyait plus affermi dans son dessein, et il alla même jusqu'à lui parler de l'amour de sa fille, du chagrin qu'elle ne pourrait manquer de ressentir. N'était-il pas à craindre que dans le premier moment son imagination en fût frappée et qu'elle s'abandonnât à un désespoir dont les suites pourraient être funestes? A cette pensée M. Dupré eut un véritable mouvement de sincérité en suppliant une dernière fois Louis de laisser plutôt les choses suivre leur cours. Mais celui-ci l'interrompant:

« Je crois, dit-il, qu'elle a pour moi une tendre affection, moins profonde, moins complète que celle que j'ai pour elle, mais aussi pure, aussi désintéressée. Quant à la peine que je vais lui causer, je pense, j'espère même que cette peine sera vive; mais elle est bien jeune, un avenir riant s'étend devant elle, un long avenir! Vous la consolerez, elle m'oubliera. Seulement j'ai une prière à vous adresser: promettez-moi qu'un jour, lorsqu'il n'y aura plus d'inconvénient à lui dire la vérité, vous lui expliquerez les vrais motifs qui m'ont déterminé à renoncer à elle. Je ne voudrais pas qu'elle cessât de m'estimer pour jamais. Aujourd'hui peut-être elle n'apprécierait pas ces motifs; mais plus tard au moins elle me rendra justice et elle reconnaîtra que c'est en refusant sa main que j'ai prouvé que j'en étais digne.

— Quel fils j'aurais eu en vous, s'écria M. Dupré visiblement ému, et quels regrets vous me préparez peut-être! Vous me conveniez pour gendre sous tous les rapports, du moins sous les rapports essentiels. Je suis sûr de vous. Puis-je être aussi sûr d'un autre, et surtout d'un tout jeune homme dont le caractère est à peine dessiné? Le hasard avait peut-être mieux travaillé pour moi que je n'aurais fait moi-même. Mais cette discussion ne s'est déjà que trop prolongée; je sens que votre résolution est irrévocable et que je passerais péniblement et inutilement mon temps à peser davantage les raisons qui vous l'ont fait prendre. Je n'ajouterai donc plus qu'un mot. Vous m'avez adressé une prière; je veux vous en adresser une aussi. Je verrais avec peine que nous devinssions étrangers l'un à l'autre du jour au lendemain, parce que, pour des motifs discutables sans doute, mais honorables à coup sûr, les liens que nous étions près de serrer se trouvent ainsi brusquement dénoués. Promettez-moi, Louis, de rester notre ami et de continuer à vous occuper de la fabrique que nous avons établie ensemble.

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur, tant que mon concours vous sera utile.

— Merci, » dit M. Dupré en serrant fortement la main du jeune homme.

Ils se séparèrent sans échanger d'autres adieux. Louis de Bussière, quoiqu'il vînt de mettre un abîme entre le bonheur et lui, respirait plus librement et se sentait comme soutenu, comme fortifié par la consommation du sacrifice. Seulement il frissonnait malgré lui toutes les fois que, de l'instant présent, sa pensée se reportait vers les jours qui allaient suivre : il était effrayé de trouver déjà l'avenir si vide.

Sa mère l'attendait, je ne dirai pas avec appréhen-

sion (il y avait longtemps qu'elle était certaine que le mariage ne pouvait plus manquer), mais avec cette impatience qu'on éprouve de savoir consacré par une formalité quelconque un événement qu'on a pressé et qu'on presse encore de tous ses vœux. Elle courut au-devant de son fils, et, l'interrogeant du regard, elle lui dit simplement :

« Eh bien ? »

Elle ne songeait plus, en faisant cette question, à l'indisposition de Louis; elle ne songeait qu'au contrat dont il venait, selon elle, d'arrêter les principaux articles.

Il s'arrêta court, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, voulant et n'osant répondre. Il pensa au coup qu'il allait porter au cœur de sa mère; mais il comprit aussi qu'un délai plus ou moins long ne remédierait à rien, et, rassemblant ce qui lui restait de force, il dit d'une voix brève :

« Tout est rompu. »

Mme de Bussière le regarda d'un air incrédule; puis, s'efforçant de sourire :

« C'est une plaisanterie, dit-elle, une affaire aussi grave ne se rompt pas comme cela. Il sera survenu quelque contestation entre M. Dupré et toi; tu es susceptible, lui aussi, vous vous êtes fâchés. Mais je me charge de tout arranger. Je mets mon chapeau et je cours chez Mme Dupré.

— C'est inutile, ma bonne mère, reprit Louis; il n'est survenu aucune contestation entre M. Dupré et moi, nous nous sommes même parfaitement entendus. C'est moi qui, de mon plein gré, ai rompu le mariage.

— Toi? C'est impossible. Encore une fois, Louis, tu veux plaisanter, » dit Mme de Bussière qui était devenue affreusement pâle.

Il lui raconta alors les scrupules auxquels il était en proie depuis longtemps, les tourments secrets qui l'avaient averti, qui l'avaient éclairé, et enfin la résolution qu'il avait prise cette nuit même et qu'il venait d'exécuter.

« Mais c'est insensé! s'écria avec énergie Mme de Bussière; mais tu ne pourras persévérer, quand tu seras de sang-froid, dans une résolution qui t'a été inspirée par le délire! Tu avais la fièvre ce matin, tu l'as encore; tu es malade, Louis, tu es très-malade. J'ai eu tort de te laisser sortir. Mais pouvais-je prévoir cela? Pouvais-je m'imaginer que de pareilles idées entreraient jamais dans ta tête? Pouvais-je croire que tu prendrais tout à coup, sans me consulter, une détermination aussi extravagante?

— Tu traites d'extravagant ce qui est, au fond, très-raisonnable.

— Raisonnable! Non, Louis, tu ne dis pas ce que tu penses. Est-il raisonnable de sacrifier bonheur, position, avenir, à des doutes qui ne sont nullement fondés, à des délicatesses dont personne au monde ne te saura gré? Tu n'as pas réfléchi, mon fils. Tu sais bien, d'ailleurs, qu'il ne s'est rien passé d'irréparable, que nous n'aurons qu'un mot à dire pour renouer avec les Dupré, et c'est ce qui te donne ce sang-froid que je ne pourrais m'expliquer sans cela. Mais si nous devions échouer au port, si nous devions manquer définitivement, par ta faute, ce but si ardemment poursuivi et que nous avons failli manquer tant de fois!... Tiens! je n'ose pas y penser. Après le malheur qui nous est arrivé, ce mariage est la seule porte qui nous soit encore ouverte pour rentrer dans le mouvement de la vie, dans la carrière de la considération et des honneurs. Sans fortune aujourd'hui, tu ne peux rien. La fortune,

la dot de Lucie est la fiche de consolation que nous jette le sort. Et tu y renoncerais de gaieté de cœur! Tu ne le peux plus, Louis, tu es engagé, non-seulement envers Lucie, mais envers toi-même et envers moi. Oui, envers moi! Tu me dois bien quelque chose pour toute la tendresse que je t'ai vouée, pour tous les sacrifices que je me suis imposés pour toi. Si ce mariage ne se fait pas, je suis destinée à vieillir dans la tristesse, dans les privations, dans la misère peut-être. Nos revenus sont insuffisants, tu le sais bien, nos besoins augmentent tous les jours. Quels moyens prendras-tu, que feras-tu pour nous procurer ce qui nous manque? Tu obtiendras quelque place chétive, puis tu te marieras; mais, avec tes idées, tu épouseras quelque jeune fille pauvre qui t'apportera en dot des prétentions, des exigences, le désir de briller comme elles l'ont toutes aujourd'hui. Puis viendront les enfants! Il faudra alors pour eux me priver même du nécessaire. Mais je n'irai pas jusque-là, et, si, au lieu de nous élever, nous devons descendre encore du rang que nous occupons, je préfère mille fois mourir, et j'espère qu'au moins ce vœu-là sera exaucé. »

Elle se tut. Louis l'écoutait et la contemplait avec un étonnement croissant: sa mère venait, pour la première fois, de se révéler tout entière à lui. Il voulut aussi se faire connaître tout entier à elle.

« Ma mère, lui dit-il avec un calme qui la domina, je ferai en sorte de t'épargner les chagrins que tu prévois pour l'avenir. Tu ne me crois plus bon à grand'-chose : je te prouverai le contraire, je m'enrichirai, puisque aujourd'hui la richesse est le dernier mot des mères comme des fils. Seulement je ne m'enrichirai que par des moyens honorables. Il y a longtemps que je soupçonnais que la dot de Lucie était à tes yeux son

plus grand mérite, et cette pensée me gâtait mon bonheur même. Sois tranquille : si je me marie un jour, et si celle que j'épouse est pauvre, tu ne t'en ressentiras pas, tu n'en souffriras pas. Je me ferai un plaisir comme un devoir d'embellir les dernières années de ta vie, autant qu'il sera en moi, et dès ce moment, je t'abandonne tout ce qui me revient de la succession de mon père. Mais jamais, je le répète, même pour ton bonheur, même pour t'accorder des jouissances de luxe dont il m'est si pénible de te voir privée, jamais je ne commettrai aucune action qui répugne à ma délicatesse ou à mon honneur. »

Mme de Bussière, qui avait réfléchi, regrettait déjà amèrement d'avoir été franche un instant avec son fils, de s'être écartée de cette réserve et de cette prudence dont elle avait toujours retiré de si grands avantages. Elle comprit aussi de quelle force de volonté Louis était capable. Cependant elle ne se découragea point ; elle avait trop longtemps caressé l'espoir de ce mariage pour céder à un premier choc, si violent qu'il fût, et, voyant qu'elle ne pouvait lutter en face, elle résolut de prendre ses armes habituelles et de regagner par la ruse le terrain qu'elle avait perdu. La dissimulation était devenue en elle comme une seconde nature ; Mme de Bussière aurait eu peine quelquefois à distinguer elle-même ses sentiments réels de ses sentiments factices. Elle passa donc facilement de la colère qui lui était nuisible à l'attendrissement dont elle avait besoin, et ce fut avec l'accent d'une émotion sincère qu'elle dit à son fils :

« Pardonne-moi, Louis, j'ai été mal inspirée en essayant de dissimuler avec toi. Va, tous ces calculs sont bien loin de mon cœur ! Si j'ai mis en avant mes propres intérêts, c'est que j'étais certaine que tu y pren-

drais plus garde qu'aux tiens; je voulais te décider à faire pour moi un effort que tu n'aurais pas fait pour toi-même. Allons, tout est fini, je me résigne, quelque douleur que j'en éprouve, car je ne te cache pas qu'il m'était bien doux de penser que tu allais jouir de l'indépendance que donne la fortune. Puis je me disais que cette fortune n'était, pour ainsi dire, qu'une avance que les Dupré te faisaient; tu les en aurais plus tard dédommagés au centuple. Oui, tu les aurais dédommagés du bonheur de leur fille, puisque c'est son bonheur qu'ils assuraient en te nommant leur gendre. Allons, allons, n'y pensons plus; ne pensons plus à cette Lucie qui t'aime si tendrement, qui a tout bravé pour toi.... Mais, dis-moi, Louis, as-tu bien envisagé toutes les conséquences du parti que tu viens de prendre?

— Oui, ma mère.

— Ah! tu as songé au désespoir de cette jeune fille?

— J'y ai songé.

— Ce sera pour elle un coup dont elle ne pourra jamais se relever. Je la connais, elle en mourra. Es-tu donc seul à ignorer jusqu'à quel point elle t'aime?

— Ne me dis pas cela! » s'écria le pauvre garçon en fondant en larmes.

Ce cri, ces larmes prouvèrent à Mme de Bussière qu'elle avait frappé juste; son espoir, un instant abattu, se redressa plus vivace. Elle reconnut que c'était là le côté faible de l'ennemi, elle vit quel avantage elle en pouvait tirer, et elle arrêta sur-le-champ son plan d'attaque.

XXIII

PREUVES D'AMOUR PERDUES.

C'est une opinion assez généralement répandue, malgré l'avis contraire de la Faculté, qu'on meurt quelquefois d'amour. Les femmes, les jeunes filles surtout, lorsqu'elles se voient abandonnées et trompées dans leurs plus chères espérances, peuvent en concevoir un chagrin capable de miner leur vie et de les conduire avant l'heure au tombeau. Les hommes résistent mieux, sans doute, quoiqu'il y ait plus d'un exemple qu'un amour contrarié ait produit sur eux cet effet destructeur; mais enfin ils sont plus forts, plus maîtres de leurs passions, plus habiles peut-être à se distraire d'une grande douleur. Je n'avance là rien, du reste, qui puisse être contesté. Il est certain qu'en établissant une statistique exacte, on trouverait dans le nombre des victimes la proportion d'au moins trois femmes contre un seul homme. Mais comme cette statistique ne serait pas facile à établir, j'aime mieux, messieurs, pour prouver mon dire, vous rappeler une petite faiblesse qui nous est commune à tous : c'est la complaisance que nous mettons à croire que notre abandon peut causer la mort. Les femmes le savent bien, et elles en profitent pour nous crier, pour nous pleurer sur

tous les tons leur éternel : « J'en mourrai. » Notre amour-propre est leur complice, et nous n'aurions même que fort peu d'amour-propre, qu'un reste de tendresse aidant, nous tomberions encore dans le piége. J'ai entendu l'homme le plus modeste me dire d'un air navré et avec une conviction qui ne laissait rien à désirer : « Elle en mourra! » On excusera donc notre héros, si, quelque éloigné qu'il fût de s'en faire accroire, cédant toutefois à un mouvement de crainte qui n'était pas sans fondement, il se trouva comme ébranlé par la perspective inquiétante que sa mère se complut à dérouler devant lui. Et maintenant, que mes lectrices me pardonnent, et surtout qu'elles n'aillent pas s'imaginer qu'en m'arrêtant sur ce détail et en consignant tout ce qu'il m'a inspiré, j'ai pu porter le moindre préjudice à leurs ressources secrètes ou à leurs moyens d'action. Non, non, en cette matière la vérité ne nuit à personne et n'éclaire personne ; les hommes qui m'auront lu n'en trembleront pas moins au moment convenable pour les jours de leur maîtresse, et moi-même qui fais ces belles réflexions, si une femme dont j'étais aimé me disait qu'elle va mourir si je la quitte, je m'alarmerais et je tremblerais comme eux, pourvu cependant que des circonstances antérieures pussent justifier cette menace et que le danger de mort fût au moins vraisemblable.

Lucie, lorsque son père lui eut fait part de l'étrange conversation qu'il venait d'avoir avec Louis, et je peux affirmer qu'il s'y prit avec toutes les précautions qu'exigeait la chose, Lucie ne parla point du tout de mourir, mais elle éprouva une de ces commotions qui donnent à notre âme comme un avant-goût de la mort. Cependant, quelque accablée qu'elle fût de ce coup de foudre, elle écouta avec une attention avide les raisons que

Louis avait alléguées pour rompre, raisons qui lui semblèrent insensées et outrageantes pour elle; puis elle devina qu'il n'avait pas tout dit. Elle se rappela les divers incidents du bal; elle se reprocha comme un crime d'avoir valsé avec Arthur, ayant promis à Louis qu'elle ne danserait plus de toute la soirée. Il était jaloux, elle n'en pouvait plus douter, et, avec sa pénétration de femme, elle comprit que, puisqu'il était jaloux, il devait l'aimer plus que jamais. Passant donc tout à coup de l'accablement morne à toute l'énergie de l'amour qui espère, elle se jeta en pleurant dans les bras de M. Dupré, lui dit qu'il était impossible que cette rupture fût sérieuse, et le supplia, dans les termes les plus pathétiques, d'aller trouver Louis et de lui demander grâce pour elle. M. Dupré, effrayé de cette explosion de tendresse ingénue, allait le lui promettre, lorsque Mme Dupré, indignée qu'on eût eu l'air de refuser sa fille, déclara que ce serait le comble de l'avilissement. M. Dupré eut beau lui faire des signes, la colère l'empêcha de les comprendre. Il en résulta encore entre eux une altercation des plus vives, quoiqu'au fond ils fussent d'accord, et Lucie, qui, dans l'état où elle était, n'avait pas besoin de nouvelles émotions, eut une violente attaque de nerfs, dont, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, elle n'avait point du tout calculé l'effet.

M. Dupré l'enleva dans ses bras et la porta jusqu'à sa chambre, où Mme Dupré s'empressa de la déshabiller. Dès qu'elle fut couchée, ils s'assirent devant son lit à côté l'un de l'autre, l'assurèrent tendrement qu'ils travailleraient de tout leur pouvoir à la satisfaire, à écarter le malheur qu'elle redoutait, et, un peu de calme succédant à toutes ces agitations aggravées encore par les fatigues de la nuit précédente, la belle enfant

s'endormit sous les yeux de ses parents, ayant retrouvé toute sa confiance et souriant à l'espoir de revoir bientôt son fiancé.

M. et Mme Dupré la contemplèrent quelque temps en silence. Le charmant tableau qu'ils avaient sous les yeux était, certes, bien propre à disposer le mari à la réconciliation si ardemment souhaitée par la femme. Malheureusement les premiers mots qui furent prononcés gâtèrent tout. Quand M. Dupré fut bien sûr que sa fille était endormie :

« Il sera urgent de l'éloigner pour quelque temps de Limoges, dit-il à voix basse. Si vous voulez me la confier, madame, je la conduirai en Amérique, et je vous la ramènerai dans six mois distraite, et par conséquent guérie. »

Mme Dupré ne répondit rien, la colère et l'indignation lui ayant coupé la parole. M. Dupré attribua son silence à la crainte qu'elle avait sans doute de réveiller leur fille; mais voici à peu près ce que l'épouse vindicative se disait au fond de son cœur :

« Mme de Bussière m'a trompée en prétendant qu'il avait l'intention de se remettre avec moi dès qu'il aurait marié Lucie; il ne songe pas à moi, il n'y a jamais songé, la vie conjugale n'est pas ce qu'il lui faut. Il aura laissé là-bas quelque créature qu'il est pressé de revoir, et, si je l'écoutais, si je lui confiais ma fille, il se moquerait de moi et l'emmènerait d'ici pour toujours. C'est un monstre d'ingratitude et de duplicité. Combien je regrette les ménagements que j'ai gardés, les attentions que j'ai eues pour lui en pure perte! Mais il n'est pas trop tard, je reviens à mes anciens projets, je marierai ma fille à Limoges, et je me donnerai un gendre de mon goût et bien planté sur ses deux pieds. »

Grâce à ces désirs de vengeance qui avaient besoin de se répandre en paroles, la rupture du mariage ne pouvait longtemps demeurer secrète. Le lendemain, tout le monde en était instruit. La dame aux deux voix, la charmante Mme Trublet l'apprit une des premières dans une maison où elle était en visite, et au moment même où elle déblatérait contre les Dupré. On ne manqua point de remarquer qu'elle s'était arrêtée aussitôt et n'avait plus ouvert la bouche. Il y a des personnes qui calculent très-vite ce qu'un changement de front peut leur rapporter : Mme Trublet était du nombre. L'espoir d'établir convenablement Gabriel rentra donc soudain dans son cœur. Mais de quelle joie, de quel orgueil ne se sentit-elle pas gonflée, lorsque, quelques jours après, Mme Dupré elle-même vint la voir et lui fit ce qu'on appelle des avances polies! Par malheur, Gabriel était absent; il s'était décidé à entreprendre le voyage de Paris pour essayer de se distraire. On lui expédia une dépêche électrique. Il revint, ce tendre lion, il revint avec une collection de cravates et de gilets qui devait le rendre mille fois plus séduisant encore, et sa mère l'ayant mené en triomphe chez Mme Dupré, il revit cette Lucie qui avait occasionné de si grands ravages dans son existence, et il put croire que les portes du ciel allaient s'ouvrir pour lui, car elle l'accueillit à merveille. La pauvre enfant, qui continuait à espérer contre l'évidence, se fit coquette à force d'amour, se flattant que la jalousie ramènerait près d'elle celui que la jalousie avait éloigné. Le bruit de son mariage avec Gabriel reprit ainsi quelque consistance. Mme de Bussière en profita pour faire observer à Louis que Lucie ne pouvait consentir à une telle union que par dépit et qu'il serait seul responsable en somme d'un coup de tête qui rendrait cette jeune fille

éternellement malheureuse. Il n'avait pas attendu ces réflexions pour se reprocher à lui-même ce résultat imprévu du sacrifice qu'il s'était imposé; la perspective du mariage de Lucie avec Gabriel lui était encore plus pénible peut-être que tout le reste. Mme de Bussière s'aperçut de la douleur de son fils avec une sorte de joie farouche et ne négligea rien pour l'irriter et pour achever ainsi de vaincre une résistance qu'elle croyait déjà presque épuisée. Mais elle se trompait en cela; Louis s'était encore affermi dans sa résolution au lieu de fléchir, et, quoiqu'il souffrît cruellement, il se disait, en songeant à la légèreté apparente de la jeune fille, qu'il avait eu raison de reculer devant un bonheur qui leur eût préparé à tous deux des tourments sans dignité et qui lui eût imposé à lui-même une trop lourde reconnaissance. La conduite de M. Dupré à son égard n'affaiblit point ses impressions, au contraire. Celui-ci, malgré ce qu'il avait dit à sa fille, n'avait fait aucune démarche auprès de Louis qu'il voyait presque tous les jours à la fabrique. L'amitié qu'il continuait de lui témoigner, même avec une nuance plus marquée de cordialité, acheva de convaincre notre héros qu'il ne s'était pas trompé et qu'il avait été, en rompant, au-devant des vœux secrets du père de Lucie.

Cependant la jeune fille, désespérée de voir que son simulacre d'infidélité ne produisait pas l'effet qu'elle en attendait, eut recours à un moyen suprême pour ramener Louis. Oubliant dans sa douleur tout ce que lui avait dit sa mère sur le danger d'écrire aux hommes, elle se leva au milieu de la nuit, et, à la clarté de sa veilleuse, traça, d'une main tremblante, ces quelques lignes qui n'exprimaient que bien faiblement encore les tourments auxquels elle était en proie :

« Je suis bien fâchée contre vous, lui disait-elle, et

vous êtes bien méchant pour moi. Je ne vous vois plus, je ne vois plus votre mère. Quoi que mon père puisse dire, je ne puis pas croire que tout est rompu. Vous avez résisté à ses prières, mais je suis sûre que vous ne résisteriez pas aux miennes, si je pouvais vous parler. J'ai eu tort de valser, je le reconnais. Aussi je vous promets de ne plus valser de ma vie; mais venez, il est grand temps que vous veniez, Louis. Si vous ne venez pas demain, je croirai que vous ne m'aimez plus, que vous ne m'avez jamais aimée, et je serai si malheureuse que je ferai tout ce que maman voudra. »

Cette lettre où se laissaient deviner, sous des expressions presque enfantines, la violence et la sincérité de la passion, cette précieuse lettre fut confiée furtivement et sans explication à la Jeanneton, qui promit de la porter à qui de droit, quoiqu'il n'y eût point d'adresse. Il est probable que la fermeté de Louis n'eût pas tenu contre cette dernière preuve d'un amour si charmant et si vrai; et, si j'en juge par moi-même, je crois qu'il n'aurait pu se défendre d'en remercier au moins Lucie par un mot. La correspondance, une fois entamée, n'en fût point demeurée là; il est certain qu'au troisième ou au quatrième billet on eût exprimé le désir de se revoir, et quand on s'aime à ce point, le moyen de se revoir sans se raccommoder? Mais il était écrit sans doute que le généreux sacrifice de Louis s'accomplirait dans toute sa rigueur. Mme Dupré, qui soupçonnait la Jeanneton de s'intéresser aux amours de Lucie, la prit à part et lui enjoignit, sous peine d'un congé immédiat, de ne se mêler que de sa cuisine. La Jeanneton se disposait justement à aller chez Mme de Bussière. Troublée et craignant de perdre sa place, elle jugea à propos, pour regagner les bonnes grâces

de sa maîtresse, de lui livrer le pauvre petit billet. Mme Dupré lui recommanda bien de dire à Lucie qu'il avait été remis au capitaine; puis, après l'avoir lu, elle le brûla.

XXIV

ALFRED SE DÉCIDE.

Près de trois mois se sont encore écoulés, et voici que nous approchons du terme de notre histoire. Ce jour de printemps qui se lève radieux et qui dissipe le brouillard étendu sur la ville, ce beau jour doit éclairer un double événement qui décidera du sort de nos quatre principaux personnages. Je prie le lecteur de vouloir bien s'aventurer avec moi dans ce dédale de vilaines petites ruelles que nous avons déjà parcourues, et je le conduirai le plus vite possible chez des gens qu'il connaît intimement, dans un modeste salon qui lui est familier, dans le salon de Mme Voland.

Il peut être environ midi. Mlle Céline est seule, occupée à broder près de la fenêtre, et elle chante en brodant, ce qui prouve que le temps des idées noires est passé et qu'elle est bien réellement réconciliée avec la vie que le Sort lui a faite. On sonne. Qui peut venir à pareille heure? Une visite? Non, c'est trop tôt. Mais on retient la vieille servante, on lui parle à voix basse. Qui est-ce donc? Céline se lève,

court sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du salon, l'entr'ouvre et écoute.

« J'aurais voulu parler à M. ou à Mme Voland, dit une voix connue.

— Monsieur est à son bureau; madame est sortie, répond la Mariette.

— Croyez-vous qu'elle tarde beaucoup à rentrer?

— Je ne sais pas. Mais entrez toujours, monsieur Louis, vous parlerez à mademoiselle qui sera bien aise de vous voir. »

Ici je dois vous prévenir que depuis quelques jours Louis de Bussière, car c'est bien lui, s'est présenté chez M. Voland plus fréquemment que de coutume. C'est qu'éprouvant le besoin de s'arracher à lui-même et à ses pensées, et touché du secret souci qui trouble la vie de cet excellent homme, il s'est mis en tête de lui trouver un gendre. Il ne songe plus pour cela à Alfred Dumarsais avec qui il est brouillé, du reste, depuis la soirée de la préfecture, mais il a déjà écrit dans ce but de deux côtés différents. Malheureusement l'un des officiers auxquels il a pensé est mort subitement, et l'autre ne vaut guère mieux, étant à la veille de se marier. Il semble vraiment que Mlle Voland est ensorcelée, comme le dit son père, et qu'il n'y a pas moyen de conjurer le guignon qui la poursuit. Mais Louis n'est pas homme à se laisser rebuter aisément, et il est bien décidé à vaincre tous les obstacles, d'autant plus qu'il s'en fait une espèce de point d'honneur, ayant dit au bal à l'incrédule Alfred qu'il se présentait réellement un parti pour Céline.

Au moment où la Mariette introduit notre ami Louis dans le salon, Céline a regagné sa place.

« J'hésitais à entrer, lui dit-il, je craignais de vous déranger.

— Est-ce que vous dérangez jamais personne ici? interrompt gracieusement Céline. Asseyez-vous. Maman ne sera pas longtemps absente; nous causerons en l'attendant, si vous avez une demi-heure à perdre. »

La vieille servante se retire; Louis prend une chaise et se place en face de Céline.

« M. Voland continue d'aller de mieux en mieux? reprend-il après une courte pause.

— De mieux en mieux. Mon père ne s'est jamais si bien porté que depuis cette maladie, et nous n'aurions rien à désirer, s'il était un peu plus gai.

— Qu'est-ce que vous brodez donc là?

— C'est un devant d'autel pour la petite église du Vigen.

— Ah! vous êtes comme ma mère, vous avez une confiance particulière dans le pouvoir de saint Mathurin. »

Céline se trouble et baisse la tête sur son ouvrage. Elle se rappelle les vœux impies que le délire de la passion lui a arrachés un jour dans la petite église, vœux qui se trouvent en partie accomplis maintenant, puisque le mariage de Louis est rompu. Elle se hâte donc de répondre un faible oui; puis, changeant de conversation:

« Vous avez quelque chose à dire à maman? lui demande-t-elle.

— Oui, quelque chose qui vous concerne.

— Ah! Louis.... monsieur Louis, veux-je dire. Excusez-moi, c'est une vieille habitude.

— Appelez-moi Louis, j'ai toujours aimé à m'entendre appeler ainsi par vous.

— Cela pourrait ne pas sonner très-bien aux oreilles du monde, repart la demoiselle avec un léger embarras. Mais si nous ne pouvons nous accorder toutes les apparences d'une bonne et franche amitié, nous pouvons nous en ménager les avantages réels, et je vais

vous prouver la première que je vous regarde comme un ami. Est-ce encore au sujet d'un mariage pour moi que vous voulez parler à mes parents?

— Oui. Mais comment avez-vous su que je m'étais occupé?...

— Mon père l'a dit à maman, et maman me l'a dit. Je suis bien aise de pouvoir m'expliquer librement avec vous là-dessus. Je n'ai plus du tout envie de me marier. Je ne dis pas que, s'il se présentait un parti convenable, je le refuserais; mais enfin je me montrerais beaucoup plus difficile qu'en un autre temps. Mes parents, au contraire, qui voient que je prends de l'âge, sont disposés à se montrer moins exigeants que jamais, et, si on leur parlait de quelqu'un qui ne me convînt qu'à moitié, ils me presseraient peut-être d'en finir. C'est pourquoi, monsieur Louis, je vous serais obligée, puisque vous avez encore un parti à leur proposer, de me dire d'abord, à moi, de qui il s'agit.

— Il s'agit d'un militaire.

— Eh bien, je vous avoue que je n'aimerais pas être la femme d'un militaire. Je tremblerais toujours au moindre bruit de guerre, je ne vivrais plus.

— Mais c'est un militaire retraité.

— Oh! alors c'est quelque vieux grognard avec bien des blessures et bien des rhumatismes. Je vous ai prévenu que je serais difficile. Quoique je ne sois plus jeune, il me coûterait d'épouser un vieillard.

— Ce n'est pas un vieillard. Il y a de jeunes officiers qui sont bien obligés de quitter le service.

— Vous avez raison, je n'y pensais pas.

— En un mot, c'est un amputé.... comme moi.

— Comme vous! »

Mlle Voland regarde Louis avec tous les signes du plus profond étonnement. Il est évident qu'une idée

singulière vient de lui traverser l'esprit; elle a peur de ne pas avoir compris, et quand elle croit enfin comprendre, elle rougit jusqu'au blanc des yeux et n'ose plus lever la tête.

La méprise de Céline éclaire Louis. Il va la détromper, puis tout à coup il s'arrête; ses pensées prennent, malgré lui, une autre direction. Il se dit que, s'il se mariait un jour, il lui faudrait en effet une femme raisonnable qui préférerait les joies de l'intérieur aux joies du monde, assez jeune encore pour sentir et penser comme lui, assez éloignée de la première jeunesse pour n'en plus avoir les entraînements; il se dit qu'il est à peu près de l'âge de Céline, qu'il est même plus vieux qu'elle à présent, puisque cette jambe de moins lui a donné dix ans de plus; il se dit enfin qu'ils se connaissent d'ancienne date, que leurs familles sont étroitement unies, qu'il a de l'amitié pour elle et qu'elle doit en avoir pour lui.

Mais, passant de ces idées consolantes aux idées pénibles auxquelles il s'est trop abandonné depuis quelque temps, il ne rompt le silence que pour dire à Céline :

« Il vous répugnerait peut-être d'épouser quelqu'un dans ma position?

— Ah! qu'allez-vous imaginer, Louis? Je vous jure que vous vous trompez. »

Ce cri parti du cœur redouble leur embarras au lieu de le calmer. Louis sent très-bien qu'il devrait parler à Mlle Voland du mari auquel il a pensé pour elle; il sent très-bien qu'il est de son devoir d'honnête homme de dissiper une erreur qu'il encourage en se taisant, et pourtant, c'est plus fort que lui, il ne peut plus prononcer une parole.

D'ailleurs, Mme Voland vient de rentrer. La bonne dame est enchantée de trouver Louis avec Céline, et,

comme elle n'est plus obligée de tourner sept fois sa langue avant de parler, elle le remercie dans les termes les plus cordiaux d'avoir bien voulu tenir compagnie à sa fille. Celle-ci se lève et passe dans sa chambre pour cacher la confusion qu'elle éprouve. Mme Voland s'assied alors et essaye de retenir Louis en lui faisant des questions banales; mais il lui répond tout de travers, balbutie de vagues excuses et se retire précipitamment.

Il y a dans la vie des hasards singuliers qui, tout insignifiants qu'ils soient en eux-mêmes, décident quelquefois des plus graves événements. Au moment où Louis sortait de chez Mme Voland et gagnait le bas de la rue, Alfred Dumarsais, qui venait par le haut, s'arrêta court en le reconnaissant. C'était la seconde fois qu'en passant par là pour se rendre au Champ de Juillet, il voyait le fils de Mme de Bussière sortir de la maison des Voland. Un soupçon s'éleva dans son esprit. Il se rappela la conversation qu'ils avaient eue ensemble au bal de la préfecture, la brouille qui en était résultée entre eux, et, rapprochant tout cela de la rupture avec les Dupré, il en conclut que Louis pouvait bien songer pour lui-même à Céline. Cette conclusion à peine tirée se changea en certitude. Il se dit alors qu'il n'y aurait plus rien de sacré au monde, que sa réputation serait perdue, s'il se laissait enlever ainsi la plus incontestable et la plus incontestée de ses conquêtes, et sa vanité alarmée lui fit prendre en cinq minutes une résolution que la raison, ses amis et son propre penchant lui avaient en vain conseillée pendant dix ans. Puis il était bien aise de se ménager une revanche contre l'armée, de donner une leçon à Louis, de lui prouver qu'un vieux garçon, quelque mûr qu'il fût, était encore préférable, aux yeux du beau sexe, à

un jeune homme estropié. Au lieu donc de poursuivre sa promenade, il rebroussa chemin, et, en repassant devant la maison des Voland, il s'arrêta environ une seconde, comme s'il allait entrer; mais, soit qu'il eût fait quelque réflexion, soit que son indécision naturelle eût repris le dessus au moment suprême, il changea d'avis et passa outre.

Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre, consulta le miroir, prit une certaine pommade qu'il appliqua sur certains endroits de ses cheveux et de ses favoris, choisit un autre gilet et endossa un habit noir, qu'il quitta presque aussitôt pour essayer une redingote. Puis, considérant sans doute que c'était déjà un assez grand honneur qu'il allait faire aux gens et qu'il n'était pas besoin de relever encore cet honneur par des apprêts extraordinaires, il ôta la redingote et remit simplement le costume qu'il avait en sortant. Cependant, à peine descendu, il se ravisa et remonta pour prendre définitivement la redingote.

Cette fois il se rendit tout droit chez les Voland et sonna résolûment à leur porte. La vieille Mariette, qui vint lui ouvrir, lui donna un avant-goût de l'accueil qui l'attendait, et lui dit, pour le flatter, que c'était la journée aux jeunes gens et que M. Louis venait justement de sortir.

Il trouva la mère et la fille dans le salon. Mme Voland répéta plusieurs fois dans la suite qu'elle s'était aperçue aussitôt à l'air d'Alfred qu'il s'agissait de quelque chose. Les premières phrases de politesse échangées, il prit un ton un peu plus solennel et déclara à Mme Voland qu'il regrettait que M. Voland ne fût point rentré, qu'il aurait désiré lui parler ainsi qu'à elle, qu'il avait une demande à leur faire à tous les deux. Mme Voland, palpitante d'émotion, se hâta de

lui répondre que M. Voland et elle ne faisaient qu'un, et qu'il pouvait s'expliquer librement. Fort de cette assurance, Alfred reprit d'un air moitié gai, moitié sérieux :

« Eh bien donc, madame, je vais m'expliquer.

— Laisse-nous, ma fille! » s'écria Mme Voland avec un accent significatif.

Puis, dès que Céline fut sortie, elle ajouta en clignant l'œil :

« J'ai pensé qu'il serait plus convenable que ma fille ne fût pas là.

— Vous avez admirablement pensé, madame, repartit Alfred avec un sourire, et je suis bien aise que nous soyons seuls, car, en présence de Mlle Céline, je ne serais point peut-être aussi maître de moi. J'ai un étrange aveu à vous faire, ma chère madame Voland. Figurez-vous que je m'étais promis de ne jamais me marier et que j'ai lutté longtemps contre un penchant impérieux qui me poussait au mariage. Vous n'ignorez pas que j'ai refusé les plus beaux partis de Limoges. Ce n'était pas tout à fait insensibilité de ma part; ceux qui me traitaient de célibataire endurci étaient loin de se douter que c'était l'effet d'une secrète préférence. En un mot, ma chère madame Voland, j'aime Mlle votre fille; ses grâces ont été plus fortes que toutes mes résolutions, et c'est sa main que je suis venu vous demander.

« Sa main! c'est sa main?... balbutia la pauvre dame qui n'en croyait pas encore ses oreilles.

— Oui, madame, la main de Mlle Céline.

— Est-il possible? reprit-elle aussitôt, pâlissant et rougissant tour à tour et feignant la surprise pour tâcher de dissimuler l'excès d'une folle joie. C'est que j'étais si loin de m'attendre!... En vérité, monsieur Al-

fred, je ne m'y attendais pas du tout, mais pas du tout. Aussi je ne sais que vous répondre. Si, du moins, Voland était là! Certainement nous sommes très-flattés et très-honorés de votre démarche, et nous accept.... Mais il faut que je m'entende d'abord avec M. Voland. Dans un bon ménage, voyez-vous, la femme ne fait jamais rien sans consulter le mari. Puis il faudra demander l'avis de Céline, cela la regarde encore plus que nous, et quoique je sois bien sûre.... Elle a toujours eu beaucoup d'estime pour vous, mon cher monsieur Alfred.... Mais elle a aussi toujours eu comme vous de l'antipathie pour le mariage, et elle a refusé jusqu'ici tous ceux qui se sont présentés, se trouvant heureuse de vivre avec nous en famille. Peut-être.... Mais je ne puis rien dire.... Il vaut mieux.... Mon Dieu! que je suis fâchée que Voland ne soit pas là! » Etc., etc., etc.

L'excellente Mme Voland se croit obligée, parce que son interlocuteur se tait, de continuer quelque temps encore ce soliloque incohérent où elle dit si clairement tout ce qu'elle ne veut pas dire. Le triomphant Alfred jouit avec délices de ce trouble dont il est cause; la joie de la mère lui fait pressentir le délire de la fille. Il se repent presque maintenant de s'être tant pressé; mais le pas fatal est franchi, il n'y a plus moyen de reculer. Enfin il daigne interrompre Mme Voland pour lui fournir quelques détails sur la fortune qu'il possède. Elle lui répond qu'elle ne sait pas au juste ce qu'on donnera à sa fille, puis elle ajoute encore qu'elle est bien fâchée que Voland ne soit pas là, mais qu'il ne tardera point à rentrer, et que, si M. Alfred veut attendre, ils pourront bien mieux s'expliquer ensemble. Alfred lui assure avec grâce qu'il attendra jusqu'au lendemain, s'il le faut.

« C'est lui ! je l'entends, s'écrie-t-elle tout à coup. Voland, viens donc, viens donc vite ! »

M. Voland se présente et reste debout et tout ahuri à la porte du salon, ne comprenant pas d'abord les diffuses explications que s'empresse de lui donner sa femme. Peu à peu pourtant les ténèbres se dissipent, un éclair de joie brille sur la figure du vieillard. Mais comme il est plus maître de lui-même que Mme Voland, il fait rasseoir Alfred, le remercie de sa démarche en termes convenables et le prévient, avant d'aller plus loin, qu'il ne peut donner à sa fille que trente-cinq mille francs. Alfred répond qu'il s'en contentera, qu'il ne veut pas faire une affaire. Ces deux messieurs ont l'air de s'entendre à merveille. Enfin, quand l'heureux Alfred se lève parce qu'il craint sans doute d'importuner ses futurs beaux-parents, M. Voland lui dit :

« De vous à moi, monsieur, je considère la chose comme conclue, et je m'estime heureux de m'allier à vous. Seulement, comme j'ai pour principe de laisser à cet égard une entière liberté à ma fille, vous me permettrez de la consulter, et je vous porterai demain sa réponse.

— Mais il me semble, mon ami, fait observer Mme Voland, que tu pourrais demander tout de suite à Céline....

— Non, ma bonne amie, repart sévèrement M. Voland qui redoute la première explosion de la joie de sa fille : non, il faut en toutes choses observer les convenances, et cela, d'ailleurs, me procurera le plaisir de revoir M. Dumarsais. »

A peine Alfred s'est-il retiré, suivi de M. Voland qui veut absolument l'accompagner jusqu'en bas, Mme Voland s'élance vers la chambre où est Céline.

« Céline ! Ma fille ! s'écrie-t-elle.

— Maman? répond aussitôt celle-ci en se levant, car elle était assise près de son lit, occupée à réfléchir.

— Si tu savais! reprend la mère avec exaltation. Mais tu sais tout, tu as entendu?

— Non, maman.

— Tu ne sais pas! C'est donc à moi de te l'apprendre?... Ah! ma fille, embrasse-moi. M. Alfred, M. Alfred Dumarsais.... Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc? Il te.... C'est la joie, Céline! Il te.... Soutiens-moi, on dirait que je vais tomber. »

La pauvre femme tombe en effet sans connaissance entre les bras de sa fille. Celle-ci, effrayée, l'assied sur un fauteuil, lui fait respirer du vinaigre et essaye de la ranimer. Au bout de quelques minutes Mme Voland ouvre les yeux, regarde autour d'elle, et, retrouvant le cours de ses idées, et pressant avec force sa fille contre son cœur :

« Il te demande en mariage, dit-elle d'une voix faible encore; il t'a demandée, tu seras sa femme! »

Et là-dessus elle fond en larmes, succombant pour la seconde fois à l'excès de son émotion maternelle.

Quant à Céline, elle a pâli encore, quoiqu'elle fût déjà bien pâle, et le sentiment qui se peint sur sa figure ressemble beaucoup plus à la stupéfaction qu'à la joie.

« Eh bien, des pleurs, dit gaiement M. Voland en entrant dans la chambre. Il n'y a pas de quoi pleurer. Mais qu'as-tu donc, Céline? Tu sembles tout interdite. M. Dumarsais ne te plairait-il pas?

— Au contraire, s'écrie bien vite Mme Voland, au contraire, elle l'aime, elle l'a toujours aimé! Mais ce que tu ignores, ma Céline, c'est qu'il t'a toujours aimée aussi. Il me l'a dit! Tu vois que ta mère ne s'était pas trompée.

— Enfin, Céline, que dois-je répondre à M. Dumarsais? reprend le père.

— Je demande deux jours pour réfléchir, dit Céline en baissant les yeux.

— Deux jours! exclame Mme Voland confondue.

— Deux jours! répète M. Voland. Mais tu n'y songes pas, Céline, il faut que je rende la réponse demain.

— Eh bien, papa, je réfléchirai ce soir et cette nuit, et si demain matin je ne suis pas encore décidée, je te demanderai conseil. »

M. et Mme Voland passèrent ainsi subitement de la plus grande joie qu'ils eussent jamais ressentie à la plus grande surprise qu'ils dussent jamais éprouver.

Tout le temps qu'Alfred Dumarsais était resté à causer avec M. et Mme Voland, Céline l'avait employé, non à chercher ce qu'il pouvait avoir à leur dire (ce qui l'année précédente l'eût plongée dans la plus vive anxiété éveilla à peine son attention), mais à tâcher de se familiariser avec les idées que Louis avait éveillées en elle. Sans doute il ne lui avait rien dit de positif; mais la question directe qu'il lui avait tout coup adressée était assez claire pour confirmer ce qu'elle avait cru entendre. Elle n'avait pas été pourtant aussi enchantée qu'on pourrait croire de la perspective imprévue qui s'était offerte à elle. Le rôle de consolatrice, qui plaît tant à certaines femmes, déplaît à d'autres; leur fierté se révolte à l'idée d'occuper une place qui n'est pas vide encore. Puis Céline avait toujours regardé Louis comme un frère, comme un frère plus jeune qu'elle, et outre qu'elle n'avait jamais songé qu'il pourrait être autre chose, elle éprouvait encore je ne sais quelle instinctive répugnance (Louis ne s'y était point trompé) à devenir

l'épouse d'un homme que la guerre avait ainsi mutilé. Elle aurait eu peine à expliquer les motifs de cette répugnance; elle ne s'en rendait pas compte à elle-même, elle la subissait. Elle se disait aussi qu'il était cruel de penser qu'un souvenir vivant se dresserait toujours entre elle et son mari. Puis elle plaignait le sort de ce malheureux, elle se reprochait de ne songer qu'à elle seule; elle se demandait si ce n'était point une tâche qui lui était imposée par Dieu en expiation de certains égarements, de certaines révoltes qu'elle ne s'était point encore pardonnés. Enfin, passant à un ordre de réflexions plus douces, elle se représentait la joie des deux familles, la reconnaissance de Louis et le bonheur qu'elle trouverait à se consacrer tout entière à quelqu'un qui lui aurait donné une telle marque d'estime et de confiance.

Quand sa mère vint lui apprendre la demande d'Alfred, Céline, qui était à moitié décidée, ne put se défendre pourtant d'un vague mouvement de joie que la crainte paralysa aussitôt. Il lui sembla que cette demande arrivait trop tard, et qu'elle était déjà engagée envers un autre; elle fut obligée de réfléchir pour se convaincre qu'elle n'avait rien promis à Louis, qu'elle était toujours libre, qu'elle pouvait accorder sa main à l'un des deux, sans que l'autre fût en droit de la blâmer. Je suis persuadé que la plupart de mes lectrices ne comprendront pas comment il était possible d'hésiter un moment entre un joli garçon comme Louis et une vieille ruine comme Alfred; mais, quoiqu'on ait dépouillé l'amour de son carquois et de ses ailes, on ne lui ôtera jamais son classique bandeau, et je n'ai pas besoin de rappeler que Céline avait aimé follement Alfred, et qu'elle l'aimait encore assez peut-être pour être touchée de la démarche qu'il avait faite, quelque tar-

dive qu'elle fût. Par bonheur, la raison vint au secours de sa faiblesse et lui montra sous leur vrai jour les deux prétendants.

Le lendemain matin elle eut avec son père une conversation particulière qui dura environ deux heures, conversation à la suite de laquelle M. Voland vint glisser à l'oreille de sa femme quelques mots qui la surprirent beaucoup sans doute, mais point trop désagréablement, car elle embrassa sa fille aussitôt que celle-ci parut. Céline était sérieuse, mais calme. On sentait, à la voir, que toute irrésolution avait cessé, et qu'elle se reposait de ses dernières agitations dans la paix que la détermination prise avait communiquée à son âme. Dès que M. Voland eut déjeuné, il quitta ces dames pour se rendre sans retard chez M. Alfred Dumarsais, avec lequel il eut aussi une conversation particulière qui ne dura guère plus de dix minutes. Apparemment ce qu'il avait à dire n'exigeait pas qu'il entrât dans de longs détails.

Quelques jours après, M. Voland surpris de voir que Louis ne lui parlait de rien, le prévint en confidence de la demande d'Alfred et du refus de Céline. Louis fut effrayé du chemin qu'il avait fait presque à son insu. Il ne se sentait pas encore assez maître de sa volonté pour répondre aux avances indirectes de M. Voland, mais il n'en continua pas moins de venir souvent chez lui comme il en avait pris l'habitude.

Mme de Bussière, qui observait toutes les démarches de son fils, ne manqua point de se demander de son côté quel pouvait être le but de ces fréquentes visites. Le redoublement d'amitié que lui témoignèrent les Voland lui révéla bientôt leur secrète espérance, et quelque empire qu'elle eût sur elle-même, elle ne put réprimer, à cette découverte, un mouvement d'indignation et de

colère. Ce n'est pas qu'elle conservât le moindre espoir de renouer avec les Dupré. Non, elle s'était enfin convaincue tout à fait qu'elle ne pourrait triompher de l'inébranlable fermeté de son fils; mais Céline était la dernière à laquelle elle aurait songé pour lui. Du reste, on aurait peine à s'expliquer ce qui se passa en ce moment dans son cœur, si on ne se retransportait en idée aux premières scènes de ce récit. Lorsque Mme de Bussière était revenue d'elle-même chez les Voland, après être restée cinq ans sans y mettre les pieds, nous avons vu que, si M. Voland et Céline lui avaient pardonné sans arrière-pensée sa longue bouderie, il n'en avait pas été de même de Mme Voland, toute bonne et inoffensive qu'elle fût. C'est qu'il y avait entre ces deux dames un secret motif de rancune qui n'était connu que d'elles seules, et dont je n'ai pas cru devoir vous informer sitôt. Louis et Céline étant tout jeunes, Mme de Bussière et Mme Voland liées intimement, l'idée vint un jour à cette dernière de fiancer l'un à l'autre leurs deux enfants, et elle en parla à son amie. Mme de Bussière, qui était déjà, à cette époque, dans tout l'orgueil de ses espérances maternelles, rejeta bien loin la proposition, sous prétexte que Céline serait toujours trop âgée pour Louis. De là une blessure au cœur de Mme Voland, de là le premier germe d'une brouille qui finit par dégénérer en rupture. On peut donc comprendre maintenant comment, au regret d'avoir vu s'évanouir sans retour les rêves de son ambition, vint se joindre tout à coup pour la mère de Louis une sourde et poignante humiliation, en songeant qu'elle serait peut-être forcée un jour de sanctionner un projet qu'elle avait jadis si dédaigneusement repoussé. Toutefois, après y avoir mûrement réfléchi, elle se promit d'être prudente, de ne point trop heurter les idées de son

fils, de bien ménager la tendresse qu'il avait pour elle, et tirant le rideau qu'elle avait encore laissé s'entr'ouvrir un moment, l'épais rideau qui cachait les abîmes de son âme et que la mort seule devait être désormais assez forte pour déchirer, elle attendit les événements, résolue d'avance à s'y soumettre, si elle ne pouvait les diriger elle-même.

XXV

POUR PRENDRE CONGÉ.

Il serait peut-être temps, très-cher et très-aimable lecteur (en dépit du rigorisme qui blâme les formules obséquieuses, je ne puis m'empêcher de parler avec politesse à tout lecteur qui a bien voulu m'accompagner jusqu'ici); il serait peut-être temps, dis-je, de nous séparer, et votre imagination suppléerait aisément à mon silence. Mais comme je ne veux pas qu'on m'accuse de brusquer mes dénoûments et de laisser dans l'ombre ce qui doit être mis en lumière, je me décide à écrire un chapitre supplémentaire, me proposant, toutefois, monsieur ou madame, de ne point vous déranger et d'aller simplement vous trouver là où vous êtes pour le quart d'heure. C'est une dernière et courte visite que je veux vous rendre pour vous remercier de votre indulgence et pour

prendre congé de vous, en atttendant le plaisir d'une prochaine rencontre.

Je vous parlerai d'abord de la charmante enfant, de l'adorable créature qu'il ne m'a pas été permis d'épargner, et qui devait souffrir d'autant plus de la rigueur du Sort à son égard qu'elle n'avait rien fait pour la mériter. Quoique je comprenne les motifs de la détermination prise par Louis de Bussière, quoique j'y applaudisse même, je dois pourtant reconnaître que Lucie était peut-être la seule jeune fille qui n'eût point réalisé les craintes qu'il avait conçues pour l'avenir. Vous savez qu'elle n'avait pu se décider à prendre au sérieux la rupture de son mariage, qu'elle espérait toujours que Louis reviendrait à elle, car elle s'obstinait à ne voir que jalousie et rancune là où il n'y avait réellement qu'abnégation et sacrifice. Que devint-elle, lorsque après lui avoir écrit, elle vit s'écouler les jours et les semaines sans obtenir un seul mot de réponse? Mme Dupré avait bien calculé l'effet du billet brûlé; il fallait enfin que Lucie se rendît à l'évidence. Aussi, à la fièvre d'attente qui l'avait soutenue jusque-là, succéda tout à coup l'accablement d'un morne désespoir. Elle demanda à Dieu quel crime elle avait commis pour être frappée ainsi, elle considéra la vie sous son aspect le plus sombre, elle douta pour la première fois de l'éternelle justice. Arthur Jeffrey, qui fut témoin de sa douleur et qui s'indignait de l'abandon de Louis, car il n'en pouvait comprendre mieux qu'elle les véritables raisons, Arthur Jeffrey lui dit tout bas qu'il irait lui-même trouver le capitaine pour lui demander une explication. Lucie eut beaucoup de peine à l'en détourner. Elle sentait que sa dignité de femme lui prescrivait de s'abstenir de toute nouvelle démarche... Mais notre jeune Américain, voyant qu'il ne pouvait porter remède

à ses maux, s'y associa du moins de tout cœur; il devint peu à peu aussi triste qu'elle, il négligea pour elle les exercices et les plaisirs qu'il préférait, il ne songea plus qu'à la consoler, à la distraire, et l'amour, qui cherchait vainement une voie pour s'introduire dans ce cœur vierge, y pénétra enfin par celle de la pitié.

Cependant M. Dupré, effrayé des ravages qu'une première déception avait faits dans le cœur de sa fille, revint à sa première idée qui était de l'éloigner de Limoges, et il en parla de nouveau à sa femme. Celle-ci, qui était arrivée aux dernières limites de l'exaspération conjugale, fut indignée qu'il osât encore revenir là-dessus et lui déclara net que nul pouvoir au monde ne la séparerait de son enfant.

« Il est pourtant urgent qu'elle parte, poursuivit M. Dupré sans s'émouvoir; un petit voyage en Amérique pourra seul la distraire et la guérir. Si je ne connaissais votre antipathie pour les voyages, si je ne savais surtout que l'idée de traverser sur une barque le plus mince ruisseau suffit pour vous donner la fièvre, je vous proposerais de venir avec nous. »

La colère de Mme Dupré tomba et s'aplatit comme une voile dans laquelle le vent cesse tout à coup de souffler. Elle répondit avec douceur :

« Il n'est rien que je ne sois prête à braver pour elle. »

M. Dupré se tut un moment, baissa les yeux et reprit avec le même calme :

« Mais songez-vous, madame, que, si nous partons ensemble, tout le monde va croire ici que vous m'avez pardonné ?

— Peu m'importe ce qu'on croira ! répondit-elle encore, mais avec plus d'énergie.

— Alors quand partons-nous ?

— Quand vous voudrez.

— Vous êtes charmante.

— Ah! Martial, vous avez été bien dur pour moi, » dit-elle en versant un torrent de larmes.

Huit jours après, M. et Mme Dupré, leur fille et Arthur Jeffrey s'embarquaient au Havre sur un navire en partance pour New-York. Un jeune lion limousin, qui les avait accompagnés jusque-là à leur insu, les suivit encore sur les flots d'un œil mélancolique et ne quitta le port que lorsque le navire ne fut plus visible à l'horizon. C'était l'infortuné Gabriel Trublet. Sa tendre mère se hâta de prédire en roucoulant qu'il ne se consolerait jamais. Elle crie maintenant sur son diapason le plus élevé qu'il commence à se consoler beaucoup trop.

J'avais résolu de jeter un voile sur la confusion, l'humiliation et la consternation dans lesquelles se trouva plongé le bel Alfred lorsque M. Voland lui eut déclaré que Céline ne pouvait plus être à lui; mais je vois bien qu'il faut que je me décide à vous donner de ses nouvelles. Hélas! on remarqua dans tout Limoges qu'en moins de quinze jours il avait vieilli de dix ans. Peut-être ce dépérissement subit ne fut-il point l'ouvrage de son chagrin seul, quelque violent, quelque profond qu'il fût; le pauvre garçon négligea, en effet, de prendre soin de sa personne, il n'eut plus recours à cette merveilleuse pommade dont un chimiste distingué lui avait livré le secret. Peu à peu, néanmoins, il se releva de cet abattement; il vint faire un tour à Paris où il est encore. Des personnes qui l'ont vu dernièrement m'ont dit qu'elles l'avaient trouvé rajeuni, mais qu'il avait eu le désagrément de se rencontrer trois fois, au spectacle d'abord, puis dans un bal, puis dans un dîner, avec son ancien cauchemar Hector Trumeau, qui

s'appelle aujourd'hui le colonel Hector Trumeau de Torilly, et qui est plus irrésistible, plus invincible et plus triomphant que jamais. Dans les deux premières rencontres, Alfred était parvenu à l'éviter; mais à la troisième il n'y eut pas moyen, on le plaça même à table à côté de Mme Trumeau de Torilly, qui fut charmante pour lui, ce qui le fit trembler. Mais le belliqueux Hector qui a, d'ailleurs, la confiance la plus absolue dans la vertu d'Aménaïde, ne le jugea pas digne de sa colère.

Que souhaitez-vous savoir de plus sur Louis et Céline? Louis continue de diriger avec grand succès sa fabrique de porcelaine. Il a voulu attendre le départ de M. Dupré et de sa famille pour s'ouvrir franchement à Mlle Voland, et, depuis qu'il s'est entendu avec elle, il regarde l'avenir d'un œil plus confiant et retrouve chaque jour quelque chose de sa bonne gaieté d'autrefois. M. et Mme Voland croyaient d'abord que le dénoûment désiré serait prompt; mais Céline, quoiqu'elle ne se rappelle pas sans un secret effroi qu'elle a pu hésiter un instant à assurer le bonheur de toute sa vie, Céline ne semble point pressée d'en finir. Elle se rend mieux compte que ses parents de la position de Louis; elle sent très-bien que le cœur, comme la nature, garde encore des traces de l'orage, même quand le soleil recommence à luire, et qu'il y a des ravages que le temps seul peut effacer.

Mais quoi! qu'y a-t-il encore? Ai-je oublié quelqu'un? Ah! je vous entends, cette jeune femme si intéressante, si malheureuse, dont j'ai cessé tout à coup de vous parler.... Ah! il lui est arrivé un grand bonheur, je regrette de ne vous l'avoir pas dit plus tôt. Pendant le voyage de M. Dupré et d'Arthur en Italie et en Grèce, pendant les six mois d'épreuve imposés à

la constance de Lucie, la pauvre Mme Breton était morte en donnant le jour à un fils qui ne devait point lui survivre. Ainsi ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, elle avait retrouvé l'époux qu'elle avait si longtemps attendu en vain, le brave capitaine qui était mort pour la France, le glorieux martyr dont l'âme seule s'était échappée du champ de bataille de Solferino !

Lucie avait été initiée à la douleur par la mort de son amie avant d'être frappée au cœur par la perte de son fiancé; elle avait appris, tout en pleurant Mme Breton, combien les êtres les plus chers nous deviennent vite étrangers et qu'une des premières conditions de tout bonheur terrestre est l'oubli. Je n'ose rien affirmer, mais il est probable qu'elle oubliera encore et qu'elle épousera un jour Arthur Jeffrey.

Et maintenant que vous voilà fixé sur le sort de tout le monde, permettez-moi, monsieur (il est inutile que les dames lisent ce qui va suivre, c'est une affaire entre ces messieurs et moi), permettez-moi, dis-je, cher lecteur, de vous donner un bon conseil, si toutefois vous êtes en état d'en profiter, c'est-à-dire si vous jouissez encore de cette aimable liberté qu'on aliène aujourd'hui le plus tard possible. Je vous exhorte donc à méditer la conduite de mes deux héros, d'Alfred Dumarsais et de Louis de Bussière. Celui-ci vous prouve qu'il est sage d'avoir de soi une opinion modeste, celui-là qu'il est insensé de se croire à l'épreuve du temps. L'un n'a jamais été frappé que des avantages que l'honneur de son choix pourrait procurer à une jeune personne; l'autre s'est très-bien rendu compte de ce que la guerre lui avait fait perdre, et il a proportionné son ambition.... à ce qui lui restait. Le vieux garçon n'a

rien, voulu rabattre de ses prétentions et de sa confiance; le jeune invalide a vaincu son amour même pour descendre de quelques degrés et asseoir plus sûrement son bonheur. Or, messieurs, j'ai remarqué que, parmi vous, il y a beaucoup plus d'Alfred que de Louis, beaucoup plus de présomptueux que de modestes, et qu'en général, quand vous parlez des jeunes personnes qui ne demanderaient pas mieux que de vous épouser, vous voyez très-bien ce qui leur manque sans vous préoccuper aucunement de ce qui vous manque à vous-mêmes. Il faut qu'elles aient la jeunesse et la beauté, la grâce et l'esprit, et surtout et avant tout la richesse. Vous ne leur passez rien; mais il est nécessaire pourtant qu'elles vous passent quelque chose Si vous vous tâtiez davantage, vous finiriez par reconnaître que vous avez, pour la plupart, une jambe de moins, soit au physique, soit au moral, et que cette défectuosité vous fait un devoir de l'indulgence. Du reste, vous gagneriez encore à être indulgents. Votre femme sentirait qu'elle vous doit un peu de reconnaissance et que vous n'avez pas fait qu'un marché avantageux en l'épousant. Il y aurait, par ce moyen, un peu plus de dignité dans vos rapports, vous ne seriez pas exposés à répéter sans cesse l'éternel : « Ah ! si j'avais su !... » qui est le refrain que les maris chantent le plus volontiers dans bien des ménages. C'est pourquoi, vous tous qui avez une jambe de moins, écloppés, blessés, amputés de la grande bataille de la vie, laissez aux Arthur Jeffrey les idéales jeunes filles, s'il en existe encore, et épousez plutôt quelque Céline Voland de votre connaissance. Il en existe, Dieu merci ! et je connais, pour ma part, une foule de charmantes personnes de trente à quarante ans, ayant toutes les qualités imaginables, une bonne volonté sans bornes, de la fortune même, et qui n'ont

besoin, pour être parfaites, que d'un mari, ce qui est pourtant la moindre chose.

Je crois que je ne peux pas mieux terminer mon dernier chapitre que par cette page de morale à l'usage des célibataires, et je suis bien convaincu que les pères de famille qui ont des filles à marier me sauront gré de l'avoir écrite.

FIN

TABLE.

Aux Blessés de l'armée d'Italie I

I. En garnison 1
II. La lettre et la réponse..... 13
III. Mademoiselle Céline Voland..... 27
IV. Une partie de boston..... 42
V. La guerre!..... 59
VI. La guerre! la guerre!..... 71
VII. Une histoire de l'autre monde..... 94
VIII. Arthur Jeffrey..... 109
IX. Le pèlerinage..... 117
X. Les ruines de Chalusset..... 131
XI. Une bonne cause mal plaidée..... 137
XII. Une grande victoire..... 142
XIII Les deux blessés..... 161

XIV. Beppa..... 170
XV. Les premiers moments du retour..... 179
XVI. Effets produits par une jambe de bois..... 195
XVII. Une passion malheureuse.. 206
XVIII. Nuages à l'horizon 215
XIX. Régénération de Mademoiselle Céline..... 230
XX. Mariage définitif d'Hector Trumeau..... 245
XXI. Scènes de bal..... .. 265
XXII. Une résolution énergique..... 282
XXIII. Preuves d'amour perdues..... 296
XXIV. Alfred se décide 303
XXV. Pour prendre congé 318

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

PERDUE

ET

RETROUVÉE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

PERDUE

ET

RETROUVÉE

PAR

ERNEST SERRET

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860

Droit de traduction réservé

LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MON NEVEU

VICTOR FAVEROT.

I

A toi ce livre, à toi, pauvre ange au doux sourire
Qui disparus soudain plein de jours et d'espoir,
Pareil à l'arbrisseau qu'au matin l'on admire
Et qui par la tempête est emporté le soir.

Tu venais d'accomplir ta dix-huitième année;
Jamais un feu plus pur dans un cœur ne brûla;
Tu dévorais de l'œil ta longue destinée,
Tu riais à la vie, et la mort était là!

II

Tu la vis s'approcher, et de sa main cruelle
Te saisir dans les bras de ton père éperdu;
Et tu dis seulement : « La vie était si belle!
« Me rendrez-vous, mon Dieu, ce que j'aurai perdu?

« Mon petit frère est mort dans un âge si tendre
« Que, ne connaissant rien, il n'a rien regretté;
« Mais moi je suis d'un âge et d'un cœur à comprendre
« Tous les dons qu'aux humains a faits votre bonté. »

Hélas! tu te trompais. Ce qui de loin, cher ange,
Brillait tant à tes yeux se serait obscurci;
Nos fruits d'or sont amers à celui qui les mange;
Rien n'est joie ici-bas qui ne soit peine aussi.

Tu le sais maintenant dans cette nuit féconde
Où vient de commencer ta jeune éternité,
Tu sais que les vrais biens ne sont pas de ce monde,
Qu'ils sont auprès de Dieu, qu'ils sont de ton côté.

Tu sais que les regrets sont pour ceux qui demeurent
Quand sur un objet cher le tombeau s'est fermé,
Pour ton père et ta mère et tous ceux qui te pleurent,
Pour ceux qui t'ont connu, pour ceux qui t'ont aimé.

Aussi je ne crains pas, si, dans l'air où tu planes,
Mon vers, comme un parfum, monte suave et frais,
Qu'il s'éveille en ton cœur quelques regrets profanes,
Sinon de ne pouvoir m'entendre de plus près.

Et tu diras peut-être, ange au divin sourire,
Tu diras d'une voix plus douce que le miel :
« Quel est donc cet encens que mon âme respire?
« Quel est donc ce plaisir qui ne vient pas du ciel? »

Mais non, n'écoute pas, car une plainte amère
Couvrirait mes accents que tu n'entendrais plus;
Et l'enfant qui pourrait ouïr pleurer sa mère,
Ne serait point, Dieu juste, au rang de vos élus!

II

De ce livre, pourtant, reçois l'offrande vaine!
Je t'en fis voir le germe avant notre malheur,
Et ne prévoyais pas que tu vivrais à peine
Le temps qu'il lui faudrait pour produire une fleur.

C'était, il m'en souvient, oui, c'était un dimanche
(Chaque dimanche ainsi tu venais depuis peu),
Le ciel était tout gris et la terre était blanche,
Il neigeait, nous étions assis au coin du feu.

Tu me dis : « Qu'as-tu donc? Est-ce que tu composes
« Quelque drame nouveau? Tu ne me parles pas.
« Oh! parle, je t'en prie, et conte-moi les choses
« Dont avec ton esprit tu t'entretiens tout bas. »

Alors je te contai cette histoire rêvée
Qui n'avait pris encor ni forme ni couleur,
Cette charmante enfant PERDUE ET RETROUVÉE,
Et ce mélange heureux de joie et de douleur.

Pendant que je parlais, j'observais ton visage,
Tes yeux levés sur moi, ton front un peu penché,
Et, m'enivrant ainsi de ton muet suffrage,
J'achevais le tableau qui n'était qu'ébauché.

Aux éclairs de tes yeux je ranimais ma flamme....
Et, lorsque j'eus fini, de moi te rapprochant,
Tu m'embrassas et dis : « Cela sort de ton âme;
« Écris-le sans tarder, ce sera bien touchant. »

III

Je me mis donc à l'œuvre, et montrai par quels charmes
L'amour vient quelquefois luire au milieu du deuil,
Comment on adoucit d'intarissables larmes,
Et ce qui peut fleurir au-dessus d'un cercueil.

Je m'écriais : « Pleurez, ô mères éprouvées!
« Mais, au nom du Dieu bon, ne désespérez pas;
« Si d'un enfant chéri la mort vous a privées,
« Il est des orphelins qui vous tendent les bras. »

V

A peine avais-je écrit cette dernière page,
On m'appelle, j'accours : tu te sentais souffrant.
« Cela ne sera rien, on est fort à son âge, »
Me disais-je, et bientôt nous te vîmes mourant,

Puis nous te vîmes mort. O destins éphémères!
Coup de foudre imprévu qui m'atteignis au cœur!
J'avais trouvé des mots pour consoler les mères,
Je n'en ai pas trouvé pour consoler ma sœur.

Je n'ai su que me taire et pleurer avec elle.
Le silence nous parle et nous console mieux,
Il nous rappelle mieux que l'âme est immortelle :
L'œil se fixe à la terre et se relève aux cieux.

Ah! laissons faire au temps! Il répare, s'il brise.
Il fait du passé sombre un riant avenir,
Du vent glacé d'hiver une amoureuse brise,
Et de l'âpre douleur un tendre souvenir.

Il nous apportera, non pas l'indifférence
(Dussions-nous en mourir, gardons plutôt l'amour),
Mais des pleurs moins cruels et la ferme espérance
D'aller en ton exil te retrouver un jour.

En attendant, cher ange, oh! si tu peux m'entendre,
Si c'est ton souffle pur que je sens sur mon front,
Si vers moi ta belle âme a bien voulu descendre
Pour sourire à ces vers où d'autres pleureront;

VI

Avant de t'envoler, dépose sur mon livre
Le baume d'un baiser tout immatériel,
Afin qu'en le lisant on trouve doux de vivre
Et qu'on respire aussi quelque chose du ciel.

PERDUE

ET

RETROUVÉE.

I

UNE RENCONTRE DANS LES BOIS.

Je m'étais trouvé bien des fois dans le monde avec Georges Dutrey, et, entre autres, dans de joyeuses réunions de garçons chez un ami commun. J'avais tout de suite éprouvé de la sympathie pour lui, il en avait de même éprouvé pour moi; nous avions souvent échangé nos idées et nos sentiments, et j'avais reconnu que nous nous entendions sur bien des points. Dès qu'il m'apercevait dans un salon, il venait à moi et me disait : « Voulez-vous danser

ou causer? » Je lui répondais presque toujours : « Causons. » Cependant nous n'avions jamais été l'un chez l'autre ; il me savait très-occupé, il avait dans un ministère une place de sous-chef qui lui prenait toutes ses journées : nous nous contentions donc des entrevues que nous ménageait le hasard, et il faut avouer que le hasard y mettait de la complaisance, car pendant tout un hiver il ne se passa point de semaine sans que je le visse une fois ou deux. Le printemps nous sépara pour six mois. Je comptais le retrouver l'hiver suivant, et je le cherchai même dans quelques soirées, mais il ne reparut plus. Je m'informai de lui auprès de nos amis : on me dit qu'il s'était marié, qu'il avait quitté le ministère, et qu'il était allé se fixer à Versailles dans la famille de sa jeune femme.

Il n'y avait rien que de très-simple dans ce dénoûment de notre liaison; je ne laissai pas pourtant d'en être un peu intrigué. Georges Dutrey m'avait, en mainte occasion, parlé du mariage sur un ton qui ne faisait guère soupçonner qu'il dût renoncer de sitôt à son indépendance ; il avait même puisé dans l'exemple de plusieurs de ses amis des appréhensions légitimes et de salutaires enseignements. De plus, il ne m'avait point paru facile à enflammer. J'avais vu les plus charmantes personnes, des demoiselles accomplies, des femmes à la mode le regarder et lui parler d'une façon tout à fait en-

gageante sans qu'il semblât en être ému le moins du monde; il affectait même de ne point s'apercevoir de la distinction dont on l'honorait. Aussi toutes ces dames lui avaient-elles donné entre elles le sobriquet assez ridicule du *bel indifférent*. C'était, en effet, un beau garçon que Georges Dutrey, grand, bien taillé, d'un blond qui n'avait rien de fade, avec de grands yeux impassibles et un air de force et de santé. Il valsait comme un Allemand et chantait comme un Italien; mais nous lui connaissions seuls ce dernier talent, car il n'avait jamais voulu chanter devant une femme. Ce n'était point bizarrerie; au contraire, j'ai connu peu de jeunes gens qui fussent aussi simples que lui; mais il était si calme et si détaché de tout en apparence, qu'il en était mystérieux, et voilà comment je m'expliquais ce sentiment de surprise et de curiosité qu'avait éveillé en moi la nouvelle de son mariage.

Trois ans s'écoulèrent. Georges Dutrey m'était complétement sorti de la mémoire, et beaucoup d'autres qui valaient moins que lui y étaient restés. Je devais passer l'été à B.... près de Versailles, dans une maisonnette située à la porte du bois. Un matin que j'étais allé faire une promenade, je pris un sentier que je ne connaissais pas et qui me conduisit plus loin que je ne voulais. Mais il faisait si beau ce jour-là que c'était, en vérité, plaisir de s'é-

garer ! La verdure était dans toute sa fraîcheur, une brise tiède balançait le feuillage sans presque l'agiter, on entendait dans l'air mille chants d'oiseaux. Mon âme se mêlait à ce concert. J'étais bien loin du présent, je songeais au passé, ou je soulevais doucement le voile de l'attrayant avenir. L'homme ne jouit guère d'une heure de paix qu'en la remplissant de souvenirs ou d'espérances. Je pressais le pas, car le cours de mes pensées était tumultueux, car mon cœur battait d'une joie sans cause ou du moins sans certitude, quand voilà que devant moi, au détour d'une allée, se présente un grand jeune homme. Le chemin est étroit, il faut, pour passer, écarter les branches ; mais nous nous arrêtons et nous nous regardons tous deux avec surprise. Je m'écrie :

« Georges Dutrey !

— Tiens ! C'est vous ? » dit-il en me tendant la main.

Je sentis son étreinte cordiale, et un éclair de joie brilla dans ses yeux. Il ne fut pas plus embarrassé avec moi que si nous nous fussions rencontrés dans un bal quelques jours auparavant. Il me demanda si je voulais aller en avant ou retourner sur mes pas, et, comme je lui répondis que j'avais déjà poussé ma promenade beaucoup trop loin, il me prit le bras et déclara qu'il allait me reconduire. Nous causâmes d'abord de nos amis d'autrefois. Il

les avait presque tous perdus de vue, me dit-il, et il était bien aise d'avoir quelques renseignements sur leur compte. A chaque détail que je lui donnais, il poussait une petite exclamation tranquille et sérieuse, et quelquefois un soupir, comme si la destinée des autres eût été pour lui un sujet d'envie. Je n'osais l'interroger sur ce qui le concernait personnellement; je savais qu'il ne se livrait pas volontiers, et je n'avais d'autre droit à sa confiance que la sympathie qu'il m'avait toujours inspirée. Quand le texte des amis absents fut épuisé, il se jeta dans les généralités et s'étendit sur les beautés de la nature en cette saison. La route que nous suivions était délicieuse; le soleil, sans nous atteindre, se jouait à travers les feuilles : il me fit remarquer leur tendre éclat, ajoutant d'un air mélancolique que nous les foulerions aux pieds en une autre saison, comme nous foulions en ce moment celles qui, l'année précédente, nous avaient prêté leur ombre. Sa voix était de plus en plus basse et douce. Puis tout à coup, comme cédant à un entraînement contre lequel il luttait, il m'interrogea sur mes travaux, sur mes projets, il me fit sur moi les questions que je n'osais lui faire sur lui. Je sentis qu'il s'encourageait ainsi à la confiance, et je ne négligeai rien pour l'y déterminer. Je le mis au courant de mes affaires, je lui fis part de mes ambitions et de mes rêves, je lui dépliai même un

coin de mon cœur où nul autre que lui n'avait jusqu'alors pénétré.

Nous étions arrivés à une sorte de rotonde plantée de grands chênes. Une source chantait à quelques pas de nous en tombant dans un bassin de pierre; le silence semblait encore plus profond en cet endroit et invitait aux confidences. Mon compagnon me proposa de nous asseoir sur le gazon, en disant qu'il me remerciait d'avoir parlé le premier et qu'il allait à son tour s'ouvrir tout entier à moi.

« J'ai toujours désiré vous avoir pour ami, me dit-il, mais j'aurais craint de faire des avances qui pouvaient être repoussées, je me suis abstenu par fierté. Aujourd'hui je vois bien que j'ai été trop réservé, et je suis bien résolu à ne point laisser échapper cette nouvelle occasion de me lier solidement avec vous. Ce que je vais vous dire je ne le dirais pas à tout le monde. Je ne suis pas très-communicatif, vous avez dû vous en apercevoir. Cependant, depuis quelque temps j'éprouvais le besoin de me confier; j'avais même commencé une lettre à un de mes amis qui est à l'autre bout de la France, mais les détails dans lesquels je devais entrer m'ont effrayé. Il y a, vous savez, de ces petites choses qu'on n'écrit pas, qui semblent puériles, et qui ont pourtant une grande influence sur la destinée. Vous êtes l'homme le mieux fait pour me comprendre,

et je rends de nouveau grâce au hasard de cette rencontre inattendue.

« Je n'ai guère connu avant mon mariage ce que c'est que la vie de famille. Mon père et ma mère ne vivaient pas ensemble. Je me souviens qu'étant tout jeune je fus témoin d'une longue et bizarre querelle qui s'éleva entre eux, et à la suite de laquelle ils se séparèrent pour toujours. Je restai avec mon père. Il était chef de bureau dans le ministère où je suis entré plus tard, et, comme il ne mangeait pas chez lui, j'étais quelquefois des semaines entières sans le voir. Il ne me témoignait, du reste, aucune espèce d'affection, et je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais embrassé. J'étais confié aux soins d'une bonne qui n'était point méchante et qui m'aimait, je le reconnais à présent, mais qui tantôt me frappait brutalement et tantôt me dévorait de baisers et de caresses. Cette bonne me conduisait presque tous les jours aux Tuileries, et c'est là que je voyais ma mère qui m'apportait des bonbons et qui m'embrassait d'une façon convulsive. Je n'étais sensible qu'aux bonbons. Mon cœur, auquel avait manqué la douce chaleur du foyer domestique, ne s'était point ouvert encore. J'insiste là-dessus, parce que ces impressions d'enfance laissèrent en moi une trace profonde, et que les observations que je fis par la suite dans quelques intérieurs où je fus admis me confirmèrent de plus en plus dans l'idée

que tous les parents ressemblaient aux miens. C'est ce qui m'a fait de bonne heure aimer le monde, où je voyais que chacun se contraignait et où les rapports avaient ainsi plus de douceur et plus de dignité. J'étais encore au collége quand je perdis mon père et ma mère à quelques mois l'un de l'autre. Je dois vous avouer que je sentis peu cette perte, et, comme j'appris par un cousin, qui était mon tuteur, qu'ils m'avaient laissé près de deux cent mille francs, je ne songeai plus bientôt qu'au plaisir que j'aurais à les dépenser lorsque je serais majeur.

« Je n'avais personne dont les conseils pussent me retenir. Ce n'est pas sans un sentiment d'effroi que je pense aujourd'hui à la liberté absolue dont j'étais alors à la veille de jouir. Fort heureusement, le lendemain même de ma sortie du collége, je rencontrai un de mes anciens camarades plus âgé que moi, mais orphelin comme moi, et qui venait de dévorer en moins de deux ans une très-belle fortune. Il me pria de lui prêter vingt francs. Cela me donna à réfléchir, je vis combien il est facile de se ruiner, et je fis aussitôt des démarches pour avoir une place. Cependant, comme il faut toujours que nous acquérions de l'expérience à nos dépens, je faillis, à quelque temps de là, perdre tout le fruit de mes bonnes résolutions. Vous devinez qu'il s'agit d'une femme. Je ne vous raconterai point cet amour :

il ressemble à tous ceux de la vingtième année, et il se complique pour moi de souvenirs dont je rougis et que je voudrais oublier, quoique je n'aie eu pourtant aucun reproche grave à me faire. Je vous dirai seulement que ma maîtresse était une femme mariée, et que je puisai dans cette liaison de nouveaux arguments contre ce que j'appelais le mensonge des vertus domestiques. J'en étais venu à me demander s'il y avait dans le monde d'une grande ville un seul intérieur digne et heureux, je ne concevais pas qu'on pût renoncer au bonheur de vivre seul, je regardais d'un air de pitié ceux de mes amis qui se décidaient au mariage. En un mot, l'humanité ne me paraissait belle qu'en toilette; je préférais le langage apprêté de nos salons au langage intime qui, en toute occasion, m'avait semblé ignoble ou brutal. Voilà dans quelles dispositions j'étais lorsque je vous connus, et c'est aussi en partie pour cela que je préférai rester avec vous sur le pied de simple connaissance, ne voulant pas m'exposer à voir s'établir entre nous le laisser aller d'une amitié vulgaire.

« Aujourd'hui tout est changé, aujourd'hui je craindrais de revoir ce monde officiel que j'aimais, aujourd'hui je sais que la vie intime peut être digne et charmante. Comment en suis-je venu là? Par quel concours de circonstances ai-je été amené à abandonner mes idées pour en adopter de toutes

contraires? C'est ce qu'il n'est point aisé de vous conter au milieu des émotions et des douleurs que remue en moi ce passé si proche encore. »

Je l'écoutais attentivement et l'observais sans en avoir l'air. Il fixa un regard morne sur la sérénité du ciel et l'abaissa presque aussitôt. Je vis passer une ombre sur sa mâle et belle figure et je compris qu'il était malheureux, mais d'un malheur qu'il aimait mieux peut-être que sa tranquillité d'autrefois. Quoique ma curiosité fût vivement excitée, je jugeai plus prudent de n'en rien témoigner : la confiance s'effarouche de si peu de chose ! Il reprit de lui-même au bout d'un instant et se jeta en plein dans son récit, comme pour échapper à l'embarras d'une transition.

« Un jour, me dit-il, c'était un dimanche, il faisait un temps superbe comme celui-ci ; j'étais accablé du sentiment de ma solitude, et, ne sachant que faire, il me prit fantaisie d'aller voir jouer les eaux à Versailles. Ma fantaisie, vous le voyez, n'avait rien de bien poétique. Je me trouvai, en chemin de fer, à côté d'un vieux monsieur qui m'adressa plusieurs fois la parole et auquel je répondis assez obligeamment, contre mon habitude, car j'ai sous ce rapport un peu de la roideur anglaise, et je n'aime pas à entamer la conversation avec le premier venu. Mais mon compagnon de route avait quelque chose de si bon et de si ouvert, un sourire si franc, une voix si

sympathique qu'il était impossible de lui tenir rigueur. C'était un homme d'une soixantaine d'années environ, de moyenne taille, mais fort et bien constitué, avec des cheveux tout blancs et une figure fraîche comme celle d'un jeune homme. Il portait un chapeau de paille et un costume d'été de couleur claire. Les quelques mots que nous échangeâmes me firent comprendre que j'avais affaire à un homme heureux, et que le dedans chez lui était aussi calme et aussi harmonieux que le dehors. Quand nous fûmes arrivés, il me salua et s'apprêta à descendre le premier, mais un mouvement du convoi lui fit perdre l'équilibre et il tomba. Je m'élançai et l'aidai à se relever en lui demandant s'il ne s'était point blessé. Il me dit que ce n'était rien, qu'il avait voulu descendre en jeune homme et qu'il en était puni, mais que, quand il aurait fait quelques pas, il n'y paraîtrait plus. Comme il semblait pressé de se dérober aux curieux qui s'attroupaient déjà autour de nous, je lui offris mon bras, qu'il refusa d'abord et qu'il réclama ensuite, seulement pour sortir de la gare, me dit-il. Une fois dans les rues de Versailles, il reconnut qu'il s'était blessé au genou et qu'il avait de la peine à marcher. J'insistai pour le reconduire jusque chez lui, il accepta.

« Je me rappelle les moindres circonstances de cet accident, et c'est bien naturel, puisque c'est cet accident même qui décida de mon avenir en me

mettant en rapport avec des personnes que je ne puis trop chérir et respecter. Mon compagnon demeurait sur le boulevard de la Reine. La course était longue, surtout du pas dont nous la faisions. Il m'apprit en chemin qu'il s'appelait M. Gonthard, qu'il avait dirigé à Paris une manufacture, et qu'il s'était enfin retiré à Versailles après avoir réalisé d'assez jolis bénéfices. La légère souffrance qu'il éprouvait ne lui faisait rien perdre de sa bonne humeur. Il craignait seulement que sa femme et sa fille ne fussent inquiètes en le voyant revenir au bras d'un inconnu, lui qui d'ordinaire revenait toujours seul et d'un pied si leste.

« C'est qu'il n'y a pas moyen de leur échapper, ajouta-t-il. Je suis sûr qu'elles sont à la fenêtre et qu'elles guettent mon retour depuis plus d'une heure. Je ne vais jamais à Paris le dimanche, il a fallu une circonstance toute particulière pour que j'y allasse, et encore elles voulaient m'en empêcher. Allons, allons, mon compte est bon; si j'ai quelque chose de cassé, il n'y a pas de danger qu'on me le pardonne. »

« Cette bonhomie, cette franchise me gagnaient de plus en plus. Je lui dis mon nom. Il se trouva qu'il avait connu mon père, mais je vis bien au mouvement qui lui échappa qu'il n'avait point gardé de lui un très-agréable souvenir. Je me crus obligé de lui donner des explications, et je le mis,

en quelques mots, au courant de ce qui me concernait. Bref, nous étions les meilleurs amis du monde en arrivant chez lui.

« L'habitation ressemblait au propriétaire; elle avait un aspect riant qui attirait. Ce n'était point une maison, comme il me l'avait dit, c'était un petit hôtel, de construction moderne, situé entre cour et jardin, entouré de beaux arbres séculaires qu'on avait respectés. A peine avions-nous mis le pied sur la première marche du perron, qu'une dame, qui pouvait bien avoir une quarantaine d'années, s'avança au devant de nous. Elle avait un châle, un chapeau, et paraissait prête à sortir. Sa physionomie était gracieuse et distinguée, quoique altérée en ce moment par un reste d'inquiétude. Elle me regarda, me salua et dit à M. Gonthard :

« Nous perdions patience, nous allions te chercher. Que t'est-il donc arrivé?

— Rien du tout, ma bonne amie. C'est ma femme, ajouta-t-il en se tournant vers moi, et je ne vous avais pas trompé en vous disant qu'on me croirait mort. Mais où donc est Félicie?

— Elle était avec moi, reprit la dame. C'est qu'elle n'ose paraître, sans doute.

— Elle n'ose, elle n'ose! Monsieur lui fait-il peur? Ces jeunes filles sont étonnantes. Félicie, Félicie! cria-t-il à plusieurs reprises. Félicie, viens m'embrasser. »

« Une jeune fille svelte, brune, charmante, parut tout à coup et se précipita dans ses bras sans rien dire.

« Il l'embrassa avec tendresse, puis, attirant sa femme à lui, il l'embrassa aussi et me dit en souriant :

« Vous excusez ? »

« Mme Gonthard un peu confuse nous proposa d'entrer. Nous la suivîmes, et je pus juger tout de suite combien l'élégance et le confort de l'intérieur répondaient aux grâces du dehors. Le luxe y était naturel, pour ainsi dire, et semblait servir à l'utilité. Rien n'avait été calculé pour éblouir les yeux. Les meubles de prix, les tableaux, les objets d'art, et j'en pus remarquer, dans le premier moment, quelques-uns d'exquis, ne s'étalaient pas avec cette profusion qui fait croire qu'on a réuni le mobilier de deux maisons en une seule. Tout était de bon goût, simple et harmonieux.

« Cependant Mme Gonthard avait observé son mari. Celui-ci, n'ayant plus l'appui de mon bras, n'avait pu s'empêcher de boiter légèrement. A peine arrivé dans le salon, il se jeta sur un fauteuil.

« Qu'est-ce que tu as donc? lui dit sa femme en courant à lui. Tu as l'air d'avoir de la peine à marcher.... et ton pantalon est déchiré, ajouta-t-elle avec un peu d'effroi. Tu es tombé!

— Non pas.

— Tu es tombé, et c'est parce que tu ne pouvais revenir seul que monsieur t'a reconduit jusqu'ici. N'est-ce pas? fit-elle en me regardant.

— Mon Dieu, madame, puisque vous avez deviné.... Mais la chute n'a pas été grave, repris-je en voyant pâlir les deux femmes, et il vaut mieux même que monsieur ait fait aussitôt après une petite course à pied. »

« La mère dit tout bas quelques mots à sa fille, qui sortit sur-le-champ du salon.

« Là, s'écria M. Gonthard, j'en étais bien sûr, voilà toute la maison en émoi! Je vous demande s'il y a de la raison à s'agiter ainsi, parce que j'ai fait un faux pas en descendant de wagon. Je ne suis pas tombé, d'ailleurs, j'ai fait semblant. J'avais causé pendant le voyage avec monsieur, j'avais appris qu'il était le fils d'un de mes anciens camarades, il m'avait plu ce jeune homme; je voulais l'engager à venir chez nous, et, ne sachant comment m'y prendre, j'ai eu l'air de tomber pour qu'il m'offrît de me reconduire.

— Ne plaisante pas ainsi, dit Mme Gonthard. Je sais bien que tu ne le fais que pour me rassurer; mais je te connais, et je n'en suis pas moins inquiète. Bien sûr, tu n'éprouves aucun mal?

— Aucun, je te jure. Seulement je me demande comment on me laissera retourner seul à Paris, maintenant que mon escapade est connue. On aura

toujours ma chute à me jeter au nez, car on va en faire une grosse histoire. Je suis certain que ma fille ne nous a quittés que pour envoyer chercher le médecin. Pourtant je ne me suis jamais mieux trouvé qu'en ce moment. Mais pardon, fit-il en s'adressant à moi, pardon de vous faire assister à une scène de famille où je joue le rôle intéressant. Vous n'avez plus de temps à perdre, vous êtes venu à Versailles pour voir les grandes eaux ; partez. Les chevaux sont à la voiture, on va vous conduire jusqu'au parc. Ne faites pas d'objections, il ne faut pas contrarier les personnes souffrantes. Vous vous promènerez à votre aise, vous retrouverez ma voiture à l'une des grilles, et vous reviendrez sans façon dîner avec nous. Peut-être qu'alors ces dames seront plus calmes et qu'elles pourront s'occuper un peu de vous. Ah! n'allez point faire de façons, je vous prie! Je vous connais plus que vous ne me connaissez; je me suis brouillé avec votre père à cause de vous quand vous aviez huit ans. Je m'intéressais toujours à vous, quoique vous ayant perdu de vue. Dernièrement encore je prenais des informations sur votre compte, et on me répondait que vous étiez un très-aimable garçon. On ne m'a pas trompé, Ainsi c'est convenu, nous vous attendons ce soir, à six heures. Au revoir. Je n'entends rien. »

« Il n'y avait pas moyen de résister à ces instances, et surtout au ton dont elles étaient faites. Mme Gon-

thard se joignit à son mari pour me décider, et je ne les quittai qu'après leur avoir formellement promis de revenir. La voiture me conduisit au parc; mais la foule qui l'encombrait me déplut et m'attrista : je ne vis que la poussière et le soleil, les eaux elles-mêmes me parurent mesquines et indignes de leur réputation. C'est que mon esprit n'était point présent à toutes ces splendeurs, c'est qu'il était resté dans le petit hôtel du boulevard de la Reine. Lorsque j'y revins, je trouvai ces dames presque gaies : le médecin les avait rassurées. Je pus apprécier alors la grâce, la politesse et les sentiments délicats de la maîtresse de la maison; je pus aussi me confirmer de plus en plus dans l'estime et la sympathie que M. Gonthard m'avait inspirées tout d'abord. Ce n'était pas seulement une bonne et joyeuse nature, c'était un homme d'un esprit cultivé, d'une raison supérieure. Nous causâmes pendant trois heures de mille choses sans effort et sans fatigue et sans appeler une seule fois la médisance à notre aide. Mais ce qui me frappa dans cette première entrevue, je ne puis trop le répéter, ce fut l'air simple et naturel dont ces trois personnes agissaient et se parlaient entre elles. On sentait qu'il n'y avait rien de cet apprêt que je n'avais trouvé que dans le monde, que la présence d'un étranger ne changeait rien à leurs rapports, qu'elles avaient toujours la même manière d'être et les

mêmes égards l'une pour l'autre. Plus je les connus, plus je goûtai cette familiarité sans grossièreté, cette convenance sans roideur, cette aisance sans laisser aller que je n'avais pu rencontrer encore. Ce fut pour moi comme une surprise et un enchantement de découvrir que cette vie que j'avais rêvée était réalisable ici-bas.

« J'y retournai le dimanche suivant. On m'invita encore à dîner ; je voulais refuser, mais on insista et on n'eut point de peine à triompher de mon refus. M. Gonthard me proposa de faire une promenade à cheval dans les bois de Satory. Pendant la promenade, il me parla de mon père ; il me dit qu'ils étaient du même pays, qu'ils avaient été très-liés et qu'il n'avait pas tenu à lui que je fusse élevé d'une autre manière. Il ajouta que j'avais plus de mérite qu'un autre à être ce que j'étais. Je ne puis dire à quel point je fus sensible à cet éloge : je comprenais en ce moment combien on peut aimer son père, et je regrettais que l'homme qui me parlait ne fût pas le mien. La journée était admirable ; on entendait dans le lointain les cors d'une chasse, et les sites que nous traversions étaient tout à fait pittoresques. Comme je m'en émerveillais :

« Je vous en ferai voir de plus beaux dimanche prochain, » me dit M. Gonthard.

« Je revins tous les dimanches. On s'habitua à moi, j'étais tout habitué à eux ; je fus bientôt le

convive préféré et le meilleur ami de la maison, sans avoir songé beaucoup encore qu'il y avait dans cette maison une jeune fille de dix-huit ans et que j'en avais vingt-huit à peine. »

Ici Georges Dutrey s'arrêta brusquement et se leva comme pour regarder le ciel, qui, depuis quelques instants, avait changé d'aspect. Des nuages s'étaient amoncelés au-dessus de nos têtes, on ne voyait plus un seul petit coin d'azur, et le soleil donnait aux feuilles une de ces teintes de mauvais présage qui font le désespoir du peintre : la lumière est encore éclatante, mais elle semble terne dans son éclat.

« Nous allons être mouillés, me dit Georges, et, d'ailleurs, je n'aurais pas eu le temps de tout vous conter aujourd'hui. S'il fait beau demain, trouvez-vous à cette fontaine, j'y serai à la même heure et je vous finirai mon histoire. J'ai besoin que vous soyez instruit de tout. Puis nous prendrons jour, vous viendrez me voir à Versailles, je vous présenterai à mon beau-père et à ma belle-mère.

« Et à votre femme? interrompis-je en souriant.

— Je suis veuf, » répondit-il d'une voix brève.

Je demeurai frappé de cette révélation imprévue. Il me serra la main sans parler, se détourna et s'éloigna d'un pas rapide. Je le suivais de l'œil avec

un mélange d'étonnement et de pitié, lorsque les premières gouttes de pluie, tombant bruyamment sur les feuilles, m'avertirent que je devais moi-même songer au retour.

II

FÉLICIE.

L'orage qui s'était annoncé vers le milieu du jour avait pris un temps d'arrêt et n'avait éclaté que dans la nuit, mais avec une furie incroyable, avec des rafales de vent et des torrents de pluie, avec des éclairs qui se croisaient, avec d'incessants grondements de tonnerre. Je ne croyais pas pouvoir sortir le lendemain, et tout en songeant aux aventures de Georges Dutrey, je me disais qu'il ne serait sans doute pas plus brave que moi, et que je ne pourrais, par conséquent, en apprendre la fin. Mais, aux premières lueurs de l'aurore, les éléments déchaînés se calmèrent comme par enchantement. Le

soleil, se levant radieux, réjouit le ciel et la terre. J'entendis les oiseaux saluer sa bienvenue, et le sommeil du matin vint réparer pour moi l'insomnie de la nuit. Quand je me levai, les traces de l'orage avaient presque disparu ; seulement la terre, exhalait une sorte de vapeur blanche que les rayons absorbaient peu à peu.

« Hélas! pensais-je, les orages de la vie laissent des traces plus profondes, et les désastres humains ne sont ni si aisément ni si promptement oubliés. »

A l'heure convenue j'étais le premier au rendez-vous. Je m'assis sur la pierre de la fontaine, et je vis bientôt venir à moi Georges Dutrey marchant à grands pas à travers le gazon humide.

« Quel temps nous avons eu ! s'écria-t-il dès qu'il jugea que je pouvais l'entendre. Savez-vous bien que cette nuit, pendant que le ciel faisait tout ce vacarme, je n'avais qu'une crainte, celle de ne pouvoir me rendre ici ? Oui, j'avais peur de ne pouvoir achever aujourd'hui ce que j'ai commencé hier.

— J'en avais peur aussi, » lui répondis-je.

Il me tendit la main, et, secouant l'eau qui dégouttait de son pantalon, il prit place à côté de moi. J'avais remarqué sur sa figure une profonde impression de tristesse, je comprenais qu'il était parvenu à un point de son récit où il lui était à la fois doux et pénible de poursuivre, et je voulus le laisser libre de rentrer en matière comme il l'enten-

drait. Il se recueillit un moment, et, les yeux baissés vers la terre :

« Je suis avide, me dit-il, de vous éclaircir chaque point de ce passé; j'ai hâte de vous faire pénétrer jusque dans le fond de mon cœur. Cela me semble singulier, car autrefois, quand j'avais des chagrins, j'amais mieux me taire que d'en parler. On dirait qu'en parlant on arrache l'appareil qui recouvre une plaie vive. Et cependant, aujourd'hui, il faut bien en convenir, j'éprouve un plaisir poignant à faire revivre à vos yeux celle que j'ai perdue pour jamais. »

« Elle avait dix-huit ans. Elle était d'une taille élancée sans paraître grande; elle avait des traits fins et réguliers, des yeux bleus et des cheveux noirs. Je vous montrerai son portrait, et, d'ailleurs, vous verrez sa mère à qui elle ressemblait beaucoup. Dès qu'on la voyait, on s'écriait : « La belle enfant! » Il était nécessaire de mêler ces idées d'enfance et de beauté pour traduire l'impression qu'elle produisait sur vous. Mais sa beauté n'était pas son plus grand charme; son plus grand charme était sa modestie. Elle rougissait et se troublait lorsqu'on lui parlait ou qu'on la regardait, et, comme j'avais remarqué cela tout de suite, j'avais l'air, dans les premiers temps, de ne pas faire attention à elle. Elle m'en savait gré au fond, et ce fut ainsi que s'établit entre nous une sorte d'intimité. Mais à mesure que

cette intimité s'accrut, cette délicatesse d'impressions parut s'accroître aussi; elle n'avait plus même besoin de me voir ou de m'entendre pour se troubler, elle devinait ma présence, et sa mère disait en l'observant : « Georges n'est pas loin. » Et plus tard, plusieurs mois après notre mariage, lorsque j'étais seul avec elle, si je l'interrogeais, si je lui demandais son avis sur quelque chose, je la voyais rougir et se troubler encore.... »

Il se tut, je tournai la tête de l'autre côté. Les hommes ont la pudeur des larmes, et je ne voulais pas qu'il crût que j'épiais les siennes. Il pleura amèrement pendant quelques instants.

« Je vous ai dit hier, reprit-il, que je m'habituai insensiblement à me rendre tous les dimanches chez M. Gonthard et que sa fille n'était point l'aimant qui m'y attirait. Non, j'y allais plus pour lui que pour elle, ou plutôt j'y allais pour eux. Je me sentais à mon aise au sein de cette famille; c'était ma récompense de la semaine de respirer l'air qu'ils respiraient, de me retremper dans leur calme et leur sérénité. J'aimais à m'entretenir avec M. Gonthard, j'aimais à causer avec sa femme. Du reste, tout dans la maison me plaisait. Je jouissais de cet ordre et de cet arrangement qui se faisaient admirer jusque dans les moindres choses. Sans doute que ma satisfaction se manifestait à mon insu; je m'aperçus bien vite que je n'avais point affaire à des

ingrats, le plaisir était double lorsque j'arrivais à la Villa-aux-Roses (c'est ainsi qu'on désigne dans le pays l'habitation de M. Gonthard). Un grand chien de Terre-Neuve qui veillait dans la cour me faisait fête le premier et accourait à moi en gambadant; les chevaux reconnaissaient ma main lorsque je les caressais en passant. Que vous dirai-je de plus? Je fis, sans y songer nullement, tout ce qu'il fallait faire pour atteindre un but que j'aurais manqué peut-être si j'y avais visé.

« Un jour que je me promenais dans le parc avec M. Gonthard, il prit un air sérieux que je ne lui connaissais pas et me demanda mon âge. Je lui dis que j'avais vingt-huit ans.

« A vingt-huit ans, fit-il, l'homme commence à réfléchir. Quels sont vos projets? Pensez-vous à vous marier? »

« Je me mis à rire et lui répondis que je n'y avais jamais pensé et que je n'y penserais probablement jamais. Là-dessus je lui exposai mes préventions contre le mariage. Il m'écouta fort attentivement, ne me présenta aucune objection et finit par reprendre son air habituel.

« Je suis fâché, dit-il, de vous trouver dans des dispositions semblables, car j'avais justement quelqu'un à vous proposer.

— Je vous rends grâces.

— Une jeune personne charmante.

— Qui ne saurait me convenir.

— Qui vous convient, au contraire, qui vous convient de tous points. »

« Je le regardai d'un air étonné.

« Écoutez, reprit-il d'un ton amical où perçait néanmoins une légère nuance de gravité, vous allez me quitter dans une heure pour ne me revoir que dans un an ou deux, ou nous allons signer un bail qui nous liera l'un à l'autre à tout jamais. Voulez-vous épouser ma fille? »

« Je fis un bond en arrière, et m'arrêtant et le considérant avec une confusion sincère :

— Moi, monsieur? moi? m'écriai-je.

— Oui, vous, vous-même. Je ne m'attendais certes pas à vous voir tomber de si haut; mais enfin le mot est lâché. Voyez si nous vous convenons. Vous me convenez à moi, vous convenez à ma femme, je pense que vous conviendriez à ma fille.... N'allez pas croire qu'elle soit folle de vous; mais, sans aimer encore, elle est sur la pente qui mène à l'amour: il ne s'agit que de la pousser ou de l'arrêter. Vous concevez bien que je ne suis pas un père Géronte et que je ne vous parlerais point du mal, si je ne savais qu'il est encore temps d'y remédier. Mais je crois qu'il faudrait un remède énergique. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure qu'il serait bon, en cas de refus, que vous disparussiez pour un an ou deux. Voyons, que décidez-vous?

— Ah! monsieur, lui dis-je, je ne saurais exprimer combien je suis touché de vous avoir inspiré assez de confiance....

— Il ne s'agit pas de compliments, interrompit-il, il s'agit de payer ma franchise par la vôtre. Cette maison vous plaît : vous l'habiteriez. Nous ne sommes pas gênants, ma femme et moi, et, d'ailleurs, vous auriez un appartement séparé. Mais je crois bien que vous aimeriez mieux vivre en famille, et je vous avoue que c'est aussi mon vœu le plus cher. C'est parce que j'ai compris que vous aimiez notre manière de vivre que j'ai d'abord pensé à vous. Je donne à ma fille quatre cent mille francs de dot.

— Mais, monsieur, repris-je encore, c'est cette dot elle-même qui m'arrête. Vous me croyez plus riche que je ne suis, je n'ai que deux cent mille francs à moi.

— Allez-vous me reprocher ma fortune à présent? s'écria-t-il avec une colère charmante. C'est précisément parce que je suis plus riche que vous que j'ai pu vous faire la proposition que vous recevez si mal. Vous avez deux cent mille francs! C'est fort joli, et, si je l'avais su, je n'aurais pas été si hardi. Deux cent mille francs et beau garçon! Mais il y a de quoi épouser une princesse. Cependant il me faut une réponse. Tenez, j'ai une lettre à écrire, réfléchissez en vous promenant, et je reviendrai vous trouver dans une demi-heure.

— Non, monsieur, fis-je en le retenant, je n'ai pas besoin de réfléchir, et je dois, comme vous le disiez, payer votre franchise par la mienne. Je ne dirai pas que j'aime votre fille, mes vœux n'auraient jamais osé s'égarer jusqu'à elle, et je n'ai pour elle que l'affection d'un frère; mais ce que vous ne pouvez ignorer, c'est que j'ai pour vous et pour Mme Gonthard une affection toute filiale, et je tremble de joie à l'idée de passer ma vie avec vous. »

« Il me prit les mains, les serra fortement et passa son bras sous le mien pour rentrer dans la maison comme la première fois que j'y étais venu. Ces dames qui étaient sorties ne tardèrent pas à revenir, et au ton dont Mme Gonthard me dit : « Ah! monsieur Georges, vous restez donc à dîner avec nous, » je vis bien qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à la proposition qu'on m'avait faite, mais il me fut de même aisé de voir que la jeune fille ne se doutait de rien.

« Je fus effrayé pendant quelques jours de la brusque détermination que j'avais prise, puis je m'accoutumai peu à peu à cette perspective de bonheur. Une seule chose m'inquiétait : la jeune fille avait-elle réellement pour moi les sentiments que lui prêtait son père? Je n'avais rien remarqué en elle qui pût me le faire supposer, et, le dimanche suivant, ayant passé toute la journée auprès d'elle

et l'ayant observée avec une attention intéressée, je ne vis rien non plus qui pût me fixer à cet égard. Félicie était toujours cette enfant craintive et rougissante que ma présence embarrassait. Il n'y avait que de la pudeur dans son trouble, j'y cherchai en vain de l'amour. Mais cette recherche eut un résultat que je n'avais pas prévu; je saisis toutes les nuances de cette beauté délicate, je vis dans ses yeux toute la pureté de son âme, je découvris en elle mille qualités exquises, et mon cœur se laissa prendre en essayant de savoir si le sien était pris. En revenant le soir à Paris je me disais déjà avec découragement et comme si ce rêve eût été près de finir:

« Le père s'est trompé, elle ne m'aime pas! »

« Cette incertitude se prolongea pendant près de deux mois. J'avais pris M. Gonthard pour confident et je lui soumettais tous mes doutes. Il en riait doucement, soutenant toujours qu'elle m'aimait, qu'il en était sûr, mais qu'il n'en avait point de preuves. J'en étais venu à être très-malheureux. C'était la timidité même de la jeune fille qui me déconcertait, je craignais de l'effaroucher en lui parlant, et, lorsque par hasard, on nous laissait en tête-à-tête, j'étais comme un enfant qui désire s'emparer d'un oiseau et qui n'ose faire un pas ni un mouvement. Enfin un jour je pris courage, et, la trouvant seule dans le salon, occupée à broder, je m'assis à côté

d'elle et risquai les premiers mots d'une voix mal assurée. Elle se leva comme pour s'enfuir. Je la retins par sa robe et pressai sa main dans les miennes; elle ne fit pas un grand effort pour m'échapper, mais elle détourna la tête, et je fus obligé de parler sans voir l'effet que produisaient mes paroles. Je lui dis que j'avais l'aveu de son père, que tout dépendait d'elle et qu'il y allait du bonheur de ma vie. Elle restait immobile et ne se retournait pas. J'ajoutai alors que je comprenais trop à son silence qu'il n'y avait plus d'espoir et que je n'avais qu'à m'éloigner pour toujours. Elle tressaillit. Je ne retenais plus sa main, et elle ne fuyait pas. En ce moment sa mère rentra. Elle se rassit vivement et reprit sa broderie pour cacher l'émotion dont elle n'était plus maîtresse.

« Je m'en allai, ce soir-là, plus calme et presque heureux. Je n'avais pas obtenu ce que je voulais, un *oui* bien distinct, mais je sentais que ce *oui* était impossible à prononcer et que même au pied de l'autel le prêtre ne l'entendrait pas. Quelques jours après, M. Gonthard vint chez moi pour m'annoncer qu'il ne s'agissait plus que de fixer l'époque du mariage. Homme excellent! Rare et charmante nature! Je n'oublierai jamais toute la joie, toute l'affection qu'il me témoigna en cette circonstance, et, maintenant que je le connais, je suis certain qu'il ne s'en montra si prodigue que pour me cacher en

quelque sorte que c'était à moi surtout que ce mariage était avantageux.

« Nous nous mariâmes au bout de six semaines, et, après avoir passé quelques jours en famille, nous partîmes, ma femme et moi, pour l'Italie. J'espérais pendant le voyage, et grâce à la familiarité d'un long tête-à-tête, triompher de sa réserve et établir doucement entre elle et moi l'égalité qui convient entre époux. Tous mes efforts furent vains. Elle se soumettait à toutes mes volontés, mais il lui était impossible d'en manifester une qui lui fût propre. Ses désirs étaient ceux que j'avais exprimés, ses plaisirs ceux que je préférais. On m'avait livré une adorable enfant, et je ne pus réussir à faire d'elle une jeune femme. Du reste, elle n'avait de l'enfance que l'inexpérience et la grâce : rien d'inconstant en elle, rien de capricieux; il semblait qu'elle était heureuse d'être dirigée, d'être gouvernée et d'échapper ainsi à la responsabilité de ses actes. Hélas! ce ne fut que trop tard que je devinai que cette soumission sans bornes prenait sa source dans l'amour qu'elle avait pour moi, amour profond et mystérieux, trop pur pour être exprimé dans la langue des hommes et qu'elle ne voulait sans doute confier qu'à l'oreille des anges!

« A notre retour d'Italie, l'accueil qu'on nous fit, le bien-être et le charme de la Villa-aux-Roses nous empêchèrent de regretter les splendeurs des pays

lointains. On avait profité de notre absence pour nous faire arranger un appartement complet où le goût de M. Gonthard avait présidé aux moindres détails, où l'on avait réuni tout ce qui peut être utile ou agréable. Le digne vieillard en était tout fier.

« C'est mon chef-d'œuvre que cet appartement, » disait-il.

« De cette façon nous avions notre liberté, tout en demeurant avec eux, et nous n'avions jamais à réclamer ni même à désirer la solitude. Nous allions chez eux autant que nous voulions, mais il fallait les prier en quelque sorte pour qu'ils vinssent chez nous. C'est qu'ils possèdent tous deux au plus haut degré la discrétion, cette vertu si rare et si nécessaire dans la vie en commun.

« Je ne crois pas que jamais mortel ait passé six mois plus parfaitement calmes, plus parfaitement heureux que ceux que je passai dans l'intérieur de cette famille. Nous ne voyions de monde que juste ce qu'il en fallait pour rompre l'uniformité de notre vie, et nous n'étions jamais plus contents, plus à notre aise que lorsque nous étions seuls tous les quatre. Que de soirées charmantes se sont écoulées ainsi ! C'était l'été. Nous sortions en voiture au soleil couchant, nous nous faisions conduire dans ces beaux bois qui avoisinent Versailles. La bonne humeur de M. Gonthard égayait la route. Au retour,

on se réunissait dans le salon qui donne sur le jardin; Félicie se mettait au piano et accompagnait en sourdine notre conversation, où elle chantait avec moi un duo lorsqu'on l'en priait bien fort. Minuit sonnait quelquefois que nous étions encore là. Vous me direz que beaucoup de personnes se réunissent ainsi tous les soirs pour causer ou pour faire de la musique et qu'elles s'ennuient. C'est qu'elles n'y mettent pas du leur, comme on dit vulgairement, et que les circonstances extérieures ne peuvent aider au bonheur, si nous ne tirons ce bonheur de nous-mêmes.

« Mais une joie plus douce que toutes nos joies nous souriait dans un prochain avenir. La santé de Félicie ne nous inspirait aucune inquiétude ; elle appelait de tous ses vœux l'instant où elle pourrait dire : « Notre enfant! » Que de songes! Que de projets! Quelle tendresse prodiguée à l'avance! Nous comptions les jours, nous aurions voulu hâter la marche du temps. Hélas! c'était une vie nouvelle que nous attendions, et ce fut la mort qui vint nous frapper. Ma femme mourut en donnant le jour à un fils qui ne lui survécut que quelques heures. »

Georges s'arrêta, sans doute parce qu'il craignait de céder à son émotion. Le silence est comme une digue qu'on oppose aux mouvements tumultueux. Je profitai de cette interruption forcée pour jeter un regard autour de nous; mais la nature ne s'as-

sociait pas comme la veille au deuil de mon compagnon, tout le bois semblait en fête. L'azur du ciel était sans nuages, les rayons d'or se jouaient dans les branches ou étincelaient à nos pieds dans l'herbe ; on entendait, au milieu du calme profond de la solitude, ce bruissement sourd, ce concert mystérieux et vague qui sort on ne sait d'où et qui fait rêver aux fées et aux lutins. Je trouvai que cette joie extérieure insultait à la douleur de Georges, et prenant la parole, je lui dis :

« Il y a un an au moins que ce malheur vous est arrivé ?

— Il y en aura deux bientôt, répondit-il, mais ce sont de ces malheurs sur lesquels le temps n'a point de prise : ils sont toujours présents. Je sens tous les jours davantage la perte que j'ai faite, et c'est surtout depuis que je suis séparé d'*elle* sans retour que je la connais et que je l'apprécie. Toutefois, dans les premiers moments, ma douleur eût été plus forte ou, du moins, plus apparente, si elle n'avait été effacée, en quelque sorte, par celle de Mme Gonthard. Je fus effrayé de cette douleur, je vis que nous avions à craindre encore. Ma belle-mère fit une maladie qui la tint près de trois mois entre la vie et la mort.

« Nous suspendîmes nos regrets pour nous dévouer tout entiers à elle. Je lui donnai pendant ces trois mois toutes les preuves d'affection dont je

suis capable, et je n'y eus guère de mérite, car je m'étais accoutumé à me croire dans ma propre famille, et, quoique ma femme ne fût plus là, je regardais toujours sa mère comme la mienne. Enfin nous parvînmes à la sauver, et M. Gonthard, respirant pour la première fois, me dit au milieu de ses larmes :

« — Mon cher Georges, je vous demande un dernier service pour couronner tous ceux que vous nous avez rendus, promettez-moi de rester avec nous..., du moins tant que votre position ne sera pas changée, ajouta-t-il en baissant les yeux.

« — Ah! monsieur, lui dis-je, c'est une nouvelle et bien chère faveur que vous m'accordez en ayant l'air de me demander un service. Je songeais avec effroi à l'instant où il faudrait nous quitter pour toujours. Quant à remplacer jamais celle que vous m'aviez donnée, je vous jure que je ne le tenterai pas. Je n'étais point par goût disposé au mariage, des circonstances toutes particulières m'y ont amené, mais je ne courrai pas la chance d'une seconde épreuve.

« — Ne dites pas cela, me répondit-il sérieusement, surtout ne le dites pas à ma femme. Elle vous prendrait peut-être au mot, et vous lui prépareriez de nouveaux chagrins. Les femmes ne se rendent pas compte, comme nous, des devoirs et des nécessités de la vie, et une mère croit volontiers qu'il est facile de ne jamais oublier la fille qu'elle pleure. Vous

êtes jeune, vous n'avez pas encore trente ans, vous seriez imprudent d'engager l'avenir. Il ne nous appartient pas, d'ailleurs. Accordez-nous donc simplement ce que nous vous demandons du fond du cœur, demeurez avec nous tout le temps que cela vous sera possible. Hélas! mon cher ami, il n'y a que vous qui puissiez m'aider à consoler ma pauvre femme. »

« Il n'y avait, en effet, que ma présence qui semblât apporter quelque adoucissement à son désespoir. Je ne vous dirai pas comment on est parvenu à faire rentrer un peu de calme dans cette âme bouleversée. Peut-être se contraint-elle à cause de moi. Quoi qu'il en soit, elle semble vouloir se rattacher à la vie du monde, elle commence à recevoir ses amis, et elle m'a prié l'autre jour de l'accompagner dans quelques visites.

« Quant à M. Gonthard, il est redevenu jeune à mon intention. Nous faisons ensemble de longues courses à cheval, nous allons à la chasse ensemble. Il m'avait conseillé, craignant pour moi l'inaction, de reprendre au ministère la place que j'avais quittée; mais, comme j'ai fait dernièrement un assez joli héritage et que j'ai toujours eu du goût pour les entreprises industrielles, j'ai mieux aimé conserver mon indépendance et j'ai établi à B.... une fabrique de plumes métalliques dont vous avez dû voir fumer les hautes cheminées. Ma fabrique, quoiqu'au dé-

but, est en voie de prospérer. Je suis donc aussi heureux qu'on peut l'être après avoir perdu ce qui faisait tout l'attrait de la vie. Je me complais dans les souvenirs. Mon beau-père me parle souvent de sa fille; il me raconte vingt détails charmants de son enfance, il me dit : « Félicie cueillait souvent de ces fleurs-là; » ou bien : « Que Félicie aurait aimé à se promener ici avec nous! » Mais sa tristesse est sereine, pour ainsi dire, un indifférent même n'en craindrait pas le spectacle, et l'on sent, quand il lève les yeux au ciel, qu'il n'a pas dit à sa fille un éternel adieu.

« J'ai voulu vous faire connaître le cœur de cet excellent homme avant de vous présenter à lui, car vous viendrez nous voir à Versailles; je ne veux plus laisser au hasard le soin de nous réunir, et voilà pourquoi j'ai commencé par vous traiter en ami intime. »

Nous étions levés depuis un moment. Nous nous remîmes en marche, choisissant les sentiers les plus ombreux, et nous échangeâmes encore bien des confidences. Mais le nom de Félicie ne fut plus prononcé dans la conversation, et, lorsque j'essayai de revenir sur ce sujet, je vis que Georges éprouvait une sorte d'ébranlement nerveux et que le récit qu'il m'avait fait avait ravivé toute sa douleur. Je résolus donc de ne jamais lui reparler de tout cela ou d'attendre du moins qu'il m'en parlât lui-même.

Nous étions arrivés à la lisière du bois. Je lui promis de me rendre le surlendemain à la Villa-aux-Roses, et, après nous être une dernière fois serré la main, nous nous séparâmes, moi pour reprendre ma route à l'ombre, lui pour s'élancer dans la plaine que le soleil inondait de ses feux.

III

LA VILLA-AUX-ROSES.

Le surlendemain, à l'heure convenue, j'étais sur le boulevard de la Reine et je sonnais à la grille de M. Gonthard. J'étais curieux de juger par moi-même si les choses étaient telles qu'on me les avait décrites, et je dois avouer que le premier coup d'œil fut tout à fait favorable et que je fus séduit par le seul aspect de cette coquette maison blanche qui semblait plantée au milieu des roses. Je pus constater que cette impression de calme et de bien-être qu'on ressentait en y entrant était réelle et non imaginaire. On était forcé de se dire, comme

Georges se l'était dit la première fois qu'il y était venu :

« Je serais heureux d'habiter ici. »

Un domestique, qui n'avait rien de l'insolence d'un laquais de bonne maison, vint à ma rencontre, me pria de monter et m'introduisit dans un élégant salon de travail où Georges m'attendait. Je fus reçu à bras ouverts et avec toute la cordialité d'une amitié déjà ancienne, et, comme je lui témoignais mon admiration pour le luxe et le bon goût de sa demeure :

« Ce n'est pas la cage qu'il faut admirer, me dit-il, ce sont les oiseaux. »

Puis il me remercia avec effusion de ma visite. Il ne connaissait point de jeunes gens à Versailles, il avait un peu trop négligé ses amis de Paris. Un grand bonheur, puis une douleur cruelle l'avaient tour à tour absorbé. Il y a des phases de la vie où un ami de notre âge qui sympathise avec nous et devant lequel nous pouvons penser tout haut, nous est nécessaire, et nous nous apercevons qu'il nous manque même lorsque nous avons tout le reste.

Quand une demi-heure à peu près se fut écoulée, il me quitta pour aller voir si sa belle-mère pouvait me recevoir. Il revint m'annoncer d'un air désappointé qu'il y avait une dame avec elle, que cette dame était une espèce de folle qui faisait des visites interminables, et que, si nous nous montrions, il

n'y aurait plus moyen de s'en débarrasser. Il avait donc jugé plus sage de différer la présentation.

« Mais mon beau-père est dans le parc, ajouta-t-il, et, si vous voulez, nous commencerons par lui. »

Nous descendîmes et nous nous trouvâmes devant un vaste tapis de verdure tout semé de beaux arbres et de corbeilles de fleurs, et à travers lequel courait un ruisseau qui prenait en certains endroits les proportions d'une rivière. On avait si bien disposé toutes choses que ce parc semblait grand, bien qu'il fût petit en réalité. Je me récriai de plaisir. Georges cherchait son beau-père; mais je n'étais pas pressé de le voir, au contraire. Les lieux répondent bien, me disais-je, à l'idée que Georges m'en a donnée; mais en sera-t-il de même des parents de Félicie? N'y a-t-il pas encore dans l'opinion qu'il a d'eux quelque chose de l'amour qu'il avait pour elle?

Nous découvrîmes enfin M. Gonthard. Il était dans un petit jardin réservé entouré d'un treillage et dans lequel on ne voyait que des roses. Georges m'expliqua que ce jardin appartenait en particulier à son beau-père et que le jardinier n'y travaillait que sous sa haute surveillance.

« C'est lui, me dit-il, qui soigne tous ses rosiers, qui enlève les roses fanées, qui dégage celles qui veulent éclore. Il en a de toutes les espèces et il est très-fier de sa collection; mais il n'a aucun des travers du collectionneur, et il ne vous donnera de

plus amples détails qu'autant que vous les lui demanderez. »

M. Gonthard vint à nous. Il était vêtu de blanc avec un chapeau de paille. Je fus tout de suite rassuré, Georges n'avait point exagéré : le maître était digne de l'habitation. On se sentait pris pour lui d'une sympathie irrésistible. La douceur de sa physionomie n'avait rien de fade ; on devinait sous cette douceur l'élévation et la force d'âme. Du reste, le cadre dans lequel je le voyais, ce costume blanc, ces roses, tout cela s'harmoniait merveilleusement avec le personnage, et jamais, depuis, en pensant à lui, je n'ai pu me le représenter que tel qu'il m'était apparu dans cette première rencontre.

Il me dit qu'il me connaissait de réputation, que son gendre lui avait parlé de moi dans les termes les plus favorables. Je lui retournai le compliment, et nous nous assîmes tous les trois sur un banc rustique. La conversation roula d'abord sur les événements du jour, puis elle devint plus intime, plus personnelle, et chacun de nous, sans songer le moins du monde à briller, finit par se montrer sous son aspect le plus avantageux. Cependant il y avait déjà près d'une heure que nous étions là, Georges se leva pour aller voir de nouveau si sa belle-mère était libre, et je restai seul avec M. Gonthard.

Lorsqu'on est trois et qu'un s'éloigne, il est rare

que les deux autres ne s'occupent point de l'absent. Dans le monde, c'est ordinairement ce moment-là qu'on choisit pour exercer son esprit aux dépens de la charité; mais M. Gonthard n'était pas du monde, et il ne profita du départ de son gendre que pour me dire tout le bien qu'il pensait de lui.

« Je sais, me dit-il, que Georges vous a longuement entretenu de moi, de ma femme et de l'unique et chère enfant que nous avons perdue. Je suis tranquille, il ne vous a rien caché de ce qui est à notre avantage; mais je suis certain aussi qu'il a laissé dans l'ombre tout ce qui est au sien. Il croit nous devoir beaucoup; la reconnaissance lui est aussi douce qu'elle est pénible à d'autres, mais c'est nous maintenant qui sommes en reste avec lui. Vous croyez le connaître, monsieur : il n'y a que moi qui le connais. Vous ne pouvez vous imaginer combien il est simple, accommodant, d'un caractère égal, combien enfin c'est chose agréable et facile que de vivre avec lui. Si je ne l'avais pas eu près de moi, ce n'est pas seulement ma fille que je pleurerais à cette heure, il y aurait deux tombes au lieu d'une : la mère n'aurait pas survécu à son enfant. Elle a compris, la pauvre femme, qu'elle n'était pas tout à fait abandonnée et que, tant que Georges était là, il y avait encore quelque chose de Félicie. Il a été admirable de patience et de dévouement. Il s'oubliait pour ne s'occuper que de nous.

Aussi nous l'aimons comme un fils, et c'est bien ce qui m'inquiète, ajouta-t-il d'un air pensif, car je commence à songer avec effroi qu'un jour peut venir où il faudra nous séparer de lui. »

Je devinai sa crainte, et, pour la dissiper, je lui répétai tout ce que Georges m'avait dit l'avant-veille à ce sujet. A mesure que je parlais, je voyais sa figure s'éclaircir et une espérance incertaine briller dans ses yeux.

« Je vous crois, reprit-il enfin avec un sourire mélancolique, et vous vous imaginez sans doute qu'il m'est doux de vous croire. Eh bien, cela va vous paraître bizarre, il n'en est rien, monsieur. Ce n'est point à l'âge de Georges qu'on peut s'engager à laisser son cœur vide à jamais. Si un sentiment égoïste me pousse à désirer qu'il ne contracte pas d'autres liens, l'intérêt que je lui porte me fait craindre pour lui l'isolement. Ma femme est délicate, j'ai soixante ans passés ; nous pouvons lui manquer un jour. Il a fait.... il aurait fait le bonheur de ma fille : ai-je droit de l'empêcher de faire le bonheur d'une autre? Ne devrais-je pas l'y exhorter plutôt ? Mais je ne puis m'y décider ; je songe à cette intimité qui nous est si précieuse, je songe surtout à ma femme qui ne pourrait jamais s'habituer à le voir rechercher une autre alliance. Mon devoir est de m'abstenir. Ce serait peut-être pour elle un coup plus fatal encore.... Mais je vous prie, mon-

sieur, si par hasard il vous consultait, je vous prie de lui dire que je ne saurais blâmer une chose qui, après tout, ne serait pas blâmable et que je désire au fond pour lui, tout en la redoutant pour nous. »

Il cessa de parler : il avait aperçu Georges qui revenait à nous. Celui-ci nous apprit avec un mécontentement visible que Mme Dubuisson (c'était le nom de l'importune visiteuse) ne se préparait point du tout à partir et qu'elle semblait décidée, au contraire, à rester là jusqu'au soir.

« Georges n'aime pas Mme Dubuisson, dit en riant M. Gonthard, et pourtant ce n'est pas du tout une méchante femme. Elle est une de nos plus anciennes connaissances, et elle m'amuse quelquefois par ses saillies. »

Georges, répondit que, quant à lui, elle ne l'amusait jamais, et que, de plus, elle avait toujours le talent de se trouver là lorsqu'on n'avait pas besoin d'elle.

« Je ne puis pas la sentir, » ajouta-t-il tout bas en m'entraînant vers une sorte de petit temple grec où il y avait un billard.

M. Gonthard était de première force à ce jeu ; il n'eut pas de peine à nous battre. Quand Georges jugea que Mme Dubuisson devait être partie, nous reprîmes notre promenade en nous dirigeant vers l'habitation ; mais nous n'avions pas fait dix pas

qu'une grande femme vêtue de noir et de rouge et qui avait dans ses mouvements une vivacité extraordinaire tomba tout à coup sur nous. Georges fit un bond en arrière : c'était Mme Dubuisson elle-même.

« Je vous trouve à la fin! dit-elle en s'adressant à M. Gonthard. Figurez-vous qu'il y a une heure que je vous cherche, que je vous appelle. Vous ne m'avez pas entendue? C'est extraordinaire. M. Georges aurait dû m'entendre. Je suis furieuse, mon bon monsieur Gonthard, je suis tout simplement furieuse contre votre femme. On n'est pas plus déraisonnable qu'elle. J'ai passé deux heures à la prêcher, à lui faire de la morale, à lui dire tout ce qu'elle mérite. Oui, je me suis fâchée, je lui ai dit des choses fort désagréables, et cela par pure amitié, dans son intérêt, pour vaincre la résolution qu'elle a prise et qui est absurde. Je voulais vous prier de vous joindre à moi, car je ne me tiens pas pour battue, et je suis aussi entêtée qu'elle. Oh! pour ce qui est du caractère, je défie tout le monde, et, quand j'ai mis une chose là, fit-elle en posant un doigt sur son front, il faut que cette chose soit. »

Nous l'écoutions tous trois en silence, M. Gonthard avec résignation, Georges avec une sourde colère, et moi avec une surprise que justifiait assez son incroyable volubilité. Jamais je n'avais entendu un

tel flux de paroles, toute comparaison n'en pourrait donner qu'une faible idée. Les gestes et les mouvements étaient en harmonie avec les mots, aussi nombreux, aussi rapides. J'aurais pu rester une heure avec elle sans pouvoir placer une syllabe, sans même l'essayer, mais M. Gonthard trouva moyen de l'interrompre pour lui demander de quoi il s'agissait.

« De quoi il s'agit? reprit-elle. Ne vous l'ai-je pas dit? Non? Eh bien, je vais vous le dire, et ce ne sera pas long. Tenez, nous pouvons nous asseoir sur ces quatre chaises qu'on semble avoir placées là tout exprès pour nous. Oh! restez, monsieur Georges, restez; il faut que vous soyez au courant des choses, et j'aurai peut-être besoin de votre assistance. Monsieur n'est pas de trop non plus, continua-t-elle en se tournant vers moi qui me préparais déjà à battre en retraite avec mon ami. Monsieur vient de Paris sans doute? Monsieur n'est pas de Versailles, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu monsieur. C'est une nouvelle connaissance que vous avez faite? Vous avez bien raison de faire de nouvelles connaissances. Quand on se borne aux anciennes, les unes partent, les autres meurent, et on s'aperçoit un beau matin qu'on est tout seul. Mais je ne crains plus la solitude à présent, mon cher monsieur Gonthard; ma fille revient : voilà ce que je voulais vous apprendre. Savez-vous que sa tante l'a gardée cinq

ans? Cinq ans dans un couvent à ne voir que des religieuses, à s'instruire, à coudre, à chanter matines et à jouer du piano! Aussi mon Annette est un prodige. C'est demain que je vais la chercher à Paris. Sa tante va bien pleurer : où il y a à rire pour l'une, il y a à pleurer pour l'autre, c'est toujours ainsi. Après cela, ce n'est pas ma faute si ma sœur s'est faite religieuse; elle devait bien penser, en prenant ma fille, que je ne la lui laisserais pas à tout jamais. Je vous ai dit vingt fois, mais ces messieurs ignorent peut-être que nous étions deux sœurs. Angèle était la cadette et la plus belle assurément, quoique je ne fusse pas mal non plus; d'abord j'étais plus grasse qu'aujourd'hui, mais enfin Angèle était belle comme les amours. C'est même cette malheureuse beauté qui fut la cause indirecte des vœux qu'elle prononça. L'histoire n'est pas longue, je puis bien la conter à ces messieurs, il n'y a pas de mystère, et la chose a fait assez de bruit dans le temps. »

Mme Dubuisson, comme on peut le voir par ce spécimen de sa conversation, n'avait point précisément ce qu'on appelle de la suite dans les idées. Elle passait volontiers du blanc au noir et du noir au blanc, se reportait sans transition de vingt ans en arrière, enchevêtrait ses récits les uns dans les autres, les quittait, les reprenait, et parlait de tout un peu, hormis de ce dont elle devait parler. Les per-

sonnes qui la voyaient pour la première fois s'efforçaient de la suivre et y perdaient leurs peines, car la vivacité du débit se joignant à la confusion des pensées, on se sentait pris de vertige et on était obligé de s'arrêter court. Mais M. Gonthard avait l'art, comme nous l'avons vu, de la remettre par un mot dans le droit chemin. Il l'interrompit donc pour la deuxième fois et lui demanda avec calme quel rapport avait tout cela avec la colère dont elle semblait animée contre Mme Gonthard.

« Le rapport le plus direct et le plus naturel, repartit Mme Dubuisson qui n'aimait pas qu'on eût l'air de lui reprocher ses digressions. Je suis furieuse contre Mme Gonthard parce qu'elle ne veut pas revoir ma fille. Comprenez-vous cela? Je croyais qu'elle serait presque aussi joyeuse que moi de revoir Annette qu'elle a connue toute petite. Eh bien, non, elle prétend que cela lui ferait trop de peine. « Mais, ma bonne amie, lui ai-je dit, si je ne vous l'amène pas chez vous, il faudra bien que vous la voyiez chez moi lorsque vous y viendrez. — Vous voudrez bien m'excuser pour quelque temps, m'a-t-elle répondu. Vous ne la garderez pas toujours chez vous, vous la marierez, et alors... » J'ai répliqué que je comptais bien la garder toujours et que, si je l'établissais, ma première condition serait que mon gendre vînt demeurer avec moi. C'est mon rêve d'abord! Mon appartement est bien suffisant

pour une famille. Annette était assez pétulante étant enfant, j'ai été obligée de me séparer d'elle parce que nous ne pouvions plus nous entendre; mais elle est devenue douce comme un ange, et je vais être enfin la plus heureuse des mères.

— C'est pour cela, dit M. Gonthard saisissant encore cette occasion de la ramener au but de sa visite, c'est pour cela qu'il faut avoir de l'indulgence et respecter les susceptibilités d'une trop juste douleur. Je suis plus fort que ma femme, et je renferme en moi ce que souvent elle laisse échapper. La vue de votre fille me sera pénible aussi dans les premiers temps, mais je m'y habituerai. Félicie et elle étaient à peu près du même âge, elles ont joué ensemble dans ce jardin, je crois les voir encore.... Vous avez un bon cœur, madame, vous devez comprendre tout ce qu'il y a de douloureux pour nous dans un pareil rapprochement. Vous êtes, comme vous dites, la plus heureuse des mères, et nous avons perdu notre fille. »

L'accent avec lequel il prononça ces mots était poignant dans sa simplicité et vous arrachait presque des larmes. Mme Dubuisson elle-même en fut émue, et, tendant la main à son vieil ami, elle lui dit :

« Je comprends tout cela et je me mets à votre place. Je comprends même que dans le premier moment votre femme ait refusé de voir Annette,

mais elle aurait dû se rendre à mes raisons, à mes instances. Vous êtes raisonnable, vous; vous convenez que la première entrevue vous sera pénible, et cependant vous vous y résignez. Il faut bien faire quelque chose pour ses amis. Annette sera si heureuse de vous revoir! Elle vous aime tant! Elle me demande toujours de vos nouvelles. C'est un cœur d'or que cette enfant. Mais je suis encore à m'expliquer comment elle est devenue aussi sage, aussi douce, quoiqu'elle soit toujours un peu maligne : c'est dans le sang. Figurez-vous que j'ai dit à Mme Gonthard que nous nous brouillerions, si elle s'obstinait, et qu'elle n'a rien répondu! Voilà le cas qu'elle fait de moi. Mais je compte sur vous pour la fléchir, mon bon monsieur Gonthard; je compte sur vous encore davantage, monsieur Georges, car elle a bien de l'amitié pour vous, et si vous la pressez un peu, elle cédera.

— Je ne me mêlerai en rien de cette affaire, madame, répondit Georges d'un ton froid. Les motifs qui empêchent ma belle-mère de recevoir mademoiselle votre fille sont de ceux qu'on ne discute pas. La douleur d'une mère a des délicatesses infinies; vous auriez dû le sentir, et....

— C'est-à-dire que j'ai eu tort d'insister? s'écria vivement Mme Dubuisson.

— Je ne dis pas cela, madame; je dis simplement que, moi, je n'insisterai pas. »

Il la salua en silence, me prit par le bras, et nous nous éloignâmes avant qu'elle fût revenue de sa stupéfaction. Il m'entraîna vers la maison et me dit qu'il était sûr que cette folle (c'est le terme dont il se servit) avait ravivé toute la douleur de Mme Gonthard, et qu'il craignait bien que celle-ci ne pût nous recevoir après une pareille scène.

« Quoi que puisse dire mon beau-père, poursuivit-il tout en marchant, je ne m'accoutumerai jamais à cette Mme Dubuisson. Elle me paralyse, elle m'anéantit, elle me fait couler de la glace dans les veines. Voilà, par exemple, une personne avec laquelle il me serait impossible de vivre. Et elle prétend, si elle marie sa fille, forcer son gendre à demeurer avec elle! Pauvre garçon, je le plains! Pour peu qu'il ne soit pas un saint, leur intérieur sera un véritable enfer, car ce n'est point seulement la femme la plus bavarde de la terre, c'est le caractère le plus malheureux, le plus fantasque.... Mais venez, et voyons si ma belle-mère est encore dans le salon. »

Nous montâmes. Il ouvrit la porte d'une antichambre, puis la porte du salon, qu'il laissa entr'ouverte. Mme Gonthard était là.

« Je venais voir, lui dit-il, si je pouvais vous présenter l'ami dont je vous ai parlé; mais dans l'état où vous êtes, il vaut mieux remettre cela à sa prochaine visite.

— Non, non, répondit une voix douce qui comprimait des sanglots. J'étais seule, je ne m'attendais pas.... Dans un instant je serai maîtresse de moi, rien que le temps d'essuyer mes yeux. C'est que Mme Dubuisson est venue me parler de sa fille et qu'elle veut à toute force me l'amener.

— Je sais tout. Elle est dans le parc.

— Ah! Et votre ami?

— Il est là.

— Faites-le entrer.

— Plus tard.

— Non, tout de suite, je vous en prie. »

Georges vint me chercher. Nous attendîmes quelques secondes pour laisser à Mme Gonthard le temps de se remettre, puis nous entrâmes.

Elle était vêtue de noir. Un bonnet noir encadrait ses épais bandeaux de cheveux bruns auxquels le temps mêlait déjà quelques fils argentés. Ses traits étaient réguliers et délicats. Elle était pâle, d'une pâleur mate qui ressortait encore davantage à cause du cercle rouge qui entourait ses yeux. Mais on voyait tout de suite que cette rougeur n'était point accidentelle et que c'était en quelque sorte l'ineffaçable marque de sa douleur de mère.

Elle m'accueillit avec une affectueuse politesse et fit les frais de la conversation. Aucune allusion au passé, rien de plaintif ni de personnel ; des pensées justes exprimées dans un langage mesuré, de la sen-

sibilité par éclairs et quelquefois même un sourire. On n'aurait jamais deviné, à l'entendre, qu'une seule pensée l'absorbait; c'est peut-être parce que j'avais été prévenu que je crus remarquer un certain effort dans les soins qu'elle prenait pour être aimable. Elle me dit qu'elle comptait bien que je dînerais avec eux, elle insista avec tant de bonne grâce qu'il me fallut y consentir. Je vis en cette occasion combien Mme Gonthard était désireuse de complaire en tout à son gendre et quelle tendre amitié elle avait pour lui. Hélas! ces sentiments qui avaient d'abord adouci sa peine devaient bientôt la rendre plus amère et lui faire regretter d'avoir survécu à son enfant.

Elle me pria de l'excuser et se retira pour donner quelques ordres. Dès que je fus seul avec Georges, je lui dis :

« Maintenant que je connais M. et Mme Gonthard, je conçois votre affection pour eux.

— Tenez, me dit-il en me désignant du doigt un grand tableau, voilà le portrait de leur fille. »

Je levai les yeux : Félicie était devant moi. C'était bien l'ange de dix-huit ans dont la douleur de Georges m'avait retracé la touchante image. Je crus la voir rougir et se troubler encore. Sa tête se détachait sur le bleu sombre d'un ciel sans nuages, et elle était entourée des roses de son père, de ces mêmes roses qu'on venait de me faire admirer. Le peintre avait

été inspiré : ce portrait avait une âme. Je le considérai longtemps, et, quand je me retournai pour serrer la main de Georges, je m'aperçus qu'il pleurait, mais cette fois il me laissa voir ses larmes.

IV

NOUVELLES CONFIDENCES.

L'intimité que le hasard d'une rencontre avait nouée entre Georges et moi se resserra de plus en plus, et je reconnus bientôt que j'étais en train de devenir son meilleur ami. Il venait souvent me voir le matin en allant à sa fabrique, dont il avait l'air de s'occuper en amateur, mais dont il surveillait pourtant tout le détail avec une rare intelligence. Ce n'était plus précisément un jeune homme que Georges Dutrey. Soit que la nature l'eût mûri de bonne heure, soit que l'habitude de vivre avec des personnes âgées lui eût communiqué quelque chose de leur caractère, il ne se plaisait qu'aux conversa-

tions sérieuses et s'élevait volontiers jusqu'aux plus hauts problèmes de la politique et de la morale. En contact tous les jours avec des ouvriers, il se préoccupait beaucoup de leur sort, et, comme il travaillait non dans le but de s'enrichir, mais pour dépenser l'activité qui était en lui, il n'était pas arrêté par des considérations personnelles pour apporter dans l'organisation de l'industrie d'utiles et généreuses réformes. Car il était de ceux qui pensent que l'humanité fait tous les jours un pas en avant, et qu'en dépit des circonstances le progrès reste toujours la première condition de la dignité humaine.

Si Georges avait été le moins du monde ambitieux, j'aurais pu croire qu'il visait à la popularité pour arriver plus vite à la députation; mais les honneurs n'étaient point sa chimère, il mettait au-dessus de tout l'indépendance et le repos. Quant à l'avenir, il n'y pensait guère; il aimait à vivre de la vie de ses parents d'adoption, il partageait leurs goûts, leurs plaisirs, il s'abandonnait à ce courant facile et régulier. On ne pouvait pas dire non plus que le passé l'absorbait tout entier : il regrettait toujours la douce Félicie, mais il ne pensait à elle qu'en de certains moments, et alors sa voix et son regard s'attendrissaient, et on était tenté d'expliquer sa froideur par la fidélité qu'il voulait garder à cette ombre chère. Mais moi, qui croyais alors

commencer à le connaître, je n'en pouvais juger ainsi, et je me disais tout bas que Georges Dutrey n'avait pas été destiné par Dieu aux orages de la passion et que sa belle âme ne pouvait cesser d'être sereine.

J'étais retourné plusieurs fois à la Villa-aux-Roses; j'aimais aussi à me retrouver dans cette maison. Pourtant je ne sais quoi de triste se mêlait à la bonne humeur du maître; les salons dorés, les beaux arbres du parc, les roses elles-mêmes, semblaient garder, au milieu de leur éclat, comme une teinte de mélancolie. C'est qu'il y avait dans cette maison une douleur muette, une douleur qui se cachait, mais profonde et inconsolable, la douleur de la mère.

Je fus forcé, à cette époque, d'entreprendre un long voyage; mon absence dura environ deux mois. Le jour même de mon retour, je vis arriver chez moi mon ami Georges qui parut très-satisfait de me revoir. Il était souvent venu demander de mes nouvelles, mais il ne m'avait pas écrit une seule lettre, quoiqu'il en eût pris l'engagement formel au moment du départ. Il s'excusa, me dit qu'il avait été bien tenté de le faire et que pourtant il ne l'avait pas fait. Il balbutiait et rougissait en parlant ainsi. Je m'aperçus donc sans peine que je n'avais plus affaire au même Georges toujours maître de lui que j'avais quitté deux mois auparavant, et je

remarquai plusieurs fois, dans le cours de la conversation, que son esprit était loin de ce dont je l'entretenais. Sa physionomie aussi avait changé; ses yeux n'avaient plus leur calme ordinaire, ses mouvements étaient brusques, ses paroles brèves. Il était évident pour moi qu'il avait quelque chose à me dire; cependant il ne me dit rien.

Il revint le lendemain. Il me parut encore plus soucieux, et, en voyant la pâleur de son front et l'éclat inusité de son regard, je fus pris pour lui d'un sentiment de pitié, je compris qu'il souffrait, et je m'efforçai encore de le mettre sur la pente qui mène aux confidences; mais tous mes efforts furent inutiles, je n'en obtins pas davantage. Seulement il soupira à plusieurs reprises en me quittant.

Ce manége dura plus de huit jours. Il entrait chez moi régulièrement en revenant de sa fabrique, y passait une heure ou deux, causait, s'essayait à la confiance et ne pouvait s'y décider. J'avais fait, à part moi, bien des suppositions; mais ces suppositions, tout en s'approchant plus ou moins de la vérité, n'étaient point la vérité elle-même. Avec des hommes de la nature de Georges, il est difficile de rien conjecturer à coup sûr; ils déroutent l'observation et se montrent sous les aspects les plus imprévus, lorsqu'ils consentent à se montrer. Enfin, un soir, à un moment où, certes, je ne l'attendais pas, occupé que j'étais à regarder les premières

clartés de la lune qui s'élevait majestueusement au-dessus du bois, on sonne à ma porte : c'est Georges. Je descends et cours au-devant de lui.

« Est-ce que je vous dérange? me dit-il en entrant.

— Au contraire, vous me faites plaisir.

— Ah! tant mieux, reprit-il, nous pourrons causer. Je me tâte depuis huit jours pour vous confier une chose qui m'est désagréable sous plus d'un rapport, une folie, pis qu'une folie, une sottise. Cela vous étonne déjà. Vous ne concevez pas que je puisse être fou; je ne le conçois pas plus que vous, je vous jure. C'était la honte qui me retenait. Mais, ce soir j'ai pris ma résolution à deux mains et je suis venu tout exprès; il n'y a plus moyen de reculer. »

Je le fis monter dans ma chambre. Il prit une chaise. Nous n'étions éclairés que par les blancs rayons de la lune, tout faisait silence autour de nous; un chien qui aboyait au loin dans la campagne se tut tout à coup comme pour inviter Georges à prendre la parole.

« Nous nous targuons de notre force, dit-il d'une voix grave, et nous sommes les jouets d'une force cachée, bien supérieure à la nôtre, et qui nous entraîne en dépit de toute résistance. C'est une vérité que j'ai été obligé de reconnaître depuis peu et qui a dérangé toutes les idées que j'avais sur la puis-

sance de la volonté humaine. J'ai trente ans, je suis d'une nature froide, d'un caractère sérieux; je m'étais arrangé pour passer tranquillement ma vie dans les conditions les plus agréables, avec des gens que j'aime.... Eh bien, voilà qu'un désir, un caprice insensé m'entraîne loin de ce nid de mon choix, voilà que je sens mon cœur comme bouleversé par un orage, moi qui ne croyais guère à ces orages-là. Ne vous imaginez pas que je cède en lâche, je lutte, au contraire, je lutte vaillamment; je me dis que je suis absurde, que c'est la dernière à laquelle j'aurais dû penser, que je serais le plus malheureux des hommes; que, dans ma position, d'ailleurs, il est impossible que je me remarie, et qu'enfin j'ai pris envers moi-même des engagements sacrés. Rien n'y fait, le caprice insensé reste maître. D'honneur, je voudrais qu'on pût me faire interdire. Je le mérite, car je ne m'appartiens plus, je ne suis plus une créature raisonnable. Je vous raconterai tout à l'heure des choses que vous ne voudrez pas croire, qui vous amuseront bien, si elles ne vous font pitié. Mais, tenez, ajouta-t-il brusquement, voulez-vous me rendre un service, voulez-vous partir avec moi pour l'Italie?

— Quoi! tout de suite comme cela, sans même prendre le temps de quitter mes pantoufles? répondis-je en riant.

— Si j'étais seul, reprit-il, si je ne laissais derrière

moi ces parents d'adoption qui me sont plus chers, plus respectables peut-être que ne me le seraient mes propres parents, oui, je vous emmènerais sur-le-champ, nous partirions ensemble, vous me rendriez ce service-là. Je vous prierais, en ce cas, de ne m'adresser aucune question, et je vous laisserais la bonne opinion que vous avez de ma sagesse. Cela n'est pas possible, il faut que je m'explique. Après tout ce que je viens de vous dire, il semble que rien ne soit plus simple, et pourtant, c'est bizarre, je ne puis me décider à prononcer le mot qui résume la situation.

—Je l'ai deviné, interrompis-je, il est inutile que vous le prononciez. Ne vous embarrassez donc pas d'explications ni de justifications, et racontez-moi simplement les faits.

— Les faits ne sont rien, mon cher ami, c'est le sentiment qui est tout ici. J'aimais de tout mon cœur l'angélique créature que le hasard avait jetée dans mes bras, je l'aimais autant que j'étais capable d'aimer, je le croyais du moins. Je l'ai pleurée amèrement, je la pleure encore.... Eh bien, ce qui m'humilie, ce qui me désole, ce qui est pour moi un affreux remords, c'est que je n'ai jamais éprouvé pour elle la millième partie de l'amour que je sens maintenant pour une autre. »

Il était dans l'ombre, je distinguais à peine ses traits, mais l'accent de sa voix me peignait ce que

je ne pouvais voir. Je respectai son émotion et j'attendis qu'elle lui permît de reprendre ces nouvelles confidences dont le début m'intéressait vivement.

« Je croyais, poursuivit-il au bout d'un instant, que les passions extravagantes étaient le privilége de la première jeunesse : je me trompais, à ce qu'il paraît. La chose a commencé, du reste, comme un vrai roman. Ce fut, je crois, le lendemain de votre départ. J'étais sorti dès le matin pour faire une promenade dans les bois, et je rentrais à la Villa par une petite porte de notre parc dont j'ai toujours la clef dans ma poche ; je tenais encore cette porte lorsque, de l'intérieur même du parc, je vois venir à moi une jeune fille vêtue de bleu clair avec un grand chapeau de paille et un paquet de roses à la main. Elle s'arrête, me regarde, sourit avec malice et dit enfin : « Excusez, monsieur, laissez-moi passer. » Je me range comme un sot sans mot dire, elle s'échappe, et, quand je pensai à mettre le nez dehors pour voir ce qu'elle devenait, elle avait disparu.

— Vous avez raison, lui dis-je, cela ressemble à une scène de roman. Je suppose que cette demoiselle s'était furtivement glissée dans le parc de votre beau-père pour lui voler ses fleurs?

— Pas du tout, c'était bien mon beau-père lui-même qui les lui avait données. Je ne le sus point tout de suite. Mon premier mouvement avait été de lui parler de ma rencontre, puis je m'étais ravisé,

je ne sais trop pourquoi. Je pensais, d'ailleurs, que si M. Gonthard avait vu cette jeune fille, il serait le premier à me parler d'elle; mais il n'en fit rien, quoique j'eusse essayé plusieurs fois de le mettre sur la voie. Cela m'intrigua. Je me promis d'en avoir le cœur net. Il y a dans notre parc une espèce de monticule qu'on appelle *la Découverte*, et d'où l'on peut tout voir sans être vu. Le lendemain de bonne heure j'étais à mon poste, il ne vint personne. Je ne me décourageai pas, je renouvelai l'expérience quatre jours de suite, et toujours avec un résultat négatif. Mais ce fut une première imprudence. Pendant ces longues heures de vague attente et de sotte curiosité, je ne pouvais penser qu'à la jeune inconnue, et, bien que je ne l'eusse vue qu'un moment, à force de penser à elle, je parvins à recomposer toute sa physionomie, à la voir en rêve telle qu'elle m'était apparue en réalité. C'était une jeune fille qui pouvait avoir seize ou dix-sept ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, fraîche et gracieuse comme les roses qu'elle tenait à la main. Son œil était brun et vif, ses cheveux presque blonds, ses traits irréguliers, mais illuminés par le plus doux, par le plus fin, par le plus charmant sourire!... C'était ce sourire qui m'avait le plus frappé, et j'y revenais sans cesse. Voilà pourtant de quelle manière on commence à aimer, voilà comment le cœur se prend pour toute la vie! Quel misérable enfant

que l'homme! J'aurais dû pressentir ce qui arriverait; je le pressentais au fond, mais je n'étais déjà plus libre, un invincible aimant m'attirait chaque matin du côté de *la Découverte*. Le cinquième jour je fus plus heureux. La jeune fille déboucha tout à coup d'une allée et courut à mon beau-père qui, l'ayant aperçue de loin, venait au-devant d'elle. Il l'embrassa, et elle passa son bras sous le sien. Ils n'étaient pas très-loin de moi, mais il ne m'arrivait de leur conversation que des sons tout à fait indistincts. Ils s'assirent sur un banc, elle ôta son chapeau, je pus la contempler à mon aise. Elle est peut-être fort ordinaire, jolie tout au plus: elle me semblait belle comme la beauté même, et je me surpris palliant déjà et admirant jusqu'aux défauts qu'on eût pu reprocher à sa figure. Après avoir causé quelque temps avec elle, M. Gonthard se leva et se mit à cueillir des roses; elle allait et venait autour de lui, capricieuse et vive comme un papillon. Je me demandais si j'étais bien éveillé, et, pour me convaincre que je ne rêvais pas, je descendis rapidement et me montrai à mon beau-père. « Ah! c'est vous, Georges? » fit-il, puis se tournant vers la jeune fille, il ajouta : « Voici mon gendre. — J'ai déjà vu monsieur, » répondit-elle en souriant. Je ne trouvais rien à dire. M. Gonthard continua en s'adressant à moi : « C'est la fille de Mme Dubuisson, Mlle Annette Dubuisson, l'amie d'enfance de Féli-

cie. » Je lui demandai des nouvelles de sa mère avec un empressement que, certes, je n'avais jamais témoigné à l'égard de cette dame. Elle me remercia. Le bouquet était fait, elle le prit des mains de M. Gonthard, lui tendit son front, remit son chapeau et s'éloigna en courant et en disant qu'elle était en retard et que sa mère serait inquiète. Il était impossible de songer à la suivre. Mon beau-père me dit alors : « Cette enfant aime à venir dans notre jardin où elle retrouve bien des souvenirs. Ce que c'est qué de nous! Sa présence, qui ferait du mal à ma femme, me fait du bien. » Il se tut. Nous fîmes en silence le tour du parc, lui pensant à sa fille, moi tout occupé d'une autre et me demandant tout bas où et quand je la reverrais. »

Georges, remarquant en ce moment que la lune l'inondait de sa vive lumière et trahissait la confusion qu'il aurait voulu me cacher, changea de place et se rejeta dans l'ombre. Puis, sentant que je l'écoutais avec indulgence, il continua ainsi sans se faire prier :

« Mme Dubuisson n'était pas revenue chez nous depuis le jour où ma belle-mère lui avait déclaré qu'elle ne pourrait recevoir sa fille. Elle nous boudait. M. Gonthard, pour apaiser les choses, lui avait rendu plusieurs visites, et la jeune personne lui ayant témoigné le plus vif désir de revoir la Villa-aux-Roses, on était alors convenu de ces entrevues

matinales qui m'avaient si fort intrigué. Par malheur, elles ne devaient plus se renouveler. Soit qu'un nouveau caprice eût passé par la tête de Mme Dubuisson, soit qu'elle eût réfléchi trop tard qu'il n'était point convenable que sa fille vînt incognito dans une maison où il y avait un homme de mon âge, toujours est-il que j'attendis en vain pendant huit jours quelqu'un qui ne reparut pas. Je tremblais que M. Gonthard ne remarquât ma présence dans son parc à des heures où je n'y étais point ordinairement, et qu'il ne m'en demandât la cause; mais je pris tant de précautions qu'il ne me rencontra pas une seule fois et qu'il crut que j'étais à ma fabrique, car c'était justement à ces heures-là que je m'y rendais. Vous voyez que, sans en avoir conscience, je négligeais déjà des devoirs et des intérêts pour attendre une robe bleue et un chapeau de paille.

« Cependant il fallait que je la revisse à tout prix, c'était devenu pour moi un impérieux besoin. A présent que je vous raconte cela, je ne puis m'empêcher de penser à ce que je vous ai dit souvent des hommes d'imagination qui se laissent entraîner et ne sont jamais maîtres d'eux-mêmes. Je ne croyais pas me convaincre par ma propre expérience qu'il est des occasions où l'homme le plus froid n'est pas le moins fou. Ah! fou est une épithète beaucoup trop douce. C'est que, d'honneur, mon cher, on est

idiot, stupide, absurde.... Ne pourriez-vous me fournir quelque terme encore plus énergique? Je ne vous ai pas caché mes sentiments à l'égard de Mme Dubuisson le jour où le hasard vous procura le bonheur de la connaître; je n'avais jamais été chez elle qu'une fois avec ma femme à notre retour d'Italie, et, depuis, j'avais toujours résisté aux instances de ma belle-mère qui aurait voulu m'y voir aller au moins au jour de l'an. Eh bien, ma belle-mère n'allant point chez les dames Dubuisson, et les dames Dubuisson ne venant point chez nous, je lui offris moi-même d'aller prendre de leurs nouvelles. Elle m'en remercia avec effusion, la pauvre femme! Je ne puis vous dire l'impression que me fit ce remercîment et combien je trouvai misérable le détour dont je m'étais servi. J'eus un instant la pensée de résister, d'étouffer cette passion qui commençait par me faire commettre quelque chose qui ressemblait à une lâcheté; mais j'avais la volonté de vaincre et je n'en avais déjà plus les moyens. La raison lutta en vain, mon cœur m'entraîna. Mme Dubuisson fut enchantée de me voir. Je n'eus pas même besoin de faire un mensonge poli pour justifier ma visite; sa vivacité naturelle l'empêche de demander des explications et lui fournit des raisons jusque pour les choses qui n'en ont pas. Elle me dit donc tout de suite qu'elle appréciait la démarche que je faisais près d'elle; que je voulais sans doute la réconcilier

avec ma belle-mère, mais que sa résolution était inébranlable, qu'elle ne la reverrait que quand celle-ci consentirait à recevoir sa fille, que c'était de toute justice, etc., etc., etc. Elle s'exprimait avec une telle abondance, elle me marquait sa joie par de tels flots de paroles que j'en étais comme submergé. Enfin elle appela sa fille.

« La jeune personne accourut, me reconnut, me salua sans aucun embarras, prit une broderie, et, interrompant gentiment Mme Dubuisson au beau milieu d'une longue période, me demanda des nouvelles de M. et de Mme Gonthard. Elle me rendit la parole que sa mère m'avait ôtée; je sortis de mon engourdissement et répondis à ses questions. J'eus plusieurs fois l'occasion d'observer, dans le cours de cette première visite, que Mme Dubuisson était moins loquace et moins fatigante en présence de sa fille. Celle-ci a une adresse étonnante pour l'interrompre à propos, sans manquer en rien aux égards qu'on doit à une mère. Je restai avec elle près de deux heures. Si j'avais été séduit par les beaux yeux et le sourire de cette enfant, je fus bien autrement émerveillé de la grâce de son esprit, de ses réflexions fines et originales, de sa voix de fauvette, de mille dons heureux que je découvrais en elle à chaque instant. Sa mère me fit promettre de revenir, promesse qu'elle n'eut pas de peine à m'arracher. J'y suis retourné quatre fois. Mme Dubuisson

en paraît ravie et s'imagine jusqu'à présent que c'est pour elle; Annette se doute de quelque chose et commence à se montrer plus réservée envers moi. M. Gonthard n'ignore pas les visites que je leur fais, mais il ne m'en a point parlé. S'il m'en parlait, que lui dirais-je? Il n'est pas naturel qu'un homme de mon âge retourne quatre fois de suite dans une maison où il y a une jeune fille sans avoir des intentions sur elle, et pourtant je n'ai pas d'intentions, je vous jure que je n'en ai pas. La dernière fois que j'y suis allé, je me disais qu'il fallait m'habituer à voir cette petite sirène et que bientôt elle ne me ferait pas plus d'effet qu'une autre. Ah! bien oui! J'étais encore bien plus épris en la quittant. Vous ne voudriez jamais croire quel changement s'est opéré en moi. Je ne me reconnais plus, je n'ai plus de goût à rien, je ne travaille plus, je ne dors plus, je ne mange plus. Ma belle-mère commence à s'alarmer, elle me croit malade. Je tremble qu'elle ne devine enfin la vraie nature du mal. Quant à mon beau-père, je vous le répète, il ne me dit rien, il attend que je m'explique.... Mon Dieu! comment tout cela finira-t-il?

— Tout cela finira par un bel et bon mariage, insinuai-je doucement.

— Par un mariage! s'écria-t-il avec vivacité. Quelle plaisanterie! On voit bien que vous ne me connaissez pas. Cette jeune fille ne me convient

nullement : elle est charmante, adorable, j'en conviens; mais son caractère, mais son âge.... Elle avait deux ans de moins que ma pauvre femme. Puis elle a sa mère, sa mère qui prétend que son gendre demeure avec elle, une femme qui ne sait jamais ce qu'elle veut, avec laquelle il me serait impossible de vivre huit jours en bonne intelligence. Ce serait me mettre la corde au cou.

— Vous vous la mettrez.

— Non, non, mille fois non, je vous le proteste. D'ailleurs, suis-je libre? Tous les liens qui m'attachaient à Félicie sont-ils rompus? Ses parents ne sont-ils pas restés mes parents? Ce serait là la récompense de tout ce qu'ils ont fait pour moi ! Vous n'y pensez pas. Je ne saurais être ingrat à ce point. Que deviendrait ma belle-mère si elle apprenait seulement que je suis infidèle au passé, que j'en aime une autre, et que cette autre est justement une amie de sa fille, celle-là même qu'elle craint de revoir à cause des souvenirs que sa vue seule éveillerait! »

Il était très-exalté, très-ému. Sa voix vibrait au milieu du silence de cette belle et paisible nuit. J'essayai de le calmer, je lui dis qu'il s'exagérait les obstacles, je lui rappelai ce que M. Gonthard m'avait dit lui-même à ce sujet.

« Oui, je sais, fit-il alors avec une voix pleine de larmes, je sais qu'ils ont toutes les délicatesses de l'amitié, et c'est pourquoi je veux rester leur fils. »

Onze heures sonnèrent à l'église du village. Il songea à se retirer. La fraîcheur était délicieuse, la nuit de plus en plus claire, les rossignols chantaient dans les arbres : je lui proposai de le reconduire. Nous gagnâmes, tout en causant, la superbe avenue qui mène au palais de Versailles. La lune semblait nous suivre, et, se jouant entre les branches des grands ormes, versait de joyeuses clartés sur le gazon que nous foulions d'un pied nonchalant, car notre marche s'était peu à peu ralentie, la causerie était redevenue de plus en plus intime, les confidences d'amour avaient recommencé. Ces sortes de confidences n'ont pas de fin ; il y a toujours mille détails que le récit le plus circonstancié a oubliés, et, quand ces détails sont épuisés, on n'a pas tout dit encore. Georges me reparla de toutes les grâces, de toutes les séductions, de toutes les perfections de Mlle Annette, en me jurant de nouveau qu'il ne l'épouserait pas, qu'il ne le pouvait pas, qu'il ne le devait pas. Cependant il ne me demanda plus de partir avec lui pour l'Italie, et quand nous fûmes arrivés sur la place d'Armes où nous devions nous séparer, sa conclusion fut qu'il était bien malheureux et qu'il ne savait que faire.

V

ANNETTE DUBUISSON.

Je pourrais continuer cette histoire en vous rapportant simplement la suite des confidences de mon ami Georges : cette méthode serait plus commode pour moi, et je ne serais point responsable de l'enchaînement et de la disposition des faits ; mais, outre qu'un amoureux est un guide qui ne mène pas toujours droit, je craindrais qu'il ne nous aveuglât du feu de son amour, ou du moins qu'il ne nous fît voir les choses sous un jour trop avantageux. Je préfère donc user de mon privilége de conteur, me transporter à Versailles aussi rapidement qu'une dépêche électrique, percer les murs, sonder les

âmes, et vous faire part de mes observations personnelles.

Mme Dubuisson habite avec sa fille le premier étage d'une grande et belle maison de la rue d'Angivilliers. Cette rue est située derrière le parc de M. Gonthard, ce qui a permis à Mlle Annette de rendre à son vieil ami les petites visites matinales que vous savez. L'appartement qu'occupent ces dames est vaste et agréable. Il y a d'abord une grande antichambre, puis un majestueux salon aux larges et vastes fenêtres, aux lambris sculptés, et dont un vieux domestique frotte en ce moment le parquet. Antoine est depuis vingt ans dans la maison. Il a vu naître Mlle Annette; il a vu encore bien d'autres choses : il a vu se succéder les unes aux autres quarante-neuf cuisinières et quatre-vingt-quinze femmes de chambre, car Mme Dubuisson n'en peut conserver aucune. Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire à notre tour, ce n'est pas que Mme Dubuisson soit une méchante femme. Elle a un cœur excellent, elle se vante d'être facile à servir, et elle se désole de voir tous les jours chez elle de nouveaux visages; mais que voulez-vous? l'espèce est si dégénérée! Il y a peut-être d'autres causes que la dégénération de l'espèce qui empêchent Mme Dubuisson de garder ses servantes, des causes dont nous pouvons déjà saisir la trace. Tenez, par exemple, Antoine est occupé à ranger le salon, et, tout en

rangeant, il respecte un certain désordre dont sa maîtresse seule et lui ont le secret. Il ferait beau voir qu'il remît les choses en place! Mme Dubuisson ne s'y reconnaîtrait plus. Mais nous traversons une autre pièce où le désordre est plus grand encore; il y a de tout dans cette pièce, et beaucoup de choses qui ne devraient point s'y trouver. Avançons toujours. Nous voici arrivés dans un grand corridor sombre : une porte à droite, une porte à gauche. Laquelle ouvrirons-nous? Je me décide pour la porte à droite. C'est la chambre à coucher de Mlle Annette.

J'en demande bien pardon au lecteur, mais nous entrons dans un moment inopportun ; nous ferions peut-être mieux de nous retirer, Mlle Annette se lève. Sa chambre est deux fois plus haute qu'elle n'est grande ; elle est mignonne et fraîche comme celle qui l'habite. Une jalousie verte arrête le soleil qui frappe la fenêtre, et deux rideaux blancs, soigneusement tirés, opposent aux rayons un second rempart. Les rideaux du lit sont également blancs, et blanches aussi les housses de deux fauteuils et de quatre chaises qui, avec une table, une commode, une toilette, composent tout le mobilier. Sortirons-nous? On se sent si à l'aise au milieu de cette innocence, cet air qu'on respire est si doux, cette obscurité claire est si charmante! Restons. Nous le pouvons à présent, Mlle Annette est levée. Oh! comme elle est jolie avec la cornette qui encadre

ses joues roses! comme elle est gracieuse et pudique dans cette longue robe blanche qui lui tombe jusque sur les pieds ! Elle s'agenouille devant son lit, elle joint les mains et lève les yeux vers une image de la Vierge que vous apercevez là-bas au fond entre les rideaux, dans un cadre doré surmonté d'un buis bénit. Ses lèvres murmurent des mots que nous n'entendons pas, et nous nous plaisons néanmoins à suivre le mouvement de ses lèvres. Voilà que sa prière est finie. Elle glisse ses pieds mignons dans deux mignonnes pantoufles, court vivement à la fenêtre, tire les rideaux, lève la jalousie, puis ferme les yeux, éblouie qu'elle est par le jour éclatant. Peu à peu elle s'y habitue, elle regarde le ciel, elle sourit, car le ciel est pur comme son âme. Elle prête l'oreille : les oiseaux gazouillent dans les jardins voisins, et elle écoute un moment leur ramage, et elle chante tout bas avec eux une chanson que Dieu seul entend. Puis elle revient à la réalité, elle ôte sa cornette, elle dénoue ses beaux cheveux et les rejette en arrière. Sa petite main a déjà saisi le démêloir d'écaille.... Mais laissons-la quelques instants à cette grave et difficile opération et remontons un peu le cours de son passé de jeune fille.

M. Dubuisson n'avait guère que vingt-six ans et était juge-suppléant à Versailles, lorsqu'il s'éprit des yeux noirs de Mlle Anna Lemaire, fille du prési-

dent du tribunal. Il l'épousa, quoiqu'elle n'eût rien. C'était un garçon de cœur et d'esprit, et qui semblait destiné à faire son chemin, lorsque la mort vint l'arracher subitement à l'amour de sa jeune épouse et aux premières joies de la paternité (il y avait à peine un mois que sa fille était née). Mme Dubuisson, frappée de ce coup imprévu, fit une maladie nerveuse dont elle devait se ressentir toute sa vie. La vivacité qui lui était naturelle prit, à partir de cette époque, quelque chose de saccadé et de fiévreux, et des contrariétés de toutes sortes, jointes à l'absence de guide et de mentor, contribuèrent à accroître encore cette infirmité. Nous avons dit qu'elle était sans fortune. M. Dubuisson s'était marié malgré ses parents : lui mort, ils refusèrent de voir sa veuve et son enfant. Démarches, instances, prières, tout fut inutile. Ils se contentèrent de continuer à la jeune femme la très-modique pension qu'ils servaient à leur fils. Heureusement pour elle, son beau-père et sa belle-mère étaient deux égoïstes qui ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes et qui, se flattant sans doute de survivre au monde entier, s'étaient assuré mutuellement tout leur bien, et avaient laissé le reste à la grâce de Dieu. Ils moururent à quelques jours l'un de l'autre, et la petite Annette, qui venait d'atteindre ses cinq ans, hérita, du soir au matin, de plus de cinq cent mille francs.

La joie de Mme Dubuisson fut sans bornes. Nous

devons lui rendre cette justice, elle ne songea point un instant à se remarier, et, comme elle aimait passionnément sa fille, son premier soin fut de l'accabler de toutes les superfluités qui lui avaient manqué jusqu'alors. Annette fut vêtue et traitée comme une petite reine. Les domestiques avaient l'ordre de ne point la faire crier, de céder à tous ses caprices, et de passer leur temps à l'amuser. Pourvu qu'Annette se divertît, on les tenait quittes du reste. On conçoit qu'avec un pareil système, l'enfant ne pouvait pas croître en raison et en sagesse, comme elle croissait tous les jours en grâce et en beauté. Quoiqu'elle tînt beaucoup plus de son père que de sa mère et qu'elle fût, au fond, d'une nature douce et facile, elle n'avait pas ses dix ans accomplis qu'elle était déjà le plus désagréable petit tyran domestique qui se puisse imaginer. Ses fantaisies allèrent si loin, que Mme Dubuisson elle-même fut obligée de la gronder. Mais de quelle manière s'y prit la pauvre dame! Elle crut frapper l'esprit de sa fille et l'effrayer en criant bien haut et en lui prodiguant des sermons d'une éloquence telle que celle-ci n'y comprenait rien. Les premières fois, Annette s'arrêta court et se mit bientôt à pleurer, ce qui persuada à Mme Dubuisson que la leçon avait produit un grand effet; mais, peu à peu, elle se familiarisa avec ces orages, tint tête à sa mère, parla presque aussi vite qu'elle, et finit par l'amener à lui

demander pardon. Mme Dubuisson, qui malgré ses excentricités, ne manquait pas d'un certain bon sens, s'aperçut, mais un peu tard, qu'elle avait très-mal élevé sa fille, et elle songea à y remédier.

Elle avait une sœur plus âgée qu'elle qui était entrée fort jeune dans un des meilleurs couvents de Paris, dont elle venait tout récemment d'être nommée supérieure. C'était une femme très-rare et très-digne de ces hautes fonctions que la mère Angèle. Née pour commander, d'une volonté ferme, d'une intelligence élevée, elle n'avait rien des étroits préjugés du cloître, et, sans avoir été mêlée au monde, elle le connaissait. Mme Dubuisson vint un jour lui conter ses ennuis et la supplier de garder pour quelque temps Annette auprès d'elle. La mère Angèle y consentit, mais à condition qu'on prendrait devant Dieu l'engagement de lui laisser sa nièce pendant cinq ans, et que, pendant ces cinq ans, la jeune personne ne la quitterait point d'une minute. Mme Dubuisson serait libre, du reste, de venir voir sa fille à certains jours et à certaines heures. Il fallut bien en passer par là. Annette avait douze ans lorsqu'elle entra au couvent. Sa tante croyait qu'on aurait beaucoup de peine à la dompter, et elle s'était préparée à soutenir une longue lutte; mais il n'y eut pas même besoin de combattre, et Annette, en entrant au couvent, déposa sur le seuil ses volontés et ses caprices. Le calme et la

régularité qui y régnaient contrastaient tellement avec le bruit et le désordre de la maison maternelle, qu'elle se sentit comme apaisée et s'éprit tout de suite de cette sérénité qui succédait aux tempêtes. Sa tante fut émerveillée de sa conduite. Elle reconnut que les défauts de l'enfant n'étaient que l'ouvrage de la mère, et elle découvrit chaque jour en elle une foule de précieuses qualités qui s'empressaient d'éclore dans cette tiède atmosphère dont elles avaient besoin. Annette était rentrée, pour ainsi dire, dans les conditions de son développement naturel. Aussi la mère Angèle s'attacha de plus en plus à son élève; elle la cultiva, la soigna comme une fleur chérie, elle en fit son chef-d'œuvre et son orgueil, et, lorsqu'au bout de ces cinq ans, il fut question de quitter le couvent, Mme Dubuisson put dire à sa sœur :

« Je vous avais donné un diable, et c'est un ange que vous me rendez. »

Mme Dubuisson se trompait néanmoins : Annette n'était point un ange dans le sens qu'on attache d'ordinaire à ce mot. Son œil brun était trop vif, son sourire trop fin, sa santé trop florissante, pour qu'on ne vît pas tout de suite qu'elle appartenait bien réellement à la terre. Quant à son caractère, il n'avait rien non plus d'idéal ou de divin ; il était charmant, voilà tout. Elle était toujours de bonne humeur, jasait et riait volontiers, prenait le temps

comme il venait et sa mère comme elle était. Des caprices d'autrefois, on ne voyait aucune trace. Pas de jeune fille plus accommodante; elle voulait ce qu'on voulait, elle faisait ce qu'on désirait qu'elle fît, elle abandonnait son opinion pour se ranger aussitôt à la vôtre. Ce n'est pas qu'elle n'eût au fond sa petite volonté, mais elle négligeait de s'en servir pour ce qui n'en valait point la peine. On ne pouvait pas dire qu'elle avait beaucoup d'imagination : elle en avait assez pour voir la vie un peu plus belle qu'elle n'est en réalité, pas assez pour égarer son cœur. Oh! pour son cœur, c'était assurément ce qu'elle avait de mieux. Il était sain et bien placé, chose rare aujourd'hui chez nos jeunes filles, du moins s'il faut en croire ce qu'on écrit. Elle savait tout ce qu'on peut apprendre au couvent, elle jouait du piano, elle chantait même et travaillait comme une fée; enfin, elle était arrivée à ce point de perfection relative où la jeune fille semble mûre pour se transformer en jeune femme : restait à savoir si les dons heureux que Dieu avait mis en elle, et que sa tante avait développés, ne se gâteraient point au contact journalier des travers et des bizarreries de Mme Dubuisson.

Mais pendant que nous nous occupons d'elle et de son passé, Annette s'est habillée. Elle s'est habillée seule, c'est encore une habitude que sa tante lui a fait prendre, et elle a choisi sa robe rose pour ré-

pondre au joyeux sourire dont le soleil l'a saluée au réveil. Ses beaux cheveux châtains brillent sur son front, fuient au-dessus de l'oreille, et, tordus en rouleau, lui font derrière la tête une triple couronne. La voilà tout à fait prête. Elle jette sur la glace un dernier regard, et le résultat de l'examen est favorable; elle est contente d'elle, elle est sûre de plaire. De plaire à qui? Y a-t-il déjà quelqu'un que vous ayez distingué, Annette? votre cœur s'est-il troublé aux paroles de quelque joli garçon qui vous aime? Hélas! j'ai peur que non! Et cependant, que sais-je? Quel œil a jamais sondé jusqu'au fond un cœur de jeune fille?

Elle s'élance, légère, et va frapper à la porte qui est en face. Mon Dieu! j'espère bien que Mme Dubuisson a été plus matinale que sa fille et que nous n'aurons pas à assister à tous les détails de sa toilette. Annette est entrée. Décidément nous jouons de malheur, Mme Dubuisson est encore en peignoir. Elle cherche depuis une heure sa robe de barége noir à volants, et, ne pouvant la trouver, elle s'en prend à l'innocente Charlotte, sa nouvelle femme de chambre. L'innocente Charlotte jure ses grands dieux qu'elle ne connaît pas à madame de robe de barége noir à volants. Là-dessus la maîtresse s'emporte et entre dans les détails les plus circonstanciés pour prouver l'existence de la robe. Je ne crois pas que le répertoire classique de la Comédie-Fran-

çaise possède une seule tirade aussi longue que celle que débite en ce moment Mme Dubuisson. Cette tirade est, du reste, fort amusante, semée de saillies et d'images de toute espèce; je ne puis m'empêcher de rire en l'écoutant, et je voudrais bien vous faire partager mon plaisir; mais il n'y a pas moyen, c'est un véritable feu d'artifice, et la loquacité de la bonne dame défierait le talent du sténographe le plus exercé. La conclusion de tout cela est qu'elle embrasse sa fille, qu'elle congédie sa femme de chambre, et qu'elle lui ordonne de ne reparaître devant elle que pour lui apporter sa robe de barége noir à volants.

« Cette fille est stupide, mon cher amour, dit-elle plus posément dès qu'elle se trouve seule avec Annette; je ne crois pas que nous pourrons la garder. Je l'ai prise parce qu'on m'a assuré qu'elle est honnête. A quoi sert l'honnêteté à une femme de chambre, si elle n'a pas le sens commun? Léocadie, la dernière que j'ai renvoyée, avait de l'esprit comme un démon, mais c'était une menteuse et une voleuse. J'ai eu de même successivement deux Anastasie, dont l'une avait tous les vices, et dont l'autre s'avisait de raisonner. Une femme de chambre qui raisonne! Aussi, maintenant, quand il s'en présente une qui s'appelle Anastasie, je la prie d'aller chercher fortune ailleurs; j'ai remarqué que toutes celles qui portent ce nom ont quelque défaut essentiel.

Voyez un peu si cette Charlotte m'apportera ma robe ! Qu'il faut de patience dans la vie, et surtout avec les domestiques ! Tu es bien heureuse, ma pauvre enfant, de t'être exercée à cette vertu pendant les cinq longues années que tu as passées dans cet affreux couvent.... Ne me dis pas qu'il n'était pas affreux, cela me fait de la peine. Mais j'y pense, cher trésor, il fait beau aujourd'hui, te voilà superbe : si tu veux, nous rendrons quelques visites, nous irons voir nos amis.

— Je veux bien, maman.

— Embrasse-moi. Tu es un modèle d'obéissance. Je dois cette justice à ta tante, elle a fait de toi un mouton. Où irons-nous d'abord ? Si nous allions chez les Gonthard ?

— Oh ! non, maman.

— Pourquoi n'irions-nous pas ? Il faudra bien qu'un jour ou l'autre nous finissions par y aller. D'ailleurs, le plus fort est fait : elle nous a rencontrées chez Mme de Lapérière lundi dernier, et elle ne s'est point évanouie. Il est vrai qu'elle s'est empressée de sortir, ce que j'ai trouvé fort inconvenant. Elle ne t'a pas même regardée ! On n'est pas déraisonnable à ce point-là et pendant aussi longtemps, car il y aura bientôt deux ans que Félicie est morte. Quant à moi, je suis piquée. Qu'elle pleure toujours sa fille, c'est bien, je le conçois, et je n'existerais plus à sa place ; mais cela n'empêche pas

qu'on reçoive chez soi les filles de ses amies. Son mari trouve bien quelque plaisir à te voir ; il me demandait encore l'autre jour pourquoi tu n'allais plus le matin réclamer ton bouquet de roses. J'ai répondu : « Je ne sais pas, mais nous irons vous voir ; » il n'a rien dit, preuve qu'il ne nous blâmerait pas, si nous tentions cette visite. Ainsi nous irons aujourd'hui. Mme Gonthard nous fera dire qu'elle n'est pas visible, nous forcerons la porte, et tu l'embrasseras malgré elle.

— Oh ! non, cela me ferait autant de mal qu'à elle. Je n'irai chez Mme Gonthard que si elle consent d'avance à me recevoir.

— Est-elle obstinée ! Oh ! ce n'est qu'une peau d'agneau que t'a donnée ta tante : la petite bête entêtée est restée dessous.

— Pardonne-moi, chère maman. Je ferai tout ce que tu voudras, tout, excepté d'aller chez Mme Gonthard. Tu n'as donc pas remarqué comme elle est devenue pâle en me voyant ? Pauvre dame ! je conçois que cela lui fasse de la peine de voir les filles des autres heureuses et bien portantes.

— Comment ! ne faut-il pas que tu meures pour lui faire plaisir ? J'ai pour principe de ne pas te quitter d'une seconde, et je me vois forcée de renoncer pour toi à ma meilleure amie. Cela me manque de ne plus aller chez elle. Je t'en fais grâce pour aujourd'hui, parce que je ne suis pas en

train de discuter et que je te trouve jolie comme un cœur; mais nous en reparlerons, je te déciderai, nous consulterons M. Georges. »

Ici revient Charlotte qui déclare que la robe de barége noir à volants n'a point répondu à l'appel; mais la cuisinière qu'elle a consultée est assez d'avis que la dernière femme de chambre pourrait bien l'avoir emportée. Cris, fureurs, imprécations de Mme Dubuisson. Tous les domestiques sont des voleurs. Elle fera des plaintes au commissaire, on arrêtera tout le monde.

Cependant l'heure s'écoule, il faut choisir une autre robe, il faut songer à déjeuner. Mais quand Mme Dubuisson est prête, quand elle se décide à prendre son café, il se trouve que la crème sent le brûlé et que la galette toute chaude est noire comme du charbon. La cuisinière est mandée et gourmandée. Elle prétend à son tour que ce n'est pas sa faute, que c'est la faute de madame qui n'est jamais prête à l'heure. Nouvelle colère de Mme Dubuisson. Tous les domestiques sont des insolents, et ils s'entendent comme larrons en foire. Elle fera maison nette, elle les chassera tous. La gentille Annette, qui meurt de faim, voudrait bien manger la galette telle qu'elle est; mais sa mère déclare qu'elle ne le souffrira pas, qu'elles vont mettre leurs chapeaux et qu'elles iront avec leur ouvrage passer la matinée à Trianon. Charlotte leur apportera des

brioches qu'elle prendra en passant chez le pâtissier. Annette impose silence à son estomac pour ne point mécontenter sa mère, et celle-ci, avant de partir, prévient la cuisinière qu'on dînera à quatre heures et demie précises (on avait dîné la veille à sept heures passées), et que, si le dîner n'est pas bon, on la mettra à la porte le soir même.

J'ai voulu donner au lecteur une légère idée de la manière d'être de Mme Dubuisson dans son intérieur. On voit que cette dame ne calcule pas très-bien la marche du temps et qu'il n'y a pas plus d'ordre dans sa chambre que dans sa tête. Je me hâte d'ajouter une fois de plus, et j'aurai certes l'occasion de le répéter encore, qu'au fond ce n'est point du tout ce qu'on appelle une méchante femme que Mme Dubuisson.

VI

LA SIXIÈME VISITE.

La journée se passa le plus agréablement du monde. On se promena sous les beaux ombrages de Trianon, on mangea des brioches, on but de la limonade gazeuse, puis, vers les deux heures, on alla voir quelques amies. Six heures sonnaient lorsqu'on rentra. Ce fut cette fois la cuisinière qui triompha, et Mme Dubuisson, en regardant la pendule, ne jugea même pas à propos de dire que le potage était froid : il avait été mis sur la table à quatre heures et demie précises.

Le soir, pendant qu'Annette et sa mère, accoudées au balcon d'une fenêtre, respiraient l'air frais

et les parfums des jardins du voisinage, notre ami Georges Dutrey passa par hasard dans la rue. Il les aperçut de loin, les salua, et il s'apprêtait à continuer sa course, lorsque, comme un homme qui se ravise tout à coup, il s'arrêta et sonna à la porte.

« C'est très-aimable à lui, s'écria Mme Dubuisson, il va nous donner des nouvelles des Gonthard. Figure-toi que je ne pouvais pas le sentir autrefois; nous ne parvenions jamais à nous entendre, il fuyait du plus loin qu'il me voyait. Eh bien, nous nous sommes fait mutuellement quelques concessions, à ce qu'il paraît; je commence à m'accoutumer à lui, et il n'a plus l'air de redouter ma société, car voici la sixième visite qu'il me fait depuis ton retour. »

La porte du salon s'ouvrit, et Antoine annonça M. Georges Dutrey.

Georges dit qu'il n'avait point l'intention de venir, qu'il passait, et que, voyant ces dames à la fenêtre, il avait cru convenable de s'arrêter pour leur souhaiter le bonsoir. Mme Dubuisson s'empressa de lui assurer qu'il leur faisait grand plaisir et qu'il n'avait pas besoin d'excuses, mais c'était pour lui-même au fond qu'il s'excusait. On s'assit. Mme Dubuisson s'informa de la santé de ses vieux amis en faisant, comme à son ordinaire, les demandes et les réponses. C'était heureux : Georges eût été incapable de lui répondre un mot. Il avait été frappé de l'air

froid et composé que la jeune personne avait pris dès qu'il avait paru, et pour un observateur impartial il était évident que sa visite produisait sur Annette un effet désagréable. Elle semblait embarrassée, et sous cet embarras perçait même une pointe de tristesse. Georges s'était placé de manière qu'il ne pouvait s'adresser à la mère, ni la regarder, sans embrasser en même temps dans ce regard toute la personne de la fille, et Annette, qui sentait la persistance de cette contemplation ardente, en éprouvait comme d'inexplicables mouvements de frayeur et de colère. Le jour tombait; mais, à mesure que le salon devenait plus sombre, il lui semblait que le gendre de M. Gonthard la voyait mieux, que son regard s'emparait d'elle plus librement. Mme Dubuisson, charmée d'être écoutée dans un respectueux silence, se livrait à des divagations qu'on nous dispensera de rapporter comme étant parfaitement étrangères à la situation de Georges et d'Annette, quand celle-ci, de plus en plus troublée, voulut mettre fin au plaisir qu'elle causait et qu'elle ne partageait pas, et, sans même prendre la peine de chercher un prétexte, elle se leva et sortit du salon. Les hommes qui aiment faiblement ou qui ne sont encore que disposés à aimer se rebutent vite s'ils sont mal accueillis, et leur amour-propre offensé étouffe bientôt en eux le germe de l'amour; mais ceux qui sont violemment épris puisent dans la froi-

deur même d'une jeune fille à leur égard un nouvel aliment au feu qui les brûle. Ils devinent que cette froideur ne cache pas encore une préférence, et qu'à la douceur d'aimer peut se joindre pour eux la douceur plus rare d'initier une âme au divin mystère. Georges sortit peu à peu de la stupeur où l'avait plongé le départ d'Annette. Il comprit qu'il y avait à lutter, et que, puisqu'il avait été impuissant à triompher de lui-même, il fallait qu'il triomphât d'elle. Faut-il le dire? Un accueil plus favorable l'aurait moins attiré, et cette passion, qui s'était opposé à elle-même de si grands obstacles, s'accroissait et reprenait des forces en présence d'un obstacle nouveau. Ses yeux se fixèrent sur la porte et ne s'en détachèrent plus. Il pensait qu'Annette reviendrait. Plus elle tardait, plus il s'affermissait dans l'idée que c'était pour le fuir qu'elle était sortie. Mais alors elle avait donc deviné qu'il l'aimait? Il s'était donc fait entendre avant de s'être expliqué? Il en ressentait une âpre joie mêlée d'inquiétude, et tout son cœur s'élançait à travers les murs pour rejoindre celle qui le fuyait.

Cependant Mme Dubuisson, qui ne s'était pas même aperçue de la retraite de sa fille, continuait de soutenir seule la conversation et mariait fort agréablement son ramage à celui d'un merle qui chantait sur un arbre voisin. Georges cherchait dans sa tête un moyen de faire revenir Annette; il crut

l'avoir trouvé, et, interrompant son infatigable interlocutrice, car il était déjà presque aussi habile que la jeune fille en ce genre d'exercice:

« Je regrette, dit-il, que Mlle Annette soit sortie; il est temps que je me retire, et j'avais une bonne nouvelle à lui annoncer.

— Annette! Annette! viens donc, s'écria Mme Dubuisson, M. Georges a quelque chose à nous dire. Eh bien, tu ne viens pas? »

La jeune fille arriva lentement et comme malgré elle. Sa robe claire se détachait dans l'ombre, et l'œil de Georges accoutumé à l'obscurité saisit sur la gracieuse figure une expression marquée de mécontentement.

« Pardon, mademoiselle, reprit-il, je vous ai dérangée peut-être. Mais c'est que j'étais venu pour vous apprendre.... »

Il s'arrêta et se mordit les lèvres. Il se rappelait qu'il avait dit d'abord qu'il n'avait point l'intention d'entrer, et que c'était parce qu'il avait vu ces dames à leur fenêtre, etc., etc. Il poursuivit en balbutiant:

« J'aurais pu, du reste, vous communiquer cela demain aussi bien qu'aujourd'hui, il n'y a pas péril en la demeure. Je crois pourtant que ma nouvelle vous causera quelque plaisir. Vous m'aviez prié, votre mère du moins, de faire tous mes efforts pour décider Mme Gonthard à revenir sur la résolution

qu'elle a prise. Eh bien, elle m'a dit ce matin qu'elle vous avait rencontrées l'autre jour dans une maison, qu'elle était exposée à vous rencontrer encore, et qu'il vaudrait mieux qu'elle consentît enfin à vous recevoir toutes les deux chez elle.

— Victoire ! nous l'emportons ! s'écria Mme Dubuisson avec une joie bruyante. J'étais bien sûre que Mme Gonthard ne pourrait pas longtemps se passer de moi, et qu'en tenant bon je l'amènerais à recevoir Annette. Il n'y a rien de tel que d'avoir du caractère. Ah ! elle consent à nous recevoir, elle nous désire, elle nous demande? Une autre à ma place dirait peut-être : « C'est à mon tour d'être obstinée; » mais je suis bonne femme, et je dis : « A tout péché miséricorde. » Il est trop tard pour nous rendre à la Villa maintenant; mais, si tu veux, petite, nous irons demain.

— Il vaudrait mieux attendre encore, insinua doucement Annette.

— Attendre ! et pourquoi, mon ange?

— Parce que je sens très-bien que Mme Gonthard se fait effort dans la crainte de te désobliger plus longtemps, parce que je suis certaine que ma vue lui fera du mal.

— Ah ! voilà qui est trop fort. Est-ce que ta vue peut faire du mal à quelqu'un? Je vous le demande, monsieur Georges. D'ailleurs elle te connaît, tu n'es pas une étrangère pour elle.

— Il vaudrait mieux que je fusse une étrangère.

— Et la raison?

— C'est que j'étais la meilleure amie de sa fille, et qu'une étrangère la lui rappellerait moins.

— Tu parles comme elle à présent! Ne dirait-on pas qu'elles s'entendent? C'est ta tante qui t'a mis dans la tête toutes ces idées-là, car, si elle t'a redressé le caractère, elle t'a singulièrement faussé l'esprit. Mais réfléchis donc, mon pauvre amour....»

Mais tandis que Mme Dubuisson s'efforce de persuader sa fille, Georges se tait et pense douloureusement, et, si la lune qui se lève éclairait son visage, ce visage paraîtrait plus pâle que ne le sont les blancs rayons. C'est qu'il a compris que les paroles d'Annette s'adressaient à lui, c'est qu'elle lui a dit indirectement qu'il ferait mieux d'offrir son amour à une étrangère qu'à la compagne d'enfance de celle qu'il a perdue. Elle a défendu la cause qu'il veut trahir, elle l'a accusé, elle l'a condamné. Non-seulement elle ne l'aime pas, mais elle n'approuve pas qu'il l'aime. Quelques obstacles les séparaient : il semble que d'un mot Annette en ait fait des abîmes. Aussi demeure-t-il atterré, sans voix, sans mouvement. Il s'accuse lui-même, il songe avec désespoir à sa jeune femme, il se reproche plus que jamais comme un crime ce nouvel amour; puis il est forcé en même temps de s'avouer que tout son cœur est là, tout son avenir, près de cette

cruelle enfant qui le repousse; il est forcé de reconnaître encore une fois qu'il aime d'un amour insensé, d'un amour qui domine tout le reste, plus fort que sa raison, plus fort que ses devoirs. Une sueur froide lui court par tout le corps. Il voudrait, n'importe à quel prix, retirer les paroles qu'il a dites. Il s'est avancé trop vite, il a mérité la leçon qu'il a reçue, il aurait dû ne rien précipiter et laisser faire au temps. D'ailleurs n'a-t-il pas trompé en quelque sorte la mère et la fille? Si Mme Gonthard lui a dit en effet qu'elle ne pourrait toujours éviter de les recevoir, elle ne l'a point chargé de le leur dire. Mais il voulait revoir Annette, il lui fallait un prétexte pour l'attirer, et rien ne lui a coûté pour cela, pas même d'altérer un peu la vérité. Son âme loyale s'indigne d'une telle faiblesse; il devient aussi rouge qu'il était pâle, et il se lève tout à coup avec un mouvement de colère.

« Est-ce que vous partez? lui demanda Mme Dubuisson. »

Il murmure quelques mots, prend congé d'elle et sort du salon sans même regarder la jeune fille. Mme Dubuisson, toujours parlant, se met à la fenêtre, et, dès qu'elle aperçoit Georges dans la rue, elle lui crie gaiement :

« Bonsoir, monsieur Georges.

— Bonsoir, madame, » répond-il d'une voix étouffée.

Et, au lieu de rentrer chez lui, il s'éloigne et traverse rapidement la ville pour gagner la campagne et les bois. C'est qu'il a besoin de silence et de solitude, c'est qu'il souffre et désespère et qu'il ne veut laisser voir à personne ces nouveaux ravages d'un violent amour. Il aurait honte en ce moment de se confier à un ami, mais il cherche la nature, cette consolatrice éternelle, il va se recueillir et pleurer dans ses bras. Qui sait ? Il rapportera peut-être de cette communion une paix que ne donnent point les hommes.

Annette s'était retirée en arrière au lieu de se mettre à la fenêtre; et, si elle eût osé, elle eût empêché sa mère de crier à Georges le dernier bonsoir. Mme Dubuisson continuait de suivre des yeux la course du jeune homme éclairé par la lune, et elle croyait que sa fille était occupée de même.

« Comme il va vite, disait-elle, comme il paraît pressé ! Tiens, il ne s'arrête pas à la petite porte du parc, il marche toujours. Où va-t-il? Il a une redingote, il ne peut aller en soirée. Chez quelque ami sans doute. M. et Mme Gonthard qui s'imaginent qu'un jeune homme peut se contenter de leur société ! J'en sais plus long qu'eux. Je lui ai trouvé aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire. Du reste, plus aimable que jamais. Il a voulu t'annoncer lui-même la bonne nouvelle qu'il apportait....

Mais j'y pense, et je m'étonne que cette idée-là ne me soit pas venue plus tôt, serait-il amoureux de toi par hasard ? »

Quand le bruit des pas avait cessé de se faire entendre, Annette s'était rapprochée de sa mère, et ses yeux plongeaient vaguement dans l'ombre au moment où cette étrange question lui fut adressée. Elle tressaillit, sentit la rougeur lui monter au visage et répondit pour cacher le pudique embarras qu'elle éprouvait :

« Amoureux de moi, M. Georges ! Et pourquoi serait-il amoureux de moi ?

— Parce que tu es jolie, mon enfant.

— Ce n'est pas une raison. Il n'y a que toi, d'ailleurs, qui me trouves jolie. Ma tante dit que je ne suis pas mal ; je crois qu'elle est dans le vrai, et je pense comme elle.

— Ta tante n'y entend rien, tu es très-jolie, surtout depuis que tu es avec moi. Toutes les mères qui n'ont point de filles à marier me font des compliments sur ta figure. Je regrette seulement que tu ne sois pas plus grande. Si tu étais au moins de ma taille ! Mais telle que tu es enfin, il faudra bien songer à t'établir un jour ou l'autre, et je ne vois pas pourquoi tu n'épouserais pas M. Dutrey. Il est un peu froid, c'est vrai, et il a le tort d'être un industriel, comme on dit aujourd'hui. Il y a vingt ans c'était insulter quelqu'un que de l'appeler in-

dustriel. Je vous demande pourquoi, ayant de la fortune par lui-même, car il a hérité, il n'y a pas longtemps, de deux ou trois cent mille francs, et c'est un homme qui est dans une fort jolie position, je vous demande pourquoi il s'est avisé d'aller se mettre à la tête d'une fabrique. Un fabricant! Tu épouserais un fabricant! Mon rêve a toujours été de te voir épouser un sous-préfet de vingt-cinq ans qui, six mois après, obtiendrait une préfecture. Mais, si M. Dutrey te convenait, je ne voudrais pas gêner ton inclination. C'est un bon enfant, après tout. Il s'entend très-bien avec M. et Mme Gonthard, qui ne sont pas amusants tous les jours; à plus forte raison s'entendrait-il avec moi. Nous le formerions. Il va sans dire qu'il quitterait sa fabrique. Je me dévouerais à votre bonheur; nous resterions tous les trois ensemble et j'élèverais vos enfants comme je t'ai élevée, ma fille, avec les mêmes soins, avec la même tendresse. Tu ne te souviens plus de cela. A dix ans tu étais une adorable enfant, quoi qu'en dise ta tante, un peu espiègle sans doute, mais pleine de vie et d'animation. Aujourd'hui tu me sembles un peu calme, tu conserves trop les manières du couvent. Mais j'y reviens, trésor de mon cœur, si M. Georges te demandait en mariage, voudrais-tu de lui ?

— Non, maman.

— Pourquoi?

— A quoi bon répondre là-dessus? Il n'est question de rien, n'est-ce pas?

— Non, sans doute. Est-ce qu'il te déplaît?

— Il ne me plaît pas.

— Oh! mademoiselle, je vois que vous êtes romanesque. Faites donc élever vos enfants dans un couvent! Il ne me plaît pas! Et que faut-il pour vous plaire? Je vous préviens que je veux que vous soyez mariée avant un an et que je ne vois poindre pour vous aucun parti à l'horizon, si ce n'est peut-être le fils de M. Martinot; mais c'est un coureur.... Je veux dire qu'il fait courir et qu'il se ruine en chevaux. M. Georges Dutrey est certainement un parti plus convenable et plus avantageux à tous égards.

— Oh! j'épouserai tous ceux que tu voudras, excepté lui.

— Allons, allons, calme-toi. Ce n'était que pour plaisanter. Songe donc, mignonne chérie, que tu as plus de cinq cent mille francs de dot; nous ne sommes pas loin de Paris, et je saurai bien te trouver quelque maître des requêtes ou quelque joli auditeur au conseil d'État. »

Malgré cette solution pacifique, Annette était rêveuse lorsqu'elle se retira dans sa chambre, et elle l'était encore davantage après avoir fait sa prière. Elle se coucha, mais le sommeil ne vint pas de lui-même comme à l'ordinaire. Elle l'appela et ferma les yeux, espérant ainsi ne plus voir une image assez

vague qui passait et repassait dans son esprit; elle récita même dix *Pater* et dix *Ave*, comme pour conjurer le démon : rien n'y fit. Je ne saurais vous dire encore si cette image avait quelque rapport avec celle de Georges, je craindrais d'aller trop vite et de me tromper; ce que je puis vous certifier sans imprudence, c'est que notre gentille Annette ne dormit point du tout cette nuit-là.

VII

COMMENT LUI DIRE?...

Le lendemain, vers six heures du matin, Georges descendait dans le parc et se dirigeait vers la petite éminence dont nous avons parlé. Il monta lentement et comme s'il eût été absorbé par sa lecture, car il avait un livre à la main; mais à peine entré dans le pavillon, il jeta son livre sur la table, et ses yeux se fixèrent sur certaines fenêtres de la rue d'Angivilliers que, de l'endroit où il était, on distinguait parfaitement. Il demeura longtemps debout dans la même attitude, puis il s'assit, regardant toujours du même côté. Il avait vu s'ouvrir un matin la persienne de la chambre d'Annette, et, depuis, il

venait chaque jour attendre, épier, saisir au passage cette joie puérile et fugitive. Ne vous en moquez point! Descendez plutôt en vous-même; souvenez-vous que vous avez attendu aussi, pendant des heures entières, qu'une porte ou qu'une fenêtre s'ouvrît, qu'une femme parût, et que, si courte qu'eût été l'apparition, vous ne trouviez pas alors l'avoir payée trop cher. Au contraire, ce petit bonheur vous semblait immense, et il l'était en effet, puisque vous en aviez pour toute une journée et quelquefois pour plusieurs jours. Les puérilités de l'amour sont sacrées. Nous devons les accueillir avec un sourire bienveillant, nous devons les respecter au risque d'insulter à notre passé ou à notre avenir.

Il y avait une heure environ que Georges était là, se consumant dans une vaine attente, ne pensant presque pas, espérant et souffrant, lorsque tout à coup M. Gonthard parut à la porte du pavillon.

« Bonjour, Georges, fit-il en entrant. »

Georges tressaillit, se leva, lui tendit la main; mais la pression de sa main ne fut pas franche comme d'habitude. Il semblait confus et presque irrité d'avoir été surpris dans sa contemplation mystérieuse. M. Gonthard non plus n'avait pas l'air à son aise. Une teinte de tristesse assombrissait sa physionomie, et, si Georges eût été plus maître de lui-même, il aurait vu tout de suite que c'était pour

un motif grave que son beau-père était venu le troubler.

« Il faut que nous causions, dit celui-ci. Il y a déjà plusieurs jours que je suis décidé à vous parler. Si le moment n'est pas bien choisi, dites-le-moi, nous en prendrons un autre.

— Non, monsieur, je suis prêt à vous entendre. J'étais venu ici pour lire, comme j'y viens tous les matins depuis quelque temps.

— Vous songez à vous remarier, mon fils, » dit M. Gonthard en s'asseyant à côté du jeune homme.

Georges le regarda et n'exprima que par ce regard la surprise que lui causait une pareille ouverture. En engageant son beau-père à parler, il l'avait appelé *monsieur*, quoiqu'il évitât ordinairement de lui adresser cette appellation cérémonieuse et froide. La nuance n'avait point échappé à M. Gonthard, et c'est pourquoi, au lieu de dire Georges, comme il le faisait toujours, il avait dit *mon fils*, en prononçant ce mot avec un mélange de reproche et de tendresse.

Le malaise de Georges allait croissant. Il sentait tout ce que la situation avait de délicat et de pénible, et en même temps son cœur ombrageux craignait qu'on ne s'immisçât dans une affaire qui ne concernait que lui seul. M. Gonthard devina le cours de ses pensées, et voyant qu'il se taisait :

« Ce n'est point, reprit-il, que j'aie l'intention de

vous arracher un aveu qu'il faudra bien pourtant que vous me fassiez un jour. Vous êtes libre, je n'ai pas besoin de vous le dire; mais vous pouvez vous forger des chimères qui sont bien loin de la réalité. Je vous vois triste, il semble que vous soyez tourmenté par de secrets remords : vous ne devez pas en avoir, Georges. Du moment où j'ai perdu ma fille, j'ai pensé que les liens qui nous unissaient se desserreraient peu à peu et que l'avenir qui s'étendait devant vous était trop vaste pour n'être rempli que par des regrets. Ç'a été une grande douceur pour nous de vous conserver dans notre maison. Si j'avais été seul, j'aurais été plus sage peut-être, et, les premiers mois passés, dans votre intérêt même, nous nous serions quittés. Ne croyez pas non plus que je sois fâché à cette heure de vous avoir gardé : non, s'il ne s'agissait que de moi, je m'en féliciterais encore, et je n'aborde aujourd'hui ce sujet avec vous que dans le but de vous tranquilliser, que pour vous dire que j'ai deviné ce qui vous préoccupe, et que, bien loin de vous en vouloir, je trouve, au contraire, vos nouveaux sentiments naturels et légitimes. »

Georges écoutait en silence, les yeux baissés. Quand son beau-père eut fini, il ne lui dit rien, il ne leva point les yeux, une émotion trop vive le dominait, mais il lui prit la main et la retint dans la sienne. Ils s'entendaient. Les motifs généreux qui

dirigeaient l'un étaient appréciés par l'autre. Jamais ces deux hommes ne s'étaient plus estimés peut-être, car M. Gonthard comprenait la muette douleur de Georges, plus puissante en ce moment que l'ivresse de l'amour, et Georges venait de recevoir de son beau-père une marque d'intérêt plus grande et plus touchante que toutes celles qu'il avait déjà reçues de lui.

« Cette jeune fille est charmante, reprit encore M. Gonthard au bout d'un instant. Sa mère avait été d'abord un peu faible pour elle, mais les cinq années qu'elle a passées auprès de sa tante lui ont été bien profitables. Elle a de l'esprit, elle me semble d'un caractère heureux; sa fortune est convenable, et, d'ailleurs, vous êtes assez riche aujourd'hui pour ne point regarder de si près à la dot. Je m'étais aperçu, la première fois que vous vous êtes rencontrés ici, qu'elle avait produit sur vous une vive impression, et les visites que vous avez faites coup sur coup à ces dames ont dû leur donner l'éveil, si vous ne vous êtes pas encore déclaré. Je ne puis douter, du reste, que votre recherche ne soit favorablement accueillie. »

Quelque empire que M. Gonthard eût sur lui-même, quelque préparé qu'il fût à cet entretien, il ne put dissimuler son émotion en exprimant la certitude qu'il avait du succès de Georges, et celui-ci, qui s'accusait déjà de s'être tu trop long-

temps, saisit cette occasion pour prendre la parole :

« Votre inépuisable bonté, lui dit-il, augmente encore, si c'est possible, l'amertume des reproches que je me fais. Sans doute il n'est pas naturel qu'un homme de mon âge renonce à tout engagement (et pourtant j'en avais fait le vœu dans mon cœur); sans doute personne n'eût eu le droit de m'accuser si, dans quelques années, j'avais pensé à me choisir une autre compagne. Mais il y a deux ans à peine que j'ai perdu celle que vous pleurez, que vous avez le droit de pleurer, car pour moi je ne l'ai plus ! Je sens que je suis un ingrat, que j'oublie les dix mois de bonheur qu'elle m'a donnés, que je suis plus coupable encore envers elle qu'envers vous. Pardonnez-moi. Vraiment je n'ai pas été maître de ma volonté; c'est en dépit de moi que j'aime ! L'affection que j'avais pour Félicie ne m'a jamais causé que des joies, l'affection que j'ai pour Annette ne me cause que des tourments. Je sens que je ne puis être heureux avec elle, surtout avec sa mère, et que, si ce mariage s'accomplissait, ce serait pour ma punition et pour le malheur de toute ma vie. »

Il sanglotait comme un enfant. Jamais son âme n'avait été surexcitée à ce point ni agitée de sentiments plus divers et plus tumultueux; elle était en quelque façon sortie de ses limites.

« Georges, fit M. Gonthard touché de pitié, ne

pleurez pas ainsi, ne vous livrez point à une exaltation d'autant plus violente qu'elle n'est point naturelle chez vous. Vous aimez comme vous n'avez jamais aimé, je le vois. Je ne m'en plains pas, ce n'est pas votre faute. Mais vous vous trompez lorsque vous dites que vous ne sauriez être heureux avec cette jeune fille. Je vous répète qu'elle est charmante. Elle m'a tout de suite gagné le cœur aussi, quoique je fusse bien loin de prévoir ce qui arriverait. Soyons hommes, mon ami, et parlons comme des hommes. Quels sont vos projets?

— Je vous jure que je n'en ai aucun.

— Vous vous déclarerez. Je sais que Mme Dubuisson est pressée de marier sa fille. Il vaut mieux pour vous et pour nous que cet état d'incertitude ne se prolonge pas. Vous vous déclarerez dans quelques jours peut-être.

— Vous me le conseillez donc?

— Je ne conseille pas, je prévois. Dès que vous serez tout à fait décidé, du reste, vous me préviendrez. J'ai besoin d'être fixé là-dessus.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Parce que je ne suis pas seul, parce qu'il y a une troisième personne que cela regarde, ma femme, et il faut que j'aie le temps de la préparer à une nouvelle qu'il lui sera nécessairement pénible d'apprendre. Les femmes ne sont pas comme nous; la raison leur parle en vain, elles ne jugent que par

leurs sentiments. Ma femme croit que vous ne devez plus nous quitter, que vous nous êtes acquis pour toujours. Comment lui dire?... »

Il s'arrêta. L'anxiété de son âme était peinte sur sa figure. Il se représentait plus fortement que jamais tous les sentiments de Mme Gonthard; il se souvenait qu'elle n'avait survécu à sa fille que par une sorte de miracle, et que ce miracle était l'œuvre de Georges. On allait donc recommencer à trembler pour une vie si chère! Georges était frappé en ce moment de la même crainte. Ils échangèrent un coup d'œil rapide qui leur révéla leurs pensées mutuelles, sans qu'ils prissent la peine de les exprimer.

« Je réfléchirai à cela, reprit enfin M. Gonthard. Je la préparerai le mieux que je pourrai à entendre la vérité.

— Ne lui en parlez pas encore aujourd'hui.

— Comme vous voudrez. Mais que gagnerons-nous à attendre?

— Il n'y a rien de décidé. Pourquoi lui causer d'avance un chagrin que l'avenir lui épargnera peut-être? On peut me refuser cette jeune fille.

— Vous en épouseriez une autre.

— Non.... Mais encore une fois, je vous en prie, ne parlez de rien aujourd'hui.

— Aujourd'hui, soit; mais je commencerai demain, si l'occasion s'en présente. Elle pourrait tout

apprendre par d'autres, il suffirait d'un mot imprudent.... Il ne faut pas que cette nouvelle tombe sur elle comme un coup de foudre. Ainsi ne vous tourmentez pas, mon cher Georges, reposez-vous sur ma prudence, je prends tout sur moi. »

Il s'éloigna pour mettre fin à l'entretien, laissant Georges accablé et presque honteux de tant de douceur et de générosité. Mais bientôt le jeune homme releva la tête : une persienne venait de s'ouvrir dans la rue d'Angivilliers. Il vit apparaître et disparaître un joli minois rose et blanc; il n'en fallut pas davantage, la tristesse s'envola bien vite et l'espérance vint reprendre la place qu'elle avait quittée un moment.

Georges n'avait prié son beau-père de différer l'avertissement que celui-ci comptait donner à sa femme que parce qu'il était sûr que Mme Dubuisson et sa fille viendraient la voir dans la journée. Qu'attendait-il de cette visite? Il ne le savait pas lui-même. Et, raisonnablement qu'en pouvait-il attendre? Il n'importe, il voulait que Mme Gonthard revît Annette avant d'être avertie de rien, car il était bien certain qu'elle aurait plus que jamais refusé de la voir si elle eût eu le plus vague soupçon de ce qui se passait.

Il partit pour se rendre à sa fabrique. Quoiqu'il fût en retard, il fit en sorte d'être de retour bien avant l'heure où ses voisines pouvaient se présenter

à la Villa, et il se mit en embuscade derrière le rideau d'une fenêtre qui donnait sur le boulevard et d'où l'on voyait tous ceux qui arrivaient. Il passa là près de deux heures. Il s'était habillé avec soin et il avait le projet d'entrer comme par hasard dans le salon une fois que ces dames y auraient été introduites. Mais il ne venait personne, et l'inquiétude commençait à s'emparer de lui, quand enfin il reconnut de loin la petite ombrelle d'Annette et les grands volants que Mme Dubuisson agitait, en marchant, d'une façon toute particulière. Il vit avec bonheur ces dames se diriger vers la grille et sonner. C'était déjà presque une victoire, il les avait ramenées dans cette maison dont on les avait bannies. Il remarqua que Mlle Annette avait une robe blanche avec des rubans lilas et qu'elle devait être bien jolie ainsi ; mais l'ombrelle impitoyable ne lui laissa pas entrevoir la figure qu'elle protégeait.

La grille s'ouvrit. Le domestique, au lieu de les prier de monter, monta seul d'abord pour prévenir sa maîtresse. Il avait sans doute reçu des ordres à ce sujet. Le cœur de Georges battait avec violence. Il avait quitté la fenêtre pour entr'ouvrir la porte, et il attendait immobile, l'oreille tendue, comme si le silence eût pu lui apprendre quelque chose de ce qu'il désirait savoir. Enfin il entendit le domestique descendre en courant, puis remonter avec les dames. Mme Gonthard avait donc consenti à les recevoir.

Il laissa s'écouler encore quelques minutes, puis quelques autres, et, après avoir jeté un coup d'œil sur la glace, ce qu'il faisait bien rarement, il se prépara à passer dans le salon; mais il n'avait point fait deux pas dans le corridor qu'il s'arrêta court, une sombre pensée lui traversant l'esprit. Si dans le premier regard qu'il allait porter sur Annette, Mme Gonthard surprenait la passion ardente que lui avait inspirée cette jeune fille?

« Pauvre femme! fit-il en répétant les propres paroles de M. Gonthard, comment lui dire?... »

Il rentra dans son cabinet. La visite se prolongea, et Georges en éprouva une sorte de joie; mais, quelque désir qu'il eût de voir Annette, il sut résister à ce désir, il voulut respecter l'ignorance où était encore sa belle-mère et il ne parut point dans le salon.

Quand l'heure du dîner eut réuni les parents de Félicie et leur gendre, celui-ci demanda négligemment à Mme Gonthard si elle avait reçu quelque visite. Elle hésita, puis elle avoua qu'elle avait vu Mme Dubuisson et sa fille, et comme les deux hommes se taisaient :

« Cette jeune fille a été parfaite pour moi, dit-elle avec effort; » et deux grosses larmes lui montèrent aux yeux, deux larmes dont il était facile de deviner la source.

Georges vit bien qu'il ne pourrait obtenir de sa

belle-mère de plus amples détails, il eut peur de se trahir lui-même en l'interrogeant, et, comme d'un autre côté, il était impatient de tout savoir, il sortit dès qu'on eut dîné, de façon à se trouver rue d'Angivilliers à la même heure que la veille. Mais ces dames n'étaient point à leur fenêtre. Il sonna néanmoins et apprit par Antoine qu'elles étaient allées au Parc entendre la musique militaire.

Il s'y rendit, quoiqu'il n'aimât point la foule et qu'il s'avouât tout bas que sa présence à ce concert ferait événement. Du plus loin que Mme Dubuisson l'aperçut, elle le désigna du doigt à sa fille, puis elle se leva, s'agita, lui fit signe de venir près d'elle. C'était bien son intention; mais, grâce à la télégraphie compromettante de la dame, il ne put la rejoindre qu'au milieu des sourires et des chuchotements de toutes les personnes de sa connaissance qui se trouvaient là. Annette était toute rouge; Mme Dubuisson était rouge aussi, non de confusion, mais de plaisir. Elle fit asseoir Georges à côté d'elle, elle lui conta que Mme Gonthard les avait reçues à merveille, qu'elle avait embrassé Annette, qu'elle l'avait trouvée grandie, fortifiée, embellie. Georges ne l'avait jamais écoutée avec autant d'attention, et elle en était ravie. Lorsque le concert fut terminé, il lui offrit naturellement son bras qu'elle accepta, et elle lui proposa tout aussi naturellement, en arrivant à la porte de la maison, de

monter un moment pour se reposer. Il monta : il était au comble du bonheur. Annette qui, pendant le trajet du Parc à la rue d'Angivilliers, avait été grave et silencieuse, s'étant déridée peu à peu et causant alors avec Georges d'un ton presque familier, Mme Dubuisson, qui avait de nouveaux griefs contre une nouvelle femme de chambre, sortit du salon pour la gronder et les laissa seuls un instant. Que fit Georges de cet instant? Rien, ou du moins peu de chose. Mais il lui sembla qu'Annette, au lieu d'être fâchée de l'absence de sa mère, le regardait à la dérobée d'un air qui n'avait rien de décourageant, et je dois dire encore, pour l'intelligence de ce récit, que ce n'était pas tout à fait de la part de Georges une illusion d'amoureux.

Mais pendant qu'il se livrait sans arrière-pensée à ces douces impressions, à quelques pas de lui, dans l'ombre de ce parc dont il voyait les arbres, M. Gonthard se promenait seul et s'abandonnait à des réflexions douloureuses. Mme Gonthard, qui craignait l'humidité, s'était retirée de bonne heure. Elle avait été ce soir-là plus silencieuse, plus abattue encore, et son mari avait bien deviné que la visite de Mme Dubuisson et de sa fille n'avait pas peu contribué à ce redoublement de tristesse. Il songeait avec angoisse qu'il allait être obligé de provoquer des émotions bien autrement violentes, car il n'était point de ceux qui reculent devant les difficultés

d'un aveu pénible, et il était décidé à aborder la question dès le lendemain. Mais tout décidé qu'il était, il souffrait. Il se demandait toujours comment il s'y prendrait, dans quels mots délicats et tendres il envelopperait le fait brutal et cruel. Peut-être aussi qu'il pensait à tout ce qu'il perdrait lui-même lorsque ce fils de son choix, ce jeune compagnon de sa vieillesse s'éloignerait de cette maison pour n'y plus rentrer qu'en étranger. Toujours est-il qu'il paraissait bien préoccupé et bien soucieux, le brave et digne homme. Lui, toujours si sensible aux beautés de la nature, il marchait indifférent à l'éclat de cette nuit étoilée, et le parfum de ses roses ne le réjouissait plus.

Le lendemain, Georges partit dès le matin pour Paris; M. Gonthard déjeuna seul avec sa femme. Ils parlèrent de lui comme ils en avaient l'habitude quand il n'était pas là, car il était leur préoccupation unique, et Mme Gonthard fit observer qu'il restait beaucoup moins avec eux depuis quelque temps. Elle attribuait cela à l'importance que prenait dans le pays l'industrie dont il s'occupait, et, bien qu'elle regrettât qu'il ne fût plus tout à eux comme par le passé, elle n'avait pas le courage de s'en plaindre, disait-elle, parce qu'il fallait bien qu'un homme jeune encore eût un but à poursuivre. M. Gonthard n'hésita point à saisir l'occasion qui s'offrait à lui.

« Ma chère amie, dit-il, l'industrie ne peut pas absorber Georges tout entier. J'ai remarqué comme toi qu'il sort plus souvent depuis quelque temps et surtout le soir, mais je ne crois pas que ses affaires en soient la seule cause.

— Voilà comme tu es ! interrompit Mme Gonthard avec un mouvement d'humeur, tu vas toujours chercher aux choses les explications les moins naturelles. Il m'a dit lui-même qu'il s'intéressait de plus en plus au succès de sa fabrique ; il s'y rend tous les matins, et, quand il sort le soir, c'est encore pour y donner un coup d'œil en passant ou pour aller voir un ami.

— Oui, il semble éprouver chaque jour davantage le besoin d'apporter quelque diversion dans ses pensées et dans sa vie. Le coup qui l'a frappé comme nous, et dont nous nous ressentirons toujours, commence à lui paraître moins douloureux. Il n'a que trente ans. C'est souvent à cet âge qu'on songe pour la première fois à asseoir son avenir. En supposant même qu'il n'ait aucune idée là-dessus, l'espèce d'inquiétude dont il ne peut se défendre devrait être pour nous un avertissement. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, dit la sagesse par excellence, et il vient une heure où la compagnie de ses plus chers parents est pour lui comme la solitude.

— J'espère bien que tu ne lui dis jamais cela !

s'écria la pauvre femme en tressaillant. C'est que tu es capable de lui donner des idées qu'il n'a pas, de le détacher de nous, de lui faire croire qu'il nous gêne. Tu ne le connaîs pas. Il n'eût jamais songé au mariage, s'il ne nous eût rencontrés ; il se défiait de toutes les femmes. Il a fallu un ange de pureté et d'innocence comme notre Félicie pour triompher de ses préventions. Il l'aimait chèrement, il nous l'a bien prouvé.

— Nous n'avons en effet qu'à nous louer de lui à tous égards ; il a été pour notre enfant un mari tendre, pour nous un fils excellent : il n'a songé qu'à nous jusqu'ici, et nous n'aurions pas le droit de lui en vouloir, s'il venait à songer à lui.

— Je t'en prie, tais-toi, fit Mme Gonthard en se levant de table. J'ai déjà assez souffert, je souffre assez tous les jours, ne m'épouvante pas par ces lueurs équivoques qui rendent plus affreuse encore la nuit où je vis. Ma Félicie ! Ma pauvre enfant ! Tiens, je m'en vais, je ne veux pas penser à cela.

— Il vaut mieux penser d'avance aux choses qui peuvent arriver.

— A quoi bon ?

— On résiste mieux au choc quand on l'attend.

— Je ne veux m'attendre à rien. Laisse-moi. Je ne veux ouvrir les yeux qu'au dernier moment.

— Et si ce moment était venu ? »

Elle avait déjà gagné la porte, comme si elle eût été pressée de se dérober par la fuite à une révélation qu'elle redoutait. Elle s'arrêta à ces derniers mots, chancela, puis revenant tout à coup s'asseoir à côté de son mari :

« Félix, lui dit-elle d'une voix brève et effrayante dans son calme, tu sais quelque chose.

— Non, ma bonne amie, non, je ne sais rien encore, rien de positif ; je voulais simplement te préparer à des événements possibles. Je le regrette à présent. Comme te voilà pâle ! Tu te ferais peur à toi-même, si tu te voyais. Non, ma chère Adèle, ma femme, ne crois pas....

— Tu n'es pas homme à m'effrayer inutilement. Si tu as voulu me préparer à entendre une vérité cruelle, c'est que cette vérité existe. Tu baisses les yeux, tu détournes la tête : tu vois bien que je ne me trompe pas, qu'il y a quelque chose. Songe que tu ne peux plus m'abuser maintenant ; ce ne sont plus tes paroles que je croirai, c'est le son de ta voix, c'est ta pensée même. Écoute, Félix ; tu es bon, tu t'es dit : « Cette pauvre femme est bien épuisée, il faudrait la préparer doucement et de loin, l'accoutumer à ce qui doit être. » Toutes ces précautions sont mauvaises avec une nature comme la mienne. Tu te tairais à présent que je souffrirais mille fois plus de mes doutes que de la certitude. Il vaut mieux tout me dire d'un coup.

Avoue qu'il y a quelque chose, que tu as appris quelque chose.

— Eh bien, oui. Je ne voulais point parler, mais je vois qu'il est plus facile de former de tels projets que de les exécuter.

— Tu as bien raison. D'ailleurs, tu vois que je suis calme. *Il* songe donc à se remarier?

— Oui.

— Il te l'a dit? Il te l'a dit, j'en suis certaine. Oubliée déjà, ma pauvre fille, elle qui l'aimait plus qu'elle ne nous a jamais aimés peut-être! Et pense-t-il à quelqu'un?

— J'ai tout lieu de le croire.

— A qui?

— Il nous le dira.

— Tu le sais. Pourquoi me torturer ainsi? Il aura vu à Paris quelque jeune personne.... Non, ce n'est pas cela. Elle est de Versailles! Je la connais peut-être?

— Tu la connais.

— C'est? ..

— La fille de Mme Dubuisson.

— Annette! »

Un sourire navrant erra sur ses lèvres quand elle eut prononcé ce mot; ses yeux se fermèrent, sa tête se renversa en arrière, son corps s'affaissa.

« Adèle! » s'écria M. Gonthard effrayé.

Il ne sonna point, craignant sans doute que les

domestiques ne fussent témoins de cette violente commotion et qu'ils n'en devinassent la cause. Il prit de l'eau dans une carafe, lui mouilla doucement le visage et lui fit respirer la cassolette qu'elle portait toujours sur elle.

« Du courage, mon amie, lui dit-il en l'embrassant au moment où elle rouvrit les yeux.

— Je suis punie, mon bon Félix, répondit-elle sans verser de larmes, je suis cruellement punie. Je m'étais trop attachée à lui, je l'aimais trop, je l'aimais plus que toi. C'est qu'il me rappelait ma fille, vois-tu, c'est qu'il me semblait qu'en étant avec lui j'étais encore avec une partie d'elle-même. Puis il était si bon, si bon ! Voilà ce que je ne puis lui pardonner. On a tort de se créer des affections en dehors de la famille; ces affections-là ne sont jamais sûres. Ma fille morte, il n'était plus qu'un étranger pour nous, ce fut une faute de le considérer toujours comme un fils. Désormais je ne veux songer qu'à toi, homme excellent à qui je n'ai jamais montré que ma douleur ; je la lui cachais à lui, je craignais de l'attrister encore davantage. Toi, tu t'oubliais pour moi, tu ne songeais qu'à moi; encore en ce moment tu pleures sur la nouvelle peine que tu n'as pu m'épargner. Sois tranquille, cette paix de notre intérieur n'est pas perdue parce qu'il s'en va; je le remplacerai près de toi, je causerai avec toi, nous nous suffirons à nous-mêmes. Ce n'est pas que

je lui en veuille au moins, il a rendu notre fille heureuse. Seulement il l'a oubliée bien vite ; moi, je ne l'oublierai jamais. »

Ses dents claquaient, ses joues s'enflammaient, elle avait la fièvre. On fut obligé de la porter dans sa chambre et de la mettre au lit.

Lorsque Georges rentra pour le dîner, apprenant que sa belle-mère était malade, il se troubla, ne fit aucune question et monta aussitôt pour la voir. M. Gonthard l'attendait au haut de l'escalier et lui dit :

« N'ayez aucune inquiétude, le médecin a déclaré que ce n'était qu'un petit accès de fièvre qui n'aurait pas de suites. Elle repose en ce moment, et je crois que vous ferez mieux d'attendre à demain pour la voir. Elle sait tout. »

VIII

LES DEMANDES EN MARIAGE

On savait généralement à Versailles que Mme Dubuisson n'avait pas de fortune personnelle, mais on savait aussi que Mlle Dubuisson avait hérité, du côté de son père, de plus de quatre cent mille francs. Or, les jeunes gens d'aujourd'hui sont pressés de jouir et préfèrent une dot argent comptant à de gros biens en prespective. Je me rappelle toujours un aimable garçon qu'on voulait marier et auquel on faisait valoir que sa future belle-mère était d'une santé déplorable et ne pouvait vivre plus d'un an ou deux : « Si j'en étais sûr ! » s'écriait-il naïvement. Tous, il est vrai, ne formulent pas leur

pensée d'une façon aussi nette, mais il y a, les trois quarts du temps, dans les plus riants projets de mariage une vilaine ombre qui les enlaidit. On remarqua donc, aussitôt le retour définitif d'Annette à Versailles, qu'elle avait beaucoup gagné, qu'elle avait des yeux charmants, qu'elle était fraîche, qu'elle était bien faite, enfin qu'elle était un joli parti, et joli de toute manière. Quelques coureurs de dots daignèrent l'honorer de leur attention; quelques mères la signalèrent à leurs fils comme une jeune personne accomplie, et quelques respectables pères de famille saluèrent Mme Dubuisson un peu plus bas qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors.

Celle-ci avait parmi ses connaissances une personne de distinction dont elle faisait grand cas : c'é- Mlle Stéphanie de Corniole. Mme de Corniole, la mère, restée veuve à vingt-cinq ans, s'était mésalliée en épousant en secondes noces un simple capitaine dont elle avait eu un fils, lequel fils était devenu le général Legrell, qui se trouvait, depuis quelque temps, en garnison à Versailles. Le général était donc plus jeune que sa sœur, et roturier par-dessus le marché, double tort dont la demoiselle lui gardait toujours une secrète rancune. Il était, du reste, ce que les militaires appellent entre eux un bon enfant, c'est-à-dire qu'il n'avait rien inventé ni rien perfectionné dans l'art de tuer les hommes. Quant à Mlle Stéphanie, c'était autre chose, elle aurait in-

venté au besoin tout ce qu'elle aurait voulu, et je dirais qu'elle avait de l'esprit comme un démon, si je ne craignais de donner d'elle une fausse idée, car elle était toute en Dieu et passait sa vie dans les églises et dans les couvents, ce qui ne l'empêchait pas néanmoins de visiter quelques rares élus et d'être au courant de ce qui se disait dans le monde. Son extérieur était tout à fait vénérable. Elle avait une grande figure pâle, un port de reine et une voix de nonne. Oh! il était impossible de n'être point frappé du son de sa voix lorsqu'on l'entendait pour la première fois. C'était une voix de sucre et de miel, mais qui semblait acide dans sa douceur même et qui vous faisait tressaillir sans qu'on pût s'expliquer pourquoi. Ses vêtements étaient en harmonie avec le reste de sa personne; ils étaient invariablement noirs et d'une coupe antique et vertueuse.

Mlle Stéphanie de Corniole avait trois nièces et trois neveux, enfants tous les trois de son frère unique le général. Les trois filles lui étaient profondément antipathiques par des raisons qui n'ont aucun rapport avec notre récit; deux des fils lui étaient indifférents, mais elle était folle de l'aîné qui s'appelait Antonin. Nous disons folle, quoique ce mot ait d'irrévérent, parce qu'il n'y a véritablement que ce mot qui puisse donner une idée de l'espèce d'idolâtrie qu'elle avait pour lui. Antonin Legrell était loin de justifier au moral cette préférence de

sa tante; il n'avait pas même le gros bon sens de son père et joignait à beaucoup de brusquerie un cynisme qui n'avait rien d'édifiant. Ses aventures avaient fait du bruit. Elles n'en auraient point fait qu'il se serait chargé lui-même d'en instruire le public. Outre tout ce que peut raisonnablement se permettre un capitaine de lanciers, car il portait depuis trois mois la double épaulette, Antonin se permettait beaucoup de choses qu'il serait assez difficile d'excuser. Mais c'était un grand garçon bien tourné, au teint chaud, à l'œil vif, à la moustache noire, qui était irrésistible à cheval, selon l'avis de sa tante, et le fait est qu'il avait la plus belle mine du monde lorsqu'il défilait, sur l'Avenue de Paris ou sur la Place d'Armes, à la tête de sa compagnie. Sans doute l'austère demoiselle gémissait tout bas sur les égarements de ce neveu chéri, et elle adressait au ciel de ferventes prières pour la conversion du pécheur; mais nous sommes forcé de dire, en historien exact, que les déportements d'Antonin lui prêtaient, aux yeux de sa tante, je ne sais quelle mystérieuse auréole et ne servaient, au fond, qu'à affermir encore l'empire qu'il avait sur elle. Lorsque, par hasard, il venait la voir, et c'était presque toujours à l'époque où elle touchait ses petites rentes, il répondait par de grands éclats de rire au sermon qu'elle entamait, et, pour peu qu'elle voulût poursuivre, il la saisissait cavalièrement par

la taille et lui faisait faire un tour de valse ou de polka. La respectable demoiselle demandait grâce et s'avouait vaincue. Elle lui donnait la petite somme dont il avait besoin et ne gardait pour ses pauvres que le strict nécessaire; puis elle s'informait quel jour, à quelle heure et dans quelle rue elle pourrait le voir passer.

Un soir que la musique de son régiment se faisait entendre dans le parc du Château, notre capitaine aperçut Annette Dubuisson se promenant avec sa mère, et il la trouva gentille à croquer, ce fut son expression. Il demanda son nom; il apprit que c'était une riche héritière. Cela lui donna à penser. Il était criblé de dettes, plusieurs de ses créanciers le pressaient de se marier : il lui sembla qu'avec une telle personne le mariage ne serait point du tout désagréable, et, après l'avoir revue plusieurs fois, il finit par en toucher un mot au général, qui approuva son choix et qui lui conseilla de s'adresser d'abord à sa tante. Mlle Stéphanie de Corniole accueillit cette confidence avec des transports de joie; elle se dit que le mariage était seul capable de ramener son neveu dans le sentier du devoir, et elle reconnut dans cette passion le doigt de Dieu.

Elle se rendit le jour même chez Mme Dubuisson. Anges du ciel, vos chants sont-ils aussi doux que le furent en cette circonstance les discours de Stéphanie? Jamais insinuations plus mielleuses ne délec-

tèrent une oreille humaine, jamais fille ne fut demandée à sa mère en des termes plus choisis. Elle glissa rapidement, bien entendu, sur les faiblesses d'Antonin, faiblesses communes aujourd'hui, dit-elle, à tous les jeunes gens; mais elle vanta son cœur, sa franchise, son esprit même, prétendit qu'il était fait pour la vie de famille et plus susceptible qu'aucun homme de rendre une femme heureuse. Son avenir militaire était superbe : Antonin ne pouvait manquer de devenir maréchal de France. Puis quel comble de gloire n'était-ce pas que de s'unir à un rejeton de l'antique maison de Corniole? Néanmoins Mme Dubuisson, quoique éblouie et entraînée, hasarda quelques objections; Stéphanie les réfuta victorieusement et proposa d'en parler sur-le-champ à Mlle Annette. Mme Dubuisson, de plus en plus fascinée, appela sa fille.

La charmante enfant apprit, non sans rougir, de quoi il s'agissait. Ce fut Mlle de Corniole elle-même qui lui expliqua la chose, et je vous laisse à penser si elle entortilla le compliment dans toutes les précautions voulues. Elle accabla sa future nièce des plus tendres caresses et lui demanda pour toute faveur de consentir à voir Antonin. Il devait passer le lendemain à tel endroit à la tête de sa compagnie. La vue n'en coûtait rien et n'engageait à rien. Pouvait-on ne point se prêter au désir de Mlle de Corniole?

Mlle de Corniole s'était dit que, puisqu'elle trouvait elle-même son neveu irrésistible à cheval, une jeune fille de dix-huit ans ne lui résisterait pas, et l'événement prouva qu'elle n'avait pas trop mal calculé. Quand Annette vit ce bel officier aux regards ardents, à la mine fière, monté sur un cheval fringant, passer devant elle et la saluer et se retourner pour la regarder, elle sentit son cœur battre comme il n'avait jamais battu peut-être. Était-ce de plaisir ou de confusion ? Il serait difficile de le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mlle de Corniole fut satisfaite de l'impression produite et qu'elle jugea prudent de ne rien tenter de plus ce jour-là.

Revenue chez elle, Mme Dubuisson, dont l'imagination se montait facilement, exalta tout le reste du jour la bonne mine et tous les avantages physiques du capitaine Antonin Legrell.

« Il faut voir, » répondait simplement Annette.

Le lendemain, Mme Dubuisson reçut trois lettres qui étaient trois demandes en mariage ; elle reçut aussi deux visites dont l'objet était le même. On se hâtait de prendre rang. La bonne dame était dans l'orgueil et l'ivresse de son cœur. Elle vantait tour à tour à sa fille tous les partis qui se présentaient, les pesait, les comparait, les discutait et ne savait auquel se fixer. Cependant toutes ses préférences finirent par se concentrer sur un jeune auditeur au conseil d'État dont on lui avait dit merveilles et qui

n'attendait qu'un mot d'encouragement pour accourir à Versailles et faire connaissance avec ces dames. Aussi, lorsque Mlle Stéphanie de Corniole revint rue d'Angivilliers, Mme Dubuisson lui déclara tout net qu'elle ne donnerait jamais sa fille à un militaire, que la guerre pouvait survenir et que son gendre serait infailliblement tué. L'onctueuse vieille fille déploya toute son éloquence pour prouver à son amie que la guerre était impossible au dix-neuvième siècle (on n'était encore qu'à la veille de l'expédition de Crimée), et elle parla d'un ton si ému de l'amour violent qn'Antonin avait conçu pour Annette, elle répéta tant de fois qu'il en perdait l'appétit et le sommeil, que Mme Dubuisson parut attendrie. Mlle de Corniole demanda alors avec larmes qu'on lui permît du moins d'amener un soir avec elle l'infortuné capitaine. Mme Dubuisson regarda sa fille. Nous sommes encore forcé de l'avouer, Annette baissa les yeux en signe d'acquiescement, et, comme la tante ajoutait que son neveu mourrait si on refusait de le voir, elle répondit en souriant qu'elle ne voulait la mort de personne.

Le jour choisi pour l'entrevue, on avait à peine échangé les premiers compliments, Mlle de Corniole et le capitaine venaient seulement de s'asseoir, lorsqu'on annonça M. Georges Dutrey. Ce fut un véritable coup de théâtre. Georges, qui s'attendait à trouver Mme Dubuisson seule avec sa fille, recula

d'un pas, et, voyant un beau garçon en habit noir, il sentit tout de suite qu'il était en présence d'un rival, balbutia quelques mots de politesse et s'assit entre Annette et le capitaine. Celui-ci devint cramoisi et lui lança de côté un regard qui n'avait rien de parlementaire, tandis que sa vénérable tante, toujours maîtresse d'elle-même, se contentait d'observer attentivement la figure de Georges et celle d'Annette. Elle vit bien que le jeune homme était fort amoureux, mais il n'était pas aussi facile de deviner si la jeune fille répondait à cet amour. Mlle de Corniole pencha pourtant vers l'affirmative ; un sourire de mauvais augure erra sur ses lèvres, et ses yeux se fixèrent sur Georges avec une expression de douceur sinistre. Il n'y eut que Mme Dubuisson qui fut enchantée de l'arrivée du gendre de M. Gonthard. Elle trouvait qu'il tardait beaucoup à se déclarer et à rendre ainsi ce qu'il devait au mérite de sa fille, et comme elle jugea que cette rencontre avec un rival hâterait l'instant de la déclaration, elle s'abandonna à toute sa joie et se mit à causer avec une abondance et une vivacité dont nul en cette circonstance ne songea à se plaindre, car tous les autres personnages de cette scène semblaient frappés de mutisme, et le capitaine lui-même avait perdu le fil du petit discours dont sa tante lui avait fourni d'avance le texte et les expressions.

Mais, comme Mme Dubuisson s'étend complai-

samment sur l'amitié qui la lie aux Gonthard, sur les bons procédés que leur gendre a pour elle, sur l'éducation et les qualités de sa fille, toutes choses qui pour nous ne sont point nouvelles, nous nous permettrons une fois de plus de ne point l'écouter pour revenir sur nos pas et nous mettre au courant de ce qui s'est passé depuis quinze jours.

Oui, quinze jours se sont écoulés, il y a déjà quinze jours que Mme Gonthard sait que son gendre aime Annette Dubuisson. La pauvre mère ne s'est point relevée tout de suite du nouveau coup qu'on lui a porté; elle a dû garder la chambre pendant toute une semaine, elle a dû s'habituer à l'idée que Georges allait cesser d'être son fils, c'est-à-dire l'époux de sa fille. Cette douleur, quoique moins immense, quoique moins poignante que celle qu'elle a ressentie à la mort de Félicie, lui a paru peut-être plus amère encore. Alors au moins elle ne pouvait s'en prendre qu'au ciel qui lui ravissait son enfant; maintenant ce n'est plus l'inflexible loi du sort qui la frappe, c'est de lui-même, c'est librement que Georges se prépare à les quitter. Elle a passé trois nuits sans dormir, à gémir et à pleurer, car elle se hâtait de répandre ses larmes pendant la nuit, pour en avoir moins à répandre au grand jour et devant témoins. Il n'a pas tenu à elle que Georges ne s'aperçût de rien. Elle s'est étudiée à dissimuler ce qu'elle souffrait, elle s'est efforcée de

lui parler comme à l'ordinaire. Mais ses paroles mentaient en vain, sa voix la trahissait: Georges n'y retrouvait plus ces molles inflexions maternelles qu'elle lui prodiguait auparavant. Ces reproches muets et involontaires l'ont plus touché que tout ce qu'elle eût pu dire; il a pleuré, en secret, lui aussi, et il s'est juré mille fois encore d'étouffer son amour et de rester fidèle à ceux qui l'ont initié au bonheur et à la dignité de la vie.

Cependant, étranges contradictions de notre cœur! c'est au moment même où il voulait à toute force renoncer à Annette, que sa passion pour elle éclatait dans toute sa violence. Ce n'était plus par hasard qu'il entrait chez elle en passant; il s'y rendait maintenant tous les soirs à la même heure, sans songer que cette assiduité était un aveu formel de ses sentiments. Mme Dubuisson le lui avait fait remarquer à mots couverts, mais il n'avait pas compris ou avait eu l'air de ne pas comprendre. Piquée de ce silence, elle s'était plainte à lui de l'incivilité de sa belle-mère qui ne venait pas les voir, et il avait été obligé de dire que Mme Gonthard était souffrante. Mme Dubuisson retourna deux fois chez elle et ne fut point reçue. Nouvelles plaintes, nouvelles excuses embarrassées. Georges savait très-bien que Mme Gonthard avait fait défendre sa porte à la mère et à la fille, mais il se

serait bien gardé de leur laisser soupçonner cela, car il sentait vaguement que le consentement tacite de M. et de Mme Gonthard lui était nécessaire auprès d'Annette. Celle-ci, plus clairvoyante que sa mère, ne s'était point payée des raisons qu'il avait alléguées, elle avait deviné l'effet produit à la Villa par la découverte du secret de Georges. Un matin, en revenant de la messe avec sa bonne, elle avait rencontré M. Gonthard ; elle avait été frappée de sa tristesse et elle avait remarqué qu'il s'était détourné comme pour l'éviter, lui qui d'ordinaire l'accueillait d'un si doux sourire! Aussi s'était-elle montrée, le soir, plus froide encore à l'égard de Georges, et peut-être n'avait-elle consenti à ce qu'on lui présentât le capitaine Legrell, que pour trancher des espérances qu'elle ne voulait ou qu'elle ne pouvait réaliser. Nous disons peut-être, parce que nous n'osons toujours répondre de rien : les caprices bizarres et les délicatesses exquises se touchent de si près dans un cœur de jeune fille!

Quoi qu'il en soit, Annette en ce moment ne paraît guère mieux disposée pour celui qu'elle connaît que pour celui qu'elle ne connaît pas. Elle n'a accordé à Georges qu'un regard assez peu encourageant lorsqu'il s'est assis près d'elle, et, quant au capitaine, elle ne l'a pas regardé du tout, mais elle l'a vu et elle a trouvé qu'en habit de ville, et malgré le ruban qui orne sa boutonnière, il n'est pas aussi

séduisant qu'en uniforme, à beaucoup près. Sa tournure est lourde, ses traits sont vulgaires, il a un de ces fronts qui ont besoin du casque ou du bonnet. L'examen auquel s'est livré le capitaine a été plus favorable à la jeune fille. Il s'est permis d'avancer sa chaise pour la contempler plus à l'aise, et l'admiration brille dans ses yeux, quoique tempérée par la mauvaise humeur que lui cause la présence de Georges. Profitant d'une pause forcée que vient de faire Mme Dubuisson, il prend enfin la parole et demande à Annette si elle aime la musique. Assez étonnée de cette question que rien n'a provoquée, elle lui répond à tout hasard un : « Oui, monsieur, » qui l'enchante. Il approche encore sa chaise de manière à masquer Georges auquel il tourne le dos, et il dit à l'enchanteresse que, pour peu qu'elle le désire, il lui fera donner une aubade par la musique de son régiment. Mlle de Corniole juge à propos d'intervenir. Elle s'adresse à Georges qui est obligé de se lever et de faire quelques pas pour lui répondre. Alors elle lui désigne gracieusement un siége à côté d'elle, et lui exprime dans les phrases les plus jolies du monde toute la sympathie qu'elle a pour lui, toute la part qu'elle a prise à son malheur. Si jeune avoir perdu une femme qu'il adorait! Se voir déshérité à trente ans de toutes les joies de la vie! N'est-ce pas affreux? Si du moins il avait un enfant, un innocent chérubin qui le conso-

lât peu à peu de cette perte irréparable. Mais non, il est seul, seul avec ses regrets!

« Je sais bien, ajoute-t-elle de sa voix la plus sucrée, je sais bien que vous pourriez vous remarier; mais je vous connais mieux, monsieur Dutrey, vous n'êtes pas de ceux qui oublient, votre blessure saignera éternellement. Du reste, vous avez bien fait de ne point risquer un second choix et de rester avec ces bons Gonthard. On vous aurait accepté peut-être pour votre position, pour votre argent, car, à tort ou à raison, les jeunes filles n'aiment point à épouser des veufs. Elles redoutent la comparaison, elles se disent qu'on règne moins sûrement dans un cœur où une autre a déjà régné. Ce sont des folies, si on veut; mais je comprends ces délicatesses-là, et je sais que, pour ma part, je me serais décidée difficilement à épouser un veuf. »

Georges a frémi en l'écoutant, frémi de douleur et de colère. Il lui semble qu'on vient d'arracher l'appareil qui recouvrait sa plaie, et que cette plaie est au vif et qu'on y verse de l'huile bouillante. Mme Dubuisson irrite encore le mal en essayant de soutenir l'opinion contraire, en excusant les veufs qui se remarient. Georges se tait, mais sa pâleur augmente à toute minute. Annette, de son côté, est confuse, embarrassée; elle prête à peine l'oreille aux galants propos du capitaine qui se réjouit de ce trouble dont il se flatte tout bas d'être cause. Ce-

pendant l'heure s'écoule, Mlle de Corniole tâche de faire comprendre indirectement à Georges qu'il est de trop; elle dit à demi-voix à Mme Dubuisson qu'elle espérait la trouver seule, qu'elle aurait bien voulu l'entretenir en particulier, etc. Mais Georges demeure immobile et ne semble pas disposé à partir.

« N'importe! se dit tout bas la vieille fille, je ne m'en irai pas la première. »

Et elle s'installe plus commodément dans son fauteuil, et elle se remet à bavarder de plus belle. Une heure se passe encore. Mme Dubuisson commence à regarder la pendule. Mlle de Corniole réfléchit enfin que son entêtement n'est peut-être pas d'accord avec les lois de la prudence, et elle se lève en donnant au capitaine et même à Georges le signal de la retraite. Le capitaine obéit au signal, Georges ne bouge pas.

« Apparemment monsieur est de la maison, » dit la sainte demoiselle oubliant tout à coup cette douceur d'organe dont elle ne s'était jamais départie.

Pendant que Mme Dubuisson et sa fille reconduisent la tante et le neveu, Georges songe à ce qu'il doit faire, ou plutôt non, il n'y songe plus, il est décidé, et dans cette minute de solitude que lui procure le hasard, il ne fait que s'affermir de plus en plus dans sa résolution.

« Madame, dit-il à Mme Dubuisson qui rentre suivie d'Annette, j'hésitais à vous parler de mes sentiments, mais à présent je n'hésite plus, puisque je vois qu'en tardant davantage je m'expose à me laisser ravir un bien sans lequel tous les autres ne sont plus rien pour moi. Vous devez comprendre d'où sont venues mes hésitations. Hélas ! je me reprochais la violence même de mon amour, je me reprochais d'être si différent de ce que j'avais été en d'autres circonstances. J'aime mademoiselle votre fille comme je n'ai jamais aimé personne, c'est presque avec remords que je vous l'avoue. Mon beau-père connaît mes projets et les approuve ; c'est lui qui m'a engagé à me prononcer, c'est lui qui a levé des scrupules dont je suis loin de me faire honneur à vos yeux. Votre fille m'entend aussi bien que vous, madame : c'est sa main que je vous demande. Ne me répondez pas encore, qu'elle ne réponde pas non plus. La chose est grave et ne peut être tranchée légèrement. Dans quelques jours je reviendrai savoir si elle a, si vous avez assez de confiance en moi pour me remettre le soin de son bonheur et de son avenir. »

Là-dessus il s'incline et sort, et Mme Dubuisson ébahie ne retrouve l'usage de la parole que lorsqu'il est au bas de l'escalier.

« Je ne me serais jamais attendue à cela, s'écrie-t-elle ; non, je ne me serais jamais attendue à cela.

Je soupçonnais bien qu'il y avait quelque chose, qu'il t'aimait en un mot; mais je n'aurais jamais cru qu'il s'y serait pris de cette manière pour nous en faire part. Sa demande est au moins bizarre. Ordinairement c'est à la mère seule qu'on s'adresse.... Tu pleures?

— Non, maman.

— Tu pleures. Qu'est-ce que cela veut dire? L'aimerais-tu par hasard?

— Non, je t'assure.

— Pourquoi ces larmes? Je m'y perds, car enfin on ne pleure pas pour rien. A propos, c'est peut-être l'autre qui te plaît, le neveu de cette bonne Mlle de Corniole?

— Oh! pour celui-là je le déteste ainsi que sa tante. Elle est méchante avec son air doucereux, et elle se mêle de ce qui ne la regarde pas.

— Tu trouves? Elle est si pieuse pourtant et si sensible! Mais enfin, chère enfant, si ni l'un ni l'autre ne te conviennent, qui épouseras-tu? Il faut bien que tu épouses quelqu'un, tu en sens toi-même la nécessité, deux femmes seules sont trop malheureuses. Tu ne peux pas dire que je ne te propose pas de partis. Mais, tout bien considéré, M. Dutrey vaut mieux décidément que ce capitaine Fracasse, qui m'a fait l'effet d'être un sot et qui n'a pas eu l'air de se douter que j'existe. Puis M. Dutrey a une vraie passion pour toi. As-tu remarqué comme il

était pâle et comme sa voix tremblait? Réfléchis, Annette, c'est le mari qu'il te faut.

— Il y a encore ce jeune auditeur au conseil d'Etat dont on t'a parlé, maman.

— Mais tu ne l'as pas même vu, petite folle.

— Qu'importe! il faut voir.

— C'est juste, mon ange, c'est juste. Tu es la sagesse et la raison mêmes, et tu en verras tant que tu voudras. »

Deux jours après l'entrevue d'Annette avec le capitaine Antonin Legrell, M. Oscar P. de La Gorgerie, jeune auditeur au conseil d'Etat, arrivait à Versailles dans la voiture d'un de ses amis et se présentait chez Mme Dubuisson. L'effet qu'il produisit sur elle fut extraordinaire. C'était un jeune homme charmant, habillé à la dernière mode, avec une raie au milieu de la tête, de grands favoris clair-semés qui pendaient en oreilles de chien, une fraîcheur incomparable et tout juste autant d'esprit qu'il en faut pour ne point fatiguer les gens. Mme Dubuisson, intimidée par l'incontestable supériorité qu'on était forcé de reconnaître en lui, ne trouva presque rien à dire et le laissa parler à son aise des bals des Tuileries, des dernières courses de Chantilly et de la danseuse nouvelle. Il glissa négligemment quelques mots sur ses aïeux et cita les noms de tous les hauts personnages qui s'intéressaient à lui. Du reste, sa visite ne fut pas longue. Il comptait en faire trois.

Dans la première il ne voulait que reconnaître la place, combattre dans la seconde et vaincre dans la troisième.

Il revint le surlendemain vers les neuf heures du soir par le chemin de fer et il s'excusa de l'heure indue; il avait été retenu fort tard au conseil et n'avait pas pu se dispenser de dîner avec un prince russe qui partait pour l'Italie. Mme Dubuisson l'accueillit à merveille; elle se dédommagea du silence qu'elle avait gardé lors de la première visite, et M. Oscar P. de La Gorgerie put croire sans trop de présomption, d'après le langage de la mère, qu'il n'avait point déplu à la fille. Il redoubla d'amabilité. Par malheur, Georges Dutrey survint encore comme un trouble-fête. Il n'avait point reparu chez ces dames depuis le soir où il y avait rencontré le capitaine; il avait voulu leur laisser tout le temps de réfléchir à la proposition qu'il leur avait faite. Croyant les trouver seules, il ne put réprimer un geste de dépit à la vue de ce beau jeune homme que tout lui désignait comme un nouveau rival. M. Oscar P. de La Gorgerie, en homme qui sait vivre, reprit tout à coup le flegme qu'il est de bon goût d'affecter devant les gens qu'on ne connaît pas, et se retrancha dans le plus majestueux silence. Mais Annette, qui ne lui avait point une seule fois adressé la parole, l'interrogea avec beaucoup de grâce et lui demanda quelques détails sur les réceptions de la cour.

Excité par cette avance, Oscar développa son texte favori : il fut entraînant.

Mais il était trop bien élevé pour ne point se retirer avant de devenir indiscret. Il se leva donc fort content de lui, car il avait combattu, et peut-être se disait-il au fond de l'âme qu'il avait vaincu et que la troisième visite serait inutile. Il avait déjà dit à ses amis de Paris qu'il trouvait Annette « très-gentille, un peu province, mais très-gentille; » il allait leur dire qu'il la trouvait ravissante.

Pendant que Mme Dubuisson le reconduisait avec de grandes phrases, et comme Annette s'apprêtait à la suivre, Georges la retint.

« Avez-vous réfléchi, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien?

— Eh bien.... »

Elle s'arrêta, le regarda, baissa les yeux, sourit à une velléité de coquetterie, puis redevint sérieuse et finit par lui dire :

« Je ne me marierai pas. »

IX

LES DERNIÈRES HÉSITATIONS D'ANNETTE.

Georges tremblait qu'Annette n'eût une préférence pour un des deux jeunes gens qu'il avait vus chez elle, car la jalousie qu'il avait ressentie au sujet du capitaine venait de se réveiller plus vive à l'aspect du gracieux Oscar. Il respira donc au lieu de se désespérer, quand elle lui dit qu'elle ne se marierait pas; il en conclut que son cœur n'avait point parlé encore, et il avait trop d'amour pour ne point se flatter de lui en inspirer un peu avec le temps. C'était une douce tâche dont il ne s'effrayait point. Il se félicita même vaguement du retard que la détermination d'Annette apportait à ses desseins,

retard qui permettrait à son beau-père et à sa belle-mère de se préparer de plus loin à la séparation. Ses scrupules généreux étaient toujours les mêmes. Il n'y a pas que les caractères faibles qui se réjouissent des délais que nous procure quelquefois le hasard lorsque nous sommes forcés d'affliger ceux dont nous n'avons reçu que des bienfaits. Georges rentra chez lui beaucoup plus calme et presque heureux. Il était décidé à ne rien changer à la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, à continuer de se rendre tous les soirs chez Mme Dubuisson, à s'insinuer dans la confiance d'Annette, à rompre cette glace qui empêchait leurs cœurs de se répandre l'un dans l'autre. L'avenir voilé jusqu'ici se découvrait tout à coup et lui laissait entrevoir des perspectives enchantées.

Son sommeil fut agité pourtant. Il vit passer et repasser l'image d'Annette sous vingt formes différentes, mais il la reconnaissait toujours à ses doux yeux et à son fin sourire. Il vit aussi une autre image plus pâle, plus incertaine et d'un aspect qui n'avait rien de terrestre. Elle descendait lentement du ciel. Arrivée auprès de lui, elle replia ses blanches ailes et il se troubla en reconnaissant Félicie ; mais elle lui dit : « Aime-la, je ne suis pas jalouse. Tu m'as rendue si heureuse dans le peu de temps que j'ai passé près de toi, que je veux que tu fasses le bonheur d'une autre. »

Mais pendant qu'un ange de lumière venait ainsi encourager les amours de Georges, un esprit de ténèbres s'apprêtait à les entraver. Cet esprit, qu'on appelle vulgairement le diable, prit les traits, qui l'aurait cru? de la douce, de la bonne, de la sainte Stéphanie de Corniole; de cette colombe il fit un serpent, et je dois dire qu'il n'eut pas beaucoup de peine à opérer la métamorphose.

Le capitaine Legrell n'était point revenu chez Mme Dubuisson. Une aventure scandaleuse, dont il était le héros et qui faisait un bruit affreux, avait soudain refroidi ses ardeurs matrimoniales; il n'osait plus poursuivre la conquête de la dot, et, comme sa tante lui faisait judicieusement observer qu'il avait tort, il lui répondit qu'il la laissait libre de négocier la chose et que, si on voulait encore de lui, il marcherait à l'autel sans se faire prier. Mlle de Corniole se rendit donc seule chez Mme Dubuisson. Celle-ci la reçut froidement, et, aux premiers mots que risqua la respectable demoiselle, lui dit qu'elle s'étonnait fort que l'on conservât encore le moindre espoir et qu'elle ne donnerait jamais sa fille à un homme sans mœurs. Mlle de Corniole se voila la face et jeta les hauts cris. Elle prétendit que son neveu était victime de la calomnie, que c'était un fort joli garçon, que les femmes le poursuivaient, mais qu'il avait beaucoup d'empire sur ses passions et qu'il ne cédait qu'autant

que le comportait l'humaine faiblesse. Dans l'aventure présente qu'avait-on à lui reprocher? Une jeune femme s'était introduite chez lui et y avait passé quarante-huit heures à son insu; le mari voulait qu'il la gardât, et le capitaine s'était fait un devoir de la lui rendre. Mme Dubuisson, à qui on avait raconté la chose d'une manière toute différente, parut ébranlée et convint que la langue faisait dans le monde plus de mal que l'épée. Stéphanie, forte de ce premier avantage, fit avancer les troupes qu'elle tenait en réserve et se flatta d'assurer la victoire de son neveu en portant un coup mortel au seul rival qu'on pût décemment lui opposer.

« Je vois bien, dit-elle, que quelqu'un qui a des intérêts contraires à ceux d'Antonin a desservi auprès de vous ce pauvre garçon. Vous êtes une femme trop supérieure, ma chère, pour avoir ajouté foi sur-le-champ aux vagues propos du monde; on vous a donné sur le compte de mon neveu des renseignements plus positifs, et je gage que c'est M. Dutrey qui s'est chargé de ce soin. Ce n'est plus un mystère pour personne qu'il songe à notre Annette : il sait le prix d'une fille unique, ce monsieur. Comment donc! Il vient d'en perdre une, il en convoite déjà une seconde. Vous me direz qu'il ne fait point parler de lui, qu'il est sage et rangé, qu'il est irréprochable en un mot. Hélas! ma chère amie,

qu'en savons-nous? Ceux dont on parle le moins ne sont pas toujours ceux qui se conduisent le mieux. Vous connaissez mes principes sévères : eh bien, je me défie de l'eau qui dort, et je n'aime pas les jeunes gens sur le compte desquels on ne dit rien; c'est qu'il y a dans leur vie quelque chose qu'on ne voit pas. Pourquoi reste-t-il avec des personnes qui lui sont devenues complétement étrangères? Est-ce pour se ménager leur héritage? On dit qu'ils lui ont assuré tout leur bien, car ce pauvre M. Gonthard est un benêt dont sa femme fait tout ce qu'elle veut. Elle s'entend à merveille avec son gendre; comment prendra-t-elle ce nouveau mariage? Je ne suis pas mauvaise langue, ma chère, Dieu lit dans mon cœur; il sait que je ne suis poussée que par l'intérêt de votre fille et par celui de la vérité, mais enfin personne n'ignore que, si cette charmante Félicie Gonthard est morte à vingt ans, ce fut par suite de chagrins d'intérieur qu'on ne s'est pas expliqués tout d'abord : elle était jalouse de sa mère. »

Mlle de Corniole fit un signe de croix, poussa un soupir et détourna la tête; puis, sans donner à Mme Dubuisson le temps de lui répondre, elle reprit avec ce ton d'autorité qui lui convenait si bien :

« Adieu, mon amie, réfléchissez à mes paroles; Antonin est un mari fait exprès pour votre fille.

Vous n'aurez point avec lui à redouter les déceptions; il paraît plus mauvais qu'il ne l'est réellement. S'il a une âme de feu, il a aussi un cœur d'or. Je fais de lui tout ce que je veux, moi qui vous parle, et je puis vous certifier qu'il n'aspire qu'à rentrer dans la bonne voie pour savourer les douceurs de la vie de famille. C'est en vain qu'Annette répugne au mariage; une enfant de dix-sept ans ne sait pas toujours ce qu'elle veut, et votre devoir de mère est de la rendre heureuse malgré elle. Il est trois heures et demie, et je dois entrer aux Capucins : je reviendrai demain savoir votre dernier mot. »

Et la charitable Stéphanie de Corniole, après avoir embrassé Mme Dubuisson, la quitta pour aller vaquer au salut de son âme.

La mère d'Annette n'avait point attendu son départ pour faire justice d'une calomnie absurde. Elle connaissait depuis longues années l'excellente Mme Gonthard, elle savait tout le calme et toute la pureté de sa vie; elle ne l'eût point connue, qu'elle n'aurait pas moins repoussé une accusation que les faits eux-mêmes rendaient invraisemblable. Il y a de ces mensonges si évidemment odieux qu'ils ne trompent personne. Toutefois ils laissent après eux une trace de honte, et le monde vous en veut involontairement de vous les être attirés, comme si vous étiez libre d'échapper aux mor-

sures du serpent qui rampe à vos pieds ! Mme Dubuisson, quoiqu'elle n'eût aucun doute, je le répète, sur les rapports qui pouvaient exister entre Mme Gonthard et Georges, commença à regarder celui-ci d'un œil moins favorable et se promit de mettre fin à des assiduités qu'elle aurait dû faire cesser plus tôt. La calomnie de la virginale Stéphanie porta donc ainsi le fruit pour lequel elle avait été semée. Calomniez, comme dit Basile, il en reste toujours quelque chose.

Néanmoins Mme Dubuisson conçut en même temps des soupçons sur la véracité proverbiale de Mlle de Corniole, et si elle ne crut pas Georges Dutrey aussi noir qu'on le lui avait peint, elle ne crut pas non plus Antonin Legrell aussi blanc qu'on le lui avait représenté. De cette balance équitable qu'elle établit entre les deux rivaux, il résulta que toutes ses préférences penchèrent de nouveau vers le jeune Oscar. P. de La Gorgerie. Elle trouva que décidément il était le seul qui convînt à sa fille, et elle se mit à le lui vanter avec acharnement. Il était si rose, il sentait si bon, il avait une raie si bien faite! Puis c'était un jeune homme du monde, il allait à la cour, il y dansait, il était en passe d'arriver à tout.

Le jeune Oscar. P. de La Gorgerie fit sa troisième visite dans les délais voulus; il en fit une quatrième, il en fit une cinquième : ce ne fut qu'à la sixième

qu'Annette, voyant que sa mère ne pouvait se résoudre à l'éconduire, le prévint doucement qu'il perdait son temps et ses soins. Il fut très-surpris, il demanda des explications. Mme Dubuisson s'excusa comme elle put en disant que sa fille ne voulait point se marier. Il se retira piqué au vif et déclara à ses amis de Paris que la petite personne de Versailles était une niaise et sa mère une caricature.

La conduite d'Annette était conséquente, on le voit, avec la résolution qu'elle avait prise : elle se chargeait elle-même au besoin de donner leur compte aux amoureux. Si par hasard sa mère voulait lui communiquer une lettre contenant une nouvelle demande, elle refusait de la lire; si on essayait de lui parler pour quelqu'un, elle se bouchait les oreilles. Mais alors pourquoi n'avait-elle point pensé en même temps que sa mère à prier Georges Dutrey de venir moins souvent le soir ? C'est peut-être qu'elle était bien aise d'avoir par lui des nouvelles des Gonthard, car, pour aller en chercher elle-même, il n'y fallait plus songer; c'est peut-être aussi qu'elle ne regardait point Georges comme un jeune homme : c'était un veuf, ainsi que l'avait fait observer judicieusement Mlle Stéphanie de Corniole. Cette idée de veuvage lui avait même trotté par la tête pendant plusieurs jours. Elle s'était demandé si, dans le cas où un homme lui plairait, elle le refuserait par cette seule raison qu'il serait

veuf, et elle avait décidé dans sa sagesse qu'elle passerait par-dessus cela. Georges était donc dans la catégorie des amants ordinaires. Alors, pourquoi, encore une fois, ne songeait-elle pas à le congédier? Mais nous allons avoir un bien autre sujet d'étonnement. Lorsque Mme Dubuisson se hasarda enfin à faire entendre à Georges que ses visites devenaient trop fréquentes, Annette s'en étonna et demanda naïvement : « Pourquoi donc ? » avec une voix qui retentit bien doucement dans le cœur du jeune homme. Elle ne l'eut pas plus tôt dit qu'elle le regretta et en fut toute confuse, et Mme Dubuisson en fut encore plus confuse qu'elle; mais malgré l'envie qu'elle avait de parler, la bonne dame n'osa devant Georges ajouter un seul mot.

« Ah çà, fit-elle dès qu'il fut parti, j'ai besoin d'une explication, mademoiselle. Vous dites que vous ne voulez point vous marier, et vous vous conduisez envers M. Dutrey comme s'il était votre amoureux en titre. Comment donc! Vous venez presque de lui faire un aveu de vos sentiments. Vous l'aimez, Annette.

— Non, maman, pas encore.

— Pas encore? Voilà du fruit nouveau! Vous pensez donc que vous l'aimerez un jour ?

— Peut-être.

— Parlez donc, petite dissimulée. Je ne m'oppose pas du tout à ce que vous l'aimiez, au contraire,

j'en serais bien aise; mais je suis ta mère, mon trésor chéri, je dois veiller à ce que tu ne te compromettes pas inutilement. On croit partout dans la ville que tu vas épouser Georges. Je te répète qu'il me convient à moi; je ne le rends pas responsable des torts de Mme Gonthard envers nous, et je n'aurais pas de répugnance à l'appeler mon gendre. Mais quels sont tes projets?

— Je n'en ai pas.

— Annette!...

— Mais non, maman. Écoute donc, nous vivons tout à fait seules; cet hiver nous irons dans le monde, et alors on pourra prier M. Georges de venir un peu moins souvent. Je m'en chargerai. Mais à présent je m'ennuierais trop, s'il ne venait point quelquefois passer la soirée avec nous. Il cause si bien! Je profite à l'entendre.

— Et pourquoi donc alors, petit abîme de mystères que vous êtes, pourquoi avez-vous renvoyé M. Oscar de La Gorgerie qui causait bien mieux que lui. »

L'argument était sans réplique, Annette ne dit plus rien et se mit à bouder. Les bons principes que lui avait inculqués sa tante commençaient à s'effacer, elle redevenait peu à peu boudeuse et capricieuse dans la compagnie de sa mère. Nos défauts et nos qualités dépendent le plus souvent des personnes avec lesquelles nous vivons. Tout en boudant

néanmoins, elle réfléchit. Elle fut effrayée de tout ce qui s'était passé dans son cœur presque à son insu. Georges lui avait dit quelques jours auparavant :

« Je suis tranquille à présent, vous m'aimerez, Annette. »

Il le lui avait dit d'une voix si basse et si tendre qu'elle n'avait pas eu le courage de se fâcher, et, d'ailleurs, sa mère ne l'avait point entendu; mais elle se demandait maintenant si la prédiction n'était pas acccomplie, et quoiqu'elle répondît encore non par un reste de fierté, elle était néanmoins obligée de confesser que Georges était le seul homme auquel elle eût voulu s'enchaîner pour la vie.

Mais il y avait un obstacle secret à leur union, obstacle qui s'était dressé entre eux dès le premier jour et qu'elle avait affermi, bien loin de chercher à le renverser. C'était là l'explication de toutes les bizarreries de sa conduite envers Georges. Le lecteur l'a déjà deviné sans doute, Annette se faisait un scrupule d'enlever aux Gonthard ce qui leur restait de plus cher. Il n'y a qu'une âme de jeune fille qui soit capable de ces générosités-là. Mais ces générosités-là ne résistent pas toujours aux assauts de la passion; Annette songeait déjà à tourner l'obstacle qu'elle ne voulait pas franchir, et elle y songea encore davantage dans la nuit qui suivit la petite scène que nous venons de rapporter. Elle trouva bien

un moyen, mais elle se dit que, si ce moyen échouait, il lui faudrait pour toujours renoncer à Georges. N'importe! Elle se résigna à tenter cette épreuve, à faire ce qu'elle regardait comme son devoir.

Le lendemain elle fut sérieuse et ne dit pas quatre paroles. Mme Dubuisson parla pour deux, ce qui ne lui coûta guère. Le soir, lorsque Georges fut arrivé, dans un moment où la mère était en quête du troisième ou du quatrième mouchoir qu'elle avait égaré dans la journée, la jeune fille dit au jeune homme :

« Vous descendez tous les matins de très-bonne heure dans votre parc et vous allez vous poster sur un endroit élevé pour épier l'instant où j'ouvre ma fenêtre. Ne me dites pas que non, je vous ai vu vingt fois. Je n'aime pas qu'on m'espionne de cette façon, je vous en avertis. J'allais quelquefois moi-même le matin, demander des fleurs à votre beau-père, mais le moyen maintenant, lorsque je suis sûre de vous rencontrer? Or, c'est après-demain la fête de maman et il me faut un bouquet. Je vous prie donc, et, au besoin je vous ordonne de ne point descendre demain dans le parc avant dix heures.

— Mais je puis vous l'apporter, ce bouquet.

— Je préfère aller le chercher moi-même. »

Georges n'avait rien à objecter. Pourtant il éprouvait je ne sais quel malaise en pensant que son

beau-père allait avoir une entrevue avec Annette. Il valait mieux, selon lui, au point où en étaient les choses, que M. Gonthard ne la vît pas. Puis tout à coup, une nouvelle idée lui passant par l'esprit, il regarda la jeune fille bien en face et lui dit :

« Ce n'est pas seulement pour lui demander des fleurs que vous voulez le voir.

— Cela ne vous regarde pas, répliqua-t-elle d'un petit air décidé. »

Mme Dubuisson rentra. Il essaya de revenir à voix basse sur ce sujet, mais Annette affecta de se tenir loin de lui et n'eut d'oreilles que pour sa mère. Celle-ci put disserter à loisir sur les mouchoirs et sur les gants qu'elle perdait, et Georges qui avait acquis le talent de paraître s'intéresser à ce qu'elle disait sans la suivre pas à pas dans ses divagations, put ainsi se livrer en silence à toutes les réflexions que lui suggérait le projet d'Annette.

Il avait eu tout de suite un mauvais pressentiment. Il s'était dit qu'elle voulait adresser à M. Gonthard quelque question dont la réponse serait un arrêt pour leur amour. Il quitta les deux dames inquiet et préoccupé. Le ciel était noir et le vent soufflait lorsqu'il sortit, et il fut obligé de hâter le pas, de larges gouttes commençant à tomber. L'orage ne tarda pas à éclater.

Georges ne put dormir. Il passa la nuit à se creu-

ser la tête, à se tourmenter, à regarder les éclairs qui se succédaient et qui jetaient à l'horizon des lueurs sinistres. Il désespéra cette nuit-là de l'avenir. Et pourtant, qu'avait-il à craindre? En supposant même qu'Annette voulût interroger M. Gonthard, M. Gonthard était trop honnête homme pour ne point lui dire la vérité. Mais si elle lui demandait : « Dois-je épouser Georges ; » si elle s'en remettait entièrement à lui, la tentation ne serait-elle pas trop forte, et M. Gonthard n'y succomberait-il pas? Il ne lui faudrait qu'un mot, ou même un silence, pour conjurer le mal qu'il redoutait.

Notre amoureux se leva au petit jour. Tout était calme, la nature rafraîchie recevait en souriant le premier baiser du soleil. Il aurait voulu descendre pour respirer l'air du matin, mais il se rappelait l'ordre que lui avait donné Annette et il n'aurait voulu l'enfreindre à aucun prix. Cependant ne pourrait-il au moins la voir arriver? De son appartement ce n'était pas possible, et son observatoire habituel lui était interdit. Il se rappela qu'il y avait au second étage une grande chambre qui servait de garde-meuble, et des fenêtres de laquelle on dominait presque tout le parc ; il y monta vers les six heures.

Il s'assit sur une malle qui se trouvait près de la fenêtre et attendit immobile, craignant sans doute que les domestiques ne remarquassent sa présence dans un endroit où il n'allait jamais. Il suivit pour

la première fois les progrès de la lumière sur les arbres et sur le gazon, et, ce spectacle l'arrachant aux idées sombres, les craintes de la nuit se dissipèrent et il sentit peu à peu la confiance rentrer dans son cœur.

Il était à peu près sept heures et demie lorsqu'il aperçut M. Gonthard qui venait de descendre et qui lui parut encore plus soucieux. Il marchait d'un pas lent, les mains derrière le dos, et s'arrêtait de temps en temps pour réfléchir. Il causa un instant avec le jardinier, puis il reprit sa promenade et finit par s'asseoir sur un banc en regardant de côté et d'autre comme s'il cherchait quelqu'un.

« C'est l'heure où nous nous rencontrons, se dit Georges, et où nous nous plaisons à échanger quelques paroles. Il baisse la tête. Ah! sans doute il pense que bientôt nous ne nous rencontrerons plus, et moi-même, au milieu de la joie de mes espérances, je n'y puis songer sans regret. »

Cependant le temps se traîne à pas comptés, il y a vingt minutes au moins que Georges a les yeux attachés sur la petite porte qui donne dans la rue d'Angivilliers. Neuf heures viennent de sonner, Annette ne peut plus tarder. La voici! Elle accourt, la tête nue, avec son chapeau rond pendu à son bras, gracieuse et légère comme la biche qui se joue au matin dans la forêt. Elle cherche M. Gonthard,

elle passe et repasse dans les allées.... Enfin elle l'aperçoit et s'élance vers lui.

Il se lève et s'arrête étonné. Il lui tend les mains pourtant, elle avance les siennes et en même temps son joli front qui réclame un baiser. Il l'embrasse comme un père embrasse sa fille. Oh! que Georges voudrait entendre ce qu'elle lui dit! Mais voilà que le vieillard offre son bras à la charmante enfant, et ils se promènent doucement, et c'est elle qui parle, et il a l'air de l'écouter avec une grave attention. Il lui répond quelques mots. Oh! si Georges pouvait entendre ce qu'il lui répond!

L'entretien se prolonge. Ils disparaissent un moment derrière un massif de verdure, puis ils reparaissent, et Georges trouve alors que le jour est plus clair. Comme il les couve de l'œil! Comme il interprète leurs moindres gestes, leurs moindres mouvements! Quelle puissance de volonté il déploie pour voler jusqu'à eux, pour pénétrer en eux, pour deviner les mots qu'ils échangent!

Mais l'instant est venu de se séparer, M. Gonthard reconduit Annette jusqu'à la petite porte. Georges les voit toujours. Ils s'arrêtent, ils parlent plus vivement, mais ils sont si loin! Toutefois, autant qu'il en peut juger, ils ont l'air de s'être entendus; le vieillard embrasse de nouveau la jeune fille, et on dirait qu'il la remercie.

« Mon Dieu! de quoi la remercie-t-il? se demande

Georges. Est-ce d'avoir pris un parti qui doit me désespérer? Renoncerait-elle à moi? »

La journée se passa pour le pauvre garçon dans une sorte de fièvre qui n'avait point de cause raisonnable; mais comme dit la chanson :

Quand on aime bien,
On s'agite pour rien

et on ne raisonne pas. Georges avait perdu ce beau sang-froid qui le faisait ressembler à un Allemand, il était maintenant tout à fait Français.

A peine eut-il fini de dîner que, muni d'un bouquet magnifique, il crut pouvoir devancer l'heure, sous prétexte de souhaiter la fête à Mme Dubuisson. Ces dames étaient encore à table. On le fit entrer néanmoins, et, comme la mère, flattée de l'attention qu'il avait eue, lui montrait avec orgueil une petite forêt d'arbustes que sa fille lui avait offerte :

« Où sont donc les fleurs que M. Gonthard vous a données?» demanda-t-il tout bas à Annette.

Elle rougit et ne répondit pas. Au moment de passer dans le salon, Mme Dubuisson crut devoir rester dans la salle à manger pour surveiller sa femme de chambre qui lui était suspecte à l'endroit du dessert. Alors la jeune fille dit à Georges :

« Maman m'a permis de vous accorder quelque chose à l'occasion de sa fête. Qu'est-ce que vous voulez?

— Vous le savez bien.

— Je n'ai pas le don de deviner. »

Il était très-ému. Elle le regardait avec un mélange d'embarras et de malice. Il lui prit la main.

« Voilà ce que je veux, » murmura-t-il.

Elle ne retira point sa main. Il la retint avec encore un peu de crainte, puis, voyant qu'on la lui laissait, il l'enferma dans les deux siennes et la serra si fort, qu'Annette poussa un petit cri, mais un cri où il y avait plus de joie que de douleur.

« Qu'as-tu donc? fit Mme Dubuisson accourant presque effrayée.

— Rien, maman, c'est.... c'est que je voulais te montrer cette jolie voiture qui passe. »

X

LES PRÉLIMINAIRES DU BONHEUR.

Le mariage est décidé, tous les obstacles sont levés. Les scrupules de Georges ont été vaincus par son amour, et l'homme même qui était le plus intéressé, en apparence, à voir cet amour échouer, l'a encouragé et en a seul peut-être assuré le succès. Le cœur délicat n'a pas été dupe de sa délicatesse, ainsi qu'il arrive trop souvent : il a eu affaire à des cœurs aussi délicats que lui. La jeune fille, non plus, ne s'est point laissée aller aux entraînements de son âge, elle a observé, elle a réfléchi. Elle n'a pas tout de suite éprouvé pour Georges un de ces mouvements irrésistibles qui sont suivis quelquefois de

si cruels retours : elle a été attirée vers lui par la douce pente de la sympathie, et, ne croyant pas que ce fût là de l'amour, elle a jeté les yeux autour d'elle. Un beau capitaine au brillant uniforme, au fringant coursier, a fait battre son cœur une minute, mais elle a reconnu bien vite que dans un salon ce capitaine n'était qu'un très-simple mortel. Elle a voulu de même prêter l'oreille un soir au babil du délicieux Oscar, mais elle s'est aperçue que le délicieux Oscar n'avait que du babil. Alors elle s'est sentie forte, elle ne s'est plus défiée de son cœur, et quand la calomnie, sous les traits de Mlle de Corniole, est venue ramper et siffler à ses pieds, elle a pris son vol et s'est réfugiée sur l'arbre de l'amour. Et maintenant nos deux amoureux s'avancent, en se tenant par la main, vers le but auquel ils aspirent, elle pleine de confiance et dans un trouble charmant, lui avec tout l'élan d'une passion qu'il ne se croyait pas capable de ressentir.

La première fois que Mme Dubuisson invita Georges à dîner, ce fut pour lui une véritable fête, et Annette se moqua beaucoup des frais de toilette qu'il avait faits. Il ne s'en offensa pas, au contraire, tout ce qui venait d'elle lui plaisait. Il ne s'aperçut pas non plus qu'on se mit à table une heure plus tard que l'heure indiquée. Mme Dubuisson était sortie quatre fois du salon pour voir par elle-même

si le dîner était prêt, et elle s'était plainte de ses gens dans les termes les plus énergiques; mais Georges n'avait entendu que ce que lui avait dit Annette, il n'avait vu que ses beaux yeux et que son frais sourire. Il ne remarqua point davantage que le potage était détestable et que le filet de bœuf n'était pas cuit. Que lui importait? Il était assis à côté d'Annette qui lui servait à boire et qui lui parlait à voix basse de mille choses qui l'intéressaient. Mme Dubuisson pouvait donc tout à son aise tempêter à voix haute. On n'avait jamais rien vu de pareil, ce filet aurait été exquis s'il eût été cuit, la cuisinière était une idiote. Le vieil Antoine, troublé, non par ses cris, mais par la présence d'un étranger, servait tout de travers, et, comme il eut le malheur de casser une assiette, sa maîtresse partit de cette assiette cassée pour lui reprocher tous ses défauts, puis elle lui commanda de faire venir la femme de chambre et d'aller chercher le rôti. Il revint et dit en tremblant que la cuisinière demandait encore un petit quart d'heure. Quant à la femme de chambre, elle entra un moment après avec un bonnet rose et un air rempli de majesté.

« Joséphine, lui dit sa maîtresse, vous allez nous donner des assiettes; ce lourdaud les casserait toutes les unes après les autres. »

Le bonnet rose interpellé prit lentement trois assiettes sur le buffet et les distribua aux convives

avec une dignité qui prouvait bien que cette besogne ne lui convenait pas du tout.

Antoine apporta enfin le rôti. Il était brûlé.

« C'est votre faute, s'écria impétueusement Mme Dubuisson. Pourquoi nous faire attendre une heure? Sortez. Je veux que vous disparaissiez de mes yeux. Joséphine nous servira seule. Joséphine!

— Je ne m'appelle pas Joséphine, répondit la femme de chambre offensée.

— Et comment vous appelez-vous donc?

— Madame sait bien que je m'appelle Maria.

— Maria! Et vous croyez que je vous appellerai Maria? Détrompez-vous, ma chère. Je ne puis pas, d'ailleurs, me souvenir de tous vos noms. Désormais j'appellerai Joséphine toutes mes femmes de chambre, et ma fille, quand elle en aura, les appellera Françoise.

— Je ne sais si madame trouvera des femmes de chambre qui accepteront le nom de Françoise; quant à moi, je ne saurais m'entendre appeler Joséphine.

— Vous êtes une impertinente! Avez-vous jamais entendu de pareilles choses, monsieur Dutrey? Sortez et envoyez-moi Antoine. »

Antoine reparut. On lui demanda le dessert; il posa sur la table un compotier.

« Et le reste? cria Mme Dubuisson d'un air indigné.

—Madame avait dit qu'elle passerait chez le pâtissier et on ne nous a rien apporté, répondit Antoine.

— C'est juste, reprit-elle en se frappant le front, je l'ai oublié! Où avais-je donc la tête? Ah! monsieur Dutrey, je suis inexcusable. Mon bon Antoine, courez vite chez le premier pâtissier venu, apportez-nous ce que vous trouverez de meilleur et de plus frais, et.... envoyez-moi Joséphine. »

Antoine ne fut pas longtemps absent. Il rapporta de la pâtisserie pour vingt personnes. Mme Dubuisson, qui était en train de faire son éloge, lui prodigua de nouveau les épithètes les moins mesurées. Mais Annette trouva que les gâteaux étaient très-bons; elle en offrit plusieurs fois à Georges et elle lui en choisit même quelques-uns qu'il accepta, bien entendu, et qu'il proclama parfaits.

Lorsqu'on fut revenu dans le salon, Mme Dubuisson, qui ne semblait nullement fatiguée des laborieux efforts qu'elle avait faits pour mener son dîner à bien, l'intarissable Mme Dubuisson dit à son futur gendre :

« Vous voyez, monsieur, voilà comme nous vivons. Je n'ai presque rien changé à notre ordinaire, j'ai voulu que vous pussiez vous croire déjà en famille. Sans doute le service laisse à désirer, et je n'ai pas besoin de vous dire que les domestiques font le tourment de ma vie, mais c'est toujours ainsi dans une maison où il n'y a pas d'hommes;

ces gens-là ne craignent que les hommes et n'obéissent qu'aux hommes : une femme, même une femme comme moi, ne leur impose en rien. Patience ! les choses changeront lorsque vous serez ici ; ils verront tout de suite qu'ils ont un maître et ils baisseront pavillon. »

Georges dressa l'oreille. Il n'ignorait pas qu'en épousant la fille il lui faudrait aussi épouser la mère, mais il s'était plu à se faire illusion et à s'égarer dans des rêves de solitude et de vie à deux qui ne cadraient nullement avec les projets de Mme Dubuisson. Il allait donc risquer quelques objections, quand il s'aperçut qu'Annette le regardait d'un air singulier et qu'elle était tout à coup devenue sérieuse. Il se tut, craignant de lui déplaire. Mme Dubuisson qui, pendant ce temps, avait développé plus au long tous les avantages qui résulteraient pour eux de la vie à trois, voyant que Georges ne partageait point son enthousiasme, l'interpella alors très-vivement :

« Est-ce que vous auriez par hasard d'autres idées, dit-elle, est-ce que vous nourririez le noir dessein de m'arracher à jamais mon enfant? Je vous préviens en ce cas, monsieur Dutrey, qu'il n'y a rien de fait, que je ne vous donne plus ma fille. Je ne saurais vivre sans elle, elle ne saurait vivre sans moi. Je me rappelle ce qu'il m'en a coûté pour me séparer d'elle pendant cinq ans, et la pauvre petite

ne m'a jamais dit tout ce qu'elle a souffert auprès de sa tante! Ce qui m'avait charmée en vous, c'est que justement vous étiez habitué à la vie de famille. Je m'étais dit : « Puisqu'il s'est arrangé avec les « Gonthard, à plus forte raison s'arrangera-t-il avec « moi. » Car je n'ai pas tous leurs travers et toutes leurs exigences ; vous serez plus libre chez moi que vous ne l'êtes chez eux. Je vous dirai entre nous, que je suis la meilleure des femmes, la plus douce, la plus facile à vivre. Demandez plutôt à Annette. Vous vous taisez? Et moi qui croyais réaliser ainsi votre vœu le plus cher! Mais je le répète, monsieur Dutrey, il n'y a rien de fait si vous n'acceptez pas cette condition. Je ne dis pas que nous la mettrons dans le contrat ; le notaire, que j'ai consulté, prétend que ce ne serait pas facile, mais j'exige que vous vous engagiez sur l'honneur à me laisser habiter sous le même toit que ma fille. »

L'alternative était bien posée. Georges eut peur, en hésitant plus longtemps, de s'aliéner le cœur d'Annette. Il balbutia quelques mots qui signifiaient qu'il ne reculerait devant rien pour l'obtenir, et ajouta poliment qu'il se soumettrait à des conditions bien autrement terribles. Mme Dubuisson enchantée l'embrassa en le nommant son gendre, et Annette le remercia par un sourire qui lui fit oublier, du moins pour le moment, l'effort qu'il venait de faire.

Il voulut annoncer dès le lendemain à son beau-père que le mariage était décidé. M. Gonthard ne manifesta aucune surprise, il était préparé à cette nouvelle, et il se contenta de féliciter Georges en termes convenables. Il le pria seulement de n'en point parler à Mme Gonthard, disant qu'il se chargeait lui-même de la prévenir; puis il lui fit quelques questions discrètes et lui donna quelques sages conseils. Georges en fut touché. Il voulut encore une fois s'ouvrir à lui tout entier. Il lui exposa ses projets, ses rêves d'avenir; il provoqua des observations et des réflexions. Mais comme M. Gonthard lui disait que, puisque toute la fortune appartenait à la fille, il serait bon d'assurer par contrat à la mère une somme annuelle qui la rendît indépendante, Georges se troubla et finit par lui avouer quelle condition *sine quâ non* Mme Dubuisson avait mise à son bonheur. M. Gonthard fit un mouvement qu'il réprima aussitôt. Ils se regardèrent, se comprirent, et, la délicatesse ne leur permettant pas d'échanger leurs idées là-dessus, l'entretien en resta là.

A partir de ce jour, Georges passa chez Mme Dubuisson presque tous les instants où il n'était point à sa fabrique, et encore ne se rendait-il à B.... que lorsque sa présence y était indispensable. Les affaires qui avaient été pour lui une distraction commençaient à lui peser. Mme Dubuisson le railla sur

ses goûts industriels ; elle lui représenta qu'avec sa fortune et ce que lui apportait sa femme, il pouvait très-bien se dispenser de travailler. S'il fallait de toute nécessité qu'il fût occupé, on n'aurait point de peine à lui procurer plus tard quelque bonne place qui lui vaudrait honneur et profit. Il objecta timidement qu'il préférait conserver son indépendance, que la fabrique ne lui prenait pas beaucoup de temps, qu'elle était en voie de prospérer et donnait déjà de bons résultats. Mais Annette insinua qu'elle aurait voulu que son mari fût tout à elle. Il n'en fallut pas davantage. Georges, sans en parler à M. Gonthard, céda à un ami l'intérêt qu'il avait dans la fabrique de B.... et recueillit en récompense la verbeuse approbation de la mère et les muets remercîments de la fille.

Du reste, il s'abandonnait sans contrainte au sentiment qu'il éprouvait, à cet amour tout-puissant, à ce tyran dont il avait si longtemps nié l'empire. Un mot, un sourire d'Annette lui ouvrait les portes du ciel. Le milieu où elle vivait n'était rien : il la voyait, il l'entendait, c'était tout pour lui. Quant à la jeune fille, elle était plus flattée que touchée peut-être de la passion qu'elle inspirait, et son âme en fleur se fermait presque à ces ardeurs trop vives ; c'était un soleil d'été qui effrayait son printemps. Il semble qu'un amour mutuel et également tendre ne puisse être le résultat que de cer-

taines harmonies, surtout de l'harmonie des âges. Lorsqu'on a trente ans et qu'on aime une enfant qui n'en a que dix-sept, on donne toujours plus qu'on ne reçoit. Et cependant, à l'occasion, Annette témoignait à Georges affection et confiance; mais elle ne pouvait s'empêcher de regarder d'un œil effarouché ces transports dont elle était cause et qui avaient encore pour elle je ne sais quoi de bizarre et de mystérieux.

Les jours, les semaines se succédaient, on commençait à parler de la corbeille. Georges aurait volontiers prié Mme Dubuisson de le diriger dans ses emplettes, s'il n'eût maintes fois remarqué qu'elle avait un goût douteux et qu'Annette n'était presque jamais, en fait de toilette, de l'avis de sa mère. Il jugea donc plus prudent de consulter la jeune personne elle-même, mais elle se récria, dit que cela ne la regardait pas, qu'il lui donnerait ce qu'il voudrait et qu'elle serait toujours contente, pourvu qu'il ne fît pas de folies.

Néanmoins il insista si doucement que, pour ne lui point faire de peine, elle consentit à lui donner quelques vagues indications. Elle aimerait une robe de telle couleur, un châle de telle espèce, des dentelles comme ceci, des diamants comme cela. Peu à peu les indications devinrent plus précises. En allant à Paris la veille, car il fallait aussi songer à son trousseau, elle avait vu à tel endroit une déli-

cieuse étoffe, un délicieux cachemire, une délicieuse parure. Mais cela devait coûter bien cher, et elle lui défendait de rien acheter si le prix n'était pas raisonnable. Avec quelle joie Georges courait à Paris pour se procurer l'objet indiqué! Avec quelle joie plus grande il venait le soir conter tout bas à sa jolie fiancée que l'emplette était faite! Et quand la corbeille fut au complet, quand il put livrer toutes ces belles choses aux regards éblouis de la mère et de la fille, quelle récompense il trouva dans les exclamations, dans les sourires, dans les rougeurs subites de sa chère Annette! Elle était radieuse, et il était fou de reconnaissance, et il lui semblait que tous ces colifichets n'avaient point été payés leur prix.

Oh! ne riez pas, jeunes gens qui lisez ces pages, ne dites pas que je m'arrête à des détails sans valeur. Vous le saurez un jour par vous-mêmes, si vous ne le savez déjà : il n'y a point de spectacle au monde, si beau, si splendide, si sublime qu'il soit, qui vaille la vue de tels éclairs dans des yeux aimés.

Vint enfin le moment de s'occuper du contrat. Un notaire qui, de longue date, était ami de Mme Dubuisson, fut chargé de le rédiger. Il se proposait de défendre les intérêts de sa cliente, mais comme il vit qu'on ne songeait nullement à les attaquer et que, de plus, il était honnête homme, il ménagea

en même temps ceux de Georges. Il trouva même que celui-ci était beaucoup trop généreux en voulant assurer à sa belle-mère une rente de dix mille francs, car le notaire, ainsi que l'avait fait M. Gonthard, avait particulièrement insisté pour qu'on prévît le cas où Mme Dubuisson quitterait ses enfants. La bonne dame s'en était indignée et avait déclaré bien haut qu'elle n'accepterait rien ; mais le notaire parvint à lui faire comprendre que ce n'était qu'une pure formalité, et la pension, à la grande satisfaction de Georges, fut fixée à six mille francs.

On avait pris jour pour la signature, lorsque Mme Dubuisson se souvint tout à coup qu'elle n'avait point annoncé à sa sœur le mariage d'Annette. Celle-ci la rassura en avouant qu'elle avait écrit plusieurs fois à sa tante ; mais Mme Dubuisson ne s'en trouva pas moins impardonnable, et il fut convenu qu'on irait au couvent le lendemain et qu'on présenterait Georges à la mère Angèle.

Il partit seul de Versailles et rejoignit ces dames à Paris dans un hôtel. De là on se rendit au couvent. Annette avait souvent parlé à son fiancé de la bonté de cœur et de la supériorité d'esprit de sa tante, mais à voix basse, Mme Dubuisson n'aimant pas qu'on traitât ce sujet devant elle. Toute bonne qu'elle était au fond, elle ne pardonnait point à la mère Angèle d'avoir été plus capable qu'elle d'éle-

ver Annette. Georges se sentit pris de sympathie pour cette sainte et aimable femme, il ne lui plut pas moins de son côté, et elle avoua tout haut qu'elle trouvait son neveu fort à son goût. Toutefois elle ne se permit aucune question sur ce qui le concernait, soit qu'elle eût appris par les lettres d'Annette ce qu'elle voulait savoir, soit qu'elle fût bien convaincue que, pour parler, sa sœur n'avait pas besoin d'être questionnée. En effet, Mme Dubuisson se mit peu à peu à énumérer tous les avantages que leur procurait l'alliance de M. Dutrey, qu'il était riche, qu'il était beau, qu'il était bon, qu'il avait de l'esprit, qu'il ferait un gendre parfait. Georges ne savait plus où se mettre. La bonne religieuse écoutait tout cela avec cette indulgence d'un cœur qui, bien que détaché de la terre, en comprend pourtant les douceurs et les joies. Mais lorsque Mme Dubuisson en vint à lui dire qu'elle ne perdait point sa fille en la mariant et qu'elle habiterait avec son gendre, la mère Angèle ne put réprimer un mouvement de pénible surprise que Georges n'interpréta que trop bien. C'était le même mouvement qui était échappé à M. Gonthard à la première nouvelle de ce beau projet de cohabitation.

Mais qu'importe! Georges est heureux. Un si petit nuage ne saurait troubler la pureté de l'azur où plane son amour. Tout est joie en lui et autour de lui ; il ne voit que rayons dorés, il ne respire qu'eni-

vrants parfums, il n'entend dans l'air que voix harmonieuses qui chantent son bonheur. Où ne s'égarent pas ses esperances, jusqu'où ne montent pas ses vœux ? Le voilà qui entre dans le vaste royaume des illusions. Quant à la raison, il ne l'écoute guère; et, d'ailleurs, elle se tait, n'ayant rien à dire. Nous avons envie de faire comme elle, car, à le suivre plus longtemps dans son délire d'amoureux, nous risquerions de passer pour fou aux yeux du lecteur qui est, nous l'espérons, plus calme et partant plus sage que notre héros.

XI

VOYAGES.

La santé de Mme Gonthard s'était rétablie peu à peu, et quoiqu'elle n'eût point reparlé à M. Gonthard du mariage de Georges, elle était pourtant au courant de tout, ayant suivi en secret et d'un œil avide tous les progrès, toutes les péripéties de l'action. De bonnes amies étaient venues officieusement lui en apprendre les moindres détails. Elle n'avait ni provoqué ni repoussé leurs confidences, elle s'était contentée de boire goutte à goutte le fiel qu'on lui versait. Seulement, comme elle se trouvait un jour dans une maison avec Mlle Stéphanie de Corniole, et que celle-ci la plaignait et essayait de noircir la

conduite de Georges, Mme Gonthard lui répondit que Georges était un honnête homme, que son mari et elle n'avaient aucun reproche à lui faire et qu'ils ne pouvaient souffrir par conséquent qu'on parlât mal de lui devant eux. Elle se retira là-dessus à la grande surprise de tous ceux qui étaient là. Son gendre au fond lui paraissait coupable, mais elle sentait très-bien qu'il ne l'était qu'envers elle, et elle avait trop de bon sens pour être dupe de la maligne compassion du monde.

Cependant l'époque fatale approchait. Elle s'était demandé souvent comment elle supporterait les adieux de Georges, ce qu'elle lui dirait, ce qu'elle deviendrait pendant qu'il irait à l'église s'engager pour la seconde fois et se donner une autre famille. A force d'y rêver elle trouva un expédient qui mit fin à ses appréhensions. Un matin donc qu'elle déjeunait avec son mari (c'était justement le jour où Georges était allé à Paris pour être présenté à la sœur de Mme Dubuisson), elle lui dit :

« Devine un peu quelle idée m'est venue ces jours-ci. Tu aimais à voyager autrefois, et, si tu es devenu sédentaire, c'est uniquement pour te conformer à mes goûts. Moi, le moindre déplacement m'effraye. Je trouve néanmoins qu'il est bon de chercher de temps en temps à se distraire. Eh bien, l'idée m'est venue d'entreprendre un petit voyage avec toi.

— Pas possible?

— Nous n'aurions pas besoin de sortir de France, nous pourrions aller, par exemple, en Touraine.

— En Touraine!

— Ne serais-tu pas content de revoir encore une fois ton pays?

— Oui, certes. J'en avais depuis longtemps le désir, et je n'en parlais pas de peur de te contrarier; je n'aurais point aimé, d'ailleurs, à y aller seul. Je n'y ai plus de famille, plus d'amis, il n'y a donc que la terre et le ciel qui m'attirent de ce côté-là. Mais puisque tu désires toi-même faire ce voyage, puisque tu m'en fais toi-même la proposition, j'accepte, ma bonne amie, j'accepte de grand cœur. Quand partons-nous? »

Il leva vers elle son franc et clair regard, mais il ne vit pas sur sa figure l'expression de calme qu'il comptait y voir; au contraire, cette figure était sombre et inquiète. Il se reprocha presque le mouvement de joie qu'il avait eu, et, comprenant enfin ce qu'on ne lui disait pas, il reprit :

« Je m'étais trompé. Ce n'est point pour te distraire que tu penses à voyager, c'est que tu ne veux pas être là pendant... »

Elle baissa la tête, et il n'acheva point sa phrase. Ordinairement sur ce sujet les sous-entendus leur tenaient lieu de paroles; mais ce jour-là M. Gonthard passa outre et prit sur lui de prolonger l'en-

tretien, soit qu'il voulût sonder les dispositions de sa femme à l'égard de Georges, soit qu'il fût entraîné malgré lui à parler de ce qui l'occupait exclusivement.

« Je sens bien, continua-t-il avec un accent de tristesse, que, plus le moment approche, plus les souvenirs douloureux se pressent dans ton cœur. J'approuve donc le projet que tu as formé de t'éloigner. Nous partirons, nous irons en Touraine. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai besoin de rejeter ce poids qui m'oppresse, car je souffre presque autant que toi depuis quelques jours. Seulement la source de ta douleur est toute dans le passé, et moi, en songeant au passé, je me préoccupe aussi de l'avenir.

— De l'avenir?

— Oui, de l'avenir de Georges.

— Tu es bien bon de penser à lui, il ne pense guère à nous.

— Tu te trompes, mon amie. Je sais mieux que personne combien il s'est tourmenté, tout ce qu'il a fait pour se vaincre à cause de nous. Georges est un homme de cœur, je ne cesserai jamais de lui porter l'intérêt le plus tendre. Il m'a soumis son choix, je l'ai approuvé. La jeune fille qu'il épouse a tout ce qu'il faut, selon moi, pour le rendre heureux; mais ce qui m'effraye, c'est la mère. Il a agi en imprudent, j'aurais dû l'en avertir, et je ne l'ai pas fait par un vain motif de délicatesse : il a pris

l'engagement de demeurer avec Mme Dubuisson. Je le connais, il sera malheureux. Je vois déjà son ménage troublé, son caractère aigri, l'éducation de ses enfants compromise.

— Il l'aura bien voulu.

— Je t'en prie, Adèle, ne sois pas injuste à ce point. Georges devait se remarier. Je te l'ai dit, il n'y a que pour nous que la perte qu'il a faite est irréparable.

— Tu ne me feras jamais comprendre cela, » s'écria la mère avec l'énergie de la douleur, et elle se leva en pleurant et se hâta de sortir de la salle.

On s'occupa aussitôt des préparatifs du départ. Georges, à qui M. Gonthard communiqua leur projet, ne put s'empêcher d'en ressentir une secrète joie. Il était contraint avec eux, il n'osait leur parler de la seule chose qui l'intéressât, il craignait d'insulter à leur douleur en laissant voir toute son ivresse. Aussi avait-il pris le parti de les éviter, et ils ne le cherchaient pas.

Néanmoins il fallait s'entendre sur certains détails avant de partir, car si M. et Mme Gonthard quittaient leur maison pour quelque temps, Georges allait la quitter pour toujours. Est-ce que tout ce qui lui avait appartenu devait s'en aller avec lui? Ne devaient-ils rien retrouver de lui à leur retour? C'était surtout Mme Gonthard que ces idées préoccupaient, et bien qu'elle s'étonnât que son mari n'eût point déjà

abordé cette question délicate, elle préféra toutefois la traiter elle-même. La veille de leur départ, elle dit à Georges :

« Nous allons vous quitter, et vous resterez maître ici, du moins pour quelques jours encore. Vous profiterez de notre absence pour faire enlever ce qui est à vous. Seulement je vous demande de nous laisser tout ce qui a appartenu à notre fille, tout ce qu'elle aimait, et, entre autres, le meuble de votre cabinet que nous avons brodé ensemble. M. Gonthard s'entendra avec vous là-dessus, je ne veux pas que vos intérêts en souffrent.

— De grâce, n'ajoutez pas un mot, interrompit Georges. J'avais l'intention de laisser ici toutes choses dans l'état où elles sont : je n'enlèverai rien, je n'emporterai rien. Je n'ai besoin d'aucun dédommagement, et je n'en resterai pas moins votre débiteur. Que n'avez-vous pas fait pour moi ! J'ai réuni dans un petit coffre différents objets que j'avais donnés à Félicie, je comptais vous le remettre ce soir. Le voulez-vous à présent ?

— C'est juste, fit-elle avec amertume, tout cela n'a plus de prix pour vous. »

Elle n'eut pas plutôt dit cette parole qu'elle la regretta, sentant tout ce qu'il y avait de faux et de cruel dans ce reproche ; mais le chagrin aigrit les âmes les plus douces, et elles trouvent alors je ne sais quelle âpre satisfaction à se montrer injustes

et provocantes. Georges ne répondit rien, mais il leva sur sa belle-mère un regard qui semblait dire : « Votre reproche ne peut m'atteindre. Je vous plains, pauvre femme, et je ne vous en veux pas. » Elle le comprit, et d'une voix tremblante d'émotion, elle reprit presque aussitôt :

« J'ai eu tort, Georges. Pardonnez-moi. »

Et elle lui tendit la main. Il saisit cette main et la garda dans la sienne, mais sans parler. Mme Gonthard ne parlait pas non plus. Il s'écoula près d'une minute.

« Soyez heureux, dit-elle enfin en étouffant un sanglot. Adieu. »

Elle s'éloigna. Georges ne devait plus la revoir qu'après son mariage.

Le lendemain il sortit dès le matin, non sans avoir une dernière fois embrassé son beau-père, et il ne rentra à la Villa qu'une heure environ après le départ de M. et de Mme Gonthard pour la Touraine.

Il se trouva bien seul dans cette grande maison vide ; il courut aussitôt rue d'Angivilliers, et, à partir de ce jour, il ne bougea plus, pour ainsi dire, de chez Mme Dubuisson. Il y arrivait le matin, et on était forcé le soir de le mettre à la porte. Il est vrai qu'il était déjà presque chez lui. La grande cérémonie devait avoir lieu à la fin de la semaine ; il comptait les jours, bientôt il compta les heures.

Les vingt-quatre dernières lui semblèrent les plus longues, mais elles s'écoulèrent comme le reste, et il vit enfin arriver le moment fortuné où il put se présenter chez Mme Dubuisson avec l'habit noir, la cravate blanche et les gants blancs traditionnels.

Il n'était pas, toutefois, aussi triomphant qu'on l'aurait cru, il était même un peu pâle, un peu grave : c'est qu'il réfléchissait en cet instant suprême. Ce second mariage serait-il aussi heureux que le premier? Pourquoi n'avait-il plus cette confiance, cette sécurité qu'il avait eues en conduisant à l'autel la pauvre Félicie? Il ne l'avait jamais aimée, à coup sûr, autant qu'il aimait Annette. Mais alors pourquoi ces craintes, pourquoi ces pressentiments? Il se disait, malgré lui, que ses plus beaux jours étaient passés, qu'il avait épuisé sa part de bonheur. Mais la vue seule de sa fiancée eut bien vite dissipé tous les nuages qui s'étaient en un moment amassés sur son front.

C'est qu'aussi elle était bien jolie, l'aimable enfant, dans sa toilette de mariée. La fleur d'oranger s'épanouissait sur ses beaux cheveux presque bruns, et le voile virginal tombait gracieusement le long de ses épaules et descendait jusqu'à ses pieds. Elle semblait plus petite que jamais, perdue qu'elle était dans ces flots de soie et de dentelle. Mais que sa joue était fraîche, que son œil était brillant! Elle

souriait d'un sourire pudique comme pour cacher le secret embarras qu'elle éprouvait; elle regardait de temps en temps la pendule, elle craignait de n'être pas prête à l'heure, elle pressait les femmes qui achevaient de la parer. Lorsque Georges se présenta avec Mme Dubuisson, elle le gronda, elle voulut le mettre à la porte de sa chambrette, et elle l'aurait fait, si sa mère n'eût demandé grâce pour lui.

Mais il faut présenter Georges aux parents, aux amis qui arrivent à la file. On lui recommande d'être aimable. Par malheur il n'a guère conscience de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait; il n'a pas même remarqué la splendide toilette de Mme Dubuisson, ses plumes blanches, ses fleurs rouges, sa robe lamée d'or, et elle a été obligée de lui en demander son avis. Elle est obligée aussi de soutenir seule la conversation, et elle s'en acquitte à merveille, comme bien vous pensez. Cependant tout le monde est réuni; on monte en voiture, on part pour la mairie, et de la mairie on se rend à l'église.

Quel moment pour Georges que celui où il entend Annette prononcer le *oui* irrévocable qui les unit à tout jamais! Sa voix n'a point tremblé; ce mot-là est bien sorti de son cœur. Aussi plus d'inquiétudes, plus de pressentiments pénibles, il est tout au présent : le passé et l'avenir n'existent plus pour lui.

Et pourtant toutes les formalités ne sont pas encore remplies; Georges n'en est pas quitte encore, il reste un déjeuner auquel il doit assister avec sa femme. Rien n'est prêt, tout marche de travers, Mme Dubuisson gronde, les domestiques en gants blancs se heurtent les uns contre les autres, les rôtis sont froids et les glaces sont chaudes. Georges ne sait d'abord quelle contenance garder; Annette est encore plus confuse et n'ose échanger un seul regard avec lui : tous les yeux sont braqués sur eux. Je crois même que le notaire se permet au dessert quelques plaisanteries anacréontiques. Veuillez l'excuser, c'est un notaire de l'ancien régime. Et, d'ailleurs, Georges et Annette ne l'ont pas entendu; sans se regarder ils sont maintenant absorbés l'un par l'autre, ils s'occupent uniquement l'un de l'autre, ils se parlent l'un à l'autre en pensée, ne pouvant le faire en paroles.

Enfin Mme Dubuisson donne le signal convenu, Annette disparaît et va quitter sa blanche toilette pour prendre le costume de voyage. Elle est encore bien jolie, mais, au lieu d'être rouge elle est pâle : c'est qu'elle va se séparer de sa mère. Mme Dubuisson laisse ses convives, prie une de ses bonnes amies de l'accompagner, emmène son gendre et sa fille, et ils montent tous les quatre en voiture pour se rendre au chemin de fer. Il avait été question un moment que Mme Dubuisson serait de la partie

elle en avait témoigné le désir, étant curieuse de connaître les bords du Rhin : Georges en avait frémi d'épouvante. Mais comme les nouveaux époux devaient, à leur retour, habiter avec elle, et qu'il y avait pour cela quelques changements à faire dans l'appartement, il avait été décidé qu'elle resterait, à son grand regret et au grand soulagement de Georges. Mme Dubuisson va donc revenir seule avec son amie : le tête-à-tête de nos amoureux va commencer. Est-ce pour cela que la figure de Georges s'éclaircit et qu'il devient presque gai? Il prie tout bas sa belle-mère de ne rien changer dans la chambre d'Annette qu'il a vue ce matin pour la première fois et qui lui a paru charmante, et sa belle-mère le lui promet. On s'embrasse, on pleure; la locomotive siffle, on s'embrasse encore, on se sépare enfin, et c'est sur un train à grande vitesse que George et Annette commencent le pèlerinage de la vie conjugale.

Ils traversent Paris sans y poser le pied et s'envolent vers le nord. Les suivrons-nous dans leur course rapide? On va si vite sur ces chemins de fer! Après avoir fait une centaine de lieues, ils s'arrêtent dans la première ville venue où ils se proposent de passer la nuit. A quel hôtel les a-t-on menés? Je les ai perdus de vue, et, comme il se fait tard et que le gaz est éteint, je juge prudent d'attendre le lendemain pour me mettre à leur recherche.

Voici le jour, le grand jour! Je me suis oublié, j'ai dormi trop longtemps. Comment m'y prendre à présent pour les retrouver? C'est d'autant plus difficile qu'ils se cachent et qu'ils n'ont point l'air de désirer qu'on leur tienne compagnie. Je cherche pourtant, je cherche. Peine inutile! Ils sont partis par le premier convoi, et je suis obligé d'attendre le second pour essayer de les rattraper.

Je ne les rattrape qu'en Belgique. Ils se sont arrêtés sur leur route pour visiter deux ou trois bonnes villes flamandes, et nous les retrouvons dans un wagon de première classe. Il n'y a avec eux qu'un bon vieux général à moustaches grises qui sourit en les regardant du coin de l'œil et qui se fait bientôt un devoir de dormir profondément. La nuit vient. Quoiqu'on soit déjà en automne, l'air est doux et la journée a été brûlante. Annette est fatiguée de tout ce qu'elle a vu. Sa jolie tête se penche sur l'épaule de Georges, et celui-ci, l'entourant de ses bras, la contemple dormir avec ravissement. De temps en temps elle s'éveille et essaye de se dégager en regardant du côté du vieux militaire; mais Georges la rassure en lui disant : « Il dort; » et elle referme les yeux et elle s'appuie de nouveau avec confiance, et elle lève un peu la tête pour recevoir le baiser qui veut descendre sur son front.

Les villes succèdent aux villes; de la Belgique on

passe dans la Hollande, et nos voyageurs ne sont point encore las. Quand je dis nos voyageurs, je me trompe : Georges voudrait bien séjourner une huitaine de jours dans le même endroit, il l'a même proposé plusieurs fois à Annette; mais Annette se sent prise d'un insatiable curiosité, et, plus elle voit de pays, plus elle en veut voir.

Elle a sans cesse la tête à la portière, elle ne prête qu'une oreille distraite aux propos de Georges, elle ne vit que par les yeux. Elle admire les beaux paysages, et les horizons infinis, et les superbes monuments, les merveilles de Dieu et les merveilles des hommes; elle ne s'arrête que pour se reposer un peu, et sitôt qu'elle s'est reposée elle ne songe qu'à reprendre son vol.

« La nature est si belle, l'art est si charmant! s'écrie-t-elle. Je ne me doutais pas de tout cela, et je voudrais passer ma vie à voyager. Tout ce qu'on m'a appris n'est rien ou peu de chose; c'est ce que je vois qui m'instruit. Nous irons en Italie l'année prochaine, et qui sait? plus tard nous pourrons aller jusqu'en Amérique.

— Je t'aime, lui répond Georges, tu es toute ma vie et toute mon ambition. Ce n'est pas en dehors de nous, c'est en nous qu'il faut vivre, ma bien-aimée. Regarde dans mon cœur, tu y verras un spectacle aussi nouveau pour toi, aussi grand, aussi beau que ce que tu admires le plus. Avant de t'aimer, je re-

gardais aussi autour de moi quand je voyageais; mais maintenant je ne vois que toi. Accorde-moi quelques jours, je t'en supplie; restons quelques jours dans un endroit où rien ne viendra nous distraire de nous-mêmes, où nous serons exclusivement l'un à l'autre.

— Bah! fait en souriant la maligne enfant, nous aurons bien le temps lorsque nous serons à Versailles. »

Et on repart, et voilà qu'on entre en Prusse et qu'on sera bientôt en Autriche. Georges se désole dans son bonheur; il essaye de se plaindre : un baiser a bien vite étouffé sa plainte. Il finit par entendre raison, par s'accoutumer à cette joie qu'Annette puise en dehors de leur amour. Puis il n'y en a plus pour si longtemps : l'époque du retour est fixée, et Annette veut avoir vu tout ce qu'il est possible de voir en six semaines.

De tout cela je conclus que les voyages ne sont pas favorables à l'amour réciproque au début du mariage. Une jeune femme n'entend point la douce chanson de son propre cœur, lorsque ses yeux sont si occupés; à plus forte raison n'entend-elle pas ce que lui dit son compagnon. Ils étaient partis pour s'observer, pour s'identifier, pour se fondre l'un dans l'autre, et ils n'ont souvent fait connaissance qu'avec les pays qu'ils ont parcourus. Ce n'est ni dans les chambres d'auberge ni dans les voitures

publiques qu'on peut initier sa jeune épouse aux délicatesses et aux sublimités de l'amour conjugal. Si elle est embarrassée avec son mari, le monde croit volontiers qu'elle n'est qu'une maîtresse, et elle en a honte; si elle a déjà quelque empire sur elle-même, elle affecte d'être tout à fait à son aise, et elle perd ainsi quelque chose de son charme et de son innocence. Ne croyez pas que vous soyez seuls parce qu'il n'y a autour de vous que des étrangers : la vraie pudeur s'effarouche de tous les regards; ce n'est point une vertu de convention, c'est une grâce et peut-être une infirmité de notre nature. Si Georges m'avait consulté, je lui aurais dit : « Vous ne serez pas content de l'Allemagne, allez plutôt dans un désert. » Mais dans un désert, Mme Dubuisson, par bonté d'âme, eût été aussitôt les rejoindre, et Georges, sans trop se l'avouer, avait été bien aise d'échapper à sa belle-mère au moins pendant six semaines.

XII

LE RETOUR.

M. et Mme Gonthard ne furent point six semaines absents. L'excursion en Touraine ne procura pas à M. Gonthard le plaisir qu'il en espérait. Sans doute il ne revit point sans attendrissement ces belles plaines heureuses où s'était écoulée son enfance, il eut même la joie de retrouver debout le toit sous lequel il était né; mais il ne connaissait plus personne dans le pays, et ce ne fut que sur des tombes qu'il put lire les noms de ceux qui lui avaient été chers. Le seul parent qui lui restait et dont il s'informa venait de disparaître, laissant après lui une triste célébrité d'inconduite. On le croyait embarqué pour

l'Australie. M. Gonthard jeta autour de lui des regards mélancoliques : le ciel éclatant lui parut morne, la riante campagne lui sembla vide, et il comprit que la vraie patrie est aux lieux où sont nos affections. Mais où étaient maintenant les siennes? La fille qu'il chérissait était morte; le fils qu'il s'était choisi venait, à son tour, de le quitter. Il était seul, seul avec la compagne de toute sa vie, regrettant le passé, n'espérant rien de l'avenir. Pour la première fois peut-être le digne vieillard sentit le découragement et la tristesse l'envahir tout entier, et ce fut lui qui parla de revenir.

Ces symptômes n'échappèrent point à Mme Gonthard. Elle s'en alarma et y puisa l'énergie qui lui manquait pour essayer de se distraire. Elle fit pour son mari ce qu'elle n'aurait pas fait pour elle-même, elle parut s'intéresser aux choses qui ne l'intéressaient plus; elle se détourna de ce qui la préoccupait uniquement, elle se reprit à vivre de la vie de tout le monde, et, dès qu'ils furent rentrés à Versailles, elle lui proposa de faire avec elle quelques visites et de renouer les relations rompues.

M. Gonthard devina les motifs qui la faisaient agir et en fut touché; il repoussa les idées noires, il s'oublia encore une fois pour ne penser qu'à sa femme, et de ces attentions qu'ils eurent l'un pour l'autre résulta aussitôt quelque adoucissement à ce qui faisait le fond de leur commune tristesse.

Une des premières personnes qu'ils allèrent voir fut Mme Dubuisson. Mme Gonthard avait calculé que Georges et Annette ne pouvaient être encore de retour, et elle préférait, pour beaucoup de raisons, que l'entrevue eût lieu en leur absence. Mme Dubuisson les accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié. Elle était encore dans tout le feu de l'enthousiasme. Son gendre était un homme charmant, spirituel, très-facile à vivre, quoiqu'elle n'eût point vécu avec lui, un homme comme il n'y en avait pas; ils le connaissaient, du reste, ils avaient pu l'apprécier. Elle ne songeait pas à ce que ces éloges avaient de cruel pour ceux qui l'écoutaient. S'apercevant toutefois que Mme Gonthard pâlissait, elle s'écria que c'était l'odeur de la peinture qui lui faisait mal, courut ouvrir une fenêtre, et partit de là pour leur dire qu'elle s'occupait de quelques arrangements indispensables, que tout devrait être prêt, mais qu'on n'en finissait pas avec les ouvriers et qu'ils ne valaient pas mieux que les domestiques. Sur un pareil texte elle était inépuisable. M. et Mme Gonthard n'avaient pas dit, je crois, quatre paroles, et ils étaient sur le point de se retirer, lorsqu'on lui apporta une lettre de son gendre : elle les retint pour la leur lire. Cette lettre était fort courte. Georges disait qu'à peine arrivée en Prusse sa femme aurait voulu déjà être en Bavière; que, quant à lui, il était si fatigué qu'il n'avait plus la

force d'écrire. Il trouvait toutefois moyen de demander si M. et Mme Gonthard étaient de retour à Versailles, et il priait sa belle-mère de lui donner de leurs nouvelles.

« Et je lui en donnerai de toutes fraîches, s'écria Mme Dubuisson.

— Ce bon Georges! pensa M. Gonthard, il ne nous a pas oubliés. »

Ils quittèrent la maison de leur vieille amie le cœur plus léger qu'ils ne l'avaient en y entrant. Le souvenir de Georges leur avait été doux : tel un rayon de soleil qu'on n'attend pas réjouit une sombre journée d'hiver.

Ils devaient éprouver à quelque temps de là une autre joie plus vive encore, car il n'y a rien qui nous console de nos peines et qui nous rattache à la vie de ce monde comme de savoir que nous sommes toujours présents dans des cœurs aimés. Un jour qu'ils se promenaient dans leur parc avant le dîner, écoutant le bruit mélancolique des feuilles mortes qui craquaient sous leurs pieds, ils virent tout à coup Georges accourir à eux. M. Gonthard lui tendit les bras. Le jeune homme s'y précipita et baisa ces cheveux blancs avec un mélange d'attendrissement et de respect, puis il se tourna vers Mme Gonthard et l'embrassa aussi, mais d'un air moins confiant et moins entraîné.

« Nous venons d'arriver, lui dit-il, je suis en-

core en costume de voyage. Après avoir embrassé Mme Dubuisson, j'ai tout de suite regardé à la fenêtre, j'ai vu ces beaux arbres que je connais si bien : ç'a été plus fort que moi, je suis sorti sans rien dire. J'ai frappé à la petite porte du parc, votre jardinier m'a ouvert, et voilà comment je me présente à vous à l'improviste et tout couvert de poussière. »

M. Gonthard l'interrogea sur son voyage, sur la santé d'Annette. Il répondit en peu de mots et avec réserve, puis pressant la main de Mme Gonthard qui n'avait pu prononcer une parole :

« Au revoir, lui dit-il, je ne puis m'arrêter ; on ne va pas savoir ce que je suis devenu. »

M. Gonthard voulut le reconduire. Avec cette délicatesse de cœur qui le distinguait, il n'entretint Georges que de sa jeune femme. Il y avait six semaines que celui-ci n'avait parlé d'Annette qu'à elle-même ; aussi n'eut-il pas de peine à la vanter, et, comme M. Gonthard enchérissait encore sur ces éloges :

« Non, non, reprit-il, vous ne la connaissez pas, vous ne savez pas tout ce qu'il y a de charmant et de pur dans son cœur, d'original et de juste dans son esprit. Elle pourrait se contenter d'être bonne et jolie : eh bien, je la crois vraiment une femme supérieure. Où a-t-elle pris tout ce qu'elle sait ? Ce n'est pas avec sa mère, à coup sûr.... Enfin c'est un trésor que j'ai trouvé.

— Je vois que vous êtes parfaitement heureux.

— Parfaitement, oui; mais pas autant que je le voudrais.

— Comment!

— J'ai une crainte qui semblera folle à tout le monde, mais je puis vous la dire à vous.

— Vous pouvez tout me dire, mon ami.

— Je crains qu'Annette ne m'aime jamais beaucoup.

— Quelle idée! Puisqu'elle vous aime....

— Elle ne m'aime pas d'amour. Non, non, j'y vois clair, nous ne nous comprenons pas, nous formons toujours deux personnes distinctes. Il y a en elle je ne sais quelle réserve ou plutôt quelle froideur qui me désole. Ce n'est pas qu'elle ait peur de moi, au moins : je vous assure qu'elle a déjà une certaine manière de me faire vouloir tout ce qu'elle veut qui est tout à fait amusante; mais enfin elle ne m'aime pas comme je le désirerais. Que voulez-vous? Cela viendra peut-être, et je dois, en attendant, me contenter de mon bonheur tel qu'il est. Mais je crois, ajouta-t-il avec une légère nuance de mélancolie, je crois qu'on ne peut être véritablement aimé qu'une fois. »

Il y avait déjà quelques minutes qu'ils étaient devant la petite porte, et Georges s'élança dans la rue en courant. M. Gonthard avait l'air soucieux lorsqu'il rejoignit sa femme.

« Est-ce que tu as appris quelque chose de fâcheux pour Georges? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Non, rien, ma bonne, répondit-il. Allons dîner. »

On était fort en peine de Georges rue d'Angivilliers; Mme Dubuisson le cherchait par tout l'appartement et le demandait à ses domestiques comme elle leur eût demandé son châle de la veille ou son chapeau du lendemain. Il venait d'arriver, il était là tout à l'heure, il ne pouvait être perdu. Elles ne l'avaient quitté qu'un instant pour qu'Annette changeât de robe. Celle-ci souriait malignement et disait qu'elle savait bien où il était, tandis que l'immuable Antoine et la Joséphine du moment juraient leurs grands dieux qu'ils ne l'avaient point vu sortir. Et Mme Dubuisson effarée regardait de tous côtés, furetait dans les moindres coins, soulevait les housses des fauteuils pour voir s'il n'était pas caché dessous. Il semblait que son gendre pût tenir dans le creux de la main. Enfin il reparut et leur dit d'où il venait. La bonne dame restait ébahie et elle allait lui faire un sermon, lorsqu'Annette, lui coupant la parole, prit gentiment le bras de son mari et déclara qu'il avait bien fait.

Georges aurait bien voulu manger quelque chose, Annette aussi, car ils mouraient de faim, mais Mme Dubuisson craignit que cela ne gâtât leur di-

ner, et pour leur faire prendre patience elle leur proposa d'aller voir les arrangements et embellissements dont elle s'était occupée en leur absence. Tout l'appartement avait été repeint à neuf. On ne s'en apercevait que trop à une forte odeur de térébenthine qui vous prenait à la gorge en entrant.

« Mais ce n'est plus rien maintenant, dit Mme Dubuisson d'un air de triomphe. Si vous aviez été ici il y a huit jours ! J'ai failli en mourir. »

On avait apporté la veille le nouveau meuble du salon. Il était magnifique. Il y avait deux canapés, douze fauteuils et douze chaises, sans compter les chauffeuses et les tabourets, en tout de quoi asseoir quarante ou cinquante personnes. Par malheur, tous ces siéges étaient accumulés les uns sur les autres, et Georges, qui tombait de fatigue aussi bien que d'inanition, ne put même en prendre un pour écouter les explications de sa belle-mère. On n'avait pas encore collé le nouveau papier; les nouveaux rideaux et le nouveau tapis n'étaient pas encore posés; le nouveau lustre n'était pas encore arrivé. Elle attendait aussi des bahuts et des étagères. Le salon serait sans doute un peu encombré, il y aurait deux fois plus de meubles qu'il n'en fallait; mais elle comptait bien que ses enfants achèteraient un hôtel où il y aurait un salon plus vaste, et, en vraie mère de famille, elle avait songé au présent et à l'avenir. Du salon on passa dans la

salle à manger. Annette, s'apercevant avec effroi que la nappe n'était pas encore mise, sonna Antoine et le supplia de s'acquitter de son service et de presser la cuisinière.

« Il est toujours le même, s'écria Mme Dubuisson indignée. Je ne sais pas pourquoi je le garde. Cela ne vaut rien de garder si longtemps chez soi un domestique; il y prend racine, il se croit chez lui et ne vous sert plus que les mains dans les poches. Eh bien, voilà qu'il ne met que deux couverts à présent! Il s'imagine sans doute que je dois jeûner, parce que mes enfants ont faim. Mais venez, mes amis, les côtelettes ne sont pas encore sur le feu, et j'ai bien le temps de vous montrer avant dîner la jolie surprise que je vous ai ménagée. »

Il fallut la suivre. Elle les conduisit dans une grande pièce qui n'avait jamais été meublée, qui était une sorte de capharnaüm où l'on mettait tous les objets plus ou moins détériorés, et qu'on appelait la chambre d'ami, je ne sais pas pourquoi. Annette fut très-surprise de trouver cette chambre complétement restaurée. Ce n'était point une ébauche comme dans le salon. Là Mme Dubuisson semblait avoir achevé son œuvre dans les moindres détails. De jolis rideaux de Perse pendaient aux fenêtres; les fauteuils et les chaises, revêtus de la même étoffe, étaient rangés le long du mur et non

entassés les uns sur les autres; le carreau était recouvert d'un moelleux tapis. Il y avait table, commode, armoire à glace, tout cela fort élégant. Mme Dubuisson ouvrit une porte qui donnait sur un grand cabinet de toilette garni de tous ses accessoires; Annette battit des mains et embrassa cordialement sa mère.

« Tu conçois bien, mon ange, dit alors celle-ci, que je n'ai pas pris au sérieux la demande que m'a faite monsieur ton mari de lui réserver ta chambre de jeune fille. Elle est beaucoup trop simple, beaucoup trop petite. Il n'y a qu'un placard qui serait à peine suffisant pour tes robes, tandis qu'ici vous avez des cabinets, des tiroirs partout, des coins, des recoins, etc. Vous ne paraissez pas satisfait, mon gendre! Il faut en prendre votre parti. Voilà votre chambre à coucher. Si elle ne vous plaît pas, elle plaît à votre femme, et cela suffit, n'est-ce pas, mon cœur? Le lit est dans cette alcôve qui est grande à elle seule comme la moitié de la chambre. Oh! vous serez bien couchés, je vous en réponds. »

Et, en disant cela, elle entr'ouvrait les portes vitrées de l'alcôve. Georges et Annette regardèrent de tous leurs yeux, et Mme Dubuisson stupéfaite jeta un cri. Il y avait bien par terre trois bons matelas, un traversin et deux oreillers, on voyait sur des chaises les draps, les couvertures et les rideaux du lit; mais le lit lui-même.... le lit était absent.

« Ils n'ont pas rapporté le lit! s'écria la dame au désespoir. Ces gens-là veulent ma mort, il n'y a plus à en douter. Comment allez-vous faire! Où coucherez-vous, mes pauvres enfants? Figurez-vous qu'ils ont cassé le lit en le montant, ils l'ont remporté à Paris, et ils m'ont bien promis que je l'aurais avant huit jours. Il y en a plus de quinze! Impossible d'envoyer Antoine à Paris en ce moment. Dans tous les cas nous n'aurions jamais le lit que demain matin. Et moi qui suis venue hier encore passer toute cette chambre en revue! J'ai mis moi-même de l'eau de Cologne dans les flacons, des épingles sur la pelote et des bougies dans les flambeaux, et je n'ai pas songé au lit. Ce malheureux lit m'était tout à fait sorti de la tête. Il est clair pourtant que sans lit une chambre à coucher n'existe pas. Mais c'est la faute de Joséphine. Joséphine! Antoine! Elle aurait dû y songer, elle aurait dû me prévenir. Il faut que j'envoie au plus vite chez mon tapissier chercher un grand lit. Voici la nuit qui vient : où trouver un lit à Versailles après le coucher du soleil? Joséphine! Antoine! Aurélie! Ma nouvelle cuisinière s'appelle Aurélie, mes enfants. Vous m'avouerez que cela ne devrait pas être permis, et elle est justement la sœur de l'ouvrier qui a cassé le lit. J'avais choisi le plus beau lit que j'avais trouvé, un lit en palissandre, un lit immense où l'on aurait dormi quatre sans se gêner. Encore une fois, je vous le demande,

comment ferons-nous? Ah! je me souviendrai longtemps de ce lit-là. »

Tout en parlant, elle se pendait au cordon de sonnette de la cheminée; mais le cordon seul était posé, la sonnette ne l'était pas. Par bonheur, Antoine vint annoncer que le dîner était prêt. Ce fut lui qui reçut le premier choc , il y perdit le peu de sang-froid qu'il conservait encore. Pendant que sa maîtresse lui racontait à sa manière l'embarras étrange dans lequel elle se trouvait, Annette entraîna son mari dans la salle à manger, lui servit une bonne assiette de potage et en fit autant pour elle-même.

Au bout de quelques instants Mme Dubuisson vint les rejoindre un peu calmée. Elle s'était expliquée avec Joséphine. Joséphine, à qui elle avait donné le matin l'ordre de préparer la chambre de mademoiselle, s'étant tout de suite aperçue qu'il n'y avait point de lit dans la nouvelle chambre, en avait conclu qu'on coucherait dans l'ancienne. De là un quiproquo qui avait entretenu la sécurité de Mme Dubuisson. Joséphine et Antoine avaient passé une partie de la journée à nettoyer la petite chambre blanche et à l'approprier à sa destination, de façon qu'on ne fut pas obligé de courir chez le tapissier comme l'avait craint un moment Mme Dubuisson.

« Seulement, je vous en préviens, mes enfants, leur dit elle, le lit n'est pas grand, et vous serez couchés un peu à l'étroit. »

Georges et Annette, que le potage avait remis, rirent beaucoup de l'aventure ; Mme Dubuisson finit par en rire elle-même. On dîna gaiement, on causa, on plaisanta. Georges, assis tout près d'Annette, avait un bras passé autour de sa taille et tenait de l'autre main sa main mignonne qu'il baisait de temps en temps sans qu'elle y prît trop garde. Le dessert se prolongea à l'infini.

Ce fut Mme Dubuisson qui donna le signal de la retraite par pitié pour les voyageurs. Elle les conduisit jusqu'à la porte de leur chambre, et Annette, après avoir embrassé sa mère, exigea que Georges en fît autant.

Et voilà comment Georges Dutrey parvint à coucher avec sa jeune femme dans la chambre de la jeune fille, dans cette jolie chambre blanche dont il connaissait si bien la fenêtre et dans laquelle il avait jeté un regard furtif le jour de son mariage.

Le hasard, et non Mme Dubuisson, venait d'exaucer le vœu naïf qu'il avait formé ce jour-là.

XIII

LES ÉPREUVES DE GEORGES.

Les quinze premiers jours que Georges passa rue d'Angivilliers ne lui parurent pas trop désagréables : il était plus amoureux que jamais, et l'amour nous aide à supporter bien des choses. Puis il était fatigué de la vie de voyage, de cette vie où l'imprévu joue le premier rôle. Il est vrai que l'imprévu jouait aussi un rôle considérable dans la vie de Mme Dubuisson et que les programmes arrêtés par elle n'étaient pas toujours très-exactement suivis. Par exemple, lorsqu'on devait sortir à deux heures, il était rare qu'on fût prêt à trois ; lorsqu'on devait dîner à six heures, on ne se mettait jamais à table

avant sept. Mais Georges était sans cesse auprès d'Annette; il la calmait par de douces paroles lorsqu'elle s'impatientait, il remplaçait avantageusement la femme de chambre lorsque celle-ci se faisait trop attendre. Annette convenait alors qu'il n'y avait personne qui l'habillât aussi bien que son mari, et cet éloge l'eût payé de sa peine, si le soin qu'il prenait eût été une peine pour lui. En récompense elle s'était mise à lui broder des pantoufles. Ces pantoufles étaient le prétexte de mille débats charmants. Il fallait que Georges la laissât travailler, qu'il restât dix minutes sans l'embrasser, qu'il lui permit au moins de compter ses points. Puis il lui lisait le *Journal des Modes*, puis elle se mettait au piano et exigeait que Georges lui chantât *le Lac* ou *Ninon*. Elle lui faisait de beaux compliments cérémonieux, et de sa voix de fauvette elle lui gazouillait sa plus jolie romance en lui demandant des conseils pour l'expression. Qu'importait à des gens si délicieusement occupés que tout marchât de travers autour d'eux? Annette y était habituée, et Georges s'en apercevait à peine.

D'ailleurs, la vie conjugale, dans ce qu'elle a de régulier, n'avait pas encore commencé pour eux; on n'avait point achevé les visites de noce. C'était une joie pour Annette de montrer toutes les belles choses que Georges lui avait données, surtout son magnifique cachemire de l'Inde, et

Georges prenait pour lui la moitié de cette joie innocente.

La première visite avait été pour la Villa-aux-Roses : la jeune femme l'avait voulu ainsi, et vous sentez bien que le mari ne s'y était point opposé. Mme Gonthard les avait accueillis avec bonté, rien de son émotion intime n'avait transpiré au dehors. Aussi M. Gonthard était-il presque joyeux en les reconduisant jusqu'à leur voiture, et il sembla à Georges que la mère de Félicie lui avait pardonné ce jour-là et qu'il pouvait désormais être heureux sans remords.

Ajoutez à toutes ces raisons de prendre son bonheur en patience, que la saison était superbe, et que l'hiver avait résolu de ne commencer qu'au printemps. On faisait en calèche de belles promenades à trois dans les bois qui entourent Versailles, car j'ai oublié de vous dire que Georges avait fait cadeau à sa femme d'une calèche et de deux chevaux. Comme il n'y avait pas d'écurie dans la maison, on en avait loué une en ville, et le cocher et ses bêtes n'avaient ainsi aucun rapport avec Mme Dubuisson, ce dont ils devaient se féliciter. Quand je dis aucun rapport, je me trompe : elle les faisait tous les jours stationner dans la rue plus longtemps qu'ils n'auraient voulu.

Mais quand Georges eut présenté sa petite femme aux amis et connaissances, quand la neige et les

frimas le forcèrent de passer avec elle de longues journées au logis, il commença, sinon à voir plus clair, du moins à observer et à réfléchir davantage. D'abord, il y avait trois domestiques dans la maison, et il n'y avait pas moyen d'en avoir un seul à sa disposition; ils étaient toujours occupés ou en course. Pour remédier à cet inconvénient, Georges voulut qu'Annette prît une femme de chambre pour elle seule, et, grâce à cette innovation ils eurent pendant quelques jours de l'eau ou du feu quand ils en avaient besoin. Mais cela ne dura pas; Mme Dubuisson eut recours de son côté à la femme de chambre de sa fille, et ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'on est encore plus mal servi par quatre domestiques que par trois.

L'ordre et la régularité deviennent bien vite, lorsqu'on s'y est accoutumé, les deux premières conditions de la dignité comme de la douceur de la vie. Georges n'avait pas eu de peine à se plier aux habitudes de M. et de Mme Gonthard, ces habitudes étant conformes à la raison et à ses goûts; mais, en dépit de ses efforts, il ne pouvait se plier à celles de Mme Dubuisson. Il lui manquait toujours quelque chose, il ne retrouvait jamais un objet à sa place. Avait-il commencé la lecture d'un livre nouveau, Mme Dubuisson prenait ce livre et l'oubliait dans la cuisine d'où il ne revenait qu'après avoir été feuilleté par la cuisinière. Georges, de concert avec

Annette, avait préféré continuer de coucher dans la chambre blanche, et il avait établi son salon de travail dans la grande chambre que Mme Dubuisson leur avait fait préparer : il avait cru que dans cette retraite le désordre général ne l'atteindrait pas. Vaine espérance! Mme Dubuisson, oubliant trop souvent que cette chambre n'était plus un garde-meuble, y fourrait en passant tout ce qui l'embarrassait, et, comme Georges avait essayé d'en retirer la clef, elle avait vu dans ce procédé une marque de défiance et s'en était plainte hautement. Il avait dû remettre la clef sur la porte, craignant par-dessus tout les scènes et les cris.

Cependant il ne pouvait éviter d'être témoin des scènes que les autres provoquaient, et, lorsque Mme Dubuisson élevait la voix, il aurait voulu fuir au bout de la terre. Elle n'avait pas besoin, du reste, de crier pour l'étourdir ; sa prolixité désespérante le mettait hors de lui. Il n'était point bavard de sa nature, mais encore aimait-il à glisser de temps en temps une parole ou deux dans la conversation.

Une préoccupation plus sérieuse vint se joindre à ses ennuis et les aggraver. Mme Dubuisson et sa fille ne s'entendaient pas toujours. Georges, en ces occasions, était pris pour juge, et, malgré tout son sang-froid et toute sa bonne volonté, il avait bien de la peine à concilier les parties. Souvent même

elles se tournaient toutes les deux contre lui, et c'était à ses dépens qu'on signait la paix. Il était encore trop épris de sa femme pour ne point lui pardonner de telles espièglerie, il se reconnaissait aussi coupable qu'elle voulait et se soumettait à tout pour rentrer en grâce; mais il était aussi trop raisonnable pour ne point déplorer la faiblesse qu'il montrait et dont il s'exagérait peut-être les conséquences. Il s'apercevait que le caractère d'Annette s'aigrissait. Elle avait des vivacités adorables sans doute, mais qui l'entraînaient par moments un peu loin. Quant aux habitudes d'ordre qu'elle avait prises au couvent, elle s'en écartait tous les jours davantage, tant il est difficile d'avoir de l'ordre avec des personnes qui n'en ont point.

Un instant, Georges crut que tout allait changer, qu'il allait pouvoir remettre la maison sur un bon pied. On était au cœur de l'hiver; les deux femmes de chambre avaient été mises à la porte le même jour, la cuisinière demandait son compte, et Antoine, l'inamovible Antoine parlait de se retirer. La situation était très-tendue. Les personnes auxquelles Mme Dubuisson s'était adressée pour se procurer des domestiques lui avaient répondu qu'on n'en trouvait plus. On ne pouvait pourtant s'en passer, et Mme Dubuisson, à bout de ressources et prise d'un accès de franchise, dit à son gendre et à sa fille :

« Je vois bien, mes enfants, que je n'entends rien à l'administration intérieure ; je suis trop faible, je suis trop bonne : il faut une main de fer pour diriger aujourd'hui les domestiques, les femmes de chambre surtout. Les deux dernières étaient de véritables fléaux ; elles m'auraient battue, je crois, si je les avais laissées faire. Je ne me mêle plus de rien, je cède à ton mari les rênes du gouvernement, et tu t'entendras avec lui, Annette. Mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de te réserver une bonne part d'autorité. Les hommes ne sont que trop disposés à écraser les femmes. Enfin, mes enfants, vous étiez chez moi, et désormais je serai chez vous. »

Georges ne se fit pas prier ; il choisit lui-même de nouveaux domestiques, leur distribua leur tâche, régla les heures, et s'entendit avec sa femme sur tout ce qui concernait l'intérieur. Il vit avec plaisir qu'Annette était très-capable de le seconder, et qu'en la dirigeant bien, on aurait fait d'elle tout ce qu'on aurait voulu. Les choses marchèrent au mieux pendant quelques jours. Mme Dubuisson s'étonnait elle-même et avouait qu'elle n'y concevait rien. Mais une semaine ne s'était point écoulée que l'excellente dame se plaignait déjà que rien n'allait à sa guise, et rien n'allait, en effet, parce qu'elle ne pouvait s'empêcher de se mêler de tout. Elle en conclut que son gendre n'était pas plus ha-

bile qu'elle, et elle se hâta de reprendre le pouvoir qu'elle lui avait cédé.

Georges se résigna encore. Mais une circonstance qui n'avait rien en elle-même que d'agréable pour lui, vint lui faire sentir plus péniblement que jamais les ennuis de la position qu'il s'était faite. M. Gonthard arriva un soir chez Mme Dubuisson plus animé, plus gai que de coutume, et leur dit qu'il était chargé par sa femme de les engager tous les trois à dîner.

Fidèle à la loi qu'elle s'était imposée, de s'oublier elle-même pour se dévouer à son mari, Mme Gonthard n'avait point pensé seulement à lui chercher des distractions au dehors; elle avait voulu qu'il en trouvât chez lui. Elle avait donné plusieurs grands dîners, elle avait invité des amis de Paris à venir faire des séjours à Versailles. La Villa-aux-Roses avait pris une physionomie nouvelle; les visites y abondaient, et les plaisirs du monde y remplaçaient le bonheur à jamais enfui. Quand il s'était agi de donner le premier dîner, M. Gonthard, qui avait tout de suite pensé à Georges et à Annette, n'avait pas osé les proposer à sa femme, de peur de l'effaroucher, et il aurait préféré, d'ailleurs, qu'elle lui en parlât elle-même. Il attendit donc le deuxième dîner, mais elle ne les nomma point. Au troisième, elle lui dit:

« Qui veux-tu que nous invitions?

— Mais il me semble, ma bonne amie, lui répondit-il, que tu pourrais inviter Mme Dubuisson et sa fille.

— Alors il faudrait inviter Georges?

— Cela va sans dire. »

Elle baissa la tête, rougit légèrement (qui sait? elle désirait peut-être qu'il le lui demandât) et finit par prononcer lentement ces mots :

« Invite-les si tu veux. »

A l'idée qu'il allait s'asseoir à cette table avec sa femme, le gendre de Mme Dubuisson ne put se défendre d'un mouvement de joie, et Annette, qui s'en aperçut, lui promit qu'elle se ferait belle. Le jour du dîner, il eut soin de faire avancer toutes les pendules afin que sa belle-mère fût prête à l'heure. Il fut heureux d'entendre Mme Gonthard tutoyer Annette comme elle le faisait lorsque celle-ci, étant enfant, venait jouer avec sa fille; il fut ravi de toutes les attentions que M. Gonthard eut pour elle; mais il ne put s'empêcher non plus, en revoyant ce confortable intérieur, l'ordre qui y régnait, le soin apporté à toutes choses, il ne put s'empêcher de comparer à cette demeure bénie l'appartement de la rue d'Angivilliers. Une ombre de tristesse vint tempérer sur sa figure l'expression du contentement; il devint étranger à la gaieté générale, aux propos qui circulaient, il oublia de vider son verre. Annette qui l'observait de l'autre bout de la table,

et qui lui faisait des signes qu'il ne remarquait pas, devint sérieuse de son côté. Elle ne répondit plus avec la même bonne grâce aux attaques de M. Gonthard, et la mère de Félicie aurait pu croire, si elle eût regardé en ce moment nos deux jeunes gens, qu'un vague sentiment de regret se mêlait au bonheur de Georges. Ce fut là du moins la pensée d'Annette.

Aussi, lorsqu'ils se furent retirés et pendant que la voiture les ramenait chez eux, elle ne lui adressa point la parole et laissa Mme Dubuisson s'étendre à son aise sur le compte des convives et sur ce qui s'était passé dans le cours de la soirée. Mais, dès qu'ils furent seuls dans leur chambre, elle lui dit :

« Ce n'était pas à moi que vous pensiez pendant le dîner. »

Il tressaillit. Comme il essayait de se défendre, elle l'interrompit en disant qu'il n'avait eu d'yeux que pour une fort jolie personne qu'on avait placée à côté de lui. Elle ne voulait point, par délicatesse, parler de Félicie. Il lui jura, ce qui était vrai et ce qu'elle savait très-bien, qu'il avait à peine remarqué cette personne, mais il évita de faire la moindre allusion aux pensées qui l'avaient réellement occupé. Annette s'irrita de ce qui lui semblait de la dissimulation. Georges eut en vain recours aux plus touchants raisonnements, aux plus tendres protestations pour apaiser le petit lutin en colère : elle ne

voulut rien entendre, et, lui tournant le dos, elle le pria de se taire et de la laisser reposer.

Il y eut un long silence dans la chambre blanche. Annette feignait de dormir. Georges l'avait appelée plusieurs fois, elle n'avait point répondu, et le pauvre garçon, déjà sous l'empire d'idées sombres, se mit de plus belle à broyer du noir.

« Hélas ! se dit-il en regardant mélancoliquement autour de lui à la clarté de la veilleuse, je n'ai point trouvé dans la jolie chambre blanche ce que je croyais y trouver. Annette ne m'aime pas et ne m'aimera jamais. Que deviendrais-je si mon amour pour elle venait à décroître? La raison m'avait dicté mon premier choix, et j'ai trouvé dans un mariage de raison un bonheur que j'ai méconnu tant que j'en ai joui; cet autre bonheur que j'ai si ardemment souhaité, je le possède à présent, et je souffre. Pauvre ange qui est au ciel, est-ce que tu te venges? Ne pourrais-tu inspirer à Annette un peu de l'affection que tu avais pour moi ? »

Il continua de songer ainsi, se fit des reproches rétrospectifs qu'il ne méritait certes point, ferma les yeux pour ne plus penser à Mme Dubuisson, puis, comme il ne voulait pas s'endormir brouillé avec sa femme, il força enfin la jolie boudeuse à se réveiller. Elle ne persista point dans sa rancune, se moqua elle-même des soupçons qu'elle avait eus et lui demanda pardon de ce qu'elle appela son injustice.

Au déjeuner, Mme Dubuisson leur annonça qu'elle avait l'intention de rendre prochainement un dîner aux Gonthard. Georges, qui était presque réconcilié avec son sort, frémit de nouveau. Il savait par expérience comment sa belle-mère s'entendait à recevoir son monde, et il craignait d'exposer M. et Mme Gonthard aux tribulations d'un grand dîner présidé par elle. Il en éprouvait d'avance une sorte de honte, car c'était à eux surtout qu'il aurait voulu cacher comment les choses se passaient chez lui. Il insinua donc qu'on n'avait pas besoin de se presser, mais Mme Dubuisson insista, et Annette encore plus que sa mère; il n'y eut pas moyen de l'éviter. Le jour fut pris, on fit les invitations, il devait y avoir dix-huit personnes.

On discuta le menu en famille. Le dîner, tel qu'il fut conçu, aurait été parfait, mais l'exécution fut loin de répondre à la conception. La veille, Georges voulut prendre quelques mesures, donner quelques ordres; Mme Dubuisson fronça le sourcil. Elle commençait à ne plus s'entendre du tout avec son gendre. Mais ce fut bien pis lorsqu'il voulut, le jour même, surveiller les apprêts de la table; elle lui dit sèchement que ces choses-là ne regardaient pas les hommes et qu'elle répondait de tout. Ce n'était guère rassurant. Il essaya de lui faire entendre raison; une querelle s'ensuivit à laquelle Annette vint prendre part, mais elle

se rangea, par extraordinaire, du côté de son mari. Mme Dubuisson fondit en larmes, s'écria qu'il ne négligeait rien pour lui aliéner le cœur de sa fille, et perdit à disputer le temps qu'elle aurait dû employer à agir. Je vous laisse à penser ce qui arriva. Vous n'êtes pas sans avoir dîné, au moins une fois dans votre vie, chez quelque Mme Dubuisson. Il était près de huit heures quand on se mit à table, et le dîner, c'est-à-dire le supplice de Georges, dura près de trois heures. Il est vrai que la maîtresse de la maison prétendit que tout aurait été à merveille si son gendre ne s'en fût point mêlé.

Georges entrait dans la saison des orages. A quelque temps de là il en survint un autre qui éclata avec beaucoup de violence et qui ruina la dernière espérance qu'il conservât de s'entendre jamais avec sa belle-mère.

On avait parlé à Mme Dubuisson d'un petit hôtel avec jardin qui était à vendre. Elle avait proposé à ses enfants de l'aller voir, et Georges y avait consenti d'autant plus volontiers qu'il se trouvait beaucoup trop à l'étroit dans l'appartement qu'ils occupaient. Le jardin séduisit tout de suite la mère et la fille. Il était tout en fleurs; il y avait de beaux arbres et un joli bassin avec des poissons rouges. Annette dit en sortant qu'il n'y avait point à hésiter, qu'il fallait acheter cet hôtel au plus vite, et Mme Dubuisson fut du même avis. Georges ne voulut point

entamer de discussion dans la rue ; mais il leur fit observer, quand ils furent rentrés, que la distribution n'était pas commode, que c'était bien petit, et qu'il était inutile de changer pour ne pas être mieux. Mme Dubuisson, irritée, saisit ce mot au passage et lui demanda s'il se trouvait mal chez elle. Il essaya de lui faire comprendre sa pensée, mais l'aigre dame n'avait sollicité une explication que pour ne pas l'entendre.

« Non, non, s'écria-t-elle, je ne me paye plus de mots ! Vous ne vous plaisez point ici ; notre manière de vivre ne vous convient point. Dieu m'est témoin pourtant que je ne songe qu'à vous être agréable et que j'étudie tous vos goûts pour m'y conformer. Mais vous n'avez pas l'air de vous en apercevoir ; vous critiquez tout ce que je fais par votre silence. Si je suis de quelques minutes en retard, on dirait, à vous voir, que tout est perdu. On ne peut pas cependant être réglé comme une horloge, on ne répond pas des circonstances qui viennent vous entraver, je ne puis pas dire aux gens : « J'ai peur de faire attendre mon gendre ; » on se moquerait de moi. D'ailleurs, il faut bien aussi que je garde mon indépendance ; quand je vous ai donné ma fille, vous n'avez point stipulé dans le contrat que je serais l'esclave de vos volontés. Qu'Annette vous complaise en tout, je le veux bien : c'est son devoir, il n'y a rien à dire, si cela lui convient. Je vous

jure qu'à sa place j'aurais moins de patience qu'elle. Vous n'êtes pas commode tous les jours, et on ne sait quelquefois par quel bout vous prendre. De quoi s'agit-il aujourd'hui? D'acheter une maison où il y ait un jardin dans lequel nous puissions nous promener à notre aise : eh bien, il s'en présente une qui nous plaît à toutes les deux, et qui, de plus, n'est pas chère, et vous refusez de l'acheter!

— Je ne refuse pas de l'acheter, répondit Georges avec douceur, je vous fais seulement observer qu'elle est bien petite. Encore serait-il bon, pour tant faire que d'acheter une maison, que nous y eussions chacun notre appartement séparé.

— Séparé! Tu l'entends, ma fille! il est déjà las d'habiter avec moi.

— Nullement, madame; mais, quand on a notre fortune, on peut vivre ensemble sans se gêner mutuellement, et, par exemple, je voudrais avoir un cabinet qui ne vous servît pas en même temps de grenier. Puis, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire, nous ne sommes que trois; mais j'espère qu'un jour nous serons plus nombreux. Vous ne me défendez pas de prévoir que je puis devenir père de famille.

— Ne dirait-on pas, fit-elle d'un air à moitié calmé, ne dirait-on pas que ses enfants sont déjà grands? Soyez tranquille, quand vous en aurez,

ils n'occuperont pas chez vous beaucoup de place, car ils seront toujours avec moi.

— Oh! pour cela non, interrompit-il vivement, je ne vous l'ai pas promis. »

Annette lui lança un regard significatif. Il se reprocha aussitôt lui-même cet éclair de franchise intempestive. Mme Dubuisson devint pourpre d'indignation et lui adressa une apostrophe dont nous renonçons à reproduire la virulente énergie. Elle lui dit, entre autres choses, qu'il n'aurait jamais répondu de cette manière à Mme Gonthard; que son cœur était resté chez les parents de sa première femme; qu'elle avait prévu ce qui arriverait, et qu'il ferait mieux de retourner vivre auprès d'eux et de la laisser seule avec sa fille. Elle prononça même le mot de séparation à l'amiable. Mme Dubuisson était une femme d'imagination : elle ne savait pas toujours ce qu'elle disait. Le tout fut entrecoupé de cris, de larmes et de sanglots.

« Pauvre maman! » disait Annette en l'embrassant et en épiant son mari du coin de l'œil.

Georges était atterré. Il prenait au sérieux toutes ces divagations. Annette le regardait et suivait sur son mâle visage ce qui se passait dans son âme. Leurs yeux se rencontrèrent : elle lui sourit d'une manière étrange.

« Pauvre maman! » répéta-t-elle en embrassant de nouveau sa mère.

Un quart d'heure après, Mme Dubuisson était tout à fait remise et sortait en voiture avec sa fille. Georges, ayant des lettres à écrire, ne put les accompagner; il resta seul au logis avec ses réflexions et ses retours vers le passé. Pauvre Georges!

XIV

LA CHAMBRE BLANCHE.

Annette, en rentrant, trouva son mari tel qu'elle l'avait laissé, assis devant son bureau, dans une attitude méditative. Il n'avait pas écrit; il venait de passer plus de deux heures à réfléchir, à explorer l'avenir, à chercher une issue au labyrinthe dans lequel il s'était si imprudemment engagé. Les hommes de la nature de Georges ont cela de particulier qu'ils tirent d'une chose triste tout ce qu'elle renferme, qu'ils pressent jusqu'à la dernière goutte, et quelle qu'en soit l'amertume, le fruit tardif de l'expérience. Annette ne lui dit rien, elle ne l'embrassa même pas en passant, comme elle faisait

quelquefois dans ses moments de bonne humeur; elle se contenta de l'observer encore avec je ne sais quelle curiosité maligne et émue, puis elle le pria de venir dîner.

Mme Dubuisson l'accueillit comme si de rien n'était. Elle lui raconta leur promenade, lui dit qu'elles avaient rencontré le nouveau préfet, qu'il était charmant, qu'il était jeune, qu'il avait trois décorations, et qu'elle aimerait beaucoup que son gendre fût préfet. Georges ne répondit pas. Mme Dubuisson, dépitée et n'osant entamer encore une discussion, eut recours à sa ressource ordinaire : elle se rejeta sur sa nouvelle femme de chambre qui, ayant la prétention d'être fort sensible, se mit à répandre des torrents de larmes. Annette se leva de table et passa dans le salon ; Georges la suivit.

La mignonne petite femme se mit devant le piano, et Georges s'assit dans un coin, à côté d'elle. Ils se voyaient, ils ne se regardaient pas. Les mains d'Annette erraient sur le clavier, mais son âme n'était pas au bout de ses doigts, son âme voltigeait je ne sais où. Des pensées graves les occupaient tous deux.

Mme Dubuisson survint qui alluma les bougies du piano; Annette continua de jouer, et Mme Dubuisson les laissa seuls.

Quand dix heures sonnèrent, elle revint et leur dit:

« Çà, pour ce que vous faites là tous les deux, vous feriez mieux d'aller vous coucher. »

Le mari et la femme se levèrent en même temps ; Annette embrassa sa mère.

« Je vais t'envoyer Françoise, reprit celle-ci.

— C'est inutile, répondit Annette, je n'aurai pas besoin d'elle. »

Georges prit une des lampes qu'Antoine venait d'apporter, souhaita le bonsoir à Mme Dubuisson, éclaira sa femme et entra avec elle dans la chambre blanche. Annette ferma la porte et poussa le verrou.

Nous devrions bien rester dehors, n'est-ce pas? Il y a certaines limites qu'il n'est point permis de franchir. Regardez! Les doubles volets sont fermés, les rideaux blancs tombent devant les fenêtres, la toilette de nuit est disposée sur le lit. Mieux vaut nous éloigner, nous les retrouverons demain au réveil. Mais non, je sens qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre dans leur situation d'esprit ordinaire, je sens qu'il va se passer entre eux quelque chose d'inattendu et de solennel. Georges est grave, presque triste; Annette est rouge, embarrassée, et son cœur bat si fort qu'il soulève son corsage. Elle a un aveu à faire à son mari, un aveu qui lui coûte, un aveu.... Ah! ma foi, c'est en vain qu'elle a tiré le verrou, nous entrerions dans la chambre blanche par le trou de la serrure, si nous n'y étions déjà.

Georges a déposé la lampe sur la commode. L'abat-jour rose répand par la chambre une douce clarté; mais il y a au pied du lit une petite chaise

en tapisserie qui reste dans l'ombre, et, après avoir regardé de côté et d'autre, Annette se retourne vers Georges, lui désigne du doigt la petite chaise et lui dit :

« Assieds-toi là et écoute-moi. »

Docile comme un enfant, Georges courbe sa grande taille et s'assied à la place indiquée ; puis, relevant ses cheveux qui lui tombent sur le front, il fixe sur Annette un regard étonné. Elle s'approche encore un peu, elle va parler, elle hésite ; enfin, prenant son parti, elle se met d'elle-même sur les genoux de son mari, lui passe autour du cou ses jolis bras, et, quand elle sent l'étreinte de deux bras plus forts répondre à la sienne et l'envelopper tout entière, elle lui dit de sa voix la plus tendre, d'une voix qu'il n'a jamais entendue jusqu'ici :

« Tu es bon comme le bon Dieu, et je t'aime de toute mon âme. »

Georges ne répond pas. Une joie puissante le saisit, trouble sa pensée et ne lui permet pas de prononcer une seule parole. Il est comme accablé de ce bonheur imprévu. Il serre contre son cœur sa chère petite femme de manière à la briser, mais elle ne s'en plaint pas ; qui sait ? elle aimerait peut-être à mourir ainsi sur son cœur. Quant à lui, il pleure, il pleure parce que c'est le seul langage dont il puisse se servir, et, comme elle sent des

larmes couler, elle les essuie de ses baisers, et lui répète avec mille variations charmantes :

« Tu es bon comme le bon Dieu, et je t'aime de toute mon âme. »

Peu à peu cependant il revient à lui, c'est à elle que je veux dire; il songe que cette émotion trop prolongée peut lui être funeste, il se contient, il renferme le feu qui le brûle. Il apaise la folle petite comme une mère apaiserait son enfant pris d'un accès de gaieté convulsive, il détache ces lèvres collées aux siennes, il écarte ces bras qui le serrent, il emprisonne ces mains mignonnes dans une de ses mains, et, la soutenant de l'autre, il lui dit, car, s'il n'a point trouvé de paroles pour exprimer son ravissement, il en trouve pour exprimer sa tendresse :

« Ma bien-aimée, je me prive volontairement de tes caresses; j'aurais peur de t'étouffer dans mes bras. J'éprouvais pour toi le plus tendre amour et je souffrais de voir qu'il n'était point partagé : je sens à présent que tu m'aimes d'un amour égal au mien. Comment ce miracle s'est-il opéré? Qu'importe ! Ne me le dis pas, ne retournons pas en arrière, sois toute à ce moment d'ivresse, à moins que tu ne sois pas assez forte pour le supporter et qu'il soit bon de t'en distraire. Pour moi, je ne désire rien. Quand je vois tes yeux fixés ainsi sur les miens, on dirait que mon cœur se fond à leur flamme, et

il n'y a rien au delà. Vrai! mon Annette chérie, je ne croyais pas qu'il fût donné à l'homme de ressentir dans toute sa plénitude un bonheur aussi pur.

— Oui, mon Georges, répond-elle, je veux rester ainsi mes yeux fixés sur tes yeux, et savourer le plaisir de te voir tel que tu es, tel que je ne voulais pas te voir. Que tu es beau, que tu es bon surtout, et que je t'aime! Mais ma joie pourtant est moins pure que la tienne, parce qu'il s'y mêle un remords, parce que j'ai été injuste envers toi. Aussi, j'ai hâte de me confier à toi tout entière, de t'expliquer ce que tu ne peux comprendre, de te demander grâce de mon aveuglement. Ne crains pas que je me fatigue. Je ne serai tranquille que lorsque tu auras vu clair dans mon cœur. Écoute donc. Du jour où tu m'as aimée, du jour où tu es venu à moi, j'ai senti qu'un invincible penchant m'entraînait vers toi, mais j'ai résisté : c'était je ne sais quelle fierté qui ne voulait point de maître. Que te dirai-je? J'aurais voulu qu'un autre me convînt pour l'accepter, un autre que je n'aurais pas aimé, car je t'aimais déjà beaucoup sans le savoir, et, depuis, je t'ai vu si heureux que j'ai cru qu'il ne te manquait rien, et j'éprouvais comme un vague étonnement que tu te contentasses de si peu. Il te manquait quelque chose, mon Georges, mais tu étais trop bon pour me le dire, tu étais trop fier pour solliciter ce que je ne

t'accordais pas librement. Il y a déjà plusieurs jours que je t'observe, que je commence à te connaître un peu mieux ; mais c'est aujourd'hui que tu m'es apparu sous un jour tout nouveau. J'ai compris à quoi tu te résignais pour moi, ce que tu souffrais pour moi ; j'ai compris quelle faveur m'avait faite le ciel en me donnant un homme tel que toi. Ta patience d'ange m'a touchée jusqu'au fond du cœur, car j'ai bien vu que c'était par amour pour moi, et non par faiblesse, que tu cédais ainsi à ma mère. Alors il s'est fait en moi un changement incroyable. Je n'ai pensé qu'à toi, je n'ai vu que toi tout le temps que j'ai été en voiture avec maman, et j'aurais voulu, en rentrant, me jeter dans tes bras, mais je ne l'ai pas osé, et j'ai attendu que nous fussions seuls dans notre chambre. A présent, je n'ai plus de honte, je suis véritablement unie à toi, je ne me distingue plus de toi, nous ne ferons plus qu'un désormais. Seulement j'ai peur que tu ne m'aimes moins maintenant que je t'aime trop. Quoi qu'il en soit, mon Georges chéri, mon ami, mon maître, ne retiens plus mes mains, que je les passe encore sur ton front, ne retiens plus mes lèvres, que je les pose encore sur les tiennes, si peu que tu voudras les y laisser! »

Il ne résiste point à cette prière. Les bras blancs lui font de nouveau un collier, et la douce haleine monte vers lui comme un parfum. Tout se tait au

dehors, le silence de la nuit est pur et suave comme leurs pensées; mais autour d'eux, tout près d'eux, on entend par moments un frémissement indistinct, un murmure harmonieux. Est-ce l'ange gardien d'Annette qui, de plaisir, agite ses ailes au-dessus de leurs têtes? C'est lui, sans doute, et il se croit au ciel.

L'heure s'écoule rapide ainsi que s'écoulent les heures bénies et enchantées. La pendule sonne minuit, Annette l'entend, et c'est elle, cette fois, qui dit à Georges :

« Je passerais toute la nuit la tête appuyée sur ton épaule et je m'endormirais dans tes bras, comme je m'endormais, étant toute petite, dans les bras de ma nourrice. J'éprouvais tout à l'heure le besoin de parler, j'éprouve à présent celui de me taire, car nous nous entendons sans parler, et j'aime les choses que me dit ton silence. Mais je crains que nous n'ayons pas le temps de nous expliquer tout à fait, et il faut que tout soit décidé cette nuit, que tout soit fini. Nous avons à prendre une grave résolution. Écoute encore. Quand j'étais au couvent, ma tante (tu sais, ma bonne tante du couvent que nous avons été voir ensemble, à laquelle tu as plu tout de suite, et qui m'a dit que je devais bien remercier Dieu pour le mari qu'il m'envoyait), ma tante me disait souvent : « Ta mère est excellente, mon enfant, elle t'aime uniquement;

mais si tu te maries jamais, ne demeure pas avec elle, ce serait la ruine de ton bonheur. » Je ne comprenais pas bien ce que ma tante voulait dire, et je n'osais l'interroger, parce que ce sujet m'était désagréable. Il me semblait pourtant qu'elle était injuste envers maman. Mais lorsque je quittai le couvent et que je revins ici, je vis bien que les choses n'allaient pas comme elles devaient aller, que ma mère ne savait pas toujours ce qu'elle voulait, qu'elle n'avait pas de suite dans les idées, et que tout s'en ressentait autour d'elle; mais elle était si bonne pour moi que je finis par fermer les yeux et par m'accoutumer à sa manière d'être. A l'époque de notre mariage, quand elle t'imposa la condition de ne point la séparer de sa fille, je t'observais et je fus blessée de l'expression de désappointement qui se peignit sur ta figure. Je me rappelai le conseil de ma tante; puis je te sus gré d'avoir consenti à ce que voulait maman, et je me promis bien de te haïr si, une fois marié, tu cherchais à lui manquer de parole. Dès le premier jour que nous vînmes habiter ici ensemble, je reconnus que tu ne t'entendrais jamais avec elle. J'en fus en secret irritée contre toi. Je voulus te faire tomber en faute : je me plaignis d'elle, croyant que tu en dirais plus que moi; mais tu détournas la conversation, et, toutes les fois que j'y revins, tu fis la même chose. Cela commença à m'attendrir.

J'ouvris les yeux, j'eus peur de devenir semblable à ma mère, et que tu ne cessasses de m'aimer, car je tenais déjà beaucoup à ton amour. Aujourd'hui, cet amour est ma vie; il faut donc que je sois toute à toi, que tu m'emmènes loin d'ici, pas assez loin pour que je ne puisse, chaque matin, embrasser maman, mais dans un appartement à nous, dans une maison où nous serons seuls tous deux, où tu pourras tout ordonner à ta fantaisie, où tu seras le maître, où je serai l'esclave, où je m'efforcerai de mériter ta tendresse et d'être digne de toi. »

La rosée du matin est moins douce aux fleurs altérées que ces paroles à l'âme de Georges : il les boit goutte à goutte et les savoure et s'en pénètre. Il lui semble qu'un monde nouveau vient de s'ouvrir devant lui, et la réalité efface les plus beaux rêves qu'il ait faits. C'est une autre Annette qu'il tient entre ses bras; ce n'est plus seulement la femme aimée, c'est la femme aimante. Il lui dit :

« Mon ange adoré, tu as deviné le plus cher, le plus ardent de mes vœux; rien ne me serait si doux que d'habiter seul avec toi. Hier encore, j'étais triste en pensant qu'il y aurait toujours un tiers entre nous; aujourd'hui même, il y a quelques heures, je supportais ta mère avec impatience : à présent, je ne crains plus rien, tu es à moi. Je ne crains plus que son influence soit plus forte que la mienne; je ne crains plus que, sans le vouloir, elle altère ces

dons charmants que Dieu a mis en toi et dont, seul désormais, je veux être responsable. Nous nous ferons ici une solitude imaginaire; dans cette chambre, dans mon cabinet nous serons chez nous. Sûr de toi, je parlerai maintenant à ta mère avec plus de confiance, avec plus de fermeté. Tu verras que je suis un homme, tandis que, quand elle était entre nous, je m'abstenais de l'être, de peur de te déplaire.

— Non, je ne veux pas que tu sois malheureux, je ne veux pas que tu sois contrarié sans cesse à propos des choses les plus simples. La séparation me sera pénible, mais il le faut; il faut que nous quittions cette maison, et le plus tôt sera le mieux.

— Mais, cher amour, tu oublies que j'ai promis, et tu le disais toi-même tout à l'heure : tu ne pourrais t'empêcher de me mépriser si je manquais à ma parole. Me mépriser, non; maintenant que tu m'aimes, l'intérêt de notre amour justifierait à tes yeux ce manque de foi, mais je me mépriserais moi-même. C'est envers ta mère que je suis lié, et je le suis davantage, parce que je le suis envers une femme. Puis, songe donc, toute la fortune est à toi, et ta mère dispose de tout ceci. Nous aurions l'air, en la quittant, de vouloir la dépouiller.

— Que tu es noble et généreux, et comme, à chaque mot que tu dis, je découvre en toi quelque qualité nouvelle! Je jouais follement avec mes tré-

sors sans en connaître le prix. J'étais une enfant, je suis une femme. Aussi n'espère pas me convaincre. Je veux te donner la félicité complète, je veux que tu ne regrettes rien, du moins autant qu'il dépendra de moi. Tu ne saurais vivre avec ma mère. Faut-il tout te dire? Je crois qu'elle serait elle-même plus heureuse seule et que nous nous entendrions parfaitement avec elle, si elle était séparée de nous par une rue ou deux. Nous lui donnerions de quoi vivre honorablement. D'ailleurs, n'as-tu pas assuré son sort par notre contrat de mariage? Enfin, mon Georges, il le faut. Ne te suffit-il pas que je l'exige? Si tu crains d'aborder cette question délicate, c'est moi qui parlerai, c'est moi qui lui déclarerai que je veux être chez moi et conduire ma maison moi-même.

— Mme Dubuisson aurait droit, en ce cas, de se plaindre de sa fille. Je ne veux pas que tu aies le moindre tort envers elle, mon trésor chéri; j'aime mieux encore qu'elle m'accuse. Il y aura peut-être moyen de lui faire entendre raison. Je verrai.... je consulterai M. Gonthard.

— Plus nous attendrons, plus le mal s'envenimera. Si tu voulais me laisser faire.... Mais non, non, mon bon Georges, je suis une petite femme soumise, je veux me conformer en tout à tes volontés. Tu me donnerasdes con seils, tu me rendras aussi parfaite, je veux dire aussi bonne que toi, tu me

corrigeras de mes petits défauts: Ma tante les avait arrachés avec soin, mais ils repoussent. Dis-moi ceux que tu as remarqués en moi.

— Tu n'avais à mes yeux qu'un défaut, chère enfant, c'était de ne pas m'aimer assez.

— Oh! pour celui-là, monsieur, vous avez tort de me le reprocher, je ne l'ai plus. »

Le doux bavardage se prolonge ainsi, entremêlé de baisers et de caresses. La pendule sonne deux heures du matin; Georges s'étonne et craint que cette longue veille ne soit préjudiciable à la santé d'Annette. Elle voudrait bien causer encore, elle a tant de choses à lui dire; mais il lui rappelle qu'elle est une petite femme soumise et il se met en devoir de la déshabiller. Cette besogne est interrompue plus d'une fois; trois heures sonnent et elle n'est point finie. Alors il se presse, prend sa petite femme entre ses bras, la promène un moment par la chambre comme pour l'endormir, puis la dépose sur le lit et la recouvre avec soin.

— Georges, mon Georges bien-aimé, dit-elle, que je t'aime, que tu es bon, que je suis heureuse!... »

Elle continue quelques instants encore; mais sa voix s'affaiblit, les mots deviennent vagues, presque indistincts. Georges qui devine qu'elle s'endort, baisse la voix en lui répondant, et quand il est prêt à se coucher, il éteint la lampe et se place avec précaution auprès de la jeune femme immobile.

Ne craignez rien, invisible ami, ange inquiet qui vous tenez près d'elle, son sommeil ne sera point troublé! Vous pouvez remonter au ciel, vous pouvez aller raconter à vos frères les doux mystères que vous avez surpris. L'homme, ivre de bonheur, ne dormira pas, mais il vous remplacera; il retiendra son haleine, il repassera dans son cœur tout ce que sa compagne lui a dit, il osera à peine la regarder au jour douteux qui luit à travers la persienne, il bénira son repos, il attendra qu'elle s'éveille.

. . . . . .

. . . . . .

Un jour radieux inonde la chambre blanche : Georges a ouvert la persienne à la demande d'Annette. La causerie a pris un tour enjoué. Mais Annette qui riait aux éclats, redevient tout à coup sérieuse.

« Une chose que j'ai oublié de te dire, fait-elle; tu as prononcé cette nuit le nom de M. Gonthard : tu ne sais pas que c'est lui qui m'a décidée à t'épouser. J'étais jalouse du passé, je n'avais point attendu pour cela les mauvais propos de Mlle de Corniole (Oh! la méchante vieille fille!); enfin, il me coûtait d'épouser un veuf. Puis, je craignais de faire de la peine à ton beau-père et à ta belle-mère. Le matin où je te défendis de descendre dans le parc, j'allai trouver M. Gonthard et je lui expliquai, tant bien que mal, mes irrésolutions. Alors le brave et digne

homme leva tous mes scrupules et m'engagea à t'épouser, m'assurant qu'il ne connaissait personne qui me convînt mieux que toi. Ce qui est étrange, c'est que, dans ce moment-là, ses paroles ne m'attendrirent point du tout en ta faveur, mais redoublèrent simplement l'affection que j'avais pour lui; je ne désirais pas plus, en le quittant, devenir ta femme, mais j'aurais bien voulu être sa fille. »

Georges la pressa contre son cœur avec un attendrissement presque douloureux, tant il était profond; car ce sentiment d'affection filiale qu'elle avait aussi éprouvé pour M. Gonthard était entre eux comme un lien de plus. Il se mit à lui parler à cœur ouvert de ceux qu'il ne pouvait plus nommer que ses parents; Annette l'écoutait avec un intérêt de plus en plus vif, et, quand il s'arrêtait, elle lui disait : « Encore, encore! de manière que... ».

« Vous ne vous levez donc pas aujourd'hui? » dit Mme Dubuisson en frappant à la porte de la chambre blanche.

XV

CHACUN CHEZ SOI.

On aurait pu croire que la journée se passerait bien, mais à peine la mère et la fille se furent-elles embrassées qu'elles se querellèrent, et Georges s'efforçant de les calmer, sa femme s'en prit à lui et lui adressa des reproches tellement absurdes et si opposés à tout ce qu'elle lui avait dit pendant la nuit, qu'il se demanda s'il n'avait point fait un rêve. Mme Dubuisson intervint à son tour : nouvelle querelle plus bruyante que la première. Sur ces entrefaites, arriva l'heure du déjeuner, qui ne se trouva pas prêt. Annette s'écria qu'il était impossible de vivre ainsi. C'était un mot gros de tempêtes. La mère

faillit s'évanouir, la fille se mit à pleurer. Le pauvre Georges, abasourdi, et qui avait la naïveté de prendre la chose au sérieux, courait de l'une à l'autre, et ne savait de quel côté donner de la tête.

Peu à peu cependant elles s'apaisèrent et s'accordèrent pour dire que c'était lui qui était la source de toutes leurs discussions. Puis tout à coup Annette se rappela qu'il lui avait promis un livre nouveau, et elle le pria sérieusement d'aller le chercher tout de suite. Il prit son chapeau et sortit fort ému et moins assuré que jamais de n'avoir pas rêvé.

Lorsque Annette fut seule avec sa mère, elle lui dit :

« Chère petite maman, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu passer toute ma vie avec toi, mais je m'aperçois tous les jours davantage que ce n'est pas possible. Tu me regardes avec surprise, tu attends que je m'explique. Hélas! je vais te faire de la peine, je le sais; mais il n'y a plus à hésiter, les choses se gâteraient tout à fait si je n'y mettais ordre. Nous ne nous arrangeons pas ensemble, chère petite maman; rien ne marche comme il faut ici, et toutes les peines que tu prends sont perdues, car tu ne te ménages pas, je le reconnais, et il y a peut-être plus de notre faute que de la tienne. Puis, les domestiques sont si terribles aujourd'hui, n'est-ce pas? Ils ont beaucoup de mal à obéir à une seule personne, et il y a ici trois volontés au lieu d'une.

Quand j'étais avec toi toute seule, c'était parfait; nous nous entendions si bien! Bon! voilà que tu pleures. Ne pleure pas, petite mère, sois raisonnable, dis s'il ne vaut pas mieux vivre chacun chez soi en bonne intelligence que de vivre ensemble pour se quereller sans cesse.

— Voilà ce que je redoutais, s'écria Mme Dubuisson en sanglotant, voilà comme il égare le cœur de ma fille! Il ne m'a pas trompée avec ses airs froids; je sentais bien qu'il essayait sourdement de t'entraîner à quelque résolution funeste. Il avait pourtant juré de ne jamais me séparer de ma fille. C'est un homme sans foi ni loi; car enfin, que veut-il? que lui manque-t-il? Je lui ai remis toute l'autorité, les choses ont-elles mieux marché pour cela? Au contraire, elles n'ont jamais été plus mal. Et moi qui commençais à m'attacher sincèrement à lui! Ah! mon pauvre agneau, ton mari est un monstre, un monstre d'ingratitude et de duplicité.

— Arrête, maman. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre au sérieux ce que tu dis là et que tu as au fond beaucoup d'estime et d'amitié pour Georges. O mon pauvre Georges chéri! comme je t'embrasserais, si tu étais là, pour tout le mal qu'on dit de toi! Ne me gronde pas, maman; je suis folle de mon Georges, et tu n'as rien à dire : c'est toi qui me l'as donné. D'ailleurs, bien loin de chercher à me détacher de toi, il m'assurait encore ce matin

qu'il était très-content, et c'est moi qui lui ai dit qu'il ne l'était pas et qu'il ne le serait que quand il pourrait vivre seul avec sa petite femme.

— Comment! c'est toi? exclama Mme Dubuisson stupéfaite.

— Oui, c'est moi. Je te répète que Georges n'est pour rien dans tout ceci. Je n'ignorais pas avant mon mariage combien il est difficile à un gendre de s'entendre avec sa belle-mère, et ma tante m'avait bien prédit que si je m'obstinais à demeurer avec toi.... »

Annette n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'elle se mordit la langue; mais sa franchise malencontreuse n'eut point le résultat qu'elle redoutait, au contraire.

« Enfin, la lumière se fait! reprit Mme Dubuisson avec une amertume triomphante; je reconnais l'ouvrage de ma sœur. Voilà les beaux principes qu'elle t'a inculqués, voilà les sages leçons qu'elle t'a données! Elle t'a endoctrinée, mon pauvre ange, elle t'a pervertie. Ah! quelle faute j'ai faite de te confier à elle pendant cinq ans! Si tu n'avais pas été au couvent, si tu étais toujours restée avec moi, tu ne me parlerais pas aujourd'hui de séparation et tu te brouillerais mille fois avec ton mari plutôt que de songer à quitter ta mère. »

Mme Dubuisson avait beau jeu à récriminer contre sa sœur : la mère Angèle n'était point là pour lui

répondre, et, si elle eût été là, nous doutons fort qu'elle lui eût répondu. Elle savait par expérience qu'il est des torrents au cours desquels il est inutile de s'opposer et qui se convertissent d'eux-mêmes en très-minces ruisseaux. Annette, de son côté, ne fut point fâchée de cet incident qui reportait sur une absente toute la fureur de sa mère, et elle trouva même que celle-ci avait pris la chose beaucoup mieux qu'on n'était en droit de s'y attendre. Elle en profita pour insinuer que, bien que séparées, elles ne s'en verraient pas moins tous les jours et qu'il y avait de beaux appartements à louer dans le voisinage. Mme Dubuisson l'interrompit pour lui demander si la chose était déjà décidée. Annette, voulant emporter d'un coup cette grande victoire, répondit qu'elle n'en avait encore parlé que vaguement avec son mari, mais que la chose était décidée dans sa tête. Mme Dubuisson s'écria qu'Annette était bien la fille de son père et la nièce de sa tante. C'était là le plus gros, et, selon elle, le plus sensible reproche qu'elle pût lui faire. Annette se mit de nouveau à pleurer ; elle savait que sa mère ne résistait point à ses larmes, et, depuis quelque temps, elle avait eu plusieurs fois recours à ce moyen pour sauver à Georges l'ennui de tempêtes trop prolongées. Georges n'avait donc pas tort lorsqu'il s'effrayait à part lui de l'influence que Mme Dubuisson exerçait indirectement sur le caractère de sa fille.

Sitôt que les larmes se furent converties en sanglots, l'excellente mère n'y tint plus et embrassa à plusieurs reprises la maligne enfant en la suppliant de s'apaiser. Elle convint que tous les torts n'étaient pas du côté de son gendre, qu'elle n'avait pas trop à se plaindre de lui, que, du reste, c'était un honnête homme, quoiqu'il fût un peu original et d'une exactitude agaçante, et sa conclusion fut :

« Nous verrons comment il mènera sa maison et s'il pourra garder ses domestiques. »

Lorsque Georges revint avec le livre demandé et assez inquiet au fond de l'accueil qu'on lui réservait, il trouva sa belle-mère et sa femme en parfaite intelligence et se promettant déjà d'être toujours l'une chez l'autre aussitôt qu'elles seraient séparées. Annette accueillit encore son mari assez froidement, Mme Dubuisson fut grave et presque imposante. Le malheureux se demandait ce qui devait sortir de tout cela et n'osait les interroger ni l'une ni l'autre ; mais à peine Mme Dubuisson eut-elle disparu qu'Annette se leva, alla sur la pointe des pieds s'assurer si la porte était bien fermée, puis se jetant au cou de son mari :

« C'est fini, lui dit-elle, dans huit jours, si tu veux, nous serons chez nous. »

Elle lui raconta alors comment elle s'y était prise pour lui épargner, aux yeux de sa mère, le tort d'avoir provoqué la rupture. Il aurait bien voulu la

remercier longtemps et lui dire mille fois son bonheur; mais Annette, entendant des éclats de voix dans la cuisine, s'arracha des bras de Georges, courut chercher un chapeau et un mantelet, et, tout en faisant le moins de bruit possible, elle revint et lui dit :

« Viens, nous allons tout de suite chercher un appartement. »

Ils sortirent furtivement, comme deux écoliers qui s'échappent, et ne s'arrêtèrent que devant un écriteau portant ces mots : *Grand appartement à louer présentement.* La maison était sur le boulevard, à dix minutes au plus de celle qu'habitait Mme Dubuisson. Ils entrèrent. L'appartement était un peu vaste pour eux, mais il leur convint de tous points; Annette se hâta de le retenir, recommanda à Georges de n'en point parler et dit au concierge qu'elle reviendrait le lendemain avec sa mère.

Le lendemain, dès que la mère et la fille furent sorties ensemble, Georges courut à la Villa-aux-Roses, et alla trouver M. Gonthard qui était dans son parc.

« Ah! dit-il en l'abordant, je n'ai pu résister au désir de vous apprendre combien je suis heureux. Vous m'avez vu triste, préoccupé depuis quelque temps, votre excellente amitié s'en est alarmée : eh bien, tous les nuages sont dissipés, Annette m'aime comme je voulais être aimé, nous nous

sommes expliqués, elle m'a dit.... Elle m'a dit ce que vous m'aviez caché, ô le meilleur des hommes, c'est que c'est à vous que je la dois, c'est que c'est vous qui, consulté par elle, l'avez amenée à m'épouser. Vous aviez voulu une première fois assurer le bonheur de ma vie, et, quand les liens qui nous unissaient ont été brisés, vous avez voulu y travailler encore. Nous ne pourrons jamais nous acquitter envers vous. Mais je vous dis là des choses que vous savez bien, et j'oublie la chose importante : je quitte Mme Dubuisson, je vais habiter seul avec ma femme! »

Georges avait des larmes dans les yeux et il riait en même temps. M. Gonthard fut frappé de cette exaltation ; il comprit mieux que jamais ce que le pauvre garçon avait souffert, mais il fut surtout charmé que la rupture eût eu lieu par l'intermédiaire d'Annette et sans toutes ces violences qui accompagnent trop souvent les scissions forcées. Il s'agissait maintenant de faire oublier à Mme Dubuisson, à force de bons procédés, ce que le parti qu'on prenait avait de blessant pour elle. Sur ce point comme sur tous les autres ils tombèrent aisément d'accord, et ils s'aperçurent tous deux, avec une secrète satisfaction, que, pour ne plus vivre ensemble, ils n'avaient point perdu l'habitude de voir et de sentir de même.

« Maintenant, dit enfin M. Gonthard, nous allons

trouver ma femme. Ne vous étendez pas trop sur l'amour qu'Annette a pour vous, mais ne cachez pas le plaisir que vous avez de quitter Mme Dubuisson. »

Ils se dirigèrent vers la maison, et, comme ils ne trouvèrent personne dans le salon, ils montèrent à la chambre de Mme Gonthard. M. Gonthard frappa.

« Entrez, » fit-elle.

Puis, voyant qu'il n'était pas seul, elle se leva vivement et ajouta :

« Conduis monsieur dans le salon, je vais vous rejoindre.

— Ne te gêne pas, répondit M. Gonthard, c'est Georges. »

Elle reconnut alors le jeune homme qui était resté dans l'ombre, et elle le vit s'avancer non sans paraître un peu émue : c'était la première fois qu'il rentrait dans cette chambre depuis qu'il avait quitté la maison. M. Gonthard prit la parole et mit brièvement sa femme au courant de la situation. Elle ne put se défendre (qu'on le lui pardonne à la pauvre femme! les plus grands cœurs ne sont pas exempts de petites pensées), elle ne put se défendre d'un mouvement de joie en apprenant que Georges n'était point parvenu à s'entendre avec la mère d'Annette ; elle applaudit au parti qu'il avait pris, elle alla même jusqu'à dire qu'elle avait prévu ce

qui arriverait et que sa vieille amie avait trop de décousu dans l'esprit pour bien diriger une maison.

« Vous avez raison, lui répondit Georges, ce n'est pas l'affaire de tout le monde. Quand on voit l'ordre qui règne ici et le peu de peine apparente que vous prenez pour le maintenir, on s'imagine que c'est facile. C'est quand on se met soi-même à l'œuvre qu'on en reconnaît la difficulté. Puis l'ordre matériel n'est qu'une des conditions secondaires de la vie en commun; la première condition, la principale, est l'accord des caractères. Bien peu de personnes ont un caractère comme le vôtre, madame; bien peu surtout ont cette discrétion qui laisse à chacun la part de liberté à laquelle il a droit. J'ai été gâté, ma bonne madame Gonthard; j'aurais dû penser qu'après m'être accordé si bien avec une belle-mère comme vous, je ne m'accorderais pas de même avec une autre. Je me l'étais bien dit d'avance; ne croyez pas que pour vous apprécier j'aie attendu cette rude leçon. Mais que voulez-vous? je n'étais pas en état de raisonner, j'étais.... ». Ici M. Gonthard, sentant bien que Georges va parler d'Annette, tousse pour l'avertir de s'arrêter. « Toujours est-il que je suis bien heureux de m'en tirer à si bon marché et avant qu'Annette n'ait reçu les mauvaises impressions que je redoutais pour elle. Je vous assure qu'elle a les

meilleures intentions du monde, la pauvre petite, qu'elle est excellente, et fine, et spirituelle.... » Nouvel accès de toux de M. Gonthard. « Il va lui falloir monter son ménage, tout organiser chez elle, et ce n'est pas sa mère qui pourra lui donner des conseils. Serez-vous assez bonne, chère madame, pour lui accorder les vôtres? Vous nous rendriez à tous les deux un véritable service. »

Mme Gonthard lui promit de faire ce qui dépendrait d'elle, autant qu'elle le pourrait du moins sans blesser l'amour-propre de Mme Dubuisson, puis elle lui demanda s'ils avaient déjà vu quelques appartements. Il lui répondit qu'Annette avait retenu le premier qu'ils avaient visité, et elle sourit à cette preuve d'une hâte significative. Une heure entière se passa. Mme Gonthard et Georges se quittèrent presque comme ils se quittaient autrefois, mais le plus heureux des trois était M. Gonthard. Il marchait d'un pied plus leste en traversant le parc pour reconduire son jeune ami; sa figure ouverte rayonnait de je ne sais quelle vague et mystérieuse espérance. Il s'arrêta sur sa route pour cueillir des roses, il choisit les plus belles, les mieux garnies de boutons, et il pria Georges de les remettre de sa part à Annette.

Je ne vous raconterai pas, cher lecteur, l'installation de Georges et de sa petite femme dans leur nouvel appartement. Cela pourrait nous conduire

un peu loin et me ferait noircir beaucoup de papier. Qui ne sait se borner ne sait point conter. Je vous ferai grâce aussi de toutes les larmes que versa Mme Dubuisson en se séparant de sa fille, larmes sincères et touchantes et qui ne tardèrent pas à se sécher néanmoins, car elle ne fut pas trop fâchée, au fond, d'être débarrassée du fardeau et de la responsabilité d'un ménage à trois. Elle ne garda pour elle qu'une femme de chambre qui continua de s'appeler invariablement Joséphine, mais qui était tantôt brune, tantôt blonde, tantôt d'une autre couleur. Quant à Annette, qu'il vous suffise de savoir qu'elle étonna son mari lui-même par les aptitudes qu'elle déploya, qu'elle n'eut besoin des conseils de personne, qu'elle réclama, pour la forme, ceux de la bonne Mme Gonthard, mais que celle-ci vit bien tout de suite à qui elle avait affaire et que la fille ne ressemblait à la mère sous aucun rapport. Les domestiques furent choisis bons tout de suite et gardés comme tels. On mangea à des heures régulières, excepté les jours où Mme Dubuisson venait dîner avec ses enfants, et encore, ces jours-là, Annette avait soin de dire à sa mère qu'elle avait avancé son dîner pour la faire arriver à peu près à l'heure. L'ordre vint ajouter pour nos jeunes époux un nouvel attrait au bien-être. Mme Gonthard, témoin de tous ces miracles, s'attacha de plus en plus à sa petite amie. Elles allaient souvent l'une chez l'autre;

elles causaient et s'entendaient à merveille, se consultant sur toutes choses, se disant mille petits secrets. Le brave M. Gonthard n'était pas moins assidu que sa femme. Il apportait à Annette de gros bouquets de roses, et, ayant remarqué qu'elle distinguait et appréciait les espèces rares, il se remit à soigner ses chères fleurs qu'il avait un peu négligées. De plus, il venait chaque matin chercher Georges pour le conduire jusqu'à sa fabrique, car Georges avait repris un intérêt dans cette entreprise qui périclitait depuis qu'il ne la dirigeait plus. Nous savons déjà que M. Gonthard était d'avis qu'il fallait que les jeunes gens, même les plus riches, eussent une occupation régulière et forcée ; il jugea que cela était encore plus urgent pour un jeune homme heureux et fort amoureux de sa femme, et il voulut opérer une diversion dans l'intérêt même de leur bonheur. Georges avait d'abord rejeté bien loin la proposition; mais M. Gonthard avait eu recours à Annette, et celle-ci, sans se douter du résultat qu'il avait en vue, n'avait pas eu de peine à déterminer son mari en lui parlant de l'avenir de leurs enfants, de leurs enfants qui étaient à naître.

Et voilà comment s'écoulèrent encore six mois, six mois enchantés, mille fois plus doux que les premiers, six mois passés dans une solitude à deux animée par la présence d'amis sincères et par les bruyantes apparitions de Mme Dubuisson. Georges

en était venu à être véritablement attaché à sa nouvelle belle-mère. Il fallait, n'est-ce pas, qu'il fût bien heureux ! Mais laissons passer ces belles journées d'automne qu'on emploie en promenades, en excursions, en fêtes. Les feuilles ne tombent point encore, l'air est resté tiède, on ouvre toujours les fenêtres. Nous reviendrons à notre grand héros à la barbe blonde et à notre petite héroïne aux cheveux châtains lorsque les premières gelées se feront sentir, et.... et je vous dirai pourquoi.

XVI

UN APPARTEMENT SITUÉ AU NORD ET DONT TOUTES LES CHEMINÉES FUMENT.

On venait d'entrer en novembre, la bise soufflait, les feuilles violemment arrachées roulaient en tourbillons parmi des flots de poussière. Le soleil brillait pourtant, mais il avait l'air de se moquer des rares promeneurs qui le cherchaient : il les éblouissait, il ne les réchauffait pas.

M. Gonthard était sorti après son second déjeuner pour aller faire une visite à sa petite amie. Comme il avait été trompé par le soleil et que le calorifère fonctionnait depuis quelques jours dans toute la Villa, Mme Gonthard étant très-frileuse, il n'avait

endossé qu'un léger paletot et il fut obligé de hâter le pas pour combattre le froid qui le saisissait. Il s'attendait à trouver Annette au coin du feu et comptait se réchauffer tout en causant avec elle : il fut bien surpris de la trouver enveloppée d'un grand manteau et blottie dans un fauteuil, grelottant comme lui et toute pâle de froid. Elle s'était levée dès qu'il avait paru, et, rejetant son manteau en arrière, elle avait couru lui présenter son front comme elle faisait toujours lorsqu'il arrivait.

« Vous êtes glacée, ma pauvre enfant, s'écria-t-il, et, Dieu me pardonne, vous n'avez point de feu ! A quoi songez-vous ? Il fait froid dehors, mais il fait encore plus froid ici. Remettez votre manteau et sonnez pour qu'on vous allume un feu bien flambant ; j'en ai presque autant besoin que vous, quoique je vienne de marcher.

— Je suis vraiment désolée, mon bon monsieur Gonthard, de vous recevoir dans cette glacière, mais.... Ah ! mon Dieu, vous tremblez de froid ! Voulez-vous prendre cette chaufferette ? Non ? Couvrez-vous, du moins, de ce gros manteau que Georges a laissé là. Nous avons été bien heureux hier d'avoir chacun le nôtre. Je ne vous dis rien d'abord, que vous ne soyez couvert. A la bonne heure. Maintenant asseyez-vous dans ce fauteuil et écoutez-moi. Nous ne pouvons garder cet appartement : il est très-agréable pour l'été ; mais pour l'hiver, mon

pauvre monsieur Gonthard !... Je défends bien à Mme Gonthard de venir me voir aujourd'hui. Figurez-vous que toutes nos chambres sont au nord et que toutes nos cheminées fument, mais comme il n'est pas permis de fumer. Je me suis plainte au concierge; il m'a répondu que le propriétaire avait tout fait pour remédier à cela et qu'il n'y avait plus rien à faire. Heureusement que nous avons mis dans le bail une clause qui nous laisse libres de remettre l'appartement au bout d'un an, car vraiment il est impossible que nous y restions, et Georges voulait que j'allasse m'établir tout de suite dans un hôtel garni, en attendant que nous en ayons un autre.

— Le fait est, reprit M. Gonthard en ramenant sur ses jambes les deux bouts du manteau de Georges, le fait est qu'il n'y a pas moyen que vous restiez longtemps ici. Mais vous pourriez toujours faire monter un poêle dans ce salon ou dans votre chambre.

— La chaleur du poêle incommode mon mari. »

Ils en étaient là lorsque survint Mme Dubuisson. Elle arrivait toute frissonnante comme était arrivé M. Gonthard, et je laisse à penser si elle s'étonna de trouver sa fille sans feu et en combien de mots et d'exclamations s'exhala sa surprise. Annette, n'ayant pas un troisième manteau à lui proposer, se contenta de lui expliquer le plus brièvement possible ce qui l'empêchait de se chauffer.

« Mais ce n'est pas une raison cela, s'écria vivement Mme Dubuisson. Fais vite allumer du feu, mon ange : il vaut encore mieux souffrir de la fumée que de mourir de froid. »

Annette eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la fumée était ce qu'elle redoutait le plus au monde.

« Mais alors, reprit l'excellente mère, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de venir chez moi, pour quelques jours du moins. Je vais donner des ordres pour qu'on prépare votre chambre.

— Mais, maman, il faudrait d'abord consulter Georges. Il n'est point ici, et....

— Il n'y a pas à consulter lorsqu'il s'agit de ta vie. Tu gagnerais ici une fluxion de poitrine, mon pauvre agneau. Mon appartement est à présent bien trop grand pour moi; il vous convient, je vous le céderai. Ne crois pas que ce soit un détour pour me remettre avec vous : non, non, ma mignonne, je me trouve trop bien de mon indépendance et je reconnais qu'on s'entend mieux avec monsieur ton mari de loin que de près. C'est un brave garçon, c'est vrai, je lui dois cette justice, et tu l'aimes tel qu'il est; je n'y vois pas de mal, au contraire, j'en rends tous les jours grâce à Dieu. Mais enfin, pour revenir à ce que je disais, je trouverai bien pour moi un appartement plus petit. Sans doute celui que j'ai est bien commode et j'y suis habituée; mais, pour

vous, mes enfants, que ne ferais-je pas? Ainsi, c'est une affaire bâclée, vous coucherez ce soir rue d'Angivilliers. Je cours moi-même allumer un grand feu. Joséphine est encore à Paris, mais je prierai le concierge de venir m'aider. Toi, tu vas mettre tout de suite ton chapeau et ton châle, un châle bien chaud, et M. Gonthard te conduira jusque chez nous. Je compte sur vous, monsieur Gonthard. Au revoir. Ne tardez pas. »

La bonne dame était au bas de l'escalier qu'elle parlait encore et leur donnait ses recommandations. Dès qu'Annette se retrouva seule avec M. Gonthard, elle lui dit :

« Que je suis donc fâchée, mon Dieu, de ce qui arrive ! Je n'ai pas pu repousser l'offre de maman, et je suis sûre que Georges sera bien contrarié de retourner chez elle, ne fût-ce que pour un jour. Quant à prendre pour nous son appartement, c'est ce que nous ne ferons jamais ; nous ne voudrions pas lui imposer un pareil sacrifice. Sans doute, il est un peu grand pour elle, mais il lui faut aussi plus de place qu'à une autre. Venez, mon bon monsieur Gonthard. Ce n'est pas que je sois pressée de me rendre chez maman : j'attendrai toujours le retour de Georges ; mais le soleil brille, nous serons mieux dehors que dedans, et nous pourrons voir, en nous promenant, s'il n'y a pas quelque maison ou quelque appartement à louer dans le voisinage. »

Puis, comme ils sortaient bras dessus bras dessous, elle ajouta en voyant arriver les fumistes qu'on avait envoyé chercher :

« Ils perdront leurs peines. Quand bien même ils nous délivreraient de la fumée, nous ne quitterions pas moins cet odieux appartement; je l'ai pris en grippe. »

Ils se promenèrent sur le boulevard et dans les rues voisines, marchant d'un bon pas et regardant les écriteaux. Il y a toujours à Versailles des appartements à louer, surtout à l'approche de l'hiver. Ils en visitèrent plusieurs; mais aucun ne convint à Annette. C'était trop grand ou trop petit, trop haut ou trop bas, trop sombre ou trop clair.

« Il n'y a rien à louer près de chez vous, demanda-t-elle enfin à son compagnon?

— Je ne vois rien. Ah! si, il y a la maison de M. Pastoureau qui est à vendre.

— C'est une belle maison, je la connais, mais je serais là bien loin de maman. Puis, une maison tout entière pour Georges et moi, ce serait bien grand; j'aimerais mieux n'en avoir que la moitié.

— Vous pourriez en sous-louer une partie. Il y a écurie et remise, il y a un superbe jardin. Je sais que Georges aimerait à avoir une maison à lui. Si vous vous arrangiez pour celle-ci avec M. Pastoureau, vous pourriez y entrer tout de suite, elle a été réparée à neuf, et nous serions presque voisins.

— Il y aurait peut-être moyen de nous trouver plus près encore.

— Comment?

— Vous avez dans votre jolie Villa trois fois plus de logement qu'il ne vous en faut.

— Ah! ma chère enfant, que dites-vous là?

— Qui vous empêcherait de nous louer un appartement? Nous ne vous gênerions pas, nous serions des locataires bien tranquilles. Mme Gonthard n'aurait pas besoin de sortir pour venir passer l'après-midi avec moi. Je vous dirai entre nous que je commence à être au mieux avec elle. Quand vous voudriez faire une partie de billard, vous auriez Georges sous la main; vous n'auriez pas besoin de l'envoyer chercher. Nous nous promènerions ensemble dans votre parc; je vous aiderais à soigner vos roses, je vous ferais la lecture. Ce serait bien gentil! Cette idée-là m'était venue avant qu'il ne fumât chez nous; seulement, j'hésitais à vous la communiquer, ayant peur d'être indiscrète. N'en parlez pas à Georges surtout, et dites-moi franchement si cela se peut ou si cela ne se peut pas.

— Ah! ma chère enfant, » fit encore M. Gonthard avec une émotion qui ne lui permit pas d'en dire davantage.

En ce moment Georges accourait avec des parapluies. Une petite pluie fine commençait à tomber, mais ils ne s'en étaient point aperçus. Il leur annonça

qu'il courait après eux depuis un bon quart d'heure, que le vent était changé, qu'il y avait un bon feu dans le salon et qu'il ne fumait plus.

« Mais que vous disait donc Annette? demanda-t-il en riant à M. Gonthard. Elle parlait avec vivacité. Quel mystérieux sujet vous occupait donc?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, dit la jeune femme.

— Je commence à être inquiet, riposta le mari. Je rentre chez moi : je trouve l'oiseau envolé ; on me dit qu'il ne s'est pas envolé seul : je cours, je l'attrape enfin, et je découvre que j'ai perdu toute sa confiance.

— Pour la regagner, monsieur, fit Annette d'un petit air mutin, vous allez me conduire chez ma mère qui, depuis une heure au moins, est occupée à me faire du feu; c'est au sien que je veux me chauffer d'abord. »

Ils se dirigèrent vers la rue d'Angivilliers, la petite femme babillant toujours, M. Gonthard restant silencieux et Georges cherchant en vain la cause de ce silence où perçait encore l'émotion. Quand ils furent arrivés à la porte de Mme Dubuisson, Annette dit à voix basse à son vieil ami :

« Ce serait un grand bonheur pour Georges, un grand bonheur pour moi, et, qui sait? un grand bonheur pour vous peut-être. »

M. Gonthard rentra chez lui rêveur et préoccupé

et se promena longtemps encore dans son parc, s'arrêtant de moment à autre comme pour mieux fixer sa pensée et ne faisant aucune attention à la petite pluie fine qui continuait de tomber. Sa figure s'éclairait et s'obscurcissait tour à tour. Il y avait lutte en lui entre les idées riantes et les idées pénibles. Le vœu qu'avait formulé Annette ne l'avait point blessé; au contraire, il avait souvent lui-même, dans le secret de son cœur, conçu le même désir. La jeune femme avait mis une sorte de coquetterie innocente à le séduire, et elle y avait complétement réussi. Il aimait à passer des heures entières avec elle, à l'entendre gazouiller comme un oiseau, à la voir aller, venir avec cette grâce et cette vivacité de mouvements qui lui étaient particulières. Ce n'est pas que la femme de Georges lui rappelât sa fille : loin de là, Annette offrait le plus parfait contraste avec Félicie, il n'y avait rien en l'une qui pût faire songer à l'autre. Félicie était d'une nature douce et calme, d'une sensibilité profonde, mais peu expansive; Annette avait un caractère ferme, une raison précoce cachée sous la grâce et un grand besoin de se confier. La première se contentait d'aimer, la seconde tenait encore à prouver qu'elle aimait. M. Gonthard se souvenait avec attendrissement de l'amour qu'il avait eu pour l'une, mais il était touché de l'affection que lui marquait l'autre. Enfin l'une semblait lui avoir ja-

dis accordé par devoir ce que l'autre lui prodiguait aujourd'hui par inclination.

Posséder chez lui, dans sa maison, pour toujours, cette gracieuse enfant ; reconquérir en même temps ce fils de son choix dont l'éloignement lui avait été si cruel ; s'associer aux joies, aux espérances de ce jeune ménage ; voir naître et grandir sous son toit quelque bel ange rose et blond, se reconstituer une famille quand tout espoir de famille et d'avenir lui était interdit, c'était sans doute une perspective enchantée qui se déroulait à ses regards éblouis. Mais il songeait en même temps à l'impossibilité de réaliser ce rêve. Il n'était pas seul ; il avait une compagne qui avait partagé avec lui les bonheurs et les misères de la vie, une épouse dévouée, une mère fidèle qui n'avait point cessé de pleurer leur enfant. A cette pensée, l'excellent vieillard se troublait. Il se reprochait de trouver des dédommagements à son malheur, il demandait pardon à sa fille chérie d'avoir voulu céder à une autre la place qu'elle occupait, il renonçait aux projets qu'il avait formés et se promettait de faire comprendre à Annette qu'il n'y fallait plus songer. Ce secret resterait entre elle et lui. Puis, son désir prenant de nouveau le dessus, il se disait qu'il n'y a point de regrets éternels, qu'on ne doit point sacrifier l'avenir au passé, que le ciel avait béni le second mariage de Georges. Mais le moyen de faire entendre cela à une mère? Com-

ment seulement trouver le courage de lui proposer une compensation? Il n'y a pas pour nous peut-être d'éternels regrets, mais il y en a pour elle.

Il en était là de ses réflexions lorsque le jardinier accourut de la part de madame le prévenir qu'il pleuvait et le prier de rentrer au plus vite.

XVII

LA MÈRE DE FÉLICIE.

La pluie tombait toujours, et la nuit étendait sur la ville ses grandes ailes noires. Pas une étoile au ciel, pas une âme sur le boulevard. Tout était triste et morne autour de la Villa-aux-Roses; dans la Villa même, c'était différent, non qu'une joie bruyante l'animât, mais le bien-être qui ressemble à la joie y exerçait sa douce influence. Dans une petite salle à manger où ils n'avaient jamais dîné plus de quatre, M. et Mme Gonthard étaient assis à côté l'un de l'autre devant une table couverte des fruits de leur jardin, et, le domestique qui les servait n'étant plus là, leur causerie, sans

avoir rien d'intéressant que pour eux, était devenue plus libre et plus intime. M. Gonthard prit une poire, et, après l'avoir pelée, en offrit la moitié à sa femme.

« Ces poires-là sont excellentes, dit-elle en la goûtant; tu devrais en envoyer à Georges.

— Je lui en ai envoyé d'autres, reprit le mari. C'est l'espèce que tu préfères, et nous n'en avons pas beaucoup cette année.

— Qu'importe! C'est l'espèce qu'il préfère aussi. En fait de dessert, il n'aime que les fruits. Ah! envoie-leur donc en même temps un paquet de roseaux, puis de ces grandes fleurs qui font si bien dans les vases; Annette s'entend à merveille à arranger les bouquets, et tu ne lui portes jamais que des roses. Je ne conçois pas qu'avec leurs goûts ils aient été s'établir dans une maison où il n'y a pas de jardin.

— Ils en sont déjà aux regrets. Mais ce n'est pas là le plus grave inconvénient qu'offre la maison. Figure-toi que j'ai trouvé aujourd'hui Annette grelottant et sans feu : toutes leurs cheminées fument.

— Et leur appartement qui est situé au nord et qui est glacial! Ils n'y peuvent rester, il faut qu'ils donnent congé et plus tôt que plus tard.

— C'est déjà fait.

— Comment? Et tu ne me le disais pas! Où vont-ils loger?

— Ils ne le savent pas encore.

— Parle-leur donc de la maison de M. Pastoureau.

— Je leur en ai parlé.

— Eh bien?

— Eh bien, je crois qu'elle leur conviendrait sous plusieurs rapports; d'abord ils seraient nos voisins : Annette aime beaucoup à te voir, elle n'est jamais plus contente que quand elle peut passer l'après-midi avec toi. A propos, elle m'a recommandé de te dire de ne point te déranger demain, tu t'enrhumerais chez elle.

— C'est à ce point-là?

— C'est au point que Mme Dubuisson veut à toute force qu'ils reviennent partager son appartement.

— Ah! mon Dieu, qu'il s'en gardent bien! Mieux vaudrait encore pour eux rester exposés tout l'hiver au froid ou à la fumée. Quitter Mme Dubuisson sans se brouiller avec elle n'était pas chose facile; ils y sont parvenus, qu'ils n'aillent pas compromettre ce succès par une imprudence. A leur place je n'hésiterais pas, j'achèterais ou je louerais la maison de M. Pastoureau, car elle est à vendre ou à louer.

— C'est ce qu'ils feraient, ma chère amie, c'est ce qu'ils feraient tout de suite, s'il n'y avait quelque chose de mieux à faire. Ils désireraient se rapprocher de nous encore davantage.

— Se rapprocher de nous encore davantage?

Mais ce n'est pas possible. Est-ce que la maison de M. de Latour serait à vendre, par hasard?

— Non.

— Est-ce que Mme Leriche voudrait louer une partie de la sienne?

— Ce n'est pas cela.

— Je ne vois pas alors comment... »

Elle regarda son mari et fut frappée de l'embarras qui était peint sur sa figure. Elle attendait une explication, il se demandait s'il devait la lui donner si vite. Le domestique rentra pour apporter le café. Mais bientôt le mari et la femme se retrouvèrent seuls, et M. Gonthard, qui avait eu le temps de réfléchir, se décida à profiter de l'occasion.

« C'est une idée qui m'était venue vaguement plus d'une fois, dit-il, sans que je m'y fusse arrêté. Cette idée, Annette l'a eue aussi, et elle a abordé le sujet la première. Je lui ai à peine répondu, tant j'étais saisi et troublé ; puis Georges est venu nous interrompre, nous en sommes restés là. Mais tu me regardes avec étonnement, ma bonne Adèle, et tu ne devines pas de quoi il s'agit. C'est très-simple pourtant. Cette maison est bien grande pour nous deux ; il y aurait place aisément pour un autre ménage.

— Tu veux que Georges et sa femme viennent habiter ici avec nous? s'écria Mme Gonthard devenant toute pâle et le considérant fixement.

— Je ne veux rien, ma bonne amie, reprit-il, je me borne à te soumettre un projet qui ne tendrait qu'à diminuer la solitude où nous vivons, qu'à nous assurer une intimité agréable.

— Et tu leur donnerais l'appartement de ta fille, interrompit-elle encore, et Annette occuperait la chambre de notre Félicie? »

Là-dessus elle versa d'abondantes larmes; M. Gonthard ne put retenir les siennes, et se rapprochant de sa femme et lui prenant la main :

« Ne te désole pas ainsi, lui dit-il, ne me fais pas regretter d'avoir été franc avec toi. Je n'avais pas du tout l'intention de te parler de cela aujourd'hui; c'est la conversation, c'est le hasard, c'est l'intérêt même que tu sembles leur porter, c'est le désir que tu as montré de les rapprocher de nous, qui m'ont déterminé à risquer une parole.

— Tu les aimes trop, fit alors Mme Gonthard avec une véhémence croissante, tu as pour eux des sentiments qu'ils ne peuvent partager et que je ne puis comprendre. Georges, en se remariant, est devenu un étranger pour nous, quoi que tu en dises; il est resté notre ami, c'est bien, mais des amis ne sont point des parents. C'est pour toi que j'ai consenti à les voir, c'est pour toi que j'ai l'air de me plaire avec eux. Tu ne sais pas ce qu'il m'en a coûté, ce qu'il m'en coûte encore quelquefois. Je ne dis pas cela pour Annette, elle n'aurait jamais épousé

Georges si tu ne le lui avais conseillé toi-même : elle me l'a dit. Mais lui ! Sans doute il y a tous les jours des hommes qui se remarient, mais il devait attendre, pleurer plus longtemps.... Et puis il aime cent fois plus Annette qu'il n'a jamais aimé Félicie !

—Tu as tort, mon amie, de te forger ces chimères, Georges aimait sincèrement notre fille, il l'aimait autrement peut-être qu'il n'aime Annette. Souviens-toi qu'il nous a dit souvent, lorsqu'elle était encore auprès de nous, qu'il l'avait épousée surtout à cause de ses parents, et tu ne pensais pas alors à t'en fâcher. La douleur vient de te faire dire beaucoup de choses que tu ne penses pas. Georges n'est plus aussi coupable à tes yeux qu'il y a six mois, et tu ne te plais avec personne comme avec cette petite Annette. Je comprends que les premiers pas ont été pénibles, et je te sais gré de les avoir faits, chère et excellente amie ; mais ton dévouement pour moi en cette circonstance n'a-t-il pas déjà été récompensé, ne trouves-tu pas très-doux les rapports que nous avons avec eux, ne te manque-t-il pas quelque chose lorsque tu passes deux jours sans les voir ?

— C'est vrai, mais je leur en veux encore du bien qu'ils me font ; ils me consolent de la perte de ma fille, ils m'apprennent à l'oublier !

— Est-ce donc oublier les morts que d'aimer les

vivants ? Ne crois-tu pas que dans le ciel notre Félicie se réjouit lorsqu'elle voit sa petite amie la remplacer auprès de toi, ne crois-tu pas qu'elle est reconnaissante à Georges de t'aimer comme un fils en dépit des liens qui se sont brisés ? Va, mon amie, ne luttons pas contre notre cœur, lorsque les sentiments qu'il nous inspire n'ont rien que d'honnête et de légitime ; ne nous imposons pas des devoirs qui ne profitent à personne et qui finissent quelquefois par nous rendre étrangers à l'humanité. Ce que je désire, notre réunion avec Georges et sa femme, peut-être au fond le désires-tu toi-même sans bien t'en rendre compte. Je ne dis pas que cette réunion ne réveillerait pas d'abord en toi des idées cruelles, mais aussi combien d'idées consolantes ! C'est un pas de plus à faire dans la voie où tu es entrée pour moi. Nous ne serions plus isolés comme nous le sommes, nous nous rattacherions à une famille de notre choix, et, si la mort frappait l'un de nous, ce serait pour lui une douceur de penser qu'il laisse l'autre entre les bras d'amis si chers.

— Tais-toi, tais-toi, s'écria Mme Gonthard d'un air égaré, tu ne me persuaderas pas ; jamais je ne leur donnerai l'appartement de ma fille. »

Et elle se leva et fit quelques pas vers la porte ; M. Gonthard se leva aussi et la retint.

« Adèle, lui dit-il d'un ton de tendre reproche,

ne me quitte pas ainsi. Que t'ai-je fait? Je ne blâme pas la résolution que tu viens de prendre, je ne tenais à mon projet qu'autant qu'il aurait pu t'être agréable; du moment que la chose t'est pénible à ce point, je n'insiste plus. Je crois même que j'ai embrassé un peu trop vite l'idée d'Annette, que j'ai agi un peu en enfant comme elle. Il est plus sage de demeurer chacun chez soi. La vie en commun a mille écueils qu'on ne connaît que quand on les touche, et nous aurions peut-être été brouillés avec eux au bout de six mois, que sais-je? obligés de nous séparer. Je dirai à Annette que nous avons fait un rêve, et j'engagerai son mari à acheter la maison de M. Pastoureau; je l'achèterai au besoin moi-même pour la leur louer : cela vaut mieux de toute manière. Là-dessus, mon enfant, prends mon bras, montons dans ta chambre, et allons faire, comme tous les soirs, notre cent de piquet. »

Elle prit le bras qu'il lui offrait : il lui serra la main et déposa un baiser sur son front pâle, puis ils montèrent en silence. La table de jeu était préparée, un joli feu flambait dans la cheminée. M. Gonthard battit les cartes; mais Mme Gonthard n'était point à ce qu'elle faisait, et, contre son habitude et quoiqu'elle eût de fort beaux jeux, ce fut elle qui perdit ce soir-là.

Lorsque son mari la quitta, elle n'eut pas l'air de

s'en apercevoir et resta assise à la même place, plongée dans ses pensées. Un quart d'heure se passa ainsi; puis tout à coup elle se leva et se promena à grands pas par la chambre comme une personne qui est sous l'empire d'une irrésolution cruelle et qui ne peut se fixer à rien. Enfin elle sonna. La femme de chambre entra apportant la veilleuse; Mme Gonthard lui dit de la déshabiller, et, contre son ordinaire, elle n'ajouta point une parole et ne répondit même pas à celles que lui adressa cette femme. Dès qu'elle fut prête pour la nuit, elle la pria d'emporter la lampe et de la laisser seule.

Alors elle s'agenouilla au pied de son lit comme elle le faisait chaque soir depuis son enfance, et, croisant les mains avec ferveur, elle éleva son âme à Dieu. Sa prière fut longue. Elle se tenait immobile, et ses lèvres remuaient à peine; mais bientôt on entendit quelques mots inarticulés, puis des sanglots. Voici à peu près ce que la mère inconsolable, ce que la créature éprouvée dans sa plus chère affection disait à son créateur :

« Mon Dieu, je vous remercie de toutes vos bontés. Vous m'aviez donné pour mari le meilleur des hommes et pour fille un ange du ciel où vous habitez : c'était trop de bonheur pour une pauvre mortelle. Vous avez rappelé à vous ma Félicie et vous m'avez laissée dans l'affliction. Je ne me plains pas, ô mon Dieu! c'était trop de bonheur, je le répète.

Mais en quoi le compagnon de ma vie, celui qui depuis plus de trente ans ne m'a pas causé une minute de peine, celui qui vous ressemble, ô mon Dieu, par bonté, en quoi mon Félix a-t-il mérité d'être ainsi privé de sa fille, de l'unique joie, de l'unique soutien, de l'unique consolation de sa vieillesse? »

Les sanglots redoublèrent. Elle se coucha, et le sommeil ne vint pas, et le lit fut mouillé de larmes.

Tombez, larmes saintes! Soulagez, en tombant, ce pauvre cœur oppressé. Comme la pluie féconde la terre, ces larmes-là fécondent l'âme et y font éclore et mûrir les plus généreuses résolutions.

Le lendemain matin, vers neuf heures, l'air était presque tiède, un soleil blanc perçant l'enveloppe brumeuse éclatait sur les feuilles jaunies et réjouissait le parc; M. Gonthard, qui avait repris le chapeau de paille, était occupé à cueillir des roses, lorsque sa femme, débouchant d'une allée, se présenta tout à coup devant lui.

« Bonjour, ma bonne, lui dit-il. Tu as bien fait de descendre; l'air est doux comme au printemps et il te fera du bien.

— C'est pour moi ce charmant bouquet que tu cueilles là?

— C'est pour toi si tu veux.

— Ce qui signifie que dans ta pensée il avait

une autre destination. Va, continue, je ne suis pas jalouse.

— Tiens, fit-il en cueillant avec empressement une superbe rose à peine entr'ouverte, tiens, voilà ce que j'ai de plus beau en ce moment. »

Elle prit la fleur, l'admira et l'attacha à son corsage.

« Comment as-tu dormi ? reprit-il.

— Pas trop mal, quoique j'aie été un peu agitée. Mais viens, asseyons-nous sur ce banc ; il faut que je te parle. »

Ils s'assirent, protégés encore par un reste d'ombrage et les pieds au soleil. Ils voyaient à travers les branches dépouillées la façade de leur hôtel et, à quelques pas d'eux, leur jolie cascade qui épanchait ses eaux et chantait avant de se perdre dans le gazon.

« Tu m'as fait hier, mon bon Félix, dit Mme Gonthard, une proposition que j'ai trop vivement repoussée ; je n'ai écouté que le premier mouvement. Je devais bien savoir pourtant que je gagne toujours quelque chose à suivre tes bonnes inspirations, à me laisser diriger par toi. J'aime Georges autant que tu peux l'aimer. Si je suis quelquefois sourdement irritée contre lui, c'est que je n'ai pu encore me déshabituer de l'idée qu'il devait être et rester tout à nous. Quant à Annette, je crois que je vivrais facilement avec elle, dans la même mai-

son du moins; mais lui donner l'appartement de Félicie est un effort qui serait au-dessus de mon courage. Il me semble que ce serait une profanation. Pardonne, j'ai tort de dire cela, puisque tu ne penses pas de même, et, d'ailleurs, tout peut s'arranger. Comme je me désespérais cette nuit de ne pouvoir faire ce que tu désires, pauvre excellent homme! le bon Dieu m'a envoyé une idée qui me permet de te contenter sans me départir pour cela de certains scrupules respectables après tout. Que Georges revienne habiter ici, que sa jeune femme t'égaye par son esprit et sa vivacité, qu'ils soient tes enfants, si ton cœur est capable d'une telle illusion; je ne te le reproche pas, au contraire, je voudrais.... je crois qu'avec le temps je trouverai moi-même quelque consolation dans leur société. Ne tarde pas, va les prévenir : nous leur donnerons notre appartement, et nous garderons pour nous l'appartement de Félicie. »

M. Gonthard versait des larmes. Il regarda autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, qu'aucun œil humain n'était fixé sur eux, puis il serra sa femme entre ses bras : il savait qu'on ne pardonne qu'à la jeunesse les élans d'affection et de reconnaissance, et il voulait n'être vu que de Dieu.

« Je te remercie, dit-il enfin, je te remercie du fond du cœur, ta délicatesse de femme a trouvé un expédient auquel je n'aurais jamais songé, et c'est

pour toi surtout que je m'en réjouis. Cette solitude t'était encore plus mauvaise qu'à moi ; tu aurais fini par tomber dans quelque noire tristesse. Je ne me dissimule pas les difficultés d'exécution qu'offre mon projet, mon rêve, si tu veux. Je suis sûr de Georges, je sais qu'avec lui nous nous entendrons toujours à merveille : mais nous entendrons-nous de même avec Annette? Nous aurons peut-être besoin d'indulgence, mon amie, tu ne trouveras peut-être pas dans Annette cette égalité de caractère, cette inaltérable douceur qui nous charmaient en notre Félicie ; mais nous serons entourés d'êtres que nous aimerons, qui auront mille raisons pour nous aimer, et quelque chose me dit que nous compterons encore de beaux jours sur la terre.

— C'est déjà du bonheur pour moi que de te voir heureux, mon excellent Félix. Mais Georges n'est pas encore sorti peut-être, va vite leur annoncer que nous sommes d'accord et que tout sera fait suivant leurs vœux. Eh bien ! tu ne prends pas tes roses ?

— Oh ! je ne lui en porterai pas aujourd'hui ; elle n'aura pas, pour sûr, le loisir de s'en occuper. Garde-les. »

Et il embrassa de nouveau sa femme, et il partit d'un pied léger pour aller dire à Georges et à Annette qu'ils seraient désormais ses enfants.

XVIII

LE PORTRAIT.

Georges sortait justement de chez lui au moment où M. Gonthard sonnait à la porte : il était en retard ce jour-là. M. Gonthard lui dit en riant qu'il négligeait ses affaires et qu'il était trop amoureux pour un industriel; Georges en convint, et ils remontèrent ensemble auprès d'Annette.

La jeune femme était encore en peignoir et s'apprêtait à s'habiller lorsqu'elle vit rentrer Georges dans sa chambre.

« C'est encore toi? dit-elle avec une petite moue. Je ne pourrai donc pas me débarrasser de toi aujourd'hui?

— C'est que je viens t'annoncer une visite, ma chère Annette.

— Une visite à cette heure? Ce ne peut être que M. Gonthard.

— Tu as deviné.

— Mon Dieu, qu'a-t-il à me dire? fit-elle avec une émotion qui étonna beaucoup son mari. Viens.

— Est-ce que tu ne t'habilles pas auparavant?

— Non, ce serait trop long. »

Elle noua précipitamment la ceinture de son peignoir, prit le bras de Georges et l'entraîna dans le salon.

« Bonjour, monsieur, » dit-elle en courant embrasser le vieillard.

Elle n'ajouta rien, s'arrêta devant lui et le regarda avec des yeux où brillait une curiosité charmante; puis, comme il se taisait, elle s'écria :

« Georges vous gêne? Vous avez quelque chose à me dire, il faut le renvoyer.

— Georges ne me gêne pas, répondit M. Gonthard avec gaieté. Quand j'ai à vous entretenir en particulier, je sais bien les heures où il n'y est pas. Il s'agit aujourd'hui d'une affaire qui vous concerne l'un et l'autre : je vous ai trouvé un appartement.

— Ah! fit-elle avec un éclair de joie.

— Un appartement qui vous convient.

— Celui dont je vous ai parlé hier?

— Pas tout à fait.

— Ah! interrompit-elle avec découragement, il n'y avait que celui-là qui me convenait. »

M. Gonthard jouit un moment de cette tristesse vraie qui lui prouvait encore davantage combien le désir qu'on lui avait exprimé la veille était vif et sincère, puis il leur dit en peu de mots qu'il avait parlé à sa femme, que celle-ci ne voulait point céder à Georges et à Annette l'appartement de sa fille, mais qu'elle le prenait pour elle et qu'elle leur cédait le sien. Annette poussa un cri qui retentit jusqu'au fond du cœur du vieillard, puis elle l'embrassa de nouveau, et, se jetant au cou de son mari qui n'était au courant de rien et hésitait encore à comprendre :

« Es-tu content, mon Georges, lui dit-elle avec l'exaltation de son âge et de sa vive nature; réponds, es-tu content? Je te rends la famille que tu regrettais. »

Georges, ému, ne voulait pas croire ce qu'il comprenait enfin, et il demandait des explications à l'un et à l'autre; mais M. Gonthard et Annette en échangeaient eux-mêmes et n'étaient pas trop capables de lui en donner. Annette, surtout, tenait à bien témoigner toute sa joie; Georges avait beau la tirer par la manche, elle ne lui répondait pas. Enfin elle s'écria :

« Mon Dieu, qu'il a la tête dure, mon mari! Si vous ne mettez pas les points sur les i, vous ne lui ferez rien entendre. De grâce, mon bon monsieur

Gonthard, expliquez-lui combien vous êtes bon, puisqu'il lui plaît de ne pas le voir. Pendant ce temps j'irai m'habiller, et nous irons tous les trois remercier Mme Gonthard, lui dire tout ce qui nous viendra au cœur. Mon Dieu, que je suis heureuse! Attendez-moi, il ne me faut que dix minutes, je suis à vous. »

Dès qu'elle eut disparu, M. Gonthard fit à Georges un récit détaillé de ce qui s'était passé, récit que Georges écouta avec un attendrissement croissant. Mais, faut-il le dire? toute sa reconnaissance fut pour Annette. M. Gonthard le vit bien et ne s'en offensa pas; il savait que l'amour est exclusif et rapporte tout à l'amour. Moins amoureux, Georges se fût réjoui davantage d'aller habiter de nouveau cette maison bénie. Ce n'était donc plus Georges maintenant, c'était sa jeune femme qui devait s'acquitter pour tous les deux envers M. et Mme Gonthard.

Elle revint bientôt dans une toilette simple, mais avec une robe qui lui allait à ravir et que Mme Gonthard aimait; elle refusa le bras de Georges et réclama celui de leur vieil ami, puis ils descendirent tous trois légers, le cœur battant à l'unisson, joyeux tous trois de l'espérance réalisée et confiants en l'avenir.

Ils trouvèrent Mme Gonthard dans son salon; elle les attendait. Georges et Annette sentirent bien

qu'il fallait éviter de s'attendrir, et ils laissèrent percer leur joie sans trop chercher à la manifester. Mme Gonthard leur dit que sa maison était beaucoup trop grande pour elle et qu'elle était bien aise qu'il leur convînt d'en occuper une partie. Ils seraient parfaitement libres; les deux ménages vivraient sous le même toit sans se gêner : il y avait deux appartements complets et tout à fait distincts. Georges et Annette auraient deux salons, une grande salle à manger, une autre plus petite, quatre chambres à coucher, une cuisine et ses dépendances, des écuries et remises particulières, etc. M. Gonthard vit bien que sa femme voulait écarter dès le premier moment toute idée de vie en commun; M. et Mme Dutrey seraient simplement pour elle des locataires : il en ressentit un froid au cœur. Annette en fit la réflexion comme lui, mais elle se garda d'en rien marquer et eut l'air d'entrer dans toutes les idées de Mme Gonthard. Celle-ci en fut satisfaite, et, pour récompenser sa petite amie, elle lui fit, sous forme de prière, une proposition qui ne pouvait leur être que fort agréable à tous.

« Il y a une chose qui m'embarrasse, dit-elle, c'est ce beau et riche mobilier dont je ne saurai que faire. Je ne voudrais pas le vendre, j'y tiens trop, et ce sont tous meubles de choix sur lesquels on perdrait beaucoup. Quant aux tableaux, aux glaces, aux objets de fantaisie, il n'y a pas moyen non plus

de les prendre pour moi, l'autre appartement que je vais occuper en est plein. Vous seriez donc bien aimables si vous vouliez disposer de vos propres meubles et prendre cet appartement tel qu'il est.

— Je n'osais vous le demander, répondit Annette, mais je vous avoue que vous ne sauriez me faire plus de plaisir. Je me débarrasserai facilement de mes meubles, et ceux-ci ont pour nous une valeur indépendante de leur prix; ils m'ont toujours fait envie. Ainsi, ajouta-t-elle, tous ces jolis tableaux m'appartiennent?

— Oui, mon enfant; je ferai seulement enlever celui-ci.

— Le portrait de Félicie! » s'écria Annette d'un air désappointé.

Il y eut une minute de silence pénible. Georges et M. Gonthard avaient baissé les yeux, redoutant l'effet de cette exclamation naïve. Enfin Annette reprit de sa voix la plus caressante :

« Oh! vous devriez me la laisser, madame, elle était ma meilleure amie. Puis vous viendriez me voir bien plus souvent, étant sûre de toujours trouver chez moi votre fille. »

Mme Gonthard ne répondit pas, M. Gonthard se leva et emmena Georges dans le parc pour prendre avec lui certaines dispositions. Les deux femmes restèrent seules. Mme Gonthard fit voir à Annette les chambres que celle-ci ne connaissait pas, la

lingerie, l'office, la cuisine. Annette s'exclamait à chaque pas et trouvait tout parfait. Il fut décidé que les jeunes gens viendraient le lendemain même s'installer et coucher à la Villa, et que, comme il n'y aurait rien de prêt chez eux, ils dîneraient ce jour-là avec M. et Mme Gonthard. Quant au portrait, il n'en fut plus reparlé. Peut-être Mme Gonthard réfléchit-elle que dans l'appartement qu'elle s'était réservé il y avait deux autres portraits de sa fille; peut-être n'eut-elle pas le courage de refuser ce qu'on lui avait demandé d'une façon si charmante; toujours est-il que le portrait ne fut point enlevé. Georges n'avait pas osé, en s'éloignant de cette maison pour jamais, croyait-il, emporter l'image de celle qui lui avait été si chère : il la retrouva, en y rentrant, à la place où il l'avait laissée, et ce ne fut pas sans une émotion profonde qu'il en remercia son Annette.

Il était à craindre que ces événements imprévus qui ramenaient Georges chez les parents de sa première femme ne fussent point du goût de Mme Dubuisson, et Georges même, de retour chez lui, au milieu de ses effusions de tendresse et de reconnaissance, en fit tout haut l'observation. Il était au mieux, depuis quelque temps, avec sa belle-mère; ce résultat n'avait pas été obtenu sans efforts, et il tremblait que l'amour-propre irritable de la dame ne lui pardonnât point la réussite d'un projet dans

lequel il n'avait été cependant pour rien. Sa petite femme le rassura. Elle avait tenu sa mère au courant de ce qu'elle machinait dans l'ombre, et celle-ci, loin de s'en offenser, l'avait encouragée et aidée de ses conseils. Ce n'est pas que, comme eussent fait beaucoup de mères, Mme Dubuisson eût calculé l'avantage que pourrait retirer sa fille d'une si étroite intimité avec des gens riches et sans enfants; non, si Mme Dubuisson avait quelquefois la tête à l'envers, elle avait toujours en revanche le cœur bien placé, et elle n'était point capable de si misérables calculs. D'ailleurs la fortune de son gendre s'accroissait tous les jours, elle n'avait rien à désirer pour lui de ce côté. Mais son imagination fut frappée des difficultés de l'entreprise, elle y vit un moyen original de donner une famille à son gendre et se complut dans l'admiration que lui inspirait l'habileté de sa fille. Elle avait perdu, quant à elle, tout espoir de se remettre jamais avec ses enfants, elle ne le désirait même pas au fond. Georges avait, selon elle, un caractère qui ne lui permettait de vivre avec personne, si ce n'est avec les Gonthard; les Gonthard semblaient faits exprès pour lui. Aussi le soir, lorsqu'elle arriva pour demander à dîner à sa fille et qu'on lui fit part de la détermination prise, elle se contenta de dire :

« Eh bien, mon gendre, vous voilà content, vous allez retrouver cette vie réglée et notée comme un pa-

pier de musique, cette vie que vous aimez, cette vie où l'on sait la veille tout ce qu'on fera le lendemain, cette vie qui me ferait mourir, et à laquelle, je l'espère, ma pauvre Annette finira par s'accoutumer. Mais convenez, du moins, qu'elle est bien habile et que je vous ai fait un joli cadeau en vous la donnant. »

Georges en convint sans peine, et il appuya cet aveu de tant de baisers que Mme Dubuisson prétendit qu'il allait étouffer sa fille, et qu'elle fut obligée de se mettre entre eux.

XIX

PERDUE ET RETROUVÉE.

Huit jours ne s'étaient point écoulés que Georges Dutrey avait repris à la Villa-aux-Roses toutes les chères habitudes du passé; on aurait dit qu'il ne l'avait jamais quittée. M. Gonthard n'oublia rien, du reste, pour lui rendre la transition plus facile, et Georges put se proclamer, sans trop d'exagération, le plus heureux des mortels. Le plus heureux? non, nous devons tout dire, il y avait encore un désir, un regret au sein de son bonheur, cet éternel pli de rose qui gâte le lit le plus doux. Il désirait, il regrettait.... Qu'avait-il à regretter, je vous le demande? Il n'y avait point de temps perdu, il y avait

à peine un an qu'ils étaient mariés. Pour le désir, il était naturel, il était légitime; mais n'est-ce pas un aiguillon au bonheur même d'avoir quelque chose à désirer? Est-il vraiment heureux celui qui n'attend rien? C'est ce que M. Gonthard disait à son gendre en se promenant avec lui dans son parc sous un ciel brumeux, au milieu des arbres dépouillés de leurs feuilles, mais dont la nudité même était une espérance.

« Le printemps reviendra, ajoutait tout bas le vieillard. »

Quant à Annette, elle triomphait modestement, elle jouissait de son ouvrage. Elle avait bien vu tout de suite que, pour plaire à M. Gonthard, elle n'avait besoin que d'être elle-même, que de s'épanouir librement comme ces belles roses qu'il aimait. Toutes ses attentions, tous ses soins se portaient donc sur Mme Gonthard. Avec sa finesse de femme, Annette avait compris que Félicie serait toujours présente au cœur de sa mère, et elle avait reconnu que c'était là le mauvais côté de la position. Il s'agissait de lutter contre un souvenir ineffaçable, il s'agissait de détourner, au profit de la vie, quelque chose de ces trésors d'affection qu'on prodiguait à la mort. Aussi que de précautions, que de ruses touchantes! D'abord Annette voulut accoutumer Mme Gonthard à la voir, pour ainsi dire, à côté de sa fille. Le portrait lui fut pour cela d'un grand secours. Elle faisait

en sorte, quand Mme Gonthard venait travailler avec elle, de l'emmener dans le salon et de la placer de façon qu'elle pût jeter un regard sur Félicie tout en ayant les yeux sur Annette. Félicie était donc en tiers dans toutes leurs causeries. La mère sentait vaguement ainsi qu'on n'avait pas le dessein de supplanter sa fille dans son cœur, et elle en savait gré à qui de droit. Peu à peu elle s'habitua à céder à l'attrait qu'elle éprouvait pour l'une sans croire que ce fût au détriment de l'autre; elle en vint à partager l'engouement de M. Gonthard pour Annette : on ne fit plus rien dans la maison sans la consulter. La petite fée régna sur la Villa-aux-Roses comme sur un palais enchanté, et, pour voir ses moindres vœux réalisés, il ne lui fallait même pas un coup de baguette.

Cependant il y avait une chose qui lui tenait fort au cœur et devant laquelle tout son pouvoir échouait. Elle savait que Georges et Félicie avaient toujours pris leurs repas à la table de Mme Gonthard, que Georges une fois veuf avait continué d'y manger, et elle aurait voulu qu'il en fût de même pour elle et pour son mari. Toutes les fois qu'elle en avait parlé à M. Gonthard, il avait paru embarrassé et lui avait dit que cela dépendait entièrement de sa femme. Elle en avait bien touché quelques mots à Mme Gonthard elle-même, mais celle-ci avait déclaré que ce n'était pas possible, qu'il valait mieux conserver

chacun son indépendance, et, comme Annette insistait, elle avait pris son sérieux et avait rompu l'entretien. Annette en avait été presque terrifiée. Elle s'était bien promis d'être prudente et de ne point compromettre le terrain qu'elle avait gagné, mais son secret désir n'en était devenu que plus vif; il lui semblait qu'elle n'avait rien fait tant que ce dernier résultat n'était pas obtenu, et, sans en parler à Georges qui ne se plaignait pas du tout, au contraire, de dîner en tête-à-tête avec sa petite femme, elle s'était juré de vaincre cet obstacle au rétablissement de l'ancien ordre de choses. Le hasard vint à son secours : il lui fournit une occasion qu'elle aurait pu faire naître elle-même, et à laquelle elle n'avait point songé.

Elle avait pour cuisinière une Suissesse dont elle était fort contente; cette fille fut prise tout à coup du mal du pays, et on fut obligé d'en retenir une autre. La Suissesse partit, mais il se trouva que sa remplaçante, qui devait venir le même jour, tomba malade, de façon qu'Annette se vit sans cuisinière. Elle courut aussitôt conter le cas à Mme Gonthard. Celle-ci la rassura, lui dit qu'il fallait se donner le temps d'en chercher une, et ajouta qu'en attendant ils pourraient venir tous les deux manger chez elle. Annette faillit pousser un cri de joie, car elle comprit tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer de cette circonstance, mais elle eut assez de présence

d'esprit pour se contenir et pour remercier simplement la bonne Mme Gonthard.

A partir de ce jour, tous les repas furent pris en commun, et personne ne s'en plaignit. Annette animait par sa gaieté et par ses saillies les heures de la table, qui étaient d'ordinaire assez calmes, lorsque M. et Mme Gonthard étaient seuls. Georges put se retransporter en idée aux beaux jours de son premier mariage, avec une Félicie de son choix. Il se présenta bien quelques cuisinières : il y avait, par malheur, quelque chose à dire sur chacune. Annette se désola, eut l'air de s'informer près de ses bonnes amies et finalement ne trouva rien.

« C'est singulier, s'écriait-elle gaiement, me voilà comme maman, je ne puis pas trouver de cuisinière. »

Tout un mois se passa. Mme Gonthard aurait pu aider Annette dans ses recherches, se mettre en quête de l'oiseau rare; elle n'en fit rien toutefois. Elle reconnaissait bien maintenant qu'elle avait commis une imprudence; elle voyait bien où Annette voulait en venir, mais elle fermait les yeux. Après tout, cette habitude qui s'établissait insensiblement n'était-elle pas douce pour tout le monde, et Mme Gonthard n'aurait-elle pas été cruelle d'essayer d'y mettre un terme?

« Ah! sirène, dit-elle un jour en caressant sa petite amie qui était assise à ses pieds sur un cous-

sin, tu fais de moi tout ce que tu veux. Il ne m'est plus permis de dîner seule avec mon mari.

— Bah! ma tante, répondit Annette en l'embrassant, vous digérez mieux depuis que je dîne avec vous, et mon oncle mange six fois davantage. »

J'ai oublié de vous dire qu'à l'instar de la duchesse de Bourgogne, elle appelait M. et Mme Gonthard mon oncle et ma tante.

Le bonheur se fixa dans cette maison. L'âme sereine de M. Gonthard rendait à Dieu des actions de grâces presque sans mélange, non qu'il eût oublié sa fille, mais il ne pensait à elle qu'avec cette résignation émue où perce une suprême espérance. Quant à Mme Gonthard, sa blessure n'était fermée qu'à la surface; j'eus moi-même l'occasion de m'en convaincre.

Un des amis de Georges, absent depuis cinq ans, et qui, par conséquent, n'avait point connu sa première femme, vint le voir à Versailles un jour que je m'y étais rendu de mon côté. Nous étions tous réunis dans le salon au moment où il entra. Georges lui présenta sa femme, puis son beau-père et sa belle-mère, car il n'avait jamais pu s'empêcher de les désigner ainsi. On causa, Annette avec cette vivacité modeste qui lui était particulière, M. Gonthard avec cette spirituelle bonhomie qui lui gagnait le cœur de tout le monde. L'ami de Georges n'échappa point à cette contagion, il témoigna tout de

suite sa sympathie à M. Gonthard, et, tout en regardant Annette, lui fit compliment de sa fille.

« Ce n'est point précisément ma fille, répondit-il. Nous n'avions qu'une fille, que nous avons perdue; mais nous l'avons retrouvée, » ajouta-t-il en souriant doucement à Annette.

Je vis Mme Gonthard tressaillir à ce mot, et, tout le reste du jour, sa physionomie conserva une teinte de tristesse plus marquée. Je compris alors qu'un père peut quelquefois retrouver ici-bas l'enfant qu'il a perdu, mais qu'une mère ne le retrouve jamais.

Et pourtant une dernière consolation devait être accordée à cette mère, et la plus douce et peut-être au fond la moins désirée. Vous avez deviné le secret souci de Georges : il se désolait de n'avoir pas d'enfants. Quel moment pour son cœur que celui où sa mignonne Annette lui avoua que l'espoir qu'elle lui avait confié s'était changé en certitude! Quelle ivresse et quels transports! Ce fut à son beau-père qu'il courut aussitôt en faire la confidence, et, pendant huit mois, il ne fut guère question entre eux que du petit être qui allait venir au jour. Il fut convenu que ce serait un fils et qu'on l'appellerait Félix, que M. Gonthard serait son parrain et Mme Dubuisson sa marraine. Mais aussi, lorsque approcha l'époque de la délivrance, quelles angoisses, quelle attente et surtout quels souvenirs! C'était en donnant le jour

au fruit de sa tendresse que Félicie était morte; on appelait une seconde fois la vie, et si c'était encore la mort qui allait répondre! Mme Gonthard ne put résister à ces sinistres impressions et fut obligée de s'éloigner de la chambre d'Annette; Georges et son beau-père expièrent en quelques heures tout le bonheur qu'ils se promettaient depuis huit mois. Mais les tristes présages se dissipèrent, Annette supporta victorieusement cette épreuve, et, après les souffrances de l'enfantement, elle trouva un divin sourire pour le petit ange qu'on lui présenta. Seulement ce petit ange était une fille. Cela déroutait les plans de Georges sans diminuer sa joie. Annette demanda elle-même qu'on donnât à son enfant le nom de Félicie; et lorsque, six mois après, Mme Gonthard promenait dans ses bras ou endormait sur ses genoux la chère petite fille sur les traits de laquelle elle croyait saisir une vague ressemblance avec celle qu'elle avait ainsi promenée et endormie vingt ans auparavant, elle ne dit pas qu'elle ne regrettait rien, non, aucune parole ne devait à ce sujet s'échapper de ses lèvres; mais, qui sait? son cœur murmura peut-être aussi : « Merci, mon Dieu, vous m'aviez ravi ma Félicie et vous me l'avez rendue; je l'avais perdue et je l'ai retrouvée. »

XX

ENCORE QUELQUES LIGNES.

Que désirez-vous de plus, cher lecteur? Faut-il s'arrêter à cette première étape, ou faut-il poursuivre? La tâche d'Annette n'était point terminée, mais les principaux faits étaient accomplis, elle n'avait plus qu'à persévérer. C'est ce qu'elle a fait, et la persévérance en ces sortes d'entreprises est ce qu'il y a de plus difficile. Aujourd'hui, quatre jolis marmots, roses et blonds comme père et mère, fleurissent à l'ombre de l'heureuse Villa et font la joie de cinq personnes. Cinq? Est-ce que Mme Dubuisson serait revenue habiter avec sa fille? Non, rassurez-vous, mais elle vient tous les jours em-

brasser ses petits enfants, et l'amour qu'elle leur porte est la source des seules querelles qui troublent la maison. Elle prétend qu'ils l'aiment moins que leur grand'mère Gonthard. Pour remédier à cet inconvénient, et comme la châtelaine de la Villa est toujours d'une santé délicate et que le bruit commence à la fatiguer, il a été décidé que la petite Félicie seule serait placée sous sa surveillance. Cette enfant, non point par les traits, mais par l'éducation qu'elle reçoit, rappelle de plus en plus celle dont elle porte le nom.

L'amour de Georges pour sa femme s'est calmé, mais il ne s'est point amoindri : le temps respecte de tels amours. Georges Dutrey est aujourd'hui un des plus riches, un des plus intelligents industriels de France. Tout en augmentant considérablement sa fortune, il en a fait un noble usage, et sa petite femme, car, malgré ses trente ans, elle est toujours mignonne et charmante, sa petite femme a plus que jamais le droit d'être fière de son mari.

Pour l'excellent M. Gonthard, il se félicite tous les jours de n'avoir point désespéré du bonheur et d'avoir détourné sa compagne des vains et stériles regrets qui auraient peut-être abrégé leur vie. Sa verte vieillesse ressemble à celle du chêne : elle couvre et protége tout ce qui l'entoure.

Et maintenant quelqu'un aura-t-il le courage de le blâmer, quelqu'un lui reprochera-t-il de s'être

reconstitué une famille? Aurait-il été plus digne d'éloge en s'isolant de l'humanité, en se sevrant de tout amour, en s'absorbant dans la douleur d'une irréparable perte? Non, non, Dieu nous a donné l'amour pour le répandre, et nous devons jusqu'au dernier jour nous servir de ses dons. Ce n'est point offenser ceux qu'on pleure que de reporter sur d'autres la tendresse dont ils ne peuvent plus jouir; c'est leur conserver peut-être ces trésors d'amour qui s'épuisent et se tarissent quand on ne les dépense pas. Mères qui avez perdu vos enfants, conservez-en dans votre cœur le souvenir impérissable, mais ne vous ensevelissez point avec eux : il y a toujours ici-bas des enfants qui n'ont pas de mère.

Aimez votre prochain comme vous-même, dit la sainte parole : il est bon de rappeler de temps en temps aux hommes qu'ils sont frères.

Et qu'on ne croie pas que je prêche ici l'oubli des morts. Leur souvenir parfume la vie, mais il ne la remplit pas. Aimez, aimez encore après avoir aimé, si vous voulez être pleurés à votre tour : celui que des regrets n'escortent pas dans la tombe n'a pas rempli sa destinée.

M. Gonthard mourra entouré de ses enfants, sa fin sera douce, et sa Félicie bien-aimée viendra le recevoir et le bénir elle-même sur le seuil de l'éternité.

Elle lui dira : « Merci, mon père! J'étais ton unique enfant, et tu viens m'annoncer que des frères et des sœurs d'adoption nous rejoindront plus tard; je les aime déjà, car ma mère est là près de moi qui les regrette et qui les pleure au ciel. »

FIN.

TABLE.

Dédicace		I
I.	Une rencontre dans les bois	1
II.	Félicie	21
III.	La Villa-aux-Roses	39
IV.	Nouvelles confidences	57
V.	Annette Dubuisson	75
VI.	La sixième visite	91
VII.	Comment lui dire?	105
VIII.	Les demandes en mariage	125
IX.	Les dernières hésitations d'Annette	145
X.	Les préliminaires du bonheur	163
XI.	Voyages	177
XII.	Le retour	193
XIII.	Les épreuves de Georges	207
XIV.	La chambre blanche	225
XV.	Chacun chez soi	241
XVI.	Un appartement situé au nord et dont toutes les cheminées fument	255
XVII.	La mère de Félicie	267
XVIII.	Le portrait	281
XIX.	Perdue et retrouvée	291
XX.	Encore quelques lignes	299

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21